

А.И.
ГЕРЦЕН

А. И. ГЕРЦЕН

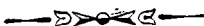
VII

VII



АКАДЕМИЯ НАУК СССР
ИНСТИТУТ МИРОВОЙ ЛИТЕРАТУРЫ им. А.М. ГОРЬКОГО

А. И. ГЕРЦЕН



СОБРАНИЕ СОЧИНЕНИЙ
В ТРИДЦАТИ ТОМАХ

ИЗДАТЕЛЬСТВО АКАДЕМИИ НАУК СССР
МОСКВА • 1956

АКАДЕМИЯ НАУК СССР
ИНСТИТУТ МИРОВОЙ ЛИТЕРАТУРЫ им. А.М. ГОРЬКОГО

А. И. ГЕРЦЕН



ТОМ СЕДЬМОЙ

О РАЗВИТИИ
РЕВОЛЮЦИОННЫХ ИДЕЙ
В РОССИИ

ПРОИЗВЕДЕНИЯ
1851-1852 ГОДОВ

ИЗДАТЕЛЬСТВО АКАДЕМИИ НАУК СССР
МОСКВА · 1956



А. И. ГЕРЦЕН

С фотографии начала 1850-х годов

*Институт русской литературы (Пушкинский Дом)
Академии наук СССР*

DU DÉVELOPPEMENT
DES IDÉES
RÉVOLUTIONNAIRES
EN RUSSIE

A notre ami
MICHEL BAKOUNINE



INTRODUCTION

Dich stört nicht im Innern
Zu lebendiger Zeit
Unnützes Erinnern
Und vergeblicher Streit.

Goethe.

... Je quittai la Russie au milieu d'un hiver froid, neigeux, par une petite route de traverse, peu fréquentée et qui ne sert qu'à relier le gouvernement de Pskov à la Livonie. Ces deux contrées qui se touchent, ayant peu de rapports entre elles, éloignées de toute influence extérieure, offrent un contraste qui ne se présente nulle autre part avec tant de nudité, nous dirions même, avec tant d'exagération.

C'est un défrichement à côté d'un enterrement, c'est la veille touchant le lendemain, c'est une germination pénible et une agonie difficile. D'un côté tout sent la chaux, rien n'est terminé, rien n'est encore habitable, partout des bois de construction, des murs nus; de l'autre, tout sent le moisi, tout tombe en ruines, tout devient inhabitable, partout fentes, débris et décombres.

Entre les bois de sapin saupoudrés de neige, dans de grandes plaines, apparaissaient les petits villages russes; ils se détachaient brusquement sur un fond d'une blancheur éblouissante. L'aspect de ces pauvres communes rurales a quelque chose de profondément touchant pour moi. Les maisonnettes se pressent l'une l'autre, aimant mieux brûler ensemble que de s'éparpiller. Les champs sans haies ni clôtures, se perdent dans un lointain infini derrière les maisons. La petite cabane pour l'individu, pour la famille; la terre à tout le monde, à la commune.

Le paysan qui habite ces maisonnettes est resté dans le même état où les armées nomades de Tchinguis-Khan le surpriront. Les événements des derniers siècles ont passé au-dessus de sa tête, sans même éveiller son insouciance. C'est une existence intermédiaire entre la géologie et l'histoire, c'est une formation, qui a un caractère, une manière d'être, une physiologie — mais non une biographie. Le paysan rebâtit, au bout de deux ou trois générations, sa maisonnette en bois de sapin, qui dépérit peu à peu, sans laisser plus de traces que le paysan lui-même.

Parlez-lui cependant, et vous verrez de suite si c'est le déclin ou l'enfance, la barbarie qui suit la mort ou la barbarie qui précède la vie. Mais d'abord parlez-lui sa langue, rassurez-le, montrez-lui que vous n'êtes pas son ennemi. Je suis bien loin de blâmer la crainte du paysan russe à l'endroit de l'homme civilisé. L'homme civilisé qu'il voit est ou son seigneur, ou un employé du gouvernement. Eh bien, le paysan se méfie de lui, le regarde d'un œil sombre, le salue profondément et s'éloigne de lui, mais il ne l'estime pas. Il ne craint pas en lui une nature supérieure, mais une force majeure. Il est vaincu, mais il n'est point laquais. Sa langue rude, démocratique et patriarcale, n'a pas reçu l'éducation des antichambres. Ses traits d'une beauté mâle ont résisté au double servage du tzar et du seigneur. Le paysan de la Grande et de la Petite Russie a un esprit très délié et cette vivacité presque méridionale qu'on s'étonne de trouver au Nord. Il parle bien et beaucoup; l'habitude d'être toujours avec ses voisins l'a rendu communicatif.

... Arrivés à l'un des derniers relais russes, nous attendions les chevaux de poste dans une petite pièce, chauffée comme une serre. La femme du maître de poste, sale, malpeignée et criarde, nous forçait de prendre du thé. Fatigué de contempler une gravure — très intéressante — qui ornait le mur au-dessus d'un sofa en cuir, je fus enchanté d'entendre du bruit devant la maison.

Pourtant, avant de quitter la gravure, j'en dois faire connaître le sujet, qui est très caractéristique. Apparemment elle appartenait aux temps qui suivirent le règne de Pierre I^{er}. C'était lui, assis devant une table couverte de mets et de flacons. Le prince Ménchikoff, s'inclinant profondément, lui présentait et

lui offrait une jeune personne—la future impératrice Catherine I^{re}. L'inscription disait: «Le bon sujet cède ce qu'il a de plus précieux à son Tzar bien-aimé».

Je me repens encore aujourd'hui de n'avoir pas acheté cette gravure...

Je sortis pour m'enquérir de ce qui excitait le tumulte. Un officier se démenait devant un groupe de yamchiks (postillons), injuriant tout le monde, criant à tue-tête. Les yamchiks le regardaient faire avec cette ironique impassibilité, qui est le propre des paysans russes. Derrière l'officier se tenait le maître de poste, fortement aviné; il criait aussi, mais en même temps il faisait, des yeux, des signes d'intelligence aux paysans.

— Où est le starost? où est le starost? — criait l'officier écumant de rage.

— Où est le starost? ...—répétaient quelques paysans avec une tranquillité apathique, qui ferait endiabler un saint.— Mais voilà que le starost n'y est pas,— trois hommes sont allés le chercher.— Au cabaret, il n'y est pas, chez sa marraine, non plus.— Où peut-il être le starost? C'est étonnant.

Il était certain que le starost était présent, qu'il était là, dans le groupe.

— Les brigands,— criait le maître de poste.— Ah! les brigands, ils ne veulent pas chercher le starost.

— Et vous,—répliqua l'officier,— quel maître de poste êtes-vous donc? C'est ainsi qu'on vous obéit. Vous représentez bien l'autorité! Je ferai un rapport, j'écrirai moi-même au comte Adlerberg (ministre de la poste), je le connais personnellement.

— Epargnez un père de famille, vingt-trois ans de services, médaille pour la prise de Varna, deux blessures, une balle d'outre en outre, décoration pour un service irréprochable de vingt ans,—répétait machinalement le maître de poste, sans être trop effrayé.

Comme l'affaire n'avancait pas, l'officier s'en prit à un jeune garçon de seize à dix-sept ans. — Comment,— dit-il,— tu me ris au nez, tu me ris au nez! Je t'apprendrai à ne pas respecter les épaulettes, — et il s'élança sur le jeune homme; celui-ci, esquivant le coup de poing dont l'officier le menaçait, se mit à courir;

l'officier voulut le poursuivre, mais la neige était si profonde, qu'il s'enfonça jusqu'aux genoux. Les paysans éclatèrent de rire. — Mais c'est une révolte! — c'est une révolte! — cria l'officier, et il ordonnait impérieusement au jeune garçon, qui grimpait comme un écureuil à la cime d'un arbre, de descendre. — Non, — répondit l'autre, — je ne descendrai pas, — tu me battras... — Descends, mauvais garnement, descends! — ajoutait le maître de poste. Le jeune homme secouait la tête.

— Voilà! — continua le maître de poste, parlant à l'officier, — votre grâce, vous pouvez juger par vous-même maintenant, à quels hommes nous avons à faire depuis le matin jusqu'au soir — pires que des Turcs! — Quand est-ce que Dieu me délivrera de cet enfer? Je n'y reste qu'à cause des trois années qui me manquent pour la pension. — Mais, votre grâce, soyez tranquille, je viendrai à bout de ces brigands-là, et ils vous mèneront même sans argent. J'enverrai de suite chercher le commissaire du district, il ne demeure pas loin; huit lieues d'ici — pas même, sept et demie. En attendant, si votre grâce voulait prendre un peu de thé?..

— Mais, est-ce que vous êtes fou par hasard? — lui dit l'officier d'un ton de désespoir. Comment voulez-vous que je perde mon temps à attendre le commissaire? Donnez-moi des chevaux, donnez-moi des chevaux...

Ma voiture était attelée; je ne sais pas comment l'histoire s'est terminée. Mais on peut être sûr que l'officier a été floué. Mon postillon souriait tout le long de la route. L'histoire de l'officier lui trottait dans la tête. — «C'est une tête chaude, l'officier», lui dis-je. — «Cela ne fait rien. Il n'est pas le premier; nous avons bien vu, dès le commencement, qu'il se fatiguerait bientôt».

...Il suffit d'un trajet de deux heures pour entrer dans un autre monde. C'est comme un changement à vue au théâtre. Le terrain devient plus accidenté, même légèrement montagneux, le chemin serpente, — ce n'est plus cette ligne droite, infinie, tracée sur un océan de neige, que Mickiewicz a si bien décrit.

La première maison de poste livonienne était située sur une montagne. J'entrai dans la «Passagierstube». Il régnait autant de propreté, autant d'ordre dans cette chambre, que si on l'eût

peinte la veille, ou qu'on attendit une visite le lendemain. Du sable sur le parquet, des géraniums et des romarins sur les fenêtres, un piano de quatre octaves et demie dans un coin, une bible luthérienne sur une table, couverte d'une nappe blanche. Parmi quelques lithographies et dans un cadre un peu plus riche il y avait un imprimé. C'était «An meinen lieben Fritz», une espèce de testament idyllique écrit par Frédéric-Guillaume III, pour son fils.

Le maître de poste, vieillard débonnaire, avec cet air d'une naïveté béate qui n'appartient qu'aux Allemands, avait endossé pour moi son habit gris, orné de boutons en nacre. Voyant que je lisais le testament, il s'approcha et commença respectueusement un entretien, me donnant à chaque instant les titres de «baron», de «freiherr», de «hochwohlgeboren». Il me dit, entre autres choses, «qu'il n'avait jamais pu lire, sans avoir des larmes aux yeux, les touchantes paroles du bon roi défunt!»

Comme le maître de poste disait que le vent faisait pressentir une nuit très orageuse et me conseillait de rester jusqu'au matin, je voulus voir ce qui en était et je sortis dans la rue. Une bise forte et glacée soufflait entre les rameaux dénudés des arbres, les secouant avec violence. De temps à autre, les nuages chassés par le vent découvraient le croissant d'une lune pâle, et on voyait alors une tour à demi ruinée, reste d'un château tombé en ruines. Sous une porte écrasée, qui menait autrefois au château, étaient assis une dizaine de Finnois, petits de taille, rabougris, chétifs, les cheveux blonds de lin. Leur langue, pour nous complètement étrangère, étonnait mes oreilles d'une manière désagréable. Au-dessus de la porte était cloué un aigle empaillé. Un jeune homme, blond et svelte, la moustache retroussée, le fusil derrière le dos, apparut et disparut en un instant. Il était dans un petit traîneau qu'il conduisait lui-même. L'attelage de son cheval, au lieu de se parer de l'arc en bois russe, faisait résonner une vingtaine de clochettes; un lévrier courait après le traîneau, flairant la terre gelée.

En Livonie, en Courlande, il n'y a pas de villages pareils à ceux de la Russie. Ce sont des fermes disséminées autour d'un château. Les cabanes des paysans sont éparses; la commune russe n'existe pas ici. Un pauvre peuple, bon, mais peu doué,

évidemment sans avenir, écrasé par une servitude séculaire, débris d'une population fossile qui est submergée sous les flots des autres races, habite ces fermes. La distance entre les Allemands et les Finnois est immense; la civilisation germanique, il faut le dire, était bien peu communicative. Les Finnois de ces contrées sont restés à demi sauvages, après tant de siècles de coexistence et de rapports continuels avec les Allemands. C'est l'empereur Nicolas qui a pensé le premier à leur éducation — à sa manière bien entendu — il en a fait des Grecs orthodoxes.

Mais c'est à Riga, dans ces rues sombres et étroites, dans cette ville de privilèges, de corps de métiers, de «Zünfte», d'esprit hanséatique et luthérien, où le commerce lui-même est arriéré et stationnaire, où la population russe appartient aux dissidents rétrogrades, qui se sont expatriés il y a deux siècles, trouvant le régime du tzar Alexis trop révolutionnaire, et le patriarche Niccon, novateur trop audacieux; c'est là que j'ai compris toute la différence entre le monde que je venais de quitter et celui dans lequel j'entrais.

Des Juifs décharnés, couverts d'une calotte en velours noir, aux jambes fines, en culottes courtes, chaussés de bas de coton et de souliers découverts au plus fort d'un hiver baltique; des négociants allemands avec un air de majesté sénatoriale, qui vous engage à prendre un autre chemin, pour ne pas les rencontrer... On ne parle au casino, au club, que des monopoles concédés à la ville en 1600, des franchises octroyées en 1450, des dernières innovations faites en 1701...

Les Allemands de la Baltique, fils d'une civilisation ancienne, se sont, il y a des siècles, détachés du grand mouvement historique; ils prirent alors un pli invariable, ils s'arrêtèrent à ce qu'ils étaient, sans rien acquérir depuis; ils mirent l'ordre, la règle, la mesure dans leurs idées et dans leurs affaires pour n'en jamais dévier. Il est évident dès lors qu'ils doivent détester le vague, l'exagération, le désordre qui règnent, non seulement dans les lois, mais même dans les mœurs russes.

Nous ne sommes point parvenus à une stabilité déterminée, nous la cherchons, nous aspirons à un ordre social plus conforme à notre nature et nous restons dans un provisoire arbitraire, le détestant et l'acceptant, voulant nous en défaire et le subissant

à contre-cœur. Eux, au contraire, ils sont de véritables conservateurs, ils ont beaucoup perdu, et ils craignent de perdre le reste. Nous n'avons qu'à gagner, nous n'avons rien à perdre. Nous obéissons par contrainte, nous prenons les lois qui nous régissent pour des prohibitions, pour des entraves et nous les enfreignons lorsque nous le pouvons ou l'osons; sous ce rapport point de scrupule. Chez eux, au contraire, une partie de la loi est prise au sérieux; l'enfreindre serait un crime à leurs propres yeux. Cette partie soutient l'autre, dont l'absurdité est évidente pour tous.

Ils ont une moralité fixe — nous, un instinct moral.

Ils ont sur nous l'avantage d'avoir des règles positives, élaborées; ils appartiennent à la grande civilisation européenne. Nous avons sur eux l'avantage des forces robustes, d'une certaine latitude d'espérances. Là où ils sont arrêtés par leur conscience, nous sommes arrêtés par un gendarme. Arithmétiquement faibles, nous cédon; leur faiblesse est une faiblesse algébrique, elle est dans la formule même.

Nous les froissons profondément par notre laisser-aller, par notre conduite, par le peu de ménagement des formes, par l'étalement de nos passions demi-barbares et demi-corrompues. Ils nous ennuient mortellement par leur pédantisme bourgeois, par leur purisme affecté, par leur conduite irréprochablement mesquine.

Chez eux enfin un homme qui dépense plus de la moitié de ses revenus est taxé de fils prodigue, de dissipateur. Un homme qui se borne chez nous à ne manger que ses revenus est considéré comme un monstre d'avarice...

Cette antithèse si tranchée, presque exagérée, comme nous l'avons dit nous-mêmes, entre la Russie et les provinces Baltiques, se retrouve, quant au fond, entre le monde slave et l'Europe.

Il y a pourtant cette différence, c'est que dans le monde slave, il y a un élément de civilisation occidentale à la surface, et dans le monde Européen un élément complètement barbare à la base, tandis que les paysans de Pskov n'ont absolument rien de civilisé et que les Allemands baltiques recouvrent, non pas une population barbare et homogène, mais une population en décadence et complètement hétérogène.

Les peuples germano-latins ont produit deux histoires, ont créé deux mondes dans le temps et deux mondes dans l'espace. Ils se sont usés deux fois. Il est très possible qu'ils aient assez de sève, assez de puissance pour une troisième métamorphose — mais elle ne pourra se faire par les formes sociales existantes, ces formes étant en contradiction flagrante avec la pensée révolutionnaire. Nous avons déjà vu que, pour que les grandes idées de la civilisation européenne se réalisent, il leur faut traverser l'Océan et chercher un sol moins encombré de ruines.

Au contraire, toute l'existence passée des peuples slaves porte un caractère de commencement, d'une prise de possession, de croissance et d'*aptitude*. Ils ne font qu'entrer dans le grand fleuve de l'histoire. Ils n'ont jamais eu un développement conforme à leur nature, à leur génie, à leurs aspirations. Quelles sont ces aspirations? Nous le verrons dans la suite. Je me borne à dire qu'elles ne sont pas formulées comme théories, mais qu'elles existent dans la vie populaire, dans ses chants et ses légendes, qu'elles préexistent dans le *habitus* — de toutes les races slaves. C'est un instinct, un entraînement naturel, constant, fort, mais confus, mêlé à des élucubrations nationales et religieuses plutôt qu'une conception raisonnée, arrêtée.

L'histoire des Slaves est pauvre.

A l'exception de la Pologne, les Slaves appartiennent plus à la géographie qu'à l'histoire.

Il y a un peuple slave qui n'a vraiment existé que durant une lutte — la guerre des Taborites.

Il y en a un autre qui n'a fait que tracer ses limites, que poser des jalons, que préparer sa place et relier par une unité forcée, provisoire la sixième partie du globe terrestre qu'il a fièrement prise pour son arène...

... Ces peuples si peu remarquables dans leur passé, si peu connus dans leur présent, n'ont-ils pas quelques droits sur l'avenir?

Nous sommes loin de penser que l'avenir appartienne à toutes les races qui n'ont rien fait, et qui n'ont que beaucoup souffert.

Mais il peut bien appartenir à celles d'entre elles, qui sans titre, et sans y être invitées, prennent hardiment leur place dans le grand concile des nations actives; qui forcent l'entrée de l'histoire, qui se mêlent de toutes les affaires, poussées par une

activité dévorante; qui occupent toutes les imaginations et se précipitent à corps perdu dans le courant de l'aorte historique.

Il y a, dans l'apparition de certains peuples quelque chose qui arrête le penseur, le fait méditer. le rend inquiet comme s'il sentait une nouvelle mine souterraine, une nouvelle force, une fermentation sourde qui cherche à soulever la croûte, à déborder; comme s'il entendait dans un lointain inconnu des pas de géants qui se rapprochent de plus en plus.

Tel est le rôle de la Russie depuis Pierre I^{er}.

Il y a moins d'un siècle, la France contestait encore le titre d'empereur aux tzars, et maintenant il ne s'agit plus *du titre* mais bien *du fait* de la domination russe qui s'étend jusqu'au Rhin¹ qui descend jusqu'au Bosphore, et qui recule d'un autre côté jusqu'à l'Océan Pacifique.

Quel est le sens de ces prétentions arrogantes — de ces concessions pitoyables?

Sont-ce des Huns, qui accourent pour en finir avec Rome et se perdre ensuite parmi les cadavres? — Ou des Osmanlis qui veulent essayer encore une fois, si la chrétienté occidentale est mûre pour la tombe?

Est-ce enfin une catastrophe, un cataclysme, une nuée de sauterelles, un incident terrible survenu pendant l'entr'acte qui sépare deux mondes, une de ces apparitions lugubres qui précipitent le dénouement? Ou est-ce déjà le commencement même d'un ordre de chose nouveau; et les Slaves ne sont-ils pas les anciens Germains, par rapport au monde qui s'en va?

Il suffit de la possibilité de poser une question pareille, pour que tout ce qu'on pourra dire sur ce sujet soit d'un très grand intérêt. Et si on avait la témérité d'aller jusqu'à affirmer qu'au milieu de ces aspirations vagues des peuples slaves, il y en a qui se rencontrent avec les aspirations révolutionnaires des masses en Europe; que dans ces chœurs lointains résonnent les mêmes

¹ L'Allemagne n'existe que de nom. Ce sont des provinces *Baltiques*, auxquelles on a laissé quelques droits illusoires, par exemple celui d'être non seulement sujets de Nicolas, mais en même temps sujets de leur petits princes. Ces jours derniers, les journaux annonçaient l'arrivée «de la grande-duchesse Olga — avec son mari le prince royal de Wurtemberg». Personne ne s'étonna de voir cette phrase antisalique.

accords qu'on entend retentir dans les profondeurs souterraines du vieux monde? Si on allait prouver que les barbares du Nord et les barbares «de la maison» ont, sans le savoir, un ennemi commun — le vieil édifice féodal, monarchique, et une espérance commune — la révolution sociale?..

L'empereur Nicolas peut, exécuter des hautes œuvres dont le sens lui échappe, humilier à sa volonté l'arrogance stérile de la France et la majestueuse prudence de l'Angleterre, il peut déclarer la Porte russe et l'Allemagne moscovite — nous n'avons pas la moindre pitié pour tous ces invalides. Mais ce qu'il ne peut pas, c'est empêcher une autre ligue qui se formera derrière son dos, ce qu'il ne peut pas, c'est empêcher que l'intervention russe ne soit le coup de grâce pour tous les monarques du continent, pour toute la réaction, le commencement de la lutte sociale armée, terrible, décisive.

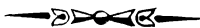
Le pouvoir impérial du tzar ne survivra pas à cette lutte. Vainqueur ou vaincu, il appartient au passé; il n'est pas russe, il est profondément allemand, allemand-byzantinisé. Il a donc deux titres à la mort.

Et nous, deux titres à la vie — l'élément socialiste et la jeunesse.

— Les jeunes gens meurent aussi quelquefois,— me disait, à Londres, un homme très distingué, avec lequel nous parlions de la question slave.

— C'est certain, lui répondis-je,— mais ce qui est beaucoup plus certain, c'est que les vieillards meurent toujours.

Londres, 1 août 1853.





I

LA RUSSIE ET L'EUROPE

Il y a deux ans, nous avons publié une lettre sur la Russie, dans une brochure intitulée: «Vom andern Ufer¹». Comme notre manière de voir n'a pas changé depuis, nous croyons devoir en extraire les passages suivants:

«C'est une pénible époque que la nôtre; tout, autour de nous, se dissout, tout s'agite dans un vertige, dans une fièvre maligne. Les plus noirs pressentiments se réalisent avec une effrayante rapidité...

Un homme libre qui refuse de se courber devant la force n'aura bientôt d'autre refuge en Europe que le pont d'un vaisseau faisant voile pour l'Amérique.

Ne devons-nous pas nous poignarder à la manière de Caton parce que notre Rome succombe et que nous ne voyons rien, ou ne voulons rien voir hors de Rome?..

On sait pourtant ce que fit le penseur romain qui sentait profondément toute l'amertume de son temps; accablé de tristesse et de désespoir, comprenant que le monde auquel il appartenait allait crouler — il jeta ses regards au-delà de l'horizon national et écrivit un livre: *De moribus Germanorum*. Il eut raison, car l'avenir appartenait à ces peuplades barbares.

Nous ne prophétisons rien, mais nous ne croyons pas non plus que les destins de l'humanité soient cloués à l'Europe occidentale. Si l'Europe ne parvient pas à se relever par une transformation sociale, d'autres contrées se transformeront; il y en a

¹ Hambourg, Hoffman et Campe, 1849.

qui sont déjà prêtes pour ce mouvement, d'autres s'y préparent. L'une est connue, les Etats de l'Amérique du Nord; l'autre est pleine de vigueur, mais aussi pleine de sauvagerie, on la connaît peu ou mal.

L'Europe entière, sur tous les tons, dans les parlements et dans les clubs, dans les rues et dans les journaux a répété le cri du *Krakehler* berlinois «*Les Russes viennent, les Russes viennent!*» Et en effet, non seulement ils viennent, mais ils sont venus, grâce à la maison de Habsbourg, et peut-être vont-ils s'avancer encore plus, grâce à la maison de Hohenzollern. Personne, cependant, ne sait au juste ce que sont *ces Russes, ces barbares, ces Cosaques*; l'Europe ne connaît ce peuple, que par une lutte dont il est sorti vainqueur. César connaissait mieux les Gaulois, que l'Europe moderne ne connaît la Russie. Tant qu'elle avait foi en elle-même, tant que l'avenir ne lui apparaissait que comme une suite de son développement, elle pouvait ne pas s'occuper d'autres peuples; — aujourd'hui les choses ont bien changé. Cette ignorance superbe ne sied plus à l'Europe.

Et chaque fois qu'elle reprochera aux Russes *d'être esclaves*, les Russes auront le droit de demander: «*Et vous, êtes-vous libres?*»

A dire vrai, le XVIII^e siècle accordait à la Russie une attention plus profonde et plus sérieuse que ne le fait le XIX^e, peut-être parce qu'il la redoutait moins.

Des hommes comme Muller, Schlosser, Ewers, Lévesque, consacrèrent une partie de leur vie à l'étude de l'histoire de la Russie, d'une manière tout aussi scientifique que s'en occupèrent, sous le rapport physique, Pallas et Gmelin. De leur côté, des philosophes et des publicistes observaient avec curiosité le phénomène d'un gouvernement despotique et révolutionnaire à la fois. Ils voyaient que le trône, fondé par Pierre I^{er}, avait peu d'analogie avec les trônes féodaux et traditionnels de l'Europe.

Les deux partages de la Pologne furent la première infamie qui souilla la Russie. L'Europe ne comprit pas toute la portée de cet événement; car elle était alors distraite par d'autres soins. Elle assistait, respirant à peine, aux grands événements par lesquels s'annonçait déjà la Révolution française. L'impératrice de Russie tendit naturellement sa main toute dégoûtante de sang polonais à la réaction. Elle lui offrit l'épée de Souvoroff, de ce boucher

féroce de Prague. La campagne que Paul fit en Suisse et en Italie n'eût absolument aucun sens, elle ne pouvait que soulever l'opinion publique contre la Russie.

L'extravagante époque de ces guerres absurdes, que les Français nomment encore aujourd'hui la période de leur gloire, finit avec leur invasion en Russie; ce fut une aberration de génie, comme la campagne d'Egypte. Il plut à Bonaparte de se montrer à l'univers, debout sur un monceau de cadavres. A l'ostentation des Pyramides, il voulut ajouter celle de Moscou et du Kremlin. Cette fois il ne réussit pas; il souleva contre lui tout un peuple qui saisit résolument les armes, traversa l'Europe derrière lui, et prit Paris.

Le sort de cette partie du monde fut, pendant quelques mois, entre les mains de l'empereur Alexandre, mais il ne sut profiter ni de sa victoire, ni de sa position; il plaça la Russie sous le même drapeau que l'Autriche, comme si entre cet empire pourri et mourant et le jeune Etat qui venait d'apparaître dans sa splendeur, il y eût quelque chose de commun, comme si le représentant le plus énergique du monde slave pût avoir les mêmes intérêts que l'opresseur le plus ardent des Slaves.

Par cette monstrueuse alliance avec la réaction européenne, la Russie, à peine grandie par ses victoires, fut abaissée aux yeux de tous les hommes pensants. Ils secouèrent tristement la tête en voyant cette contrée qui venait, pour la première fois, de prouver sa force, offrir aussitôt après sa main et son aide à tout ce qui était rétrograde et conservateur, et cela, contrairement même à ses propres intérêts.

Il ne manquait que la lutte atroce de la Pologne pour soulever décidément toutes les nations contre la Russie. Lorsque les nobles et malheureux restes de la Révolution polonaise, errant par toute l'Europe, y répandirent la nouvelle des horribles cruautés des vainqueurs, il s'éleva de toutes parts, dans toutes les langues européennes, un éclatant anathème contre la Russie. La colère des Peuples était juste...

Rougissant de notre faiblesse et de notre impuissance, nous comprenions ce que notre gouvernement venait d'accomplir par nos mains, et nos cœurs saignaient de douleur, et nos yeux s'emplissaient de larmes amères.

Chaque fois que nous rencontrions un Polonais, nous n'avions pas le courage de lever sur lui nos regards. Et cependant je ne sais s'il est juste d'accuser tout un peuple et de le rendre seul responsable de ce qu'a fait son gouvernement.

L'Autriche et la Prusse n'y ont-elles pas aidé? La France, dont la fausse amitié a causé à la Pologne autant de mal que la haine déclarée d'autres peuples, n'a-t-elle donc pas, dans le même temps, par tous les moyens, mendié la faveur de la cour de Pétersbourg; l'Allemagne, alors déjà, n'était-elle pas volontairement, à l'égard de la Russie, dans la situation où se trouvent aujourd'hui forcément la Moldavie et la Valachie; n'était-elle pas alors comme maintenant gouvernée par les chargés d'affaires de la Russie et par ce proconsul du tzar qui porte le titre de roi de Prusse?

L'Angleterre seule se maintint noblement sur le pied d'une amicale indépendance; mais l'Angleterre ne fit rien non plus pour les Polonais; elle songeait peut-être à ses propres torts envers l'Irlande. Le gouvernement russe n'en mérite pas moins de haine et de reproches; je prétends seulement faire aussi retomber cette haine sur tous les autres gouvernements, car on ne doit pas les séparer l'un de l'autre; ce ne sont que les variations d'un même thème.

Les derniers événements nous ont beaucoup appris; l'ordre rétabli en Pologne et la prise de Varsovie sont relégués à l'arrière-plan, depuis que l'ordre règne à Paris et que Rome est prise; depuis qu'un prince prussien préside aux fusillades, et que la vieille Autriche, dans le sang jusqu'aux genoux, essaie d'y rajeunir ses membres paralysés.

C'est une honte en l'an 1849, après avoir perdu tout ce qu'on avait espéré, tout ce qu'on avait acquis, à côté des cadavres de ceux que l'on a fusillés, étranglés, à côté de ceux qu'on a jetés dans les fers, déportés sans jugement; à l'aspect de ces malheureux chassés de contrée en contrée, à qui on donne l'hospitalité, comme aux Juifs du moyen âge, à qui l'on jette, comme aux chiens, un morceau de pain, pour les obliger de continuer leur chemin — en l'an 1849, c'est une honte de ne reconnaître le tzarisme que sous le 59 degré de latitude boréale. Injuriez tant qu'il vous plaira et accablez de reproches l'absolutisme de Pétersbourg et la

triste persévérance de notre résignation; mais injuriez le despotisme partout et reconnaissez-le sous quelque forme qu'il se présente. L'illusion optique, au moyen de laquelle on donnait à l'esclavage l'aspect de la liberté s'est évanouie.

Encore une fois: s'il est horrible de vivre en Russie, il est tout aussi horrible de vivre en Europe. Pourquoi ai-je donc quitté la Russie? Pour répondre à cette question, je traduirai quelques paroles de ma lettre d'adieux à mes amis:

„Ne vous y trompez pas! Je n'ai trouvé ici ni joie, ni distractions, ni repos, ni sécurité personnelle; je ne puis même imaginer que personne aujourd'hui puisse trouver en Europe ni repos ni joie.

Je ne crois ici à rien qu'au mouvement; je ne plains rien que les victimes; je n'aime rien que ce que l'on persécute; et je n'estime rien que ce que l'on supplicie, et cependant je reste. Je reste pour souffrir doublement de notre douleur et de celle que je trouve ici, peut-être pour succomber dans la dissolution générale. Je reste, parce qu'ici la lutte est ouverte, parce qu'ici elle a une voix.

Malheur à celui qui est vaincu ici! Mais il ne succombe pas sans avoir fait entendre sa voix, sans avoir éprouvé sa force dans le combat; et c'est à cause de cette voix, à cause de cette lutte ouverte, à cause de cette publicité, que je reste“.

Voilà ce que j'écrivais le 1^{er} mars 1849. Les choses, depuis lors, ont bien changé. Le privilège de se faire entendre et de combattre publiquement s'amointrit chaque jour davantage, l'Europe chaque jour davantage devient semblable à Pétersbourg; il y a même des contrées qui ressemblent plus à Pétersbourg que la Russie même.

Et si l'on en vient, en Europe aussi, à nous mettre un bâillon sur la bouche, et que l'oppression ne nous permette pas même de maudire, à haute voix, nos oppresseurs, nous nous en irons alors en Amérique, sacrifiant tout à la dignité de l'homme et à la liberté de la parole».





II

LA RUSSIE AVANT PIERRE I^{er}

L'histoire russe n'est que l'embryogénie d'un Etat slave; la Russie n'a fait que s'organiser. Tout le passé de ce pays, depuis le IX^e siècle, doit être considéré comme l'acheminement vers un avenir inconnu, qui commence à poindre.

La véritable histoire russe ne date que de 1812 — antérieurement il n'y avait que l'introduction.

Les forces essentielles du peuple russe n'ont jamais été effectivement absorbées par son développement, comme l'ont été celles des peuples germano-romains.

Au IX^e siècle, ce pays se présente comme un Etat organisé d'une toute autre manière que les Etats d'Occident. Le gros de la population appartenait à une race homogène, disséminée sur un territoire très vaste et très peu habité. La distinction qu'on trouve partout ailleurs entre la race conquérante et les races conquises ne s'y rencontrait point. Les peuplades faibles et infortunées des Finnois, clairsemées et comme perdues parmi les Slaves, végétaient hors de tout mouvement, dans une soumission passive, ou dans une sauvagerie indépendance; elles étaient de nulle importance pour l'histoire russe. Les Normands (Varègues), qui dotèrent la Russie de la race princière qui y régna, sans interruption, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, étaient plus organisateurs que conquérants. Appelés par les Novgorodiens, ils s'emparèrent du pouvoir et l'étendirent bientôt jusqu'à Kiev¹.

¹ On a beaucoup discoursu sur la manière dont les Varègues se sont établis en Russie, question tout historique qui ne nous intéresse que médio-

Les princes varègues et leurs compagnons perdirent à la fin de quelques générations le caractère de leur nationalité, et se confondirent avec les Slaves, après avoir imprimé toutefois une impulsion active et une nouvelle vie à toutes les parties de cet Etat à peine organisé.

Le caractère slave présente quelque chose de féminin; cette race intelligente, forte, remplie de dispositions variées, manque d'initiative et d'énergie. On dirait, que la nature slave, ne se suffisant pas à elle-même, attend un choc qui la réveille. Le premier pas lui coûte toujours, mais la moindre impulsion met chez lui en jeu une force de développement extraordinaire. Le rôle des Normands a été pareil à celui qu'a rempli plus tard Pierre le Grand, par la civilisation occidentale.

La population était partagée en petites communes rurales, les villes étaient rares et ne se distinguaient en rien des villages, excepté par leur plus grande étendue et par l'enceinte en bois qui les entourait (le mot russe *gorod*, ville, provient de *gorodite*, enclore). Chaque commune représentait, pour ainsi dire, la descendance d'une famille qui possédait ses biens sans partage individuel, en commun, sous l'autorité patriarcale exercée par un des chefs de famille reconnu pour *l'ancien*. Ce régime tout monarchique était corrigé par l'autorité de *tout le monde* (*vess mir*), c'est-à-dire par l'unanimité des habitants. Et, comme l'organisation sociale des villes était la même que celle des campagnes, il est évident que le pouvoir princier était contrebalancé par la réunion générale des citoyens (*vétché*).

Il n'y avait aucune distinction entre les droits des citoyens et ceux des paysans. En général, nous ne rencontrons dans la vieille Russie aucune classe distincte, privilégiée, isolée. Il n'y avait que le *peuple* et une race, ou plutôt une famille princière, souveraine, la descendance de Rurik le Varègue, qui était complètement distincte du peuple. Les membres de la famille princière partageaient entre eux toute la Russie, selon l'ancienneté généalogique des branches auxquelles ils appartenaient et leur propre ancienneté. L'Etat était divisé en apanages, qui n'avaient

crement. La grande importance de la version de Nestor consiste à faire voir la manière dont on envisageait l'invasion varègue au XII^e siècle, et il faut avouer qu'elle seule met au jour le rôle véritable des Normands.

rien de fixe et qui étaient gouvernés chacun par son prince sous la suprématie du plus ancien de la famille, qui s'appelait *grand prince* et avait pour apanage Kiev, plus tard Vladimir et Moscou. Le pouvoir du grand prince sur les autres princes était très restreint. Ceux-ci reconnaissaient la suprématie de Kiev, mais il n'y avait presque aucune dépendance réelle, aucune centralisation administrative. Les apanages n'étaient point envisagés comme des propriétés individuelles des princes, ils ne pouvaient l'être, car les princes passaient souvent d'un apanage à un autre, en réunissaient plusieurs à la fois, par voie d'héritage, ou bien faisaient de leur lot autant de parts qu'ils avaient de fils et d'héritiers mâles; ou bien encore ils devenaient grands princes selon l'ancienneté (ce n'était pas le fils aîné qui succédait au grand prince, mais le frère de celui-ci). On peut s'imaginer, sans peine, à quelles luttes sanglantes, à quelles contestations éternelles donnait lieu une hérédité si compliquée. Les guerres entre le grand prince et les princes apanagés n'ont pas discontinué jusqu'à l'établissement de la centralisation moscovite.

Nous trouvons autour des princes un cercle très restreint de leurs compagnons d'armes, amis ou dignitaires, qui forme quelque chose dans le genre d'une aristocratie très difficile à caractériser, parce qu'elle n'avait rien de défini ou de bien prononcé. Le titre de *boyard* était honoraire, il ne donnait aucun droit positif et n'était pas même héréditaire. Les autres titres ne représentaient que des fonctions, en sorte que l'échelle des dignités aboutissait imperceptiblement à la grande classe des paysans. Aussi toute cette couche supérieure de la société fut-elle recrutée par le peuple; les descendants des guerriers varègues, qui vinrent avec Rurik, apportèrent, à ce qu'il paraît, l'idée d'une institution aristocratique, mais l'esprit slave la mutila selon ses notions patriarcales et démocratiques. La *drougina*, espèce de garde permanente du prince, était trop peu nombreuse pour former une classe à part. Le pouvoir princier était bien loin d'être illimité comme il le fut plus tard à Moscou. Le prince n'était en réalité que l'*ancien* d'un grand nombre de villes et de villages, qu'il gouvernait conjointement avec les *réunions générales*, mais il avait l'immense avantage de ne pas être électif et de partager les droits souverains de la famille à laquelle il appartenait. En outre, le

grand prince était le grand juge du pays, le pouvoir judiciaire n'était pas séparé du pouvoir exécutif. Cette fédéralisation étrange dont l'unité s'exprimait par l'unité de la race régnante et ne se perdait point dans la divisibilité des parties et le manque de centralisation, cette fédéralisation, avec sa population homogène sans classes, sans distinctions entre les villes et villages, avec ses propriétés territoriales sous le régime *communiste*, ne ressemble en rien aux autres Etats de la même époque. Mais si cet Etat différait si essentiellement des autres Etats de l'Europe, on n'est point autorisé à supposer qu'il leur fût inférieur avant le XIV^e siècle. Le peuple russe d'alors était plus libre que les peuples de l'Occident féodal. D'autre part, cet Etat slave ne ressemblait pas non plus aux Etats asiatiques, ses voisins. S'il y entraient quelques éléments orientaux, le caractère européen dominait. La langue slave appartient, sans aucune contestation, aux langues indo-européennes et non pas aux langues indo-asiatiques; en outre, les Slaves n'ont ni ces élans soudains qui réveillent le fanatisme des populations entières, ni cette apathie qui prolonge la même existence sociale au travers des siècles entiers et de générations en générations. Si l'indépendance individuelle est aussi peu développée chez les peuples slaves que chez les peuples d'Orient, il y a cependant cette différence à établir, que l'individu slave a été absorbé par la commune, dont il était un membre actif, tandis que l'individu de l'Orient a été absorbé par la race ou l'état auxquels il n'avait qu'une participation passive.

La Russie paraissait asiatique, vue de l'Europe, européenne, vue de l'Asie; et ce dualisme convenait parfaitement à son caractère et à sa destinée, qui consiste entre autres à devenir le grand caravansérail de la civilisation entre l'Europe et l'Asie.

La religion même continua cette double influence. Le christianisme est européen, c'est la religion de l'Occident; la Russie en l'acceptant s'éloignait de l'Asie, mais le christianisme qu'elle adopta fut oriental: il venait de Byzance.

Le caractère slavo-russe a une grande affinité avec celui de tous les Slaves, en commençant par les Illyriens et les Monténégrins et en terminant par les Polonais avec lesquels les Russes luttèrent si longtemps. Ce qui distingue le plus les Slavo-Russes (outre l'influence étrangère qu'ont subie les diverses races slaves),

c'est une tendance non interrompue, persévérante, à s'organiser en un Etat indépendant et fort. Cette plasticité sociale manquait plus ou moins aux autres races slaves, même aux Polonais. L'idée de vouloir organiser et étendre l'Etat, se réveille du temps des premiers princes qui vinrent à Kiev, de même qu'après mille ans, elle se retrouve dans Nicolas. On la reconnaît dans l'idée fixe de conquérir Byzance et dans l'entraînement avec lequel le peuple s'est levé en masse (en 1612 et 1812), lorsqu'il a craint pour son indépendance nationale. Instinct ou legs des Normands, ou tous les deux ensemble, c'est là un fait incontestable et la cause pour laquelle la Russie a été le seul pays slave qui se soit organisé avec une telle puissance. L'influence étrangère même a aidé de diverses manières à ce développement, en facilitant la centralisation et en prêtant au gouvernement les moyens qu'il n'avait pas.

Le premier élément étranger, après l'élément normand, que nous voyons se mêler à la nationalité russe, fut l'élément byzantin. Tandis que les successeurs de Sviatoslaf ne rêvaient que la conquête de la Rome *orientale*, celle-ci entreprit et accomplit leur soumission spirituelle. La conversion de la Russie à l'orthodoxie grecque est un de ces événements graves, dont les suites ne peuvent être calculées, qui se développent durant des siècles, et changent parfois la face du monde. Il n'y a pas de doute qu'un demi-siècle ou un siècle plus tard, le catholicisme n'eût pénétré en Russie et n'en eût fait une seconde Croatie ou une seconde Bohême.

L'acquisition de la Russie fut une immense victoire pour l'empire expirant à Byzance et pour l'église humiliée par sa rivale. Le clergé de Constantinople, avec cette astuce qui le caractérise, le comprit fort bien; il entourait ses princes de moines et désignait les chefs de la hiérarchie cléricale. L'héritier, le défenseur, le vengeur de tout ce que l'église grecque avait souffert ou avait à souffrir fut trouvé, non en Anatolie, non en Antioche, mais dans un peuple qui touchait d'un côté à la Mer Noire et d'un autre à la Mer Blanche.

L'orthodoxie grecque forma un lien inséparable entre la Russie et Constantinople; elle affermit l'attraction naturelle des Slavo-Russes vers cette ville, et prépara par sa conquête reli-

gieuse la conquête future de la métropole orientale par le seul peuple puissant qui professât l'orthodoxie grecque.

L'église se jeta aux pieds des princes russes, lorsque Mahomet II entra en vainqueur à Constantinople, et, depuis ce temps, le clergé ne cessa de leur montrer du doigt le croissant sur l'église de Sainte-Sophie. M. Fallmerayer raconte dans ses *Fragments de l'Orient*, comme le clergé grec était électrisé, lorsqu'on entendait la canonnade de Paskévitch à Trébisonde, et comme les moines d'Haygyon-Horos et d'Athos attendaient leur libérateur orthodoxe. La domination turque aura été beaucoup plus favorable que contraire au dénoûment que nous prévoyons. L'Europe catholique n'aurait pas laissé le Bas-Empire en repos pendant les quatre derniers siècles. Une fois déjà les *Latins* avaient régné sur l'empire d'Orient. On aurait probablement relégué les empereurs dans quelque coin de l'Asie Mineure et converti la Grèce au catholicisme. La Russie d'alors n'aurait pu rien faire contre les empiétements des Occidentaux; les Turcs ont donc sauvé, par leur conquête, Constantinople de la domination papale. Le joug des Osmanlis a été dur, impitoyable, sanguinaire au commencement; mais lorsqu'ils n'eurent plus rien à craindre, ils laissèrent les peuples conquis jouir en repos de leur religion, de leurs mœurs, et c'est ainsi que s'écoulèrent les quatre derniers siècles. La Russie devint virile depuis ce temps, l'Europe vieillit, et la Sublime-Porte elle-même a déjà subi l'émancipation de la Morée et un sultan réformateur.

A l'influence byzantine se joignit bientôt une influence encore plus étrangère à l'esprit occidental, l'influence mongole. Les Tartares passèrent sur la Russie comme une nuée de sauterelles, comme un ouragan démolissant tout ce qu'il rencontrait sur son chemin. Ils saccageaient les villes, brûlaient les villages, s'entre-pillaient les uns les autres, et, après toutes ces horreurs, ils disparaissaient derrière les bords de la Mer Caspienne, en envoyant de temps à autre des hordes féroces pour rappeler leur domination à la mémoire des peuples conquis. Quant à l'organisation intérieure de l'Etat, à son administration et à son gouvernement, ces conquérants nomades n'y touchaient pas. Non seulement ils laissaient une pleine liberté à l'exercice de la religion grecque, mais ils bornaient leur domination sur les princes

russes à exiger d'eux de venir chercher leur investiture chez les khans, de reconnaître leur souveraineté, et de payer l'impôt prescrit. Le joug mongol néanmoins porta un coup terrible au pays: le fait matériel des dévastations renouvelées à plusieurs reprises avait exténué le peuple, il fléchit sous une misère accablante. Il désertait les villages, errait dans les bois, il n'y avait plus de sécurité pour les habitants; les charges s'accrurent de l'impôt que venaient percevoir, au moindre retard, des Baskaks avec des pleins pouvoirs et des milliers de Tartares et de Kalmouks. C'est à partir de ces temps néfastes, qui durèrent près de deux siècles, que la Russie se laissa devancer par l'Europe. Le peuple persécuté, ruiné, toujours intimidé, acquit l'astuce et la servilité des opprimés; l'esprit public s'avilit. L'unité même de l'Etat était prête à se rompre, de grandes crevasses se faisaient de tous côtés: le sud de la Russie commençait de plus en plus à se détacher de la Russie centrale, une partie penchait vers la Pologne, une autre était sous la domination des Lithuaniens. Les grands princes de Moscou ne s'inquiètent plus de Kiev. L'Ukraine se couvre de Cosaques indépendants, de ces hordes armées formant des républiques militaires, se recrutant de déserteurs et d'émigrants de toutes les parties de la Russie, qui ne reconnaissent aucune souveraineté. Novgorod et Pskov, protégés des Mongols par les distances et les marais, cherchaient à se rendre indépendants de la Russie centrale ou à la dominer. Au centre de l'Etat, dans la partie la plus dévastée, on voyait une nouvelle ville, sans autorité, sans nom populaire, lever la tête avec la prétention orgueilleuse au titre de la capitale de la Russie. Il semblait que cette ville, perdue au fond des bois de sapin, n'avait aucun avenir, mais ce fut là justement que se noua le nœud central de la vie russe.

Le pouvoir des grands princes changea de caractère dès qu'ils eurent quitté Kiev. A Vladimir, ils devinrent plus absolus. Les princes commencèrent à considérer leur apanage comme leur propriété, ils se crurent inamovibles, héréditaires. A Moscou, les princes changèrent l'ordre de la succession, ce ne fut plus le frère aîné, mais le fils aîné qui succéda. Ils diminuèrent de plus en plus les apanages des autres membres de la famille. L'élément populaire ne pouvait être fort dans une ville jeune, sans traditions, sans

coutumes. C'est là ce qui attachait le plus les princes à Moscou. L'idée d'une réunion de toutes les parties de l'Etat fut la pensée dirigeante de tous les princes de Moscou, depuis Ivan Kalita, type du souverain de cette époque, politique, fourbe, astucieux, adroit, cherchant à s'assurer la protection des Mongols par la plus grande soumission, et en même temps s'emparant de tout et profitant de tout ce qui pouvait accroître sa puissance. Moscou progressait avec une célérité inouïe. Aux persévérances de ses princes se joignit sa position géographique. Moscou fut le véritable centre de la Grande-Russie, ayant en son pouvoir, à de petites distances de cent cinquante à deux cents kilomètres, les villes de Tver, Vladimir, Iaroslaf, Riazan, Kalouga, Orel, et dans une périphérie un peu plus étendue, Novgorod, Kostroma, Voronège, Koursk, Smolensk, Pskov et Kiev.

La nécessité d'une centralisation était évidente; sans elle on ne pouvait ni secouer le joug mongol, ni sauver l'unité de l'Etat. Nous ne croyons pas cependant que l'absolutisme moscovite ait été le seul moyen de salut pour la Russie.

Nous n'ignorons pas quelle place pitoyable occupent les hypothèses dans l'histoire, mais nous ne voyons pas de motif pour rejeter sans examen toutes les probabilités en se renfermant dans les faits accomplis. Nous n'admettons nullement ce fatalisme qui voit une nécessité absolue dans les événements, idée abstraite, théorique, que la philosophie spéculative a importée dans l'histoire comme dans la nature. Ce qui a été, a certainement eu des raisons d'être, mais cela ne veut nullement dire que toutes les autres combinaisons aient été impossibles; elles le sont devenues par la réalisation de la chance la plus probable, c'est là tout ce qu'on peut admettre. L'histoire est beaucoup moins fixe qu'on ne le pense ordinairement.

Au XV^e, même au commencement du XVI^e siècle, il y avait encore dans la marche des événements en Russie une fluctuation telle qu'il n'était point décidé lequel des deux principes formant la vie populaire et politique aurait le dessus: le prince ou la commune, Moscou ou Novgorod. Novgorod, libre du joug mongol, grande et forte, mettant toujours les droits des communes au-dessus des droits des princes, cité habituée à se croire souveraine, métropole ayant de vastes ramifications coloniales en Russie, Novgorod était.

riche par le commerce actif qu'elle entretenait avec les villes anséatiques. Moscou, fidèle fief de ses princes, s'élevant sur les ruines des anciennes villes par la grâce des Mongols, ayant une nationalité exclusive, n'ayant jamais connu la véritable liberté communale de la période de Kiev, Moscou l'emporta; mais Novgorod aussi a eu des chances pour elle, ce qui explique la lutte acharnée entre ces deux villes et les cruautés exercées à Novgorod par Jean *le Terrible*. La Russie pouvait être sauvée par le développement des institutions communales ou par l'absolutisme d'un seul. Les événements prononcèrent en faveur de l'absolutisme, la Russie fut sauvée; elle est devenue forte, grande; mais à quel prix? C'est le pays le plus malheureux du globe, le plus asservi; Moscou a sauvé la Russie, en étouffant tout ce qu'il y avait de libre dans la vie russe.

Les grands princes de Moscou échangèrent leur titre contre celui de *Tzars de toutes les Russies*. L'humble titre de grand prince ne leur suffit plus, il leur rappelait trop l'époque de Kiev et les vétchés. Vers le même temps, le dernier empereur de Byzance tomba percé de coups, sous les murs de Constantinople. Ivan III épousa Sophie Paléologue; l'aigle à deux têtes, chassé de Constantinople, apparut sur le pavillon des tzars moscovites. Les moines grecs prophétisaient dans tout l'Orient chrétien que la vengeance n'était pas loin et qu'elle viendrait du Nord: le clergé byzantin craignait comme le plus grand malheur, de voir les *Latins* venir à leur secours, et n'avait d'espoir qu'en l'aide des tzars. Ce fut alors qu'il commença avec une nouvelle ardeur, à *byzantiniser* le gouvernement. Le clergé devait nécessairement désirer organiser la Russie selon la manière des Comnène et des Paléologue, d'en faire un empire muet, obéissant à une foi aveugle, dénué de lumières, et au-dessus duquel planerait un tzar divinisé, mais bridé par la puissance cléricale.

Remis peu à peu des ravages des Mongols, le peuple russe se trouva face à face avec le tzar, avec une monarchie illimitée, devenue accablante par le poids qu'elle avait acquis à l'ombre du khanat. Le tzar avait déjà réuni une grande partie des apanages et les avait incorporés au domaine de Moscou. Il était devenu beaucoup plus puissant que les autres princes réunis et le peuple des villes. S'il trouvait des *rebelles*, il les soumettait, princes ou

villes, avec une férocité sanguinaire. Novgorod tint bon, mais elle finit par succomber; la grande cloche qui appelait le peuple sur la place publique, la cloche dite des *vétchés* fut transportée comme un trophée à Moscou, cette ville qui naguère encore avait été méprisée des Novgorodiens. Les ambassadeurs de Novgorod dirent à Ivan III: «Tu nous ordonnes de nous conformer aux lois de Moscou, mais nous ne *connaissons pas les lois* de Moscou, apprends-nous à les connaître». Ivan IV n'oublia pas cette ironie. Après le sac de Novgorod, après la prise de Pskov, après l'asservissement de Tver, les autres villes ne purent même pas penser à une résistance sérieuse, d'autant plus qu'elles avaient beaucoup souffert des invasions soit des Mongols, soit des Polonais ou des Lithuaniens. Les *vétchés* s'éteignaient les uns après les autres, un silence profond gagnait tout l'Etat, les tzars devenaient autocrates, omnipotents...

Le byzantinisme inoculé par le clergé au pouvoir restait pourtant plus à la surface qu'il ne dépravait le fond de la nation. Il n'était en rapport ni avec le caractère national, ni même avec le gouvernement. Le byzantinisme, c'est la vieillesse, la fatigue, la résignation de l'agonie; le peuple russe était ruiné, abaissé, il n'avait pas assez d'énergie pour se relever, mais il était jeune, et, en réalité, il n'y avait pas en lui de désespoir, il avait plutôt déserté le champ de bataille qu'il n'avait été vaincu; perdant ses droits dans les villes, il les conservait au sein des communes rurales. Comment pouvait-il donc descendre vivant au cercueil, comme l'a fait Charles V, et se borner aux funérailles pompeuses et solennelles d'après le rite byzantin!

Ceci est tellement vrai, que chaque individualité énergique qui occupa le trône de Moscou, s'efforça de rompre le cercle étroit de formalisme dans lequel se trouvait placé son pouvoir. Ivan IV, Boris Godounoff, le pseudo-Démétrius travaillèrent, avant Pierre I^{er}, à changer l'atmosphère soporifique et lourde du palais de Kremlin; ils suffoquaient eux-mêmes. Ils voyaient que, sous ce régime de formalités puérides et d'esclavage réel, le pays se démoralisait de plus en plus, que rien ne progressait, que l'administration provinciale devenait toujours plus onéreuse pour les sujets, sans aucun profit pour l'Etat. Ils voyaient que les prières du patriarche de Moscou et les images miraculeuses venant du

mont Athos ne suffisaient pas pour les tirer de cet état de torpeur précoce.

Ivan le Terrible osa appeler à son aide les institutions communales; il rédigea son code dans le sens des anciennes franchises: il laissa la perception des impôts et toute l'administration des provinces à des fonctionnaires électifs, il agrandit les attributions du jury en lui soumettant les procès criminels, et en exigeant son assentiment pour tout emprisonnement. Il voulut même abolir la charge des intendants des provinces et laisser à celles-ci pleine liberté de se gouverner elles-mêmes, sous la direction d'une chambre *ad hoc*. Cependant la liberté communale frappée par ses prédécesseurs ne renaissait pas à l'invitation d'un tzar omnipotent et féroce. Tous ses projets furent contrecarrés et sont restés stériles; telle a été vers la fin du XVI^e siècle la désorganisation et l'apathie générale. Furieux de désespoir, Ivan multiplia ses exécutions d'une cruauté raffinée, par haine et par dégoût.— «Je ne suis pas Russe, je suis Allemand», a-t-il dit un jour à son orfèvre d'origine étrangère.

Boris Godounoff pensa sérieusement à se rapprocher de l'Europe, à introduire les arts et les sciences de l'Occident, à établir des écoles; mais, sous ce dernier rapport, il trouva une opposition décidée de la part du clergé. Celui-ci se soumettait à tout, mais il craignait les lumières qui n'avaient point leur source dans l'orthodoxie. Il n'était pas facile aussi de faire venir des étrangers, attendu que les peuples baltiques leur barraient la route. On eût dit que, pressentant l'asservissement actuel de leurs descendants par la Russie, ils interceptassent chaque rayon de lumière venant d'Occident en Moscovie.

Ce que Boris n'a osé faire, le faux Démétrius le tenta. Homme instruit, civilisé, chevaleresque, il obtint le trône par une guerre civile, faite au nom de la légitimité et soutenue par la Pologne et les Cosaques. Démétrius attaqua plus directement que son prédécesseur les anciennes coutumes et les mœurs stationnaires de la Russie. Il ne cachait ni ses plans de réforme, ni ses prédilections pour les mœurs polonaises et l'église romaine.

Le peuple de Moscou, soulevé par des boyards rebelles au nom de l'orthodoxie et de la nationalité en danger, envahit le palais, massacra le jeune tzar, profana son cadavre, le brûla,

et, après avoir bourré un canon de ses cendres, les dispersa au vent.

La fermentation, surexcitée par ces événements, répandit une activité fébrile dans tout l'Etat. La Russie s'agita de Kazan jusqu'à la Néva et la Pologne... Etait-ce un effort instinctif du peuple pour se constituer d'une autre manière, ou bien la dernière convulsion du désespoir, après laquelle il devint passif et laissa faire, jusqu'à nos jours, le gouvernement?..

La confusion, l'irritation furent grandes, le sang coula partout. Après la mort du pseudo-Démétrius, on produisit un second prétendant, puis un troisième... L'un d'eux se tenait à quelques lieues de Moscou, dans un camp retranché, entouré de corps français, de Polonais et de Cosaques. Les provinces s'armaient, les unes pour aller au secours de Moscou, les autres pour aider aux prétendants; le palais du Kremlin restait vide, il n'y avait pas de tzar, pas même de gouvernement régulier. Le roi Sigismond de Pologne voulait imposer à la Russie son fils Vladislaf; une armée suédoise occupait le Nord de la Russie et voulait faire monter un de ses princes sur le trône russe; le peuple opta pour les princes Chouïski, tandis que les provinces ne voulaient pas en entendre parler. L'inter règne, la guerre civile, la guerre avec les Polonais, les Cosaques et les Suédois, l'absence de tout gouvernement durèrent quatre ans. Les dernières forces du peuple furent épuisées dans la défense de l'indépendance politique, aucun sacrifice ne lui coûta. Le boucher de Nijni, Minine et le prince Pojarski sauvèrent la patrie, mais ils ne la sauvèrent que des étrangers. Le peuple, las de troubles, de prétendants, de guerre, de pillage, voulait le repos à tout prix. Ce fut alors qu'on fit une élection hâtive, en dehors de toute légalité, sans consulter le peuple; on proclama le jeune Romanoff tzar de toutes les Russies. Le choix tomba sur lui, parce que, en vertu de son âge, il n'inspirait d'ombrage à aucun parti. Ce fut une élection dictée par la lassitude.

Le règne de Romanoff, avant Pierre I^{er}, fut la fleuraison du régime pseudo-byzantin; le peuple était comme mort, ou ne donnait des signes de vie qu'en formant des bandes de brigands qui parcouraient les rives de la Samara et de la Volga. Les rouages lourds d'une administration mal entendue écrasaient le peuple;

le gouvernement entrevoyait son incapacité, faisait venir des étrangers, ne pouvait se tirer d'affaires sans l'exemple de l'Europe, et, par une absurde contradiction, il continuait pourtant à se renfermer dans une nationalité exclusive et professait une haine sauvage pour toute innovation.

Il faut lire les récits des mœurs moscovites de ce temps, faits par un diplomate russe, qui s'est réfugié, vers la fin du XVII^e siècle, à Stockholm, *Kochikhine*. On recule avec horreur devant l'asphyxie sociale de ce temps, devant ces mœurs qui n'étaient qu'une parodie de mauvais goût du Bas-Empire. Les dîners, les processions, les vêpres, les messes, les réceptions d'ambassadeurs, les changements de costumes trois ou quatre fois par jour, formaient toute l'occupation des tzars. Autour d'eux se rangeait une oligarchie sans dignité, sans culture. Ces fiers aristocrates, vaniteux des fonctions qu'avaient occupées leurs pères, étaient fustigés dans les écuries du tzar, même knoutés sur la place publique, sans en ressentir l'offense. Il n'y avait rien d'humain dans cette société ignorante, stupide et apathique. Il fallait nécessairement sortir de cet état, ou pourrir avant d'avoir été mûr.

Mais comment en sortir, d'où attendre le salut? Certes, il ne pouvait venir du clergé, qui était alors à l'apogée de sa grandeur et de son influence. Le peuple courbait la tête et se tenait à l'écart; étaient-ce donc ces boyards flagellés qui pouvaient lui indiquer le chemin? Evidemment non, mais lorsqu'une exigence se fait sentir, les moyens pour la réaliser ne manquent jamais.

La révolution qui devait sauver la Russie sortit du sein même de la famille, jusque-là apathique, des Romanoff.

Avant d'aller plus loin, il nous faut aborder une des questions les plus embrouillées de l'histoire russe: le développement du serfage. Aucune histoire, ni ancienne ni moderne, ne nous présente rien d'analogue à ce qui s'est produit en Russie, au XVII^e siècle, et à ce qui s'est établi définitivement au XVIII^e, par rapport aux paysans. Par une série de simples mesures de police, par les empiétements des seigneurs qui possédaient des terres habitées, par la tolérance du gouvernement et par l'inertie des paysans, ceux-ci devinrent, de libres qu'ils étaient, de plus en plus *fermes* à la terre (*kreпки*), propriétés inséparables du sol. Il semble

que toutes les libertés de l'état naturel que les Slaves avaient conservées devaient passer par le terrible creuset de l'absolutisme et de l'arbitraire, pour être reconquises par des souffrances et des révolutions.

La commune rurale était restée intacte, pendant que les tzars minaient les franchises des villes et des campagnes. Son tour vint, mais ce ne fut point la commune, ce fut le paysan qu'on écrasa. Nous rencontrons au commencement du XVII^e siècle une loi du tzar Godounoff qui règle et limite les droits du paysan de passer des terres d'un seigneur sur les terres d'un autre. Cette loi ne mettait même pas en doute les droits de migration, encore moins la liberté individuelle des paysans; elle ne fut motivée que par des raisons économiques assez plausibles au point de vue gouvernemental. Les paysans abandonnaient les terres des pauvres propriétaires et affluaient sur les terres des seigneurs riches; les contrées fertiles étaient encombrées, tandis que les terrains stériles manquaient de bras. Le tzar Godounoff, usurpateur adroit et détesté des grands seigneurs, flattait en outre par cette loi les petits propriétaires. Tel a été le premier pas vers le servage.

Bientôt, le même prince fit une autre loi à peine concevable; pour la rendre intelligible, il faut dire qu'anciennement le nombre des serfs en Russie était très restreint: c'étaient ou des prisonniers de guerre ou des esclaves achetés en pays étrangers (*kholopi*), ou enfin des hommes qui se vendaient eux-mêmes avec leurs descendants (*kabalny ludi*). Ces gens n'avaient rien de commun ni avec le paysan, ressortissant de la commune et cultivant la terre seigneuriale, ni avec les serviteurs libres des boyards. Ces derniers étaient souvent renvoyés en grand nombre par les maîtres et allaient se répandre en mendiants ou voleurs de grande route, ou bien, joignaient les brigands de la Volga et les Cosaques du Don, ces receleurs de tous les vagabonds et de tous les gens en guerre avec la société. Boris, toujours en garde, craignait cette masse mécontente et affamée; pour mettre fin à ces inconvénients et pour être sûr que ces hommes fussent nourris pendant la famine et ne se dispersassent pas, il décréta que les domestiques qui resteraient un temps donné chez leurs maîtres, seraient leurs serfs et ne pourraient ni les quitter, ni être renvoyés. C'est ainsi que

des milliers d'hommes tombèrent dans l'esclavage presque sans s'en apercevoir. Les désertions et les fuites ne diminuèrent pas; il serait difficile de préciser combien de soldats cette loi procura aux bandes de Démétrius, de Gonseski, de Jolkefski, du hetman des Zaporogues et de tous les condottieri qui dévastaient la Russie au commencement du XVII^e siècle. Depuis le règne de Boris jusqu'à Catherine II, un mouvement sourd et sombre agita le peuple des campagnes, et la révolte de Pougatcheff est aujourd'hui encore vivante dans sa mémoire.

Chaque seigneur répéta en petit le rôle du grand prince de Moscou, et, de même que les villes avaient perdu leurs libertés parce qu'elles restaient dans le vague des usages, la commune dans sa lutte avec le seigneur eut le dessous contre le principe de l'autorité et de l'individualisme, plus énergique et plus égoïste qu'elle. Le tzarisme, basé lui-même sur un pouvoir illimité, devait nécessairement protéger les attentats des seigneurs, en anéantissant les défenseurs naturels des paysans, les jurés, en soutenant le seigneur dans toutes ses contestations avec le paysan. Cependant la loi ne précisait et ne sanctionnait rien, il n'y avait qu'abus de la part du gouvernement et passivité de la part du peuple.

Ce fut dans cet état de choses que le premier recensement ordonné par Pierre I^{er}, en 1710, fournit un terrain légal à ces abus monstrueux, et ce fut lui, le civilisateur de la Russie, qui les sanctionna. Il serait difficile de déterminer les raisons qui le firent agir de la sorte. Fut-ce une faute, une rancune ou bien un fait providentiel? Ainsi que Pierre I^{er} fut le représentant du tzarisme et de la révolution, de même le seigneur devint le représentant d'un pouvoir inique en même temps que le véritable levain révolutionnaire. Pierre I^{er} a entraîné l'Etat dans le mouvement, et le seigneur entraînera directement ou indirectement la commune indolente et passive dans la révolution. Ce ferment sera dissous, sans nul doute, mais ce ne sera qu'après avoir consommé la perte de l'absolutisme. La commune, ce produit du sol, assouplit l'homme, absorbe son indépendance, elle ne peut ni s'abriter du despotisme, ni émanciper ses membres; pour se conserver, elle doit subir une révolution.

Toutes les libertés communales périssaient de fait devant l'individualité prononcée des tzars de Moscou, mais par bonheur,

la lignée des tzars aboutit à Pierre, qui fut le véritable représentant du principe révolutionnaire latent dans le peuple russe. Pierre I^{er}, ainsi que l'a dit un jeune historien, fut la première individualité russe qui osât se poser d'une manière indépendante. Un rôle semblable revient à la noblesse russe: elle représente le principe individuel en regard de la commune, et partant, l'opposition à l'absolutisme.

Elle ne brisera pas la commune, elle l'opprimera jusqu'à ce qu'elle se soulève. La commune qui s'est maintenue à travers des siècles est indestructible. Pierre I^{er}, en détachant complètement la noblesse du peuple et en la dotant d'un pouvoir terrible à l'égard des paysans, déposa au fond de la vie populaire un antagonisme qui ne s'y trouvait point, ou qui ne s'y trouvait qu'à un faible degré. Cet antagonisme aboutira à une révolution sociale, et il n'y a pas de Dieu au Palais d'hiver qui puisse détourner cette coupe de la destinée de la Russie.



III PIERRE I^{er}

Le désir de sortir de la situation lourde dans laquelle se trouvait l'Etat s'accroissait de plus en plus, lorsque, vers la fin du XVII^e siècle, il parut sur le trône des tzars un révolutionnaire audacieux doué d'un génie vaste et d'une volonté inflexible.

Pierre I^{er} ne fut ni un tzar oriental ni un *dynaste*, ce fut un despote, à l'instar du Comité de Salut public, despote en son propre nom et au nom d'une grande idée, qui lui assurait une supériorité incontestable sur tout ce qui l'entourait. Il s'arracha au mystère dont s'entourait la personne du tzar, et jeta avec dégoût loin de lui la défroque byzantine dont se paraient ses prédécesseurs. Pierre I^{er} ne pouvait se contenter du triste rôle d'un Dalaï-Lama chrétien, orné d'étoffes dorées et de pierres précieuses, qu'on montrait de loin au peuple, lorsqu'il se transportait avec gravité de son palais à la cathédrale de l'Assomption, et de la cathédrale de l'Assomption à son palais. Pierre I^{er} paraît devant son peuple en simple mortel. On le voit, ouvrier infatigable, depuis le matin jusqu'à la nuit, en simple redingote militaire, donner des ordres et enseigner la manière dont il faut les exécuter; il est maréchal ferrant et menuisier, ingénieur, architecte et pilote. On le voit partout sans suite, tout au plus avec un aide-de-camp, dominant la foule par sa taille. Pierre le Grand, comme nous l'avons dit, fut le premier individu émané en Russie, et, par cela même, révolutionnaire couronné.

Il soupçonnait ne pas être le fils du tzar Alexis. Un soir il demanda naïvement, au souper, au comte Iagoujinski s'il n'était

pas son père? — «Je n'en sais rien, répondit Iagoujinski pressé par lui, la défunte tzarine avait tant d'amants!» Voilà pour la légitimité. Quant aux intérêts dynastiques, vous savez que Pierre se trouvant à Pruth, dans une position désespérée, écrivit au sénat de choisir pour son successeur le plus digne, croyant son fils incapable de lui succéder. Il le fit juger et exécuter ensuite dans la prison. Pierre I^{er} couronna impératrice une cabaretière, femme d'un soldat suédois, devenue depuis la courtisane de son favori prince Ménchikoff, ci-devant garçon pâtissier. Les circonstances au milieu desquelles le métropolitain Théophane et le prince Ménchikoff proclamèrent la dernière volonté de Pierre I^{er} laissent beaucoup de doutes, mais le fait est que l'aventurière livonienne qui parlait à peine le russe fut proclamée, à sa mort, impératrice — sans que personne songeât à contester ses droits.

Pierre I^{er} cachait à peine son indifférence ou son mépris pour l'église grecque, qui devait nécessairement partager la disgrâce de l'ancien ordre des choses. Il défendit de créer de nouvelles reliques et interdit les miracles. Il remplaça le patriarche par un synode à la nomination du gouvernement, et il y plaça comme procureur de la couronne un officier de cavalerie. Le patriarche n'avait jamais eu des droits souverains et une position entièrement indépendante du tzar, mais il imprimait une certaine unité à l'église. Ce fut pour cela que Pierre I^{er} abattit son trône qui, habituellement, était placé à côté de celui des tzars. Pourtant Pierre I^{er} ne fut rien moins que le chef de l'église, son pouvoir était tout à fait temporel. Ce fut même là le caractère distinctif qu'il imprima à l'impérialisme de Pétersbourg; son but, ses moyens étaient pratiques, mondains, laïques, il ne sortait pas de l'actualité, et, après avoir neutralisé l'action de l'église, il ne songea plus ni à l'église ni à la religion. Il avait d'autres fantaisies, il rêvait une Russie colossale, un Etat gigantesque qui pût étendre ses branches jusqu'au fond de l'Asie, être maître de Constantinople et du sort de l'Europe.

En général, l'Europe a une idée exagérée de la puissance spirituelle des empereurs russes. Cette erreur a sa source, non dans l'histoire russe, mais dans les chroniques du Bas-Empire. L'église grecque avait toujours eu une soumission passive à l'Etat

et faisait tout ce que le pouvoir voulait, mais le pouvoir, de son côté, ne se mêlait jamais directement des intérêts de la religion ou du clergé. L'église russe avait sa propre juridiction basée sur le Nomocanon grec. Croit-on qu'il suffisait de se proclamer chef de l'église, à la place de son chef naturel, pour acquérir un véritable pouvoir religieux? S'il se fût agi des tzars de Moscou, d'un Ivan IV par exemple, qui avait en lui quelque chose de Constantin Copronime et de Henri VIII et s'occupait de l'exégèse quand il n'avait personne à tuer, cette supposition aurait été encore admissible, mais les successeurs de Pierre le Grand, au nombre desquels il y eut quatre femmes, dont une seule fut russe, rendent cette opinion insoutenable. L'idée de se faire chefs de l'église fut loin de leur pensée, pendant un siècle entier. L'honneur de l'avoir exhumée appartient à Paul I^{er}. Jaloux peut-être de Robespierre, il se fit faire, pour son couronnement, un habit moitié de soldat et moitié de prêtre, parla de sa suprématie spirituelle et voulut même officier dans la cathédrale de Kazan; on le détourna cependant de ce ridicule. On sait que ce même Paul I^{er}, schismatique et marié, obtint le titre de grand-maître de l'ordre de Malte, et l'on n'ignore guère qu'en tous points ce fut un demi-fou.

Pour rompre complètement avec l'ancienne Russie, Pierre I^{er} abandonna Moscou et le titre oriental de tzar, pour habiter un port de la Baltique où il prit le titre d'empereur. La période de Pétersbourg qui s'ouvrit ainsi ne fut pas la continuation de la monarchie historique, ce fut le commencement d'un despotisme jeune, actif, sans frein, prêt aux grandes choses comme aux grands crimes.

Il n'y eut qu'une seule pensée qui reliât la période de Pétersbourg à celle de Moscou,— la pensée d'agrandissement de l'Etat. Tout lui fut sacrifié, la dignité des souverains, le sang des sujets, la justice envers les voisins, le bien-être du pays entier... A part cette ressemblance, Pierre le Grand fut une protestation continuelle contre la vieille Russie. Nous l'avons vu, dans les questions dynastiques et religieuses, agissant en homme émancipé; il se trouvait, par son genre de vie, dans une contradiction plus complète encore avec les mœurs du pays. Ami des plaisirs bruyants, il les étalait au grand jour. Que de fois Pé-

tersbourg vit, dès l'aube, du jour, son empereur sortant d'un repas copieux, sous l'influence du vin de Hongrie et de l'anisette, prendre un tambour et battre le rappel, au milieu de ses ministres plus ou moins chancelants sur leurs jambes. D'autres fois, on le voyait courir dans les rues avec des masques, costumé lui-même. Les vieux boyards, avec leur air grave et solennel, qui couvrait un abîme d'ignorance et de vanité, regardaient avec horreur les fêtes que le tzar donnait aux marins anglais ou hollandais, où Sa Majesté orthodoxe se livrait sans frein à ses goûts d'orgie. Une pipe de terre cuite à la bouche, une cruche de bière à la main, il donnait le ton à ses convives et ne leur céda pas en jurons. L'indignation des boyards fut à son comble, lorsqu'il ordonna à leurs femmes et à leurs filles, enfermées comme dans l'Orient, de prendre part à ces mêmes fêtes. Le révolutionnaire perçait dans Pierre I^{er} partout sous la pourpre impériale. Tandis qu'un siècle après, Napoléon couvrait chaque année de quelque nouveau lambeau royal son origine bourgeoise, Pierre I^{er} se débarrassait chaque jour de quelque lambeau du tzarisme pour rester lui-même, avec sa grande pensée appuyée sur une volonté inflexible, sur la cruauté d'un terroriste.

La révolution opérée par Pierre I^{er} divisa la Russie en deux parties: d'un côté restèrent les paysans des communes libres et seigneuriales, les paysans des villes et les petits bourgeois; c'était la vieille Russie, la Russie conservatrice, traditionnelle, communale, strictement orthodoxe ou bien schismatique, toujours religieuse, portant le costume national et n'ayant rien accepté de la civilisation européenne. Cette partie de la nation, comme cela arrive dans les révolutions victorieuses, était regardée par le gouvernement comme malcontente, presque comme insurgée. Elle était en disgrâce, suspendue, mise hors la loi et livrée à la merci de l'autre partie de la nation. La nouvelle Russie se composait de la noblesse formée par Pierre le Grand, de tous les descendants des boyards, de tous les employés civils, et enfin, de l'armée. La précipitation avec laquelle ces différentes classes se dépouillèrent de leurs mœurs fut surprenante. Elles abdicèrent leur passé sans aucune opposition; les strélitz seuls tentèrent de résister. C'est là une preuve de la mobilité du caractère russe, et, en même temps, de l'extrême opportunité de la

révolution de Pierre le Grand. On était enchanté de quitter les formes lourdes et accablantes du régime moscovite. D'où venait donc la récalcitrance du paysan russe? Les paysans forment la partie la moins progressiste de toutes les nations; en outre, les paysans russes des communes restaient hors du mouvement et des atteintes du gouvernement. La centralisation politique n'était pas soutenue par une centralisation administrative. Les mesures prises pour entraver la migration des paysans n'intéressaient que ceux d'entre eux qui étaient établis sur les terres seigneuriales, ou plutôt la minorité remuante qui se déplaçait. La réforme de Pierre se présenta à eux non seulement comme un attentat à leurs traditions et à leur manière de vivre, mais encore comme une immixtion de l'Etat dans leurs affaires, comme une tracasserie bureaucratique, comme une aggravation vague et indéfinie de leur servitude. Ils se résignèrent dès lors à cette opposition tacite et passive qui continue de nos jours, et qui est complètement justifiée par les mesures prises contre le peuple par Pierre I^{er} et ses successeurs. Le village est resté en dehors de la réforme; il est impossible d'être paysan russe lorsqu'on abandonne les anciennes mœurs; le paysan peut s'affranchir de la commune, devenir domestique ou employé du gouvernement, ou même noble, mais il doit dans tous ces cas et avant tout quitter la commune¹. Le membre de la commune rurale ne peut être que paysan, et, comme tel, il doit porter la barbe et le costume national. Cela n'est réglé par aucune loi, l'usage seul le veut ainsi et ne le rend que plus vivace. De cette façon, les paysans restent purs de toute participation au gouvernement, ils sont gouvernés, mais ils n'ont rien sanctionné par leur adhésion. Ils voient de mauvais œil notre genre de vie, persistent dans leurs usages et sont en même temps plus religieux que nous par opposition à notre indifférence, et sectaires, par opposition à l'église officielle qui pactise avec la civilisation *allemande*.

C'est sous ce point de vue qu'on peut apprécier toute l'importance des ordres de Pierre I^{er} prescrivant de raser la barbe et de se vêtir à l'allemande. La barbe et le costume forment une distinction tranchée entre la Russie humiliée sous un triple joug

¹ Voir aux annexes la note relative à la commune russe.

et sauvegardant sa nationalité, et la Russie qui a accepté la civilisation européenne avec le despotisme impérial. Entre l'homme à la barbe qui porte la chemise par-dessus la culotte, qui n'a rien de commun avec le gouvernement, et l'homme rasé, habillé à l'allemande, qui est étranger à la commune, il n'y avait qu'un seul lien vivant,— le soldat. Le gouvernement s'en aperçut, et, craignant que le soldat ne redevînt paysan, il eut recours à des mesures terribles: il fixa un terme monstrueux au service — 22 ans au commencement de ce siècle, et 15 à 17 ans de nos jours. Sous prétexte d'élever les enfants de troupe, il créa une véritable caste de kchatrias indiens en les enchaînant à l'état militaire, et, comme si ce n'était pas assez, il obligea les vétérans, sous l'intimidation de graves peines, de raser la barbe et de ne jamais porter le costume national. Le peuple russe resta ainsi isolé et hors de tout mouvement, dans une expectative douloureuse; s'il ne périt pas, ce fut grâce à son naturel et à la commune, mais il n'a rien gagné non plus. Aucune idée politique n'a pénétré jusqu'à lui, mais il y a des intérêts qui ne manqueront pas d'agiter la commune russe.

La question de l'émancipation des serfs n'est pas comprise en Europe. On pense généralement qu'il ne s'agit que de la liberté individuelle, qui est d'une importance nulle sous le despotisme de Pétersbourg, tandis qu'il s'agit d'affranchir les paysans avec la terre. Ce problème occupe le gouvernement qui ne fera rien, la noblesse qui n'osera rien faire, et le peuple qui est fatigué, qui murmure et qui peut-être fera quelque chose.

En attendant, tout le mouvement intellectuel et politique s'est borné à la noblesse. L'histoire de la Russie, depuis la réforme de Pierre le Grand, à l'exception de l'épisode de Pougatcheff et le réveil du peuple en 1812, n'est que l'histoire du gouvernement russe et de la noblesse russe. Si l'on se faisait une idée de la noblesse russe à l'analogie de l'aristocratie omnipotente de l'Angleterre ou de l'aristocratie mesquine de l'Allemagne, on n'arriverait jamais à s'expliquer ce qui se passe aujourd'hui en Russie.

Il ne faut pas perdre de vue que la noblesse organisée par Pierre I^{er} n'est pas une caste close; au contraire, elle absorbe incessamment tout ce qui sort du sol démocratique, et se renouvelle par sa base. Le soldat, en obtenant le rang d'officier,

devient noble *héréditaire*; un clerc, un scribe qui a été employé pendant quelques années par l'état, devient noble *personnel*; s'il obtient un grade plus élevé, il acquiert la noblesse héréditaire. Le fils d'un paysan, affranchi de la commune ou du seigneur, après avoir achevé ses études dans un collège, est anobli. Un individu décoré, un artiste admis à l'Académie, deviennent nobles. Il faut donc comprendre sous le nom de noblesse en Russie quiconque ne fait pas partie de la commune rurale ou municipale et qui est fonctionnaire public. Les droits et privilèges sont exactement les mêmes pour les descendants des princes médiatisés et des boyards, que pour les fils d'un employé subalterne investi de la noblesse héréditaire.

La noblesse russe est un état qui pèse sur un autre état, qui a été vaincu sans avoir combattu.

Il serait absurde de chercher une unité quelconque dans une classe qui renferme, à partir des soldats, des clercs et des fils de prêtres jusqu'à des propriétaires de centaines de mille paysans.

Mais passons aux temps qui suivirent le règne de Pierre I^{er}. L'anarchie gouvernementale la plus complète éclata après sa mort, et pendant vingt années le nouvel ordre des choses chancelait sur sa base, la main de fer de Pierre I^{er} une fois disparue; la tradition populaire était rompue, il n'y avait pas de foi dynastique. Le peuple, qui se soulevait pour le fils prétendu de Jean IV, ne connaissait même pas de nom tous ces *Romanoff* de Braunschweig-Wolfenbüttel et de Holstein-Gottorp qui glissaient comme des ombres sur les marches du trône et disparaissaient dans les neiges de l'exil, au fond des cachots ou dans le sang...

La haute noblesse, qui n'avait aucun intérêt général, se servait des soldats de la garde impériale pour perpétuer ces révolutions de sérail. Les soldats, de leur côté, ne connaissaient d'autre morale que l'obéissance à celui qui avait la force en main, et cela seulement autant qu'il la conservait. L'idole une fois tombée, était immédiatement abandonnée de tout le monde. Le progrès qu'a fait la corruption politique de ce temps surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Le trône impérial ressemblait au lit de Cléopâtre, un tas de grands seigneurs et une poignée de janissaires conduisaient en triomphe un prince étranger, une femme, un enfant, un parent éloigné de quelque parent de

Pierre I^{er}, et l'élevaient au trône, l'adoraient et distribuaient des coups de knout à ceux qui trouvaient à y redire. Mais à peine l'élu avait-il eu le temps de s'enivrer de toutes les jouissances d'un pouvoir exorbitant, que la vague suivante de dignitaires et de prétoriens l'entraînait avec tout son entourage dans l'abîme. Les ministres et les généraux du jour allaient le lendemain, chargés de fers, sur la place d'exécution, ou étaient trainés en Sibérie. Ces revers s'opéraient si vite que le maréchal Munikh qui avait exilé Biron le rejoignit, banni à son tour, au passage de la Volga, où Biron avait été retenu quelques jours par le débordement du fleuve. Dans cette *bufera infernale* qui emportait les personnes avec une telle vitesse qu'on n'avait seulement pas le temps de s'habituer à leurs traits, pour comble d'ironie, nous ne voyons se maintenir qu'un seul individu, ce fut le chef de la chancellerie secrète, Bestoujeff; cet honorable dignitaire a conservé son poste, nonobstant toutes les révolutions, et de cette manière, il a eu l'occasion de questionner, de torturer et d'exécuter tous ses amis, tous ses bienfaiteurs et tous ses ennemis.

Peut-on croire après cela que le peuple ait vu dans ses chefs temporels des chefs de l'église orthodoxe?

Outre les intrigues politiques, il ne faut pas oublier que le ton licencieux, que Pierre I^{er} avait introduit et qui lui allait si bien, passa à la cour impériale et se changea bientôt en dévergondage crapuleux et en débauche brutale. Elisabeth, la fille de Pierre I^{er}, étant encore grande-duchesse, passait des nuits en orgie avec les grenadiers de la garde et se promenait avec eux au Jardin d'été. Elle contracta, dans ce commerce, l'habitude des boissons fortes au point que, devenue impératrice, elle se grisait tous les jours. Les affaires les plus importantes s'arrêtaient, les ambassadeurs ne pouvaient obtenir d'audience pendant des semaines entières où elle n'avait pas de moment lucide. L'impératrice Anne vivait maritalement avec son ci-devant écuyer Biron qu'elle avait fait duc de Courlande. La régente Anne de Braunschweig couchait l'été avec son amant sur un balcon éclairé du palais...

Au milieu de cette épopée scandaleuse d'avènements et de chutes du trône, de cette orgie d'un despotisme féroce, aux prises avec une oligarchie servile qui disposait de la couronne, comme

les eunuques du Bas-Empire, il y eut une seule lueur politique, ce fut lorsqu'on dicta les conditions à l'acceptation de la couronne à l'impératrice Anne. Anne prêta serment, consentit à tout, mais de suite, soutenue par le parti allemand qui avait Biron pour chef, elle déchira la charte et fit périr tous ceux qui avaient voulu limiter le pouvoir de la couronne. Il y avait une ancienne animosité entre les Allemands et leurs adhérents d'une part, et les dignitaires russes qui entouraient le trône de l'autre. La haine des Allemands facilita à Elisabeth l'avènement au trône. Cette femme incapable et cruelle se rendit populaire en flattant le parti national.

Il ne faut pas cependant s'abuser sur la valeur de ces partis. Le parti allemand ne représentait pas la civilisation ni le parti russe l'ignorance. Le dernier ne voulait pas sérieusement le retour à l'ancien ordre des choses. Les essais du prince Dolgorouki, du temps de Pierre II, n'ont abouti à rien du tout. Les Allemands, de leur côté, étaient loin de représenter le progrès; sans aucun lien avec le pays qu'ils ne se donnaient pas la peine d'étudier et qu'ils méprisaient comme barbare, arrogants jusqu'à l'insolence, ils étaient les instruments les plus serviles de l'autorité impériale. N'ayant d'autre but que de se maintenir en faveur, ils servaient la personne du souverain et non la nation. En outre ils apportaient aux affaires des manières antipathiques aux Russes, un pédantisme de bureaucratie, d'étiquette et de discipline tout à fait contraire à nos mœurs.

L'hostilité des Slaves et des Germains est un fait triste, mais connu. Chaque conflit entre eux révélait la profondeur de leur haine. La domination allemande a contribué beaucoup, par sa nature, à étendre cette haine chez les Slaves occidentaux et les Polonais. Les Russes n'ont jamais eu à subir leur oppression. Si leurs possessions du littoral de la Baltique ont été conquises par les chevaliers de l'ordre teutonique, elles étaient habitées par des populations finnoises et non russes. Mais bien qu'entre tous les Slaves, les Russes soient ceux qui haïssent le moins les Allemands, le sentiment de répugnance naturelle qui existe entre eux ne peut s'effacer. Cette répugnance a pour fondement une incompatibilité d'humeur qui se montre aux moindres choses.

La préférence que le gouvernement donnait aux Allemands, après Pierre le Grand, n'était pas de nature à les réconcilier avec les Russes. Encore si ce n'eussent été que des Munikh et des Ostermann qui fussent venus en Russie, mais il y eut toute une nuée d'originaires des trente-six ou je ne sais combien de principautés qui forment l'Allemagne *une et indivisible*, qui s'abattirent sur les bords de la Néva.

Le gouvernement russe n'a pas, jusqu'à présent, de serviteurs plus dévoués que les gentilshommes de Livonie, d'Esthonie et de Courlande. « Nous n'aimons pas les Russes, nous disait un jour une notabilité de la Baltique, à Riga, mais de tout l'empire nous sommes les sujets les plus fidèles de la famille impériale ». Le gouvernement n'ignore pas ce dévoûment, et encombre d'Allemands les ministères et les administrations centrales. Ce n'est ni faveur ni injustice. Le gouvernement russe trouve dans les officiers et les fonctionnaires allemands juste ce qu'il lui faut; la régularité et l'impassibilité d'une machine, la discrétion des sourds et muets, un stoïcisme d'obéissance à toute épreuve, une assiduité au travail qui ne connaît pas la fatigue. Ajoutez à cela une certaine probité (que les Russes ont très rarement) et juste tant d'instruction qu'exigent leurs emplois, jamais assez pour comprendre qu'il n'y a point de mérite à être les instruments honnêtes et incorruptibles du despotisme; ajoutez-y l'indifférence complète pour le sort des administrés, le mépris le plus profond pour le peuple, une complète ignorance du caractère national, et vous comprendrez pourquoi le peuple déteste les Allemands et pourquoi le gouvernement les aime tant.

Si nous passons des ministères et des chancelleries aux ateliers, nous rencontrons le même antagonisme. L'ouvrier russe, chez un maître russe, est presque un membre de la famille; ils ont les mêmes habitudes, les mêmes idées morales et religieuses; ils mangent ordinairement à la même table et s'entendent fort bien entre eux. Il arrive quelquefois au maître de frapper l'ouvrier qui reçoit les coups avec trop de résignation chrétienne, parfois l'ouvrier riposte, mais ni l'un ni l'autre ne va se plaindre à la police. Le dimanche est fêté de la même manière par le maître que par l'ouvrier, tous les deux rentrent avinés chez eux. Le lendemain, le maître comprenant que l'ouvrier ne peut être

assidu au travail, lui laisse perdre quelques heures, car il sait, qu'en cas de besoin, il travaillerait pour lui une partie de la nuit. Très souvent le maître avance de l'argent à l'ouvrier, comme d'autre part l'ouvrier attend des mois entiers le paiement du salaire, lorsqu'il voit que son maître est gêné. Le maître allemand n'est pas l'égal de l'ouvrier russe, il se croit son chef plus que son maître; méthodique par caractère et conservant les usages de son pays, l'Allemand transforme les rapports élastiques et vagues de l'ouvrier russe avec son maître en rapports juridiques sévèrement déterminés, du sens desquels il ne s'écarte jamais d'une syllabe. Une exigence perpétuelle, une rigueur étudiée, un despotisme froid offensent l'ouvrier d'autant plus que le maître ne descend jamais jusqu'à lui. Les mœurs paisibles même de l'Allemand, la préférence qu'il donne à la bière sur l'eau-de-vie ne font qu'ajouter au dégoût qu'il inspire à l'ouvrier russe. Ce dernier a beaucoup plus de dextérité que de diligence, de capacité que de savoir. Il peut beaucoup faire en une lois, mais il n'a pas d'assiduité au travail et il ne peut se faire à la discipline uniforme et méthodique de l'Allemand. Le maître allemand ne souffre pas que l'ouvrier vienne une heure plus tard, ou qu'il le quitte une heure plus tôt. La migraine des lundis, le bain du samedi ne sont pas des excuses à ses yeux. Il note chaque absence pour la déduire du salaire, avec la plus grande justice, peut-être, mais l'ouvrier russe voit en lui un exploiteur monstrueux, de là des discussions et des querelles sans fin. Le maître irrité court à la police ou chez le seigneur de l'ouvrier, s'il est serf, et appelle sur sa tête tous les malheurs que son état comporte. Le maître russe, sans motifs extraordinaires, n'ira ni chez le *kvartalny* (commissaire de police) ni chez le seigneur; la police et la noblesse sont les ennemis communs du maître à barbe et de l'ouvrier non rasé.

Mais revenons à notre récit.

L'impératrice Elisabeth fit venir de Holstein son successeur et le maria à une princesse d'Anhalt-Zerbst. On trouva le bon et simple Pierre III trop allemand. Sa femme, encore moins russe que lui, le détrôna, le mit en prison et l'y fit empoisonner. Le comte Orloff, s'ennuyant d'attendre l'effet du poison l'étrangla.

Le long règne de Catherine II procura une grande stabilité au gouvernement de Pétersbourg. Ce fut la continuation du règne de Pierre I^{er}, après une interruption de trente-cinq ans. Catherine apporta avec elle au palais impérial un élément de grâce, d'urbanité et de bon goût qui n'existait point avant elle et qui exerça une influence salutaire sur les régions élevées de la société.

Catherine II ne connaissait pas le peuple et ne lui a fait que du mal: son peuple à elle c'était la noblesse et elle comprenait merveilleusement bien son terrain. Elle releva la noblesse, en lui confiant l'élection de presque toutes les charges *judiciaires* et *administratives* dans les provinces, où elle l'organisa en corps et réunions discutant leurs intérêts, contrôlant l'emploi des fonds destinés aux besoins des localités.

Elle dota de même la bourgeoisie et les paysans de droits électifs, qui sont pourtant plus importants comme principe qu'en réalité. Ces concessions pâlisent toutefois à côté du crime qu'elle a commis envers les paysans, en consacrant par une stupide dilapidation la servitude; elle distribuait à ses favoris et à ses amants des terres habitées d'une étendue immense. Non seulement elle dépouilla les couvents au profit de ses grands, mais elle leur distribua les paysans de la Petite Russie où l'on ne connaissait pas encore le servage. On conçoit *qu'étant philosophe* comme Frédéric II et Joseph II, elle put prendre part au partage criminel de la Pologne. La raison d'Etat, le désir d'augmenter ses possessions territoriales expliquent ce fait s'ils ne peuvent l'excuser; mais aliéner à l'Etat des terres habitées, rendre serfs des cultivateurs libres sans même penser à imposer des conditions aux nouveaux propriétaires, c'est de la démente.

Peut-être l'impératrice Catherine se rappelait-elle l'enthousiasme farouche avec lequel les paysans de quatre provinces avaient couru au-devant de Pougatcheff qui pendait tous les nobles qu'il prenait; peut-être aussi avait-elle trop présente à la mémoire cette scène qui s'était également passée sous son règne, où le peuple de Moscou, après avoir tué un archevêque derrière l'autel, avait traîné dans les rues son cadavre revêtu des insignes pontificaux. D'un autre côté, elle voyait la noblesse si recon-

naissante, si fière de son dévouement, qu'elle se vit entraînée à épouser sa cause.

Chose étrange, de tous les souverains de la maison Romanoff, aucun n'a rien fait pour le peuple. Le peuple ne se souvient d'eux que par le nombre de ses malheurs, par l'accroissement du servage, du recrutement, des charges de toute espèce, par les colonies militaires, par toutes les horreurs de l'administration policière, par une guerre aussi sanglante qu'insensée qui dure vingt-cinq ans dans des montagnes inexpugnables.

La civilisation se répandit avec une grande célérité dans les couches supérieures de la noblesse, elle était tout exotique et n'avait de national qu'une certaine rudesse qui se mêlait étrangement aux formes de la politesse française. A la cour, on ne parlait que le français, on imitait Versailles. L'impératrice donnait le ton, elle correspondait avec Voltaire, passait des soirées avec Diderot et commentait Montesquieu: les idées des encyclopédistes s'infiltraient dans la société de Pétersbourg. Presque tous les vieillards de ces temps que nous avons connus étaient voltairiens ou matérialistes, s'ils n'étaient pas francs-maçons. Cette philosophie s'inoculait avec d'autant plus de facilité aux Russes, que leur esprit est à la fois réaliste et ironique. Le terrain que la civilisation gagnait en Russie était perdu pour l'église. L'orthodoxie grecque n'a de force sur l'âme slave que tant qu'elle y trouve de l'ignorance. La foi y pâlit à mesure que la lumière y pénètre, et le fétichisme extérieur fait place à l'indifférence la plus complète. Le bon sens, l'esprit pratique du Russe repousse la coexistence de la pensée lucide avec le mysticisme. Il peut rester longtemps pieux jusqu'à la bigoterie, sans jamais penser à la religion, mais à cette condition seulement; il lui est impossible de devenir rationaliste; pour lui l'émancipation de l'ignorance coïncide avec l'émancipation de la religion. Les tendances mystiques que nous rencontrons chez les francs-maçons n'étaient en réalité qu'un moyen de neutraliser les progrès d'un épicurisme brutal qui se répandait avec rapidité. Quant au mysticisme du temps de l'empereur Alexandre, ce fut un produit de la franc-maçonnerie et de l'influence allemande, sans base réelle, une affaire de mode chez les uns, d'exaltation d'esprit chez les autres. Il n'en fut plus question après 1825. La dis-

cipline religieuse relevée par la police de l'empereur Nicolas ne parle pas en faveur de la piété des classes civilisées.

L'influence de la philosophie du XVIII^e siècle eut un effet en partie pernicieux à Pétersbourg. En France, les encyclopédistes émancipant l'homme des vieux préjugés, lui inspiraient des instincts moraux plus élevés, le faisaient révolutionnaire. Chez nous, en brisant les derniers liens qui retenaient une nature demi-sauvage, la philosophie voltairienne ne mettait rien à la place des vieilles croyances, des devoirs moraux, traditionnels. Elle armait le Russe de tous les instruments de la dialectique et de l'ironie propres à le disculper à ses yeux de son état d'esclave par rapport au souverain, et de son état de souverain par rapport à l'esclave. Les néophytes de la civilisation se jetèrent avec avidité dans les plaisirs du sensualisme. Ils comprirent très bien l'appel à l'épicurisme, mais le son du tocsin solennel qui appela les hommes à une grande résurrection n'allait pas à leur âme.

Entre la noblesse et le peuple, il y avait une tourbe d'employés personnellement anoblis, classe corrompue et dénuée de toute dignité humaine... Voleurs, tyrans, dénonciateurs, ivrognes et joueurs, ce furent et ce sont encore les hommes les plus rampants de l'empire. Cette classe a été le produit de la réforme brusque de la juridiction du temps de Pierre I^{er}.

Le procès oral fut alors aboli et remplacé par le procès inquisitorial. Des formalités minutieuses introduites à l'instar des chancelleries allemandes, compliquèrent la procédure et fournirent des armes terribles à la chicane. Les *tchinovniks*, complètement libres des *préjugés*, torturaient les lois à leur guise et avec un art infini. Ce sont les plus forts rabulistes du monde; ils n'ont jamais autre chose en vue que leur responsabilité personnelle; lorsqu'ils la croient à couvert, ces gens osent tout, et le paysan, comme le tchinovnik, n'a aucune foi dans les lois. Le premier les respecte par crainte, le second y voit une mère nourricière. La sainteté des lois, les droits imprescriptibles, les notions d'une justice immuable, sont des termes qui n'existent pas dans leur langue. Et toute la force impériale ne suffit pas pour arrêter, pour paralyser l'action malfaisante de ces vipères d'encre, de ces ennemis embusqués qui guettent le paysan pour l'entraîner dans des procès ruineux.

Après nous être formé ainsi une idée approximative de la société néo-européenne du siècle de Catherine II, jetons un coup d'œil sur les débuts littéraires de l'Etat nouvellement formé.

L'église byzantine avait horreur de toute culture mondaine. Elle ne connaissait d'autre science que la controverse théologique; elle inventa une peinture conventionnelle, faisant de l'opposition à la beauté charnelle de l'antiquité (*ikonopis*). Elle abhorrait tout mouvement indépendant de l'intelligence, elle ne voulait qu'une foi soumise. Il n'y avait pas de prédicateur en Russie. Le seul évêque qui soit connu dans les anciens temps pour ses sermons, fut persécuté à cause de ses sermons. Pour savoir ce que c'est que l'éducation que l'église orientale donnait à son fidèle troupeau, il suffit de connaître les peuplades chrétiennes de l'Asie Mineure, et ce fut là l'église qui présida à la civilisation de la Russie depuis le X^e siècle. Les guerres continuelles des princes apaganés et le joug mongol lui furent d'un immense secours.

L'église gréco-russe retint une langue à part formée de divers dialectes des Slaves du sud; la langue vulgaire n'était pas encore élaborée. Les chroniques, les actes diplomatiques et civils se rédigeaient dans un idiome qui tenait le milieu entre la langue ecclésiastique et la langue populaire et se rapprochait plus de l'une ou de l'autre suivant la position sociale de l'auteur. Il n'y eut aucun mouvement littéraire jusqu'au XVIII^e siècle. Quelques chroniques, un poème du XII^e siècle (*campagne d'Igor*), un assez grand nombre de contes et de chants populaires pour la plupart oraux, voilà tout ce qu'ont produit dix siècles dans le domaine littéraire.

Sans égard à cette pénurie, il est important de remarquer que la langue de la Bible, comme celle des annales de Nestor et du poème mentionné est non seulement d'une grande beauté, mais qu'elle porte des traces évidentes d'un long usage et d'un développement antérieur de beaucoup de siècles.

Les traducteurs de la Bible Cyrille et Méthode réglèrent la langue, fixèrent un alphabet, calquèrent les formes grammaticales d'après les règles grecques, mais ils trouvèrent une langue riche et élaborée probablement par les Slaves qui habitaient la Macédoine et la Thessalie. Il faut connaître les difficultés que trouvent les Anglais en traduisant l'Évangile dans les langues sauvages par exemple dans celle des Cafres, les mots leur man-

quent, les images, les notions, les expressions, tout doit être rendu par des périphrases approximatives. Tandis que la traduction slave égale en concision, en beauté mâle et en fidélité celle de Luther.

Tous les éléments poétiques qui fermentaient dans l'âme du peuple russe s'exhalaient dans des chants extrêmement mélodieux. Les peuples slaves sont par excellence des peuples chanteurs. Les chroniqueurs du Bas-Empire racontent que dans une invasion des Slaves, les Grecs les ont surpris, car les sentinelles qui chantaient toujours s'endormirent peu à peu elles-mêmes par leurs chants. Le paysan russe trouvait dans ses chants l'unique épanchement à ses souffrances. Il chante continuellement, en travaillant, en conduisant ses chevaux ou en se reposant au seuil de sa porte. Ce qui distingue ces chansons de celles des autres Slaves et même des Malo-Russes, c'est une tristesse profonde. Les paroles ne sont qu'une plainte qui se perd dans les plaines sans limites comme son malheur, dans les bois lugubres de sapin, dans les steppes inlinies, sans rencontrer d'écho ami. Cette tristesse n'est pas un élan passionné vers quelque chose d'idéal, elle n'a rien de romantique, rien de ces aspirations malades et monacales¹, comme les chants allemands, c'est la douleur de l'individu écrasé par la fatalité, c'est un reproche à la destinée « destinée-marâtre sort amer »; c'est un désir comprimé qui n'ose pas se manifester autrement, c'est le chant d'une lemme opprimée par son mari, du mari opprimé par son père, par l'ancien du village, de tous enfin opprimés par le seigneur ou le tzar; c'est l'amour profond, passionné, malheureux mais terrestre et réel². Au milieu de ces chants mélancoliques vous entendez tout à coup les sons d'une orgie, d'une gaîté sans frein; des cris passionnés et fous, des mots dénués de sens, mais enivrants, entraînants à une danse effrénée qui est tout autre chose que la danse *dramatique* et gracieuse en chœurs.

¹ Il est de même à remarquer que les héros des contes — Ilia Mouro-métz, Ivan Tzarévitch, etc. ont beaucoup plus de rapports avec les héros homériques, qu'avec ceux du moyen âge, le « Bogatyr » n'est pas un chevalier, comme Achille n'en est pas un.

² Voyez la dissertation magnifique de M^{me} Talvi sur les chants slaves dans son ouvrage imprimé en 1846 à New-York.

Tristesse ou orgie, esclavage ou anarchie, le Russe passait sa vie en vagabond, sans foyer ni domicile, ou absorbé par la commune, perdu dans la famille ou libre au milieu des forêts, le coutelas à la ceinture. Dans les deux cas, le chant exprimait la même plainte, les mêmes déceptions: c'était une voix sourde qui disait que les forces innées ne trouvaient pas assez d'essor, qu'elles étaient mal à l'aise dans la vie resserrée par l'ordre social.

Il y a une catégorie entière de chants russes, les chants des brigands. Ce ne sont plus des élégies plaintives: c'est le cri téméraire, c'est l'excès de joie d'un homme qui se sent enfin libre, cri de menace, de colère et de défi. «Nous viendrons boire votre vin, patience; nous viendrons caresser vos femmes, piller vos richards»... «Je ne veux plus travailler dans les champs; qu'ai-je gagné en labourant la terre? Je suis pauvre et méprisé; non, je prendrai pour compagnon la nuit sombre, un couteau affilé, je trouverai des amis dans les bois touffus, je tuerai le seigneur et je pillerai le marchand sur la grande route. *Au moins tout le monde me respectera*; et le jeune voyageur passant sur mon chemin et le vieillard assis devant sa maison me salueront».

Le couvent, la Cosaquerie, les bandes de brigands étaient les seuls moyens de se rendre libre en Russie. Le peuple appelait poliment les brigands *polissons (chalouny)* ou *licencieux (volnitza)*. Dans les temps anciens, la seule ville de Novgorod fournissait des bandes armées qui descendaient la Volga et l'Oka jusqu'aux bords de la Kama, «allant à l'aventure chercher le bonheur». Des Cosaques brigands persécutés par Jean IV, firent, pour se réhabiliter, la conquête de la Sibérie, sous les ordres de Iermak. Le vagabondage et le brigandage s'accrurent d'une manière prodigieuse pendant l'interrègne et au commencement du XVII^e siècle. La mémoire de Stenka Rasine s'est conservée chez le peuple dans une quantité de chansons composées en son honneur. La tradition de ces brigandages ne discontinua pas jusqu'à Pougatcheff, et il est probable qu'ils n'ont acquis une si grande proportion que grâce à une lutte sourde engagée par les paysans protestant contre leur asservissement. Il est notoire que, dans les chansons, le beau rôle revient au brigand, les sympathies sont pour lui et non pour ses victimes; c'est avec une joie secrète qu'on vante ses prouesses et sa bravoure. Le chansonnier populaire

paraissait comprendre que son plus grand ennemi n'était pas le brigand.

Un mouvement intellectuel d'un autre genre, mais non moins important, fut le mouvement des idées religieuses chez les sectaires. Ce que l'orthodoxes grecque n'a jamais su faire, intéresser l'homme du peuple, développer en lui une foi active, un intérêt véritable, les sectaires surent l'accomplir. Chez eux, point d'indifférentisme; la commune y est plus développée que chez les paysans orthodoxes, l'esprit de corps est on ne peut plus vivace; il y a des sectes dont la dogmatique est absurde, mais la conduite pleine d'énergie et honnêteté. Il y en a d'autres très répandues même, qui professent les doctrines communistes les plus avancées, entremêlées d'un christianisme mystique dans le genre des herrenhuts et même des anabaptistes. Persécutés par le gouvernement, des milliers de sectaires se sont expatriés en Livonie, en Turquie, où il y a des bourgs entiers habités par leur descendants. Les sectaires en général sont les ennemis les plus acharnés de la réforme de Pierre I^{er}. Pour eux Pierre et ses successeurs sont des antéchrists. Par contre, le gouvernement y voit des rebelles et les poursuit comme tels. Les sectaires tiennent bon, leur propagande s'accroît à mesure qu'augmente la persécution, ils ont des affidés sur tous les points de l'empire, une publicité clandestine. Il serait possible que d'un des *Skites*¹ (communauté schismatique) sortît un mouvement populaire qui embrasât des provinces entières, dont le caractère serait certainement national et communiste et qui irait à la rencontre d'un autre mouvement dont la source est dans les idées révolutionnaires de l'Europe. Peut-être ces deux mouvements s'entre-choqueront-ils sans comprendre leur affinité, au grand plaisir du tzar et de ses amis.

La littérature russe européisée ne commence à obtenir une certaine signification que du temps de Catherine II. Avant son règne, on voit un travail préparatoire; la langue se forme aux nouvelles conditions de l'existence, elle fourmille de mots allemands et latins; l'esprit d'imitation s'empare de tout, au point qu'on essaie d'introduire dans notre langue métrique et sonore la

¹ Pougatcheff et ses collègues ont appartenu aux «Starovertzy»

versification syllabique. Revenue de ces exagérations, la langue commença à s'assimiler les flots de mots étrangers, à devenir plus naturelle et plus conforme au génie de la nation. Le premier Russe qui mania avec talent la langue ainsi faite fut Lomonossoff. Ce savant célèbre fut le type du Russe par son encyclopédisme, autant que par la facilité de son entendement. Il écrivit en russe, en allemand et en latin. Il était mineur, chimiste, poète, philologue, physicien, astronome et historien. Il composait en même temps une dissertation météorologique sur l'électricité, et une autre sur l'arrivée des Varègues en Russie, en réponse à l'historiographe Muller, ce qui ne l'empêchait pas de terminer ses odes triomphales et ses poèmes didactiques. Toujours lucide, plein du désir inquiet de tout comprendre, il jetait un sujet pour s'emparer d'un autre avec une facilité de conception étonnante.

La civilisation qui commençait à s'épanouir sous l'égide protectrice du gouvernement restait encore sur les marches du trône, avec son admiration pour Pierre le Grand et avec son adulation sincère pour tout souverain. Le gouvernement continuait à marcher à la tête de la civilisation. Cette affinité de la littérature avec le gouvernement devient plus palpable du temps de Catherine II. Elle a son poète, poète d'un grand talent, qui, par entraînement et amour, lui adresse des épîtres, des odes, des hymnes et des satires qui est à genoux devant elle, à ses pieds, sans être toutefois vil ou esclave. Derjavine ne craint pas l'impératrice, il plaisante avec elle, la nomme «Félicie» «la tzarine de Kirgis-Kaïssaks». Sa muse trouve parfois des sons qui ne sont guère ceux d'un serf chantant son souverain.

Néanmoins, cette poésie apologétique avec toute sa sincérité et toute la beauté d'une langue plastique, n'était ni goûtée ni admirée, si ce n'est d'un petit nombre, du clergé et des savants. La haute société ne lisait rien en russe, la société inférieure ne lisait rien du tout. La première production russe qui ait eu une popularité immense ne fut ni une épître adressée à l'impératrice, ni une ode inspirée par les ravages inhumains et les massacres glorieux de Souvoroff, mais une comédie, une satire mordante contre les gentillâtres de la province. Tandis que Derjavine ne voyait, à travers les rayons de la gloire qui entouraient le trône, que l'impératrice, Fonvisine, esprit caustique, voyait le côté

opposé; il riait amèrement de cette société demi-barbare, de ses allures de civilisation. Ce fut le premier auteur dans les écrits duquel perçât le principe démoniaque de sarcasme et d'indignation, qui devait dès lors traverser toute la littérature russe et s'en rendre l'esprit dominant. Dans cette ironie, dans cette flagellation, où rien n'est ménagé, pas même la personne de l'auteur, il y a pour nous une joie de vengeance, de consolation maligne; par ce rire nous rompons la solidarité qui existe entre nous et ces amphibies qui ne savent ni garder la barbarie ni acquérir la civilisation et qui seuls surnagent à la surface officielle de la société russe. Une protestation inatigable suivit pas à pas cette anomalie. Elle fut ardente, incessante.

L'autopsie pathologique forma le caractère dominant de la littérature moderne. Ce fut une nouvelle négation de l'ordre des choses existant, qui surgit en dépit de la volonté impériale du fond de la conscience réveillée, cri d'horreur de chaque génération qui craignait de se voir confondue avec ces êtres dégradés.

La littérature russe, au XVIII^e siècle, ne fut au fond qu'une noble occupation de quelques esprits, sans influence sur la société. La première influence sérieuse qui imprima de suite un autre caractère au dilettantisme littéraire vint de la franc-maçonnerie. Celle-ci était très répandue en Russie vers la fin du règne de Catherine II. Son chef, Novikoff, était un de ces grands personnages dans l'histoire qui font des prodiges sur une scène qui doit nécessairement rester dans les ténèbres; un de ces guides d'idées souterraines dont l'œuvre ne se manifeste qu'au moment de l'éclat. Novikoff était imprimeur de son état, il fonda des librairies et des écoles dans plusieurs villes, il édita la première revue russe. Il faisait faire des traductions et les publiait à ses frais. C'est ainsi qu'on vit de son temps paraître la traduction de *l'Esprit des Lois*, *d'Emile*, de divers articles de l'Encyclopédie, ouvrages que la censure de notre époque ne permettrait certainement pas d'imprimer. Dans toutes ces entreprises, Novikoff fut puissamment aidé par la franc-maçonnerie dont il était grand-maître. Quelle œuvre immense, que la pensée hardie de réunir dans un intérêt moral, dans une famille fraternelle tout ce qu'il y avait intellectuellement de mûr, depuis le grand seigneur de

'empire, tel que le prince Lopoukhine, jusqu'au pauvre précepteur d'école et au chirurgien de district.

L'impératrice Catherine fit jeter Novikoff dans la citadelle de Pétersbourg et l'exila ensuite. Ce fut dans les dernières années de son règne, où son caractère commençait à s'altérer. Avec Potiomkine disparaît la poésie des favoris, une débauche grossière remplace une volupté brillante et splendide. Les petites soirées de l'Ermitage, pétillantes d'esprit, firent place aux orgies sauvages des Zoritch. En attendant, la révolution française atteignait son apogée. Le tonnerre révolutionnaire troublait le sommeil des monarques, sur le Danube comme sur la Néva. Catherine en vieillissant devenait inquiète, soupçonneuse même à l'égard de son fils. Elle voyait avec déliance la franc-maçonnerie acquérir une force nouvelle, indépendante de sa volonté; on parlait beaucoup de la part que les illuminés et les martinistes avaient prise à la révolution, et au milieu de ces bruits, elle apprit que le grand-duc Paul était initié à la franc-maçonnerie par Novikoff. Dix ans auparavant, Catherine aurait fait chercher Novikoff et aurait vu que ce n'était point un obscur conspirateur dynastique, mais alors elle aima mieux le châtier que l'entretenir.

Cet homme infatigable forma avant sa chute le dernier grand écrivain de cette période, Karamzine. L'influence de ce dernier sur la littérature peut être comparée à l'influence de Catherine sur la société; il l'a humanisée. Il y avait en lui quelque chose de St. Réal, de Florian et d'Ancillon, un point de vue philosophique et moral, des phrases philanthropiques, des larmes toujours acquises au malheur, une répulsion pour tout abus de forces, beaucoup d'amour pour la civilisation, un patriotisme tant soit peu rhétorique, le tout sans unité, sans pensée dirigeante, sans une seule conviction profonde. Il y eut quelque chose d'indépendant et de pur dans ce jeune littérateur, entouré d'un monde d'ambitions subalternes et d'un crasse matérialisme. Karamzine fut le premier littérateur russe lu des dames.

C'est un grand avantage pour notre littérature que nos premiers auteurs ont été des hommes du monde. Ils firent passer dans la littérature une certaine élégance de bonne compagnie, une sobriété de paroles. une noblesse d'images qui distinguent la

conversation des hommes bien élevés. L'élément grossier et vulgaire qui se rencontre parfois dans la littérature allemande n'a jamais pénétré dans les livres russes.

La grande œuvre de Karamzine, le monument qu'il a élevé à la postérité sont les douze volumes de son histoire russe. Œuvre consciencieuse de la moitié de son existence et dont l'analyse n'entre pas dans notre plan, son histoire a beaucoup contribué à tourner les esprits vers l'étude de la patrie. Si l'on songe au chaos qui a précédé Karamzine, dans l'histoire russe, et au travail qu'il a dû employer pour le déblayer et pour donner une exposition claire et véridique du sujet, l'on comprendra qu'il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître ses services.

Ce qui manquait à Karamzine, ce fut cet élément sarcastique qui de Fonvisine s'étendit à Kryloff et même à Dmitrieff, l'ami intime de Karamzine. Il y avait quelque chose d'allemand dans le tendre et bénévole Karamzine. On pouvait prédire que Karamzine tomberait avec sa sentimentalité dans les filets impériaux, comme le fit plus tard le poète Joukofski.

L'histoire de la Russie rapprocha Karamzine de l'empereur Alexandre. Il lui lisait les pages *audacieuses* où il flétrissait la tyrannie de Jean le Terrible et jetait des immortelles sur la tombe de la république de Novgorod. Alexandre l'écoutait avec attention et émotion et pressait doucement la main de l'historiographe. Alexandre était trop bien élevé pour trouver bon que Jean fit parfois scier ses ennemis en deux et pour ne pas soupirer sur le sort de Novgorod, sachant bien que le comte Araktchéieff y introduisait déjà les colonies militaires. Karamzine, plus ému encore, restait épris des charmes de la bonté impériale. Mais où l'ont conduit ses pages audacieuses, ses indignations, ses condoléances? Qu'a-t-il appris dans l'histoire russe, quel résultat a-t-il tiré de ses recherches, lui qui, dans la préface de son histoire, dit que l'histoire du passé est l'enseignement de l'avenir? Il n'y puisa qu'une seule idée: «Les peuples sauvages aiment la liberté et l'indépendance, les peuples civilisés l'ordre et la tranquillité» — un seul résultat: «la réalisation de l'idée de l'absolutisme» devant le développement duquel il reste en extase et qu'il poursuit depuis Monomakh jusqu'aux Romanoff.

L'idée de la grande autocratie, c'est l'idée du grand esclavage. Peut-on se figurer qu'un peuple de soixante millions n'existe que pour réaliser... l'esclavage absolu?

Karamzine mourut dans les bonnes grâces de l'empereur Nicolas.

Comme on le voit, la période que nous avons parcourue n'est que l'adolescence de la civilisation et de la littérature russes. La science florissait encore à l'ombre du trône, et les poètes chantaient leurs tzars sans être leurs esclaves. On ne trouve presque pas d'idées révolutionnaires, la grande idée révolutionnaire était encore la réforme de Pierre. Mais le pouvoir et la pensée, les oukases impériaux et la parole humaine, l'autocratie et la civilisation ne pouvaient plus aller ensemble. Leur alliance même au XVIII^e siècle frappe d'étonnement. Mais comment aurait-il pu en être autrement, lorsque l'héritier des tzars, le dynaste, le successeur d'Alexis, enfin l'autocrate de toutes les Russies, de la Blanche et de la Rouge, de la Grande et de la Petite, Pierre I^{er}, était, en même temps, un jacobin anticipé et un terroriste révolutionnaire?



IV 1812-1825

La guerre de 1812 termina la première partie de la période de Pétersbourg. Jusque-là le gouvernement avait été en tête du mouvement; dès lors la noblesse se mit au pas avec lui. Jusqu'en 1812, on doutait des forces du peuple et l'on avait une foi inébranlable dans la toute-puissance du gouvernement: Austerlitz était loin, on prenait Eylau pour une victoire et Tilsit pour un événement glorieux. En 1812, l'ennemi passa Memel, traversa la Lithuanie et se trouva devant Smolensk, cette «clef» de la Russie. Alexandre terrifié accourut à Moscou pour implorer le secours de la noblesse et du négoce. Il les invita au palais délaissé du Kremlin pour aviser au secours de la patrie. Depuis Pierre I^{er}, les souverains de la Russie n'avaient pas parlé au peuple; il fallait supposer le danger grand, à la vue de l'empereur Alexandre, au palais, et du métropolitain Platon, à la cathédrale, parlant du péril qui menaçait la Russie.

La noblesse et les négociants tendirent la main au gouvernement et le tirèrent de l'embaras. Le peuple, oublié même dans ce temps de malheur général, ou trop méprisé pour qu'on eût voulu lui demander le sang qu'on se croyait en droit de répandre sans son assentiment, le peuple se levait en masse, sans attendre un appel, dans sa propre cause.

Depuis l'avènement de Pierre I^{er}, cet accord tacite de toutes les classes se produisait pour la première fois. Les paysans s'enrôlaient sans murmurer dans les rangs de la milice, les nobles donnaient le dixième serf et prenaient les armes eux-mêmes;

les négociants sacrifiaient la dixième partie de leur revenu. L'agitation populaire gagnait tout l'empire; six mois après l'évacuation de Moscou parurent sur la frontière d'Asie des bandes d'hommes armés qui accouraient du fond de la Sibérie, à la défense de la capitale. La nouvelle de son occupation et de son incendie avait fait tressaillir toute la Russie, car pour le peuple Moscou était la vraie capitale. Elle venait d'expier par son sacrifice le régime assoupissant des tzars; elle se relevait entourée d'une auréole de gloire; la force de l'ennemi s'était brisée dans ses murs; le conquérant avait commencé au Kremlin sa retraite qui ne devait s'arrêter qu'à S^{te}-Hélène. Au premier réveil du peuple, Pétersbourg était éclipsé, et Moscou, capitale sans empereur, qui s'était victimée pour la patrie commune, obtint une nouvelle importance.

D'ailleurs après ce baptême de sang, la Russie entière entra dans une nouvelle phase.

Il était impossible de passer immédiatement de l'agitation d'une guerre nationale, de la promenade glorieuse à travers l'Europe, de la prise de Paris, au calme plat du despotisme de Pétersbourg. Le gouvernement lui-même ne pouvait retourner tout de suite à ses anciennes allures. Alexandre fit le libéral, en cachette du prince Metternich, persifla des projets ultra-monarchiques des Bourbons et joua le rôle de roi constitutionnel en Pologne.

Quant au pauvre paysan, il retourna à sa commune, à sa charue et à son servage. Pour lui, rien ne changea, on ne lui concéda aucune franchise, pour prix de la victoire achetée par son sang. Alexandre préparait pour le récompenser le projet monstrueux des colonies militaires.

Bientôt après la guerre, un grand changement se manifesta dans l'esprit public. Les officiers de la garde et des régiments de ligne, après avoir bravement exposé leur poitrine aux balles de l'ennemi, devinrent moins soumis et moins souples qu'autrefois. Des sentiments chevaleresques d'honneur et de dignité personnelle, inconnus jusque-là dans l'aristocratie russe, d'origine plébéienne, tirée du peuple par la grâce des souverains, se répandirent dans la société. En même temps la mauvaise administration, la vénalité des employés, les vexations policières ex-

citaient des murmures unanimes. On voyait que le gouvernement, tel qu'il était organisé, ne pouvait, avec le meilleur vouloir, parer à ces abus, qu'il n'y avait aucune justice à attendre d'une infirmerie de vieillards qu'on appelait du nom pompeux de sénat dirigeant, corps d'une docilité ignare qui servait au gouvernement de garde-meubles pour y reléguer les fonctionnaires usés, qui ne méritaient ni de rester dans l'administration ni d'en être chassés. Des hommes d'Etat d'une grande autorité, comme le vieil amiral Mordvinoff, parlaient hautement de l'urgence de nombreuses réformes. Alexandre lui-même désirait des améliorations, mais il ne savait comment s'y prendre. Karamzine, l'historien absolutiste, et Spéranski, éditeur du code de Nicolas, travaillaient à un projet de constitution d'après ses ordres.

Des hommes énergiques et sérieux n'attendirent pas le terme de ces projets imaginaires, ils ne se contentèrent pas du mécontentement vague et cherchèrent à l'utiliser d'une autre manière. Ils conçurent l'idée d'une grande association secrète. Elle devait faire l'éducation politique de la jeune génération, propager les idées de liberté et approfondir a question compliquée d'une réforme radicale et complète du gouvernement russe. Loin de s'en tenir à la théorie, ils s'organisaient en même temps de manière à profiter de la première circonstance favorable pour ébranler le pouvoir impérial. Tout ce qu'il y avait de distingué dans la jeunesse russe, de jeunes militaires comme Pestel, Fonvisine, Narychkine, Iouchnefski, Mouravioff, Orloff, les littérateurs les plus aimés comme Ryléieff et Bestoujeff; des descendants des familles les plus illustres, comme les princes Obolénski, Troubetzkoï, Odoïefski, Volkonski, le comte Tchernychoff, s'enrôlèrent avec empressement dans cette première phalange de l'émancipation russe. Cette société prit d'abord le nom d'*Alliance du Bien-Etre*.

Chose étrange, en même temps que ces jeunes gens ardents, pleins de foi et de vigueur, juraient de renverser l'absolutisme à Pétersbourg, l'empereur Alexandre jurait de river la Russie aux monarchies absolutistes de l'Europe. Il venait de former la célèbre *Sainte-Alliance*, alliance mystique, inutile, impossible, quelque chose dans le genre d'un Gruttly absolutiste, d'un Tugendbund

formé par trois étudiants couronnés, parmi lesquels Alexandre jouait le rôle de tête chaude.

Les uns et les autres ont tenu leurs serments; les uns en allant mourir au gibet ou aux travaux forcés pour leurs idées; Alexandre en laissant la couronne à son frère Nicolas.

Les dix années qui s'écoulèrent depuis la rentrée des troupes jusqu'en 1825, forment l'apogée de l'époque de Pétersbourg. La Russie de Pierre I^{er} se sentait forte, jeune, pleine d'espérance. Elle pensait que la liberté pouvait s'inoculer avec la même facilité que la civilisation, et oubliait que celle-ci n'avait pas encore dépassé la surface et n'appartenait qu'à une très petite minorité. Cette minorité était en vérité développée au point qu'elle ne pouvait rester dans les conditions *provisoires* du régime impérial.

C'était la première opposition véritablement révolutionnaire qui se formait en Russie. L'opposition qu'avait rencontrée la civilisation, au commencement du XVIII^e siècle, était conservatrice. Celle même que faisaient quelques grands seigneurs, tels que le comte Panine, sous l'impératrice Catherine II, ne sortait pas du cercle des idées strictement monarchiques; elle était parfois énergique, mais toujours soumise et respectueuse. La direction qui s'empara des esprits après 1812 lut une tout autre. La collision entre le despotisme protecteur et la civilisation protégée devint imminente. Le premier combat qu'elles se livrèrent fut le 14 (26) décembre. L'absolutisme resta vainqueur; il montra alors quelle force il possédait pour le mal.

Le mot *provisoire*, que nous avons appliqué aux conditions du régime impérial, a pu paraître étrange, et pourtant il exprime le caractère qui frappe le plus, lorsqu'on envisage de près les actes du gouvernement russe. Ses institutions, ses lois, ses projets, tout en lui est évidemment temporaire, transitoire, sans être déterminé et sans forme définitive. Ce n'est pas un gouvernement conservateur, dans le sens du gouvernement autrichien, entre autres, parce qu'il n'a rien à conserver, à l'exception de sa force matérielle et de l'intégrité du territoire. Il a débuté par une destruction tyrannique des institutions, des traditions, des mœurs, des lois, des coutumes du pays, et il continue par une série de bouleversements, sans acquérir de la stabilité et de la régularité.

Chaque règne met en question la majeure partie des droits et des institutions; on défend aujourd'hui ce qu'on ordonnait hier, on modifie, on varie, on abroge les lois: le code publié par Nicolas est la meilleure preuve du manque de principes et d'unité dans la législation impériale. Ce code présente la réunion de toutes les lois existantes, c'est une juxtaposition d'ordonnances, de dispositions, d'oukases plus ou moins contradictoires qui expriment beaucoup mieux le caractère du prince ou l'intérêt du moment que l'esprit d'une législation unitaire. Le code du tzar Alexis sert de base, les ordonnances de Pierre I^{er}, conçues dans une tout autre tendance, servent de continuation: une loi de Catherine, dans l'esprit de Beccaria et de Montesquieu, s'y trouve à côté des ordres du jour de Paul I^{er} qui surpassent tout ce qu'on peut trouver de plus absurde et de plus arbitraire dans les édits des empereurs romains. Le gouvernement russe, comme tout ce qui n'a pas de racine historique, non seulement n'est pas conservateur, mais tout au contraire, il aime les innovations jusqu'à la folie. Il ne laisse rien en repos, et s'il améliore rarement, il change continuellement. C'est l'histoire des uniformes qu'on modifie sans cesse et sans motif, pour les civils comme pour les militaires, passe-temps qui ne manquent pas de coûter des sommes immenses. C'est l'histoire du rebadigeonnage de vieux bâtiments, preuve de bon goût et du degré de la civilisation du gouvernement russe. Quelquefois on fait des révolutions entières en Russie, sans qu'on s'en aperçoive à l'étranger grâce au manque de publicité et au mutisme général. C'est ainsi qu'en 1838 on changea radicalement l'administration de toutes les communes rurales de l'empire. Le gouvernement s'immisça dans les affaires de la commune, il plaça chaque village sous une double surveillance de la police, il commença une organisation forcée des travaux agricoles, il dépouilla des communes et en enrichit d'autres, il établit enfin une administration nouvelle pour 17.000.000 d'hommes, sans que cet événement, qui a cependant presque toutes les dimensions d'une révolution, ait seulement transpiré en Europe.

Les paysans, craignant les cadastres et les interventions des agents publics, qu'ils connaissaient pour des pillards privilégiés et uniformés, s'insurgèrent dans beaucoup d'endroits. Dans quelques districts des gouvernements de Kazan, Viatka et

Tambov, on est allé jusqu'à les mitrailler, et *le nouvel ordre fut maintenu.*

Un état pareil ne peut durer longtemps, et ce fut pour la première fois depuis 1812 qu'on commença à le sentir.

Le temps d'une association politique et secrète était parfaitement bien choisi, sous tous les rapports. La propagande littéraire était très active; le célèbre Ryléieff en était l'âme, lui et ses amis, ils ont imprimé à la littérature russe ce caractère d'énergie et d'entrain qu'elle n'a jamais eu ni avant ni après. Ce n'étaient pas seulement des paroles, c'étaient des actes. On voyait une résolution prise, un but certain, on ne s'abusait pas sur le danger, mais on marchait d'un pas ferme et la tête haute vers une solution irrévocable.

La littérature chez un peuple qui n'a point de liberté publique est la seule tribune, du haut de laquelle il puisse faire entendre le cri de son indignation et de sa conscience.

L'influence de la littérature dans une société ainsi faite acquiert des dimensions que celles des autres pays de l'Europe ont perdues depuis longtemps. Les poésies révolutionnaires de Ryléieff et de Pouchkine se trouvent entre les mains des jeunes gens dans les provinces les plus éloignées de l'empire. Il n'y a point de demoiselle bien élevée qui ne les connaisse par cœur, d'officier qui ne les porte dans son havresac, pas de fils de prêtre qui n'en eût fait une douzaine de copies. Ces dernières années, cette ardeur s'est de beaucoup refroidie, parce qu'elles ont produit leur impression; toute une génération a subi l'influence de cette propagande jeune et ardente.

La conjuration se répandait avec célérité à Pétersbourg, à Moscou, dans la Petite-Russie, parmi les officiers de la garde et de la 2^e armée. Les Russes indolents, tant qu'ils ne trouvent pas d'impulsions, sont faciles à se laisser entraîner. Une fois entraînés, ils vont aux dernières conséquences sans chercher d'accommodement.

Depuis Pierre I^{er} on a beaucoup parlé de la faculté d'imitation que les Russes poussaient jusqu'au ridicule. Quelques savants Allemands prétendaient que les Slaves fussent dénués de tout caractère propre, que leur qualité distinctive se bornât à l'acceptivité. En effet la nationalité slave a une grande élasticité;

une fois sortie de l'exclusivisme patriotique, elle ne trouve plus d'obstacle infranchissable pour comprendre les autres nationalités. La science allemande qui ne passe pas le Rhin, et la poésie anglaise, qui s'altère en traversant le Pas-de-Calais, ont acquis, il y a longtemps, le droit de cité chez les Slaves. Il faut ajouter à cela, qu'au fond de cette acceptivité des Slaves, il y a quelque chose d'original qui, tout en se prêtant aux influences extérieures, conserve son propre caractère.

Nous retrouvons ce trait de l'esprit russe dans la marche de la conjuration qui nous occupe. Au commencement, elle eut une tendance constitutionnelle, libérale dans le sens anglais. Mais à peine cette opinion fut-elle acceptée, que l'association se transforma, elle devint plus radicale, à la suite de quoi beaucoup de membres l'abandonnèrent. Le noyau des conjurés se fit républicain et ne voulut plus se contenter d'une monarchie représentative. Ils pensaient avec raison que s'ils avaient assez de force pour limiter l'absolutisme, ils en auraient assez pour l'anéantir. Les chefs de l'union du Sud avaient en vue une fédéralisation républicaine des Slaves, ils travaillaient à une dictature révolutionnaire qui devait organiser les formes républicaines.

Il y avait plus; lorsque le colonel Pestel vint en visite à la Société du Nord, il plaça la question sur un autre terrain. Il pensa que la proclamation de la république n'avancerait rien si l'on n'entraînait pas la propriété foncière dans la révolution. N'oublions pas qu'il s'agit ici des faits qui se sont passés entre 1817 et 1825. Les questions sociales n'occupaient alors personne en Europe, Gracchus Babœuf, «le fou, le sauvage» était déjà oublié, Saint-Simon écrivait ses traités, mais personne ne les lisait; Fourier était dans le même cas, les essais d'Owen n'intéressaient pas davantage. Les plus grands libéraux de ces temps, les Benjamin Constant, les P. L. Courier auraient jeté des cris d'indignation en entendant les propositions de Pestel, propositions qui ne se faisaient pas dans un club composé de prolétaires, mais devant une grande association totalement formée de la noblesse la plus riche. Pestel lui proposait d'arriver, au prix de leur vie, à l'expropriation de leurs biens. On ne s'accordait pas avec lui, ses opinions bouleversaient trop les principes de l'économie politique qu'on venait à peine d'apprendre. Mais on ne l'accusait pas de

vouloir le pillage et le massacre; Pestel restait néanmoins le véritable chef de l'association du Sud, et il est plus que probable, qu'en cas de succès, il serait devenu dictateur, lui qui était socialiste avant le socialisme.

Pestel n'était ni rêveur, ni utopiste; tout au contraire, il était complètement dans la réalité, il connaissait l'esprit de sa nation. En laissant les terres à la noblesse, on aurait obtenu une oligarchie, le peuple n'aurait même pas compris son affranchissement, le paysan russe ne voulant être libre qu'avec sa terre.

Ce fut encore Pestel qui pensa le premier à faire participer le peuple à la révolution. Il était d'accord avec ses amis que l'insurrection ne pouvait réussir sans l'appui de l'armée, mais il voulait aussi entraîner à toute force les sectaires religieux, projet profond dont la justesse et la portée seront prouvées par l'avenir.

Après coup, nous pouvons dire que Pestel se faisait illusion: ni ses amis ne pouvaient travailler à une révolution sociale, ni le peuple faire cause commune avec la noblesse; mais il n'est donné qu'aux grands hommes de se tromper de la sorte en anticipant sur le développement des masses.

Il se trompait en pratique, de date, mais théoriquement, il faisait une révélation. Il était prophète, et toute l'association fut une immense école pour la génération présente.

Le 14 (26) décembre a réellement ouvert une nouvelle phase à notre éducation politique, et ce qui peut paraître étrange, la grande influence que cette œuvre a eue et qui a agi plus que la propagande et plus que les théories, fut le soulèvement même, la conduite héroïque des conjurés sur la place publique, pendant le procès, dans les fers, en présence de l'empereur Nicolas, dans les mines, en Sibérie. Ce qui manquait aux Russes, ce n'étaient ni les tendances libérales, ni la conscience des abus, il leur manquait un précédent qui leur donnât l'audace de l'initiative. Les théories inspirent des convictions, l'exemple forme la conduite. Nulle part un pareil exemple n'est plus nécessaire que là où l'homme n'est pas habitué à poursuivre sa volonté, à se mettre en évidence, à compter sur lui-même et à estimer ses forces, où au contraire il a toujours été mineur, sans voix et sans opinion, abrité derrière la commune comme derrière une enceinte infranchissable.

ble, absorbé par l'Etat dans lequel il était comme perdu. Avec la civilisation les idées de liberté s'étaient développées nécessairement, mais le mécontentement passif était trop entré dans les habitudes; on voulait sortir du despotisme, mais personne ne voulait être le premier à le faire.

Eh bien, les premiers se présentèrent avec une grandeur d'âme et une force de caractère telles, que le gouvernement, dans son rapport officiel, n'osa ni les abaisser ni les flétrir; Nicolas se borna à les punir avec férocité. Le silence, la passivité muette étaient rompus; du haut de leur gibet, ces hommes réveillèrent l'âme de la nouvelle génération, un bandeau tomba des yeux.

L'action du 14 décembre sur le gouvernement même ne fut pas moins décisive; de Pierre à Nicolas, le gouvernement avait tenu haut le drapeau du progrès et de la civilisation; dès l'année 1825, rien de pareil; le pouvoir ne songe qu'à ralentir le mouvement intellectuel, ce n'est plus le mot de progrès qu'on inscrit sur la bannière impériale, mais les mots: «autocratie, orthodoxie, nationalité», ce *mane, fare, takel* du despotisme, et de plus les deux derniers mots n'étaient là que pour la forme. Religion, patriotisme, ce n'étaient que les moyens pour raffermir l'autocratie, le peuple n'a jamais été dupe du nationalisme de Nicolas; le grand mot qui exprime son règne c'est le despotisme disant: «périssent la Russie, pourvu que le pouvoir reste illimité et intact». Avec cette devise sauvage plus de malentendu, et ce fut encore le 14 décembre qui força le gouvernement à quitter l'hypocrisie et à arborer le despotisme.

Peu avant le sombre règne qui commença dans le sang russe et qui continua dans le sang polonais, parut le grand poète russe Pouchkine, et dès qu'il parut, il devint nécessaire, comme si la littérature russe ne pouvait se passer de lui. On a lu les autres poètes, on les a admirés, Pouchkine est dans les mains de chaque Russe civilisé, qui le relit toute sa vie. Sa poésie n'est plus ni un essai ni une étude, ni un exercice, c'était sa vocation, et elle devint un art mûr; la partie civilisée de la nation russe trouva en lui, pour la première fois, le don de la parole poétique.

Pouchkine est on ne peut plus national et en même temps intelligible aux étrangers. Il contrefait rarement la langue populaire des chansons russes, il exprime sa pensée telle qu'elle surgit

dans son esprit. Comme tous les grands poètes, il est toujours au niveau de son lecteur, il grandit, devient sombre, orageux, tragique, son vers mugit comme la mer, comme la forêt agitée par une tempête, mais il est en même temps serein, limpide, pétillant, avide de plaisirs, d'émotions. Partout, le poète russe est réel, rien en lui de maladif, rien de cette pathologie psychologique exagérée, de ce spiritualisme chrétien abstrait, qu'on voit si souvent dans les poètes allemands. Sa muse n'est pas un être pâle, aux nerfs attaqués, roulé dans un linceul, c'est une femme ardente, entourée de l'auréole de la santé, trop riche de sentiments véritables pour en chercher de factices, assez malheureuse pour ne pas inventer de malheurs artificiels. Pouchkine avait la nature panthéiste, épicurienne des poètes grecs, mais il y avait encore dans son âme un élément tout moderne. En se repliant sur lui-même, il trouvait au fond de son âme la pensée amère de Byron, l'ironie corrosive de notre siècle.

On a cru voir dans Pouchkine un imitateur de Byron. Le poète anglais a en effet exercé une grande influence sur le poète russe. On ne sort jamais du commerce d'un homme fort et sympathique sans subir son influence, sans mûrir à ses rayons. La confirmation de ce qui vit dans notre cœur, par l'assentiment d'un esprit qui nous est cher, nous donne un élan et une portée nouvelle. Mais il y a loin de cette action naturelle à l'imitation. Après les premiers poèmes de Pouchkine où l'influence de Byron se fit sentir puissamment, il devint à chaque nouvelle production de plus en plus original; toujours plein d'admiration pour le grand poète anglais, il ne fut ni son client ni son parasite, «*ni traduttore ni traditore*».

Pouchkine et Byron s'écartent complètement l'un de l'autre vers la fin de leur carrière, et cela par une cause bien simple; Byron était profondément anglais et Pouchkine profondément russe, russe de la période de Pétersbourg. Il connaissait toutes les souffrances de l'homme civilisé, mais il avait une foi dans l'avenir que l'homme de l'Occident n'avait plus. Byron, la grande individualité libre, l'homme qui s'isole dans son indépendance et qui s'enveloppe de plus en plus dans son orgueil, dans sa philosophie fière et sceptique, devient de plus en plus sombre et implacable. Il ne voyait aucun avenir prochain,

accablé de pensées amères, dégoûté du monde, il va livrer ses destinées à un peuple de pirates slavo-hellènes qu'il prend pour des Grecs de l'ancien monde. Pouchkine, au contraire, se calme de plus en plus, il se plonge dans l'étude de l'histoire russe, rassemble des matériaux pour une monographie de Pougatcheff, il compose un drame historique, *Boris Godounoff*, il a une foi instinctive dans l'avenir de la Russie; les cris de triomphe et de victoire qui l'ont frappé enfant encore, en 1813 et 1814, retentissaient dans son âme; il a été même entraîné pendant quelque temps par un patriotisme pétersbourgeois qui se vante du nombre de baïonnettes, qui s'appuie sur les canons. Sans doute cette morgue est aussi peu pardonnable que l'aristocratie poussée à l'excès de lord Byron, mais la cause en est évidente. Il est douloureux à dire, mais Pouchkine avait un patriotisme exclusif; de grands poètes ont été courtisans, témoins Gœthe, Racine, etc.; Pouchkine n'a été ni courtisan, ni gouvernemental, mais la force brutale de l'Etat lui plaisait par instinct patriotique, ce qui fit qu'il partagea le vœu barbare de répondre aux raisonnements par des boulets. La Russie est en partie esclave, parce qu'elle trouve de la poésie dans la force matérielle et voit de la gloire à être l'épouvantail des peuples.

Ceux qui disent qu'*Onéguine*, poème de Pouchkine, est le Don Juan des mœurs russes ne comprennent ni Byron, ni Pouchkine, ni l'Angleterre, ni la Russie: ils s'en tiennent à la forme extérieure. *Onéguine* est la production la plus importante de Pouchkine, elle a absorbé la moitié de son existence. Ce poème sort même de la période qui nous occupe, il a été mûri par les tristes années qui ont suivi le 14 décembre, et l'on irait croire qu'une œuvre pareille, une autobiographie poétique serait une imitation!

Onéguine, ce n'est ni Hamlet, ni Faust, ni Manfred, ni Obermann, ni Trenmor, ni Charles Moor; Onéguine est un Russe, il n'est possible qu'en Russie, là il est nécessaire et on l'y rencontre à chaque pas. Onéguine, c'est un fainéant, parce qu'il n'a jamais eu d'occupation; un homme superflu dans la sphère où il se trouve, sans avoir assez de force de caractère pour en sortir. C'est un homme qui tente la vie jusqu'à la mort et qui voudrait essayer de la mort pour voir si elle ne vaut pas mieux que la vie. Il a tout commencé sans rien poursuivre, il a pensé d'autant

plus qu'il a moins fait, il est vieux à l'âge de vingt ans et rajeunit par l'amour en commençant à vieillir. Il a toujours attendu comme nous tous, quelque chose, parce que l'homme n'a pas assez de folie pour croire à la durée de l'état actuel de la Russie... Rien n'est venu, et la vie s'en allait. Le personnage d'Onéguine est si national qu'il se rencontre dans tous les romans et dans tous les poèmes qui ont eu quelque retentissement en Russie, non pas qu'on ait voulu le copier, mais parce qu'on le trouve continuellement autour de soi ou en soi-même.

Tchatski, le héros d'une comédie célèbre de Griboïédoff, est un Onéguine raisonneur, son frère aîné.

Le *Héros de nos jours*, par Lermontoff, est son frère cadet. Même dans les productions secondaires, Onéguine reparaît, outré ou incomplet, mais reconnaissable. Si ce n'est lui, c'est au moins sa copie. Le jeune voyageur, dans le *Tarantass* du c^{te} Sollogoub, est un Onéguine borné et mal élevé. Le fait est que tous, nous sommes plus ou moins Onéguine, à moins que nous n'aimions mieux être *tchinovnik* (employé) ou *pomechtchik* (propriétaire).

La civilisation nous perd, nous désoriente, c'est elle qui fait que nous sommes à charge aux autres et à nous-mêmes, désœuvrés, inutiles, capricieux; que nous passons de l'excentricité à la débauche, dépensant sans regret notre fortune, notre cœur, notre jeunesse, et cherchant des occupations, des sensations, des distractions, comme ces chiens d'Aix-la-Chapelle de Heine qui demandent aux passants, comme une grâce, un coup de pied pour les désennuyer. Nous faisons tout, de la musique, de la philosophie, de l'amour, de l'art militaire, du mysticisme, pour nous distraire, pour oublier le vide immense qui nous opprime.

Civilisation et esclavage, sans même qu'il y ait «un chiffon» entre les deux, pour empêcher que nous ne soyons pas broyés intérieurement ou extérieurement entre ces deux extrêmes forcément rapprochés!

On nous donne une éducation large, on nous inocule les désirs, les tendances, les souffrances du monde contemporain, et l'on nous crie: «Restez esclaves, muets, passifs, ou vous êtes perdus». En récompense, on nous laisse le droit d'écorcher le paysan et de dissiper sur le tapis vert ou au cabaret l'impôt de sang et de larmes que nous prélevons sur lui.

Le jeune homme ne rencontre aucun intérêt vivace dans ce monde de servilisme et d'ambition mesquine. Et pourtant, c'est dans cette société qu'il est condamné à vivre, car le peuple est encore plus éloigné de lui. «Ce monde» est au moins composé d'êtres déchus de la même espèce, tandis qu'il n'y a rien de commun entre lui et le peuple. Les traditions ont été si bien rompues par Pierre I^{er} qu'il n'y a pas de force humaine capable de les réunir, au moins quant à présent. Il nous reste l'isolement ou la lutte, et nous n'avons pas assez de force morale ni pour le premier ni pour la seconde. C'est ainsi qu'on se fait Onéguine, si l'on ne périt pas dans les maisons publiques ou dans les casernes d'une forteresse.

Nous avons volé la civilisation, et Jupiter veut nous punir avec le même acharnement qu'il a mis à tourmenter Prométhée.

A côté d'Onéguine, Pouchkine a placé Vladimir Lénski, autre victime de la vie russe, le *vice-versa* d'Onéguine. C'est la souffrance aiguë, à côté de la souffrance chronique. C'est une de ces natures virginales, pures, qui ne peuvent s'acclimater dans un milieu corrompu et fou, qui ont accepté la vie, mais ne peuvent rien accepter de plus du sol immonde, si ce n'est la mort. Victimes expiatoires, ces adolescents passent jeunes, pâles, marqués au front par la fatalité, comme un reproche, comme un remords et laissent encore plus noire la nuit triste dans laquelle «nous nous mouvons et sommes».

Pouchkine a tracé le caractère de Lénski avec cette tendresse, qu'on a pour les rêves de sa jeunesse, pour les réminiscences de ce temps où l'on a été si plein d'espérance, de pureté, d'ignorance. Lénski est le dernier cri de conscience d'Onéguine, car c'est lui-même, c'est son idéal de jeunesse. Le poète a vu qu'un tel homme n'avait rien à faire en Russie, il l'a tué de la main d'Onéguine, d'Onéguine qui l'aimait et qui, en le visant, ne voulait pas le blesser. Pouchkine s'est effrayé lui-même de cette fin tragique, il se presse de consoler le lecteur, en lui traçant la vie banale qui attendait le jeune poète.

A côté de Pouchkine se place aussi un Lénski — ce fut Vénévitchinoff, âme candide et poétique écrasée par les mains grossières de la vie russe, à vingt-deux ans.

Entre ces deux types, entre l'enthousiaste dévoué, entre le poète, et de l'autre côté, l'homme fatigué, aigri, inutile; entre la tombe de Lénski et l'ennui d'Onéguine, se traîne le fleuve profond et bourbeux de la Russie civilisée, avec ses aristocrates, bureaucrates, officiers, gendarmes, grands-ducs et empereur, masse informe et muette de bassesse, de servilisme, de férocité et d'envie, qui entraîne et engloutit tout, «ce gouffre, comme dit Pouchkine, où, cher lecteur, nous nous baignons avec vous».

Pouchkine a débuté par des poésies révolutionnaires d'une grande beauté. Alexandre l'a exilé de Pétersbourg sur les confins méridionaux de l'empire; nouvel Ovide, il passa l'époque de sa vie de 1819 à 1825 dans la Chersonèse taurique. Séparé de ses amis, loin du mouvement politique, au centre d'une nature magnifique mais sauvage, Pouchkine, poète avant tout, se concentra dans son lyrisme; ses pièces lyriques sont les phases de sa vie, la biographie de son âme; on y trouve les vestiges de tout ce qui émouvait cette âme de feu, la vérité et l'erreur, l'entraînement passager d'un moment et les sympathies profondes et éternelles.

Nicolas rappela Pouchkine de l'exil quelques jours après avoir fait pendre les héros du 14 décembre. Il voulut le perdre dans l'opinion publique par sa grâce, le réduire par ses bontés.

Pouchkine rentra et ne reconnut plus ni la société de Moscou ni la société de Pétersbourg. Il ne trouva plus ses amis, on n'osait même pas préférer leur nom, on ne parlait que d'arrestations, de visites domiciliaires, d'exil; tout était sombre et terrifié. Il rencontra un instant Mickiewicz, cet autre poète slave; ils se tendirent la main comme au milieu d'un cimetière. L'orage grondait sur leurs têtes: Pouchkine revenait de l'exil, Mickiewicz s'y rendait. Leur entrevue fut lugubre, mais ils ne se comprirent pas. Le cours de Mickiewicz, au Collège de France, a mis au jour le dissentiment qui existait entre eux; pour un Polonais et un Russe le temps de se comprendre n'était pas encore arrivé.

Nicolas, continuant la comédie, nomma Pouchkine gentilhomme de la chambre. Celui-ci saisit le trait et ne vint pas à la cour. On lui présenta alors l'alternative de se rendre au Caucase ou de revêtir l'habit de cour. Il était déjà marié à une femme qui a causé ensuite sa perte, un second exil qui paraissait plus pénible que le premier,— il opta pour la cour. On reconnaît

le mauvais côté du caractère russe dans ce manque de fierté, de résistance, dans cette souplesse douteuse.

Le grand-duc héritier le complimentant un jour à l'occasion de sa promotion, «Altesse, lui répondit Pouchkine, vous êtes le premier qui me félicitez à ce sujet».

En 1837, Pouchkine fut tué en duel par un de ces spadassins étrangers qui, comme les mercenaires du moyen âge ou les Suisses de nos jours, vont mettre leur épée au service de tout despotisme. Il tomba au milieu de la plénitude de ses forces, sans avoir achevé ses chants, sans avoir dit ce qu'il avait à dire.

Tout Pétersbourg, à l'exception de la cour et de son entourage, pleura; ce fut alors seulement qu'on vit quelle popularité il avait acquise. Pendant son agonie, une foule compacte se pressait autour de sa maison pour avoir des nouvelles de sa santé. Comme c'était à deux pas du Palais d'hiver, l'empereur put, de ses fenêtres, contempler la foule; il en conçut de la jalousie et confisqua au public les funérailles du poète; on transporta furtivement, par une nuit glaciale, le corps de Pouchkine, entouré de gendarmes et d'agents de police, dans une tout autre église que celle de sa paroisse; là, un prêtre lut hâtivement la messe des morts, un traîneau emporta le corps du poète dans un couvent du gouvernement de Pskov, où se trouvaient ses terres. Lorsque la foule ainsi trompée se porta à l'église où avait été déposé le défunt, la neige avait déjà effacé toute trace du convoi.

Un sort terrible et sombre est réservé chez nous à quiconque ose lever la tête au-dessus du niveau tracé par le sceptre impérial; poète, citoyen, penseur, une fatalité inexorable les pousse dans la tombe. L'histoire de notre littérature est un martyrologe ou un registre des bagnes. Ceux-mêmes que le gouvernement a épargnés périssent, à peine éclos, se pressant de quitter la vie.

Là sotto i giorni brevi e nebulosi
Nasce una gente a cui il morir non duole.

Ryléieff pendu par Nicolas.

Pouchkine tué dans un duel, à trente-huit ans.

Griboïédoff assassiné à Téhéran.

Lermontoff tué dans un duel, à 30 ans, au Caucase.

Vénévitinoff tué par la société, à vingt-deux ans.

Koltzoff tué par sa famille, à trente-trois ans.

Bélinnski tué, à trente-cinq ans, par la faim et la misère.

Poléjaïelf mort dans un hôpital militaire, après avoir été forcé de servir comme soldat au Caucase pendant huit années.

Baratynski mort après un exil de douze ans.

Bestoujelf succombé au Caucase tout jeune encore, après les travaux forcés en Sibérie...

«Malheur, dit l'Écriture, aux peuples qui lapident leurs prophètes!» Mais le peuple russe n'a rien à craindre, car il n'y a rien à ajouter à son malheureux sort.





V

LA LITTÉRATURE ET L'OPINION PUBLIQUE APRÈS LE 14 DÉCEMBRE 1825

Les vingt-cinq années qui suivent le 14 (26) décembre sont plus difficiles à caractériser que toute l'époque écoulée depuis Pierre I^{er}. Deux courants en sens inverse, l'un à la surface, l'autre à une profondeur où on le distingue à peine, embrouillent l'observation. A l'apparence, la Russie restait immobile, elle paraissait même reculer; mais, au fond, tout prenait une face nouvelle, les questions devenaient plus compliquées, les solutions moins simples.

A la surface de la Russie officielle, «de l'empire des façades», on ne voyait que des pertes, une réaction féroce, des persécutions inhumaines, un redoublement de despotisme. On voyait Nicolas entouré de médiocrités, de soldats de parades, d'Allemands de la Baltique et de conservateurs sauvages, lui-même méfiant, froid, obstiné, sans pitié, sans hauteur d'âme, médiocre comme son entourage. Immédiatement au-dessous de lui se rangeait la haute société qui, au premier coup de tonnerre qui éclata sur sa tête après le 14 décembre, avait perdu les notions à peine acquises d'honneur et de dignité. L'aristocratie russe ne se releva plus sous le règne de Nicolas, sa fleuraison était passée; tout ce qu'il y avait de noble et de généreux dans son sein était aux mines ou en Sibérie. Ce qui restait ou se maintint dans les bonnes grâces du maître, tomba à ce degré d'abjection ou de servilisme qu'on connaît par le tableau qu'en a tracé M. de Custine.

Venaient ensuite les officiers de la garde; de brillants et civilisés ils devinrent de plus en plus des sergents encroûtés. Jusqu'à l'année 1825, tout ce qui portait l'habit civil reconnaissait la supériorité des épaulettes. Pour être *comme il faut*, il fallait avoir servi une couple d'années à la garde, ou au moins dans la cavalerie. Les officiers étaient l'âme des réunions, les héros des fêtes et des bals, et, pour dire la vérité, cette prédilection n'était pas dénuée de fondement. Les militaires étaient plus indépendants et se tenaient sur un pied plus digne que les bureaucrates rampants et pusillanimes. Les choses prirent une autre face, la garde partagea le sort de l'aristocratie; les meilleurs officiers étaient exilés, un grand nombre d'autres abandonnèrent le service, ne pouvant supporter le ton grossier et impertinent introduit par Nicolas. On se hâta de remplir les places vides par de bons troupiers ou des piliers de caserne et de manège. Les officiers tombèrent dans l'estime de la société, l'habit noir prit le dessus, et l'uniforme ne domina que dans les petites villes de province et à la cour, ce premier corps de garde de l'empire. Les membres de la famille impériale, de même que son chef, marquent, pour les militaires, une préférence outrée et illicite dans leur position. La froideur du public pour l'uniforme n'allait cependant pas jusqu'à l'admission des employés civils dans la société. Même dans les provinces, on avait une répulsion invincible pour eux, ce qui n'empêcha pas du reste que l'influence des bureaucrates ne s'accrût. Toute l'administration devint, d'aristocratique et d'ignorante qu'elle était, rabuliste et mesquine, après 1825. Les ministères se changèrent en bureaux, leurs chefs et les fonctionnaires supérieurs devinrent des hommes d'affaires ou des scribes. Ils étaient par rapport au civil ce que les troupiers désespérants étaient à la garde. Connaisseurs consommés de toutes les formalités, exécuteurs froids et dépourvus de raisonnement des ordres supérieurs, ils étaient dévoués au gouvernement par amour de concussion. Il fallait à Nicolas de tels officiers et de tels administrateurs.

La caserne et la chancellerie étaient devenues les pivots de la science politique de Nicolas. Une discipline aveugle et dénuée de sens commun, accouplée au formalisme inanimé des buralistes autrichiens, tels sont les ressorts de l'organisation célèbre du

DU
DÉVELOPPEMENT
DES
IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES
EN RUSSIE
PAR
ALEXANDRE HERZEN.

LONDRES ;
JEFFS, LIBRAIRE, BURLINGTON ARCADE.
1853.

«О развитии революционных идей в России»
Титульный лист издания 1853 г.

pouvoir fort en Russie. Quelle pauvreté de pensée gouvernementale, quelle prose d'absolutisme et quelle pitoyable banalité! C'est la forme la plus simple et la plus brutale du despotisme.

Ajoutons à cela le c^{te} Bénkendorf, chef du corps des gendarmes, formant une inquisition armée, une maçonnerie policière qui avait ses frères *écouteurs* et *écoutants* dans tous les coins de l'empire, de Riga à Nertchinsk; président de la 3^e section de la chancellerie de Sa Majesté (telle est la dénomination du bureau central de l'espionnage), jugeant tout, cassant les décisions des tribunaux, se mêlant de tout et surtout des délits politiques. Devant ce bureau-tribunal se voyait traduite de temps à autre la civilisation, sous les traits de quelque littérateur ou étudiant, qu'on exilait ou enfermait dans la forteresse et qui était bientôt remplacé par un autre.

En un mot, à la vue de la Russie officielle, on n'avait que le désespoir au cœur; d'un côté, la Pologne disséminée, martyrisée avec une ténacité épouvantable; de l'autre, la démence d'une guerre qui n'a pas discontinué pendant tout le règne et qui englutit des armées sans avancer d'un pas notre domination au Caucase; au centre, avilissement général et incapacité gouvernementale.

Mais à l'intérieur il se faisait un grand travail, un travail sourd et muet, mais actif et non interrompu: le mécontentement croissait partout, les idées révolutionnaires ont plus gagné de terrain dans ces vingt-cinq années que durant le siècle entier qui les a précédées, et pourtant, elles ne pénétraient pas jusqu'au peuple.

Le peuple russe continuait à se tenir éloigné des sphères politiques; il n'avait guère de raisons pour prendre part au travail qui s'opérait dans les autres couches de la nation. Les longues souffrances obligent à une dignité de son genre; le peuple russe a trop souffert pour avoir le droit de s'agiter pour une petite amélioration de son état, il vaut mieux rester franchement un mendiant en haillons que de revêtir un habit rapiécé. Mais s'il ne prenait aucune part dans le mouvement des idées qui occupait les autres classes, cela ne signifie nullement qu'il ne se passât rien dans son âme. Le peuple russe respire plus lourdement que jadis, son regard est plus triste; l'injustice du servage et le pillage des fonctionnaires publics deviennent pour lui plus insupportables. Le gouvernement a troublé le calme de la commune par l'orga-

nisation forcée des travaux; on a emprisonné et restreint le repos du paysan dans sa cabane par l'introduction de la police rurale (*stanovye pristavy*) dans les villages mêmes. Les procès contre les incendiaires, les meurtres des seigneurs, les insurrections de paysans s'augmentèrent dans une grande proportion. L'immense population des dissidents murmure; exploitée, opprimée par le clergé et la police, elle est bien loin de se rallier, et l'on entend parfois dans ces mers mortes et inaccessibles pour nous des sons vagues qui présagent des tempêtes terribles. Ce mécontentement du peuple russe dont nous parlons n'est point visible au regard superficiel. La Russie paraît toujours si tranquille qu'on a de la peine à croire qu'il s'y passe quelque chose. Peu de gens savent ce qui se fait derrière le linceul dont le gouvernement couvre les cadavres, les taches de sang, les exécutions militaires, disant avec hypocrisie et arrogance qu'il n'y a ni sang ni cadavres derrière ce linceul. Que savons-nous des incendiaires de Simbirsk, du massacre des seigneurs, organisé simultanément par un nombre de villages, que savons-nous des révoltes partielles qui ont éclaté lors de l'introduction de la nouvelle administration par Kisséloff, que savons-nous des insurrections de Kazan, de Viatka, de Tambov, où l'on a dû avoir recours aux canons?..

Le travail intellectuel dont nous parlions ne se faisait ni au sommet de l'Etat, ni à sa base, mais entre les deux, c'est-à-dire en majeure partie entre la petite et la moyenne noblesse. Les faits que nous citerons ne paraissent pas avoir une grande importance, mais il ne faut pas oublier que la propagande, comme toute éducation, a peu d'éclat, surtout lorsqu'elle n'ose même pas paraître au grand jour.

L'influence de la littérature s'accroît notablement et pénètre beaucoup plus loin que jadis: elle ne trahit pas sa mission et reste libérale et propagandiste, autant que cela est possible avec la censure.

La soif de l'instruction s'empare de toute la nouvelle génération; les écoles civiles ou militaires, les gymnases, les lycées, les académies regorgent d'élèves; les enfants des parents les plus pauvres se pressent aux différents instituts. Le gouvernement qui alléçait encore en 1804 par des privilèges les enfants à l'école, arrête par tous les moyens leur affluence; on crée des difficultés

à l'admission, aux examens; on impose les élèves; le ministre de l'instruction publique limite par une ordonnance l'instruction des serfs. Cependant l'Université de Moscou devient la cathédrale de la civilisation russe; l'empereur la déteste, la boude, il exile chaque année une fournée de ses élèves, il ne l'honore pas de ses visites en passant à Moscou, mais l'Université fleurit, gagne en influence; mal vue, elle n'attend rien, poursuit son travail et devient une véritable puissance. L'élite de la jeunesse des provinces avoisinant Moscou se porte à son Université, et chaque année une phalange de licenciés se répandent dans tout l'Etat en fonctionnaires, médecins ou précepteurs.

Au fond des provinces, et principalement à Moscou s'augmentait à vue d'œil une classe d'hommes indépendants, n'acceptant aucun service public et s'occupant de la gestion de leurs biens, de science, de littérature; ne demandant rien au gouvernement, si ce n'est de les laisser tranquilles. C'était tout le contraire de la noblesse de Pétersbourg, attachée au service public et à la cour, dévorée d'une ambition servile, qui attendait tout du gouvernement et ne vivait que par lui. Ne rien solliciter, rester indépendant, ne pas chercher de fonctions, cela s'appelle, sous un régime despotique, faire de l'opposition. Le gouvernement voyait d'un mauvais œil ces *fainéants* et en était mécontent. Ils formaient en effet un noyau d'hommes civilisés et mal disposés à l'égard du régime pétersbourgeois. Les uns passaient des années entières en pays étrangers, important de là des idées libérales; les autres venaient pour quelques mois à Moscou, s'enfermaient le reste de l'année dans leurs terres où ils lisaient tout ce qui paraissait de nouveau et se tenaient au courant de la marche intellectuelle en Europe. La lecture devint un objet de mode parmi les nobles de la province. On se piquait d'avoir des bibliothèques, on faisait venir au moins les nouveaux romans français, le *Journal des Débats* et la *Gazette d'Augsbourg*; posséder des livres prohibés formait le suprême bon genre. Je ne connais pas une seule maison bien tenue où il n'y ait eu l'ouvrage de M. de Custine sur la Russie, spécialement défendu par Nicolas. Privée de toute action, placée sous la menace incessante de la police secrète, la jeunesse se plongeait avec d'autant plus de ferveur dans la lecture. La masse d'idées en circulation s'augmentait.

Mais quelles furent les nouvelles pensées, les tendances qui se produisirent après le 14 décembre?¹

Les premières années qui suivirent 1825 furent terribles. Il fallait une dizaine d'années avant de se retrouver dans cette malheureuse position d'asservissement et de persécution. Un désespoir profond et un abattement général s'étaient emparés des hommes. La haute société se hâtait, avec un empressement lâche et vil, de renier tous les sentiments humains, toutes les pensées civilisées. Il n'y avait presque pas de famille aristocratique qui n'eût de proches parents au nombre des exilés et presque aucune d'elles n'osa porter le deuil ou laisser percer des regrets. Et lorsqu'on se détournait de ce triste spectacle de servilisme, lorsqu'on se concentrait dans la méditation pour y trouver un conseil ou un espoir, on rencontrait une pensée terrible qui faisait glacer le cœur.

Plus d'illusion possible: le peuple resta spectateur indifférent du 14 décembre. Tout homme consciencieux voyait le résultat terrible du divorce complet d'entre la Russie nationale et la Russie européisée. Tout lien actif était rompu entre les deux partis, il fallait le renouer, mais de quelle manière? C'était là une grande question. Les uns pensaient qu'on n'arriverait à rien en laissant la Russie à la remorque de l'Europe; ils fondaient leurs espérances, non sur l'avenir, mais sur le retour au passé. Les autres ne voyaient dans l'avenir que malheur et désolation. Ils maudissaient la civilisation hybride et le peuple apathique. Une tristesse profonde s'empara de l'âme de tous les hommes pensants.

Le chant sonore et large de Pouchkine résonnait seul dans les plaines de l'esclavage et du tourment; ce chant prolongeait l'époque passée, remplissait de ses sons mâles le présent et envoyait sa voix à l'avenir lointain. La poésie de Pouchkine était un gage et une consolation. Les poètes qui vivent dans les temps de déses-

¹ Ce n'est pas sans une certaine frayeur que j'aborde cette partie de ma revue.

On comprendra qu'il m'est impossible de tout dire, de nommer les personnes dans beaucoup de cas; pour parler d'un Russe, il faut le savoir sous terre ou en Sibérie. Je ne me suis même pas décidé à cette publication qu'après de mûres réflexions; le mutisme soutient le despotisme, les choses qu'on n'ose pas dire n'*existent* qu'à demi.

poir et de décadence n'ont pas de chants pareils; ils ne conviennent guère aux enterrements.

L'inspiration de Pouckhine ne l'a pas trompé. Le sang qui avait afflué au cœur frappé de terreur ne pouvait s'y arrêter: il recommença bientôt à se manifester à l'extérieur.

Déjà on voyait un publiciste élever courageusement la voix pour rallier les timorés. Cet homme qui avait passé toute sa jeunesse en Sibérie, sa patrie, s'occupant du commerce qui ne tarda pas à le dégôûter, s'adonna à la lecture. Dénué de toute instruction, il apprit sans maître le français et l'allemand et vint se fixer à Moscou. Là, sans collaborateurs, sans connaissances, sans nom dans la littérature, il conçut l'idée de rédiger une revue mensuelle. Il étonna bientôt les lecteurs par la variété encyclopédique de ses articles. Il écrivait hardiment sur la jurisprudence et sur la musique, sur la médecine et sur la langue sanscrite. L'histoire russe était une de ses spécialités, ce qui ne l'empêchait pas d'écrire des nouvelles, des romans et enfin des critiques, dans lesquelles il obtint bientôt un grand succès.

Dans les écrits de Polévoï on chercherait en vain une grande érudition, une profondeur philosophique, mais il savait, dans chaque question, relever le côté humanitaire; ses sympathies étaient libérales. Sa revue, le *Télégraphe de Moscou*, a eu une grande influence, et nous devons d'autant plus reconnaître le service qu'elle a rendu, qu'elle se publiait dans le temps le plus sinistre. Que pouvait-on écrire le lendemain de l'insurrection, la veille des exécutions? La position de Polévoï était très difficile. Son obscurité d'alors le sauva des persécutions. On écrivait peu à cette époque; une moitié des hommes de lettres était en exil, l'autre se taisait. Un petit nombre de renégats, comme les frères siamois Gretch et Boulgarine, s'étaient ralliés au gouvernement, après avoir couvert leur participation au 14 décembre par des dénonciations contre leurs amis et par la *suppression* d'un prote qui avait composé sous leurs ordres, à l'imprimerie de Gretch, des proclamations révolutionnaires. Ils dominaient à eux seuls alors le journalisme de Pétersbourg. Ils y faisaient de la police et non de la littérature. Polévoï sut se maintenir contre toute réaction jusqu'en 1834, sans trahir la cause; nous ne devons pas l'oublier.

Polévoï a commencé à démocratiser la littérature russe, il la fit descendre de ses hauteurs aristocratiques et la rendit plus populaire ou au moins plus bourgeoise. Ses plus grands ennemis étaient les autorités littéraires qu'il attaqua avec une ironie impitoyable. Il avait complètement raison de penser que tout anéantissement d'autorité est un acte révolutionnaire et que l'homme qui a su s'émanciper de l'oppression des grands noms et des autorités scolastiques ne peut rester entièrement esclave religieux, ni esclave civil. Avant Polévoï, les critiques se hasardaient quelquefois, au milieu d'une quantité de réticences et d'excuses, à de légères observations sur Derjavine, Karamzine, ou sur Dmitrieff, tout en reconnaissant que leur grandeur était incontestable. Polévoï se mit, dès le premier jour, sur un pied de parfaite égalité, et commença à s'en prendre aux figures graves et dogmatiques de ces grands maîtres. Le vieillard Dmitrieff, poète et ci-devant ministre de la justice, parlait avec tristesse et effroi de l'anarchie littéraire qu'introduisait Polévoï par son manque de respect pour les hommes dont les services étaient reconnus par le pays entier.

Polévoï n'attaqua pas seulement les autorités littéraires, mais encore les savants; il osait douter de leur science, lui, le petit négociant sibérien qui n'avait pas fait d'études. Les savants *ex officio* se lièrent avec les littérateurs émérites aux cheveux blancs et commencèrent une guerre en règle contre le journaliste insurgé.

Polévoï, connaissant le goût du public, anéantissait ses ennemis par des articles mordants. Il répondait par une plaisanterie aux observations savantes et par une impertinence qui faisait rire aux éclats à une dissertation ennuyeuse. On ne peut se faire une idée de la curiosité avec laquelle le public suivait la marche de cette polémique. On eût dit qu'il comprenait qu'en attaquant les autorités littéraires, Polévoï avait en vue d'autres autorités. Il profitait en effet de chaque occasion pour toucher les questions les plus épineuses de la politique et il le faisait avec une adresse admirable. Il disait presque tout, sans qu'on pût jamais s'en prendre à lui. Il faut le dire, la censure contribue puissamment à développer le style et l'art de maîtriser sa parole. L'homme, irrité par un obstacle qui l'offense, veut le vaincre et y parvient presque toujours. La périphrase porte en elle les traces de l'émotion, de la lutte; elle est plus passionnée que le simple énoncé. Un mot

sous-entendu est plus fort sous son voile, toujours transparent pour celui qui veut comprendre. La parole comprimée concentre plus de sens, elle est aigrie; parler de la manière que la pensée soit lucide mais que les mots viennent au lecteur lui-même, c'est la meilleure manière de convaincre. Les sous-entendus augmentent la force de la parole, la nudité comprime l'imagination. Le lecteur qui sait combien l'écrivain doit se tenir en garde lit avec attention; un lien secret s'établit entre lui et l'auteur: l'un cache ce qu'il écrit, l'autre ce qu'il comprend. La censure aussi est une toile d'araignée qui prend les petites mouches et que les grandes déchirent. Les personnalités, les allusions meurent sous *l'encre rouge*; les pensées énergiques, la poésie véritable passent avec mépris à travers ce vestiaire, en se laissant tout au plus un peu brosser ¹.

Avec le *Télégraphe*, les revues commencent à dominer dans la littérature russe. Elles absorbent tout le mouvement intellectuel. On achetait peu de livres, les meilleures poésies et nouvelles voyaient le jour dans les revues, et il fallait quelque chose d'extraordinaire, un poème de Pouckhine ou un roman de Gogol, pour attirer l'attention d'un public aussi clairsemé, que l'est celui des lecteurs en Russie. Dans aucun pays, l'Angleterre exceptée, l'influence des revues n'a été aussi grande. C'est en effet la meilleure forme pour répandre la lumière dans un pays vaste. *Le Télégraphe*, *le Messenger de Moscou*, *le Télescope*, *la Bibliothèque de lecture*, *les Annales patriotiques* et leur fils naturel *le Contemporain*, sans égard à leur tendance très diverse, ont répandu une quantité immense de connaissances, de notions, d'idées pendant les dernières vingt-cinq années. Elles mettaient les habitants des gouvernements d'Omsk et de Tobolsk dans la possibilité de lire les romans de Dickens ou de George Sand, deux mois après leur

¹ Après la révolution de 1848, la censure est devenue a monomanie de Nicolas. Non content de la censure ordinaire et des deux censures qu'il a établies hors de ses Etats, à Iassy et à Bucarest, où l'on n'écrit pas en russe, il a créé une seconde censure à Pétersbourg; nous sommes disposés à espérer que cette double censure sera plus utile que la censure simple. On arrivera à imprimer les livres russes hors de la Russie, on le fait déjà, et c'est à savoir qui sera plus adroit, de la parole libre ou de l'empereur Nicolas.

apparition à Londres ou à Paris. Leur périodicité même avait l'avantage de réveiller les lecteurs paresseux.

Polévoï a trouvé le moyen de continuer *le Télégraphe* jusqu'en 1834. Et pourtant la persécution de la pensée redoubla après la révolution de Pologne. L'absolutisme vainqueur perdit toute fausse honte, toute pudeur. On punissait les espiègleries d'écoliers comme des révoltes à main armée, on exilait des enfants de 15 à 16 ans, on les faisait soldats à vie. Un étudiant de l'Université de Moscou, Poléjaïeff, déjà connu par ses poésies, fit quelques vers libéraux. Nicolas, sans le faire juger, le fit venir chez lui, lui ordonna de lire ses vers à haute voix, *l'embrassa* et l'envoya comme simple soldat dans un régiment, peine absurde qui ne pouvait surgir que dans l'esprit d'un gouvernement insensé qui prend l'armée russe pour une maison de correction ou pour un bagne. *Huit ans* après, le soldat Poléjaïeff mourut à l'hôpital militaire. Un an plus tard, les frères *Kritzki*, également étudiants de Moscou, allaient aux colonies disciplinaires pour avoir, si je ne me trompe pas, cassé le buste de l'empereur. Depuis, personne n'a entendu parler d'eux. En 1832, sous le prétexte d'une société secrète, on arrêtait une douzaine d'étudiants qu'on envoyait ensuite aux garnisons d'Orenbourg où on leur adjoignait le fils d'un ministre luthérien, *Jules Kolreif*, qui n'a jamais été sujet russe, qui ne s'est jamais occupé que de musique, mais qui avait osé dire qu'il ne voyait pas de devoir à dénoncer ses amis. En 1834, on nous jeta, mes amis et moi, dans les prisons, et, après huit mois, on nous exila en qualité de scribes aux chancelleries des provinces éloignées. On nous accusait de *l'intention* de former une société secrète et de vouloir faire de la propagande saint-simonienne; on nous lut, par forme de mauvaise plaisanterie, la sentence de mort et l'on nous annonça que l'empereur, avec la bonté impardonnable qui le caractérise, n'avait ordonné contre nous qu'une peine correctionnelle — l'exil. Cette punition a duré plus de cinq ans.

Le *Télégraphe* fut suspendu le même an 1834. Polévoï, en perdant son journal, se trouva dérouté. Ses essais littéraires ne marchèrent plus; aigri et désappointé, il quitta Moscou pour aller vivre à Pétersbourg. Un étonnement douloureux accueillit les premiers numéros de sa nouvelle revue (*Le Fils de la Patrie*).

Il devint soumis, flatteur. C'était triste de voir ce lutteur audacieux, cet ouvrier infatigable, qui avait su traverser les temps les plus difficiles, sans désertier son poste, transiger avec ses ennemis, dès qu'on eut suspendu sa revue. C'était triste d'entendre le nom de Polévoï accouplé aux noms de Gretch et de Boulgarine, triste aussi d'assister à la représentation de ses pièces dramatiques applaudies par les agents secrets et les laquais officiels.

Polévoï sentait sa chute, il en souffrait, il devint abattu. Il voulait même sortir de sa fausse position, se justifier, mais il n'en avait pas la force et il se compromettait ainsi auprès du gouvernement sans rien gagner vis-à-vis du public. Sa nature plus noble que sa conduite ne pouvait supporter longtemps cette lutte. Il mourut bientôt, laissant ses affaires dans un désarroi complet. Toutes ses concessions ne lui ont rien apporté.

Il y eut deux continuâtes de l'œuvre de Polévoï, Sénkofski et Bélinnski.

Sénkofski, Polonais russifié, orientaliste et académicien, a été un écrivain plein d'esprit, grand travailleur, sans aucune opinion, à moins d'appeler opinion un profond mépris des hommes et des choses, des convictions et des théories. Sénkofski fut le véritable représentant du *pli* que l'esprit public avait pris depuis 1825, un vernis brillant mais glacé, un sourire de dédain qui cachait souvent un remords, une soif de jouissance aiguillonnée par l'incertitude qui planait sur le sort de chaque homme, un matérialisme moqueur et pourtant triste, des plaisanteries gênées d'homme en prison.

Bélinnski fut l'antithèse de Sénkofski, c'était un type de la jeunesse studieuse de Moscou, martyr de ses doutes et de ses pensées, enthousiaste, poète dans la dialectique, froissé par tout ce qui l'entourait, il se consumait en tourments. Cet homme palpait d'indignation et frémissait de rage au spectacle éternel de l'absolutisme russe.

Sénkofski fonda sa revue comme on fonde une entreprise commerciale. Nous ne partageons pas cependant l'avis de ceux qui voyaient en elle une tendance gouvernementale. Elle fut lue avec avidité dans toute la Russie, ce qui n'est jamais arrivé à un journal ou à un livre écrit dans les intérêts du pouvoir. *L'Abeille du Nord* protégée par la police, n'a fait une exception à cette

règle qu'en apparence, c'était la *seule* feuille politique et non officielle qui fût tolérée, ce qui explique sa vogue; mais dès que les journaux officiels ont eu une rédaction supportable, *l'Abeille du Nord* a été délaissée par ses lecteurs. Il n'y a pas de gloire, de réputation qui ait pu supporter le contact mortel et avilissant du gouvernement. Tous ceux qui lisent en Russie détestent le pouvoir; tous ceux qui l'aiment ne lisent pas ou ne lisent que des futilités françaises. Pouchkine, la plus grande illustration russe, a été délaissé quelque temps pour un compliment qu'il a fait à Nicolas, après le choléra, et pour deux poésies politiques. Gogol, l'idole des lecteurs russes, tomba tout à coup dans le plus profond mépris pour une brochure servile. Polévoï s'éclipsa le jour où il fit alliance avec le gouvernement. On ne pardonne pas en Russie à un renégat.

Sénkofski parlait avec mépris du libéralisme et de la science, mais en revanche, il n'avait de respect pour rien. Il s'imaginait être éminemment pratique, parce qu'il prêchait un matérialisme théorique, et, comme tous les théoriciens, il a été dépassé par d'autres théoriciens beaucoup plus abstraits, mais qui avaient des convictions ardentes, ce qui est infiniment plus pratique et plus près de l'action que la *practologie*.

Ridiculisant tout ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme, Sénkofski, sans le vouloir, détruisait dans les esprits le monarchisme. Prêchant le confort, les joies sensuelles, il amenait les hommes à la pensée très simple qu'il est impossible de jouir en pensant continuellement aux gendarmes, aux dénonciations et à la Sibérie, que la peur n'est pas confortable, et qu'il n'y a pas d'homme qui puisse bien dîner s'il ne sait pas où il couchera.

Sénkofski était de son temps; en balayant à l'entrée d'une nouvelle époque, il mêlait des objets de valeur avec la poussière, mais il déblayait le terrain pour un autre temps qu'il ne comprenait pas. Il le sentait lui-même, et, dès que quelque chose de nouveau et d'énergique eut percé dans la littérature, Sénkofski plia ses voiles, et s'effaça bientôt complètement.

Sénkofski avait été entouré d'un cercle de jeunes littérateurs qu'il perdait en corrompant leur goût. Ils introduisirent un genre qui paraissait brillant à la première vue et frelaté à la seconde. Poésie de Pétersbourg, ou mieux encore de Vassilei-

Ostrov¹, il n'y avait rien de vivant, de réel dans les images hystériques qu'évoquaient les Koukolnik, les Bénédiktoff, les Timoféïeff etc. De pareilles fleurs ne pouvaient s'épanouir qu'aux pieds du trône impérial et à l'ombre de la forteresse de Pierre et Paul.

A Moscou, la revue qui remplaça *le Télégraphe* supprimé fut *le Télescope*; cette revue n'a pas eu autant de longévité que celle qui l'avait précédée, mais sa mort fut des plus glorieuses. Ce fut elle qui inséra la célèbre lettre de *Tchaadaïeff*. La revue fut immédiatement supprimée, le censeur mis à la retraite, le rédacteur en chef exilé à Oust-Syssolsk. La publication de cette lettre fut un événement des plus graves. Ce fut un défi, un signe de réveil; elle rompit la glace après le 14 décembre. Enfin, il vint un homme dont l'âme débordait d'amertume; il trouva une langue terrible pour dire avec une éloquence funèbre, avec un calme accablant tout ce qui s'était accumulé d'acerbe, en dix années, dans le cœur du Russe civilisé. Cette lettre fut le testament d'un homme qui abdique ses droits, non par amour pour ses héritiers, mais par dégoût; sévère et froid, l'auteur demande compte à la Russie de toutes les souffrances dont elle abreuve un homme qui ose sortir de l'état de brute. Il veut savoir ce que nous achetons à ce prix, par quoi nous avons mérité cette situation; il l'analyse avec une profondeur désespérante, inexorable, et après avoir terminé cette vivisection, il se détourne avec horreur, en maudissant le pays dans son passé, dans son présent et dans son avenir. Oui, cette sombre voix ne se fit entendre que pour dire à la Russie qu'elle n'a jamais existé humainement, qu'elle ne représente «qu'une lacune de l'intelligence humaine, qu'un exemple instructif pour l'Europe». Il dit à la Russie que son passé a été inutile, que son présent est superflu et qu'elle n'a aucun avenir.

Sans être d'accord avec Tchaadaïeff, nous comprenons parfaitement la voie qui l'a conduit à ce point de vue noir et désespéré; d'autant plus, que jusqu'à présent les faits parlent pour lui et non contre lui. Nous croyons; et lui, il n'a qu'à montrer du doigt; nous espérons, et il lui suffit d'ouvrir un journal pour prouver qu'il a raison. La conclusion à laquelle arrive Tchaadaïeff ne peut

¹ Une sorte de Quartier Latin, centre d'habitation des hommes de lettres et d'artistes, *inconnus* dans les autres parties de la ville.

soutenir aucune critique, et ce n'est point là qu'il faut chercher l'importance de cette publication; c'est par le lyrisme de son indignation austère qui secoue l'âme et la laisse longtemps sous une impression pénible, qu'elle conserve sa signification. On a reproché à l'auteur sa dureté, mais c'est elle qui fait son plus grand mérite. On ne doit pas nous ménager; nous oublions trop vite notre position, nous sommes trop habitués à nous distraire entre les murs d'une prison.

Un cri de douleur et de stupéfaction accueillit cet article, il effraya, il blessa même ceux qui en partageaient les sympathies, et pourtant il n'avait fait qu'énoncer ce qui agitait vaguement l'âme de chacun de nous. Qui de nous n'a pas eu ces moments de colère, dans lesquels il haïssait ce pays qui n'a que des tourments pour réponse à toutes les aspirations généreuses de l'homme, qui se hâte de nous réveiller pour nous appliquer la torture? Qui de nous n'a pas désiré de s'arracher à tout jamais de cette prison qui occupe le quart du globe terrestre; à cet empire monstre où chaque commissaire de police est un souverain et le souverain un commissaire de police couronné? Qui de nous ne s'est pas livré à tous les entraînements pour oublier cet enfer frappé à la glace, pour obtenir quelques moments d'ivresse et de distraction? Nous voyons maintenant les choses d'une autre face, nous envisageons l'histoire russe d'une autre manière, mais il n'y a pas de raison pour nous rétracter ou pour nous repentir de ces moments de désespoir; nous les avons payés trop cher pour les céder; ils ont été notre droit, notre protestation, ils nous ont sauvés.

Tchaadaïeff se tut, mais on ne le laissa pas tranquille. Les aristocrates de Pétersbourg, ces Bénkendorf, ces Kleinmikhel s'offensèrent pour la Russie. Un grave allemand, Viguel, chef probablement protestant, du département des cultes, se gendarma pour l'orthodoxie russe. L'empereur fit déclarer Tchaadaïeff atteint d'aliénation mentale. Cette farce de mauvais goût ramena à Tchaadaïeff même ses ennemis; son influence à Moscou s'en accrut. L'aristocratie même baissa la tête devant cet homme de la pensée et l'entoura de respect et d'attention, donnant ainsi un démenti éclatant à la plaisanterie impériale.

La lettre de Tchaadaïeff résonna comme une trompette d'appel: le signal fut donné et de tous côtés partirent de nouvelles

voix; de jeunes lutteurs entrèrent dans l'arène, témoignant du travail silencieux qui s'était fait pendant ces dix années.

Le 14 (26) décembre avait trop profondément tranché le passé, pour qu'on eût pu continuer la littérature qui l'avait précédé. Le lendemain de ce grand jour pouvait venir encore un jeune homme plein des fantaisies et des idées de 1825, Vénévitinoff. Le désespoir, comme la douleur après une blessure, ne vient pas immédiatement. Mais à peine eut-il prononcé quelques nobles paroles, qu'il disparut comme les fleurs d'un ciel plus doux qui meurent au souffle glacé de la Baltique.

Vénévitinoff n'était pas né viable pour la nouvelle atmosphère russe. Pour pouvoir supporter l'air de cette époque sinistre, il fallait une autre trempe, il fallait être habitué dès l'enfance à cette bise âpre et continue, il fallait s'acclimater aux doutes insolubles, aux vérités les plus amères, à sa propre faiblesse, aux insultes de tous les jours; il fallait prendre l'habitude dès la plus tendre enfance de cacher tout ce qui agitait l'âme et de ne rien perdre de ce qu'on y avait enseveli; au contraire, de mûrir dans une colère muette tout ce qui se déposait au cœur. Il fallait savoir haïr par amour, mépriser par humanité, il fallait avoir un orgueil sans bornes pour porter la tête haute les menottes aux mains et aux pieds.

Chaque chant d'*Onéguine* qui paraissait après 1825 était de plus en plus profond. Le premier plan du poète avait été léger, serein, il l'avait tracé dans un autre temps; il avait été entouré alors d'un monde qui se plaisait à ce rire ironique, mais bienveillant, enjoué. Les premiers chants d'*Onéguine* nous rappellent beaucoup le comique caustique mais cordial de Gribouïéoff. Les larmes et le rire, tout se changea.

Les deux poètes auxquels nous pensons et qui expriment la nouvelle époque de la poésie russe, sont Lermontoff et Koltzoff. C'étaient deux voix fortes venant de deux côtés opposés.

Rien ne peut démontrer avec plus de clarté le changement opéré dans les esprits, depuis 1825, que la comparaison de Pouchkine et de Lermontoff. Pouchkine, souvent mécontent et triste, froissé et plein d'indignation, est pourtant prêt à faire la paix. Il la désire, il n'en désespère pas; une corde de réminiscence des temps de l'empereur Alexandre ne cessait de vibrer dans son cœur.

Lermontoff était tellement habitué au désespoir, à l'antagonisme, que non seulement il ne cherchait pas à en sortir, mais qu'il ne concevait la possibilité ni d'une lutte, ni d'un accommodement. Lermontoff n'a jamais appris à espérer, il ne se dévouait pas, parce qu'il n'y avait rien qui sollicitât ce dévouement. Il ne portait pas sa tête avec fierté au bourreau, comme Pestel et Ryléieff, parce qu'il ne pouvait croire à l'efficacité du sacrifice; il se jeta de côté et périt pour rien.

Le coup de pistolet qui avait tué Pouchkine réveilla l'âme de Lermontoff. Il écrivit une ode énergique dans laquelle, flétrissant les viles intrigues qui avaient précédé le duel, intrigues tramées par des ministres littérateurs et des journalistes espions, il s'écria avec une indignation de jeune homme: «Vengeance, empereur, vengeance!» Le poète expia cette seule inconséquence par un exil au Caucase. Cela se passa en 1837; en 1841, le corps de Lermontoff descendit dans une fosse aux pieds des monts du Caucase.

И то, что ты сказал перед кончиной,
Из слушавших тебя не понял ни единый...
...Твоих последних слов
Глубокое и горькое значенье
Потеряно...

«Et ce que tu as dit avant ta fin, personne ne l'a compris de ceux qui t'écoutèrent. Le sens profond et amer de tes dernières paroles est perdu»¹.

Par bonheur, nous n'avons pas perdu ce que Lermontoff a écrit durant les quatre dernières années de sa vie. Il appartient entièrement à notre génération. Nous tous, nous étions trop jeunes pour prendre part au 14 décembre. Réveillés par ce grand jour, nous ne vîmes que des exécutions et des bannissements. Réduits à un silence forcé, étouffant nos pleurs, nous avons appris à nous concentrer, à couvrir nos pensées, et quelles pensées? Ce n'étaient plus les idées du libéralisme civilisateur, les idées du progrès, c'étaient des doutes, des négations, des pensées de rage. Habitué à ces sentiments, Lermontoff ne pouvait se sauver dans le lyrisme, ainsi que l'avait fait Pouchkine. Il traînait le boulet du scepticisme dans toutes ses fantaisies, dans toutes ses jous-

¹ Vers que Lermontoff a adressés à la mémoire du prince Odoïefski mort au Caucase comme soldat, un des condamnés du 14 décembre.

sances. Une pensée mâle et triste ne quittait jamais son front, elle perce dans toutes ses poésies. Ce n'était pas une pensée abstraite qui cherchait à s'orner des fleurs de la poésie; non, la réflexion de Lermontoff c'est sa poésie, son tourment, sa force¹. Il avait des sympathies plus profondes pour Byron que n'en a eu Pouchkine. Au malheur d'une trop grande perspicacité, il ajoutait un autre, l'audace de dire beaucoup de choses sans fard ni ménagements. Les êtres faibles, froissés, ne pardonnent jamais cette sincérité. On parlait de Lermontoff comme d'un enfant gâté de maison aristocratique, comme d'un de ces désœuvrés qui périssent dans l'ennui et la satiété. On n'a pas voulu voir combien a lutté cet homme, combien il a souffert, avant d'oser exprimer ses pensées. Les hommes supportent avec beaucoup plus d'indulgence les injures et la haine qu'une certaine maturité de la pensée, que l'isolement qui ne veut partager ni leurs espérances, ni leurs craintes et qui ose avouer ce divorce. Lorsque Lermontoff quittait Pétersbourg pour se rendre au Caucase exilé pour la seconde fois il était bien las, et disait à ses amis qu'il allait chercher au plus vite la mort. Il a tenu sa parole.

Quel est donc enfin ce monstre qui s'appelle Russie, auquel il faut tant de victimes et qui ne laisse à ses enfants que la triste alternative de se perdre moralement, dans un milieu antipathique à tout ce qu'il y a d'humain, ou de mourir au début de leur vie? Abîme sans fond, où périssent les meilleurs nageurs, où les plus grands efforts, les plus grands talents, les plus grandes facultés s'engloutissent avant d'avoir réussi en rien.

Et pourtant comment douter de l'existence des forces en germes, lorsqu'on voit s'élever du plus bas fond de la nation une voix comme celle de Koltzoff?

Pendant un siècle, même un siècle et demi, le peuple n'a chanté que les vieilles chansons ou des monstruosité fabriquées vers le milieu du règne de Catherine II. Il y a bien eu quelques essais d'imitation assez heureux au commencement de notre siècle, mais ces productions artificielles manquaient de vérité; c'étaient des efforts et des caprices. C'est du sein même de la Russie villageoise

¹ Les poésies de Lermontoff sont parfaitement traduites en allemand par M. Bodenstedt. Il y a une traduction française de son roman le *Héros de nos jours* par M. Chopin.

que partirent les nouvelles chansons. Un bouvier conduisant ses troupeaux à travers les steppes les composa d'inspiration. Koltzoff était complètement un enfant du peuple. Né à Voronège il a été à une école paroissiale avant dix ans, il n'y a appris qu'à lire et à écrire sans orthographe. Son père, marchand de bétail, lui fit embrasser son métier. Il conduisait les troupeaux, au travers de centaines de verstes, et prit ainsi l'habitude de la vie nomade, qui se reflète dans la meilleure partie de ses chansons. Le jeune bouvier aimait la lecture et relisait continuellement quelque poète russe qu'il prenait pour modèle, ses essais d'imitation faussaient son instinct poétique. Son véritable talent perça enfin, il fit des chansons populaires en petit nombre, mais qui sont autant de chefs-d'œuvre. Ce sont bien là les chansons du peuple russe. On y retrouve cette mélancolie qui en fait le trait caractéristique, cette tristesse navrante, ce débordement de la vie (*oudale molo-détzkaïa*). Koltzoff a montré combien il y a de poésie cachée dans l'âme du peuple russe, et qu'après un long et profond sommeil, il y avait quelque chose qui s'agitait dans sa poitrine. Nous avons d'autres exemples de poètes, d'hommes d'Etat, d'artistes qui sont sortis du peuple, mais ils en sont sortis dans le sens littéral du mot, en brisant tout lien commun avec lui. Lomonossoff a été le fils d'un pêcheur de la Mer Blanche. Il prit la fuite de la maison paternelle pour s'instruire, entra dans une école ecclésiastique et se rendit ensuite en Allemagne où il cessa d'être du peuple. Il n'y a rien de commun entre lui et la Russie agricole, si ce n'est le lien qui unit les individus de la même race. Koltzoff resta au milieu des troupeaux et des affaires de son père qui le détestait et qui, secondé de ses autres parents, lui rendit la vie si dure, qu'il en mourut en 1842. Koltzoff et Lermontoff ont débuté et sont morts vers la même époque. Après eux, la poésie russe devint muette.

Mais en prose l'activité redoubla et prit une autre direction.

Gogol, sans être du peuple comme Koltzoff, par sa condition, l'est par ses goûts et par la tournure de son esprit. Gogol est complètement indépendant de l'influence étrangère; il ne connaissait aucune littérature, lorsqu'il s'était déjà fait un nom. Il sympathisait plutôt avec la vie du peuple qu'avec celle de la cour, ce qui est naturel de la part d'un Petit-Russien.

Le Petit-Russien, même anobli, ne rompt jamais aussi brusquement avec le peuple que le fait un Russe. Il aime son pays, son idiome, les traditions de la cosaquerie et des hetmans. L'indépendance de l'Ukraine, sauvage et guerrière, mais républicaine et démocratique, s'était maintenue à travers les siècles jusqu'à Pierre I^{er}. Les Petits-Russiens tracassés par les Polonais, les Turcs et les Moscovites, entraînés dans une guerre éternelle contre les Tartares de la Crimée, n'ont jamais succombé. La Petite-Russie, en s'unissant volontairement à la Grande, stipula des droits considérables en sa faveur. Le tzar Alexis jura de les observer. Pierre I^{er}, prétextant la trahison de Mazeppa, ne laissa debout qu'un simulacre de ces privilèges; Elisabeth et Catherine y introduisirent le servage. Le pauvre pays protestait, mais comment pouvait-il s'opposer à cette avalanche fatale qui roulait du Nord jusqu'à la Mer Noire, et couvrait tout ce qui portait le nom russe du même linceul d'un esclavage uniforme et glacé? L'Ukraine subit le sort de Novgorod, de Pskov, mais beaucoup plus tard, et un seul siècle de servitude n'a pu effacer tout ce qu'il y avait d'indépendant et de poétique dans ce brave peuple. Il y a là plus de développement individuel, plus de teinte locale que chez nous; chez nous, un malheureux uniforme couvre indistinctement toute la vie populaire. Les hommes naissent pour se courber devant une fatalité injuste, et meurent sans traces, laissant leurs enfants recommencer la même vie désespérante. Notre peuple ne connaît pas son histoire, tandis que chaque village en Petite-Russie a sa légende. Le peuple russe ne se souvient que de Pougatcheff et de 1812.

Les nouvelles par lesquelles débuta Gogol forment une série de tableaux de mœurs et de paysages de la Petite-Russie d'une beauté réelle, pleine de gaiété, de grâce, de mouvement et d'amour. Des nouvelles pareilles sont impossibles dans la Grande-Russie, faute de sujet, d'original. Chez nous, les scènes populaires prennent de suite une face sombre et tragique qui oppresse le lecteur; je dis tragique, seulement dans le sens de Laocoon. C'est le tragique d'un destin auquel l'homme succombe sans lutte. La douleur se change en rage et en désolation, le rire en ironie amère et haineuse. Qui peut lire sans frémir d'indignation et de honte le roman magnifique *Anton Gorémyka*, et le chef-d'œuvre de J. Tourguéneff *Recits du Chasseur*?

A mesure que Gogol sort de la Petite-Russie et s'approche de la Russie centrale, les images naïves et gracieuses disparaissent. Plus de héros demi-sauvage dans le genre de *Tarass Boulba*¹, plus de vieillard débonnaire et patriarcal qu'il a si bien dépeint dans les *Gens d'autrefois*. Sous le ciel moscovite, tout en lui devient sombre, brumeux, hostile. Il rit toujours, il rit même plus qu'auparavant, mais c'est d'un autre rire, et il n'y a que les gens d'une grande dureté de cœur ou d'une grande simplicité d'âme qui se soient laissés prendre à ce rire. Passant de ses Petits-Russiens et Cosaques aux Russes, Gogol laisse de côté le peuple, et s'arrête à ses deux ennemis les plus acharnés: le fonctionnaire et le seigneur. Jamais personne n'a fait avant lui, sur le *tchinovnik* russe, un cours si complet d'anatomie pathologique. Le rire sur les lèvres, il pénètre sans ménagement dans les replis les plus cachés de cette âme impure et maligne. La comédie de Gogol le *Réviseur*, son roman les *Ames Mortes*, sont une terrible confession de la Russie contemporaine et qui font pendant aux révélations de Kochikhine au XVII^e siècle².

L'empereur Nicolas se pâmait de rire en assistant aux représentations du *Réviseur*!!!

Le poète, désespéré de n'avoir produit que cette auguste hilarité et le rire suffisant des employés, parfaitement identiques avec ceux qu'il a représentés, quoique plus protégés par la censure, crut devoir expliquer, dans une introduction, que sa comédie est non seulement très risible mais encore très triste,— «qu'il y a des larmes chaudes derrière son sourire».

Après le *Réviseur*, Gogol se tourna vers la noblesse campagnarde, et mit au grand jour cette population inconnue qui se tient derrière les coulisses, loin des chemins et des grandes villes, enfouie au fond des campagnes, cette Russie de gentillâtres, qui, sans bruit, tout au soin de leurs terres, couvent une corruption plus profonde que celle de l'Occident. Nous les vîmes, enfin,

¹ *Tarass Boulba*, les *Gens d'autrefois* et encore quelques nouvelles de Gogol sont traduites en français par M. Viardot. Il y a une traduction allemande des *Ames Mortes*.

² Un diplomate russe du temps d'Alexis, père de Pierre I, qui avait émigré en Suède craignant les persécutions du tzar et qui a été décapité à Stockholm pour un assassinat.

grâce à Gogol, quitter leurs manoirs, leurs maisons seigneuriales, et défiler devant nous sans masque, sans fard, toujours ivres et voraces, esclaves du pouvoir sans dignité, et tyrans de leurs serfs sans compassion; suçant la vie et le sang du peuple avec le naturel et la naïveté de l'enfant qui se nourrit du sein de sa mère.

Les *Ames Mortes* secouèrent toute la Russie.

Une pareille accusation était nécessaire à la Russie contemporaine. C'est l'histoire de la maladie faite de main de maître. La poésie de Gogol est un cri de terreur et de honte, que pousse un homme dégradé par la vie banale, et qui voit tout à coup dans une glace ses traits abrutis. Mais pour qu'un cri pareil puisse s'échapper d'une poitrine, il faut qu'il y ait des parties saines et une grande force de réhabilitation. Celui qui avoue franchement ses faiblesses et ses défauts, sent qu'ils ne forment pas la substance de son être, qu'ils ne l'absorbent pas entièrement, qu'il y a encore en lui quelque chose qui échappe et résiste à la chute; qu'il peut encore racheter le passé, et, non seulement relever la tête, mais devenir, comme dans la tragédie de Byron, Sardanapal héros de Sardanapal efféminé.

Là, nous nous trouvons derechef face à face avec cette grande question: où sont les preuves que le peuple russe puisse se relever et quelles sont les preuves du contraire? Cette question, ainsi que nous l'avons vu, avait préoccupé tous les hommes pensants, sans qu'aucun d'eux ait trouvé une solution.

Polévoï qui encourageait les autres, ne croyait en rien; se serait-il autrement laissé décourager si vite et aurait-il passé à l'ennemi, au premier revers? *La Bibliothèque de lecture* sauta à pieds joints par-dessus ce problème, tourna la question sans faire un effort pour la résoudre. La solution de Tchaadaïeff n'en est pas une.

La poésie, la prose, l'art et l'histoire nous montraient la formation et le développement de ce milieu absurde, de ces mœurs blessantes, de ce pouvoir monstrueux, mais personne ne faisait voir d'issue. Fallait-il donc s'acclimater, comme le fit plus tard Gogol, ou courir au-devant de sa perte comme Lermontoff? Il était impossible de nous acclimater; il nous répugnait de périr; quelque chose disait au fond de notre cœur qu'il était trop tôt de s'en aller, il semblait qu'il y avait encore des âmes vivantes derrière *les âmes mortes*.

Et les questions reparaissaient avec plus d'intensité, tout ce qui espérait encore demandait une solution à tout prix.

Après l'année 1840, deux opinions absorbèrent l'attention publique. De la controverse scolastique elles passèrent bientôt dans la littérature, et de là, dans la société.

Nous parlons du panslavisme moscovite et de l'européisme russe.

La lutte entre ces deux opinions est close par la révolution de 1848. Ce fut la dernière polémique animée qui eût occupé le public, et par cela même elle a une certaine gravité. Nous lui consacrerons en conséquence le chapitre suivant.





VI PANSLAVISME MOSCOVITE ET EUROPÉISME RUSSE

Le temps de la réaction contre la réforme de Pierre I^{er} était venu, non seulement pour le gouvernement, qui reculait devant son propre principe et reniait la civilisation occidentale, au nom de laquelle Pierre I^{er} avait foulé aux pieds la nationalité, mais encore pour les hommes que le gouvernement avait détachés du peuple, sous prétexte de civilisation, et qu'il commença à pendre lorsqu'ils furent civilisés.

Le retour aux idées nationales conduisait naturellement à une question dont le simple énoncé contenait déjà la réaction contre la période de Pétersbourg. Ne faut-il pas chercher une issue à la déplorable situation dans laquelle nous nous voyons, en nous rapprochant du peuple que nous méprisons sans le connaître? Ne fallait-il pas revenir à un ordre de choses plus conforme au caractère slave et quitter la voie de la civilisation exotique et forcée? Question grave et d'un intérêt actuel. Mais à peine fut-elle posée, qu'il se trouva un groupe d'hommes, qui, donnant de suite une solution positive, formèrent un système exclusif dont ils firent, non seulement une doctrine, mais une religion. La logique de la réaction est rapide comme celle des révolutions.

La plus grande erreur des *Slavophiles* fut d'avoir vu une réponse dans la question même, et d'avoir confondu la possibilité avec la réalité. Ils pressentaient qu'ils étaient sur le chemin qui mène à de grandes vérités et qui doit changer notre manière d'envisager les événements contemporains. Mais, au lieu d'aller en avant et de travailler, ils s'en tenaient à ce pressentiment.

De cette manière, en faussant les faits, ils ont faussé leur propre entendement. Leur jugement n'était plus libre, ils ne voyaient plus de difficultés, tout leur paraissait résolu, tranché. Ils ne cherchaient pas la vérité mais des objections à leurs antagonistes.

Les passions se mêlèrent à la polémique. Les *Slavophiles* exaltés se ruèrent avec acharnement sur toute la période de Pétersbourg, sur tout ce qu'a fait Pierre le Grand, et enfin, sur tout ce qui était européisé, civilisé. On peut comprendre et justifier cet entraînement comme un acte d'opposition, mais par malheur, cette opposition alla trop loin, et se vit alors, d'une manière étrange, placée du côté du gouvernement contre ses propres aspirations à la liberté.

Après avoir décidé *a priori* que tout ce qui était venu des *Allemands* ne valait rien, que tout ce qui avait été introduit par Pierre I^{er} était détestable, les *Slavophiles* revinrent à l'admiration des formes étroites de l'Etat moscovite et, abdiquant leur propre raison et leurs propres lumières, ils coururent s'abriter avec ferveur sous la croix de l'église grecque. Nous autres ne pouvions leur concéder de pareilles tendances, d'autant plus que les *Slavophiles* s'abusaient étrangement sur l'organisation de l'Etat moscovite et prêtaient à l'orthodoxie grecque une importance qu'elle n'a jamais eue. Remplis d'indignation contre le despotisme, ils arrivaient à un esclavage politique et moral; avec toutes les sympathies pour la nationalité slave, ils sortaient, par une porte opposée, de cette même nationalité. L'orthodoxie grecque les entraînait vers le byzantisme, et, en effet, ils se dirigeaient rapidement vers cet abîme de stagnation dans lequel ont disparu les vestiges du monde ancien. Si les formes et l'esprit de l'Occident ne convenaient pas à la Russie, qu'y avait-il de commun entre elle et l'organisation du Bas-Empire? Où le lien organique entre les Slaves, barbares par jeunesse, et les Grecs, barbares par décrépitude s'est-il manifesté? Et enfin qu'est-ce que cette Byzance si ce n'est Rome, la Rome de la décadence, Rome sans réminiscences glorieuses, sans remords? Quels nouveaux principes Byzance a-t-elle apportés à l'histoire? Est-ce l'orthodoxie grecque? Mais elle n'est que le catholicisme apathique; les principes sont tellement les mêmes, qu'il a fallu sept siècles de controverses et de dissensions pour faire croire à des diffé-

rences de principes. Est-ce l'organisation sociale? Mais elle était basée dans l'empire oriental sur l'autorité absolue, sur l'obéissance passive, sur l'absorption complète de l'individu par l'Etat, de l'Etat par l'empereur.

Est-ce qu'un tel Etat pouvait communiquer une vie nouvelle à un peuple jeune? Les Slaves occidentaux du Midi ont été dans un contact prolongé avec les Grecs du Bas-Empire, qu'est-ce qu'ils y ont gagné?

On a déjà oublié ce qu'étaient ces troupeaux d'hommes parqués par les empereurs grecs, sous la bénédiction des patriarches de Constantinople. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les lois de lèse-majesté, récemment si bien imitées par l'empereur Nicolas et son jurisconsulte Hube, pour apprécier cette casuistique de la servitude, cette philosophie de l'esclavage. Et ces lois ne concernaient que le temporel: venaient ensuite les lois canoniques qui réglaient les mouvements, la forme des habits, la nourriture et le rire. On se figure ce que devenait l'homme pris dans le double filet de l'Etat et de l'église, continuellement tremblant et menacé, ici par le juge sans appel et le bourreau obéissant, là par le prêtre agissant au nom de Dieu et par les *épithémies* qui liaient dans ce monde et dans l'autre.

Où voit-on l'influence bienfaisante de l'église orientale? Quel est le peuple qu'elle ait civilisé ou émancipé parmi tous ceux qui l'ont acceptée, depuis le IV^{me} siècle jusqu'à nos jours? Est-ce l'Arménie, la Géorgie, sont-ce les peuplades de l'Asie Mineure, les pauvres habitants de Trébisonde? Est-ce enfin la Morée? On nous dira peut-être que l'église ne pouvait rien faire de ces peuples usés, corrompus, sans avenir. Mais les Slaves, race saine de corps et d'âme, y ont-ils gagné quelque chose? L'église orientale s'introduisait en Russie à l'époque florissante et sereine de Kiev, sous le grand prince Vladimir. Elle l'a conduite au temps triste et abject décrit par Kochikhine, elle a béni et sanctionné toutes les mesures prises contre la liberté du peuple. Elle a enseigné aux tzars le despotisme byzantin, elle a prescrit au peuple une obéissance aveugle, même lorsqu'on l'attachait à la glèbe et qu'on le courbait au servage. Pierre le Grand paralysa l'influence du clergé; ce fut un de ses actes les plus importants; et l'on voudrait la ressusciter?

Le slavisme qui n'attendait le salut de la Russie que de la réhabilitation du régime byzantino-moscovite n'émancipait pas, mais liait; n'avancait pas, mais reculait. Les *Européens*, ainsi que les appelaient les *Slavophiles*, ne voulaient pas échanger un collier d'esclavage allemand contre un collier slavo-orthodoxe, ils voulaient se libérer de tous les colliers possibles. Il ne s'efforçaient pas de rayer les temps qui s'étaient écoulés depuis Pierre I^{er}, les efforts d'un siècle si dur, si rempli de fatigues. Ce qu'on avait obtenu par tant de souffrances, par des torrents de sang, ils ne voulaient pas l'abdiquer pour revenir à un ordre de choses étroit, à une nationalité exclusive, à une église stationnaire. Les Slavophiles avaient beau dire comme les légitimistes, qu'on pouvait en prendre le bon côté et laisser le mauvais. C'était une erreur fort grave, ils en commettaient une autre qui est commune à tous les réactionnaires. Adorateurs du principe historique, ils oubliaient constamment que tout ce qui s'était passé depuis Pierre I^{er} était aussi de l'histoire, et qu'aucune force vivante, pour ne pas parler des revenants, ne pouvait effacer les faits accomplis, ni éliminer leurs suites.

Tel est le point de vue duquel partit une vive polémique contre les Slavophiles. A côté d'elle, les autres intérêts, qui se débattaient dans les journaux, descendirent au second rang. La question, en effet, était palpitante d'intérêt.

Sénkofski lança une nuée de ses flèches les plus acerbes dans le camp des Slavophiles avec une adresse parfaite. Satisfait des éclats de rire qu'il provoqua contre ses victimes, il se retira avec orgueil. Il n'était pas fait pour une polémique sérieuse. Mais un autre journaliste releva *la mitaine*¹ des Slaves jetée à Moscou, et déroula bravement le drapeau de la civilisation européenne contre la lourde bannière, à l'image de la vierge byzantine, que portaient les Slavophiles.

Ce lutteur, qui parut à la tête des *Annales patriotiques*, ne prédisait pas de grands succès aux Slavophiles. C'était un homme de talent et d'énergie, qui avait, lui aussi, des convictions fanatiques, un homme audacieux, intolérant, irascible et nerveux: Bélinnski.

¹ Gants à un doigt (*roukavitza*) que portent les paysans.

Son propre développement est très caractéristique pour le milieu dans lequel il a vécu. Né dans la famille d'un pauvre fonctionnaire d'une ville de province, il n'en emporta aucun souvenir consolant. Ses parents étaient durs, incultes, comme tous les gens de cette classe dépravée. Bélinnski avait dix ou onze ans, lorsque un jour son père, rentrant à la maison, se mit à le gronder. L'enfant voulut se justifier. Le père furieux le frappa, le renversa par terre. Le garçon se leva métamorphosé: l'offense, l'injustice avaient brisé en lui à la fois tous les liens de parenté. La pensée de la vengeance l'occupa longtemps; mais le sentiment de sa propre faiblesse la changea en cette haine contre toute autorité de famille qu'il conserva jusqu'à la mort.

C'est ainsi qu'a commencé l'éducation de Bélinnski. La famille l'émancipa par les mauvais procédés, la société par la misère. Jeune homme nerveux et maladif, peu préparé pour les études académiques, il ne fit rien à l'Université de Moscou, et, comme il y fut élevé aux frais de la couronne, on l'en exclut en disant: «Facultés faibles et point d'application». Avec cette note humiliante, le pauvre jeune homme entra dans la vie, c'est-à-dire, fut mis à la porte de l'Université au milieu d'une grande ville, sans un morceau de pain et sans les moyens d'en gagner. Il fit alors la rencontre de Stankévitch et de ses amis qui le sauvèrent.

Stankévitch, mort jeune il y a une dizaine d'années en Italie, n'a rien fait de ce qu'on inscrit dans l'histoire, et pourtant il y aurait de l'ingratitude à le passer sous silence, lorsqu'on parle du développement intellectuel en Russie.

Stankévitch appartenait à ces natures larges et sympathiques dont l'existence seule exerce une grande action sur tout ce qui les entoure. Il a répandu, parmi la jeunesse de Moscou, l'amour de la philosophie allemande, introduite à l'Université de cette ville par un professeur distingué, Pavloff. C'est Stankévitch qui dirigea les études d'un cercle d'amis, qui reconnut le premier les facultés spéculatives de notre ami Bakounine et qui le poussa à l'étude de Hegel; c'est lui aussi qui rencontra Koltzoff dans le gouvernement de Voronèje, l'amena à Moscou et l'encouragea.

Stankévitch apprécia à sa juste valeur l'esprit ardent et original de Bélinnski. Bientôt la Russie entière rendit justice au

talent audacieux du publiciste taxé d'incapacité par le curateur de l'Université de Moscou.

Bélinnski se mit avec acharnement à l'étude de Hegel. Son ignorance de la langue allemande, loin de former un obstacle, ne fit que faciliter ses études: Bakounine et Stankévitch se chargèrent de lui faire part de ce qu'ils savaient sur ce sujet et le firent avec tout l'entraînement de la jeunesse et toute la clarté de l'esprit russe. Il ne lui fallait au reste que des indices pour atteindre ses amis. Une fois maître du système de Hegel, il s'insurgea le premier entre ses adeptes moscovites, sinon contre Hegel lui-même, au moins contre la manière de l'entendre.

Bélinnski était complètement libre des influences que nous subissons lorsque nous ne savons pas nous en défendre. Séduits par la nouveauté, nous acceptons dans notre première jeunesse une foule de choses de mémoire, sans les vérifier par l'entendement. Ces réminiscences, que nous prenons pour des vérités acquises, lient notre indépendance. Bélinnski commença ses études par la philosophie, et cela à l'âge de vingt-cinq ans. Il aborda la science avec des questions sérieuses et une dialectique passionnée. Pour lui, les vérités, les résultats n'étaient ni des abstractions ni des jeux d'esprit, mais des questions de vie ou de mort; libre de toute influence étrangère, il entra dans la science avec plus de sincérité; il ne chercha à rien sauver du feu de l'analyse et de la négation, et tout naturellement, il se révolta contre les demi-solutions, les conclusions timides et les lâches concessions.

Tout cela n'est plus nouveau, après le livre de Feuerbach et la propagande faite par le journal d'Arnold Ruge, mais il faut se rapporter au temps antérieur à 1840. La philosophie hégélienne était alors sous le charme de ces tours de passe-passe dialectiques qui faisaient reparaître la religion dissoute et démolie par la *Phénoménologie* et la *Logique*, dans la *Philosophie de la Religion*. C'était le temps où l'on était encore enchanté que la langue philosophique eût atteint une telle perfection que les initiés voyaient l'athéisme là, où les profanes trouvaient la foi.

Cette obscurité préméditée, cette retenue circonspecte ne pouvaient manquer de provoquer une opposition acharnée de la part d'un homme sincère. Bélinnski, étranger à la scolastique, libre de la pruderie protestante et des convenances prussiennes,

était indigné de cette science pudique, qui mettait une feuille de vigne sur ses vérités.

Un jour après avoir combattu pendant des heures entières le panthéisme timoré des Berlinoïsi, Béliński se leva en disant de sa voix palpitante et convulsive: «Vous voulez me faire accroire que le but de l'homme soit d'amener l'esprit absolu à la conscience de lui-même, et vous vous contentez de ce rôle; quant à moi, je ne suis pas assez imbécile pour servir d'organe involontaire à qui que ce soit. Si je pense, si je souffre, c'est pour moi-même. Votre esprit absolu, s'il existe, est pour moi un étranger. Je n'ai pas à le connaître, car je n'ai avec lui rien de commun».

Nous ne citons ces paroles que pour montrer encore une fois la tournure de l'esprit russe. Dès qu'on avait commencé à prêcher l'absurdité du dualisme, le premier homme de talent en Russie qui s'occupât de la philosophie allemande s'aperçut qu'elle n'était réaliste que sur parole, qu'elle restait au fond une religion terrestre, une religion sans ciel, un couvent logique où on fuyait le monde pour se plonger dans les abstractions.

L'activité publique de Béliński ne date que de 1841. Il s'empara alors de la direction des *Annales patriotiques* de Pétersbourg et domina le journalisme pendant six années. Il tomba, comme un guerrier, avec le journalisme russe. Il est mort en 1848, exténué de fatigue, abreuvé de dégoûts et en proie à la plus grande misère.

Béliński a beaucoup fait pour la propagande. Toute la jeunesse studieuse se nourrissait de ses articles: il forma le goût esthétique du public, il donna de la vigueur à la pensée. Sa critique pénétrait plus avant que celle de Polévoï, soulevant d'autres questions et d'autres doutes. On l'a peu apprécié; il y avait, lui vivant, trop d'amour-propres blessés, trop de vanités froissées; après sa mort, le gouvernement défendit d'écrire à son sujet, et c'est ce qui m'a déterminé à m'étendre sur lui plus que sur un autre.

Son style était souvent anguleux, mais toujours plein d'énergie. Il communiquait sa pensée, comme il la concevait, avec passion. On sent dans chaque mot que cet homme écrit avec son sang, on sent combien il dépense et comme il se consume, maladif, irascible, il ne connaissait de limites ni à l'amour ni à la haine. Il était souvent entraîné, parfois même très injuste, mais il resta toujours saintement sincère.

Une collision entre Bélinnski et les Slavophiles était inévitable.

Nous l'avons dit, c'était un des hommes les plus libres, n'étant lié ni par les croyances ni par les traditions; ne dépendant pas de l'opinion publique et n'acceptant aucune autorité; ne craignant ni la colère des amis, ni l'épouvante des *belles âmes*. Il était toujours, en sentinelle de la critique, prêt à dénoncer, à flétrir tout ce qu'il croyait réactionnaire. Comment pouvait-il donc laisser en paix les Slavophiles orthodoxes et ultrapatriotes, lui qui voyait de lourdes chaînes dans tout ce que les Slavophiles prenaient pour les liens les plus sacrés?

Parmi les Slavophiles il y eut des hommes de talent, des érudits, mais pas un seul publiciste; leur revue (*Le Moscovite*) n'avait guère de succès. Les hommes de talent de ce parti n'écrivaient presque pas, les hommes incapables écrivaient toujours.

Les Slavophiles avaient sur les *Européens* un grand avantage, mais les avantages de ce genre sont pernicieux, ils défendaient l'orthodoxie et la nationalité, tandis que des *Européens* attaquaient l'une et l'autre; ils pouvaient donc dire presque tout, sauf à recevoir une décoration, une pension, une place de précepteur à la cour ou de gentilhomme de la chambre. Bélinnski, au contraire, ne pouvait rien dire; un mot trop transparent, une parole imprudente pouvaient le mener dans une casemate, compromettre le journal, le rédacteur et le censeur. Mais ce fut là même une raison pour laquelle toutes les sympathies furent acquises à l'écrivain téméraire qui, en face de la forteresse de Pierre et Paul, défendait l'indépendance, et les antipathies furent pour ses adversaires qui montraient le poing abrités par le Kremlin et la cathédrale de l'Assomption, si bien protégés par les «Allemands» de Pétersbourg. Tout ce que Bélinnski et ses amis ne disaient pas, on le devinait, on le suppléait. Tout ce que disaient les Slaves paraissait ou peu délicat ou peu généreux.

Hâtons-nous d'ajouter que les Slavophiles n'ont cependant jamais été les partisans du gouvernement. Il y a certainement, à Pétersbourg, des panslavistes impériaux et, à Moscou, des Slavophiles *ralliés*, comme il y a des patriotes russes parmi les Allemands de la Baltique et des Circassiens pacifiés au Caucase, mais on ne parle pas de telles gens. Ce sont des amateurs de la

servitude qui prennent l'absolutisme pour la seule forme civilisée d'un gouvernement, qui prêchent la supériorité des vins du Don sur les vins de la Côte-d'Or et le *russicisme* aux Slaves occidentaux, en remplissant leur âme de cette noble haine des Allemands et des Magyars qui a si bien servi les Windischgraetz et les Haynau. Le gouvernement, sans reconnaître leur doctrine officiellement, paie leurs frais de voyage et envoie à leurs amis tchekhs et croates les croix holsteinoises de S^{te}-Anne, préparant pour eux ces embrassements fraternels dans lesquels il a étouffé la Pologne.

Quant aux véritables *Slavophiles*, leur bon rapport avec le gouvernement était plutôt un malheur qu'un fait désiré. Mais telles sont les conséquences de toute doctrine basée sur l'autorité. Elle peut être révolutionnaire dans un sens, mais elle est nécessairement conservatrice dans un autre et se trouve par conséquent dans la triste alternative de s'allier à son ennemi ou d'abandonner son principe. Une connivence avec son ennemi suffit pour réveiller la conscience.

Bélinnski et ses amis n'ont opposé aux Slaves ni une doctrine ni un système exclusif, mais une vive sympathie pour tout ce qui agitait l'homme contemporain; un amour sans bornes pour la liberté de penser et une haine tout aussi forte contre tout ce qui l'entrave: l'autorité, la force ou la foi. Ils envisageaient la question russe et la question européenne d'une manière tout à fait opposée aux Slavophiles.

Il leur sembla qu'une des causes les plus graves de l'esclavage où se trouvait la Russie était le manque de l'indépendance personnelle; de là l'absence complète du respect de l'individu, du côté du gouvernement, et d'opposition, du côté des personnes; de là le cynisme du pouvoir et la longanimité du peuple. L'avenir de la Russie sera d'un grand danger pour l'Europe et plein de malheurs pour elle-même, s'il n'entre des ferments émancipateurs dans le droit personnel. Un siècle encore du despotisme actuel, et toutes les bonnes qualités du peuple russe seront anéanties.

Par bonheur, la Russie avait une position extraordinaire, par rapport à cette grave question de l'individualité.

Pour l'homme de l'Occident, un des plus grands malheurs qui maintiennent l'esclavage, le paupérisme des masses et l'impuis-

sance des révolutions, c'est l'asservissement moral; ce n'est pas un manque de sentiment de l'individualité, mais le manque de clarté dans ce sentiment, faussé qu'il est par les antécédents historiques qui limitent l'indépendance individuelle. Les peuples de l'Europe ont donné tant d'âme et tant de sang pour les révolutions passées, qu'elles sont toujours présentes, et que l'individu ne peut faire un pas sans heurter des souvenirs, des *fueros* plus ou moins obligatoires et reconnus par lui-même: toutes les questions ont déjà été résolues à demi; les mobiles, les relations des hommes entre eux, les devoirs, les moralités et les crimes, tout est déterminé, et cela, non par une force majeure, mais en partie par l'assentiment des hommes. Il s'ensuit que l'individu, au lieu de conserver sa liberté d'action, n'a qu'à se soumettre ou qu'à s'insurger. Ces normes sans appel, ces notions toutes faites traversent l'Océan et s'introduisent dans le pacte fondamental d'une république toute nouvelle; elles survivent au roi guillotiné et se placent tranquillement sur les bancs des Jacobins et à la Convention. On a longtemps pris cette masse de demi-vérités et de demi-préjugés pour des fondements solides et absolus de la vie sociale, pour des résultats immuables et supérieurs au doute. En effet, chacun d'eux a été un véritable progrès, une victoire pour son temps, mais de leur ensemble s'élevèrent peu à peu les murs d'une nouvelle prison. Les hommes pensants s'en aperçurent, au commencement de notre siècle, mais ils virent en même temps toute l'épaisseur de ces murs et tout ce qu'il fallait d'efforts, pour les ébrécher.

La Russie est dans une tout autre position. Les murs de sa prison sont en bois; élevés par la force brutale, ils céderont au premier choc. Une partie du peuple, reniant tout son passé avec Pierre I^{er}, a montré quelle puissance de négation elle possède; l'autre, restée étrangère à l'état actuel, a fléchi, mais n'a pas accepté le régime nouveau qui paraît être un bivouac temporaire. On obéit, parce qu'on craint, mais on ne croit pas.

Il était évident que, ni l'Europe occidentale, ni la Russie actuelle ne pouvaient aller plus loin dans leurs voies sans rejeter complètement leurs manières d'être politique et morale. Mais l'Europe, comme Nicodème, était trop riche pour sacrifier son grand avoir pour une espérance; les pêcheurs de l'Évangile n'avaient

rien à regretter, il leur était facile de changer leurs filets contre une besace. Ce qu'ils avaient c'était une âme vivante pouvant comprendre le Verbe.

Ce rapport à son passé et à celui de l'Europe dans lequel la Russie était placée, tout était nouveau, et paraissait très favorable au développement de l'indépendance personnelle. Au lieu d'en profiter, on vit paraître une doctrine qui dépouillait la Russie du seul avantage que son histoire lui avait légué. Haïssant, comme nous, le présent de la Russie, les Slavophiles voulaient emprunter au passé des liens dans le genre de ceux qui brident la marche de l'Européen. Ils confondaient l'idée de l'individualité libre avec celle de l'égoïsme rétréci; ils la prenaient pour une idée *européenne*, occidentale, et, pour nous confondre avec les adorateurs aveugles de la lumière de l'Occident, ils nous présentaient continuellement le tableau terrible de la dissolution européenne, du marasme des peuples, de l'impuissance des révolutions, de l'approche d'une crise sombre et fatale. Tout cela était vrai, seulement ils avaient oublié de nommer ceux dont ils avaient appris toutes ces vérités.

L'Europe n'avait attendu ni la poésie de M. Khomiakoff, ni la prose des rédacteurs du *Moscovite* pour comprendre qu'elle était à la veille d'un cataclysme, d'une palingénésie ou d'une dissolution complète. La conscience du dépérissement de la société actuelle, c'est le socialisme, et certes, ni Saint-Simon, ni Fourier, ni ce Samson moderne qui du fond de sa prison¹ fait trembler l'édifice européen, n'ont puisé leurs sentences foudroyantes contre l'Europe dans les écrits de Schaffarick, de Kolar ou de Mickiewicz. Le saint-simonisme a été connu en Russie une dizaine d'années avant qu'il ait été question des Slavophiles.

Il n'est pas facile à l'Europe, disions-nous aux Slavophiles, de se défaire de son passé; elle le conserve contrairement à ses intérêts, parce qu'elle sait à quel prix on achète les révolutions, et parce qu'il y a beaucoup de choses, dans son état actuel, qui lui sont chères et qui sont difficiles à remplacer. Il est facile de faire la critique de la réformation et de la révolution en lisant leur

¹ Proudhon était alors à Ste-Pélagie.

histoire, mais l'Europe les a dictées et les a écrites avec son propre sang. Elle s'est élevée dans ces grandes luttes par ses protestations, au nom de la liberté de la pensée et des droits de l'homme, à cette hauteur de conviction qu'elle ne sait peut-être pas réaliser. Nous autres, nous sommes plus libres du passé, c'est un grand avantage, mais il oblige à plus de modestie. C'est une vertu par trop négative pour être méritoire, et il n'y a que l'ultraromantisme pour élever l'absence des vices au rang des bonnes actions. Nous sommes libres du passé, parce que notre passé est vide, pauvre, étroit. Il est impossible d'aimer des choses telles que le tzarisme moscovite ou l'impérialisme pétersbourgeois. On peut les expliquer, on peut trouver, au milieu d'eux, les germes d'un autre avenir, mais il faut avoir la tendance de leur échapper comme à des langes. Reprochant à l'Europe de ne pas savoir dépasser ses institutions, les Slavophiles non seulement ne disaient pas comment ils entendaient résoudre la grande antinomie de la liberté individuelle et de l'Etat, mais ils évitaient même d'entrer dans les détails de cette organisation politique slave, dont ils parlaient sans cesse. Sous ce rapport, ils se renfermaient dans la période de Kiev et s'en tenaient à la commune rurale. La période de Kiev n'a pas empêché celle de Moscou, ni la perte de toutes les libertés. La commune n'a pas sauvé le paysan du servage; loin de nier l'importance de la commune, nous tremblons pour elle, car, au fond, il n'y a rien de stable sans la liberté individuelle. L'Europe ne connaissant pas cette commune, ou l'ayant perdue dans les vicissitudes des siècles passés, l'a comprise, et la Russie, qui la possède depuis mille ans, ne la comprenait pas, tant que l'Europe n'était pas venue lui dire, quel trésor elle recélait dans son sein. On a commencé à apprécier la commune slave lorsque le socialisme a commencé à se répandre. Nous défions les Slavophiles de nous prouver le contraire.

L'Europe n'a pas résolu l'antinomie entre l'individu et l'Etat, mais au moins elle en a posé la question. La Russie s'approche du problème d'un côté opposé, mais elle non plus ne l'a pas résolu. C'est en présence de cette question que commence notre égalité. Nous avons plus d'espérances, car nous ne faisons que commencer, mais une espérance n'est une espérance, que parce qu'elle peut ne pas se réaliser.

Il ne faut pas trop se fier à l'avenir, ni dans l'histoire, ni dans la nature. Chaque fœtus n'atteint pas l'âge adulte, tout ce qui se meut dans l'âme ne se réalise pas, quoique tout aurait pu se développer dans d'autres circonstances.

Peut-on s'imaginer que les facultés, qu'on trouve dans le peuple russe puissent se développer par la servitude, par l'obéissance passive, par le despotisme pétersbourgeois? Une longue servitude n'est pas un fait accidentel, elle correspond naturellement à quelque élément du caractère national. Cet élément peut être absorbé, vaincu par les autres, mais il peut vaincre aussi. Si la Russie peut s'accommoder avec l'ordre des choses existant, elle n'aura pas l'avenir que nous espérons. Si elle continue la route de Pétersbourg, ou si elle retourne à la tradition de Moscou, elle n'aura d'autre vocation que de se ruer sur l'Europe comme une horde demi-barbare et demi-corrompue, de dévaster les pays civilisés et de périr au milieu de la destruction générale.

Ne fallait-il donc pas chercher par tous les moyens à rappeler le peuple russe à la conscience de sa funeste position, ne fût-ce qu'en forme d'essai, pour se convaincre de l'impossibilité? Et qui donc devait le faire si ce n'est ceux qui représentaient l'intelligence du pays, ces organes du peuple par lesquels il cherchait à comprendre sa propre position? Que leur nombre soit grand ou petit, cela ne change rien. Pierre I^{er} était seul, les Décembristes une poignée d'hommes. L'influence des individus n'est pas aussi minime qu'on est tenté de le croire, l'individu est une force vive, un ferment puissant dont l'action n'est même pas toujours paralysée par la mort. Que de fois ne voit-on pas un mot, dit à propos, faire pencher la balance des peuples, déterminer ou clore des révolutions?

Au lieu de cela, que faisaient les Slavophiles? Ils prêchaient la soumission, cette première vertu de l'église grecque, cette base du tzarisme moscovite. Ils prêchaient le dédain de l'Occident qui seul pouvait encore éclairer l'abîme de la vie russe; ils prônaient enfin le passé, dont il fallait se défaire, au contraire, pour un avenir désormais commun à l'Orient et à l'Occident.

Il est évident qu'il fallait s'opposer à une pareille direction des esprits, la polémique se développa en effet de plus en plus. Elle dura jusqu'à l'année 1848 et atteignit son point culminant

vers la fin de 1847, comme si l'on pressentait que, dans quelques mois, on ne pourrait discuter sur rien, en Russie, et que cette lutte devait pâlir devant la gravité des événements.

Deux articles surtout exprimèrent les deux opinions contradictoires. L'un, sous le titre de «Développement juridique de la Russie», fut publié dans le *Contemporain*, à Pétersbourg. L'autre fut une longue réponse d'un Slavophile insérée dans le *Moscovite*. Le premier article était un exposé clair et énergique basé sur une étude approfondie du droit russe; il développait la pensée que le droit personnel en Russie n'avait jamais atteint une détermination juridique, que l'individu avait été toujours absorbé par la famille, par la commune, et plus tard, par l'Etat et par l'église. La position indéfinie de la personne menait, suivant l'auteur, au même vague dans les autres sphères de la vie politique. L'Etat profitait de ce manque de détermination pour empiéter sur les libertés, de sorte que l'histoire russe fut l'histoire du développement de l'autocratie et de l'autorité, comme l'histoire de l'Occident est l'histoire du développement de la liberté et des droits.

Le danger du slavisme devient évident dans la réplique du *Moscovite* qui a puisé ses arguments dans les chroniques slaves, le catéchisme grec et le formalisme hégélien. L'auteur slavophile croit que le principe personnel était bien développé dans l'ancienne Russie, mais que la personne, éclairée par l'église grecque, possédait le don sublime de la résignation et transportait volontairement sa liberté sur la personne du prince. Le prince exprime la compassion, la bienveillance et l'individualité libre. Chacun abdiquait son autonomie personnelle et la sauvait en même temps dans le représentant du principe individuel, le souverain.

Ce don d'abnégation et le don encore plus grand de ne pas en abuser formaient, selon l'auteur, un accord harmonieux entre le prince, la commune et l'individu; accord admirable qui ne trouve d'autre explication chez l'auteur que la présence extraordinaire du St. Esprit dans l'église byzantine.

Si les Slavophiles veulent représenter une opinion sérieuse, un côté réel de la conscience publique, une force enfin qui tend à se réaliser dans la vie russe, s'ils veulent quelque chose de plus que des disputes archéologiques et des controverses théologiques,

nous avons le droit d'exiger d'eux l'abandon de cet abus immoral de mots, de cette dialectique dépravée. Nous disons «abus immoral» parce qu'il se commet avec une parfaite connaissance de cause.

Que signifient ces solutions métaphoriques qui ne représentent que l'inverse de la question même? Pourquoi ces images, ces symboles, au lieu des choses? Est-ce que les Slavophiles ont étudié les annales du Bas-Empire pour s'inoculer cette lèpre byzantine? Nous ne sommes pas des Grecs du temps des Paléologues pour disputer de *l'opus operans* et le *l'opus operatum*, dans un temps où un avenir inconnu et immense frappe à notre porte.

Leur méthode philosophique n'est pas nouvelle, le côté droit des hégéliens parlait de la même manière, il y a une quinzaine d'années; il n'y a pas d'absurdité qu'on ne puisse faire entrer dans le moule d'une dialectique vide, en lui donnant un aspect profondément métaphysique. Il faut seulement ne pas savoir ou oublier que le contenu et la méthode ont un autre rapport que le plomb et le moule aux balles, et que le dualisme seul ne comprend pas la solidarité qui les lie. L'auteur en parlant du prince n'a fait que paraphraser la définition très connue que Hegel donne de l'esclavage, dans la *Phénoménologie (Herr und Knecht)*. Mais il a oublié avec préméditation comment Hegel sort de ce degré inférieur de la conscience humaine. Il est à remarquer que ce jargon philosophique qui appartient par la forme à la science et par le contenu à la scolastique, se retrouve chez les jésuites. M. Montalembert, en répondant à une interpellation sur les cruautés commises par le gouvernement papal dans les prisons de Rome, a dit: «Vous parlez des cruautés du pape, mais il ne peut pas être cruel, sa position le lui défend, lui, le vicaire de Jésus Christ ne peut que pardonner, qu'être miséricordieux, et effectivement les papes pardonnent toujours. Le St. Père peut être attristé, il peut prier pour le coupable, mais il ne peut être implacable, etc.» — A la demande si l'on applique la torture à Rome, l'on répond que le pape est clément; au raisonnement que nous sommes tous esclaves, que le droit personnel n'est pas développé en Russie, l'on répond: «Nous l'avons sauvé en le plaçant sur la tête du prince». Dérision qui provoque le mépris de la parole humaine! S'appuyer sur la religion n'est guère convenable, mais

s'appuyer sur une religion obligatoire l'est encore moins. Chaque auteur a le droit incontestable de croire ce que bon lui semble; mais avoir recours aux preuves théologiques dans une discussion scientifique avec un homme qui tait sa religion, c'est manquer de convenances. Pourquoi s'abriter derrière un fort inexpugnable, contre lequel la moindre attaque mène au cachot?

D'ailleurs, il est impossible de comprendre comment les Slavophiles, si leur religion leur est vraiment chère, n'ont pas de dégoût pour la méthode hypocrite de la *Philosophie de la religion*, cette réhabilitation faible et sans foi, ce plaidoyer froid et pâle, où la science orgueilleuse, après avoir mis au tombeau sa sœur, lui jette un sourire de condoléance? Comment ont-ils le courage de traîner ce qu'ils ont de plus sacré, dans des disputes, où l'on ne l'estime pas et où l'on ne le tolère que par respect pour la police!

Ce n'est pas tout; l'auteur de l'article s'en prend à ses adversaires d'une manière étrange pour leur manque de patriotisme, pour leur peu d'amour de la nation; comme c'est un trait général parmi les Slavophiles, il faut en dire quelques mots. Ils prétendent au monopole du patriotisme, ils se croient plus russes que quiconque; ils nous reprochent continuellement notre indignation contre l'état actuel de la Russie, notre peu d'affection pour le peuple, nos paroles amères et pleines de colère, notre franchise qui consiste à faire voir le côté sombre de la vie russe.

Il semblerait pourtant qu'un parti qui s'expose à la potence, aux mines, à la confiscation des biens, à l'émigration, ne manquait ni de patriotisme ni de conviction. Le 14 décembre n'a pas été, que nous sachions, l'œuvre des Slavophiles, toutes les persécutions ont été réservées à nous, le sort a jusqu'ici épargné les Slavophiles.

Eh bien, oui, il y a de la haine dans notre amour, nous sommes indignés, nous reprochons au peuple autant qu'au gouvernement l'état où nous nous trouvons; nous ne craignons pas de dire les vérités les plus dures, mais nous les disons parce que nous aimons. Nous ne fuyons pas du présent dans le passé, car nous savons que la dernière page de l'histoire est l'état actuel. Nous ne fermons pas les oreilles aux cris de douleur du peuple, et nous avons le courage de constater, le cœur navré, combien l'esclavage le déprave; cacher ces tristes résultats, ce n'est pas de l'amour,

c'est de la vanité. Nous avons sous les yeux le servage et l'on nous accuse de calomnie, et l'on ne veut pas que le triste tableau du paysan pillé par la noblesse et le gouvernement, vendu presque au poids, dégradé par les verges, mis hors la loi, nous poursuive nuit et jour comme un remords, comme une accusation? Les Slavophiles aiment mieux lire les légendes du temps de Vladimir, ils veulent qu'on leur représente Lazare couvert non de plaies, mais d'étoffes de soie. Il faut élever pour eux comme pour Catherine des villages en carton et des jardins de coulisse le long des routes, de Pétersbourg jusqu'à la Crimée.

Le grand acte d'accusation que la littérature russe dresse contre la vie russe, cette négation complète et ardente de nos propres fautes, cette confession qui a horreur de notre passé, cette ironie amère qui fait rougir du présent, c'est notre espérance, c'est notre salut, l'élément progressif de la nature russe.

Et quelle est la signification des écrits de Gogol que les Slaves admirent avec tant d'exagération? Quelque autre a-t-il placé plus haut que lui le pilori auquel il a attaché la vie russe?

L'auteur de l'article du *Moscovite* dit que Gogol «descendit comme un mineur dans ce monde sourd sans tonnerre ni secousses, immobile et égal, marais sans fond, qui entraîne doucement, mais sans retour, *tout ce qu'il y a de frais* (c'est un Slavophile qui parle); il descendit comme un mineur qui a trouvé sous terre une veine qui n'a pas encore été entamée». Oui, Gogol a senti cette force, cette mine vierge sous la terre inculte. Peut-être même l'eût-il entamée, mais malheureusement il crut avant le temps avoir atteint le fond, et au lieu de continuer à déblayer, il se mit à chercher l'or. Qu'en est-il résulté? Il commença à défendre ce qu'il avait démolì, à justifier le servage, et finit par se jeter aux pieds du représentant de la «bienveillance et de l'amour».

Que les Slavophiles méditent la chute de Gogol. Ils y trouveront plus de logique peut-être que de faiblesse. De l'humilité orthodoxe, de l'abnégation qui place son individualité dans celle du prince, à l'adoration de l'autocrate, il n'y a qu'un pas.

Et que peut-on faire pour la Russie quand on est du côté de l'empereur? Les temps de Pierre, le grand tzar, sont passés; Pierre, le grand homme, n'est plus au Palais d'hiver, *il est en nous*.

Il est temps de comprendre cela et, quittant enfin une lutte désormais puérile, de nous réunir au nom de la Russie, mais au nom aussi de l'indépendance.

Chaque jour peut renverser le vieil édifice social de l'Europe, entraîner la Russie dans le courant orageux d'une immense révolution. Est-ce le temps de prolonger une querelle de famille et d'attendre que les événements nous dépassent, parce que nous n'avons préparé ni les conseils, ni les paroles qu'on attend peut-être de nous?

Et n'avons-nous pas un champ ouvert à notre conciliation?

Le socialisme qui partage si définitivement, si profondément l'Europe en deux camps ennemis, n'est-il pas accepté des Slavophiles comme de nous? C'est le pont sur lequel nous pouvons nous donner la main.





ÉPILOGUE

Pendant les sept ou huit dernières années avant la révolution de Février, les idées révolutionnaires allaient s'accroissant, grâce à la propagande et au travail interne qui prenait un essor de plus en plus considérable. Le gouvernement paraissait las de poursuites.

La grande question qui dominait toutes les autres et qui commençait à agiter le gouvernement, la noblesse et le peuple, c'était la question de l'émancipation des paysans. On sentait bien qu'il était impossible d'aller plus loin avec le carcan du servage au cou.

L'oukase du 2 avril 1842 qui *invitait* la noblesse à céder quelques droits aux paysans, en retour des redevances et des obligations qu'on avait stipulées de part et d'autre, prouve assez clairement, que le gouvernement voulait l'émancipation.

La noblesse des provinces s'en émut, se divisa en partis, prenant cause pour ou contre l'affranchissement. On se hasardait à parler de l'émancipation dans les réunions électorales. Le gouvernement permit à la noblesse, dans deux ou trois chefs-lieux, de nommer des comités pour aviser aux moyens d'affranchir les serfs. Une partie des seigneurs étaient exaspérés, ils ne voyaient dans cette grande question sociale qu'une attaque de leurs privilèges et de la propriété et s'opposaient à toute innovation, se sachant appuyés par l'entourage du tzar. La jeune noblesse voyait plus clair et calculait mieux. Ici, nous ne parlons pas de ces quelques individus pleins de dévouement et d'abnégation, qui sont prêts à sacrifier leurs biens, pour effacer le mot dégradant de servage du front de la Russie et pour expier l'ignoble exploitation du paysan. Les enthousiastes ne peuvent jamais entraîner une

classe entière, si ce n'est en pleine révolution, comme la noblesse française a été entraînée le 4 août 1792 par une généreuse minorité. La grande majorité des émancipateurs désiraient l'émancipation, non seulement parce qu'ils en comprenaient la justice, mais aussi parce qu'ils en voyaient la nécessité. Ils voulaient régler l'émancipation à temps pour réduire au minimum les pertes. Ils voulaient prendre l'initiative pendant qu'ils avaient le pouvoir. S'opposer et rester les bras croisés était le moyen le plus sûr de voir l'empereur ou le peuple entrer dans la voie pour ne s'arrêter qu'à l'expropriation.

Le ministre des domaines publics, Kisséloff, le représentant de l'émancipation dans le sein du gouvernement et le ministre de l'intérieur Pérofski, qui a tué l'oukase du 2 avril par ses commentaires, recevaient des projets de toutes les parties de l'empire. Bons ou mauvais, ces projets décelaient une grande préoccupation du pays.

A travers toute la divergence d'opinions et de vues, à travers toute la différence de position, d'intérêt de localité, un principe était admis sans contestation. Ni le gouvernement, ni la noblesse, ni le peuple ne pensaient à émanciper les paysans *sans leurs terres*. On variait infiniment dans l'appréciation de la quote-part à concéder aux paysans, des conditions à leur imposer, mais personne ne parlait sérieusement d'une émancipation *dans le prolétariat*, si ce n'est quelques incurables adeptes de la vieille économie politique.

Créer une vingtaine de millions de prolétaires, c'était une perspective qui faisait, et pour cause, pâlir le gouvernement et les seigneurs. Et pourtant, du point de vue de la *religion de la propriété*, du droit absolu et imprescriptible de la possession et de l'usage illimité, il n'y avait aucun moyen de résoudre la question sans une insurrection en masse des paysans, sans un ébranlement forcé de la possession territoriale: puisque les mutations des propriétés faites à main armée sont acceptées comme des faits accomplis dûment légalisés par l'économie politique.

Au prime abord, il paraît étrange que dans un pays dans lequel l'homme est presque *chose*, où il appartient au sol, où il fait partie de la propriété et se vend avec elle, l'idolâtrie de la propriété ait été la moins développée. On la défend avec ténacité

chez nous, comme une proie, mais non comme un droit. Il était difficile d'enraciner une foi dans l'infaillibilité et la justice d'un droit dont les absurdités étaient évidentes pour les deux parties; pour le seigneur qui *possédait* ses paysans, comme pour le paysan serf qui n'était pas le propriétaire de sa *possession*. On savait que l'origine des droits seigneuriaux était assez obscure; on savait bien qu'une série de mesures arbitraires, mesures de police, avaient peu à peu asservi la Russie agricole à la Russie nobiliaire; on pouvait donc s'imaginer une autre série de mesures qui l'éman-
cipassent.

Le manque même de notions juridiques bien arrêtées, le vague dans les droits ne permettaient pas non plus aux idées de propriété de se consolider, de prendre corps. Le peuple russe n'a vécu que de la vie communale, il ne comprend ses droits et ses devoirs que par rapport à la commune. Hors d'elle il ne reconnaît pas de devoirs et ne voit que la violence. En s'y soumettant, il ne se soumet qu'à la force; l'injustice flagrante d'une partie de la législation l'a amené au mépris de l'autre. L'inégalité complète devant le tribunal a tué en lui le germe du respect pour la légalité. Le Russe, à quelque classe qu'il appartienne, enfreint la loi, partout où il peut le faire impunément; le gouvernement agit de même. C'est pénible et triste pour le moment, mais il y a un avantage immense pour l'avenir.

En Russie, derrière l'état visible il n'y a pas d'état invisible, qui ne soit que l'apothéose, la transfiguration de l'ordre de choses existant, il n'y a pas d'idéal impossible qui ne coïncide jamais avec la réalité, tout en la promettant toujours. Il n'y a rien derrière les palissades où une force supérieure nous tient en état de siège. La possibilité d'une révolution en Russie se réduit à une question de force matérielle. C'est ce qui fait de ce pays, sans autres causes que celles que nous avons mentionnées, le sol le mieux préparé pour une régénération sociale.

Nous avons dit que, dès l'apparition du saint-simonisme, après 1830, le socialisme fit une grande impression sur les esprits, à Moscou. On voyait dans cette doctrine l'expression d'un sentiment plus intime que dans les doctrines politiques, habitué qu'on était aux communes, aux partages des terres, aux associations ouvrières. Témoins de l'abus le plus exorbitant du droit de

propriété, nous étions moins froissés par le socialisme que le bourgeois occidental.

Peu à peu les productions littéraires se pénétraient de tendances et d'inspirations socialistes. Les romans et les nouvelles, même les écrits des Slavophiles protestaient contre la société actuelle, d'un point de vue qui était plus que politique. Il suffit de citer le roman de Dostoïefski *Les Pauvres Gens*.

A Moscou le socialisme marchait de front avec la philosophie de Hégel. L'alliance de la philosophie moderne et du socialisme n'est pas difficile à concevoir, pourtant ce n'est que dans ce dernier temps que les Allemands ont accepté la solidarité entre la science et la révolution, non qu'ils ne la comprissent pas auparavant, mais parce que le socialisme, comme tout ce qui est pratique, ne les intéressait pas. Les Allemands pouvaient être profondément radicaux dans la science en restant conservateurs dans leurs actions, poètes sur papier et bourgeois dans la vie. Le dualisme nous est, au contraire, antipathique. Le socialisme nous paraissait être le syllogisme le plus naturel de la philosophie, l'application de la logique à l'Etat.

Il est à remarquer qu'à Pétersbourg le socialisme revêtait un autre caractère. Là, les idées révolutionnaires ont toujours été plus pratiques qu'à Moscou; leur fanatisme froid est celui des mathématiciens; à Pétersbourg on aime la régularité, la discipline, l'application. Pendant qu'on dispute à Moscou, on s'associe à Pétersbourg. La franc-maçonnerie et le mysticisme avaient leurs adeptes les plus ardents dans cette dernière ville, c'est là que se publiait le *Messenger de Sion*, organe de la société biblique. La conjuration du 14 décembre a mûri à Pétersbourg, elle ne se serait jamais assez développée à Moscou pour descendre sur la place publique. A Moscou, il est très difficile de s'entendre; les individualités sont trop capricieuses et trop épanouies. A Moscou, il y a plus d'éléments poétiques, plus d'érudition et avec cela plus de nonchalance, de laisser-aller, plus de paroles inutiles, plus de divergence d'opinions. Le saint-simonisme vague, religieux et en même temps analytique allait merveilleusement bien aux moscovites. Après l'avoir étudié, ils passaient tout naturellement à Proudhon, comme de Hégel à Feuerbach.

Le fouriérisme plus que le saint-simonisme convient à la jeu-

nesse studieuse de Pétersbourg. Le fouriérisme, qui ne tendait qu'à une réalisation immédiate, qui voulait l'application pratique, qui rêvait, lui aussi, mais qui appuyait ses rêves sur des calculs arithmétiques, qui cachait sa poésie sous le titre d'industrie et son amour de liberté sous l'embrigadement des ouvriers, le fouriérisme devait trouver un écho à Pétersbourg. Le phalanstère n'est autre chose qu'une commune russe et une caserne de travailleurs, une colonie militaire sur le pied civil, un régiment industriel. On a remarqué que l'opposition qui lutte de front avec un gouvernement a toujours quelque chose de son caractère mais en sens inverse. Et je crois bien qu'il y a quelque fond de vérité dans la crainte que le gouvernement russe commence à avoir du communisme: le communisme c'est l'autocratie russe renversée.

Pétersbourg devancera Moscou, au nom de ces opinions tranchées, bornées peut-être, mais actives et pratiques. L'honneur de l'initiative lui appartiendra avec Varsovie, mais si le tzarisme succombe, le centre de la liberté sera dans le cœur de la nation, à Moscou.

L'avortement complet de la révolution en France, la malheureuse issue de la révolution de Vienne et la fin comique de celle de Berlin furent en Russie le commencement d'une réaction redoublée. Tout fut paralysé de nouveau, le projet de l'émancipation des serfs abandonné et remplacé par celui de fermer toutes les Universités; on créa une double censure et de nouvelles difficultés à la remise des passeports pour les pays étrangers. On poursuivit les journaux, les livres, les paroles, les costumes, les femmes et les enfants.

En 1849 une nouvelle phalange de jeunes gens héroïques est allée en prison, et de là aux travaux forcés et en Sibérie¹. Une terreur accablante abattit tous les germes, fit courber toutes les têtes, la vie intellectuelle se cacha de nouveau ou ne laissa percer

¹ Nous faisons allusion à la société de Pétrachefski. Des jeunes gens se réunissaient chez lui pour débattre des questions sociales. Ce club avait existé quelques années déjà, lorsque, au début de la campagne de Hongrie, le gouvernement résolut à lui donner les proportions d'une vaste conjuration et fit multiplier les arrestations.

Il ne trouva que des opinions là où il cherchait des complots, ce qui ne l'empêcha pas de faire condamner *tous* les accusés à la peine de mort,

que la frayeur, qu'une désolation muette, et depuis chaque nouvelle qui venait de la Russie remplissait l'âme de désolation et d'une profonde tristesse.

Nous ne nous arrêterons point à ce tableau lugubre d'une lutte inégale où chaque fois la pensée est écrasée par la force. Il n'y a là rien de nouveau, c'est ce procès interminable qui traverse toute l'histoire et qui aboutit de temps en temps à la ciguë, à la croix, aux autodafés, aux fusillades, aux pendaisons et aux déportations.

Quoi qu'on dise, les moyens que le gouvernement emploie, moyens cruels, ne sont pas cependant de force à étouffer tous les germes du progrès. Ils font périr beaucoup de personnes dans des souffrances morales terribles, mais nous devons nous y attendre, et certes ces mesures réveillent plus de gens qu'ils n'en désarment.

Pour étouffer réellement en Russie le principe révolutionnaire, la conscience de la position et la tendance d'en sortir, il faudrait que l'Europe entrât encore plus avant dans les principes et dans les voies du gouvernement de Pétersbourg, que son retour à l'absolutisme fût plus complet. Il faudrait effacer le mot de «*République*» du frontispice de la France, ce mot terrible, lors même qu'il est un mensonge et une dérision. Il faut arracher à l'Allemagne le droit imprudemment concédé de la parole libre. Le lendemain de la journée où un gendarme prussien, aidé d'un Croate, aura cassé les dernières presses sur le piédestal de la statue de Guttenberg traînée dans la boue par des frères ignorantins, ou, à Paris, sur la place de la Révolution, un bourreau, béni par le Pape, aura brûlé les œuvres des philosophes français, le lendemain de cette journée, l'omnipotence du tzar aura atteint son apogée.

Ceci est-il possible?

Qui peut dire de nos jours ce qui est possible et ce qui ne l'est pas? Le combat n'est pas fini, la lutte continue.

L'avenir de la Russie n'a jamais été plus étroitement uni à l'avenir de l'Europe qu'il ne l'est aujourd'hui. On a vu nos espérances—mais nous ne voudrions répondre de rien, non par vanité puérite, de crainte que l'avenir ne nous donnât un démenti, mais

afin de se donner la gloire de la grâce. Le tzar commua leur peine en celle des mines, de l'exil ou de soldat. On cite parmi eux Spechneff, Grigorieff, Dostoïefski, Kachkine, Golovinnski, Mombelli etc.

par impossibilité de prévoir quelque chose dans une question dont la solution ne dépend pas exclusivement des données intérieures.

D'un côté, le gouvernement russe n'est pas russe, mais en général despotique et rétrograde. Il est plus allemand que russe, comme le disent les Slavophiles, et c'est là ce qui explique la sympathie et l'amour avec lequel les autres gouvernements se tournent vers lui. Pétersbourg, c'est la nouvelle Rome, la Rome de l'esclavage universel, la métropole de l'absolutisme, voilà pourquoi l'empereur de Russie fraternise avec l'empereur d'Autriche et l'aide à opprimer les Slaves. Le principe de son pouvoir n'est pas national, et l'absolutisme est plus cosmopolite que la révolution.

D'un autre côté, les espérances et les aspirations de la Russie révolutionnaire coïncident avec les espérances et les aspirations de l'Europe révolutionnaire et anticipent sur leur alliance dans l'avenir. L'élément national que la Russie apporte, c'est la fraîcheur de la jeunesse et une tendance naturelle vers les institutions socialistes.

L'impasse où sont arrivés les Etats de l'Europe est manifeste. Il leur faut nécessairement s'élancer vigoureusement en avant ou reculer plus qu'ils ne le font. Les antithèses sont trop inexorables, les questions trop tranchées et trop mûries par les souffrances et les haines pour pouvoir s'arrêter à des semi-solutions, à des transactions paisibles entre l'autorité et la liberté. Mais s'il n'y a pas de salut pour les Etats dans la forme dans laquelle ils existent, le genre de leur mort peut être bien différent. La mort peut venir par la palingénésie ou par la putréfaction, par la révolution ou par la réaction. Le conservatisme qui n'a d'autre but que la conservation d'un *statu quo* usé, est aussi destructif que la révolution. Il anéantit le vieil ordre, non pas par le feu ardent de l'inflammation, mais par le feu lent du marasme.

Si le conservatisme a le dessus en Europe, le pouvoir impérial en Russie non seulement écrasera la civilisation, mais il anéantira toute la classe d'hommes civilisés, et puis...

Et puis, nous voilà devant une question toute nouvelle, devant un avenir mystérieux. L'autocratie, après avoir triomphé de la civilisation, se trouvera face à face avec un soulèvement de paysans, avec une révolte colossale dans le genre de celle de Pougatcheff. La moitié de la force du gouvernement de Pétersbourg

est basée sur la civilisation et sur la profonde division qu'il a fomentée, entre les classes civilisées et les paysans. Le gouvernement s'appuie constamment sur les premières, c'est dans le sein de la noblesse qu'il prend les moyens, les hommes et les conseils. En brisant dans ses mains un instrument si essentiel, l'empereur redevient *tzar*, mais il ne suffira pas pour cela de laisser pousser la barbe et de revêtir le *zipoun*. La maison Holstein-Gottorp est trop allemande, trop pédantesque, trop apprise pour se jeter franchement dans les bras d'un nationalisme à demi sauvage, pour se mettre à la tête d'un mouvement populaire qui ne voudra au commencement que régler ses comptes avec la noblesse, qu'étendre les institutions de la commune rurale à toutes les propriétés, aux villes, à l'Etat entier.

Nous avons vu une monarchie entourée d'institutions républicaines, mais notre imagination se refuse à concevoir un empereur de Russie entouré d'institutions communistes.

Avant que cet avenir éloigné se réalise, il s'accomplira bien des choses et l'influence de la Russie impériale en sera pas moins funeste pour l'Europe réactionnaire que l'influence de cette dernière le sera pour la Russie. C'est elle, c'est cette Russie soldatesque qui veut, par les baïonnettes, mettre une fin aux questions qui agitent le monde. C'est elle qui mugit et gronde comme la mer aux portes du monde civilisé, toujours prête à déborder, toujours frémissante du désir d'envahir, comme si elle n'avait rien à faire chez elle, comme si des remords et des vertiges troublaient l'esprit de ses souverains.

La réaction seule peut ouvrir ces portes. Ce sont les Habsbourg et les Hohenzollern qui solliciteront l'aide fraternelle de l'armée russe et la guideront au cœur de l'Europe.

C'est alors que le grand parti de l'ordre verra ce que c'est qu'un *gouvernement fort*, ce que c'est que le respect de l'autorité. Nous conseillons aux petits princes de l'Allemagne d'étudier dès à présent le sort des princes royaux de la Géorgie, auxquels on a donné à Pétersbourg un peu d'argent, le titre d'altesse et le droit d'avoir une couronne royale sur leur voiture. L'Europe révolutionnaire, au contraire, ne peut être vaincue par la Russie impériale. Elle sauvera la Russie d'une crise affreuse et elle se sauvera elle-même de la Russie.

Le gouvernement russe, après avoir travaillé vingt ans, est parvenu à allier d'une manière indissoluble la Russie à l'Europe révolutionnaire.

Il n'y a plus de frontières entre la Russie et la Pologne.

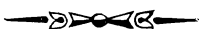
Or donc, l'Europe sait ce que c'est que la Pologne, cette nation abandonnée de tout le monde dans une lutte inégale, qui depuis a versé à flots son sang sur tous les champs de bataille où il s'est agi de conquérir la liberté d'un peuple quelconque. On connaît ce peuple qui, après avoir succombé sous le nombre, a traversé l'Europe en triomphateur plutôt qu'en vaincu, et s'est dispersé dans les autres peuples pour leur enseigner, malheureusement sans succès, l'art de succomber sans fléchir, sans s'avilir et sans perdre la foi. Eh bien, on peut anéantir la Pologne, mais non pas l'asservir, on peut exécuter la menace de Nicolas de ne laisser sur la place de Varsovie qu'une inscription et un tas de pierres, mais la rendre esclave, à l'instar des provinces paisibles de la Baltique, c'est impossible.

Confondant la Pologne avec la Russie, le gouvernement a élevé un pont immense pour le passage solennel des idées révolutionnaires, un pont qui commence à la Vistule et finit à la Mer Noire.

La Pologne est censée morte, mais à chaque appel elle répond «Présente», comme l'a dit, en 1848, l'orateur d'une députation polonaise. Elle ne doit pas bouger, sans être sûre de ses voisins occidentaux, car elle en a assez de la sympathie de Napoléon et des célèbres paroles de Louis-Philippe: «La nationalité polonaise ne périra pas».

Ce n'est pas de la Pologne, ce n'est pas de la Russie que nous doutons, c'est de l'Europe. Si nous avons quelque foi dans les peuples d'Occident, avec quel empressement eussions-nous dit aux Polonais:

«Votre sort, frères, est pire que le nôtre, vous avez beaucoup souffert, patience encore; un grand avenir est au bout de vos malheurs. Vous tirerez une vengeance sublime, vous aiderez l'émancipation de ce peuple par les mains duquel on a rivé vos fers. Dans vos ennemis, au nom du tzar et de l'autocratie, vous reconnaîtrez vos frères, au nom de l'indépendance et de la liberté».





ANNEXE

SUR LA COMMUNE RURALE EN RUSSIE

La commune rurale russe subsiste de temps immémorial, et les formes s'en retrouvent assez semblables chez toutes les tribus slaves. Là, où elle n'existe pas, elle a succombé sous l'influence germanique. Chez les Serbes, les Bulgares et les Monténégrins, elle s'est conservée plus pure encore qu'en Russie. La commune rurale représente pour ainsi dire l'unité sociale, une personne morale, l'Etat n'a jamais dû aller au-delà; elle est le propriétaire, la personne à imposer; elle est responsable pour tous et pour chacun, et par suite elle est autonome en tout ce qui concerne ses affaires intérieures.

Son principe économique est l'antithèse parfaite de la célèbre maxime de Malthus: elle laisse chacun sans exception prendre place à sa table. La terre appartient à la commune et non à ses membres en particulier; à ceux-ci appartient le droit inviolable d'avoir autant de terre que chaque autre membre en possède au dedans de la même commune; cette terre lui est donnée comme possession sa vie durant; il ne peut et n'a pas besoin non plus de la léguer par héritage. Son fils, aussitôt qu'il a atteint l'âge d'homme, a le droit, même du vivant de son père, de réclamer de la commune une portion de terre. Si le père a beaucoup d'enfants, ils reçoivent après avoir atteint la majorité chacun une portion de terre; d'un autre côté, à la mort de chacun des membres de la famille, la terre revient à la commune.

Il arrive fréquemment que des vieillards très âgés rendent leur terre et acquièrent par là le droit de ne point payer d'impôts. Un paysan, qui quitte pour quelque temps sa commune, ne perd pas pour cela ses droits à la terre, ce n'est que par l'exil prononcé par la commune (ou le gouvernement) qu'on peut la lui retirer,

et la commune ne peut prendre part à une pareille décision que par un vote unanime; elle n'a cependant recours à ce moyen que dans les cas extrêmes. Enfin, un paysan perd aussi ce droit dans le cas où, sur sa demande, il est affranchi de l'union communale. Il est alors autorisé seulement à prendre avec lui son bien mobilier, rarement lui permet-on de disposer de la maison ou de la transporter. De cette sorte, le prolétariat rural est chose impossible.

Chacun de ceux qui possèdent une terre dans la commune, c'est-à-dire chaque individu majeur et imposé, a voix dans les intérêts de la commune. L'ancien du village et ses adjoints sont choisis dans une réunion générale. On procède de même pour décider les procès entre les différentes communes, pour partager la terre et pour répartir les impôts. (Car c'est essentiellement la terre qui paie et non la personne. Le gouvernement compte seulement les têtes; la commune fait sa distribution de la somme totale en prenant pour unité le travailleur actif, c'est-à-dire le travailleur qui a une terre à son usage).

L'ancien (le *starost*) a une grande autorité sur chaque membre, mais non sur la commune; pour peu que celle-ci soit unie, elle peut très bien contrebalancer le pouvoir de l'ancien, l'obliger même à renoncer à sa place s'il ne veut pas se plier à leurs vœux. Le cercle de son activité est d'ailleurs exclusivement administratif; toutes les questions qui ne sont pas purement de police sont résolues, ou d'après les coutumes en vigueur, ou par le conseil des pères de famille, des chefs de maison ou enfin par la réunion générale. M. Haxthausen¹ a commis une grande erreur en disant que le président administre despotiquement la commune. Il ne peut agir despotiquement que si toute la commune est pour lui.

Cette erreur a conduit Haxthausen à voir dans ce *starost* l'image de l'autorité impériale. L'autorité impériale, résultat de la centralisation moscovite de la réforme de Pétersbourg, n'a pas de contre-poids, tandis que l'autorité du *starost* dépend de la commune.

Que l'on considère maintenant que chaque Russe qui n'est point citadin ou noble doit appartenir à une commune, et que

¹ Dans un ouvrage très intéressant, mais frénétiquement réactionnaire sur la *Russie agricole* qu'il a publié, en 1847, en allemand et en français.

le nombre des habitants des villes, par rapport à la population des campagnes, est extrêmement restreint et l'impossibilité d'un prolétariat nombreux devient évidente. Le plus grand nombre des travailleurs des villes appartient aux communes rurales pauvres, surtout à celles qui ont peu de terre, mais, comme il a été dit, ils ne perdent pas leurs droits dans la commune; ainsi les fabricants doivent nécessairement payer aux travailleurs un peu plus que ne leur rapporterait le travail des champs.

Souvent ces travailleurs se rendent dans les villes pour l'hiver seulement, d'autres y restent pendant des années; ces derniers forment entre eux de grandes associations de travailleurs; c'est une sorte de commune rurale mobilisée. Ils vont de ville en ville (les métiers sont presque libres), et leur nombre réuni dans la même association s'élève souvent jusqu'à plusieurs centaines, quelquefois même jusqu'à mille; il en est ainsi, par exemple, des charpentiers et des maçons à Pétersbourg et à Moscou, et des voituriers sur les grandes routes. Le produit de leur travail est administré par des directeurs choisis, et partagé d'après, l'avis de tous dans des assemblées générales.

Le seigneur peut réduire la terre concédée aux paysans, il peut choisir pour lui le meilleur sol; il peut agrandir ses bien-fonds, et, par là, le travail du paysan; il peut augmenter les impôts, mais il ne peut pas refuser aux paysans une portion de terre suffisante, et la terre, une fois appartenant à la commune, demeure complètement sous l'administration communale, la même en principe que celle qui régit les terres libres; le seigneur ne se mêle jamais dans ses affaires.

On a vu des seigneurs qui voulaient introduire le système européen du partage parcellaire des terres et la propriété privée. Ces tentatives provenaient pour la plupart de la noblesse des provinces de la Baltique; mais elles échouèrent toutes, et finirent généralement par le massacre des seigneurs ou par l'incendie de leurs châteaux; car tel est le moyen national auquel le paysan russe a recours pour faire connaître qu'il proteste¹.

¹ Par les documents que publie le ministère de l'intérieur, on voit que généralement chaque année, déjà avant la dernière révolution de 1848, 60 à 70 seigneurs fonciers furent massacrés par leur paysans. N'est-ce pas la protestation permanente contre autorité illégale.

L'effroyable histoire de l'introduction des colonies militaires a montré ce que c'est que le paysan russe quand on l'attaque dans sa dernière forteresse. Le *libéral* Alexandre fit emporter les villages d'assaut; l'exaspération des paysans grandit jusqu'à la fureur la plus tragique; ils égorgèrent leurs enfants pour les soustraire aux institutions absurdes qui leur étaient imposées par la baïonnette et la mitraille. Le gouvernement, furieux de cette résistance, poursuivit ces hommes héroïques; il les fit battre de verges jusqu'à la mort, et, malgré toutes ces cruautés et ces horreurs, il ne put rien obtenir. La sanglante insurrection de la Staraïa Roussa, en 1831, a montré combien peu ce malheureux peuple se laisse dompter.

On dit que tous les peuples sauvages ont aussi commencé par une commune analogue; qu'elle a existé chez les Germains et les Celtes dans son complet développement, qu'on la trouve aux Indes, mais on ajoute que partout elle a dû disparaître avec les commencements de la civilisation.

La commune germaine et celtique est tombée devant deux idées sociales complètement opposées à la vie communale: la féodalité et le droit romain. Nous, par bonheur, nous nous présentons, avec notre commune, à une époque où la civilisation anti-communale aboutit à l'impossibilité absolue de se dégager, par ses principes, de la contradiction entre le droit individuel et le droit social.

Mais, dit-on, par ce partage continu du sol, la vie communale trouvera sa limite naturelle dans l'accroissement de la population. Quelque grave en apparence que soit cette objection, il suffit, pour l'écarter, de répondre que la Russie possède encore des terres pour tout un siècle, et que, dans cent ans, la brûlante question de possession et de propriété sera résolue d'une façon ou d'autre.

Beaucoup d'écrivains, et parmi eux Haxthausen, disent que, suite de cette instabilité dans la possession, la culture du sol ne s'améliore point; cela peut bien être; mais les amateurs agronomes oublient que l'amélioration de l'agriculture, dans le système occidental de la possession, laisse la plus grande partie de la population dans une profonde misère, et je ne crois pas que la fortune croissante de quelques fermiers et le progrès de l'agriculture comme art, puissent être considérés, par l'agronomie elle-même,

comme un juste dédommagement de l'horrible situation de prolétariat affamé.

La Russie agreste se pliant à tout en apparence, n'a réellement rien accepté de la réforme de Pierre I^{er}. Il sentait cette résistance passive; il n'aimait pas le paysan russe et n'entendait rien non plus à sa manière de vivre. Il fortifia, avec une légèreté coupable, les droits de la noblesse et resserra la chaîne du servage; dès lors, le paysan se renferma plus étroitement que jamais au sein de sa commune, et ne s'en écartait qu'en jetant autour de lui des regards défiants; il voit dans l'officier de police et le juge un ennemi, il voit dans le seigneur terrien une puissance brutale, contre laquelle il ne pouvait rien faire.

Il commença dès lors à désigner par le mot *malheureux* tout condamné par la loi; à mentir sous le serment et à nier tout, quand il était interrogé par un homme qui se présentait en uniforme et qui lui semblait le représentant du gouvernement allemand. Cent cinquante ans, loin de le réconcilier avec le nouvel ordre de choses, l'en ont encore éloigné davantage.

Le paysan russe a beaucoup supporté, beaucoup souffert, il souffre beaucoup à cette heure, mais il est resté lui-même. Quoique isolé dans sa petite commune, sans liaison avec les siens tous dispersés sur cette immense étendue du pays, il a trouvé dans une résistance passive et dans la force de son caractère, les moyens de se conserver; il a courbé profondément la tête, et le malheur a passé souvent au-dessus de lui sans le toucher; voilà pourquoi, malgré sa position, le paysan russe possède tant d'agilité, tant d'intelligence et de beauté, qu'à cet égard il a excité l'étonnement de Custine et d'Haxthausen.

<1850—1851>



О РАЗВИТИИ
РЕВОЛЮЦИОННЫХ ИДЕЙ
В РОССИИ

ПЕРЕВОД

Нашему другу
МИХАИЛУ БАКУНИНУ



ВВЕДЕНИЕ

Dich stört nicht im Innern
Zu lebendiger Zeit
Unnützes Erinnern
Und vergeblicher Streit^{1*}

Goethe.

...Я уезжал из России в середине студеной снежной зимы * узким проселком, которым редко пользуются,— служил он только для сообщения между Псковской губернией и Лифляндией. Эти две соседние области, мало связанные друг с другом и недоступные всякому внешнему влиянию, представляют контраст столь обнаженный, мы сказали бы даже столь преувеличенный, какого нигде больше не найти.

Это — распахка нови рядом с погребением, это — канун, соприкасающийся с завтрашним днем, это — трудное зарождение и тяжкая агония. Здесь — все пахнет известью, ничто не докончено, ничто не готово для жилья, всюду строительный лес, голые стены; там — все пахнет плесенью, все разрушается, все становится нежилым, всюду трещины, обломки, мусор.

Среди заснеженного ельника, на широких равнинах вдруг возникали русские деревеньки, четко выделяясь на ослепительно белом фоне. Вид этих убогих сельских общин таит в себе что-то, глубоко меня волнующее. Домишки жмутся друг к другу, предпочитая вместе сгореть, нежели разбрестись во

¹ В твоём существовании, полном жизни, тебя не смущают ни бесполезные воспоминания, ни бесплодные споры (нем.). — *Ред.*

все стороны. За домами теряются в бесконечной дали поля, без плетней и оград. Избушка — для человека, для семьи: земля — для всех, для общины.

Крестьянин, живущий в этих домишках, — все в том же положении, в каком застigli его кочующие полчища Чингисхана. События последних веков пронесли над его головой, даже не заставив его задуматься. Это промежуточное существование — между геологией и историей. У этой формации свой особый характер, образ жизни, физиология, но нет биографии. Через каждые два-три поколения крестьянин вновь отстраивает свою избенку из елового леса, которая, мало-помалу разрушаясь, пропадает так же бесследно, как и сам крестьянин.

Заговорите однако с ним, и вы тотчас же увидите, закат ли это жизни или детство, варварство ли это, следующее за смертью, или варварство, предшествующее жизни. Но с самого же начала говорите с ним его языком, успокойте его, покажите, что вы ему не враг. Я очень далек от того, чтобы порицать русского крестьянина за его робость перед цивилизованным человеком. Цивилизованный человек, которого он знает, — это или его помещик, или чиновник. И крестьянин чувствует к нему недоверие, смотрит на него угрюмым взглядом, низко ему кланяется и отходит подальше; но он его не уважает. Он робеет не потому, что видит в нем существо высшего порядка, он робеет перед неодолимой силой. Он побежден, но он вовсе не лакей. Его суровый демократический, патриархальный язык не прошел науку передних. Мужественная красота его сохранилась нетронутой под двойным игом — царя и помещика. Крестьянин Великороссии и Малороссии обладает весьма пронизательным умом и удивительной для севера, почти южной живостью. Он говорит хорошо и много: привычка жить всегда среди соседей сделала его общительным.

...Прибыв на одну из последних русских станций, мы стали ждать почтовых лошадей в маленькой комнате, где было жарко, как в теплице. Жена станционного смотрителя, неряшливая, растрепанная, крикливая женщина, настойчиво предлагала нам выпить чаю. Соскучившись рассматривать гравюру, — хоть и очень интересную, — которая украшала стену

над кожаной софой, я обрадовался, услышав шум перед домом.

Все же, чтобы покончить с гравюрой, я должен рассказать о ее сюжете, весьма характерном. Повидимому, она относилась к послепетровским временам. На ней был изображен Петр I, сидевший за столом, уставленным кушаньями и винными флягами. Князь Меншиков, отвешивая глубокий поклон, представляет и предлагает ему молодую особу — будущую императрицу Екатерину I. Надпись гласила: «Верноподданный уступает возлюбленному государю самое драгоценное из всего, что имеет».

И доньше я каюсь, что не купил эту гравюру...

Я вышел, чтобы справиться о причине шума. Перед кучкой ямщиков бесновался офицер, ругаясь на чем свет стоит и крича во все горло. Ямщики смотрели на него с той насмешливой невозмутимостью, которая свойственна русским крестьянам. Позади офицера стоял порядком выпивший станционный смотритель; он тоже кричал, но при этом многозначительно подмигивал крестьянам.

— Где староста? Где староста? — вопил офицер, вне себя от гнева.

— Где староста?..— повторяли некоторые из крестьян спокойным и равнодушным тоном, который мог бы вывести из себя даже святого. — Да вот, видишь, нету старосты, — три мужика ходили за ним. — В кабаке его нет, у кумы тоже нет. — Куда же он девался, староста-то? Удивление да и только!

Несомненно староста был тут же, в кучке крестьян.

— Разбойники! — орал станционный смотритель. — Ах, разбойники, не хотят ведь искать старосту!

— А вы-то? — накинулся на него офицер. — Какой же вы после этого станционный смотритель? Так-то вас слушаются? Хорош представитель власти! Я подам рапорт, сам напишу графу Адлербергу (министр почт), у меня с ним личное знакомство.

— Пожалейте отца семейства, — машинально твердил станционный смотритель, не проявляя, впрочем, особенного испуга, — двадцать три года службы, медаль за взятие Варны *,

две раны, пуля навывлет, пряжка за беспорочную двадцатилетнюю службу.

А дело все не подвигалось, и офицер привязался к пареньку лет шестнадцати или семнадцати. — Ты что? — крикнул он. — Смеешься мне в глаза, смеешься мне в глаза? Я тебя научу уважать эполеты! — И он бросился на парня; тот, увернувшись от офицерского кулака, кинулся бежать; офицер хотел догнать его, но снег был так глубок, что офицер провалился в него по колено. Крестьяне захохотали. — Да это бунт! Это бунт! — вскричал офицер и повелительным тоном приказал парнишке, который взбирался, как белка, на вершину дерева, спуститься вниз. — Нет, не слезу, — отвечал тот, — ты меня поколотишь... — Слезай, озорник, слезай! — прикрикнул на него и станционный смотритель. Парень покачал головой.

— Вот, ваша милость! — продолжал станционный смотритель, обращаясь к офицеру. — Теперь вы сами можете судить, с каким народом мы имеем дело с утра до вечера, — хуже турок! И когда только господь избавит меня от этого ада? Я остаюсь тут лишь по той причине, что не хватает мне трех лет до пенсии. Однако будьте покойны, ваша милость, уж я справлюсь с этими разбойниками, они повезут вас и без денег. Сейчас я пошлю за становым: он тут недалеко живет, версты тридцать три отсюда, пожалуй, даже поменее. А куда, ежели ваша милость пожелает откушать чаю...

— Да вы с ума спятили, что ли! — воскликнул офицер тоном, полным отчаяния. — Не могу я терять время на ожидание станового! Дайте мне лошадей, дайте лошадей...

Возок мой был, наконец, заложен, и я не знаю, чем кончилась вся история. Но можно не сомневаться, что офицера надули. Мой ямщик ухмылялся всю дорогу. У него еще вертелась в голове история с офицером. — Ну и горячая же голова этот офицер! — сказал я.

— Ничего. Не впервой это у нас; мы с самого начала увидели, что он скоро уходится.

...Довольно двух часов пути, чтобы вступить в другой мир. Будто в театре у тебя на глазах переменили декорации. Местность становится более неровной, даже слегка холмистой, а

дорога извилистой. Это уже не та прямая, бесконечная линия, проведенная по снежному океану, о которой так хорошо написал Мицкевич*.

Первая лифляндская почтовая станция была расположена на горе. Я вошел в «Passagierstube»¹. В этой комнате царил такая чистота, такой порядок, словно ее только накануне покрасили или ждали на другой день каких-то посетителей. Пол посыпан песком, на окнах герани и розмарины, в углу фортепьяно в четыре с половиной октавы, на столе, покрытом белой скатертью, лютеранская библия. Среди нескольких литографий, в рамке понарядней, висел печатный листок. То было «An meinen Lieben Fritz»² — нечто вроде идиллического завещания, написанного Фридрихом-Вильгельмом III для своего сына.

Станционный смотритель, кроткий старичок с простодушно благочестивым видом, свойственным одним лишь немцам, надел для меня свой серый сюртук, украшенный перламутровыми пуговицами. Видя, что я читаю завещание, он подошел ко мне и почтительно завел разговор, величая меня всякую минуту то «бароном», то «Freiherrg»³, то «Hochwohlgeboren»⁴. Он сообщил мне, между прочим, что «никогда не мог без слез читать эти трогательные слова доброго покойного короля».

Станционный смотритель предупредил меня, что, судя по ветру, ночь будет вьюжная, и посоветовал переждать до утра; я вышел из дома посмотреть, что делается на улице. Резкий ледяной ветер свистел в деревьях, яростно раскачивая голые ветви. Гонимые ветром облака порою открывали бледный серп луны, и тогда становилась видна полуразрушенная башня — все, что осталось от лежавшего в развалинах замка. Под провисшим сводом ворот, которые некогда вели в замок, сидели человек десять финнов, низкорослых, тщедушных, жалких, со светлыми, как лен, волосами. Их язык, совершенно чуждый для нас, неприятно поражал мой слух. Над воротами было прибито чучело орла. Вдруг предо мной промелькнул,

¹ «комнату для приезжающих» (нем.). — *Ред.*

² «Милому моему Фрицу» (нем.). — *Ред.*

³ «бароном» (нем.). — *Ред.*

⁴ «высокоблагородием» (нем.). — *Ред.*

мгновенно скрывшись с глаз, стройный белокурый юноша, с подкрученными усиками и ружьем за плечами. Он сидел в маленьких санях и сам правил. Упряжь на лошади, не украшенная русской дугой, звенела зато двумя десятками бубенцов; за санями бежала борзая, обнюхивая мерзлую землю.

В Лифляндии и Курляндии нет деревень, похожих на русские. Там фермы, разбросанные вокруг замка. Крестьянские хижины стоят врозь; русской общины здесь не существует. На этих фермах живет бедный, добрый, но мало одаренный народ, повидимому, без будущего, придавленный вековым рабством,— остаток древнего народонаселения, затопленного волнами других рас. Между немцами и финнами огромное расстояние; надо сказать, что германская цивилизация была весьма замкнутой. После стольких веков тесного соседства и постоянных сношений с немцами финны этих мест остались полудикими. Первым позаботился об их воспитании император Николай,— разумеется, на свой лад: он обратил их в православие.

Но только в Риге, на этих узких, темных улицах, в этом городе привилегий, цехов («Zünфт'ов»), проникнутом ганзейским и лютеранским духом, где в самой торговле чувствуются отсталость и застой, где русское население принадлежит к закоренелым раскольникам, два века назад оставившим отечество, потому что они сочли режим царя Алексея слишком революционным, а патриарха Никона слишком смелым реформатором,—только там я понял разницу между тем миром, который я только что покинул, и тем, в который вступил.

Сухощавые, тонконогие евреи, в черных бархатных ермолках, в коротких штанах, нитяных чулках и низких башмаках в самую холодную пору балтийской зимы; немецкие негоцианты, шествующие с величием сенаторов *, что побуждает вас свернуть с дороги, чтобы избежать с ними встречи... В казино, в клубах только и разговоров, что о монополиях, предоставленных городу в 1600 году, о вольностях, дарованных в 1450 году, о последних нововведениях 1701 года *...

Балтийские немцы, сыны древней цивилизации, много веков тому назад отстали от великого исторического движения;

отныне они приобрели неизменный склад, они остались какими были, ничем с тех пор не обогатившись; в своих идеях и делах они установили порядок, правила и меру, чтобы никогда от них не отступать. Поэтому-то они несомненно должны ненавидеть расплывчатость, склонность к преувеличению и беспорядок, царящие не только в русских законах, но даже в нравах.

Мы отнюдь не достигли определенной устойчивости, мы ищем ее, мы стремимся к общественному строю, больше отвечающему нашей природе, но временно остаемся в навязанном нам силой положении, ненавидя его и примиряясь с ним, желая от него избавиться и терпя его против воли. Они же, напротив, подлинны консерваторы; они многое потеряли и опасаются потерять остальное. Мы можем только выиграть, нам терять нечего. Мы повинуемся по принуждению; в законах, которые нами управляют, мы видим запреты, препоны и нарушаем их, когда можем или смеем, не испытывая при этом никаких угрызений совести. А они принимают настолько всерьез одну часть закона, что нарушить ее было бы в их собственных глазах преступлением. Эта часть закона служит опорой другой, нелепость которой очевидна для всех.

У них — незываемая мораль, у нас — моральный инстинкт.

Их преимущество перед нами — в выработанных ими позитивных правилах; они принадлежат к великой европейской цивилизации. Наше преимущество перед ними — в нашей могучей силе, в известной широте надежд. Там, где их останавливает сознание, нас останавливает жандарм. Арифметически слабые, мы уступаем; их же слабость — алгебраическая, она в самой формуле.

Их глубоко оскорбляет наша беспечность, наши повадки, пренебрежение к правилам приличия, похвальба нашими полуварварскими, полуизвращенными страстями. Нам же они смертельно скучны своим буржуазным педантизмом, подчеркнутым пуризмом и безукоризненной пошлостью поведения.

Наконец, человек тратящий более половины своих доходов, считается у них блудным сыном, расточителем. А у нас на человека, который проживает только свои доходы, смотрят как на чудовищного скрягу...

Эта антитеза между Россией и балтийскими провинциями, столь резкая, почти преувеличенная, как мы сами уже отметили, собственно говоря, существует между всем славянским миром и Европой.

Здесь однако та разница, что если в славянском мире есть черты западной цивилизации на его поверхности, а в мире европейском есть черты чистейшего варварства в его основании, то среди псковских крестьян нет и следа цивилизации, а балтийские немцы прикрывают собой отнюдь не однородное варварское население, а население, находящееся в упадке и совершенно разнородное.

Германо-латинские народы создали две истории, сотворили два мира во времени и в пространстве*. Они дважды себя изжили. Весьма возможно, что в них сохранилось довольно энергии и сил для третьей метаморфозы — но она не может произойти в рамках существующих общественных форм, которые находятся в явном противоречии с революционной мыслью. Как мы уже видели, для того чтобы великие идеи европейской цивилизации могли осуществиться, они должны пересечь океан и найти землю, где было бы поменьше руин.

Наоборот, все прошлое славянских народов носит характер почина, вступления в права хозяина, бурного роста и проявления *способностей*. Они только еще влились в могучий поток истории. Они никогда не обладали развитием, сообразным их природе, их гению, их стремлениям. Каковы же эти стремления? Мы увидим это дальше. Скажу лишь, что они не являются четкой теорией, но живут в народе, в его песнях и преданиях, что они существовали задолго до того в *habitus* всех славянских племен. Скорее это инстинкт, естественное влечение, постоянное, сильное, но неясное, к которому примешиваются национальные и религиозные домыслы, нежели обдуманная, определенная концепция.

История славян скудна.

За исключением Польши, славяне скорее подлежат ведению географии, чем истории.

¹ облике (лат.). — *Ред.*

Есть славянский народ, который жил подлинной жизнью всего лишь в продолжение одной битвы — войны таборитов *.

Есть другой, который только наметил свои границы, поставил вежи, приготовил себе место и насильственно объединил на время шестую часть земного шара, гордо избрав ее полем своей деятельности...

...Имеют ли какое-либо право на будущее эти народы, почти неприметные в прошлом и почти неизвестные в настоящем?

Мы отнюдь не думаем, что будущее принадлежит тем народам, которые ничего не создали и лишь много страдали.

Но будущее, без сомнения, может принадлежать тем из них, кто, не по утвержденному праву и не по приглашению, смело занимает место на великом соборе деятельных народов, кто торопит начало своей истории, кто вмешивается во все дела, пожираемый жаждой деятельности, кто захватывает воображение всех и устремляется очертя голову в главный поток истории.

Во внезапном появлении некоторых народов есть нечто, перед чем останавливается мыслитель: он в раздумье, он испытывает какое-то беспокойство, будто чувствует новую подземную руду, глухое брожение, новую силу, стремящуюся пробить земную кору и вырваться наружу, будто он слышит в неведомой дали близящийся шаг исполинов.

Такова роль России со времени Петра I.

Не прошло и ста лет с тех пор, когда Франция еще оспаривала у русских царей право на титул императора *, теперь же дело уже не в *титуле*, но в *факте русского* господства, которое простирается до Рейна ¹, доходит до Босфора *, а с другой стороны достигает Тихого океана.

Что означают эти высокомерные притязания, эти ничтожные уступки?

¹ Германия существует только по имени. Это балтийские провинции, которым оставили кое-какие призрачные права, например, право быть подданными не только Николая, но, одновременно, и подданными своих князьков. На этих днях газеты возвестили о приезде «великой герцогини Вюртембергской с ее мужем — наследным принцем Вюртембергским». И никого не удивила эта антисалическая фраза*.

Быть может, то гунны, устремившиеся к Риму, чтобы покончить с ним и тут же затеряться среди трупов? Или турки, желающие вновь испытать, созрело ли западное христианство для могилы?

Наконец, быть может, это катастрофа, катаклизм, туча саранчи, ужасный случай, произошедший в антракте, который отделяет два мира друг от друга, — одно из тех мрачных привидений, которые ускоряют развязку? А возможно, это и есть начало нового порядка вещей; не уподобляются ли здесь славяне древним германцам по отношению к отходящему в прошлое миру?

Достаточно поставить такой вопрос, и все, что можно сказать по этому поводу, представляло бы огромный интерес. А если набраться смелости и пойти дальше — до утверждения, что некоторые из этих смутных стремлений славянских народов совпадают с революционными стремлениями народных масс в Европе, что в этом отдаленном хоре слышны аккорды, находящие отзвук в скрытых глубинах старого мира? А если доказать, что у северных варваров и варваров «домашних» есть общий враг — старый феодальный монархический строй и общая надежда — социальная революция?

Император Николай, исполнитель верховных судеб *, истинный смысл коих ему недоступен, может сколько угодно подвергать унижениям бесполезное высокомерие Франции и величественное благоразумие Англии; он может объявить Порту русской, а Германию московитской — мы не испытываем ни малейшей жалости ко всем этим инвалидам. Но вот чего он не может: он не в силах помешать возникновению другого союза за своей спиной, не в силах помешать русскому вмешательству стать для всех монархов континента, для всей реакции смертельным ударом, началом вооруженной социальной борьбы, ужасной, решающей.

Царская власть не переживет этой борьбы. Победительница или побежденная, она принадлежит прошлому; она не русская, а насквозь немецкая, византизировано-немецкая. Стало быть, у нее два основания для того, чтобы умереть.

А у нас — два основания для того, чтобы жить: социалистический элемент и молодость.

— И молодые люди умирают иногда, — сказал мне в Лондоне один весьма выдающийся человек, с которым мы говорили о славянском вопросе.

— Это верно, — ответил я ему, — но еще более верно, что старики умирают всегда.

Лондон, 1 августа 1853.





I

РОССИЯ И ЕВРОПА

Два года тому назад в брошюре под названием «Vom andern Ufer»¹ мы опубликовали письмо о России*. Так как наши взгляды с того времени не изменились, мы считаем необходимым извлечь из этого письма следующие отрывки:

«Как тяжела наша эпоха; все вокруг нас разлагается; все колеблется, ощущая головокружение и злокачественную лихорадку; самые мрачные предчувствия осуществляются с ужасающей быстротой...

Свободный человек, отказывающийся склониться перед силой, не найдет вскоре во всей Европе другого убежища, кроме палубы корабля, отплывающего в Америку.

Уж не заколоться ли нам, подражая Катону, из-за того, что наш Рим гибнет*, а мы ничего не видим или не хотим видеть вне Рима?..

Однако известно, что сделал римский мыслитель, глубоко чувствовавший всю горечь своего времени; подавленный печалью и отчаянием, понимая, что мир, к которому он принадлежит, должен погибнуть, он бросил взгляд за пределы национального горизонта и написал книгу «De moribus germanorum»*. Он был прав, ибо будущее принадлежало этим варварским племенам.

Мы ничего не пророчим; но мы не думаем также, что судьбы человечества пригвождены к Западной Европе. Если Европе не удастся подняться путем общественного преобразования, то преобразуются иные страны; есть среди них и такие, которые уже готовы к этому движению, другие к нему готовятся. Одна

¹ Гамбург, Гофман и Кампе, 1849*.

из них известна — это Северо-Американские Штаты; другую же, полную сил, но вместе и дикости — знают мало или плохо.

Вся Европа на все лады, в парламентах и в клубах, на улицах и в газетах, повторяла вошь берлинского «Kraekehler»'а: *«Русские идут, русские идут!»* * И, в самом деле, они не только идут, но пришли, благодаря Габсбургскому дому, и быть может, они скоро продвинутся еще далее, благодаря дому Гогенцоллернов*. Никто не знает как следует, что же собой представляют *эти русские, эти варвары, эти казаки*; Европа знает этот народ лишь по борьбе, из которой он вышел победителем. Цезарь знал галлов лучше, чем современная Европа знает Россию. Пока она имела веру в себя, пока будущее представлялось ей лишь продолжением ее развития, она могла не заниматься другими народами; теперь же положение вещей сильно изменилось. Это высокомерное невежество Европе более не к лицу.

И каждый раз, когда она станет упрекать русских *за то, что они рабы*, — русские будут вправе спросить: *«А вы, разве вы свободны?»*

По правде говоря, XVIII век уделял России более глубокое и более серьезное внимание, чем XIX, — быть может, потому, что он менее ее опасался.

Такие люди, как Миллер, Шлоссер, Эверс, Левек, посвятили часть своей жизни изучению истории России с применением тех же научных приемов, какие в области физической применяли к ней Паллас и Гмелин. Философы и публицисты, со своей стороны, с любопытством наблюдали редкий пример правительства, деспотического и революционного одновременно. Они видели, что престол, утвержденный Петром I, имел мало сходства с феодальными и традиционными престолами Европы.

Оба раздела Польши явились первым бесчестием, запятнавшим Россию. Европа не поняла всего значения этого события, ибо она была тогда отвлечена другими заботами. Она присутствовала, едва дыша, при великих событиях, которыми уже давала о себе знать Французская революция. Российская императрица, естественно, протянула реакции свою руку, запятнанную польской кровью. Она предложила реакции шпагу Суворова, свирепого живодера Праги *. Поход Павла в Швейцарию

в Италию был совершенно лишен смысла и лишь восстановил общественное мнение против России.

Сумасбродная эпоха нелепых войн, которую французы еще до сих пор называют периодом своей славы, завершилась их нашествием на Россию; то было заблуждением гения, так же как и египетский поход. Бонапарту вздумалось показать себя вселенной стоящим на гряде трупов. К хвастовству пирамидами он захотел присоединить хвастовство Москвой и Кремлем. На этот раз его постигла неудача; он поднял против себя весь народ, который решительно схватился за оружие, прошел по его пятам через всю Европу и взял Париж.

Судьба этой части мира несколько месяцев находилась в руках императора Александра, но он не сумел воспользоваться ни своей победой, ни своим положением; он поставил Россию под одно знамя с Австрией, как будто между этой прогнившей и умирающей империей и юным государством, только что появившимся во всем своем великолепии, было что-нибудь общее, как будто самый деятельный представитель славянского мира мог иметь те же интересы, что и самый яростный притеснитель славян.

Этим чудовищным союзом с европейской реакцией Россия, незадолго до того возвеличенная своими победами, унизилась в глазах всех мыслящих людей. Они печально покачали головой, увидев, как страна эта, впервые проявившая свою силу, предлагает сразу же руку и помощь всему ретроградному и консервативному, и притом вопреки своим собственным интересам.

Не хватало лишь яростной борьбы Польши, чтобы решительно поднять все народы против России. Когда благородные и несчастные обломки польской революции, скитаясь по всей Европе, распространили там весть об ужасных жестокостях победителей, со всех сторон, на всех европейских языках раздалось громовое проклятие России. Гнев народов был справедлив...

Краснея за нашу слабость и немощь, мы понимали, что наше правительство только что совершило нашими руками, и сердца наши истекали кровью от страданий, и глаза наши наливались горькими слезами.

Всякий раз, встречая поляка, мы не имели мужества подзять на него глаза. И все же я не знаю, справедливо ли обви-

нять целый народ и считать его одного ответственным за то, что совершило его правительство.

Разве Австрия и Пруссия не оказали тут помощи? Разве Франция, вероломная дружба которой причинила Польше столько же зла, сколько открытая ненависть других народов, разве она в то же время всеми средствами не вымаливала благосклонность петербургского двора*; разве Германия не заняла уже тогда добровольно по отношению к России того положения, в котором теперь вынужденно находятся Молдавия и Валахия; не управлялась ли она тогда, как и теперь, русскими поверенными в делах и тем царским проконсулом, который носит титул короля Пруссии?

Одна лишь Англия благородно держится в духе дружественной независимости; но Англия также ничего не сделала для поляков; быть может, она думала с собственной вине по отношению к Ирландии? Русское правительство не заслуживает вследствие этого меньшей ненависти и упреков; я хотел бы только обрушить ненависть эту и на все другие правительства, ибо их не следует отделять одно от другого; это только вариации одной и той же темы.

Последние события научили нас многому; порядок, восстановленный в Польше, и взятие Варшавы отодвинуты на задний план с тех пор, как порядок царит в Париже и взят Рим, с тех пор, как прусский принц руководит расстрелами и старая Австрия, стоя в крови по колена, пытается омолодить ею свои парализованные члены.

Какой позор — в 1849 году, — утратив все, на что надеялись, все, что приобрели, близ трупов расстрелянных, повешенных, близ тех, кого заковали в цепи, сослали без суда, при виде этих несчастных, гонимых из страны в страну, которым оказывают гостеприимство, как евреям в средние века, которым бросают, как собакам, кусок хлеба, чтобы заставить их продолжать свой путь, — какой позор, — в 1849 году узнавать царизм лишь под 59 градусом северной широты! Поносите сколько вам будет угодно и осыпайте упреками петербургское самодержавие и печальное постоянство нашей безропотности, но поносите деспотизм повсюду и распознавайте его, в какой бы форме он ни проявлялся. Оптический обман,

при помощи которого рабству придавали видимость свободы, рассеялся.

Скажу еще раз: если ужасно жить в России, то столь же ужасно жить и в Европе. Отчего же покинул я Россию? Чтоб ответить на этот вопрос, я переведу несколько слов из моего прощального письма к друзьям *:

„Не ошибитесь! Не радость, не рассеяние, не отдых, ни даже личную безопасность нашел я здесь, да и не знаю, кто может находить теперь в Европе радость и отдых.

Я ни во что не верю здесь, кроме в движение; я не жалею здесь никого, кроме жертв; не люблю никого, кроме тех, которых преследуют; никого не уважаю, кроме тех, кого казнят, и однако остаюсь. Я остаюсь страдать вдвойне — от нашего горя и от горя, которое нахожу здесь, погибнуть, быть может, при всеобщем разгроме. Я остаюсь, потому что борьба здесь открытая, потому что она здесь гласная.

Горе побежденному здесь! Но он не погибает, прежде чем вымолвил слово, прежде чем испытал свои силы в борьбе, и именно за этот голос, за эту открытую борьбу, за эту гласность я остаюсь здесь“.

Вот что я писал 1 марта 1849 года. Дела с того времени сильно изменились. Привилегия быть выслушанным и открыто сражаться уменьшается с каждым днем; Европа с каждым днем становится все более похожей на Петербург; есть даже страны, более похожие на Петербург, чем сама Россия.

Если же и в Европе дойдут до того, что заткнут нам рот и не позволят даже проклинать во всеуслышание наших угнетателей, то мы уедем в Америку, жертвуя всем ради человеческого достоинства и свободы слова».





II РОССИЯ ДО ПЕТРА I

История России — не что иное, как история эмбрионального развития славянского государства; до сих пор Россия только устраивалась. Все прошлое этой страны, с IX века, нужно рассматривать как путь к неведомому будущему, которое начинает брезжить перед нею.

Подлинную историю России открывает собой лишь 1812 год; все, что было до того, — только предисловие.

Основные силы русского народа никогда по-настоящему не обращались на собственное его развитие, как это имело место у народов германо-романских.

Россия IX века представляется государством совершенно иного склада, чем государства Запада. Народонаселение в большинстве своем принадлежало к однородной расе, рассеянной по весьма обширной и малонаселенной территории. Того различия, которое наблюдается повсюду между племенем завоевателей и покоренными племенами, здесь не было. Слабые, несчастные племена финнов, разбросанные и словно затерянные среди славян, прозябали вне всякого движения — в безропотной ли покорности, в дикой ли своей независимости; никакого значения для русской истории они не имели. Норманны (варяги), давшие России княжеский род, который правил ею без перерыва до конца XVI столетия, были скорее организаторами, чем завоевателями. Призванные новгородцами, они захватили власть и спустя короткое время распространили ее до Киева¹.

¹ Много высказывалось суждений о том, каким образом утвердились варяги на Руси, но это вопрос чисто исторический, мало нас интересую-

Через несколько поколений варяжские князья и их дружинники утратили национальные черты и смешались со славянами, сообщив им однако стремление к деятельности и влив новую жизнь во все области этого едва устроившегося государства.

В славянском характере есть что-то женственное; этой умной, крепкой расе, богато одаренной разнообразными способностями, не хватает инициативы и энергии. Славянской натуре как будто недостает чего-то, чтобы самой пробудиться, она как бы ждет толчка извне. Для нее всегда труден первый шаг, но малейший толчок приводит в действие силу, способную в необыкновенному развитию. Роль норманнов подобна той, какую позже сыграл Петр Великий при помощи западной цивилизации.

Население делилось на маленькие сельские общины, городов было мало, и они ничем не отличались от деревень, кроме большей величины и окружавшей их деревянной ограды (русское слово *город* происходит от слова *городить*). Каждая община представляла собой, так сказать, потомство одной семьи, владевшей своим имуществом нераздельно, сообща, под патриархальной властью какого-либо главы семьи, признанного за *старейшину*. Чисто монархический характер этого уклада умерялся властью *всего мира*, иначе говоря — волеизъявлением всех жителей. А поскольку общественный строй в городах был тот же, что и в деревнях, то княжескую власть, разумеется, уравновешивало общее собрание горожан (*вече*).

Права горожан ничем не отличались от прав крестьян. Вообще в древней России мы не встречаем какого-либо отдельного, привилегированного, обособленного класса*. Там был только *народ* и одно племя, — вернее, княжеский владетельный род, потомство варяга Рюрика, — совершенно отличное от народа. Члены княжеского рода разделили между собой всю Россию соответственно древности тех ветвей генеалогического дерева, к которым они принадлежали, и собственному старшинству. Государство было подразделено на уделы, не представлявшие собою ничего точно определенного и управлявшиеся

ций. Большое же значение Несторовой версии состоит в том, что там указывается, как в XII столетии рассматривали нашествие варягов*, и надо признать, что лишь она одна разъясняет истинную роль норманнов.

своим князем под главенством старейшего в роде, который звался *великим князем* и уделом своим имел Киев, а позже — Владимир и Москву. Власть великого князя над другими князьями была весьма ограниченной. Они признавали главенство Киева, но ни в какой действительной зависимости от него не находились, и он не являлся административным центром государства. Уделы отнюдь не рассматривались как личная собственность князей, — они и не могли ею быть, потому что князья часто переходили из одного удела в другой, объединяли несколько в один, получая их по наследству, или же разбивали свою часть на столько долей, сколько было у них сыновей или наследников мужского пола, — бывало и так, что по старшинству они иногда становились великими князьями (наследовал великому князю не старший сын, а брат князя). Легко вообразить, какой простор кровопролитным сражениям и вечным распрям давал этот сложный порядок наследования. Войны между великим князем и удельными князьями продолжались вплоть до установления московской централизации.

Возле князей мы видим очень узкий круг их товарищей по оружию, их друзей или высших должностных лиц, образующих нечто вроде аристократии, которую весьма трудно обрисовать, ибо она не отличалась никакими определенными, четко выраженными особенностями. Звание *боярин* было почетным званием; никаких прав оно не давало и даже не было наследственным. Другие звания только указывали на должности; таким образом эта иерархическая лестница неприметно приводила к огромному классу крестьян. Вот почему все эти высшие слои общества пополнялись из народа; потомки варяжских воинов, пришедших с Рюриком, повидимому, принесли с собою идею об установлении института аристократии, но славянский дух изменил ее до неузнаваемости согласно своим патриархальным и демократическим понятиям. *Дружина* — нечто вроде постоянной гвардии князя — была слишком малочисленна, чтобы сложиться в особый класс. Княжеская власть была отнюдь не той неограниченной властью, какой она стала в Москве. В действительности князь являлся лишь *старейшиною* множества городов и деревень, которыми он управлял совместно с *общими сходами*; однако он обладал тем огромным

преимуществом, что не был выборным лицом и разделял верховные права с другими членами рода, к которому принадлежал. Помимо того, великий князь был и верховным судьей всей страны,— власть судебная не отделялась тогда от власти исполнительной. Эта необычная федерация, единство которой выражалось в единстве правящего рода, не нарушаемом ни разделением страны на части, ни отсутствием централизации,— эта федерация, с ее однородным населением, не знающим обособленных классов и различия между городами и деревнями, с *общинной* формой ее земельной собственности, ничем не напоминала другие государства той же эпохи. Но если русское государство и отличалось столь существенным образом от других государств Европы, это отнюдь не дает права предполагать, что оно стояло ниже их до XIV века. Русский народ в те времена был свободнее народов феодального Запада. С другой стороны, это славянское государство не больше походило и на соседние азиатские государства. Если в нем и были какие-то восточные элементы, то все же во всем преобладал характер европейский. Славянский язык бесспорно принадлежит к языкам индоевропейским, а не к индо-азиатским; кроме того, славянам чужды и эти внезапные порывы, пробуждающие фанатизм всего населения, и это равнодушные, способствующее тому, что одна и та же форма общественной жизни сохраняется долгие века, переходя от поколения к поколению. Хотя у славянских народов чувство личной независимости так же мало развито, как у народов Востока, однакоже надобно отметить следующее различие между ними: личность славянина была без остатка поглощена общиной, деятельным членом которой он являлся, тогда как на Востоке личность человека была без остатка поглощена племенем или государством, в жизни которых он принимал лишь пассивное участие.

На взгляд Европы, Россия была страной азиатской, на взгляд Азии — страной европейской; эта двойственность вполне соответствовала ее характеру и ее судьбе, которая, помимо всего прочего, заключается и в том, чтобы стать великим караван-сараям цивилизации между Европой и Азией.

Даже в самой религии чувствуется это двойное влияние. Христианство — европейская религия, это религия Запада; при-

няв его, Россия тем самым отдалилась от Азии, но христианство, воспринятое ею, было восточным — оно шло из Византии.

Характер русских славян очень сходен с характером всех других славян, начиная от иллирийцев и черногорцев и кончая поляками, с которыми русские вели столь долгую борьбу. Самой отличительной чертой русских славян (не считая иноземного влияния, которому подверглись различные славянские племена) было непрерывное упорное стремление стать независимым сильным государством. Этой социальной пластичности в большей или меньшей степени не хватает другим славянским народам, даже полякам. Стремление устроить и расширить государство возникает еще во времена первых князей, пришедших в Киев; через тысячу лет оно снова проявилось в Николае. Стремление это узнаешь и в неотступной мысли овладеть Византией, и в том одушевлении, с каким поднялся весь народ (в 1612 и в 1812 годах) на защиту своей национальной независимости. Сыграл ли здесь роль инстинкт или унаследованный дух норманнов, а быть может, то и другое вместе, но здесь причина того неоспоримого факта, что Россия, единственная среди всех славянских стран, могла сложиться в стройное, могучее государство. Иноземное влияние даже способствовало так или иначе этому развитию, облегчая централизацию и предоставляя правительству средства, которых у последнего не было.

После норманнского первым иноземным элементом, примешавшимся к русской национальности, был византийский. Пока наследники Святослава лелеяли мечту о завоевании *восточного* Рима, этот Рим предпринял и завершил их духовное подчинение. Обращение России в православие является одним из тех важных событий, неисчислимы последствия которых, сказываясь в течение веков, порой изменяют лицо всего мира. Не случись этого, нет сомнения, что спустя полстолетие или столетие в Россию проник бы католицизм и превратил бы ее во вторую Хорватию или во вторую Чехию.

Приобретенное влияние на Россию являлось огромной победой для угасающей византийской империи и для византийской церкви, униженной своей соперницей. Отлично понимая это, константинопольское духовенство, со свойственным ему коварством, окружало князей монахами и само намечало глав

духовной иерархии. Итак, наследник, защитник, мститель за все, что претерпела в прошлом или претерпит в будущем греческая церковь, был найден, но не в лице Анатолии или Антиохии, а в лице народа, страна которого простиралась от Черного моря до Белого.

Греческое православие связало нерасторжимыми узами Россию и Константинополь; оно укрепило естественное тяготение русских славян к этому городу и подготовило своей религиозной победой грядущую победу над восточной столицей единственному могущественному народу, который исповедует греческое православие.

Когда Магомет II вошел победителем в Константинополь *, церковь пала к ногам русских князей и с той поры не переставала указывать им на полумесяц над собором св. Софии. Г-н Фальмерайер рассказывает в своих «Восточных фрагментах», каким радостным возбуждением было охвачено греческое духовенство, когда стала слышна пушечная пальба Паскевича под Трапезундом, как ждали монахи Наугуон-Норос и Афона своего православного освободителя *. Турецкое господство было, вероятно, больше на пользу, чем во вред той развязке, которую мы предвидим. Католическая Европа не оставила бы в покое Восточную Римскую империю в продолжение четырех последних столетий. Было уже время, когда *латиняне* господствовали над Восточной империей *. Они бы, вероятно, сослали императоров в какой-нибудь глухой уголок Малой Азии, а Грецию обратили бы в католичество. Россия тех времен не была бы в силах помешать западным государствам захватить Грецию; таким образом, завоевание Константинополя турками спасло его от папского владычества. На первых порах иго турок было жестоким, безжалостным, кровавым; когда же они перестали чего-либо опасаться, они позволили покоренным народам безбоязненно исповедовать свою религию и следовать своим обычаям,— так прошли последние четыре столетия. С тех пор Россия возмужала, Европа состарилась, а сама Высокая Порта успела пережить султана-реформатора и потерю отложившейся Мореи *.

Вскоре к византийскому влиянию добавилось другое, еще более чуждое западному духу,— влияние монгольское. Татары

пронеслись над Россией подобно туче саранчи, подобно урагану, сокрушавшему все, что встречалось на его пути. Они разоряли города, жгли деревни, грабили друг друга и после всех этих ужасов исчезали за Каспийским морем, время от времени посылая оттуда свои свирепые орды, чтобы напомнить покоренным народам о своем господстве. Внутреннего же строя государства, его администрации и правительства кочевники-победители не трогали. Они не только предоставили населению свободно исповедовать греческую веру, но ограничили свою власть над русскими князьями лишь требованием признать татарское владычество, являться к ханам за своей инвеститурой и платить установленную дань. Монгольское иго тем не менее нанесло стране ужасный удар: материальный ущерб после неоднократных опустошений привел к полному истощению народа — он согнулся под тяжким гнетом нищеты. Люди бежали из деревень, бродили по лесам, никто из жителей не чувствовал себя в безопасности; к податям прибавилась выплата дани, за которую, при малейшем опоздании, приезжали баскаки, обладавшие неограниченными полномочиями, и тысячи татар и калмыков. Именно в это злосчастное время, длившееся около двух столетий, Россия и дала обогнать себя Европе. У преследуемого, разоренного, всегда запуганного народа появились черты хитрости и угодливости, присущие всем угнетенным: общество пало духом. Готово было рушиться самое единство государства, повсюду возникали глубокие трещины: южная Россия стала все больше отдаляться от центральной — часть ее тяготела к Польше, другая находилась в подчинении у литовцев. Московские великие князья перестают заботиться о Киеве. Украина наводняется вольными казаками, этими вооруженными ватагами людей, образующими военные республики, которые пополнялись беглецами и переселенцами со всех концов России, не признававшими никакой верховной власти. Новгород и Псков, защищенные от монголов расстоянием и непроходимыми болотами, добивались независимости от центральной России или господства над нею. В самом сердце государства, в наиболее разоренной его части, появился новый город, который, не пользуясь ни влиянием, ни известностью, гордо притязал на звание столицы России. Казалось, этот город.

затерянный в делях хвойных лесов, лишен всякой будущности, но именно там и завязался центральный узел русской жизни.

После того как великие князья оставили Киев, характер их власти переменялся. Во Владимире они стали более самовластными. На свои уделы князья начали смотреть, как на свою собственность, а на свои права — как на нечто неотъемлемое, потомственное. В Москве князья изменили порядок наследования: наследником стал считаться уже не старший брат, а старший сын. Они все больше и больше урезали уделы других членов княжеского рода. Народное начало не могло быть сильным в молодом городе, не имевшем ни преданий, ни обычаев. Это-то больше всего и привлекало князей к Москве. Деятельностью всех московских князей руководила идея объединения всех частей государства в одно целое. Начало этому положил Иван Калита — тип государя той эпохи; дальновидный, лукавый, коварный и ловкий, он старался заручиться покровительством монголов, подкупая их величайшей своей покорностью, и в то же время завладевал всем, чем мог, пользуясь всеми средствами для увеличения своего могущества. Москва развивалась с неслыханной быстротой. Настойчивым усилиям князей помогло и ее географическое положение. Москва являлась подлинным центром Великороссии: ей были подвластны находившиеся от нее на небольшом — от ста пятидесяти до двухсот километров — расстоянии города Тверь, Владимир, Ярославль, Рязань, Калуга и Орел, а на более дальних расстояниях — Новгород, Кострома, Воронеж, Курск, Смоленск, Псков и Киев.

Необходимость централизации была очевидна, без нее не удалось бы ни свергнуть монгольское иго, ни спасти единство государства. Мы не думаем все же, что московский абсолютизм был единственным средством спасения для России.

Нам известно, какое жалкое место занимают в истории гипотезы, но мы не видим причины, оставаясь в пределах свершившихся фактов, отбрасывать без рассмотрения все, что кажется нам правдоподобным. Мы ни в коей мере не признаем фатализма, который усматривает в событиях безусловную их необходимость, — это абстрактная идея, туманная теория, внешняя спекулятивной философией в историю и естествознание. То, что произошло, имело, конечно, основания произойти, но

это отнюдь не означает, что все другие комбинации были невозможны: они оказались такими лишь благодаря осуществлению наиболее вероятной из них — вот и все, что можно допустить. Ход истории далеко не так предопределен, как обычно думают.

В XV и даже в начале XVI века развитие событий в России отличалось еще такой нерешительностью, что оставалось неясным, который из двух принципов, определяющих жизнь народную и жизнь политическую в стране, возьмет верх: князь или община, Москва или Новгород. Свободный от монгольского ига, великий и могучий Новгород, привыкший считать себя суверенным, богатый благодаря оживленной торговле, которую он вел с ганзейскими городами, метрополия, имевшая широкую разветвленную сеть владений по всей России, — Новгород всегда ставил права общины выше прав князя. Москва, — удел, верный своим князьям, — поднявшаяся милостью монголов на развалинах древних городов, заселенная племенем, никогда не знавшим настоящей общинной свободы Киевского периода, — Москва одержала верх. Но у Новгорода также были основания надеяться на победу, этим и объясняется ожесточенная борьба между обоими городами, как и зверства, совершенные Иваном Грозным в Новгороде. Россия могла быть спасена путем развития общинных учреждений или установлением самодержавной власти одного лица. События сложились в пользу самодержавия, Россия была спасена; она стала сильной, великой — но какой ценою? Это самая несчастная, самая поработанная из стран земного шара; Москва спасла Россию, задушив все, что было свободного в русской жизни.

Московские великие князья сменили свой титул на титул *царя всея Руси*. Скромный титул великого князя более не удовлетворял их, он слишком напоминал им о Киевской эпохе и о вече. К этому времени последний император Византии пал, сраженный под степами Константинополя*. Иван III сочетался браком с Софьей Палеолог, и двуглавый орел, изгнанный из Константинополя, появился на знамени московских царей*. Греческие монахи пророчествовали по всему христианскому Востоку, что час возмездия недалек и что придет оно с севера: византийское духовенство боялось, как худшего из всех несча-

ствий, помощи *латинян* и уповало только на русских царей. Тогда-то оно и принялось с новым рвением *византизировать* русское правительство. Само собой разумеется, что духовенство желало устроить Россию по образцу государства Комненов и Палеологов, превратив ее в безгласное, послушное слепой вере, лишенное света знания государство, над которым возносилась бы фигура царя, хотя и обожествленного, но сдерживаемого властью церкви.

Оправившись мало-помалу от учиненного монголами разгрома, русский народ очутился лицом к лицу с царем, с неограниченной монархией, гнет которой был особенно тяжким благодаря влиянию, приобретенному ею под сенью ханской власти. Царь успел объединить большую часть уделов, включив их в свою московскую вотчину. Он стал могущественнее всех других князей, вместе взятых, и населения городов. Найдя *крамольников*, будь это князья или города, он подчинял их своей власти с кровожадной жестокостью. Новгород крепко держался, но в конце концов пал; большой колокол, сзывавший народ на площадь, — так называемый *вечевой* колокол, — в качестве трофея был перевезен в Москву, в тот самый город, который совсем еще недавно так презирали новгородцы. Новгородские послы сказали Ивану III: «Ты велишь нам приноровиться к московским законам, но мы *не знаем, какие такие московские законы*, научи нас, как их знать». Иван IV не забыл этой насмешки. После разграбления Новгорода, взятия Пскова и покорения Твери остальные города не могли и думать о серьезном сопротивлении, тем более что уже *ничего* претерпели от всяких нашествий, монголов ли, поляков ли, или литовцев. Веча умолкали одно за другим, во всем государстве наступала глубокая тишина, цари становились самодержавными, всемогущими...

Византизм, привитый духовенством к власти, оставался как бы на поверхности: порча не проникала в глубинные пласты нации. Он не соответствовал ни национальному характеру народа, ни даже правительству. Византизм — это старость, усталость, безропотная покорность агонии; русский народ был разорен, унижен, у него не хватало энергии снова стать на ноги, но он был молод и, в действительности, не чув-

ствовавал отчаяния, он скорее ушел с поля битвы, нежели был побежден; потеряв свои права в городах, он сохранил их в недрах сельских общин. Мог ли он живой сойти в могилу, подобно Карлу V *, и удовольствоваться пышными, торжественными похоронами по обрядам византийской церкви?

Это истина столь неоспоримая, что каждый энергичный человек, занимавший московский престол, старался разорвать тесный круг формальностей, в котором была замкнута его власть. Иван IV, Борис Годунов, Лжедмитрий старались, еще до Петра I, изменить усыпляющую и тяжелую атмосферу Кремлевского дворца; они сами в ней задыхались. Они видели, что при этом режиме пустых формальностей и действительного рабства страна все более опускалась нравственно, ничто в ней не преуспевало, а местная администрация становилась все более обременительной для подданных, без малейшей выгоды для государства. Они видели, что молитв московского патриарха и чудотворных икон с Афонской горы было недостаточно, чтобы вырвать их из этого преждевременного оцепенения.

Иван Грозный дерзнул призвать себе на помощь общинные учреждения; он внес поправки в свой судебник в духе старинных вольностей *: он предоставил сбор податей и все местное управление выборным чиновникам, он расширил права и обязанности суда, передав в его ведение уголовные дела, и потребовал, чтобы всякое заключение под стражу производилось лишь с согласия на то суда. Он даже хотел уничтожить должность наместников в областях, предоставив последним самоуправление под руководством палаты *ad hoc*¹. Но общинная свобода, которой нанесли удар его предшественники, не возрождалась по зову всемогущего жестокого царя. Все его замыслы встречали противодействие и остались бесплодными, — так велики были к концу XVI столетия дезорганизация и всеобщее равнодушие. Доведенный отчаянием до бешенства, полный ненависти и отвращения, Иван умножил казни, отличавшиеся изощренной жестокостью. «Я не русский, я немец», — сказал он однажды своему ювелиру, иностранцу по происхождению *.

¹ здесь: специально для этого учрежденной (лат.). — *Ред.*

Борис Годунов серьезно думал о сближении с Европой, о введении в России западных наук и искусств, об открытии школ; но последнее встретило решительный отпор со стороны духовенства. Оно было покорно всему, но опасалось просвещения, источником коего не было православие. Не легко было и выписать иностранцев, по той причине, что балтийские народы преграждали им путь в Россию. Можно было подумать, что, предчувствуя порабощение их потомков Россией, они перехватывали каждый луч света, устремлявшийся с Запада к Московии.

То, на что не хватало смелости у Бориса, попытался сделать Лжедмитрий. Человек образованный, просвещенный, рыцарственный, он занял трон в результате междоусобной войны во имя легитимистских принципов, поддержанной Польшей и казаками. Димитрий, более открыто, чем его предшественник, напал на старинные обычаи и косные нравы России. Он не скрывал ни своего плана реформ, ни своего расположения к польским нравам и римской церкви.

Московский народ, разжигаемый мятежными боярами, восстал во имя православия и народности, находившихся под угрозой, ворвался во дворец, зверски убил молодого царя, надругался над трупом, сжег его и, зарядив пушку прахом, развеял его по ветру.

Эти события чрезвычайно усилили начавшееся брожение, которое вызвало теперь лихорадочную деятельность во всем государстве. Россия всколыхнулась от Казани до Невы и Польши... Было ли это бессознательным стремлением народа зажечь по-другому или же последней вспышкой отчаяния перед полной пассивностью, когда он предоставил правительству поступать по своему произволу вплоть до наших дней?..

Велики были смятение и гнев народа, кровь лилась повсюду. После смерти Димитрия создали второго претендента на престол, потом третьего... Один из них стоял в нескольких верстах от Москвы укрепленным лагерем*, окруженный вольными русскими дружинами, польскими войсками и казаками. Области брались за оружие, одни — чтобы идти на защиту Москвы, другие — на помощь претендентам на престол; Кремлевский

дворец пустовал, не было ни царя, ни устойчивого правительства. Польский король Сигизмунд хотел навязать России своего сына Владислава; север России занимала шведская армия, желавшая возвести на русский престол одного из своих принцев; народ высказался за князей Шуйских, о которых области и слышать не хотели. Четыре года длились междоусобица, гражданская война, война с поляками, казаками и шведами при отсутствии какого бы то ни было правительства. Народ положил последние силы на защиту своей политической независимости, он шел на любые жертвы. Нижегородский мясник Минин и князь Пожарский спасли отчизну, но спасли ее только от иностранцев. Народ, уставший от смуты, от претендентов на престол, от войны, от грабежа, хотел покоя любой ценой. Тогда-то и было проведено это поспешное избрание, вопреки всякой законности и без согласия на то народа, — царем всея Руси провозгласили молодого Романова. Выбор пал на него потому, что, благодаря юному возрасту, он не внушал подозрений ни одной партии. То было избрание, продиктованное усталостью.

При царствовании Романовых, до Петра I, псевдовизантийский строй достиг полного своего расцвета: народ, казалось, умер, — если он и подавал признаки жизни, то лишь образуя шайки разбойников, бродившие вдоль берегов Самары и Волги. Громоздкий механизм неумелого управления подавлял народ; правительство отдавало себе отчет в собственной неспособности и, затрудняясь выйти из создавшегося положения не взяв за образец Европу, выписывало себе на помощь иностранцев; и тем не менее, из какого-то нелепого противоречия, оно оставалось все таким же замкнутым в исключительной национальности и питало дикую ненависть ко всякому нововведению.

Чтобы представить себе московские нравы того времени, надо почитать рассказы, написанные Кошкиным *, русским дипломатом, который в конце XVII века бежал в Стокгольм. Нельзя не отступить в ужасе перед этой удушливой общественной атмосферой, перед картиной этих нравов, являвшихся лишь безвкусной пародией на нравы Восточной империи. Пирь, торжественные шествия, вечерни, обедни, приемы

посланников, переодевание по три или четыре раза на день составляли единственное занятие царей. Их окружала олигархия, лишенная культуры и достоинства. Эти гордые вельможи, кичившиеся должностями, которые занимали их отцы, бывали биты плетью на царских конюшнях и даже кнутом на площади, сами не считая то за оскорбление. В этом невежественном, тупом и равнодушном обществе не чувствовалось ничего человеческого. Необходимо было выйти из этого состояния или же сгнить, не достигнув зрелости.

Но как из него выйти, откуда ждать спасения? Ждать его от духовенства, достигшего тогда апогея величия и влияния, разумеется, нельзя было. Народ, поникнув головой, стоял в стороне, — уж не сеченые ли бояре способны были указать ему путь? Очевидно, нет; но когда возникает настоятельная необходимость, всегда найдутся средства удовлетворить ее.

Революция, которая должна была спасти Россию, вышла из лона самого дома Романовых, дотоле равнодушного и бездейственного.

Прежде чем продолжать, надобно затронуть один из наиболее запутанных вопросов русской истории — развитие крепостного права. Никакая история — ни древняя, ни новая — не содержит ничего подобного тому, что произошло с крестьянами в России XVII столетия и что окончательно было утверждено в XVIII веке. Путем простых полицейских мер и незаконных действий помещиков, владевших населенными землями, при попустительстве властей и при инертности самих крестьян — из свободных людей, какими они были, крестьяне все больше становились *крепкими земле*, неотделимой от нее собственностью помещика. Казалось, все вольности естественного состояния человека, сохраненные дотоле славянами, должны были пройти через ужасное горнило абсолютизма и произвола, чтобы вновь быть завоеванными в страданиях и революциях.

Пока цари вели подкоп под вольности городов и деревень, сельская община оставалась нетронутой. Когда же пришел ее черед, жестоко пострадала отнюдь не община: пострадал крестьянин. К началу XVII столетия относится закон царя Годунова, который изменяет и ограничивает право

крестьянина переходить с земель одного помещика на земли другого. Закон этот даже не ставил под сомнение крестьянские права на переселение и еще менее — на личную свободу: он обосновывался лишь экономическими причинами, вполне благовидными с точки зрения правительства. Крестьяне покидали бедных хозяев и бежали на земли богатых владельцев; в плодородных областях был избыток людей, тогда как на бесплодных землях не хватало рук. Кроме того, царь Годунов, ловкий узурпатор престола, вызвавший к себе ненависть крупных землевладельцев, угождал этим законом мелким собственникам. Таков был первый шаг к закрепощению.

Вскоре тот же государь издал другой закон *, почти неопостижимый; чтобы сделать его понятным, нужно сказать, что в старину количество рабов в России было очень невелико: ими являлись военнопленные или купленные в чужеземных странах невольники (*холопы*), или люди, сами запродавшиеся в рабство со своим потомством (*кабальные люди*). Все они не имели ничего общего как с крестьянином, связанным с общиной и возделывающим землю помещика, так и с вольными слугами бояр. Последние, часто увольняемые в большом числе своими господами, разбредались повсюду, занимаясь нищенством и грабежами на большой дороге, или же присоединялись к волжским разбойникам и донским казакам, которые укрывали у себя всех бродяг и всех людей, враждовавших с обществом. Борис, всегда державшийся настороже, опасался этой вечно недовольной и голодной массы людей; чтобы положить конец такому нежелательному положению вещей и быть уверенным, что эти люди будут сыты во время голода и не разбегутся во все стороны, он издал указ, по которому слуги, прожившие определенное время у своих хозяев, становятся их крепостными и не могут ни покинуть их, ни быть уволенными. Таким образом тысячи людей попали в рабство, сами почти не заметив этого. Все же количество уходов и побегов не уменьшалось; трудно было бы определить, сколько солдат обеспечил этот закон шайкам Димитрия, Гонсевского, Жолкевского, гетмана Запорожья и всем *condottieri*¹, опустошавшим

¹ кондотьерам (итал.).— *Ред.*

Россию в начале XVII века. Со времен правления Бориса и до Екатерины II глухое, тайное брожение волновало в деревнях парод, и до сих пор еще живет в его памяти пугачевское восстание.

Любой помещик играл роль великого князя московского в миниатюре; и точно так же, как потеряли города свои вольности, державшиеся лишь за лишённые устойчивости обычаи, община в ее борьбе с помещиком была побеждена принципом власти и личного начала, более деятельных и эгоистичных, нежели она. Царизм, сам опиравшийся на неограниченную власть, по необходимости должен был покровительствовать покушению помещиков на права крестьян, разгоняя естественных защитников крестьянства — целовальников и поддерживая помещика во всех его спорах с крестьянином. Тем не менее закон ничего точно не определял и не утверждал, налицо были только злоупотребление со стороны правительства и пассивность со стороны народа.

Именно таков был порядок вещей, когда первая перепись жителей, произведенная по указу Петра I в 1710 году, подвела законные основы под все чудовищные злоупотребления; и это он, просветитель России, дал на них свое изволение. Трудно было бы определить причины, побудившие его к такой мере. Была ли это ошибка, месть или же нечто предопределенное свыше? Но подобно тому как Петр I представлял собою и царизм, и революцию, помещик стал олицетворением несправедливой власти и, одновременно, подлинной революционной закваской. Петр I привел государство в движение, а помещик прямо или косвенно приведет бездеятельную, тяжелую на подъем общину к революции. Вне всякого сомнения, это бродильное вещество разложится в конце концов, но не раньше, чем завершится гибель абсолютизма. Община — это детище земли — усыпляет человека, присваивает его независимость, но она не в силах ни защитить себя от произвола, ни освободить своих людей; чтобы уцелеть, она должна пройти через революцию.

Все общинные вольности фактически погибали в столкновении с четко выявленной индивидуальностью московских царей. Но, к счастью, потомство их дало Петра — подлинное вопло-

щение революционного начала, скрытого в русском народе. Петр I, как выразился один молодой историк, был первой русской личностью, дерзнувшей поставить себя в независимое положение *. Подобную же роль играет теперь русское дворянство: по отношению к общине оно представляет собой личное начало, а следовательно, и оппозицию абсолютизму.

Дворянство не сломит общину, оно будет угнетать ее, пока она не восстанет против него. Община, продержавшаяся в течение веков, несокрушима. Тем, что Петр I окончательно оторвал дворянство от народа и пожаловал ему страшную власть над крестьянами, он поселил в народе глубокий антагонизм, которого раньше не было, а если он и был, то лишь в слабой степени. Этот антагонизм приведет к социальной революции, и не найдется в Зимнем дворце такого бога, который отвел бы сию чашу судьбы от России.



III ПЕТР I

Желание найти выход из тяжелого положения, в котором находилось государство, все усиливалось; но вот к концу XVII столетия на царском престоле появился смелый революционер, одаренный всесторонним гением и непреклонной волей.

Петр I не был ни восточным царем, ни *династом*; то был деспот наподобие Комитета общественного спасения, — деспот и по своему положению, и во имя великой идеи, утверждавшей неоспоримое его превосходство над всем, что его окружало. Он разорвал покров таинственности, окутывавший царскую особу, и с отвращением отбросил от себя византийские обноски, в которые рядились его предшественники. Петр I не мог удовольствоваться жалкой ролью христианского далай-ламы, разукрашенного парчой и драгоценными камнями, которого издали показывали народу, когда он торжественно следовал из своего дворца в Успенский собор и из Успенского собора во дворец. Петр I предстает перед своим народом, словно простой смертный. Все видят, как этот неутомимый труженик, одетый в скромный сюртук военного покроя, с утра до вечера отдает приказания и учит, как надо их выполнять; он кузнец, столяр, инженер, архитектор и штурман. Его видят везде, без свиты, — разве только с одним адъютантом, — возвышающегося над толпой благодаря своему росту. Как мы говорили, Петр Великий был первой свободной личностью в России и, уже по одному этому, коронованным революционером.

Он подозревал, что он не сын царя Алексея. Как-то вечером он простодушно спросил за ужином графа Ягужинского, не

является ли тот его отцом *. «Не знаю,— сказал в ответ Ягужинский на настойчивое требование Петра,— ведь у покойной царицы было столько любовников!» Так обстояло дело с престолонаследием. Относительно династических интересов известно, что Петр, попав на Пруте в безнадежное положение, предложил в письме сенату избрать ему в наследники достойнейшего *, так как считал своего сына неспособным ему наследовать. Впоследствии он велел его судить и предать казни в тюрьме. Петр I сделал императрицей трактирщицу, жену шведского солдата, ставшую наложницей царского любимца князя Меншикова, в прошлом мальчишки-пирожника. Обстоятельства, при которых митрополит Феофан и князь Меншиков объявили последнюю волю Петра I, возбуждают немало сомнений, но остается фактом, что лифляндская авантюристка, еле говорившая по-русски, была провозглашена после его смерти императрицей, причем никто и не подумал оспаривать ее права.

Петр I едва скрывал свое равнодушие или презрение к греческой церкви, которая по необходимости должна была впасть в опалу вместе со старым порядком. Он запретил открывать новые мощи и творить чудеса. Он заменил патриарха синодом, назначаемым правительством, и определил туда обер-прокурором кавалерийского офицера *. Патриарх никогда не обладал верховными правами и не был полностью независим от царя, но он сообщал известное единство церкви. Потому-то Петр I и свалил его трон, обычно занимавший место рядом с царским. Однако Петр I менее всего являлся главою церкви, власть его была совершенно светской. Этим объяснялись и те отличительные черты, которые он придал петербургскому империализму; цель Петра, его средства были практические, жизненные, мирские, он не выходил за пределы действительности и, сведя на нет влияние церкви, больше не думал ни о церкви, ни о религии. Его воображение было занято другим, он мечтал об огромной России, о гигантском государстве, которое простерлось бы до самых глубин Азии, стало бы властелином Константинополя и судеб Европы.

Вообще Европа составила себе преувеличенное представление о духовной власти русских императоров. У этой ошибки

есть свой источник, но отнюдь не русская история, а хроники Восточной Римской империи. Греческая церковь всегда была в беспрекословном подчинении у государства и выполняла все, чего желала власть, зато власть, в свою очередь, никогда прямо не вмешивалась в интересы религии или духовенства. Русская церковь имела собственную юрисдикцию, опирающуюся на греческий Номоканон *. Неужели было бы достаточно объявить себя главою церкви вместо подлинного ее главы, чтобы действительно приобрести духовную власть? Если бы дело шло о московских царях, скажем, об Иване IV, чем-то напоминавшем Константина Копронима и Генриха VIII и занимавшемся экзегетикой, когда ему некого было убивать, это предположение еще возможно допустить, но преемники Петра I, в числе которых были четыре женщины, причем только одна из них русская, заставляют от такого предположения отказаться. Мысль стать главою церкви была чужда им в продолжение целого столетия. Честь извлечения ее на свет божий принадлежит Павлу I. Завидуя, возможно, Робеспьеру, он велел сделать себе ко дню коронации полусолдатское, полусвященническое одеяние, стал говорить о духовном своем главенстве и даже захотел сам совершить богослужение в Казанском соборе *; впрочем, его отговорили от сей смехотворной идеи. Известно, что этот самый Павел I, схизматик и человек женатый, получил звание гротмейстера Мальтийского ордена, и ни для кого не секрет, что он несомненно был полусумасшедший.

Чтобы совсем порвать со старой Россией, Петр I оставил Москву, восточный титул царя и переселился в порт на Балтийском море, где принял титул императора. Открывшийся таким образом петербургский период не был продолжением исторической монархии — то было начало молодого, деятельного, не знающего узды деспотизма, равно готового и на великие дела и на великие преступления.

Одна-единственная мысль служила связью между петербургским периодом и московским, — мысль о расширении государства. Все было принесено ей в жертву: достоинство государей, кровь подданных, справедливое отношение к соседям, благосостояние всей страны... Только в этом и состояло сходство, в остальном же Петр Великий являл собою непрерывный

протест против старой России. Мы видели, что в вопросах династических и религиозных он поступал как человек свободомыслящий; образ его жизни находился в еще большем противоречии с обычаями страны. Любитель шумных потех, он ни от кого их не скрывал. Сколько раз видел Петербург, как его государь, в окружении своих еле державшихся на ногах министров, охмелевший от венгерского вина и анисовки, покинув на рассвете пиршественный стол, брался за барабан и бил сбор. Случалось также видеть, как он носился по улицам с ряжеными, сам тоже одетый в маскарадный костюм. Старые бояре, чей степенный и величавый вид прикрывал бездну невежества и тщеславия, с ужасом взирали на празднества, устраиваемые царем для английских и голландских моряков, где его православное величество безудержно предавалось своей любви к кутежам. С глиняной трубкой во рту, с кружкой пива в руке, он задавал тон своим сотрапезникам и ничуть не уступал им в сквернословии. Негодование бояр дошло до предела, когда он повелел их женам и дочерям, сидевшим взаперти, как на Востоке, принимать участие в этих празднествах. Под императорской порфирой в Петре всегда чувствовался революционер. Тогда как, век спустя, Наполеон каждый год прикрывал каким-нибудь новым лоскутом королевских отрепьев свое мещанское происхождение, Петр I каждый день сбрасывал с себя какой-нибудь лоскут отрепьев царизма, чтобы остаться верным себе и своей великой мысли, которой служили опорой его непреклонная воля и жестокость террориста.

Произведенная Петром I революция разделила Россию на две части: по одну сторону остались крестьяне свободных и господских общин, посадские крестьяне и мещане; то была старая Россия — консервативная, общинная, традиционная Россия, строго православная или же раскольническая, неизменно религиозная, носившая национальную одежду и ничего не воспринявшая от европейской цивилизации. На эту часть нации правительство, что случается при победивших революциях, смотрело как на сборище недовольных, почти как на бунтовщиков. Находясь в немилости, в неопределенном положении, вне закона, она была отдана на волю другой части нации. Новую Россию составляло созданное Петром I дворянство,

все потомки бояр, все гражданские чиновники и, наконец, армия. Быстрота, с которою эти классы освободились от своих обычаев, была поразительна. Они отреклись от прошлого без всяких возражений; одни только стрельцы пытались сопротивляться. Это — доказательство гибкости русского характера, а равно и крайней своевременности революции Петра Великого. Люди испытывали радость, расставаясь с неподвижными гнетущими формами московского режима. В чем же причина упорства русского крестьянина? Крестьяне являются наименее прогрессивной частью всех народов; помимо того, русское общинное крестьянство оставалось вне движения и мероприятий правительства. Политическая централизация не была поддержана централизацией административной. Меры, принятые для того, чтобы воспрепятствовать переселению крестьян, задевали только тех, кто жил на помещичьих землях, вернее говоря, недовольное меньшинство, переходившее с места на место. Реформа Петра показалась им не только покушением на их обычаи и образ жизни, но вмешательством государства в их дела, бюрократическими придирками, каким-то неясным и неопределенным отягощением их рабства. С тех пор они перешли к безмолвному и пассивному противодействию, которое длится до наших дней и полностью оправдано мерами, принятыми против народа Петром I и его преемниками. Деревня осталась в стороне от реформы; нельзя быть русским крестьянином, отказавшись от старых обычаев; он может уйти из-под опеки общины, стать слугою или государственным чиновником, или даже дворянином, но во всех этих случаях он должен прежде всего выйти из общины. Членом сельской общины может быть только крестьянин и, как таковому, ему надлежит носить бороду и национальную одежду. Никакой закон этого не требует — так угодно лишь обычаю, что и делает его столь живучим. Таким образом крестьяне остаются совершенно непричастными к действиям правительства: ими руководят, но они ничего не одобрили своим согласием. Они косятся на наш образ жизни, упорствуют в своих обычаях и вместе с тем они религиозней нас в противовес нашему безразличию, они — сектанты в противовес официальной церкви, которая вступает в сделку с немецкой цивилизацией.

Лишь с этой точки зрения и можно оценить всю важность указов Петра I, предписывающих брить бороду и одеваться на немецкий лад. Борода и одежда резко отличают Россию, униженную тройным игом и охраняющую свою национальность, от России, которая приняла европейскую цивилизацию вместе с императорским деспотизмом. Между человеком в рубахе поверх штанов, ничего не имеющим общего с правительством, и человеком бритым, который одет на немецкий лад и чужд общине, существовала лишь одна живая связь — солдат. Правительство поняло это и, боясь, чтобы солдат не стал снова крестьянином, прибегло к ужасным мерам, определив чудовищный срок военной службы: 22 года в начале столетия и от 15 до 17 лет — в наши дни. Под предлогом воспитания солдатских детей оно, прикрепив их к военному сословию *, создало настоящую касту индийских кшатриев и, словно не удовольствовавшись этим, обязало ветеранов, под страхом суровых наказаний, брить бороду и никогда не носить национальную одежду. Таким образом, русский народ остался в одиночестве, вне всякого движения, горестно уповая на будущее; если он не погиб, то лишь благодаря своей натуре и общине, но он ничего и не выиграл. Ни одна политическая идея до него не дошла, однако существуют интересы, которые не преминут всколыхнуть русскую общину.

Вопрос об освобождении крепостных не был понят в Европе. Обычно думают, что здесь дело идет лишь о личной свободе, которая при петербургском деспотизме никакого значения не имеет; между тем дело идет об освобождении крестьян с землей. Этот вопрос занимает правительство, но оно ничего не сделает; он занимает дворянство — но оно не осмелится что-либо сделать; он занимает народ, который устал, который ропщет, но, быть может, что-нибудь да сделает.

А пока все умственное и политическое движение сосредоточилось лишь в дворянстве. За исключением пугачевского эпизода и пробуждения народа в 1812 году, история России — не что иное, как история русского правительства и русского дворянства. Если судить о русском дворянстве по аналогии с всемогущей английской аристократией или жалкой аристократией немецкой, то никогда не удастся объяснить, что сейчас происходит в России.

Не нужно упускать из виду, что созданное Петром I дворянство — не замкнутая каста; напротив, непрерывно вбирая в себя все, что покидает демократическую почву, оно обновляется благодаря своей основе. Солдат, получив офицерский чин, становится *потомственным* дворянином; приказный, писарь, прослуживший несколько лет государству, становится *личным* дворянином; если его повышают в чине, он приобретает потомственное дворянство. Сын крестьянина, освобожденный общиной или помещиком, после окончания гимназии делается дворянином. Лицо, получившее орден, живописец, принятый в академию, становятся дворянами. Стало быть, под русским дворянством нужно разуместь всех тех, кто не входит в состав сельской или городской общины и является чиновником. Права и привилегии одинаковы для потомков владетельных князей и бояр и для сыновей какого-нибудь второстепенного чиновника, пожалованного потомственным дворянством.

Русское дворянство — это сословие, угнетающее другое сословие, которое было побеждено, хотя и не сражалось.

Было бы нелепо искать какого-либо единства в классе, включающем в себя и солдат, и приказных, и поповичей, и, наконец, владельцев сотен тысяч крестьян.

Перейдем однако к временам, наступившим вслед за царствованием Петра I. После его смерти в стране воцарилась полнейшая правительственная анархия, и новый порядок, не поддерживаемый более железной рукой Петра, целых двадцать лет колебался в самом своем основании; народная традиция прервалась, не было веры в династию. Народ, поднимавшийся за самозванного сына Ивана IV, не ведал даже имен всех этих *Романовых* — Брауншвейг-Вольфенбютельских или Гольштейн-Готторпских, скользивших, подобно призракам, по ступеням трона и исчезавших в снегах ссылки, в глубине казематов или в крови... *

Высшее дворянство, лишенное каких бы то ни было общих интересов, пользовалось солдатами императорской гвардии для бесконечных дворцовых переворотов. Солдаты же знали только одно правило — повиноваться тому, кто силен, и лишь до тех пор, пока сила в его руках. Но стоило этому кумиру пасть, как все немедленно его покидали. Политическое разложение того

времени очень усилилось и превосходит все, что только можно себе вообразить. Императорский престол уподобился ложу Клеопатры: кучка вельмож и горсть янычаров с торжеством приводили иноземного принца, женщину, ребенка, дальнего родича какого-либо из родственников Петра I, возводили его на престол, поклонялись ему и щедро оделяли ударами кнута всех тех, кто осмеливался возражать. Но не успевал избранник упиться всеми наслаждениями своей непомерной власти, как новая волна сановников и преторианцев уносила его со всем его окружением в пропасть. Сегодняшние министры и генералы уже на следующий день шли, закованные в кандалы, на место казни или отправлялись в Сибирь. Эти превратности жизни постигали людей с такой быстротой, что маршал Миних, сославший Бирона и в свою очередь изгнанный, встретился с ним у волжской переправы, где Бирон был задержан на несколько дней разливом реки *. В этой *bufera infernale*¹, уносившей людей так стремительно, что не хватало даже времени привыкнуть к их чертам, уцелела, по глубочайшей иронии судьбы, лишь одна личность: то был начальник тайной канцелярии Бестужев,— этот почтенный сановник сохранил свое место, наперекор всем переворотам, и имел, таким образом, возможность допрашивать, пытать и казнить всех своих друзей, всех своих благодетелей и всех своих врагов.

Можно ли после этого думать, чтобы народ в светских владыках видел владык православной церкви?

Не надо забывать, что, помимо политических интриг, тот вольный тон, который ввел Петр I и который так был ему к лицу, перейдя ко двору, вскоре превратился в грязное распутство и в грубые излишества. Дочь Петра I Елизавета, еще будучи великою княжною, проводила ночи в оргиях с гренадерами императорской гвардии и разгуливала с ними по *Летнему саду*. В их обществе она настолько привыкла к крепким напиткам, что, став императрицей, напивалась каждый день. Самые важные дела останавливались, посланники не могли добиться аудиенции целыми неделями, когда у нее ни на мгновение не просветлялась голова. Императрица Анна жила по-

¹ адской буре (итал.). — *Ред.*

суиружески с бывшим своим конюхом Бироном, которого она сделала герцогом Курляндским. Регентша Анна Брауншвейгская летом спала со своим любовником на освещенном балконе дворца...

Среди этой скандальной эпопеи восшествий на престол и падений, среди этой оргии свирепого деспотизма, схватившегося с раболовной олигархией, которая распоряжалась русской короной, как евнухи Восточной Римской империей, был лишь один политический проблеск — когда императрице Анне продиктовали условия вступления на престол. Анна принесла присягу, согласилась на все, но тут же, поддержанная немецкой партией, возглавляемой Бироном, разорвала хартию и приказала умертвить всех, кто хотел ограничить императорскую власть. Между немцами и их приверженцами, с одной стороны, и русскими сановниками, окружавшими трон, — с другой, существовала старинная вражда. Ненависть к немцам облегчила Елизавете восшествие на престол. Эта бездарная и жестокая женщина приобрела популярность, угождая национальной партии.

Не будем, впрочем, заблуждаться насчет значения этих партий. Немецкая партия не олицетворяла просвещения, как русская не олицетворяла невежества. Последняя отнюдь не хотела возвращения старого порядка вещей. Попытки князя Долгорукого во времена Петра II ни к чему не привели *. Немцы тоже далеко не олицетворяли прогресса; ничем не связанные со страной, которую не давали себе труда изучить и которую презирали, считая варварской, высокомерные до наглости, они были раболовнейшим орудием императорской власти. Не имея иной цели, как сохранить монаршее к себе расположение, они служили особе государя, а не нации. Сверх того, они вносили в дела неприятные для русских повадки, педантизм бюрократии, этикета и дисциплины, совершенно противоположный нашим нравам.

Враждебность славян и германцев — печальный, но общеизвестный факт. Каждое столкновение между ними обнаруживало глубину их ненависти. Самый характер немецкого господства немало способствовал распространению этой ненависти среди западных славян и поляков. Русским никогда не прихо-

дилось терпеть их гнет. Если владения России на побережье Балтийского моря и были завоеваны рыцарями Тевтонского ордена, то заселяли их финские племена, а не русские. Хотя среди славян русские меньше всех ненавидят немцев, все же чувство естественного отвращения, существующее между ними, не может исчезнуть. В основе этого чувства лежит несходство характеров, проявляющееся в любой мелочи.

Предпочтение, которое правительство оказывало немцам после Петра I, было такого рода, что не могло примирить с ними русских. Добро, если б одни только Минихи и Остерманы приехали в Россию, а то на берега Невы обрушилась туча уроженцев тридцати шести — или сам не знаю, скольких — княжеств, составляющих *единую и неделимую* Германию.

Русское правительство до сих пор не имеет более преданных слуг, чем лифляндские, эстляндские и курляндские дворяне. «Мы не любим русских, — сказал мне как-то в Риге один известный в Прибалтийском крае человек, — по во всей империи нет более верных императорской фамилии подданных, чем мы». Правительству известно об этой преданности, и оно наводняет немцами министерства и центральные управления. Это и не благоволение и не несправедливость. В немецких офицерах и чиновниках русское правительство находит именно то, что ему надобно: точность и бесстрашие машины, молчаливость глухонемых, стоицизм послушания при любых обстоятельствах, усидчивость в работе, не знающую усталости. Добавьте к этому известную честность (очень редкую среди русских) и как раз столько образования, сколько требует их должность, но совсем не достаточного для понимания того, что вовсе нет заслуги быть безукоризненными и неподкупными орудиями деспотизма: добавьте к этому полнейшее равнодушие к участи тех, которыми они управляют, глубочайшее презрение к народу, совершенное незнание национального характера, и вам станет понятно, почему народ ненавидит немцев и почему правительство так любит их.

Если мы перейдем от министерств и канцелярий к мастерским, мы встретим тот же антагонизм. Русский работник у русского хозяина — почти член семьи; у них одни и те же привычки, одна и та же мораль и религия, они обычно едят

за одним столом и очень хорошо понимают друг друга. Случается порой, что хозяин прибьет работника, который принимает тумаки с излишним христианским смирением, а бывает, что работник дает сдачи, но ни тот, ни другой не пойдут жаловаться в полицию. Воскресенье хозяин и работник празднуют одинаково — оба они возвращаются домой пьяными. На-завтра хозяин, понимая, что работник не в состоянии усердно трудиться, позволяет ему прогулять песколько часов, ибо знает, что в случае нужды тот будет работать для него и ночью. Зачастую хозяин дает работнику деньги вперед, зато работник долгие месяцы ждет своего жалованья, когда видит, что у его хозяина денежные затруднения. Хозяин-немец — не ровня русскому рабочему, он считает себя скорее его начальником, чем хозяином; методичный по природе, хранящий обычаи своей страны, немец преобразует гибкие, неопределенные отношения между русским работником и его хозяином в строго определенные юридические, от которых не отступит ни на йоту. Постоянная требовательность, нарочитая строгость, холодный деспотизм тем более оскорбляют работника, что хозяин никогда не снизойдет до него. Даже мирный характер немца, даже предпочтение, которое отдает он пиву перед водкой, только усиливают отвращение, внушаемое им русскому работнику. У последнего больше ловкости, чем прилежания, больше одаренности, чем знаний. Он может много сделать сразу, но он неусидчив в труде и не может приспособиться к однообразной размеренной дисциплине немца. Хозяин-немец не потерпит, чтобы работник пришел часом позже или ушел часом раньше. Головная боль с похмелья по понедельникам и баня по субботам в его глазах не оправдание. Он записывает всякий прогул, чтобы сделать вычет из жалованья, — быть может, самым справедливым образом, но русский работник видит в нем чудовищного эксплуататора, отсюда бесконечные споры и ссоры. Обозленный хозяин бежит в полицию или к помещику, если работник — крепостной, и навлекает на его голову все беды, какие только возможны в его положении. Русский же хозяин, без особо важных поводов, не пойдет ни к *квартильному* (полицейскому надзирателю), ни к помещику, ибо полиция и дворянство — общие враги и бородатого хозяина и небритого работника.

Но вернемся к нашему повествованию.

Императрица Елизавета выписала из Гольштинии своего преемника и женила его на принцессе Ангальт-Цербстской. Все нашли, что добрый и простой Петр III — слишком немец. Его жена, еще в меньшей степени русская, чем он сам, свергла его с престола, заключила в тюрьму и велела там отравить. Граф Орлов, наскучив ждать действия яда, задушил его.

Долгое царствование Екатерины II придало большую устойчивость петербургскому правительству. После тридцатипятилетнего перерыва это было как бы продолжением царствования Петра I. Екатерина принесла с собою в императорский дворец известное изящество, светскость и хороший вкус, чего не было до нее и что оказало благотворное влияние на высшие слои общества.

Екатерина II не знала народа и причинила ему только зло; истинным ее народом было дворянство, и она превосходно знала эту среду. Она возвысила дворянство, доверив ему выборы почти на все *судебные* и *административные* должности в областях, и учредила дворянские общества и собрания, обсуждавшие интересы дворян и наблюдавшие за расходованием средств на местные пужды.

Она предоставила избирательные права также буржуазии и крестьянам*; это имело, впрочем, больше принципиальное, нежели реальное значение. Однако эти уступки бледнеют рядом с тем преступлением, которое она совершила по отношению к крестьянам, освятив из склонности к бессмысленному мотовству крепостное право; она раздавала своим фаворитам и любовникам обширнейшие населенные земли. Она не только ограбила все монастыри в пользу своих вельмож, но и раздавала им крестьян Малороссии, не знавшей до тех пор крепостного права. Вполне понятно, что, *будучи философом*, наподобие Фридриха II и Иосифа II, она могла участвовать в преступном разделе Польши. Государственные интересы, желание увеличить территориальные владения объясняют этот факт, если и не оправдывают его; но отчуждать от государства населенные земли, превращать свободных хлебопашцев в крепостных, даже не подумав поставить какие-либо условия их новым владельцам, — это безумие.

Возможно, императрица Екатерина помнила, с какой свирепой радостью бежали крестьяне четырех областей навстречу Пугачеву, который вешал всех попавшихся в его руки дворян; возможно и то, что еще слишком свежо было в ее памяти событие, также произошедшее в ее царствование. Когда московский народ, убив за алтарем архиепископа, влачил по улицам его труп в полном архиерейском облачении *. С другой стороны, видя, как признательно ей дворянство, как гордится оно своею преданностью ей, она не могла не связать себя с его интересами.

Как ни странно, но ни один из государей дома Романовых ничего не сделал для народа. Народ помнит их лишь по количеству своих несчастий, по росту крепостного права, рекрутчины и всякого рода повинностей, по военным поселениям, по всем ужасам полицейского управления, по войне, настолько же кровопролитной, насколько и бессмысленной, которая длится двадцать пять лет в неприступных горах *.

Цивилизация очень быстро распространилась в верхних слоях дворянства, но она была насквозь иноземной, и единственной национальной чертой в ней оказалась известная грубоватость, странным образом уживавшаяся с формами французской вежливости. При дворе изъяснялись только по-французски, подражали Версалю. Тон задавала императрица, она переписывалась с Вольтером, проводила вечера с Дидро и комментировала Монтескье; идеи энциклопедистов просачивались в петербургское общество. Почти все старики того времени, которых мы только знали, были вольтерьянцами или материалистами, если не были франкмасонами. Эта философия прививалась русским с тем большей легкостью, что уму их свойственна и трезвость, и ирония. Почва, завоеванная в России цивилизацией, была потеряна для церкви. Греческое православие властвует над душой славянина лишь в том случае, если находит в ней невежественность. По мере того как проникает в нее свет, тускнеет вера, внешний фетишизм уступает место полнейшему безразличию. Здравый смысл и практический ум русского человека отвергают совместимость ясной мысли с мистицизмом. Русский способен долго быть набожным до ханжества, но только при условии никогда не размышлять о рели-

гии; он не может стать рационалистом, ибо освобождение от невежественности для него равнозначно освобождению от религии. Мистические тенденции, встречаемые нами у ффранкма-сонов, в действительности являлись лишь средством помешать успеху быстро распространявшегося грубого эпикуреизма. Что до мистицизма времен императора Александра, то он был порождением ффранкмасонства и немецкого влияния, не имевшим реальной основы, — увлечением модой у одних, восторженностью духа у других. После 1825 года о нем забыли и думать. Укрепление религиозной дисциплины при помощи полиции во времена императора Николая не говорит в пользу богобоязненности цивилизованных классов.

Влияние философских идей XVIII века оказалось в известной мере пагубным в Петербурге. Во Франции энциклопедисты, освобождая человека от старых предрассудков, внушали ему более высокие нравственные побуждения, делали его революционером. У нас же Вольтерова философия, разрывая последние узы, сдерживавшие полудикую натуру, ничем не заменяла старые верования и привычные нравственные обязанности. Она вооружала русского всеми орудиями диалектики и иронии, способными оправдать в его глазах собственную рабскую зависимость от государя и рабскую зависимость крепостных от него самого. Неофиты цивилизации с жадностью набросились на чувственные удовольствия. Они отлично поняли призыв к эпикуреизму, но до их души не доходили торжественные звуки набата, призывавшего людей к великому возрождению.

Между дворянством и народом стоял чиновный сброд из личных дворян — продажный и лишенный всякого человеческого достоинства класс. Воры, мучители, доносчики, пьяницы и картежники, они были и являются еще и теперь самым ярким воплощением раболепства в империи. Класс этот был вызван к жизни крутой реформой суда при Петре I.

Изустный процесс был тогда упразднен и заменен инквизи-торским. Введенные по примеру немецких канцелярий мелочные фформальности усложнили судопроизводство и дали крючкотворам страшное оружие. Совершенно свободные от пред-рассудков, чиновники пзвращали законы, каждый по-своему,

с необычайным искусством. Это величайшие в мире мастера кляузы; они имеют в виду только личную свою ответственность: если ей ничто не угрожает, для них нет недозволенного; и крестьянин, как и чиновник, совершенно не верит в законы. Первый почитает их из страха, второй видит в них свою кормилицу-попилицу. Святость законов, незыблемость прав, неподкупность правосудия — все это слова, чуждые их языку. Даже всей императорской власти не под силу остановить, уничтожить зловредную деятельность этих чернильных гадин, этих притаившихся в засаде врагов, которые подстерегают крестьянина, чтобы вовлечь его в разорительные тяжбы.

Составив себе приблизительное представление о неоевропейском обществе времен Екатерины II, бросим взгляд на первые шаги литературы во вновь созданном государстве.

Византийская церковь питала отвращение ко всякой светской культуре. Она знала лишь одну науку — ведение богословских споров; она изобрела условную живопись (*иконопись*) в осуждение плотской красоте античности. Презирая всякую независимую живую мысль, она хотела только смиренной веры. В России не было проповедников. Единственный епископ, прославившийся в древности своими проповедями, терпел гонения за эти самые проповеди *. Чтобы понять, каково было воспитание, даваемое восточной церковью верной своей пастве, достаточно знать христианские племена Малой Азии,— и эта-то церковь, начиная с X века, стояла во главе цивилизации России. Огромную помощь оказали ей нескончаемые войны удельных князей и монгольское иго.

Греко-русская церковь сохранила особый язык, образовавшийся из разных наречий южных славян; язык общеупотребительный еще не установился. Летописи, дипломатические и гражданские акты писались на языке, представлявшем собою нечто среднее между языком церковным и народным, с большим или меньшим приближением к одному из них, в зависимости от социального положения автора. До XVIII столетия никакого движения в литературе не было. Несколько летописей, поэма XII века (*Поход Игоря*) *, довольно большое количество сказок и народных песен, по большей части устных,— вот и все, что дали десять веков в области литературы.

Существенно отметить, что, несмотря на эту скудость, язык библии, как и язык Несторовой летописи, а также упомянутой поэмы, отличается не только большой красотой, но явно носит следы длительного обращения и многовекового предшествовавшего развития.

Кирилл и Мефодий, переводчики библии, упорядочили язык, установили алфавит, скопировали грамматические формы с греческих правил, но нашли в России богатый язык, видимо, выработанный славянами, жившими в Македонии и Фессалии. Надо знать, с какими трудностями сталкиваются англичане при переводе евангелия на языки дикарей, например, кафров; им не хватает слов; образы, понятия, особые обороты речи — все приходится передавать лишь приблизительными перифразами. А славянский перевод по сжатости, мужественной красоте и точности равен Лютерову.

Все поэтические начала, бродившие в душе русского народа, находили себе выход в необычайно мелодичных песнях. Славянские народы — народы-певцы в подлинном значении этого слова. Летописцы Восточной Римской империи рассказывают, что во время одного из нашествий славян греки напали на них врасплох, ибо часовые, которые по обыкновению пели, один за другим уснули, убаюканные собственными песнями. Русский крестьянин только песнями и облегчал свои страдания. Он постоянно поет: и когда работает, и когда правит лошадьми, и когда отдыхает на пороге избы. Отличает его песни от песен других славян, и даже малороссов, глубокая грусть. Слова их — лишь жалоба, теряющаяся в равнинах, таких же беспредельных, как его горе, в хмурых еловых лесах, в бесконечных степях, не встречая дружеского отклика. Эта грусть — не страстный порыв к чему-то идеальному, в ней нет ничего романтического, ничего похожего на болезненные монашеские¹ грезы, подобно немецким песням, — это скорбь сломленной роком личности, это упрек судьбе, «судьбе-мачехе, горькой долюшке», это подавляемое желание, не смеющее заявить о себе иным образом, это песня женщины, угнетаемой мужем,

¹ Надо также заметить, что герои сказок — Илья Муромец, Иван Царевич и пр. — имеют гораздо больше сходства с гомеровскими героями, чем со средневековыми; «богатырь» — не рыцарь, как и Ахилл.

и мужа, угнетаемого своим отцом, деревенским старостой, наконец — всех угнетаемых помещиком или царем; это глубокая любовь, страстная, несчастливая, но земная и реальная¹. Среди этих меланхолических песен вы слышите вдруг шум оргии, безудержного веселья, страстные, безумные выкрики, слова, лишённые смысла, но опьяняющие и увлекающие в бешеный пляс, который совсем не похож на драматический и грациозный хороводный танец.

В печали или буйном веселье, в рабстве или анархии русский жил всю жизнь, как бродяга, без очага и крова, или был поглощён общиной; терялся в семье или ходил свободный среди лесов с ножом за поясом. В обоих случаях песня выражала ту же жалобу, то же разочарование: в ней глухо звучал голос, вещавший, что природным силам негде развернуться, что им не по себе в этой жизни, которую теснит общественный строй.

Существует особый разряд русских песен — разбойничьи песни. То уже не грустные элегии; то смелый клик, в нём буйная радость человека, чувствующего себя, наконец, свободным, то угроза, гнев и вызов: «Погодите-ка, мы придем. Будем пить ваше вино, ласкать ваших жен, грабить богачей»... «Не хочу больше работать в поле. Что получил я, когда пахал землю? Нищий я, все мной гнушаются. Нет, возьму-ка я в товарищи ножку темную да острый нож, отыщу дружков в густых лесах, убью я барина и ограблю купца на большой дороге. По крайней мере *все уважат меня будут*; и молодой прохожий на моем пути и старик, что сидит у своей избы, мне поклонятся».

Уход в монастырь, в казаки, в шайку разбойников — был единственным средством обрести свободу в России. Народ учтиво называл разбойников *шалунами* и *вольницей*. В древние времена один Новгород поставлял вооруженные шайки, которые спускались по Волге и Оке, до самых берегов Камы, «идучи искать наудачу счастья». Разбойники-казаки, преследуемые Иваном IV, завоевали под начальством Ермака Сибирь, чтобы исправить свою худую славу. Бродяжничество и разбой необычайно усилились в годы междоусобицы и в начале XVII столетия. Память о Стеньке Разине сохранилась во множестве

¹ См. великолепное исследование г-жи Тальви о славянских песнях в ее труде, напечатанном в 1846 году в Нью-Йорке*.

песен, сложенных в его честь народом. Обычай разбойничества дожил до времен Пугачева, и весьма вероятно, что своим широким распространением он обязан именно глухой борьбе пачатой крестьянами, протестовавшими против закрепощения. Известно, что в песнях разбойнику отводится благородная роль, что все симпатии обращены к нему, а не к его жертвам; с тайной радостью превозносятся его подвиги и его удаля. Народный певец, казалось, понимал, что самый большой его враг — не этот разбойник.

Умственным движением иного рода, но не менее важным, было развитие религиозных идей среди раскольников. Чего никогда не могло добиться греческое православие — заинтересовать простолюдина, пробудить в нем деятельную веру, подлинный интерес к религии, — то удалось сектантам. Им чуждо всякое равнодушие: община у них более развита, чем у православных крестьян, кастовый дух необычайно живуч; есть секты, чьи догматы нелепы, но сами сектанты добропорядочны и полны энергии. Есть также другие, и весьма распространенные, которые исповедуют наиболее крайние коммунистические учения, смешанные с мистическим христианством, наподобие гернгутеров и даже анабаптистов. Тысячи сектантов, преследуемых правительством, бежали в Лифляндию и Турцию, где существуют целые городки, населенные их потомками. Вообще сектанты — самые ожесточенные враги петровской реформы. Для них Петр I и его преемники — антихристы. Правительство, в свою очередь, считает их крамольниками и подвергает преследованиям. Раскольники держатся крепко; по мере того как увеличивается гонение на них, они усиливают свою пропаганду, у них есть сообщники во всех уголках государства, есть и подпольная печать. Вполне возможно, что от какого-нибудь скита¹ (раскольничьей общины) начнется народное движение, конечно, национального и коммунистического характера; оно охватит затем целые области и пойдет навстречу другому движению, источником которого являются революционные идеи Европы. Быть может, оба эти движения, не осознавая своего родства, вступят в борьбу, к вящему удовольствию царя и его друзей.

¹ Пугачев и его сподвижники принадлежали к староверам.

Европеизированная русская литература начинает приобретать известное значение лишь во времена Екатерины II. До ее царствования мы видим лишь подготовительную работу; язык приспособляется к новым условиям существования, он кипит немецкими и латинскими словами; дух подражания овладевает всем до такой степени, что в наш метрический и звучный язык пытаются ввести силлабическое стихосложение. Отделавшись от этих излишеств, язык начал осваивать лавину иностранных слов и становится более естественным и соответствующим духу нации. Первым русским, который мастерски владел сложившимся таким образом языком, был Ломоносов. Как по своему энциклопедизму, так и по легкости восприятия этот знаменитый ученый был типом русского человека. Он писал по-русски, по-немецки и по-латыни. Он был горняком, химиком, поэтом, филологом, физиком, астрономом и историком. Одновременно он писал метеорологическое исследование об электричестве и другое — о пришествии варягов на Русь, в ответ историографу Мюллеру *, что не мешало ему закончить свои торжественные оды и дидактические поэмы. Его ясный ум, полный беспокойного желания все понять, оставлял один предмет, чтобы овладеть другим, с удивительной легкостью постигая его.

Цивилизация, начинавшая расцветать под эгидой правительства, все еще не покидала ступенек трона, восхищаясь Петром Великим и искренно преклоняясь перед любым государем. Правительство продолжало идти во главе цивилизации. Эта тесная близость литературы и правительства стала еще более явной во времена Екатерины II. У нее свой поэт, поэт большого таланта; полный восторженной любви, он шепчет ей послания, оды, гимны и сатиры, он на коленях перед нею, он у ее ног, но он вовсе не холоп, не раб. Державин не боится Екатерины, он шутит с нею, называет ее «Фелицей» и «киргиз-кайсацкою царицей» *. Порою муза его находит слова, совсем иные, нежели те, в которых раб воспеваает своего господина.

Однако этой апологетической поэзией, при всей ее искренности, при всей красоте ее пластичного языка, наслаждался и восхищался лишь узкий круг духовенства и ученых. Высшее общество ничего не читало по-русски, низшее — вообще ничего не читало. Первым русским произведением, снискавшим огром-

ную популярность, было не послание, обращенное к императрице, не ода, на которую вдохновили поэта бесчеловечные опустошения и кровопролитные победы Суворова, а комедия, едкая сатира на провинциальных дворянчиков *. Тогда как Державин сквозь ореол славы, окружавшей трон, видел одну лишь императрицу, Фонвизин, ум сатирический, видел изнанку вещей; он горько смеялся над этим полуварварским обществом, над его потугами на цивилизованность. В произведениях этого писателя впервые выявилось демоническое начало сарказма и негодования, которому суждено было с тех пор пронизать всю русскую литературу, став в ней господствующей тенденцией. В этой иронии, в этом бичевании, не щадящих ничего, даже личность самого автора, мы находим какую-то радость мести, злорадное утешение; этим смехом мы порываем связь, существующую между нами и теми амфибиями, которые, не умея ни сохранить свое варварское состояние, ни усвоить цивилизацию, только одни и удерживаются на официальной поверхности русского общества. Неутомимый протест неотступно преследовал эту аномалию. Он был горячим, беспрестанным.

Анализ общественной патологии определил преобладающий характер современной литературы. То было новое отрицание существующего порядка вещей, которое вырвалось, наперекор монаршей воле, из глубины пробудившегося сознания,— крик ужаса каждого молодого поколения, опасющегося, что его могут смешать с этими вырожденками.

В XVIII веке русская литература, по сути дела, являлась лишь благородным занятием нескольких умных людей и не оказывала никакого влияния на общество. Серьезное начало этому влиянию было положено франкмасонами, сразу придавшими другой характер литературному дилетантизму. Франкмасонство широко распространилось в России к концу царствования Екатерины II. Глава его, Новиков, был одной из тех великих личностей в истории, которые творят чудеса на сцене, по необходимости погруженной во тьму,— одним из тех проводников тайных идей, чей подвиг становится известным лишь в минуту торжества этих идей. По профессии Новиков был типографом; во многих городах он основал книжные лавки и школы, он же издавал первый русский журнал *. Он заказывал

переводы и печатал их за свой счет. Именно таким образом и появились в его время переводы «Духа законов», «Эмиля» и различных статей из «Энциклопедии»,— произведения, которые современная цензура, конечно, не дозволила бы напечатать. Во всех этих предприятиях Новиков пользовался большой поддержкой франкмасонов, будучи великим мастером масонской ложи. Каким огромным делом оказалась эта смелая мысль — объединить во имя нравственного интереса в братскую семью все, что есть умственно зрелого, от крупного сановника империи, как князь Лопухин, до бедного школьного учителя и уездного лекаря!

Императрица Екатерина велела заточить Новикова в петербургскую крепость, а затем сослала. Это произошло в последние годы ее царствования, когда характер Екатерины стал портиться. С Потемкиным исчезает поэзия фаворитизма, роскошные, изысканные наслаждения сменяются грубым распутством. Искрящиеся остроумием званые вечера в Эрмитаже уступают место диким оргиям Зоричей. Тем временем французская революция приближалась к своему апогею. Громы революции тревожили сон монархов и на Дунае, и на Неве. С наступлением старости Екатерина становилась все беспокойней и подозрительней, даже по отношению к собственному сыну. Она смотрела с недоверием на усиливавшееся помимо ее воли франкмасонство; много говорили о том участии, которое иллюминаты и мартинисты приняли в французской революции, а среди прочих слухов дошло до нее и то, что великий князь Павел был введен Новиковым в общество франкмасонов. Десятью годами раньше Екатерина послала бы за Новиковым и увидела бы, что он вовсе не участник тайного заговора против династии, но теперь она предпочла покарать его, а не разговаривать с ним.

Этот неутомимый человек до своего падения помог сложиться последнему великому писателю той эпохи — Карамзину. Влияние последнего на литературу можно сравнить с влиянием Екатерины на общество; он сделал литературу гуманною. В нем было что-то от Сен-Реаля, Флориана и Ансильона — точка зрения философская и нравственная, филантропические фразы, всегда исторгаемые чужим несчастьем слезы, отвраще-

ние ко всякому злоупотреблению силой, большая любовь к просвещению и патриотизм, хотя и несколько риторический, — но все без единства, без руководящей мысли, без какого-либо глубокого убеждения. В этом молодом литераторе, которого окружала среда мелкого честолюбия и грубого материализма, чувствовалось нечто независимое и чистое. Карамзин был первым русским литератором, которого читали дамы.

То, что наши первые писатели были светскими людьми, является большим преимуществом русской литературы. Они ввели в нее известное изящество, присущее хорошему тону. воздержанность в словах, благородство образов, отличающие беседу людей воспитанных. Грубость и вульгарность, встречающиеся порой в немецкой литературе, никогда не проникали в русскую книгу.

Великое творение Карамзина, памятник, воздвигнутый им для потомства, — это двенадцать томов русской истории. Его история, над которой он добросовестно работал полжизни и разбор которой не входит в наши планы, весьма содействовала обращению умов к изучению отечества. Если подумать о хаосе, царившем в русской истории до Карамзина, и о том труде, которого ему стоило в нем разобраться и дать ясное и правдивое изложение предмета, то станет понятно, как несправедливо было бы умолчать о его заслугах.

Но Карамзину не хватало того саркастического элемента, который от Фонвизина перешел к Крылову и даже к Дмитриеву — душевному другу Карамзина. В мягком и доброжелательном Карамзине было что-то немецкое. Можно было заранее предсказать, что из-за своей сентиментальности Карамзин попадет в императорские сети, как попался позже поэт Жуковский.

История России сблизила Карамзина с Александром. Он читал ему *дерзостные* страницы, в которых клеймил тиранию Ивана Грозного и возлагал иммортели на могилу Новгородской республики. Александр слушал его с вниманием и волнением и тихонько пожимал руку историографа. Александр был слишком хорошо воспитан, чтобы одобрять Ивана, который нередко приказывал распиливать своих врагов надвое, и чтобы не вздыхать над участью Новгорода, хотя отлично знал, что граф

Аракчеев уже вводил там военные поселения. Карамзина, охваченного еще большим волнением, пленяла очаровательная доброта императора. Но к чему же привели историка его дерзостные страницы, его возмущение, его сетования? Что же узнал он из русской истории, к какому выводу пришел в результате своих исследований, — он, написавший в предисловии к своему труду, что история прошлого есть поучение будущему? * Он почерпнул в ней лишь одну идею: «Народы дикие любят свободу и независимость, народы цивилизованные — порядок и спокойствие» *, он сделал лишь один вывод: «осуществление идеи абсолютизма», развитие которой, прослеженное им от Мономаха до Романовых, преисполняет его восторгом.

Идея великого самодержавия — это идея великого порабощения. Можно ли представить себе, чтобы шестидесятимиллионный народ существовал лишь затем, чтобы сделать реальностью ... абсолютное рабство?

Карамзин умер, пользуясь до конца своей жизни расположением Николая.

Как видит читатель, тот период, который мы обозрели, — лишь отрочество цивилизации и русской литературы. Наука процветала еще под сенью трона, а поэты воспевали своих царей, не будучи их рабами. Революционных идей почти не встречалось, — великой революционной идеей все еще была реформа Петра. Но власть и мысль, императорские указы и гуманное слово, самодержавие и цивилизация не могли больше идти рядом. Их союз даже в XVIII столетии удивителен. Но могло ли быть иначе, если наследник царей, династ, преемник Алексея, наконец, самодержец всея Руси, Белой и Червонной, Великой и Малой, Петр I, был и до времени явившимся якобинцем и революционером-террористом? *



IV
1812—1825

Первая часть петербургского периода закончилась войною 1812 года. До этого времени во главе общественного движения стояло правительство; отныне рядом с ним идет дворянство. До 1812 года сомневались в силе народа и питали несокрушимую веру во всемогущество правительства: Аустерлиц был далеко, Эйлау принимали за победу, а Тильзит — за славное событие. В 1812 году неприятель вошел в Мемель и, пройдя через всю Литву, очутился под Смоленском, этим «ключом» России. Объятый ужасом Александр примчался в Москву молить о помощи дворянство и купечество. Он пригласил их в заброшенный Кремлевский дворец, чтобы обсудить, как помочь отечеству. Со времен Петра I русские государи не говорили с народом; надо думать, велика была опасность, если император Александр во дворце, а митрополит Платон в соборе заговорили об угрозе, которая нависла над Россией.

Дворяне и купцы протянули руку помощи правительству и выручили его из затруднения. А народ, забытый даже в это время всеобщего несчастья или слишком презираемый, чтобы просить его крови, которую считали вправе проливать и без его согласия,— народ этот, не дожидаясь призыва, поднимался всей массой за свое собственное дело.

Впервые со времени восшествия на престол Петра I имело место это безмолвное единение всех классов. Крестьяне безропотно вступали в ряды ополчения, дворяне давали каждого десятого из своих крепостных и сами брались за оружие; купцы жертвовали десятую часть своих доходов. Народное волнение

охватило всю империю; спустя шесть месяцев после оставления Москвы на границах Азии появились толпы вооруженных людей, спешивших из глубины Сибири на защиту столицы. Весть о ее взятии и пожаре потрясла всю Россию, ибо для народа подлинной столицей была Москва. Она искупила, пожертвовав собой, усыпляющий царский строй; она вновь поднималась в ореоле славы; сила врага сломилась в ее стенах; в Кремле началось отступление завоевателя, которому предстояло закончиться лишь на острове св. Елены. При первом же пробуждении народа Петербург затмился, а Москва, столица без императора, принесшая себя в жертву для общего отечества, приобрела новое значение.

Впрочем, после этого кровавого крещения вся Россия вступила в новую фазу.

Невозможно было сразу перейти от волнений национальной войны, от славной прогулки по всей Европе, от взятия Парижа к мертвому штилю петербургского деспотизма. Само правительство не могло сразу же вернуться к своим старым замашкам. Александр, тайком от князя Меттерниха, притворялся либералом, высмеивал ультрамонархические проекты Бурбонов и разыгрывал роль конституционного короля Польши*.

Что же до нищего крестьянина, то он возвратился в свою общину, к своей сохе, к своему рабству. Ничто для него не изменилось, ему не пожаловали никаких льгот в благодарность за победу, купленную его кровью. Александр подготавливал ему в награду чудовищный проект военных поселений.

Вскоре после войны в общественном мнении обнаружилась большая перемена. Гвардейские и армейские офицеры, храбро подставлявшие грудь под неприятельские пули, были уже не так покорны, не так сговорчивы, как прежде. В обществе стали часто проявляться рыцарские чувства чести и личного достоинства, неведомые до тех пор русской аристократии плебейского происхождения, вознесенной над народом милостью государей. В то же время дурное управление, продажность чиновников, полицейский гнет стали вызывать всеобщий ропот. Было ясно, что правительство, организованное подобным образом, не могло, при всей его доброй воле, ограждать от этих злоупотреблений, что нечего было ждать справедливости от

богадельни для стариков, которую торжественно именовали правительствующим сенатом,— от этого собрания смиренных невежд, игравшего роль кладовой, куда правительство убирало старых чиновников, не заслуживавших ни быть оставленными в аппарате управления, ни быть оттуда изгнанными. Государственные люди, пользующиеся большим авторитетом, как, например, старик адмирал Мордвинов, говорили вслух о крайней необходимости многих реформ. Сам Александр желал улучшений, но не знал, как приступить к ним. Историк-абсолютист Карамзин и Сперанский, составитель свода законов Николая I, работали по его приказу над проектом конституции *.

Люди энергичные и серьезные не стали ждать окончания этих несбыточных проектов, они удовлетворились смутным недовольством и постарались воспользоваться им по-иному. Они задумали создать большое тайное общество. Это общество должно было заниматься политическим воспитанием молодого поколения, распространять идеи свободы и тщательно изучать сложный вопрос радикальной и полной реформы образа правления в России. Не удовлетвовавшись одной лишь теорией, они в то же время организовали свое общество таким образом, чтобы воспользоваться первым удобным случаем и поколебать императорскую власть. Все самое благородное среди русской молодежи — молодые военные, как Пестель, Фонвизин, Нарышкин, Юшневский, Муравьев, Орлов, самые любимые литераторы, как Рылеев и Бестужев, потомки самых славных родов, как князь Оболенский, Трубецкой, Одоевский, Волконский, граф Чернышев,— поспешили вступить в ряды этой первой фаланги русского освобождения. Вначале общество приняло название «Союза благоденствия» *.

Как ни странно, но в то самое время, когда эти пылкие молодые люди, полные веры и сил, давали клятву ниспровергнуть петербургский абсолютизм, Александр давал клятву накрепко связать Россию с неограниченными монархиями Европы. Он только что создал знаменитый Священный союз — союз мистический, бесполезный, невозможный, нечто вроде абсолютистского Грютли, Тугендбунда *, образованного тремя коронованными студентами, среди которых Александр играл роль горячей головы.

Те и другие сдержали клятву: одни — идя умирать за свои идеи на виселицу или на каторгу, а Александр — оставив корону своему брату Николаю.

Десять лет, со времени возвращения войск и до 1825 года, являются апогеем петербургского периода. Россия Петра I чувствовала себя сильной, юной, полной надежд. Она полагала, что свобода способна привиться с такою же легкостью, как цивилизация, забывая, что цивилизация еще не проникла дальше поверхности и является достоянием лишь очень незначительного меньшинства. Но меньшинство это действительно обладало таким развитием, что не могло мириться с *провизорными* условиями царского строя.

Это была первая поистине революционная оппозиция, создававшаяся в России. Оппозиция, встреченная цивилизацией в начале XVIII столетия, была консервативной. И даже та, которую образовали в царствование Екатерины II несколько вельмож, подобно графу Панину, не выходила из круга строго монархических идей: порою она бывала энергичной, но всегда оставалась покорной и почтительной. Направление умов после 1812 года было совершенно иным. Столкновение между покровителем — деспотизмом и покровительствуемой — цивилизацией стало неминуемым. Первая битва между ними произошла 14 (26) декабря. Победителем остался абсолютизм, показав, какой силой располагал он для причинения зла.

Слово *провизорный*, употребленное нами применительно к условиям императорского режима, могло показаться странным, по оно хорошо передает то характерное, что больше всего поражает при близком рассмотрении действий русского правительства. Его установления, законы, проекты — все в нем явно непостоянное, преходящее, лишенное определенности и законченной формы. Это не какое-нибудь консервативное правительство, в духе австрийского, например, потому что ему нечего сохранять, кроме материальной силы и целостности своей территории. Оно дебютировало тираническим разгромом установлений, традиций, нравов, законов и обычаев страны, а продолжает — целым рядом переворотов, не приобретая устойчивости и упорядоченности. Каждое царствование ставит под вопрос большую часть прав и установлений; то, что предписано было

вчера, сегодня воспрещается; законы то меняются, то ограничиваются, то упраздняются. Свод законов, изданный Николаем, — лучшее свидетельство отсутствия принципов и единства в имперском законодательстве. Этот свод представляет собою собрание всех существующих законов, это смесь распоряжений, повелений, указов, более или менее противоречивых, которые гораздо лучше выражают характер государя или интересы дня, нежели дух единого законодательства. Основой служит уложение царя Алексея, а продолжением — указы Петра I, проникнутые совсем иной тенденцией; рядом с законом Екатерины, в духе Беккариа и Монтескье, находишь там суточные приказы Павла I, превосходящие все самое нелепое и своевластное, что было в эдиктах римских императоров. Русское правительство, подобно всему, что лишено исторических корней, не только не консервативно, но, совсем напротив, оно до безумия любит нововведения. Оно ничего не оставляет в покое и, если редко что-либо улучшает, зато постоянно изменяет. Такова история непрерывного и беспричинного видоизменения форменной одежды как гражданских, так и военных чинов, — это развлечение обошлось, разумеется, в огромную сумму. Такова же история перекрашивания старых зданий — свидетельство хорошего вкуса и степени цивилизованности русского правительства. Порою в России совершаются целые революции, но это остается вовсе неизвестным за границей вследствие недостатка гласности и всеобщей немоты. Так, в 1838 году коренным образом было изменено управление всеми сельскими общинами империи. Правительство вмешалось в дела общины, установило двойной полицейский надзор за каждой деревней, начало вводить принудительную организацию полевых работ, обездолило одни общины, обогатив за их счет другие, наконец, создало для 17 000 000 человек новую форму управления *, причем даже это событие, чуть ли не достигшее размеров революции, осталось не известным Европе.

Крестьяне, опасаясь кадастра * и вмешательства чиновников, которых знали как одетых в мундир привилегированных грабителей, во многих местах взбунтовались. В некоторых уездах Казанской, Вятской и Тамбовской губерний дело дошло

до того, что крестьян расстреливали картечью, и *новый порядок был сохранен**.

Подобное положение вещей долго длиться не может, и впервые это почувствовали после 1812 года.

Время для тайного политического общества было выбрано прекрасно во всех отношениях. Литературная пропаганда велась очень деятельно. Душой ее был знаменитый Рылеев; он и его друзья придали русской литературе энергию и воодушевление, которыми она никогда не обладала ни раньше, ни позже. То были не только слова, то были дела. Знали, что принято решение, что есть определенная цель и, не заблуждаясь относительно опасности, шли твердым шагом, с высоко поднятой головой, к неотвратимой развязке.

У народа, лишённого общественной свободы, литература — единственная трибуна, с высоты которой он заставляет услышать крик своего возмущения и своей совести.

Влияние литературы в подобном обществе приобретает размеры, давно утраченные другими странами Европы. Революционные стихи Рылеева и Пушкина можно найти в руках у молодых людей, в самых отдаленных областях империи. Нет ни одной благовоспитанной барышни, которая не знала бы их наизусть, ни одного офицера, который не носил бы их в своей полевой сумке, ни одного поповича, который не снял бы с них дюжину копий. В последние годы пыл этот значительно охладел, ибо они уже сделали свое дело: целое поколение подверглось влиянию этой пылкой юношеской пропаганды.

Заговор с необычайной быстротой распространился в Петербурге, Москве и Малороссии, среди офицеров гвардии и 2-й армии. Полные безразличия, пока у них отсутствует побуждение к действию, русские легко дают себя увлечь. А увлекшись, они идут на все последствия и не ищут какого-либо соглашения.

Со времени Петра I много говорилось о способности русских к подражанию, которое они доводят до смешного. Несколько немецких ученых утверждали, будто славяне вовсе лишены самобытности, будто отличительным их свойством является лишь переимчивость. Славяне действительно обладают большой эластичностью: выйдя однажды из своей патриотиче-

ской исключительности, они уже не находят непреодолимого препятствия для понимания других национальностей. Немецкая наука, которая не переходит за Рейн, и английская поэзия, которая ухудшается, переправляясь через Па-де-Кале, давно приобрели право гражданства у славян. К этому надо прибавить, что в основе переимчивости славян есть нечто своеобразное, нечто такое, что, хотя и поддается внешним влияниям, все же сохраняет свой собственный характер.

Мы встречаем эту черту русской души и в ходе интересующего нас заговора. Вначале он имел конституционную и либеральную тенденцию в английском смысле. Но стоило этому воззрению получить поддержку, как Союз преобразился: он стал более радикальным, вследствие чего многие его покинули. Ядро заговорщиков стало республиканским и не пожелало более довольствоваться представительной монархией. Они справедливо считали, что если хватит у них силы ограничить самодержавие, то ее хватит и на то, чтобы его уничтожить. Главари Южного общества имели в виду республиканскую федерацию славян, они подготавливали революционную диктатуру, которая должна была установить республиканские формы.

Более того, когда полковник Пестель посетил Северное общество, он там поставил вопрос по-иному. Он полагал, что провозглашение республики ни к чему не приведет, если не вовлечь в революцию поземельную собственность. Не будем забывать, что дело идет здесь о событиях, которые произошли между 1817 и 1825 годами. Социальные вопросы никого тогда не занимали в Европе, «безумец и дикарь» Гракх Бабёф был уже забыт, Сен-Симон писал свои трактаты, но никто не читал их, в том же положении был Фурье, не больше интересовались и опытами Оуэна. Самые видные либералы того времени — Бенжамены Констаны, П. Л. Курье — встретили бы негодующими криками предложения Пестеля, — предложения, сделанные не в клубе, членами которого были пролетарии, но перед большим обществом, целиком состоявшим из самых богатых дворян. Пестель предлагал этим дворянам добиваться, пусть даже ценою жизни, экспроприации их собственных имений. С ним не соглашались, его убеждения ниспровергали только что усвоенные принципы политической экономии. Но

ему не приписывали желаний грабить и убивать; Пестель все же оставался истинным вождем Южного общества, и весьма вероятно, что в случае успеха он стал бы диктатором, — он, который был социалистом прежде, чем появился социализм.

Пестель не был ни мечтателем, ни утопистом: совсем напротив, он весь принадлежал действительности, он знал дух своей нации. Оставить земли дворянам значило бы создать олигархию; народ даже не понял бы своего освобождения, ибо русский крестьянин хочет быть свободным не иначе, как владея собственной землей.

Именно Пестель первый задумал привлечь народ к участию в революции. Он соглашался с друзьями, что восстание не может иметь успеха без поддержки армии, но во что бы то ни стало хотел также увлечь за собой раскольников — глубокий замысел, правильность и дальновидность которого докажет будущее.

После всех событий мы можем сказать, что Пестель заблуждался: ни друзья его не могли подготовить социальную революцию, ни народ — участвовать в общем деле с дворянством; но только великим людям дано ошибаться подобным образом, предвосхищая развитие народных масс.

Он ошибался практически, в сроке, теоретически же это было откровением. Он был пророком, а все общество — огромной школой для нынешнего поколения.

14(26) декабря действительно открыло новую фазу нашего политического воспитания, и — что может показаться странным — причиной огромного влияния, которое приобрело это дело и которое сказалось на обществе больше, чем пропаганда, и больше, чем теории, было само восстание, геройское поведение заговорщиков на площади, на суде, в кандалах, перед лицом императора Николая, в сибирских рудниках. Русским недоставало отнюдь не либеральных стремлений или понимания совершавшихся злоупотреблений: им недоставало случая, который дал бы им смелость инициативы. Теория внушает убеждения, пример определяет образ действий. Подобный пример всего необходимей там, где человек не привык осуществлять свою волю, выступать открыто, полагаться на себя и чувствовать свои силы; где, напротив, он всегда был несовершен-

полетним, не имел ни голоса, ни своего мнения, хоронился за общиной, будто за неприступной стеной, и был поглощен государством, как бы затерявшись в нем. Вместе с цивилизацией, естественно, развивались также идеи свободы, но пассивное недовольство слишком вошло в привычку, — от деспотизма хотели избавиться, но никто не хотел взяться за дело первым.

И вот эти первые пришли, явив такое величие души, такую силу характера, что правительство не посмело в своем официальном донесении ни унизить их, ни заклеить позором; Николай ограничился жестоким наказанием. Безмолвию, немому бездействию был положен конец; с высоты своей виселицы эти люди пробудили душу у нового поколения; повязка спала с глаз.

Не менее решительным было действие заговора 14 декабря на самое правительство; от Петра до Николая правительство высоко держало знамя прогресса и цивилизации; с 1825 года — ничего похожего: власть только о том и думает, как бы замедлить умственное движение; уже не слово «прогресс» пишется на императорском штандарте, а слова «самодержавие, православию и народность» — это *mane, fares, takel* деспотизма*, причем последние два слова стояли там только для проформы. Религия, патриотизм были всего лишь средством укрепить самодержавие, народ никогда не обманывался насчет национализма Николая; ярчайшее выражение его царствования — девиз деспотизма: «Пусть погибнет Россия, лишь бы власть осталась неограниченной и нерушимой». Этот дикарский девиз устраняет все недоразумения, именно 14 декабря принудило правительство отбросить лицемерие и открыто провозгласить деспотизм.

Незадолго до мрачного царствования, которое началось на русской, а продолжалось на польской крови*, появился великий русский поэт Пушкин, а появившись, сразу стал необходимым, словно русская литература не могла без него обойтись. Читали других поэтов, восторгались ими, но произведения Пушкина — в руках у каждого образованного русского, и он перечитывает их всю свою жизнь. Его поэзия — уже не проба пера, не литературный опыт, не упражнение: она — его призвание, и она становится зрелым искусством; образованная часть русской нации обрела в нем впервые дар поэтического слова.

Пушкин как нельзя более национален и в то же время понятен иностранцам. Он редко подделывается под просторечие русских песен, он передает свою мысль такой, какой она возникает в нем. Подобно всем великим поэтам он всегда на уровне своего читателя; он становится величавым, мрачным, грозным, трагичным, стих его шумит, как море, как лес, раскачиваемый бурей, и в то же время он ясен, прозрачен, сверкает, полон жаждой наслаждения и душевных волнений. Русский поэт реален во всем, в нем нет ничего болезненного, ничего от того преувеличенного патологического психологизма, от того абстрактного христианского спиритуализма, которые так часто встречаются у немецких поэтов. Муза его — не бледное создание с расстроенными нервами, закутанное в саван, а пылкая женщина, сияющая здоровьем, слишком богатая подлинными чувствами, чтобы искать поддельных, и достаточно несчастная, чтобы иметь нужду в выдуманных несчастьях. У Пушкина была пантеистическая и эпикурейская натура греческих поэтов, но был в его душе и элемент вполне современный. Углубляясь в себя, он находил в недрах души горькую думу Байрона, едкую иронию нашего века.

В Пушкине видели подражателя Байрону. Английский поэт действительно оказал большое влияние на русского. Общаюсь с сильным и привлекательным человеком, нельзя не испытать его влияния, нельзя не созреть в его лучах. Сочувствие ума, который мы высоко ценим, дает нам вдохновение и новую силу, утверждая то, что дорого нашему сердцу. Но от этой естественной реакции далеко до подражания. После первых своих поэм, в которых очень сильно ощущается влияние Байрона, Пушкин, с каждым новым произведением, становится все более оригинальным; всегда глубоко восхищаясь великим английским поэтом, он не стал ни его клиентом, ни его паразитом *, ни traduttore, ни traditore.¹

К концу своего жизненного пути Пушкин и Байрон совершенно отдаляются друг от друга, и по весьма простой причине: Байрон был до глубины души англичанин, а Пушкин — до глубины души русский, — русский петербургского периода. Ему

¹ ни переводчиком, ни предателем (итал.). — *Ред.*

были ведомы все страдания цивилизованного человека, но он обладал верой в будущее, которой человек Запада уже лишился. Байрон, великая свободная личность, человек, уединяющийся в своей независимости, все более замыкающийся в своей гордости, в своей надменной, скептической философии, становится все более мрачным и непримиримым. Он не видел перед собой никакого близкого будущего и, удрученный горькими мыслями, полный отвращения к свету, готов связать свою судьбу с племенем славяно-эллинских морских разбойников, которых принимает за греков античных времен. Пушкин, напротив, все более успокаивается, погружается в изучение русской истории, собирает материалы для исследования о Пугачеве, создает историческую драму «Борис Годунов», — он обладает инстинктивной верой в будущность России; в душе его звучали торжествующие, победные клики, поразившие его еще в детстве, в 1813 и 1814 годах; одно время он даже увлекался петербургским патриотизмом, который похвалается количеством штыков и опирается на пушки. Эта спесь, конечно, столь же мало извинительна, как и доведенный до крайности аристократизм лорда Байрона, однако причина ее ясна. Грустно сознаться, но патриотизм Пушкина был узким; среди великих поэтов встречались царедворцы, свидетельством тому — Гёте, Расин и др.; Пушкин не был ни царедворцем, ни сторонником правительства, но грубая сила государства льстила его патристическому инстинкту, вот почему он разделял варварское желание отвечать на возражения ядрами. Россия — отчасти раба и потому, что она находит поэзию в материальной силе и видит славу в том, чтобы быть пугалом народов.

Те, кто говорят, что пушкинский «Онегин» — это русский «Дон-Жуан», не понимают ни Байрона, ни Пушкина, ни Англии, ни России: они судят по формальным признакам. «Онегин» — самое значительное творение Пушкина, поглотившее половину его жизни. Возникновение этой поэмы относится именно к тому периоду, который нас занимает, она созрела под влиянием печальных лет, последовавших за 14 декабря. И кто же поверит, что подобное произведение, поэтическая автобиография, может быть простым подражанием?

Онегин — это ни Гамлет, ни Фауст, ни Манфред, ни Оберман, ни Тренмор, ни Карл Моор; Онегин — русский, он возможен лишь в России; там он необходим, и там его встречаешь на каждом шагу. Онегин — человек праздный, потому, что он никогда и ничем не был занят; это лишний человек в той среде, где он находится, не обладая нужной силой характера, чтобы вырваться из нее. Это человек, который испытывает жизнь вплоть до самой смерти и который хотел бы отведать смерти, чтобы увидеть, не лучше ли она жизни. Он все начинал, но ничего не доводил до конца; он тем больше размышлял, чем меньше делал, в двадцать лет он старик, а к старости он молодеет благодаря любви. Как и все мы, он постоянно ждал чего-то, ибо человек не так безумен, чтобы верить в длительность настоящего положения в России... Ничто не пришло, а жизнь уходила. Образ Онегина настолько национален, что встречается во всех романах и поэмах, которые получают какое-либо признание в России, и не потому, что хотели копировать его, а потому, что его постоянно находишь возле себя или в себе самом.

Чацкий, герой знаменитой комедии Грибоедова, — это Онегин-резонер, старший его брат.

Герой нашего времени Лермонтова — его младший брат. Онегин появляется даже во второстепенных сочинениях; утрированно ли он изображен или неполно — его всегда легко узнать. Если это не он сам, то, по крайней мере, его двойник. Молодой путешественник в «Тарантасе» гр. Соллогуба * — ограниченный и дурно воспитанный Онегин. Дело в том, что все мы в большей или меньшей степени Онегины, если только не предпочитаем быть *чиновниками* или *помещиками*.

Цивилизация нас губит, сбивает нас с пути; именно она делает нас, бездельных, бесполезных, капризных, в тягость другим и самим себе, заставляет переходить от чудачества к разгулу, без сожаления растрачивать наше состояние, наше сердце, нашу юность в поисках занятий, ощущений, развлечений, подобно тем ахенским собакам у Гейне, которые, как милости, просят у прохожих пинка, чтобы разогнать скуку*. Мы занимаемся всем: музыкой, философией, любовью, военным искусством, мистицизмом, чтобы только рассеяться, чтобы забыть об угнетающей нас огромной пустоте.

Цивилизация и рабство — даже без всякого лоскутка между ними, который помешал бы раздробить нас физически или духовно меж этими двумя насильственно сближенными крайностями!

Нам дают широкое образование, нам прививают желания, стремления, страдания современного мира, а потом кричат: «Оставайтесь рабами, немыми и пассивными, иначе вы погибли». В возмещение за нами сохраняется право драть шкуру с крестьянина и проматывать за зеленым сукном или в кабаке ту подать крови и слез, которую мы с него взимаем.

Молодой человек не находит ни малейшего живого интереса в этом мире низкопоклонства и мелкого честолюбия. И однако именно в этом обществе он осужден жить, ибо народ еще более далек от него. «Этот свет» хотя бы состоит из падших существ одной с ним породы, тогда как между ним и народом ничего нет общего. Петр I так разорвал все традиции, что никакая сила человеческая не соединит их — по крайней мере в настоящее время. Остается одиночество или борьба, но у нас не хватает нравственной силы ни на то, ни на другое. Таким-то образом и становятся Онегинскими, если только не погибают в домах терпимости или в казематах какой-нибудь крепости.

Мы похитили цивилизацию, и Юпитер с той же яростью пожелал наказать нас, с какой он терзал Прометея.

Рядом с Онегиным Пушкин поставил Владимира Ленского, другую жертву русской жизни, *vice versa*¹ Онегина. Это — острое страдание рядом с хроническим. Это одна из тех целомудренных, чистых натур, которые не могут акклиматизироваться в развращенной и безумной среде, — приняв жизнь, они больше ничего не могут принять от этой нечистой почвы, разве только смерть. Эти отроки — искупительные жертвы — юные, бледные, с печатью рока на челе, проходят как упрек, как угрызение совести, и печальная ночь, в которой «мы движемся и пребываем», становится еще чернее.

Пушкин обрисовал характер Ленского с той нежностью, которую испытывает человек к грезам своей юности, к воспоминаниям о временах, когда он был так полон надежды, чистоты,

¹ другую сторону (лат.). — *Ред.*

неведения. Ленский — последний крик совести Онегина, ибо это он сам, это его юношеский идеал. Поэт видел, что такому человеку нечего делать в России, и он убил его рукой Онегина, — Онегина, который любил его и, целясь в него, не хотел ранить. Пушкин сам испугался этого трагического конца; он спешит утешить читателя, рисуя ему пошлую жизнь, которая ожидала бы молодого поэта.

Рядом с Пушкиным стоит другой Ленский — то Веневитинов, правдивая, поэтическая душа, сломленная в свои двадцать два года грубыми руками русской действительности.

Между этими двумя типами, между самоотверженным энтузиастом-поэтом и человеком усталым, озлобленным, лишним, между могилой Ленского и скукой Онегина медленно течет глубокая и грязная река цивилизованной России, с ее аристократами, бюрократами, офицерами, жандармами, великими князьями и императором, — бесформенная и безгласная масса низости, раболепства, жестокости и зависти, увлекающая и поглощающая все, «сей омут, — как говорит Пушкин, — где мы с вами купаемся, дорогой читатель» *.

Пушкин дебютировал великолепными революционными стихами. Александр выслал его из Петербурга к южным границам империи; и, новый Овидий, он провел часть своей жизни, от 1819 до 1825 года, в Херсонесе Таврическом. Разлученный с друзьями, вдали от политической жизни, среди роскошной, но дикой природы, Пушкин, поэт прежде всего, весь ушел в свой лиризм; его лирические стихи — это фазы его жизни, биография его души; в них находишь следы всего, что волновало эту пламенную душу: истину и заблуждение, мимолетное увлечение и глубокие неизменные симпатии.

Николай вернул Пушкина из ссылки через несколько дней после того, как были повешены по его приказу герои 14 декабря. Своею милостью он хотел погубить его в общественном мнении, а знаками своего расположения — покорить его.

Возвратившись, Пушкин не узнал ни московского общества, ни петербургского. Друзей своих он уже не нашел, даже имена их не осмеливались произносить вслух; только и говорили, что об арестах, обысках, ссылке; все было мрачно и объято ужасом. Он встретился мельком с Мицкевичем, другим славянским

поэтом; они протянули друг другу руки, как на кладбище. Над их головами грохотала гроза: Пушкин возвратился из ссылки, Мицкевич отправлялся в ссылку*. Их встреча была горестной, но они не поняли друг друга. Курс, прочитанный Мицкевичем в Collège de France*, обнаружил существовавшее между ними разногласие: для русского и поляка время взаимного понимания еще не наступило.

Продолжая комедию, Николай произвел Пушкина в камер-юнкеры. Тот понял этот ход и не явился ко двору. Тогда ему предложили на выбор: ехать на Кавказ или надеть придворный мундир. Он уже был женат на женщине, которая позже стала причиной его гибели, и вторичная ссылка ему казалась теперь еще более тяжкою, чем первая; он выбрал двор. В этом недостатке гордости и сопротивления, в этой странной податливости узнаешь дурную сторону русского характера.

Как-то великий князь-наследник поздравил Пушкина с производством: «Ваше высочество,— ответил ему тот,— вы первый поздравляете меня по этому случаю»*.

В 1837 году Пушкин был убит на дуэли одним из чужеземных наемных убийц, которые, подобно наемникам средневековья или швейцарцам наших дней, готовы предложить свою шпагу к услугам любого деспотизма. Он пал в расцвете сил, не допев своих песен и не досказав того, что мог бы сказать.

За исключением двора с его окружением весь Петербург оплакивал Пушкина; только тогда стало видно, какую популярность он пользовался. Когда он умирал, плотная толпа теснилась около его дома в ожидании известий о здоровье поэта. Это происходило в двух шагах от Зимнего дворца, и император мог наблюдать из своих окон толпу; он проникся чувством ревности и лишил народ права похоронить своего поэта; морозной ночью тело Пушкина, окруженное жандармами и полицейскими, тайком переправили в церковь чужого прихода, там священник поспешно отслужил по нем панихиду, и сани увезли тело поэта в монастырь, в Псковскую губернию, где находилось его имение. Когда обманутая таким образом толпа бросилась к церкви, где отпевали покойного, снег уже замел всякий след погребального шествия.

Ужасный, скорбный удел уготован у нас всякому, кто осмелится поднять свою голову выше уровня, начертанного императорским скипетром; будь то поэт, гражданин, мыслитель — всех их толкает в могилу неумолимый рок. История нашей литературы — это или мартиролог, или реестр каторги. Погибают даже те, которых пощадило правительство, — едва успев расцвести, они спешат расстаться с жизнью.

Là sotto giorni brevi e nebulosi
Nasce una gente a cui il morir non duole^{1*}.

Рылеев повешен Николаем.

Пушкин убит на дуэли, тридцати восьми лет.

Грибоедов предательски убит в Тегеране.

Лермонтов убит на дуэли, тридцати лет, на Кавказе.

Веневитинов убит обществом, двадцати двух лет.

Кольцов убит своей семьей, тридцати трех лет.

Белинский убит, тридцати пяти лет, голодом и нищетой.

Полежаев умер в военном госпитале, после восьми лет принудительной солдатской службы на Кавказе.

Баратынский умер после двенадцатилетней ссылки*.

Бестужев погиб на Кавказе, совсем еще молодым, после сибирской каторги...

«Горе народам, которые побивают камнями своих пророков!» — говорит писание*. Но русскому народу нечего бояться, ибо ничем уже не ухудшить несчастной его судьбы.

¹ Там, под облачным небом, где краток день, рождается племя, которому умирать не жалко (итал.).— *Ред.*



ЛИТЕРАТУРА И ОБЩЕСТВЕННОЕ МНЕНИЕ ПОСЛЕ 14 ДЕКАБРЯ 1825 ГОДА

Двадцать пять лет, которые следуют за 14 (26) декабря, труднее характеризовать, нежели весь истекший период со времени Петра I. Два противоположных течения, — одно на поверхности, а другое в глубине, где его едва можно различить, — приводят в замешательство наблюдателя. С виду Россия продолжала стоять на месте, даже, казалось, шла назад, но, в сущности, все принимало новый облик, вопросы становились все сложнее, а решения менее простыми.

На поверхности официальной России, «фасадной империи», видны были только потери, жестокая реакция, бесчеловечные преследования, усиление деспотизма. В окружении посредственностей, солдат для парадов, балтийских немцев и диких консерваторов, виден был Николай, подозрительный, холодный, упрямый, безжалостный, лишенный величия души, — такая же посредственность, как и те, что его окружали. Сразу же под ним располагалось высшее общество, которое при первом ударе грома, разразившегося над его головой после 14 декабря, растеряло слабо усвоенные понятия о чести и достоинстве. Русская аристократия уже не оправилась в царствование Николая, пора ее цветения прошла; все, что было в ней благородного и великодушного, томилось в рудниках или в Сибири. А то, что оставалось или пользовалось расположением властелина, докатилось до той степени гнусности или раболепия, которая известна нам по картине этих нравов, нарисованной Кюстином.

Затем следовали гвардейские офицеры; прежде блестящие и образованные, они все больше превращались в олухатых унтер-ров. До 1825 года все, кто носил штатское платье, признавали превосходство эполет. Чтобы слыть *светским человеком*, надо было прослужить года два в гвардии или хотя бы в кавалерии. Офицеры являлись душою общества, героями праздников, балов, и, говоря правду, это предпочтение имело свои основания. Военные были более независимы и держались более достойно, чем пресмыкавшиеся, трусливые чиновники. Обстоятельства изменились, и гвардия разделила судьбу аристократии; лучшие из офицеров были сосланы, многие оставили службу, не в силах выносить грубый и наглый тон, введенный Николаем. Освобожденные места поспешно заполнялись усердными служаками или столпами казармы и манежа. Офицеры упали в глазах общества, победил фрак, — мундир преобладал лишь в провинциальных городишках да при дворе — этой первой гауптвахте империи. Члены императорской фамилии, как и ее глава, выказывают военным подчеркнутое и недопустимое для царских особ предпочтение. Холодность публики к мундиру все же не заходила так далеко, чтобы допускать гражданских чиновников в общество. Даже в провинции к ним испытывали непреодолимое отвращение, что отнюдь не помешало росту влияния бюрократии. После 1825 года вся администрация, ранее аристократическая и невежественная, стала мелочной и искусной в крючкотворстве. Министерства превратились в конторы, их главы и высшие чиновники стали дельцами или писарями. По отношению к гражданской службе они являлись тем же, чем тупые служаки по отношению к гвардии. Большие знатоки всевозможных формальностей, холодные и нерассуждающие исполнители приказов свыше, они были преданы правительству из любви к лихоимству. Николаю нужны были такие офицеры и такие администраторы.

Казарма и канцелярия стали главной опорой николаевской политической науки. Слепая и лишняя здравого смысла дисциплина в сочетании с бездушным формализмом австрийских налоговых чиновников — таковы пружины знаменитого механизма сильной власти в России. Какая скудость правительственной мысли, какая проза самодержавия, какая жалкая пошлость! Это самая простая и самая грубая форма деспотизма.

Добавим к сему и графа Бенкендорфа, шефа корпуса жандармов — этой вооруженной инквизиции, полицейского масонства, имевшего во всех уголках империи, от Риги до Перчинска, своих братьев *слушающих и подслушивающих*, — начальника III отделения канцелярии его величества (так именуется центральная контора шпионажа), который судит все, отменяет решения судов, вмешивается во все, а особенно в дела политических преступников. Время от времени перед лицо этого судилища-конторы приводили цивилизацию под видом какого-либо литератора или студента, которого ссылали или запирали в крепость и на месте которого вскоре появлялся другой.

Словом, картина официальной России внушала только отчаянье: здесь — Польша, рассеянная во все стороны и терзаемая с чудовищным упорством; там — безумие войны, дрящущаясь все время царствования, поглощающей целые армии, не подвигая ни на шаг завоевание Кавказа; а в центре — всеобщее опошление и бездарность правительства.

Зато внутри государства совершалась великая работа, — работа глухая и безмолвная, но деятельная и непрерывная; всюду росло недовольство, революционные идеи за эти двадцать пять лет распространились шире, чем за все предшествовавшее столетие, и тем не менее в народ они не проникли.

Русский народ продолжал держаться вдали от политической жизни, да и не было у него оснований принимать участие в работе, происходившей в других слоях нации. Долгие страдания обязывают к своеобразному чувству достоинства; русский народ слишком много выстрадал и поэтому не имел права волноваться из-за ничтожного улучшения своей участи, — лучше попросту остаться нищим в лохмотьях, чем переодеться в заштопаный фрак. Но если он и не принимал никакого участия в идейном движении, охватившем другие классы, это отнюдь не означает, что ничего не произошло в его душе. Русский народ дышит тяжелее, чем прежде, глядит печальней; несправедливость крепостничества и грабеж чиновников становятся для него все невыносимей. Правительство нарушило спокойствие общины принудительной организацией работ; с учреждением в деревнях сельской полиции (*становых приставов*), досуг крестьянина был урезан и взят под надзор в самой его избе.

Значительно увеличилось число дел против поджигателей, участились убийства помещиков, крестьянские бунты. Огромное раскольничье население ропщет; эксплуатируемое и угнетаемое духовенством и полицией, оно весьма далеко от того, чтобы сплотиться, но порой в этих мертвых, недоступных для нас морях слышится смутный гул, предвещающий ужасные бури. Недовольство русского народа, о котором мы говорим, не способен уловить поверхностный взгляд. Россия кажется всегда такой спокойной, что трудно поверить, будто в ней может что-либо происходить. Мало кто знает, что делается под тем саваном, которым правительство прикрывает трупы, кровавые пятна, экзекуции, лицемерно и надменно заявляя, что под этим саваном нет ни трупов, ни крови. Что знаем мы о поджигателях из Симбирска, о резне помещиков, устроенной крестьянами одновременно в ряде имений? Что знаем мы о местных бунтах, вспыхнувших в связи с новым управлением, которое ввел Киселев? Что знаем мы о казанских, вятских, тамбовских восстаниях, когда власти прибегли к пушкам?... *

Умственная работа, упомянутая нами, совершалась не на вершине государства, не у его основания, но между ними, т. е., главным образом, среди мелкого и среднего дворянства. Факты, которые мы приведем, казалось бы, не имеют большого значения, но не надобно забывать, что пропаганда, как и всякое воспитание, лишена внешнего блеска, в особенности, когда она даже не осмеливается показаться при свете дня.

Влияние литературы заметно усиливается и проникает гораздо далее, чем прежде; она не изменяет своему призванию и сохраняет либеральный и просветительский характер, насколько это удастся ей при цензуре.

Жажда образования овладевает всем новым поколением; гражданские ли школы или военные, гимназии, лицей, академии переполнены учащимися; дети самых бедных родителей стремятся в различные институты. Правительство, которое еще в 1804 году приманивало детей в школы разными привилегиями, теперь всеми способами сдерживает их прилив; создаются трудности при поступлении, при экзаменах; учеников облагают платой; министр народного просвещения издает приказ, ограничивающий право крепостных на образование. Тем не менее, Москов-

ский университет становится храмом русской цивилизации; император его ненавидит, сердится на него, ежегодно отправляет в ссылку целую партию его воспитанников и, приезжая в Москву, не удостоивает его своим посещением; но университет процветает, влияние его растет; будучи на плохом счету, он не ждет ничего; продолжает свою работу и становится подлинной силой. Цвет молодежи из соседних с Москвой губерний направляется в ее университет, и каждый год фаланга окончивших курс рассеивается по всему государству в качестве чиновников, врачей или учителей.

В недрах губерний, а главным образом в Москве, заметно увеличивается прослойка независимых людей, которые, отказавшись от государственной службы, сами управляют своими имениями, занимаются наукой, литературой; если они и просят о чем-либо правительство, то разве только оставить их в покое. То была полная противоположность петербургскому дворянству, связанному с государственной службой, с двором и снедаемому низким честолюбием: уповая во всем на правительство, оно жило только его милостями. Не домогаться ничего, беречь свою независимость, не искать места — все это, при деспотическом режиме, называется быть в оппозиции. Правительство косилось на этих *праздных людей* и было ими недовольно. Действительно, они представляли собой ядро людей образованных, дурно относящихся к петербургскому режиму. Одни из них жили целые годы за границей, привозя оттуда либеральные идеи; другие приезжали на несколько месяцев в Москву, остальную же часть года сидели взаперти в своих поместьях, где читали все, что выходило нового, и были хорошо осведомлены об умственном движении в Европе. Среди провинциального дворянства чтение стало модою. Люди хвастались тем, что у них есть библиотека, и выписывали на худой конец новые французские романы, «Journal des Débats» и «Аугсбургскую газету»; иметь у себя запрещенные книги считалось образцом хорошего тона. Я не знаю ни одного приличного дома, где бы не нашлось сочинения Кюстина о России *, которое было запрещено специальным приказом Николая. Молодежь, лишенная участия в какой бы то ни было деятельности, находившаяся под вечной угрозой тайной полиции, с тем большей горячностью

увлекалась чтением. Сумма идей, бывших в обращении, все возрастала.

Каковы же были эти новые мысли и тенденции, появившиеся после 14 декабря? ¹

Первые годы, последовавшие за 1825-м, были ужасны. Понадобилось не менее десятка лет, чтобы человек мог опомниться в своем горестном положении поработанного и гонимого существа. Людьюми овладело глубокое отчаяние и всеобщее уныние. Высшее общество с подлым и низким рвением спешило отречься от всех человеческих чувств, от всех гуманных мыслей. Не было почти ни одной аристократической семьи, которая не имела бы близких родственников в числе сосланных, и почти ни одна не осмелилась надеть траур или выказать свою скорбь. Когда же отворачивались от этого печального зрелища холопства, когда погружались в размышления, чтобы найти какое-либо указание или надежду, то сталкивались с ужасной мыслью, леденившей сердце.

Невозможны уже были никакие иллюзии: народ остался безучастным зрителем 14 декабря. Каждый сознательный человек видел страшные последствия полного разрыва между Россией национальной и Россией европеизированной. Всякая живая связь между обоими лагерями была оборвана, ее надлежало восстановить, но каким образом? В этом-то и состоял великий вопрос. Одни полагали, что нельзя ничего достигнуть, оставив Россию на буксире у Европы; они возлагали свои надежды не на будущее, а на возврат к прошлому. Другие видели в будущем лишь несчастье и разорение; они проклинали ублюдочную цивилизацию и безразличный ко всему народ. Глубокая печаль овладела душою всех мыслящих людей.

Только звонкая и широкая песнь Пушкина раздавалась в долинах рабства и мучений; эта песнь продолжала эпоху прошлую, полнила своими мужественными звуками настоящее и

¹ Не без некоторого страха приступаю я к этой части моего обозрения.

Читатель поймет, что у меня нет возможности все сказать, а во многих случаях — и назвать имена людей; чтобы говорить о каком-нибудь русском, надо знать, что он в могиле или в Сибири. И лишь по зрелом размышлении решился я на эту публикацию; молчание служит поддержкой депотизму, то, о чем не осмеливаешься сказать, *существует* лишь наполовину.

посылала свой голос в далекое будущее. Поэзия Пушкина была залогом и утешением. Поэты, живущие во времена безнадежности и упадка, не слагают таких песен — они нисколько не подходят к похоронам.

Вдохновение Пушкина его не обмануло. Кровь, прихлынувшая к сердцу, пораженному ужасом, не могла там остановиться; вскоре она дала о себе знать вовне.

Уже появился публицист, мужественно возвысивший свой голос, чтобы объединить боязливых. Этот человек, проживший всю свою молодость на родине, в Сибири, занимаясь торговлей, которая быстро ему наскучила, пристрастился к чтению. Лишенный всякого образования, он самостоятельно изучил французский и немецкий языки и приехал жить в Москву. Тут, без сотрудников, без знакомств, без имени в литературе, он задумал издавать ежемесячный журнал. Вскоре он изумил читателей энциклопедическим разнообразием своих статей. Он смело писал о юриспруденции и музыке, о медицине и санскритском языке. Одной из его специальностей была русская история, что не мешало ему писать рассказы, романы и, наконец, критические статьи, которыми он вскоре приобрел большую известность.

Тщетно искать в писаниях Полевого большой эрудиции, философской глубины, но он умел в каждом вопросе выделить его гуманистическую сторону; его симпатии были либеральными. Его журнал «Московский телеграф» пользовался большим влиянием, мы тем более должны признать его заслугу, что печатался он в самые мрачные времена. Что можно было писать назавтра после восстания, накануне казней? Положение Полевого было очень трудным. Его спасла от преследований тогдашняя его безвестность. В эту эпоху писали мало: половина литераторов была в ссылке, другая — хранила молчание. Небольшая кучка ренегатов, вроде сямских близнецов Греча и Булгарина, связалась с правительством, загладив свое участие в 14 декабря доносами на друзей и устранением фактора, который по их приказанию набирал в типографии Греча революционные прокламации *. Они одни господствовали тогда в петербургской журналистике — но в роли полицейских, а не литераторов. Полевой сумел удержаться, наперекор всякой реакции, до 1834 года, не изменив своему делу; нам не должно этого забывать.

✓ Полевсй начал демократизировать русскую литературу; он заставил ее спуститься с аристократических высот и сделал ее более народной или по крайней мере более буржуазной. Наибольшими его врагами были литературные авторитеты, на которые он нападал с безжалостной иронией. Он был совершенно прав, думая, что всякое уничтожение авторитета есть революционный акт и что человек, сумевший освободиться от гнета великих имен и схоластических авторитетов, уже не может быть полностью ни рабом в религии, ни рабом в обществе. До Полевого критики порой отваживались — хоть и не без множества недомолвок и извинений — делать незначительные замечания по адресу Державина, Карамзина или Дмитриева, признавая вместе с тем всю неоспоримость их величия. А Полевой, с первого же дня став с ними на совершенно равную ногу, начал предъявлять обвинения этим исполненным важности и догматизма особам, этим великим мастерам. Старик Дмитриев, поэт и бывший министр юстиции, с грустью и ужасом говорил о литературной анархии, которую вводил Полевой, лишенный чувства почтения к людям, заслуги коих признавались всей страной.

Полевой атаковал не только литературные авторитеты, но и ученых; он, этот мелкий сибирский торговец, нигде не учившийся, дерзнул усомниться в их науке. Ученые ex officio¹ объединились с заслуженными седовласыми литераторами и начали форменную войну против мятежного журналиста.

Зная вкусы публики, Полевой уничтожал своих врагов язвительными статьями. На ученые возражения он отвечал шуткой, а на скучные рассуждения — дерзостью, вызывавшей громкий хохот. Трудно себе представить, с каким любопытством следила публика за ходом этой полемики. Казалось, она понимала, что, нападая на авторитеты литературные, Полевой имел в виду и другие. Действительно, он пользовался всяким случаем, чтобы затронуть самые щекотливые вопросы политики, и делал это с изумительной ловкостью. Он говорил почти все, но так, что никогда не давал повода к себе придраться. Надо сказать, что цензура чрезвычайно способствует развитию

¹ по должности (лат.).— Ред.

слога и искусства сдерживать свою речь. Человек, раздраженный оскорбляющим его препятствием, хочет победить его и почти всегда преуспевает в этом. Иносказательная речь хранит следы волнения, борьбы; в ней больше страсти, чем в прямом изложении. Недомолвка сильнее под своим покровом, всегда прозрачным для того, кто хочет понимать. Сжатая речь богаче смыслом, она острее; говорить так, чтобы мысль была ясна, но чтобы слова для нее находил сам читатель, — лучший способ убеждать. Скрытая мысль увеличивает силу речи, обнаженная — сдерживает воображение. Читатель, знающий, насколько писатель должен быть осторожен, читает его внимательно; между ним и автором устанавливается тайная связь: один скрывает то, что он пишет, а другой — то, что понимает. Цензура — та же паутина: маленьких мух она ловит, а большие ее прорывают. Намеки на личности, нападки умирают под *красными чернилами*: но живые мысли, подлинная поэзия с презрением проходят через эту переднюю, позволив, самое большое, немного себя почистить¹.

С «Телеграфом» в русской литературе начинают господствовать журналы. Они вбирают в себя все умственное движение страны. Книг покупали мало, лучшие стихи и рассказы появлялись в журналах, и нужно было что-нибудь из ряда вон выходящее, — поэма Пушкина или роман Гоголя, — чтобы привлечь внимание публики столь разбросанной, как читатели в России. Ни в одной стране, исключая Англию, влияние журналов не было так велико. Это действительно лучший способ распространять просвещение в обширной стране. «Телеграф», «Московский вестник», «Телескоп», «Библиотека для чтения», «Отечественные записки» и побочный их сын «Современник», независимо от их весьма различных направлений, распростра-

¹ После революции 1848 года цензура стала манией Николая. Не удовлетворенный обычной цензурой и двумя цензурами, которые он учредил за пределами своих владений, в Яссах и Бухаресте, где по-русски не пишут, он создал еще вторую цензуру в Петербурге*; мы склонны надеяться, что эта двойная цензура будет полезней, чем простая. Дойдет до того, что будут печатать русские книги вне России, это уже делают, и, как знать, кто окажется более ловок, свободное слово или император Николай.

нили за последние двадцать пять лет огромное количество знаний, понятий, идей. Они давали возможность жителям Омской и Тобольской губернии читать романы Диккенса или Жорж Санд спустя два месяца после появления их в Лондоне или Париже. Даже самая их периодичность служила на пользу, пробуждая ленивого читателя.

Полевой ухитрился выпускать «Телеграф» до 1834 года. Однако после польской революции преследование передовой мысли усилилось. Победивший абсолютизм потерял всякий стыд, всякую скромность. Школьные шалости наказывались, как вооруженные восстания, детей 15—16 лет ссылали или отдавали пожизненно в солдаты. Студент Московского университета Полежаев, уже известный своими поэтическими произведениями, написал несколько либеральных стихотворений. Николай под суд его не отдал, а велел привести к себе, приказал ему прочесть вслух стихи, *поцеловал его* и послал в полк простым солдатом; мысль о таком нелепом наказании могла возникнуть лишь в уме потерявшего рассудок правительства, которое принимало русскую армию за исправительное заведение или за каторгу. *Восемь лет* спустя солдат Полежаев умер в военном госпитале. А через год братья *Крицкие*, тоже московские студенты, отправились в тюрьму за то, что — если я не ошибаюсь — разбили бюст императора. С тех пор никто о них не слышал. В 1832 году, под предлогом, что это тайное общество, арестовали дюжину студентов * и тут же отправили в оренбургский гарнизон, где присоединили к ним и сына лютеранского пастора, *Юлия Кольрейфа*, который никогда не был русским подданным, никогда ничем не занимался, кроме музыки, но осмелился сказать, что не считает своим долгом доносить на друзей. В 1834 году и нас, моих друзей и меня, бросили в тюрьму, а спустя восемь месяцев сослали писцами в канцелярии отдаленных губерний. Нас обвинили в *намерении* создать тайное общество и желании пропагандировать сен-симонистские идеи; нам прочитали в качестве скверной шутки смертный приговор, а затем объявили, что император, по своей поистине непростительной доброте, приказал подвергнуть нас лишь исправительному наказанию — ссылке. Это наказание длилось более пяти лет.

В том же 1834 году был запрещен «Телеграф». Потеряв журнал, Полевой оказался выбитым из колеи. Его литературные опыты успеха более не имели; раздраженный и разочарованный, он покинул Москву и переселился в Петербург. Первые номера его нового журнала («Сын отечества») были встречены с горестным удивлением. Он стал покорен, льстив. Печально было видеть, как этот смелый боец, этот неутомимый работник, умевший в самые трудные времена оставаться на своем посту, лишь только прикрыли его журнал, пошел на мировую со своими врагами. Печально было слышать имя Полевого рядом с именами Греча и Булгарина; печально было присутствовать на представлениях его драматических пьес, вызывавших рукоплескания тайных агентов и чиновных лакеев.

Полевой чувствовал, что терпит крушение, это заставляло его страдать, он пал духом. Ему даже хотелось оправдаться, выйти из своего ложного положения, но у него не было на это сил, и он лишь вредил себе в глазах правительства, ничего не выигрывая в глазах общества. Более благородный по своей натуре, нежели по поступкам, он не мог долго выносить эту борьбу. Вскоре он умер, оставив свои дела в совершенном расстройстве. Все его уступки ни к чему не привели.

Было два продолжателя дела Полевого — Сенковский и Белинский.

Обрусевший поляк, ориенталист и академик, Сенковский был очень остроумным писателем, большим тружеником, но совершенно беспринципным человеком, если только не почтеть принципами глубокое презрение к людям и событиям, к убеждениям и теориям. В Сенковском нашел своего подлинного представителя тот духовный *склад*, который приняло общество с 1825 года, — блестящий, но холодный лоск, презрительная улыбка, нередко скрывающая за собой угрызения совести, жажда наслаждений, усиливаемая неуверенностью каждого в собственной судьбе, насмешливый и все же невеселый материализм, принужденные шутки человека, сидящего за тюремной решеткой.

Белинский являлся полной противоположностью Сенковского — то был типичный представитель московской учащейся

молодежи; мученик собственных сомнений и дум, энтузиаст, поэт в диалектике, оскорбляемый всем, что его окружало, он изнурял себя волнениями. Этот человек трепетал от негодования и дрожал от бешенства при вечном зрелище русского самодержавия.

Сенковский основал свой журнал *, как основывают торговое предприятие. Мы не разделяем все же мнения тех, кто усматривал в журнале какую-либо правительственную тенденцию. Его с жадностью читали по всей России, чего никогда не случилось бы с газетой или книгой, написанной в интересах власти. «Северная пчела», пользовавшаяся покровительством полиции, являлась лишь кажущимся исключением из этого правила: то был *единственный* политический, но не официальный листок, который терпели, этим и объясняется его успех; но как только официальные газеты приобрели сносную редакцию, «Северная пчела» была покинута своими читателями. Нет славы, нет репутации, которые устояли бы при мертвящем и принижающем соприкосновении с правительством. В России все те, кто читают, ненавидят власть; все те, кто любят ее, не читают вовсе или читают только французские пустячки. От Пушкина — величайшей славы России — одно время отвернулись за приветствие, обращенное им к Николаю после прекращения холеры, и за два политических стихотворения *. Гоголь, кумир русских читателей, мгновенно возбудил к себе глубочайшее презрение своей раболопной брошюрой *. Звезда Полевого померкла в тот день, когда он заключил союз с правительством. В России ренегату не прощают.

Сенковский с презрением отзывался о либерализме и о науке, зато он не питал уважения и ни к чему другому. Он воображал себя в высшей степени практичным, ибо проповедовал теоретический материализм, но, как всякий теоретик, он был превзойден другими теоретиками, мыслившими еще более отвлеченно, но имевшими пламенные убеждения, — а это несравненно практичнее и ближе к действию, нежели *практология*.

Поднимая на смех все самое святое для человека, Сенковский невольно разрушал в умах идею монархии. Проповедуя комфорт и чувственные удовольствия, он наводил людей на

весьма простую мысль, что невозможно наслаждаться жизнью, непрестанно думая о жандармах, доносах и Сибири, что страх — не комфортабелен и что нет человека, который мог бы с аппетитом пообедать, если он не знает, где будет спать.

Сенковский целиком принадлежал своему времени; подметая у входа в новую эпоху, он выметал вместе с пылью и вещи ценные, но он расчищал почву для другого времени, которого не понимал. Он и сам это чувствовал; как только в литературе проглянуло что-то новое и живое, Сенковский убрал паруса и вскоре совсем стухевался.

Возле Сенковского был кружок молодых литераторов, которых он губил, развращая их вкус. Они ввели стиль, казавшийся с первого взгляда блестящим, а со второго — фальшивым. В поэзии петербургской, или, еще лучше, в васильеостровской¹, в этих истерических образах, порожденных Кукольниками, Бенедиктовыми, Тимофеевыми и др., не было ничего жизненного, реального. Подобные цветы могли расцвести лишь у подножья императорского трона да под сенью Петропавловской крепости.

В Москве вместо запрещенного «Телеграфа» стал выходить журнал «Телескоп»; он не был столь долговечен, как его предшественник, зато смерть его была поистине славной. Именно в нем было помещено знаменитое письмо Чаадаева. Журнал немедленно запретили, цензора уволили в отставку, главного редактора сослали в Усть-Сысольск. Публикация этого письма была одним из значительнейших событий. То был вызов, признак пробуждения; письмо разбило лед после 14 декабря. Наконец пришел человек, с душой, переполненной скорбью; он нашел страшные слова, чтобы с похоронным красноречием, с гнетущим спокойствием сказать все, что за десять лет накопилось горького в сердце образованного русского. Письмо это было завещанием человека, отрекающегося от своих прав не из любви к своим наследникам, но из отвращения; сурово и холодно требует автор от России отчета во всех страданиях, причиняемых ею человеку, который

¹ Нечто вроде Латинского квартала, где живут главным образом литераторы и артисты, не известные в других частях города.

осмеливается выйти из скотского состояния. Он желает знать, что мы покупаем такой ценой, чем мы заслужили свое положение; он анализирует это с неумолимой, приводящей в отчаяние пронизательностью, а закончив эту вивисекцию, с ужасом отворачивается, проклиная свою страну в ее прошлом, в ее настоящем и в ее будущем. Да, этот мрачный голос зазвучал лишь затем, чтобы сказать России, что она никогда не жила по-человечески, что она представляет собой «лишь пробел в человеческом сознании, лишь поучительный пример для Европы» *. Он сказал России, что прошлое ее было бесполезно, настоящее тщетно, а будущего никакого у нее нет.

Не соглашаясь с Чаадаевым, мы все же отлично понимаем, каким путем он пришел к этой мрачной и безнадежной точке зрения, тем более, что и до сих пор факты говорят за него, а не против него. Мы верим, а ему довольно указать пальцем; мы надеемся, а ему довольно лишь развернуть газету, чтобы доказать свою правоту. Заключение, к которому приходит Чаадаев, не выдерживает никакой критики, и не тем важно это письмо; свое значение оно сохраняет благодаря лиризму сурового негодования, которое потрясает душу и надолго оставляет ее под тяжелым впечатлением. Автора упрекали в жестокости, но она-то и является его наибольшей заслугой. Не надобно нас щадить: мы слишком быстро забываем свое положение, мы слишком привыкли развлекаться в тюремных стенах.

Статья эта была встречена воплем скорби и изумления: она испугала, она глубоко задела даже тех, кто разделял симпатии Чаадаева, и все же она лишь выразила то, что смутно волновало душу каждого из нас. Кто из нас не испытывал минут, когда мы, полные гнева, ненавидели эту страну, которая на все благородные порывы человека отвечает лишь мучениями, которая спешит нас разбудить лишь затем, чтобы подвергнуть пытке? Кто из нас не хотел вырваться навсегда из этой тюрьмы, занимающей четвертую часть земного шара, из этой чудовищной империи, в которой всякий полицейский надзиратель — царь, а царь — коронованный полицейский надзиратель? Кто из нас не предавался всевозможным страстям, чтобы забыть этот морозный, ледяной ад, чтобы хоть на несколь-

ко минут опьяниться и рассеяться? Сейчас мы видим все по-другому, мы рассматриваем русскую историю с иной точки зрения, но у нас нет оснований ни отречься от этих минут отчаяния, ни раскаиваться в них; мы заплатили за них слишком дорогой ценой, чтобы забыть о них; они были нашим правом, нашим протестом, они нас спасли.

Чаадаев замолк, но его не оставили в покое. Петербургские аристократы — эти Бенкендорфы, эти Клейнмихели — обиделись за Россию. Важный немец Вигель, — повидимому, протестант, — директор департамента иностранных вероисповеданий, ополчился на врагов русского православия *. Император велел объявить Чаадаева впадшим в умственное расстройство. Этот пошлый фарс привлек на сторону Чаадаева даже его противников; влияние его в Москве возросло. Сама аристократия склонила голову пред этим мыслителем и окружила его уважением и вниманием, представив тем самым блистательное опровержение шутке императора.

Письмо Чаадаева прозвучало подобно призывной трубе; сигнал был дан, и со всех сторон послышались новые голоса; на арену вышли молодые бойцы, свидетельствуя о безмолвной работе, производившейся в течение этих десяти лет.

14 (26) декабря слишком резко отделило прошлое, чтобы литература, которая предшествовала этому событию, могла продолжаться. Назавтра после этого великого дня еще мог появиться Веневитинов, юноша, полный мечтаний и идей 1825 года. Отчаяние, как и боль после ранения, наступает не сразу. Но, едва успев промолвить несколько благородных слов, он увял, словно южный цветок, убитый леденящим дыханием Балтики.

Веневитинов не был жизнеспособен в новой русской атмосфере. Нужно было иметь другую закалку, чтобы дышать воздухом этой зловещей эпохи, надобно было с детства приспособиться к этому резкому и непрерывному ветру, сжиться с неразрешимыми сомнениями, с горчайшими истинами, с собственной слабостью, с каждодневными оскорблениями; надобно было с самого нежного детства приобрести привычку скрывать все, что волнует душу, и не только ничего не терять из того, что в ней схоронил, а, напротив, — давать выречь в безмолвном гневе всему, что ложилось на сердце. Надо было уметь

ненавидеть из любви, презирать из гуманности, надо было обладать безграничной гордостью, чтобы, с кандалами на руках и ногах, высоко держать голову.

Каждая песнь «Онегина», появлявшаяся после 1825 года, отличалась все большей глубиной. Первоначальный план поэта был непринужденным и безмятежным; он его наметил в другие времена, поэта окружало тогда общество, которому нравился этот иронический, но доброжелательный и веселый смех. Первые песни «Онегина» весьма напоминают нам язвительный, но сердечный комизм Грибоедова. И слезы и смех — все переменялось.

Два поэта, которых мы имеем в виду и которые выражают новую эпоху русской поэзии, — это Лермонтов и Кольцов. То были два мощных голоса, доносившиеся с противоположных сторон.

Ничто не может с большей наглядностью свидетельствовать о перемене, произошедшей в умах с 1825 года, чем сравнение Пушкина с Лермонтовым. Пушкин, часто недовольный и печальный, оскорбленный и полный негодования, все же готов заключить мир. Он желает его, он не теряет на него надежды; в его сердце не переставала звучать струна воспоминаний о временах императора Александра. Лермонтов же так свыкся с отчаяньем и враждебностью, что не только не искал выхода, но и не видел возможности борьбы или соглашения. Лермонтов никогда не знал надежды, он не жертвовал собой, ибо ничто не требовало этого самопожертвований. Он не шел, гордо неся голову, навстречу палачу, как Пестель и Рылеев, потому что не мог верить в действенность жертвы; он метнулся в сторону и погиб ни за что.

Пистолетный выстрел, убивший Пушкина, пробудил душу Лермонтова. Он написал энергическую оду, в которой, заклеймив низкие интриги, предшествовавшие дуэли, — интриги, затеянные министрами-литераторами и журналистами-шпионами, — воскликнул с юношеским негодованием: «Отмщенье, государь, отмщенье!» * Эту единственную свою непоследовательность поэт искупил ссылкой на Кавказ. Произошло это в 1837 году; в 1841 тело Лермонтова было опущено в могилу у подножья Кавказских гор.

Историческое

Развитіе рев. идей въ Россіи

А. Герцена

изданіе первое въ переводѣ.

Составлено студентами
Московскаго Императорскаго
Университета.

Москва

1861.

«О развитии революционных идей в России»
Титульный лист первого русского перевода
(нелегальное литографированное издание, Москва, 1861)

И то, что ты сказал перед кончиной,
Из слушавших тебя не понял ни единый...
... Твоих последних слов
Глубокое и горькое значение
Потеряно^{1*}

К счастью, для нас не потеряно то, что написал Лермонтов за последние четыре года своей жизни. Он полностью принадлежит к нашему поколению. Все мы были слишком юны, чтобы принять участие в 14 декабря. Разбуженные этим великим днем, мы увидели лишь казни и изгнания. Вынужденные молчать, сдерживая слезы, мы научились, замыкаясь в себе, вынашивать свои мысли — и какие мысли! Это уже не были идеи просвещенного либерализма, идеи прогресса, — то были сомнения, отрицания, мысли, полные ярости. Свыкшись с этими чувствами, Лермонтов не мог найти спасения в лиризме, как находил его Пушкин. Он влачил тяжелый груз скептицизма через все свои мечты и наслаждения. Мужественная, печальная мысль всегда лежит на его челе, она сквозит во всех его стихах. Это не отвлеченная мысль, стремящаяся украсить себя цветами поэзии; нет, раздумье Лермонтова — его поэзия, его мученье, его сила². Симпатии его к Байрону были глубже, чем у Пушкина. К несчастью быть слишком проникательным у него присоединилось и другое — он смело высказывался о многом без всякой пощады и без прикрас. Существа слабые, задетые этим, никогда не прощают подобной искренности. О Лермонтове говорили как о балованном отпрыске аристократической семьи, как об одном из тех бездельников, которые погибают от скуки и пресыщения. Не хотели знать, сколько боролся этот человек, сколько выстрадал, прежде чем отважился выразить свои мысли. Люди гораздо снисходительней относятся к брани и ненависти, нежели к известной зрелости мысли, нежели к отчуждению, которое, не желая разделять ни их надежды, ни их тревоги, смеет открыто говорить об этом разрыве.

¹ Стихи, посвященные Лермонтовым памяти князя Одоевского, одного из осужденных по делу 14 декабря, умершего на Кавказе солдатом.

² Стихотворение Лермонтова превосходно переведены на немецкий язык Боденштедтом. Существует французский перевод его романа «Герой нашего времени», сделанный Шопеном*.

Когда Лермонтов, вторично приговоренный к ссылке, уезжал из Петербурга на Кавказ, он чувствовал сильную усталость и говорил своим друзьям, что постарается как можно скорее найти смерть. Он сдержал слово.

Что же это, наконец, за чудовище, называемое Россией, которому нужно столько жертв и которое предоставляет детям своим лишь печальный выбор погибнуть нравственно в среде, враждебной всему человечеству, или умереть на заре своей жизни? Это бездонная пучина, где тонут лучшие пловцы, где величайшие усилия, величайшие таланты, величайшие способности исчезают прежде, чем успевают чего-либо достигнуть.

Но можно ли сомневаться в существовании находящихся в зародыше сил, когда из самых глубин нации зазвучал такой голос, как голос Кольцова?

В течение века или даже полутора веков народ пел одни лишь старинные песни или уродливые произведения, сфабрикованные в первой половине царствования Екатерины II *. Правда, в начале нашего века появилось несколько довольно удачных подражаний народной песне, но этим искусственным творениям недоставало правды; то были попытки, причуды. Именно из самых недр деревенской России вышли новые песни. Их вдохновенно сочинял прасол, гнавший через степи свой стада. Кольцов был истинный сын народа. Он родился в Воронеже, до десяти лет посещал приходскую школу, где научился только читать да писать без всякой орфографии. Отец его, скотопромышленник, заставил сына заняться тем же делом. Кольцов водил стада за сотни верст и привык благодаря этому к кочевой жизни, нашедшей отражение в лучших его песнях. Молодой прасол любил книги и постоянно перечитывал кого-нибудь из русских поэтов, которых брал себе за образец, попытки подражания давали ложное направление его поэтическому инстинкту. Наконец проявил себя подлинный его дар; он создал народные песни, их немного, но каждая — шедевр. Это настоящие песни русского народа. В них чувствуется тоска, которая составляет характерную их черту, раздирающая душу печаль, бьющая через край жизнь (*удаль молодецкая*). Кольцов показал, что в душе русского народа кроется много поэзии, что после долгого и глубокого сна в его груди осталось что-то жи-

вое. У нас есть еще и другие поэты, государственные мужи и художники, вышедшие из народа, но они вышли из него в буквальном смысле слова, порвав с ним всякую связь. Ломоносов был сыном беломорского рыбака. Он бежал из отчего дома, чтобы учиться, поступил в духовное училище, затем уехал в Германию, где перестал быть простолюдином. Между ним и русской земледельческой Россией нет ничего общего, если не считать той связи, что существует между людьми одной расы. Кольцов же остался при стадах и при делах своего отца, который его ненавидел и с помощью других родственников сделал жизнь для него такой тяжелой, что в 1842 году он умер. Кольцов и Лермонтов вступили в литературу и скончались почти в одно и то же время. После них русская поэзия онемела.

Но в области прозы деятельность усилилась и приняла иное направление.

Гоголь, не будучи, в отличие от Кольцова, выходцем из народа по своему происхождению, был им по своим вкусам и по складу ума. Гоголь полностью свободен от иностранного влияния; он не знал никакой литературы, когда сделал уже себе имя. Он больше сочувствовал народной жизни, нежели придворной, что естественно для малоросса.

Малоросс, даже став дворянином, никогда так резко не порывает с народом, как русский. Он любит отчизну, свой язык, предания о казачестве и гетманах. Независимость свою, дикую и воинственную, но республиканскую и демократическую, Украина отстаивала на протяжении веков, вплоть до Петра I. Малороссы, терзаемые поляками, турками и москалями, втянутые в вечную войну с крымскими татарами, никогда не складывали оружия. Добровольно присоединившись к Великокороссии, Малороссия выговорила себе значительные права. Царь Алексей поклялся их соблюдать. Петр I, под предлогом измены Мазепы, оставил одну лишь тень от этих привилегий. Елизавета и Екатерина ввели там крепостное право. Несчастливая страна протестовала, но могла ли она устоять перед этой роковой лавиной, катившейся с севера до Черного моря и покрывавшей все, что носило русское имя, одинаковым ледяным саваном рабства? Украина претерпевает судьбу Новгорода и Пскова, хотя и намного позже; но одно столетие крепостного состояния не могло

уничтожить все, что было независимого и поэтического в этом славном народе. Там наблюдается более самобытное развитие, там ярче местный колорит, чем у нас, где вся народная жизнь, без различия, втиснута в жалкую форменную одежду. Люди у нас рождаются, чтобы склонить голову перед несправедливым роком, и умирают бесследно, предоставляя своим детям начать сначала ту же безнадежную жизнь. Наш народ не знает своей истории, тогда как в Малороссии каждая деревушка имеет свое предание. Русский народ помнит лишь о Пугачеве и 1812 году.

Рассказы, с которыми впервые выступил Гоголь, представляют собою серию подлинно прекрасных картин, изображающих нравы и природу Малороссии, — картин, полных веселости, изящества, живости и любви. Подобные рассказы невозможны в Великороссии за отсутствием сюжета и героев. У нас народные сцены сразу приобретают мрачный и трагический характер, угнетающий читателя; я говорю «трагический» только в смысле Лаокоона *. Это трагическое судьбы, которой человек уступает без сопротивления. Скорбь превращается здесь в ярость и отчаяние, смех — в горькую и полную ненависти иронию. Кто может читать, не содрогаясь от возмущения и стыда, замечательную повесть «Антон Горемыка» или шедевр И. Тургенева «Записки охотника»?

С переездом Гоголя из Малороссии в среднюю Россию исчезают в его произведениях простодушные, грациозные образы. Нет в них более полудикого героя, наподобие *Тараса Бульбы* ¹; нет добродушного патриархального старика, так хорошо описанного в «Старосветских помещиках». Под московским небом все в душе его становится мрачным, пасмурным, враждебным. Он продолжает смеяться, даже больше, чем прежде, но это другой смех, он может обмануть лишь людей с очень черствым сердцем или слишком уж простодушных. Перейдя от своих малороссов и казаков к русским, Гоголь оставляет в стороне народ и принимается за двух его самых заклятых врагов: за чиновника и за помещика. Никто и никогда до него не написал такого полного курса патологической анатомии русского

¹ «Тарас Бульба», «Старосветские помещики» и некоторые рассказы Гоголя переведены на французский язык Виардо. Есть немецкий перевод «Мертвых душ»*.

чиновника. Смеясь, он безжалостно проникает в самые сокровенные уголки этой нечистой, зловредной души. Комедия Гоголя «Ревизор», его роман «Мертвые души» — это страшная исповедь современной России, под стать разоблачениям Кошихина в XVII веке ¹.

Присутствуя на представлениях «Ревизора», император Николай умирал со смеху!!!

Поэт, в отчаянии, что вызвал всего лишь это августейшее веселье да самодовольный смех чиновников, совершенно подобных тем, которых он изобразил, но пользовавшихся ббольшим покровительством цензуры, счел своим долгом разъяснить в предуведомлении, что его комедия не только очень смешна, но и очень печальна, — что «за его улыбкой кроются горячие слезы» *.

После «Ревизора» Гоголь обратился к помещиному дворянству и вытащил на белый свет это неведомое племя, державшееся за кулисами, вдалеке от дорог и больших городов, схоронившееся в деревенской глуши, — эту Россию дворянчиков, которые втихомолку, уйдя с головой в свое хозяйство, таят развращенность более глубокую, чем западная. Благодаря Гоголю мы видим их, наконец, за порогом их барских палат, их господских домов; они проходят перед нами без масок, без прикрас, пьяницы и обжоры, угодливые невольники власти и безжалостные тираны своих рабов, пьющие жизнь и кровь народа с той же естественностью и простодушием, с каким ребенок сосет грудь своей матери.

«Мертвые души» потрясли всю Россию.

Предъявить современной России подобное обвинение было необходимо. Это история болезни, написанная рукою мастера. Поэзия Гоголя — это крик ужаса и стыда, который издает человек, опустившийся под влиянием пошлой жизни, когда он вдруг увидит в зеркале свое оскотинившееся лицо. Но чтобы подобный крик мог вырваться из груди, надобно, чтобы в ней оставалось что-то здоровое, чтобы жила в ней великая сила возрождения. Тот, кто откровенно сознаётся в своих слабостях и недостатках, чувствует, что они не являются сущностью его

¹ Русский дипломат времен Алексея, отца Петра I; опасаясь преследований царя, он бежал в Швецию и был обезглавлен в Стокгольме за убийство.

натуры, что он не поглощен ими целиком, что есть еще в нем нечто, не поддающееся, сопротивляющееся падению, что он может еще искупить прошлое и не только поднять голову, но, как в трагедии Байрона, стать из Сарданапала-неженки — Сарданапалом-героем*.

Тут мы вновь сталкиваемся лицом к лицу с важным вопросом: где доказательства того, что русский народ может воспрянуть, и каковы доказательства противного? Вопрос этот, как мы видели, занимал всех мыслящих людей, но никто из них не нашел его решения.

Полевой, ободривший других, ни во что не верил; разве иначе он так скоро впал бы в уныние, перешел бы на сторону врага при первом ударе судьбы? «Библиотека для чтения» одним прыжком перемахнула через эту проблему, она обошла вопрос, даже не попытавшись разрешить его. Решение Чаадаева — не решение.

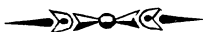
Поэзия, проза, искусство и история показали нам образование и развитие этой нелепой среды, этих оскорбительных нравов, этой уродливой власти, но никто не указал выхода. Нужно ли было приспособляться, как это сделал впоследствии Гоголь, или бежать навстречу своей гибели, как Лермонтов? Приспособиться нам было невозможно, погибнуть — противно; что-то в глубине нашего сердца говорило, что еще слишком рано уходить; казалось, за *мертвыми душами* есть еще души живые.

И вновь вставали эти вопросы, с еще большей настойчивостью; все, что надеялось, требовало решения любой ценой.

После 1840 года внимание общества было приковано к двум течениям. Из схоластических споров они вскоре перешли в литературу, а оттуда в общество.

Мы говорим о московском панславизме и о русском европеизме.

Борьбу между этими двумя течениями закончила революция 1848 года. То была последняя оживленная полемика, которая занимала публику; тем самым она приобретает известное значение. Мы посвящаем ей поэтому следующую главу.



VI

МОСКОВСКИЙ ПАНСЛАВИЗМ И РУССКИЙ ЕВРОПЕЙЗМ

Пора реакции против реформы Петра I настала не только для правительства, отступавшего от своего же принципа и отрекавшегося от западной цивилизации, во имя коей Петр I попирали национальность, но и для тех людей, которых правительство оторвало от народа под предлогом цивилизации и принялось вешать, когда они стали цивилизованными.

Возврат к национальным идеям естественно приводил к вопросу, самая постановка которого уже являлась реакцией против петербургского периода. Не нужно ли искать выхода из создавшегося для нас печального положения в том, чтобы приблизиться к народу, который мы, не зная его, презираем? Не нужно ли возвратиться к общественному строю, который более соответствует славянскому характеру, и покинуть путь чужеземной насильственной цивилизации? Это вопрос важный и злободневный. Но едва только он был поставлен, как нашла группа людей, которая, тотчас же решив его в положительном смысле, создала исключительную систему, превратив ее не только в доктрину, но и в религию. Логика реакции так же стремительна, как логика революций.

Наибольшее заблуждение славянофилов заключается в том, что они в самом вопросе увидели ответ и спутали возможность с действительностью. Они предчувствовали, что их путь ведет к великим истинам и должен изменить нашу точку зрения на современные события. Но вместо того, чтобы идти вперед и

работать, они ограничились этим предчувствием. Таким образом, извращая факты, они извратили свое собственное понимание. Суждение их не было уже свободным, они уже не видели трудностей, им казалось, что все решено, со всем покончено. Их занимала не истина, а поиски возражений своим противникам.

К полемике примешались страсти. Экзальтированные *славянофилы* накинулись с остервенением на весь петербургский период, на все, что сделал Петр Великий, и, наконец, на все, что было европеизировано, цивилизовано. Можно понять и оправдать такое увлечение как оппозицию, но, к несчастью, оппозиция эта зашла слишком далеко и увидела, что непонятным для себя образом она очутилась на стороне правительства, наперекор собственным стремлениям к свободе.

Решив а priori¹, что все, пришедшее от *немцев*, ничего не стоит, что все, введенное Петром I, отвратительно, *славянофилы* дошли до того, что стали восхищаться узкими формами Московского государства и, отрекшись от собственного разума и собственных знаний, устремились под сень креста греческой церкви. Мы же не могли допустить подобных тенденций, тем более что славянофилы странным образом заблуждались относительно устройства Московского государства и придавали греческому православию значение, которого оно никогда не имело. Полные возмущения против деспотизма, они приходили к политическому и духовному рабству; при всем своем сочувствии к славянской национальности, они удалялись от этой самой национальности через противоположные двери. Греческое православие увлекало их к византизму, и они в самом деле стремительно приближались к этому бездонному стоячему болоту, в котором исчезли следы древнего мира. Если формы и дух Запада не подходили России, то что же было общего между нею и устройством Восточной Римской империи? В чем сказалась органическая связь между славянами — варварами по своей молодости — и греками — варварами по своей дряхлости? И, наконец, что иное представляет собой эта Византия, как не Рим, — Рим, времен упадка, Рим без славных воспоминаний, без угрызений совести? Какие новые принципы

¹ заранее (лат.). — *Ред.*

внесла Византия в историю? Быть может, греческое православие? Но ведь оно — всего только апатичный католицизм; принципы их настолько одинаковы, что потребовалось семь веков споров и разногласий, чтобы заставить поверить в их различие. Быть может, общественный строй? Но в Восточной империи он основывался на неограниченной власти, на безропотном послушании, на полном поглощении личности государством, а государства — императором.

Могло ли подобное государство сообщить новую жизнь молодому народу? Юго-западные славяне долгое время жили в тесном общении с греками Восточной империи, что же они от того выиграли?

Уже забыто, чем были эти стада людей, которых греческие императоры согнали под благословение константинопольских патриархов. Достаточно бросить взгляд на законы об оскорблении величества, столь успешно перенятые недавно императором Николаем и его юрисконсультom Губе *, чтобы оценить эту казуистику крепостничества, эту философию рабства. Но законы эти касались лишь светской власти; затем следовали канонические законы, которые регулировали передвижения, одежду, стол, смех. Можно представить себе, во что обращался человек, пойманный этой двойной сетью государства и церкви, вечно дрожащий, вечно под угрозой — то судьи, решение которого нельзя обжаловать, и послушного ему палача, то священника, действующего во имя божье, то *епитимий*, которые связывали человека и на этом и на том свете.

В чем видно благотворное влияние восточной церкви? Какой же народ из принявших православие, начиная с IV века и до наших дней, цивилизовала она или эмансипировала? Быть может, это Армения, Грузия или племена Малой Азии, жалкие жители Трапезунда? Быть может, наконец, Морья? Нам скажут, возможно, что церковь ничего не могла сделать с этими изжившими себя, развращенными, лишенными будущего народами. Но славяне, — здоровая телом и душой раса, — разве получили они от нее хоть что-нибудь? Восточная церковь проникла в Россию в цветущую, светлую киевскую эпоху, при великом князе Владимире. Она привела Россию к печальным и гнусным временам, описанным Кошихиным, она благословила

и утвердила все меры, принятые против свободы народа. Она обучила царей византийскому деспотизму, она предписала народу слепое повиновение, даже когда его прикрепляли к земле и сгибали под ярмо рабства. Петр I парализовал влияние духовенства, это было одним из самых важных его деяний; и что же, это влияние хотели бы теперь воскресить?

Славянофильство, видевшее спасение России лишь в восстановлении византийско-московского режима, не освобождало, а связывало, не двигало вперед, а толкало назад. *Европейцы*, как называли их славянофилы, не хотели менять ошейник немецкого рабства на православно-славянский, они хотели освободиться от всех возможных ошейников. Они не старались зачеркнуть период, истекший со времени Петра I, усилия века, столь сурового, преисполненного столь тяжелых трудов. Они не хотели отказаться от того, что было добыто ценой стольких страданий и потоков крови, ради возвращения к узкому общественному строю, к исключительной национальности, к косной церкви. Напрасно славянофилы, подобно легитимистам, твердили, что можно из всего этого взять хорошее и пренебречь дурным. Это весьма серьезная ошибка, но они совершали еще и другую, свойственную всем реакционерам. Поклонники исторического принципа, они постоянно забывали, что все, происшедшее после Петра I, — тоже история и что никакая живая сила, не говоря уже о выходцах с того света, не могла ни зачеркнуть совершившиеся факты, ни устранить их последствия.

Такова точка зрения, послужившая началом оживленной полемики со славянофилами. Рядом с нею другие вопросы, обсуждавшиеся в газетах, отошли на второй план. Вопрос был действительно полон животрепещущего интереса.

Сенковский с замечательной ловкостью выпустил тучу своих самых ядовитых стрел в лагерь славянофилов. Удовлетворенный тем, что заставил громко посмеяться над своими жертвами, он гордо удалился. Он не был создан для серьезной полемики. Но другой журналист поднял *рукавицу*¹ славян, брошенную в Москве, и храбро развернул знамя европейской цивилизации против той тяжелой хоругви с изображением византийской богородицы, которую несли славянофилы.

¹ Перчатка с одним пальцем, которую носят крестьяне.

Появление этого борца во главе «Отечественных записок» не предвещало больших успехов славянофилам. Это был даровитый и энергичный человек, преданный своим убеждениям так же фанатически, — человек смелый, нетерпимый, горячий и раздражительный: Белинский.

Собственное его развитие весьма характерно для той среды, в которой он жил. Родившись в семье бедного провинциального чиновника, он не вынес о ней ни одного светлого воспоминания. Его родители были черствыми, некультурными людьми, как и все представители этого растленного класса. Однажды, когда Белинскому было десять или одиннадцать лет, его отец, вернувшись домой, стал его бранить. Мальчик хотел оправдаться. Взбешенный отец ударил его и сбил с ног. Мальчик поднялся совершенно преображенный: обида, несправедливость сразу порвали в нем все родственные связи. Его долго занимала мысль о мести, но чувство собственной слабости превратило ее в ненависть против всякой власти семьи; он сохранил эту ненависть до самой смерти.

Так началось воспитание Белинского. Семья привела его к независимости дурным обращением, а общество — нищетой. Нервный и болезненный молодой человек, мало подготовленный для академических занятий, ничего не сделал в Московском университете и, поскольку обучался там на казенный счет, был исключен под предлогом «слабых способностей и отсутствия прилежания». С этой унижительной справкой бедный юноша вступил в жизнь, т. е., будучи выставлен за двери университета, очутился среди большого города, без куска хлеба и без возможности его заработать. Тогда-то он и встретился со Станкевичем и его друзьями, которые его спасли.

Станкевич, умерший молодым лет десять тому назад в Италии, не сделал ничего, что вписывается в историю, и все же было бы неблагодарностью обойти его молчанием, когда заходит речь об умственном развитии России.

Станкевич принадлежал к тем широким и привлекательным натурам, самое существование которых оказывает большое влияние на все, что их окружает. Он способствовал распространению среди московской молодежи любви к немецкой философии, привитой Московскому университету выдающимся

профессором Павловым. Именно Станкевич руководил занятиями в кружке друзей, он первый распознал философские способности нашего друга Бакунина и натолкнул его на изучение Гегеля; он же, встретив в Воронежской губернии Кольцова, привез его в Москву и ободрил.

Станкевич по достоинству оценил пылкий и оригинальный ум Белинского. Вскоре вся Россия воздала должное смелому таланту публициста, получившего аттестацию неспособного от куратора Московского университета.

Белинский с жаром принялся изучать Гегеля. Незнание немецкого языка не только не послужило для него препятствием, но даже облегчило занятия: Бакунин и Станкевич взяли с собою свои знания, что и сделали со всем увлечением молодости, со всей ясностью русского ума. Впрочем, ему достаточно было лишь отдельных указаний, чтобы догнать своих друзей. Раз овладев системой Гегеля, он первый среди московских его приверженцев восстал если не против самого Гегеля, то хотя бы против способа толковать его.

Белинский был совершенно свободен от влияний, которым мы поддаемся, когда не умеем от них защищаться. Соблазненные новизною, мы в ранней юности запоминаем множество вещей, не проверив их разумом. Эти воспоминания, которые мы принимаем за приобретенные истины, связывают нашу независимость. Белинский начал свои занятия с философии,— и это в возрасте двадцати пяти лет. Он обратился к науке с серьезными вопросами, вооруженный страстной диалектикой. Для него истины, выводы были не абстракциями, не игрой ума, а вопросами жизни и смерти; свободный от всякого постороннего влияния, он вступил в науку с тем большей искренностью; он ничего не старался спасти от огня анализа и отрицания и совершенно естественно восстал против половинчатых решений, робких выводов и трусливых уступок.

После книги Фейербаха и пропаганды, которую вела газета Арнольда Руге *, все это уже не ново, но надобно перенестись во времена, предшествовавшие 1840 году. Гегелевская философия находилась тогда под обаянием тех диалектических фокусов, которые в «Философии религии» вновь вытаскивали на свет религию, разрушенную и разгромленную «Феноменоло-

гией» и «Логикой». То были времена, когда еще восхищались философским языком, достигшим такого совершенства, что посвященные видели атеизм там, где профаны находили веру.

Эта преднамеренная неясность, эта обдуманная сдержанность не могла не вызвать ожесточенного сопротивления со стороны человека искреннего; Белинский, чуждый схоластики, свободный от протестантской показной добродетели и прусских приличий, был возмущен этой стыдливой наукой, прикрывавшей фиговым листком свои истины.

Однажды, сражаясь в течение целых часов с богобоязненным пантеизмом берлинцев, Белинский встал и дрожащим, прерывающимся голосом сказал: «Вы хотите меня уверить, что цель человека — привести абсолютный дух к самосознанию, и довольствуетесь этой ролью; ну, а я не настолько глуп, чтобы служить невольным орудием кому бы то ни было. Если я мыслю, если я страдаю, то для самого себя. Ваш абсолютный дух, если он и существует, то чужд для меня. Мне незачем его знать, ибо ничего общего у меня с ним нет».

Мы приводим эти слова лишь затем, чтобы лишний раз показать склад русского ума. Как только стали проповедовать дуалистический вздор, первый же талантливый человек в России, занимавшийся немецкой философией, заметил, что она реалистична только на словах, что в основе своей она оставалась земной религией, религией без неба, логическим монастырем, куда бежали от мира, чтобы погрузиться в абстракции.

Общественная деятельность Белинского начинается лишь в 1841 году. Он захватил руководство «Отечественными записками» в Петербурге и в течение шести лет господствовал в журналистике. Он умер в 1848 году, изнемогший от усталости, полный отвращения, в самой крайней нищете.

Белинский много сделал для пропаганды. На его статьях воспитывалась вся учащаяся молодежь. Он образовал эстетический вкус публики, он придал силу мысли. Его критика проникла глубже, чем критика Полевого, возбуждая иные вопросы и иные сомнения. Его недостаточно оценили; при его жизни было слишком много людей с раненым самолюбием, с задетым тщеславием; после его смерти правительство

запретило писать о нем,— именно это и побудило меня рассказать о Белинском более пространно, чем о ком-либо другом.

Его слог часто бывал угловат, но всегда полон энергии. Он сообщал свою мысль с тою же страстью, с какою зачинал ее. В каждом его слове чувствуешь, что человек этот пишет своею кровью, чувствуешь, как он расточает свои силы и как он сжигает себя; болезненный, раздражительный, он не знал границ ни в любви, ни в ненависти. Часто он увлекался, порой бывал и весьма несправедлив, но всегда оставался до конца искренним.

Столкновение между Белинским и славянофилами было неизбежно.

Как мы уже говорили, этот человек являлся одним из самых свободных людей, ибо не был связан ни с верованиями, ни с традициями, не считался с общественным мнением и не признавал никаких авторитетов, не боялся ни гнева друзей, ни ужаса *прекраснодушных*. Он всегда стоял на страже критики, готовый обличить, заклеить все, что считал реакционным. Как же мог он оставить в покое православных и ультрапатриотических славянофилов, если видел тяжелые оковы во всем том, что славянофилы принимали за самые священные узы?

Среди славянофилов были люди талантливые, эрудированные, но ни одного публициста; их журнал («Москвитянин») не имел никакого успеха. Талантливые люди, принадлежавшие к этой партии, почти не писали, зато люди бездарные писали постоянно.

Славянофилы пользовались большим преимуществом перед *европейцами*, но преимущества такого рода пагубны: славянофилы защищали православие и национальность, тогда как *европейцы* нападали и на то и на другое; поэтому славянофилы могли говорить почти все, не рискуя потерять орден, пенсию, место придворного наставника или звание камер-юнкера. Белинский же, напротив, ничего не мог говорить; слишком прозрачная мысль или неосторожное слово могли довести его до тюрьмы, скомпрометировать журнал, редактора и цензора. Но именно по этой причине все симпатии снискал смелый писатель, который, в виду Петропавловской крепости, защищал

независимость, а все неприязненные чувства обратились на его противников, показывавших кулак из-за стен Кремля и Успенского собора и пользовавшихся столь широким покровительством петербургских «немцев». Все то, о чем Белинский и его друзья не могли сказать, угадывалось и додумывалось. Все то, о чем славянофилы говорили, казалось не деликатным и не великодушным.

Поспешим добавить, что славянофилы однако никогда не были сторонниками правительства. Есть, конечно, в Петербурге императорские панслависты, а в Москве *присоединившиеся* славянофилы, как есть русские патриоты среди прибалтийских немцев и замиренных черкесов на Кавказе, но не об этих людях идет речь. Это любители рабства, которые принимают абсолютизм за единственную цивилизованную форму правления, проповедают превосходство донских вин над винами Кот-д'Ор и *руссицизм* западным славянам, переполняя их душу той благородной ненавистью к немцам и мадьярам, которая сослужила хорошую службу Виендигрецам и Гайнау. Правительство, не признавая их учения официально, оплачивает им путевые издержки и посылает друзьям их чехам и хорватам голштинские кресты св. Анны, уготавливая им те же братские объятия, в каких оно задушило Польшу.

Что до подлинных *славянофилов*, то хорошие отношения с правительством были для них скорее несчастьем, чем фактом желательным. Но к этому приводит всякая доктрина, опирающаяся на власть. Такая доктрина может быть революционной в одном отношении, но непременно будет консервативной — в другом, вследствие чего оказывается перед печальным выбором: либо вступить в союз с врагом, либо изменить своим принципам. Довольно одной потачки врагу, чтобы пробудить совесть.

Белинский и его друзья не противопоставили славянофилам ни доктрины, ни исключительной системы, а лишь живую симпатию ко всему, что волновало современного человека, безграничную любовь к свободе мысли и такую же сильную ненависть ко всему, что ей препятствует: к власти, насилию или вере. Они рассматривали русский вопрос и вопрос европейский с точки зрения, которая совершенно противоположна славянофильской.

Им казалось, что одной из наиболее важных причин рабства, в котором обреталась Россия, был недостаток личной независимости; отсюда — полное отсутствие уважения к человеку со стороны правительства и отсутствие оппозиции со стороны отдельных лиц; отсюда — цинизм власти и долготерпение народа. Будущее России чревато великой опасностью для Европы и несчастьями для нее самой, если в личное право не проникнут освободительные начала. Еще один век такого деспотизма, как теперь, и все хорошие качества русского народа исчезнут.

К счастью, в этом важном вопросе о личности Россия занимала совершенно особое положение.

Для человека Запада одним из величайших несчастий, способствующих рабству, обнищанию масс и бессилию революций, является нравственное порабощение; это не недостаток чувства личности, а недостаток ясности в этом чувстве, искаженном — а оно искажено — предшествующими историческими событиями, которыми ограничивают личную независимость. Народы Европы вложили столько души в прошлые революции, пролили столько своей крови, что революции эти всегда у них в памяти и человек не может сделать шагу, не задев своих воспоминаний, своих *фурросов* *, в большей или меньшей степени обязательных и признанных им самим; все вопросы были уже наполовину разрешены: побуждения, отношения людей между собой, долг, нравственность, преступление — все определено, притом не какой-нибудь высшей силой, а отчасти с общего согласия людей. Отсюда следует, что человек, вместо того чтобы сохранить за собою свободу действий, может лишь подчиниться или восстать. Эти непререкаемые нормы, эти готовые понятия пересекают океан и вводятся в основной закон какой-либо вновь образуемой республики; они переживают гильотинированного короля и спокойнейшим образом занимают места на скамьях якобинцев и в Конвенте. Долгое время это множество полуистин и полупредрассудков принимали за прочные и абсолютные основы общественной жизни, за бесспорные и не подлежащие сомнению выводы. Действительно, каждый из них был подлинным прогрессом, победой для своего времени, но из всей их совокупности мало-помалу воздвигались стены новой тюрьмы. В начале нашего века мыслящие люди это заметили, но тут же они уви-

дели всю толщину этих стен и поняли, сколько надо усилий, чтобы пробить их.

Совсем в ином положении находится Россия. Стены ее тюрьмы — из дерева; возведенные грубой силой, они дрогнут при первом же ударе. Часть народа, отрекшаяся вместе с Петром I от всего своего прошлого, показала, какой силой отрицания она обладает; другая часть, оставшись чуждою современному положению, покорилась, но не приняла новый режим, который ей кажется временным лагерем, — она подчиняется, потому что боится, но она не верит.

Было очевидно, что ни Западная Европа, ни современная Россия не могли идти далее своим путем, не отбросив полностью политические и моральные формы своей жизни. Но Европа, подобно Никодиму, была слишком богата, чтобы пожертвовать большим имуществом ради какой-то надежды; евангельским рыбакам не о чем было жалеть, легко сменить сети на нищенскую суму. Достоянием их была живая душа, способная постигать Слово.

Положение, в котором находилась Россия, в сравнении со своим прошлым и с прошлым Европы, было совершенно ново и казалось весьма благоприятным для развития личной независимости. Вместо того чтобы воспользоваться этим, позволили появиться на свет учению, лишившему Россию того единственного преимущества, которое оставила ей в наследство история. Ненавидя, как и мы, настоящее России, славянофилы хотели позаимствовать у прошлого путы, подобные тем, которые сдерживают движение европейца. Они смешивали идею свободной личности с идеей узкого эгоизма; они принимали ее за *европейскую*, западную идею и, чтобы смешать нас со слепыми поклонниками западного просвещения, постоянно рисовали нам страшную картину европейского разложения, маразма народов, бессилия революций и близящегося мрачного рокового кризиса. Все это было верно, но они забыли назвать тех, от кого узнали эти истины.

Европа не дожидалась ни поэзии Хомякова, ни прозы редакторов «Москвитянина», чтобы понять, что она накануне катаклизма — возрождения или окончательного разложения. Сознание упадка современного общества — это социализм, и,

конечно, ни Сен-Симон, ни Фурье, ни этот новый Самсон, потрясающий из недр своей тюрьмы¹ европейское здание*, не почерпнули своих грозных приговоров Европе из писаний Шафарика, Колара или Мицкевича. Сен-симонизм был известен в России лет за десять до того, как заговорили о славянофилах.

Нелегко Европе, говорили мы славянофилам, разделаться со своим прошлым; она держится за него наперекор собственным интересам, ибо знает, в какую цену обходятся революции; ибо в настоящем ее положении есть многое, что ей дорого и что трудно возместить. Легко критиковать реформацию и революцию, читая их историю, но Европа продиктовала и написала их собственною кровью. В великих этих битвах, протестуя во имя свободы мысли и прав человека, она поднялась до такой высоты убеждений, что, быть может, не в силах их осуществить. Мы же более свободны от прошлого, это великое преимущество, но оно обязывает нас к большей скромности. Это — добродетель слишком отрицательная, чтобы заслуживать похвалы. один только ультраромантизм возводит отсутствие пороков в степень добрых дел. Мы свободны от прошлого, ибо прошлое наше пусто, бедно и ограничено. Такие вещи, как московский царизм или петербургское императорство, любить невозможно. Их можно объяснить, можно найти в них зачатки иного будущего, но нужно стремиться избавиться от них, как от пеленок. Ставя в упрек Европе, что она не умела перерасти свои собственные установления, славянофилы не только не говорили, как думают они разрешить великое противоречие между свободой личности и государством, но даже избегали входить в подробности того славянского политического устройства, о котором без конца твердили. Тут они ограничивались киевским периодом и держались за сельскую общину. Но киевский период не помешал наступлению московского периода и утрате вольностей. Община не спасла крестьянина от закрепощения; далекие от мысли отрицать значение общины, мы дрожим за нее, ибо, по сути дела, нет ничего устойчивого без свободы личности. Европа, не ведавшая этой общины или потерявшая ее в превратностях прошедших веков, поняла ее,

¹ Прудон находился тогда в тюрьме Сент-Пелажи.

а Россия, обладавшая ею в течение тысячи лет, не понимала ее, пока Европа не пришла сказать ей, какое сокровище скрывала та в своем лоне. Славянскую общину начали ценить, когда стал распространяться социализм. Мы бросаем вызов славянофилам, пусть они докажут обратное.

Европа не разрешила противоречия между личностью и государством, но она все же поставила этот вопрос. Россия подходит к проблеме с противоположной стороны, но и она ее не решила. С появления перед нами этого вопроса и начинается наше равенство. У нас больше надежд, ибо мы только еще начинаем, но надежда — лишь потому надежда, что она может не осуществиться.

Не надобно слишком доверяться будущему — ни в истории, ни в природе. Не каждый зародыш достигает зрелости, не все, что живет в душе, осуществляется, хотя при других обстоятельствах все могло бы развиваться.

Возможно ли вообразить, чтобы способности, которые находят у русского народа, могли развиваться в обстановке рабства, безропотной покорности и петербургского деспотизма? Долгое рабство — факт не случайный, оно, конечно, отвечает какой-то особенности национального характера. Эта особенность может быть поглощена, побеждена другими, но может победить и она. Если Россия способна примириться с существующим порядком вещей, то нет у нее впереди будущего, на которое мы возлагаем надежды. Если она и дальше будет следовать петербургскому курсу или вернется к московской традиции, то у нее не окажется иного пути, как ринуться на Европу, подобно орде, полуварварской, полуразвращенной, опустошить цивилизованные страны и погибнуть среди всеобщего разрушения.

Не нужно ли было бы постараться всеми средствами призвать русский народ к сознанию его гибельного положения, — пусть даже в виде опыта, — чтобы убедиться в невозможности этого? И кто же иной должен был это сделать, как не те, кто представляли собою разум страны, мозг народа, — те, с чьей помощью он старался понять собственное положение? Велико их число или мало — это ничего не меняет. Петр I был один, декабристы — горстка людей. Влияние отдельных

личностей не так ничтожно, как склопны думать; личность — живая сила, могучий бродильный фермент, — даже смерть не всегда прекращает его действие. Разве не видели мы неоднократно, как слово, сказанное кстати, заставляло опускаться чашу народных весов, как оно вызывало или прекращало революции?

Что вместо этого делали славянофилы? Они проповедовали покорность — эту первую из добродетелей в глазах греческой церкви, эту основу московского царизма. Они проповедовали презрение к Западу, который один еще мог осветить омут русской жизни; наконец, они превозносили прошлое, а от него, напротив, нужно было избавиться ради будущего, отныне ставшего общим для Востока и Запада.

Совершенно ясно, что надо было противодействовать подобному направлению умов, и полемика действительно развевалась все шире. Она продолжалась до 1848 года, достигнув высшего своего напряжения к концу 1847 года, как будто ее участники предчувствовали, что через несколько месяцев ни о чем нельзя будет спорить в России и что борьба эта побледнеет перед значительностью событий.

Противоположные мнения особенно ярко выразились в двух статьях. Одну, под названием «Юридическое развитие России», опубликовал «Современник», в Петербурге *. Другую — пространный ответ славянофила — напечатал «Москвитянин» *. Первая статья представляла собою ясное и сильное изложение темы, основанное на углубленном изучении русского права; она развивала мысль о том, что личное право никогда не удавалось юридического определения, что личность всегда поглощалась семьей, общиной, а позже государством и церковью. Неопределенное положение личности вело, согласно автору, к такой же неясности в других областях политической жизни. Государство пользовалось этим отсутствием определения личного права, чтобы нарушать вольности; таким образом, русская история была историей развития самодержавия и власти, как история Запада является историей развития свободы и прав.

В возражении «Москвитянина», почерпнувшем свои доводы в славянских летописях, греческом катехизисе и гегельянском формализме, опасность, которую представляет собой славянофильство, становится очевидной. Автор-славянофил полагал,

что личный принцип был хорошо развит в древней Руси, но личность, просвещенная греческой церковью, обладала высоким даром смирения и добровольно передавала свою свободу особе князя. Князь воплощает сострадание, благожелательство и свободную личность. Каждый, отрекаясь от личной независимости, одновременно спасал ее в представителе личного принципа — в государе.

Этот дар самоотречения и еще более великий дар — не злоупотреблять им — создавали, по мнению автора, гармоническое согласие между князем, общиной и отдельной личностью, — дивное согласие, которому автор не находит иного объяснения, кроме чудесного присутствия святого духа в византийской церкви.

Если славянофилы хотят представлять серьезное воззрение, реальную сторону общественного сознания, наконец, силу, стремящуюся пайти себе реальное воплощение в русской жизни, если они хотят чего-то большего, нежели археологические диспуты и богословские споры, то мы имеем право потребовать от них отказа от этого безнравственного словесного блуда, от этой извращенной диалектики. Мы говорим «словесный блуд», ибо они грешат им вполне сознательно.

Что означают сии метафорические решения, выворачивающие вопрос наизнанку? К чему эти образы, эти символы вместо дел? Разве славянофилы затем изучали хроники Восточной империи, чтобы привить себе эту византийскую проказу? Мы не греки времен Палеологов и не станем спорить об *opus operans* и *opus operatum*^{1*}, когда в наши двери стучится неведомое, необъятное будущее.

Их философский метод не нов, лет пятнадцать тому назад подобным же образом изъяснялось правое крыло гегельянцев; нет такой нелепости, которую не удалось бы втиснуть в форму пустой диалектики, придав ей глубоко метафизический вид. Нужно только не знать или забыть, что соотношение между содержанием и методом — иное, нежели между свинцом и формой для отливки пули, и что лишь один дуализм не понимает их взаимозависимости. Говоря о князе, автор лишь странно пересказал общеизвестное определение, которое Гегель

¹ действию совершённом и действию совершающемся (лат.). — *Ред.*

дал рабству в «Феноменологии» («Herr und Knecht»¹)*. Но он умышленно позабыл, как Гегель расстается с этой низшей ступенью человеческого сознания. Стоит отметить, что сей философский жаргон, относящийся по форме к науке, а по содержанию — к схоластике, встречается и у иезуитов. Монталамбер, отвечая на запрос по поводу жестокостей, учиненных папской властью в тюрьмах Рима, сказал: «Вы говорите о жестокостях папы, но он не может быть жестоким, его положение воспрещает ему это; наместник Иисуса Христа, он может только прощать, только быть милосердным, и в самом деле, папы всегда прощают. Святой отец может быть опечален, может молиться за грешника, но не может быть неумолимым», и т. д. На вопрос, применяют ли пытки в Риме, отвечают, что папа милосерд; на замечание, что все мы рабы, что личное право не развито в России, отвечают: «Мы спасли это право, увенчав им князя». Это издевка, возбуждающая презрение к человеческому слову. Едва ли приличествует ссылаться на религию, но еще менее того — на религию обязательную. Каждый автор имеет неоспоримое право верить во что ему вздумается; по прибегать к богословским доказательствам в ученом споре с человеком, который не говорит о своей религии, — значит нарушать приличия. К чему прятаться за неприступной крепостью, малейшее нападение на которую кончается тюрьмой?

Притом непостижимо, как славянофилы, если им действительно дорога их религия, не чувствуют отвращения к ханжескому методу «Философии религии» — этой бессильной, лишенной веры попытке реабилитации, этой холодной и бледной защитительной речи, в которой надменная наука, уложив в могилу сестру свою, роняет ей вслед улыбку сострадания? Как хватает у них мужества трепать самое для них святое на диспутах, где его не чтят и терпят лишь из страха перед полицией?

Это не все: автор, как ни странно, обвиняет своих противников в недостатке патриотизма и в том, что они мало любят народ; так как это общая черта всех славянофилов, то надобно сказать о ней несколько слов. Они присваивают себе монополию на патриотизм, они считают себя более русскими, чем кто

¹ «Господин и раб» (нем.). — *Ред.*

бы то ни было; они постоянно упрекают нас за наше возмущение против современного положения России, за нашу слабую привязанность к народу, за наши горькие и полные гнева речи, за откровенность, заключающуюся в том, что мы выставляем на свет темную сторону русской жизни.

Казалось бы однако, что партия, которая ставит себя под угрозу виселицы, каторги, конфискации имущества, эмиграции, не была лишена ни патриотизма, ни убеждений. 14-е декабря, насколько нам известно, не было делом славянофилов, все гонения достались на нашу долю, славянофилов же до сей поры судьба щадила.

Да, это так, есть ненависть в нашей любви, мы возмущены, мы так же упрекаем народ, как и правительство, за то положение, в котором находимся; мы не боимся высказывать самые жестокие истины, но мы их говорим потому, что любим. Мы не бежим от настоящего в прошлое, ибо знаем, что последняя страница истории — это современность. Мы не затыкаем уши при горестных криках народа, и у нас хватает мужества признать с глубокой душевной болью, насколько развратило его рабство; скрывать эти печальные последствия — не любовь, а тщеславие. У нас перед глазами крепостничество, а нас обвиняют в клевете и хотят, чтобы печальное зрелище крестьянина, ограбленного дворянством и правительством, продаваемого чуть ли не на вес, опозоренного розгами, поставленного вне закона, не преследовало нас и днем и ночью, как угрызение совести, как обвинение? Славянофилы охотней читают предания времен Владимира, они желают, чтобы им представляли Лазаря не в язвах, а в шелках. Для них, как для Екатерины, нужно возвести вдоль дорог от Петербурга до Крыма картонные деревни и декорации, изображающие сады.

Великий обвинительный акт, составляемый русской литературой против русской жизни, это полное и пылкое отречение от наших ошибок, эта исповедь, полная ужаса перед нашим прошлым, эта горькая ирония, заставляющая краснеть за настоящее, и есть наша надежда, наше спасение, прогрессивный элемент русской натуры.

Каково же значение того, что написал Гоголь, которым славяне так неумеренно восхищаются? Кто другой поставил выше,

чем он, позорный столб, к которому он пригвоздил русскую жизнь?

Автор статьи «Москвитянина» говорит, что Гоголь «спустился, подобно рудокопу, в этот глухой мир, однообразный и неподвижный, где нет ни ударов грома, ни сотрясений, в это бездонное болото, засасывающее медленно, но безвозвратно *все, что есть свежего* (это говорит славянофил); он спустился туда, подобно рудокопу, нашедшему под землей еще не початую жилу» *. Да, Гоголь почуял эту силу, эту нетронутую руду под невозделанной землей. Может быть, он почал бы эту жилу, но, к несчастью, слишком рано решил, что достиг дна, и, вместо того чтобы продолжать расчистку, стал искать золото. Каково же было следствие этого? Он начал защищать то, что прежде разрушал, оправдывать крепостное право и в конце концов бросился к погам представителя «благоволения и любви».

Пусть поразмыслят славянофилы о падении Гоголя. Они найдут в этом падении, быть может, больше логики, нежели слабости. От православного смиренномудрия, от самоотречения, растворившего личность человека в личности князя, до обожения самодержца — только шаг.

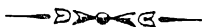
Но что можно сделать для России, будучи на стороне императора? Времена Петра, великого царя, прошли; Петра, великого человека, уже нет в Зимнем дворце, *он в нас*.

Пора это понять и, бросив, наконец, эту ставшую отныне ребяческой борьбу, соединиться во имя России, а также во имя независимости.

Любой день может опрокинуть ветхое социальное здание Европы и увлечь Россию в бурный поток огромной революции. Время ли длить семейную ссору и дожидаться, чтобы события опередили нас, потому что мы не приготовили ни советов, ни слов, которых, быть может, от нас ожидают?

Да разве нет у нас открытого поля для примирения?

А социализм, который так решительно, так глубоко разделяет Европу на два враждебных лагеря, — разве не признан он славянофилами так же, как нами? Это мост, на котором мы можем подать друг другу руку.





ЭПИЛОГ

В течение последних семи или восьми лет перед февральской революцией революционные идеи благодаря пропаганде и внутренней работе, принимавшей все более значительный размах, получили дальнейшее развитие. Правительство, казалось, устало преследовать.

Важнейшим вопросом, который преобладал над всеми другими и начинал тревожить правительство, дворянство и народ, был вопрос об освобождении крестьян. Все хорошо понимали, что идти дальше с ошейником рабства на шее невозможно.

Указ от 2 апреля 1842 года, *пригласивший* дворянство уступить некоторые права крестьянам взамен оброков и обязательств, оговоренных обеими сторонами, достаточно ясно свидетельствует о том, что правительство желало отмены крепостного права*.

Губернское дворянство заволновалось, разбилось на партии, стоявшие за или против отмены крепостного права. Набравшись смелости, об освобождении крестьян стали говорить на выборах собраниях. Правительство позволило дворянству в двух или трех главных губернских городах назначить комитеты, чтобы обсудить способы освобождения крестьян*. Часть помещиков была раздражена до крайности, в этом важнейшем социальном вопросе помещики видели лишь нападение на свои привилегии и на свою собственность и восставали против любого нововведения, чувствуя поддержку приближенных царя. Молодое дворянство видело зорче и рассчитывало лучше. Мы не говорим здесь о тех немногих лицах, полных самоотверженности и самоотречения, которые готовы были пожертвовать своими именами, чтобы стереть с чела России унижительное

слово «крепостничество» и искупить гнусную эксплуатацию крестьянина. Энтузиасты никогда не могут увлечь за собой целый класс, разве только в разгар революции, как 4 августа 1792 года, когда великодушное меньшинство увлекло за собой французское дворянство *. Большая часть поборников освобождения желала освобождения не только потому, что понимала справедливость его, но и потому, что видела его необходимость. Она хотела провести освобождение во-время, чтобы свести к минимуму потери. Она хотела взять на себя почип, пока располагала властью. Противиться или сидеть сложа руки было вернейшим способом увидеть, как возьмутся за дело освобождения император или народ, которые не останутся ни перед чем, вплоть до экспроприации.

Министр государственных имуществ Киселев, представитель сторонников освобождения в самом правительстве, и министр внутренних дел Перовский, погубивший указ от 2 апреля своими разъяснениями *, получали проекты со всех концов империи. Хороши или плохи были эти проекты, но они говорили о глубокой тревоге в стране.

При всей разноречивости мнений и взглядов, при всем различии положений и местных интересов, один принцип был принят без всяких возражений. Ни правительство, ни дворянство, ни парод не думали об освобождении крестьян *без земли*. Бесконечно меняли определение доли, которую предстояло уступить крестьянам, и условия, которые предстояло им поставить, но никто всерьез не говорил об освобождении *в пролетариат*, разве только какой-нибудь неисправимый последователь старой политической экономии.

Создать миллионы двадцать пролетариев — это была перспектива, заставлявшая, и не без основания, бледнеть правительство и помещиков. И все же, с точки зрения *религии собственности*, абсолютного и незыблемого права владения и неограниченного пользования им, не было никакого способа решить вопрос без восстания крестьянской массы, без насильственного потрясения самой земельной собственности, поскольку отторжение имущества силой оружия считается совершившимся фактом, по необходимости узаконенным политической экономией.

На первый взгляд кажется странным, что в стране, где человек является почти *вещью*, где он прикреплен к земле, составляет часть имения и продается вместе с ним, идолопоклонство перед собственностью было всего менее развито. У нас ее упорно защищают, но как добычу, а не как право. Трудно было внедрить веру в непогрешимость и справедливость права, нелепость которого очевидна для обеих сторон: и для помещика, который *владел* своими крестьянами, и для крепостного крестьянина, который не был хозяином своего *владения*. Все знали, что происхождение помещичьих прав — довольно темное; все хорошо знали, что ряд произвольных мер — мер полицейских — мало-помалу поставил земледельческую Россию в крепостную зависимость от России дворянской; поэтому можно было представить себе другой ряд мер, которые бы ее освободили.

Самое отсутствие точно установленных юридических понятий, неопределенность прав тем более не позволяли утвердиться идеям собственности, принять четкую форму. Русский народ жил только общинной жизнью, свои права и обязанности он понимает лишь по отношению к общине. Вне ее он не признает обязанностей и видит только насилие. Подчиняясь ему, он подчиняется лишь силе; вопиющая несправедливость одной части законов вызвала в нем презрение к другой. Полное неравенство перед судом убило в нем в самом зародыше уважение к законности. Русский, к какому бы классу он ни принадлежал, нарушает закон всюду, где он может сделать это безнаказанно; точно так же поступает правительство. Это тяжело и печально для настоящего времени, но для будущего тут огромное преимущество.

В России за государством видимым нет государства невидимого, которое было бы апофеозом, преображением существующего порядка вещей, нет того недостижимого идеала, который никогда не совпадает с действительностью, хоть и всегда обещает стать ею. Ничего нет за этими заборами, где нас держит в осаде сила, превосходящая нашу. Вопрос о возможности революции в России сводится к вопросу о материальной силе. Вот почему, не считая иных причин, помимо упомянутых нами, эта страна становится почвой, наилучшим образом подготовленной для социального возрождения.

Мы уже сказали, что после 1830 года, с появлением сен-симонизма, социализм произвел в Москве большое впечатление на умы. Привыкнув к общинам, к земельным разделам, к рабочим артелям, мы видели в этом учении выражение чувства, более нам близкого, чем в учениях политических. Нас, свидетелей самых чудовищных злоупотреблений, социализм смущал меньше, чем западных буржуа.

Мало-помалу литературные произведения проникались социалистическими тенденциями и одушевлением. Романы и рассказы, даже писания славянофилов, протестовали против современного общества с точки зрения не только политической. Достаточно упомянуть роман Достоевского «Бедные люди».

В Москве социализм развивался вместе с гегелевской философией. Союз новой философии с социализмом представить себе не трудно, но лишь в последнее время немцы признали тесную связь науки и революции, и не потому, чтобы они прежде не понимали ее, а потому, что социализм, как все практическое, их не интересовал. Немцы могли быть глубоко радикальными в науке, оставаясь консервативными в своих поступках, поэтами — на бумаге и буржуа — в жизни. Нам же, напротив, дуализм противен. Социализм нам представляется самым естественным философским силлогизмом, приложением логики к государству.

Нужно отметить, что в Петербурге социализм принимал иной характер. Там революционные идеи всегда были более практическими, нежели в Москве; холодный фанатизм петербуржцев — фанатизм математиков; в Петербурге любят порядок, дисциплину, практическую применимость. Пока в Москве спорят, в Петербурге объединяются. В этом городе франкмасонство и мистицизм имели своих самых горячих приверженцев, именно там выходил «Сионский вестник», орган библейского общества. Заговор 14 декабря созрел в Петербурге; он никогда не вырос бы в Москве настолько, чтобы выйти на площадь. В Москве трудно сговориться; личности там слишком своенравны и слишком своеобразны. В Москве больше поэтических начал, больше эрудиции и, вместе с тем, больше беспечности, небрежности, больше бесполезных слов, больше разно-

мыслия. Неясный, религиозный и в то же время аналитический сен-симонизм удивительно хорошо подходил к москвичам. Изучив его, они совершенно естественно переходили к Прудону, так же, как от Гегеля — к Фейербаху.

Петербургской учащейся молодежи больше подходит фурьеризм, нежели сен-симонизм. Фурьеризм, который стремился к немедленному претворению в жизнь, требовал практического приложения, который тоже мечтал, но основывал свои мечты на арифметических выкладках и скрывал свою поэзию под именем промышленности, а любовь к свободе — под объединением рабочих в бригады, — фурьеризм должен был найти отклик в Петербурге. Фаланстер — не что иное, как русская община и рабочая казарма, военное поселение на гражданский лад, полк фабричных. Замечено, что у оппозиции, которая открыто борется с правительством, всегда есть что-то от его характера, но в обратном смысле. И я уверен, что существует известное основание для страха, который начинает испытывать русское правительство перед коммунизмом: коммунизм — это русское самодержавие наоборот*.

Петербург опередит Москву благодаря этим резким, быть может, ограниченным, но деятельным и практическим воззрениям. Честь инициативы будет принадлежать ему и Варшаве, но если царизм падет, центр свободы будет в сердце нации, в Москве.

Полная неудача революции во Франции, злополучный исход революции в Вене и комический финал революции в Берлине послужили началом усилившейся реакции в России. Вновь все было парализовано; проект освобождения крепостных забросили, заменив его решением закрыть все университеты; ввели двойную цензуру и создали новые трудности для выдачи заграничных паспортов. Подвергли преследованиям газеты, книги речи, костюмы, женщин и детей.

В 1849 году новая фаланга героических молодых людей отправилась в тюрьму, а оттуда на каторжные работы и в Сибирь¹. Гнетущий террор сломал все ростки, заставил склониться

¹ Мы имеем в виду общество Петрашевского. У него собирались молодые люди, чтобы обсуждать социальные вопросы. Этот клуб существовал

все головы, умственная жизнь вновь затаилась, а если проявляла себя, то лишь страхом, лишь немим отчаянием, и с тех пор всякая весть, приходившая из России, наполняла душу скорбью и глубокой печалью.

Не будем останавливаться на этой мрачной картине неравной борьбы, где мысль каждый раз подавляется силой. Ничего нового в ней нет: это тот же бесконечный процесс, пронизывающий всю историю и приводящий время от времени к цикуте, распятию на кресте, аутодафе, расстрелам, виселицам и ссылкам.

Что бы ни говорили, средства, употребляемые русским правительством — средства жестокие, — не в силах однако задушить все ростки прогресса. Они заставляют погибать многих в ужасных нравственных страданиях, но мы должны быть к этому готовы, и несомненно, людей, пробужденных этими мерами больше, чем обезоруженных.

Чтобы действительно задушить в России революционное начало, — сознание положения и стремление выйти из него, — Европе надо бы еще глубже усвоить принципы и пути петербургского правительства, тогда ее возврат к абсолютизму будет более полным. Надо бы стереть слово «Республика» с фасада Франции — это грозное слово, будь оно даже ложью или насмешкой. Надо бы отобрать у Германии данное ей по неосторожности право на свободное слово. На другой день после того, как прусский жандарм, при помощи хорвата, ломает последние печатные станки на пьедестале статуи Гутенберга, которую сволокли в грязь братья иньорантинцы, или палач в Париже, с благословения папы, сожжет на площади Революции творения французских философов, — на другой же день всемогущество царя достигнет своего апогея.

уже несколько лет, когда, в начале венгерской кампании, правительство решило объявить его широким заговором и усилило аресты.

Оно нашло лишь мнения там, где искало преступный сговор, это не помешало ему осудить *всех* обвиняемых на смертную казнь, чтобы придать себе ореол милосердия. Царь заменил это наказание каторгой, ссылкой или солдатчиной. Среди осужденных называют Спешнева, Григорьева, Достоевского, Кашкина, Головинского, Момбелли и др.

Возможно ли это?

Кто в наши дни может сказать, что возможно и что невозможно? Битва не кончена, борьба продолжается.

Будущее России никогда не было так тесно связано с будущим Европы, как в настоящее время. Наши надежды ведомы всем, но мы ни за что не хотели бы отвечать, и не из пустого тщеславия, не из опасения, что будущее нас уличит во лжи, но по невозможности предвидеть что-либо в вопросе, решение которого полностью не зависит от внутренних условий.

С одной стороны, русское правительство — не русское, но вообще деспотическое и ретроградное. Как говорят славянофилы, оно скорее немецкое, чем русское, — это-то и объясняет расположение и любовь к нему других государств. Петербург — это новый Рим, Рим мирового рабства, столица абсолютизма; вот почему русский император братается с австрийским и помогает ему угнетать славян. Принцип его власти не национален, абсолютизм более космополитичен, чем революция.

С другой стороны, надежды и стремления революционной России совпадают с надеждами и стремлениями революционной Европы и предрекают их союз в будущем. Национальный элемент, привносимый Россией, — это свежесть молодости и природное тяготение к социалистическим установлениям.

Государства Европы явно зашли в тупик. Им необходимо сделать решительный бросок вперед или же отступить еще дальше, чем сейчас. Противоречия слишком непримиримы, вопросы слишком остры и слишком назрели в страданиях и ненависти, чтобы остановиться на половинчатых решениях, на мирных соглашениях между властью и свободой. Но если нет спасения для государств, при данной форме их существования, то род их смерти может быть весьма различен. Смерть может прийти через возрождение или разложение, через революцию или реакцию. Консерватизм, не имеющий иной цели, кроме сохранения устаревшего *status quo*¹, так же разрушителен, как и революция. Он уничтожает старый порядок не жарким огнем гнева, а на медленном огне маразма.

¹ существующего положения (лат.). — P. d.

Если консерватизм возьмет верх в Европе, императорская власть в России не только раздавит цивилизацию, но уничтожит весь класс цивилизованных людей, а затем...

А затем — вот мы и оказались перед совершенно новым вопросом, перед таинственным будущим. Самодержавие, восторжествовав над цивилизацией, очутится лицом к лицу с крестьянским возмущением, с огромным восстанием, наподобие пугачевского. Сила петербургского правительства наполовину основана на цивилизации и на той глубокой розни, которую оно поселило между цивилизованными классами и крестьянством. Правительство постоянно опирается на первые, именно в дворянской среде оно находит средства, людей и советы. Сломав собственными руками такое важное орудие, император вновь становится *царем*, но для этого недостаточно будет отпустить бороду и надеть *зипун*. Род Гольштейн-Готторпов * — слишком немецкий, слишком педантский, слишком искушенный, чтобы откровенно броситься в объятия полудикого национализма, чтобы стать во главе народного движения, которое с самого начала захочет свести счеты с дворянством и распространить порядки сельской общины на все поместья, на города, на все государство.

Мы видели монархию, окруженную республиканскими учреждениями, но наше воображение отказывается представить себе русского императора, окруженного учреждениями коммунистическими.

Прежде чем осуществится это отдаленное будущее, произойдет немало событий, и влияние императорской России на реакционную Европу будет не менее пагубным, чем влияние этой последней на Россию. Это она, это солдафонская Россия хочет штыками положить конец вопросам, волнующим мир. Это она шумит и грохочет, как море, у дверей цивилизованного мира, всегда готовая выступить из берегов, всегда трепещущая от жажды завоеваний, словно ей нечего делать у себя, словно угрызения совести и приступы безумия помрачают рассудок ее государей.

Одна только реакция может открыть эти двери. Именно Габсбурги и Гогенцоллерны попросят братской помощи у русской армии и поведут ее в сердце Европы.

Тогда-то великая партия порядка увидит, что такое *сильное правительство*, что такое уважение к власти. Мы советуем немецким князькам уже сейчас ознакомиться с судьбой грузинских великих князей, которым в Петербурге дали немного денег, титул сиятельства и право иметь на карете королевскую корону. Но революционная Европа не может быть побеждена императорской Россией. Она спасет Россию от ужасного кризиса и спасется сама от России.

Русское правительство, потрудившись двадцать лет, достигло того, что связало Россию неразрывными узами с революционной Европой.

Нет более границ между Россией и Польшей.

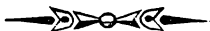
А Европа знает, что такое Польша,— эта нация, покинутая всеми в неравной борьбе, пролившая с тех пор потоки своей крови на всех полях сражений, где дело шло о завоевании свободы для какого-нибудь народа. Все знают этот народ, который, уступив численному превосходству, прошел через Европу, скорее как победитель, а не побежденный *, и рассеялся среди других народов, чтобы преподать им — к несчастью безуспешно — искусство терпеть поражение, не смиряясь, не унижаясь и не теряя веры. Итак, Польшу можно уничтожить, но не покорить, можно исполнить угрозу Николая оставить на месте Варшавы одно лишь название да груды камней, но сделать ее рабой по образцу мирных балтийских провинций — невозможно.

Соединив Польшу с Россией, правительство воздвигло громадный мост для торжественного шествия революционных идей,— мост, который начинается у Вислы и кончается у Черного моря.

Польшу считают мертвой, но при всякой переключке она отвечает: «Здесь», как выразился в 1848 году оратор одной польской депутации. Она не должна делать ни шагу, не будучи уверена в своих западных соседях, потому что она знает цену сочувствию Наполеона и знаменитым словам Луи-Филиппа: «Польская национальность не погибнет».

Не в Польше и не в России мы сомневаемся, а в Европе. Если бы мы питали какое-либо доверие к народам Европы, с какой охотой сказали бы мы полякам:

«Братья, ваша участь хуже нашей, вы много страдали, потерпите еще; вас ждет великое будущее после ваших несчастий. Ваша месть будет возвышенной, вы поможете освобождению того народа, руками которого выковали ваши цепи. В ваших врагах — во имя царя и самодержавия — вы узнаете своих братьев — во имя независимости и свободы».



П Р И Б А В Л Е Н И Е

О СЕЛЬСКОЙ ОБЩИНЕ В РОССИИ *

Русская сельская община существует с незапамятного времени, и довольно схожие формы ее можно найти у всех славянских племен. Там, где ее нет, она пала под германским влиянием. У сербов, болгар и черногорцев она сохранилась в еще более чистом виде, чем в России. Сельская община представляет собой, так сказать, общественную единицу, нравственную личность; государству никогда не следовало посягать на нее; община является собственником, облагаемым объектом; она ответственна за всех и за каждого в отдельности, а потому автономна во всем, что касается ее внутренних дел.

Ее экономический принцип — полная противоположность знаменитому положению Мальтуса: она предоставляет каждому без исключения место за своим столом. Земля принадлежит общине, а не отдельным ее членам; последние же обладают неотъемлемым правом иметь столько земли, сколько ее имеет каждый другой член той же общины; эта земля предоставлена ему в пожизненное владение; он не может да и не имеет надобности передавать ее по наследству. Его сын, едва он достиг совершеннолетия, приобретает право, даже при жизни своего отца, потребовать от общины земельный надел. Если у отца много детей, они получают, достигнув совершеннолетия, по участку земли; с другой стороны, по смерти каждого из членов семьи земля опять переходит к общине.

Часто случается, что глубокие старики возвращают свою землю и тем самым приобретают право не платить податей. Крестьянин, покидающий на время свою общину, не теряет

вследствие этого прав на землю; ее можно отнять у него лишь в случае изгнания по приговору общины (или правительства), и подобная мера может быть применена общиной только при единодушном решении мирского схода; к этому средству однако община прибегает лишь в исключительных случаях. Наконец, крестьянин еще тогда теряет это право, когда он по собственному желанию выходит из общины. В этом случае ему разрешается только взять с собой свое движимое имущество; лишь в редких случаях позволяют ему располагать своим домом или перенести его. Вследствие этого сельский пролетариат— вещь невозможная.

Каждый из владеющих землею в общине, то есть каждый совершеннолетний и обложенный податью, имеет голос в делах общины. Староста и его помощники избираются миром. Так же поступают при решении тяжбы между разными общинами при разделе земли и раскладке податей. (Ибо обложению подлежит главным образом земля, а не человек. Правительство ведет счет только по числу душ; община пополняет недоимки в сборе податей по душам при помощи особой раскладки и принимает за податную единицу деятельного работника, т. е. работника, имеющего в своем пользовании землю.)

Староста обладает большой властью в отношении каждого члена в отдельности, но не над всей общиной: если община хоть сколько-нибудь единодушна, она может очень легко уравновесить власть старосты, принудить его даже отказаться от своей должности, если он не хочет подчиниться их воле. Круг его деятельности ограничивается, впрочем, исключительно административной областью; все вопросы, выходящие за пределы чисто полицейского характера, разрешаются либо в соответствии с действующими обычаями, либо советом стариков, либо, наконец, мирским сходом. Гакстгаузен¹ допустил здесь большую ошибку, утверждая, что староста деспотически управляет общиной. Он может управлять деспотически только в том случае, если вся община стоит за него.

¹ В своем очень интересном, но неустово реакционном труде*, посвященном *земледельческой России*, который он опубликовал в 1847 году, одновременно по-немецки и по-французски.

Эта ошибка привела Гакстаузена к тому, что он увидел в старосте общины подобие императорской власти. Императорская власть, следствие московской централизации и петербургской реформы, не имеет противовеса, власть же старосты находится в зависимости от общины.

Необходимо еще принять во внимание, что всякий русский, если он не горожанин или дворянин, обязан быть приписан к общине и что число городских жителей, по отношению к сельскому населению, чрезвычайно ограничено, и невозможность многочисленного пролетариата становится очевидностью. Большинство городских работников принадлежит к бедным сельским общинам, особенно к тем, у которых мало земли; но, как уже было сказано, они не утрачивают своих прав в общине; поэтому фабриканты принуждены бывают платить работникам несколько более того, что им могли бы приносить полевые работы.

Зачастую эти работники прибывают в города лишь на зиму, другие же остаются там годами; эти последние объединяются в большие рабочнические артели; это нечто вроде русской подвижной общины. Они переходят из города в город (все ремесла почти свободны), и число их в одной артели часто достигает нескольких сотен, иногда даже тысячи; таковы, например, артели плотников и каменщиков в Петербурге и в Москве и ямщиков на больших дорогах. Заработком их ведают выборные, и он распределяется с согласия всех на общих сходах.

Помещик может уменьшить наделы, предоставленные крестьянам; он может выбрать для себя лучший участок; он может увеличить свои земельные владения и тем самым труд крестьянина; он может прибавить оброк, но он не вправе отказать крестьянам в достаточном земельном наделе, и если уж земля принадлежит общине, то она полностью остается в ее ведении на тех же основаниях, что и свободная земля; помещик никогда не вмешивается в ее дела.

Были, впрочем, помещики, хотевшие ввести европейскую систему парцеллярного раздела земель и частную собственность. Эти попытки исходили, по большей части, от дворян прибалтийских губерний; но все они проваливались и обыкновенно заканчивались убийством помещиков или поджогом их

замков,— ибо таково национальное средство, к которому прибегает русский крестьянин, чтобы выразить свой протест¹.

Ужасная история с введением военных поселений показала, каков бывает русский крестьянин, когда на него нападают в его последнем укреплении. *Либерал* Александр приказал брать деревни приступом; ожесточение крестьян достигло ярости, исполненной глубокого трагизма; они умерщвляли своих детей, чтоб избавить их от нелепых учреждений, навязываемых им штыками и картечью. Правительство, разъяренное таким сопротивлением, подвергалось преследованиям этих героических людей; оно засекало их до смерти шпицрутенами, но, несмотря на все эти жестокости и ужасы, оно ничего не смогло добиться. Кровавый бунт в Старой Руссе, в 1831 году, показал, как трудно поддается укрощению этот несчастный народ.

Утверждают, что все дикие народы начинали с подобной же общины; что она достигла у германцев и кельтов полного развития, что ее находят в Индии, но добавляют, что всюду она вынуждена была исчезнуть с началом цивилизации.

Германская и кельтская общины пали, встретившись с двумя социальными идеями, совершенно противоположными общинной жизни: феодализмом и римским правом. Мы же, к счастью, являемся со своей общиной в эпоху, когда противобщинная цивилизация гибнет вследствие полной невозможности отделаться, в силу своих основных начал, от противоречия между правом личным и правом общественным.

Но утверждают, что вследствие постоянного раздела земель общинная жизнь найдет свой естественный предел в приросте населения. Как ни серьезно на первый взгляд это возражение, чтоб его опровергнуть, достаточно указать, что в России хватит земли еще на целое столетие и что через сто лет жгучий вопрос о владении и собственности будет так или иначе разрешен.

Многие писатели, и среди них Гакстаузен, утверждают, что, вследствие этой неустойчивости во владении землею, обработка

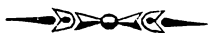
¹ Из документов, публикуемых министерством внутренних дел, видно, что ежегодно, даже до последней революции 1848 года, от 60 до 70 помещиков оказывались убитыми своими крестьянами. Не является ли это постоянным протестом против незаконной власти этих помещиков?

почвы нисколько не совершенствуется; вполне возможно, что это так; но агрономы-любители забывают, что улучшение земледелия при западной системе владения оставляет большую часть населения в глубокой нужде, и я не думаю, чтобы растущее обогащение нескольких фермеров и развитие земледелия как искусства могли бы рассматриваться даже самой агрономией как достаточное возмещение за то отчаянное положение, в котором находится изголодавшийся пролетариат.

Сельская Россия, всему внешне подчиняясь, на самом деле ничего не приняла из преобразований Петра I. Он чувствовал это пассивное сопротивление; он не любил русского крестьянина и ничего не понимал в его образе жизни. С преступным легкомыслием усилил он права дворянства и затянул еще туже цепь крепостного права; с той поры крестьянин еще более, чем когда-либо, замкнулся в своей общине и если удалялся от нее, то бросал вокруг себя недоверчивые взгляды; он видит в полицейском и в судье — врага, он видит в помещике грубую силу, с которой ничего не может поделать.

С той поры он стал обозначать словом *несчастный* каждого осужденного законом, стал лгать под присягою и все отрицать, когда его допрашивал человек в мундире, казавшийся ему представителем немецкого правительства. Протекшие сто пятьдесят лет, нисколько не примирив его с новым порядком вещей, еще более его отдалили.

Русский крестьянин многое перенес, многое выстрадал; он сильно страдает и сейчас, но он остался самим собою. Замкнутый в своей маленькой общине, оторванный от собратьев, рассеянных на огромных пространствах страны, он нашел в пассивном сопротивлении и в силе своего характера средства сохранить себя; он низко склонил голову, и несчастье часто проносилось над ним, не задевая его; вот почему, несмотря на свое положение, русский крестьянин обладает такой ловкостью, таким умом и красотой, что возбудил в этом отношении изумление Кюстина и Гакстгаузена.



**ПРОИЗВЕДЕНИЯ
1851-1852 ГОДОВ**

DÉDICACE

(A NICOLAS OGAREFF)

J'avais treize ans lorsque je te rencontrai. Tu étais plus jeune d'une année. Nous entrâmes ensemble dans la vie.

Nous marchions sans crainte, la tête haute, le cœur plein de feu, nous n'étions pas avares de nous-mêmes, nous répondions à chaque appel, nous nous abandonnions avec franchise et en entier à chaque entraînement. La route choisie par nous n'était pas facile, mais nous ne l'avons jamais délaissée; blessés, brisés nous marchions — et nul ne prit les devants sur nous.

Je suis arrivé, moi... non au but, mais là où commence la descente, et je cherche ta main, afin de nous en aller ensemble, comme nous sommes venus, et te souriant avec tristesse, te dire en te pressant cette main: «Ami, voilà tout!», car je n'attends rien pour moi, rien ne m'étonnera, ni me réjouira profondément. L'étonnement et le bonheur sont bridés en moi par les réminiscences du passé, par les craintes de l'avenir. J'ai acquis tant de force d'indifférence, de résignation, de scepticisme, je veux dire, tant de vieillesse, que je survivrai à tous les coups de fatalité, quoique je n'aie ni le désir de vivre longtemps, ni celui de mourir demain. La fin viendra par hasard sans conscience, ni raison, comme le commencement. Je ne la provoque, ni la fuis — et cela parce que je suis vieux.

En veux tu encore la preuve: je ne trouve en moi ni l'énergie, ni la fraîcheur nécessaires pour entreprendre un nouveau travail et involontairement l'idée sénile de rassembler tout ce que j'ai écrit dans un seul livre s'est présentée à moi.

Une partie de ce qui nous soudait si intimement s'est enfouie dans ces feuilles éparées et oubliées et tu l'y retrouveras plus jeune, plus sonore qu'en moi-même.

Je t'offre ces feuilles.

Pour toi elles auront un double sens, comme les tombes que nous rencontrons dans un cimetière et sur lesquelles nous lisons des noms que nous avons connus et aimés.

Alexandre Herzen

10 juin 1851. Paris.
Rue S. Hyacinthe.
Hôtel du Prince Régent.



ПОСВЯЩЕНИЕ

(НИКОЛАЮ ОГАРЕВУ)

Мне было тринадцать лет, когда я тебя встретил. Ты был моложе на год. Вместе входили мы в жизнь.

Шли мы безбоязненно, с высоко поднятой головой, с сердцем, полным огня; не скупясь расходовали мы себя, мы отвечали всякому призыву, искренне и безраздельно отдавались мы всякому увлечению. Путь, нами избранный, был не легкий, но мы никогда его не покидали; раненные, сломанные, мы шли — и нас никто не обгонял.

Я дошел... не до цели, а до того места, где начинается спуск, и я ищу твоей руки, чтобы вместе выйти, как мы вместе пришли, чтобы пожать ее и сказать тебе, грустно улыбаясь: «Друг, вот и всё!», ибо для себя я больше ничего не жду, ничто не удивит меня, ничто не обрадует глубоко. Удивление и радость обузданы во мне воспоминаниями былого, страхом будущего. Я достиг такой силы безразличия, безропотности, скептицизма, иначе говоря — такой старости, что переживу все удары судьбы, хоть равно не желаю ни долго жить, ни завтра умереть. Конец придет так же случайно, бессознательно и бессмысленно, как начало. Я не тороплю его и не избегаю — и это потому, что я стар.

И если хочешь — вот тебе еще доказательство: я не нахожу в себе ни энергии, ни свежести, нужных для того, чтобы предпринять новый труд, и мне невольно пришла на ум старческая мысль собрать все написанное мною в одну книгу.

Часть того, что соединяло нас так тесно, скрыта в этих разрозненных и позабытых листках, и ты там вновь найдешь все это более юным, более звучным, чем во мне самом.

Преподношу тебе эти листки.

Для тебя они будут иметь двойное значение, как те могилы, которые мы встречаем на кладбище и на которых читаем знакомые нам и некогда любимые имена.

Александр Герцен

10 июня 1851 г. Париж.

Улица Св. Гиацинта.

Отель Принца-регента.





LE PEUPLE RUSSE ET LE SOCIALISME

LETTRE À MONSIEUR J. MICHELET,
professeur au Collège de France

⟨PRÉFACE À LA SECONDE ÉDITION⟩

Cette lettre, imprimée à Nice en 1851, n'a jamais eu de circulation qu'en Piémont et en Suisse. Presque toute l'édition a été saisie à Marseille par la douane, qui a oublié de la renvoyer, sans égard aux réclamations.

Les temps ont changé; pourtant, nous pensons que cette lettre ne sera pas dénuée d'intérêt pour le public.

Le célèbre historien a publié sur cette lettre, dans *l'Avènement*, un article plein de sentiments de bienveillance et de sentiments d'amitié personnelle pour l'auteur¹.

Monsieur,

Vous êtes trop haut placé dans l'estime générale, vos paroles sont accueillies par la démocratie européenne avec trop de confiance que votre noble plume vous a si justement conquise, pour

¹ Ввиду отсутствия этого предисловия в публикуемом ниже авторизованном переводе «Русского народа и социализма», русский текст его приводится здесь: ⟨«Предисловие ко второму изданию»⟩. Письмо это, напечатанное в Ницце в 1851 году, получило распространение только в Пьемонте и Швейцарии. Почти все издание было захвачено в Марселе таможней, забывшей возвратить его, несмотря на требования.

Времена изменились; тем не менее, мы полагаем, что письмо это не будет лишено интереса для публики.

Знаменитый историк опубликовал в „L'Avènement“ по поводу этого письма статью, полную доброжелательства и личных дружеских чувств к автору» (франц.).— *Ред.*

qu'il me soit permis, dans une cause qui touche à mes convictions les plus profondes, de laisser sans réponse la caractéristique du peuple russe que vous faites dans votre beau travail sur Kosciusko¹.

Cette réponse est d'autant plus indispensable, qu'il est temps de faire voir à l'Europe qu'en parlant actuellement de la Russie, ce n'est plus d'un absent, d'un éloigné, d'un muet que l'on parle.

Nous sommes présents, nous qui avons quitté la Russie avec le seul but de faire retentir en Europe le libre verbe russe. La parole devient pour nous un devoir, quand un homme, appuyé sur une grande et légitime autorité, vient de nous dire que: «il affirme, qu'il jure, qu'il prouvera que la Russie n'existe pas, que les Russes ne sont pas des hommes, qu'il leur manque le sens moral».

Voulez-vous parler de la Russie officielle, de l'empire des façades, du gouvernement byzantino-allemand? D'accord, nous acquiesçons d'avance à tout ce que vous nous direz; la défense ne nous incombe nullement; le gouvernement russe a assez d'agents littéraires dans la presse parisienne pour que les apologies les plus éloquents lui fassent jamais défaut.

Mais ce n'est plus de la société officielle seule qu'il s'agit dans votre travail; vous avez agité la question jusque dans ses dernières profondeurs; vous avez parlé du peuple.

Le pauvre peuple russe n'a personne pour élever la voix en sa faveur; je vous le demande, Monsieur, nous serait-il, sans lâcheté, possible en pareille occasion de nous imposer le silence?

Le peuple russe, Monsieur, existe, il vit, il n'est même pas vieux, il est très jeune. On meurt quelquefois jeune, avant d'avoir vécu; cela arrive, mais cela n'est pas normal.

Le passé du peuple russe est obscur; son présent — affreux, il a néanmoins quelques droits à l'avenir; il ne *croit* pas à son état actuel, il a la témérité d'espérer, et il espère d'autant plus qu'il possède moins.

La période la plus difficile pour le peuple russe s'approche de sa fin. Une lutte terrible l'attend; son ennemi s'y prépare.

¹ Feuilleton du journal *l'Événement*, depuis le 28 août jusqu'au 15 septembre 1851.

La grande question, le *to be or not to be* de la Russie, sera bientôt décidée. Mais avant le combat on n'a pas le droit de désespérer du résultat.

La question russe acquiert des proportions graves, inquiétantes; on s'en préoccupe vivement dans tous les partis; mais il me semble qu'on s'occupe trop de la Russie du tzar, de la Russie officielle, et trop peu de la Russie du peuple, de la Russie occulte.

Et même en ne considérant la Russie qu'à son point de vue gouvernemental, ne croyez-vous pas qu'il fût utile de faire plus ample connaissance avec ce voisin incommode qui sait placer dans chaque coin de l'Europe ici un espion, là une baïonnette? Le gouvernement russe touche à la Méditerranée par sa protection de la Porte-Ottomane, au Rhin par sa protection des cousins et beaux-frères d'Allemagne, et à l'Atlantique par sa protection de *l'ordre* en France.

Il faudrait, dis-je, apprécier à sa juste valeur ce protecteur universel, et voir, si cet étrange empire n'eut, en effet, d'autre raison d'existence que cette vocation hideuse que s'est donnée le gouvernement de St.-Pétersbourg, d'être une borne jetée au travers de la route royale de l'humanité.

L'Europe touche à un cataclysme terrible. Le monde du moyen âge finit; le monde féodal se meurt. Les révolutions politiques et religieuses s'affaissent sous le poids de leur impuissance; elles ont accompli de grandes choses, mais elles n'ont pas suffi à leur tâche; elles ont dépouillé le trône et l'autel de leur prestige, sans réaliser la liberté; elles ont allumé dans les cœurs des désirs sans offrir aucun moyen de les satisfaire. Parlementarisme, protestantisme, tout cela n'a été qu'ajournement, salut provisoire, endiguement, qui arrêta pour quelques moments la mort et la naissance. Ce temps est révolu. Depuis 1848, l'on s'aperçoit que ni les réminiscences du droit romain, ni une piètre légalité, ni une maigre philosophie déiste, ni un rationalisme religieux stérile, ne peuvent ajourner l'accomplissement des destinées sociales.

L'orage approche, on ne peut plus s'y méprendre; révolutionnaires et réacteurs en conviennent. Le vertige s'empare de tout le monde; une question lourde, une question de vie et de mort, opprime la poitrine. On est inquiet, agité; on se demande si l'Europe, ce

vieux Prothée, cet organisme usé, pourra trouver encore assez de force pour opérer sa régénération. On redoute la réponse, on frémit d'incertitude.

La question est grave en effet.

Oui, la vieille Europe, pourra-t-elle changer son sang atrophié et s'élançer à perte de vue dans cet avenir sans bornes qui nous entraîne d'une force irrésistible, passionnée, fatale, vers lequel nous nous précipiterons envers et contre tout, dussions-nous passer sur les ruines de nos maisons paternelles, disperser les trésors des civilisations écoulées et les richesses de la dernière culture?

Des deux côtés la position est également appréciée. L'Europe rentre dans la nuit morne et épaisse qui doit précéder l'aube de cette lutte décisive. Ce n'est plus une existence, c'est une attente, une anxiété. Tout est renversé. Plus de légalité, plus de justice, plus de simulacre de liberté; une inquisition laïque et irrégulière règne en absolue; les lois sont remplacées par le code soldatesque d'une place assiégée. Une seule force morale préside, dicte et ordonne; c'est la peur; elle suffit. Toutes les questions sont repoussées au second plan devant le grand intérêt réactionnaire. Les gouvernements en apparence les plus opposés de principes se fondent fraternellement dans une seule police œcuménique. L'empereur de Russie, sans cacher sa haine contre les Français, récompense le préfet de la police de Paris; le roi de Naples, de sa main de geôlier, décore le président de la République. Le roi de Berlin, affublé d'un uniforme russe, court à Varsovie se jeter dans les bras de son ennemi l'empereur d'Autriche sous la bénédiction tutélaire de Nicolas, ce tzar schismatique qui, à son tour, offre ses troupes au Pontife de Rome. Au milieu de ce sabbat, de cette nuit walkyrienne de la réaction, toute sécurité individuelle a disparu; aucune des garanties qui existent même dans les sociétés les moins avancées, en Chine, en Perse, n'est plus respectée dans les capitales du monde ex-civilisé.

On ne se retrouve plus. Est-ce bien là l'Europe que nous avons connue et aimée?

En vérité, s'il n'y avait pas d'Angleterre, libre et fière, si ce diamant enchâssé dans l'argent de la mer, comme dit Shakespeare, cessait de briller; si la Suisse par crainte du César persistait comme l'apôtre Pierre à renier son principe; si le Piémont,

ce seul bras libre et fort de l'Italie, si ce refuge, dis-je, de la civilisation chassée du Nord et se repliant derrière les Alpes sans oser passer les Apennins, venait soudain à se fermer aux sentiments humains; si, en un mot, ces trois pays allaient être infectés du souffle délétère de Paris et de Vienne, l'on pourrait croire que la dissolution du vieux monde eût déjà été perpétrée par les mains parricides des conservateurs, et que la barbarie eût déjà commencé en France et en Allemagne.

Au milieu de ce chaos, de cette agonie en démente, de cet enfantement douloureux; au milieu de ce monde qui s'écroule putréfié autour d'un berceau, les regards se dirigent involontairement vers l'Orient.

Pareil à une montagne sombre qui se dégage du brouillard, on y distingue un empire menaçant, hostile; on dirait même qu'il s'avance comme une avalanche ou comme un héritier impatient, prêt à accélérer la lenteur des derniers moments du moribond.

Cet empire, inconnu il y a deux siècles, s'est tout à coup présenté grossièrement, et sans invitation, sans droit, il est venu s'asseoir, le verbe haut, au concile des souverains de l'Europe, en réclamant sa part du butin à la conquête duquel il n'avait nullement contribué.

Personne n'osa lui contester ses prétentions de s'immiscer dans les affaires de l'Europe.

Charles XII tenta l'essai, mais son glaive jusque-là invincible se brisa à la tâche; Frédéric II voulut s'opposer aux empiétements de la cour de Pétersbourg; Kœnigsberg et Berlin tombèrent au pouvoir de l'ennemi du Nord. Le tzar Napoléon pénétra à la tête d'un demi-million d'hommes jusqu'au cœur du géant. Il en sortit furtivement, seul, dans un misérable traîneau de poste. L'Europe vit avec stupéfaction la fuite de Napoléon, les nuées de Cosaques volant à sa poursuite, les armées russes s'acheminant vers Paris et jetant sur leur chemin, à l'Allemagne, l'aumône de son indépendance nationale. Vampire monstrueux, il ne semble exister que pour guetter les fautes des peuples et des rois. Hier nous l'avons vu presque écraser l'Autriche en l'aidant contre la Hongrie, demain nous le verrons proclamer la Marche de Brandebourg province de l'empire russe, pour donner appui au roi de Berlin.

Et dire que, à la veille du grand combat, l'on sait si peu sur ce nouveau lutteur, arrogant, armé de pied en cap, et prêt à passer la frontière au premier appel de ses amis de la réaction! A peine connaît-on son armure, les couleurs de son drapeau, et l'on se tient à sa parole officielle, à des notions vagues, sans remarquer ce qu'il y a de contradictoire dans tous les récits qui circulent à son sujet.

Les uns ne parlent que de l'omnipotence du tzar, de l'insolence gouvernementale, de la servilité des sujets; les autres disent que l'impérialisme de Pétersbourg n'est point national, que le peuple, courbé sous le double joug du souverain et de la noblesse, souffre l'oppression mais ne l'accepte pas, qu'il n'est pas annihilé mais seulement malheureux. Et pourtant cette même population sert de ciment à ce tout colossal qui l'opprime. D'autres viennent ajouter que le peuple russe est une *vile multitude* d'ivrognes et d'ilotes, et tels autres encore constatent en Russie une race intelligente et bien douée.

Il y a pour moi quelque chose de tragique dans cette distraction sénile, avec laquelle le vieux monde confond toutes les notions concernant son antagoniste.

Dans cet amas d'opinions contradictoires percent tant de connaissances immobiles, une si triste légèreté, des préjugés tellement tenaces, que, malgré nous, notre regard ne trouve d'autre point de comparaison dans l'histoire que celui de la décadence romaine.

Alors aussi, à la veille de la révolution chrétienne, à la veille de la victoire des barbares, l'on proclamait l'éternité de Rome, la folie impuissante de la secte nazaréenne, et la chimère des dangers qu'annonçait le mouvement du monde barbare.

C'est à vous, Monsieur, que revient à juste titre le mérite d'avoir parlé le premier en France de la Russie populaire; vous aviez déjà appliqué la main sur le cœur, sur la source même de la vie; la vérité allait jaillir sous la pression de votre puissant génie, quand, soudain par un mouvement de colère vous avez retiré cette main fraternelle, et la source aussitôt vous a apparu troublée et confuse.

J'ai lu, avec une profonde douleur, vos paroles irritées. Triste, le cœur gros, je cherchais en vain, je l'avoue, l'historien,

le philosophe, et plus que tout cela, l'homme aimant que nous connaissons tous. J'ai hâte de le dire; j'ai parfaitement apprécié la cause de votre indignation: la sympathie pour la malheureuse Pologne a parlé par vous. Nous aussi, nous la connaissons, Monsieur, la sympathie pour nos frères polonais, et chez nous ce n'est pas de la compassion, c'est du remords, c'est de la honte. Aimer la Pologne! Nous l'aimons tous, mais est-ce bien la conséquence inévitable de ce sentiment que de lui victimiser un peuple également malheureux, un peuple qui a dû prêter ses mains garrôtées à un gouvernement féroce pour commettre des crimes? Soyons généreux, et n'oublions pas que nous venons de voir un peuple qui, armé du suffrage universel et de baïonnettes citoyennes, n'en a pas moins consenti au rétablissement de l'ordre de Varsovie à Rome; ne voyons-nous pas aujourd'hui... mais regardez plutôt ce qui se passe sous vos yeux... et pourtant nous ne disons pas que les Français ont cessé d'être hommes; nous attendons.

Il est temps d'oublier cette lutte malheureuse entre des frères; parmi nous, il n'y a pas de vainqueur; la Pologne ainsi que la Russie succombent à un ennemi commun. Le martyr, l'offensé lui-même, se détourne d'un passé également douloureux pour nous tous. L'ami illustre que vous citez, le grand poète Mickiewicz, en est une preuve.

Ne dites pas, Monsieur, en parlant des opinions du barde polonais, que c'est «de la clémence», que «ce sont des erreurs des saints». Non; ce sont là des fruits d'une longue et consciencieuse méditation, d'une intuition profonde des destinées du monde slave. Il est beau de pardonner à ses ennemis, mais il est quelque chose de plus humain encore: c'est de les comprendre, car comprendre c'est déjà absoudre, réhabiliter, se réconcilier.

— Le monde slave tend à s'unir; cette tendance apparaît immédiatement après la période napoléonienne. L'idée d'une fédération slave germait déjà dans les plans révolutionnaires de Pestel et de Mouravioff. Plusieurs Polonais ont pris part à la conspiration russe.

Lorsque la révolution de 1830 éclata à Varsovie, le peuple russe ne manifesta aucune animosité contre les rebelles du tzar; la jeunesse était, cœur et âme, pour la cause polonaise. Je me

rappelle avec quel enthousiasme nous nous précipitions vers les nouvelles de Varsovie; nous avons pleuré comme des enfants au récit du service funèbre célébré dans la capitale de la Pologne, en honneur de nos martyrs de Pétersbourg. La sympathie pour les Polonais nous exposait à des punitions criminelles; il fallait la refouler dans son cœur et se taire.

Il est possible qu'un sentiment d'animosité, sentiment d'ailleurs parfaitement mérité, et celui d'un patriotisme exclusif, avait prédominé encore en Pologne lors de la guerre de 1830. Depuis, Mickiewicz, les travaux philologiques et historiques de plusieurs écrivains slaves, une connaissance plus approfondie des peuples européens acquise pendant le triste pèlerinage de l'émigration, ont donné aux idées une tout autre direction. Les Polonais ont senti que la guerre n'était pas entre eux et le peuple russe; ils ont compris qu'ils ne pouvaient combattre autrement que POUR LEUR LIBERTÉ ET LA NÔTRE, ainsi que le disait l'inscription sublime de leur drapeau révolutionnaire.

L'héroïque émissaire Konarski, qui fut en 1839 torturé et fusillé à Vilna, appelait à la révolte les Russes et les Polonais sans distinction de nationalité. La Russie le remercia d'une manière qui fut aussi tragique que tout ce qu'elle fait depuis qu'une botte à l'allemande foule sa poitrine.

Un jeune homme enthousiaste, ardent, dévoué, officier russe du régiment en garnison à la forteresse, Koravaïeff, résolut de sauver Konarski. Son jour de service arrivait; il avait déjà tout préparé pour la fuite, quand, trahi par un malheureux co-accusé du martyr polonais, il se vit déjoué dans son projet. Le jeune homme fut arrêté; chargé de fers, il est allé expier, aux mines de la Sibérie, le réveil d'un devoir supérieur à sa consigne. On n'a jamais entendu parler de lui.

J'ai passé cinq années en exil, dans les provinces éloignées de l'empire; j'ai eu l'occasion d'y rencontrer une grande quantité de Polonais exilés; il y en a dans chaque ville de district, des familles entières ou des malheureux isolés. Je m'en rapporterais volontiers à leur témoignage; j'en suis convaincu que la sympathie ne leur a pas fait défaut parmi les habitants du pays. Il est bien entendu, Monsieur, que je ne parle ici ni de la police, ni

de la haute hiérarchie militaire. Cette dernière ne se distingue nulle part par son amour pour la liberté, et encore moins en Russie. Je pourrais aussi vous citer les étudiants polonais envoyés chaque an dans les universités russes, afin d'être tenu loin des écoles polonaises; qu'ils racontent l'accueil que leur faisaient partout leurs nouveaux camarades. Ils nous quittaient les larmes aux yeux.

Vous vous rappelez, Monsieur, qu'en 1847, à Paris, lorsque les émigrés polonais célébraient l'anniversaire de leur révolution, un Russe se présenta à leur tribune pour demander l'amitié et l'oubli du passé. C'était notre malheureux ami Michel Bakounine. Au reste je ne veux pas seulement en appeler à l'exemple d'un de mes compatriotes. Je choisis parmi ceux que l'on croit être nos ennemis, un homme que vous-même avez nommé dans votre belle légende sur Kosciusko. Interrogez à ce sujet le Nestor de la démocratie polonaise, demandez des renseignements à M. Biernacki, l'un des ministres de la Pologne révolutionnaire. Je m'en rapporte à cette noble intelligence, que d'ailleurs de longs malheurs auraient certainement pu aigrir contre tout ce qui porte le nom de Russe; il ne démentira pas mes paroles.

La solidarité qui lie la Pologne et la Russie entre elles d'abord et au monde slave ensuite, ne peut plus être contestée; elle apparaît dans toute son évidence. Plus encore; sans la Russie, le monde slave n'a pas d'avenir; sans la Russie, il se fondra, il avortera, il sera absorbé par l'élément germanique; il deviendra autrichien, il ne sera pas lui-même. Or, je ne crois pas que telles soient ni sa mission ni sa destinée.

En suivant le développement successif de votre idée, je dois vous avouer, Monsieur, qu'il m'est impossible d'accepter le raisonnement par lequel vous tâchez de prouver que l'Europe entière ne soit qu'une personne, dont chaque nation forme un organe indispensable.

Il me semble que toutes les nations germano-romaines sont nécessaires au monde européen, parce qu'elles existent, mais qu'il serait difficile de prouver qu'elles existent parce qu'elles étaient nécessaires. Aristote déjà distinguait la nécessité pré-existante de la nécessité postérieure. La nature accepte la fatalité des faits accomplis, mais il y a grande fluctuation et variété dans

la possibilité des faits réalisables. Ce n'est donc qu'à ce titre que le monde slave a le droit de revendiquer son unité; d'autant plus qu'une même race le compose.

La centralisation est contraire au génie slave; la fédération, en revanche, découle de sa nature. Une fois groupé et lié ensemble dans une association de peuples libres et autonomes, le monde slave pourra enfin commencer sa véritable existence historique. Son passé ne peut être considéré qu'au point de vue d'une préparation, d'une croissance, d'un purgatoire. Les formes historiques de l'Etat ne correspondaient jamais à l'idée nationale des Slaves, idéal vague, instinctif, si vous voulez, mais par là même accusant une singulière vitalité dans l'avenir. Les Slaves apportaient dans tout ce qu'il faisaient, une étrange demi-attention, voire même, une apathie étonnante. Ainsi nous voyons la Russie entière passer de l'idolâtrie au christianisme, sans secousse, sans révolte, uniquement par obéissance passive aux ordres du grand prince Vladimir, et sous l'influence de Kiev. On précipita sans regret les vieilles idoles dans le Volkhov, on se soumit au nouveau dieu comme à une nouvelle idole.

Huit siècles après, une partie de la Russie acceptait également la civilisation commanditée à l'étranger et munie d'estampille allemande.

Le monde slave ressemble à une femme qui n'a pas encore aimé, et qui par là même paraît ne prendre aucun intérêt à tout ce qui se passe autour d'elle; être inutile; oubliée, étrangère. Mais ne préjugeons pas de l'avenir; la femme est jeune, et déjà une agitation inquiète soulève son cœur et le fait tressaillir.

Quant à la richesse du génie national, il nous suffit de montrer la Pologne, le seul peuple slave qui avait, en même temps, des périodes de force et de liberté.

Le monde slave ne paraît hétérogène qu'à la surface. Sous la couche supérieure de la Pologne chevaleresque, libérale et catholique, et de la Russie impériale, assujettie et byzantine; sous la domination démocratique du vayvode serbe, sous la bureaucratie autrichienne qui pèse sur l'Illyrie, sur la Dalmatie et sur le Banat; sous le pouvoir patriarcal des Osmanlis, et sous la bénédiction du Vladicà de Monténégro, il repose un peuple physiologiquement, ethnographiquement homogène.

La grande partie de ces populations slaves n'ont presque jamais subi l'esclavage d'une race conquérante. La dépendance dans laquelle se trouvaient divers membres du monde slave, se bornait le plus souvent à la reconnaissance de la souveraineté, et à l'acquittement du tribut. Tel a été par exemple le caractère de la domination mongole en Russie. Les Slaves parvinrent ainsi à garder à travers les siècles leur nationalité, leurs mœurs, leur langue.

Or, d'après ce que nous venons de dire, la Russie ne pourrait-elle pas être le noyau de cette cristallisation, le centre vers lequel gravitât le monde slave, et cela d'autant plus que, jusqu'à présent, c'est la seule partie de la grande race qui se trouve provisoirement organisée en un Etat fort et indépendant.

Cette question n'impliquerait aucun doute si le gouvernement de Pétersbourg avait le moindre instinct de sa vocation nationale, si une idée humaine quelconque pouvait s'allier à ce despotisme désespérant et borné. Mais, dans la situation actuelle, quel serait l'homme d'un peu de conscience, d'un peu d'honnêteté, qui oserait proposer aux Slaves occidentaux la réunion avec un empire soumis à un état de siège permanent, où le sceptre n'est qu'un ignoble bâton de caporal assommant par la schlague?

Le panslavisme impérial, tel qu'il a été prôné jusqu'aujourd'hui par des hommes vendus ou égarés, n'a, bien entendu, rien de commun avec toute combinaison basée sur le principe de la liberté.

Ici, la logique même nous amène, inévitablement, à la question la plus grave, la plus légitime.

En supposant que le monde slave ait quelque possibilité d'une existence plus développée dans l'avenir, quel serait l'élément assez prononcé dans son état embryonnaire, qui aurait le droit à ce développement? Si les Slaves pensent que leur temps soit venu, l'élément dont je viens de parler doit nécessairement correspondre à l'idée révolutionnaire de l'Europe.

Vous l'avez indiqué, vous l'avez touché, Monsieur, mais vous l'avez laissé échapper d'entre vos mains, en essuyant une généreuse larme de compassion pour la Pologne.

Vous prétendez que «la base de l'existence du peuple russe est le *communisme*», vous affirmez que «sa force lui est donnée par une sorte de loi agraire, par le partage continu des terres».

Quel terrible *Mané-Thékèl* venez-vous prononcer!.. Communisme pour base! Partage des terres pour force! Comment, Monsieur, ne vous êtes-vous pas effrayé vous-même en proférant ces paroles?

Ne fallait-il pas s'arrêter, approfondir, ne pas lâcher la question, avant de vous être convaincu si c'était là une vérité ou un rêve?

Comme s'il y avait d'autres études, d'autres questions sérieuses au XIX^e siècle, que la question communiste, que la question du partage des terres!

Entraîné par votre indignation, vous continuez: «Il leur manque (aux Russes) l'attribut essentiel de l'homme, la faculté morale, le sens du bien et du mal. Le vrai et le juste n'ont aucun sens pour eux; parlez-en, ils restent muets, ils sourient, ils ne savent ce que vous voulez dire». Quels sont donc ces Russes, Monsieur, auxquels vous avez parlé; ou bien quelles sont ces notions du juste et du vrai que les Russes ne puissent pas comprendre? Car dans un temps si profondément révolutionnaire, il ne suffit pas seulement de citer les mots du *vrai* et du *juste*. Ces mots n'ont plus de sens absolu et également obligatoire pour tous.

Le juste et le vrai de la vieille Europe, c'est le faux et l'injuste pour l'Europe naissante.

Les peuples, Monsieur, sont des produits de la nature; l'histoire n'est qu'une continuation progressive du développement animal. Nous n'avancions guère en envisageant la nature au point de vue approubatif ou improbatif; elle ne s'attend ni au prix Montyon, ni à un verdict de culpabilité. Ces catégories étiques ne la saisissent pas; tout cela est trop subjectif pour elle. Il me semble qu'en général les peuples ne sont ni totalement bons, ni foncièrement mauvais; les peuples sont toujours vrais; le peuple-mensonge n'existe pas. La nature ne produit que ce qui est réalisable selon les conditions données; elle pousse en avant ce qui existe, par cette sainte agitation, par cette inquiétude créatrice, par cette soif inassouvie de se réaliser; désir continu et commun à tout ce qui vit.

Certains peuples peuvent avoir une existence antéhistorique, d'autres une existence extrahistorique, mais tous, *une fois entrés* dans le grand courant de l'histoire une et indivisible, appartiennent

ment à l'humanité, et réciproquement tout le passé de l'humanité leur appartient. Dans la grande histoire, c'est-à-dire dans la partie active et progressive de l'humanité, l'aristocratie de l'angle facial s'efface peu à peu comme l'aristocratie de l'épiderme. Ce qui n'est pas homme, n'entre pas dans l'histoire, et conséquemment, il ne saurait y avoir ni peuple-troupeau, ni peuple exclusivement élu.

Il n'y a pas d'homme assez aveugle ou assez ingrat pour ne pas comprendre le rôle immense que joue la France dans les destinées du monde européen; mais, permettez-moi, Monsieur, d'avouer qu'il m'est impossible d'admettre avec vous, que la France soit une condition absolue, *sine qua non*, pour la marche de l'histoire.

La nature ne joue jamais son avoir sur une seule carte. Rome, la ville éternelle, qui avait des titres tout aussi justes à l'hégémonie universelle, pâlit, se décomposa, s'éteignit, et l'humanité inhumaine passa outre.

D'un autre côté, il me serait difficile, sans taxer toute la nature d'absurdité et de démence, d'accepter comme une race maudite, comme un mensonge, comme une juxtaposition d'êtres qui ne sont pas hommes mais qui en ont toute la crapule, une nation qui s'est formée pendant dix siècles, qui a obstinément persisté à sauver sa nationalité, qui s'est soudée en un grand empire, et qui se mêle à l'histoire, beaucoup plus peut-être qu'il ne le faudrait.

Et tout cela m'est d'autant plus incompréhensible que la nation en question n'est nullement stationnaire au dire même de ses ennemis. Ce n'est pas là une population, qui, parvenue à une forme sociale assez correspondante à ses désirs, s'endort dans un *semper idem* comme la Chine; c'est encore moins une nation qui s'est survécue et qui dépérit actuellement dans un marasme sénil, comme les Hindous. Au contraire, la Russie est un empire tout nouveau, un édifice où tout respire encore l'odeur fraîche de la chaux, où tout travaille, se dégage, où rien n'est encore arrivé à son but, où l'on change continuellement, très souvent de mal en pis, mais enfin où l'on change. C'est là un peuple, en un mot, qui a, d'après votre opinion, un étrange communisme pour base et le partage des terres pour force...

Après tout, Monsieur, que reprochez-vous au peuple russe? Quel est le fond de votre accusation?

«Le Russe, dites-vous, ment, vole, ment toujours, vole toujours, et cela innocemment; c'est sa nature».

Je ne m'arrête pas, Monsieur, à la trop grande généralité de cette observation, mais je voudrais pouvoir vous poser cette simple question: qui donc est le trompé, le volé, le dupé? Eh, mon Dieu, c'est le seigneur, c'est l'employé de l'Etat, c'est l'intendant, c'est le juge, c'est l'agent de police, en d'autres termes, les ennemis jurés du paysan, qu'il considère comme apostats, comme traîtres, comme demi-Allemands. Dépourvu de tout moyen de défense, il ruse avec ses oppresseurs, il les trompe, et en cela il agit parfaitement bien. La ruse, Monsieur, a dit un grand penseur, c'est l'ironie de la force brutale¹.

Le paysan russe avec son horreur pour la propriété territoriale, comme vous l'avez très bien remarqué, le paysan, dis-je, nonchalant, insouciant par nature, s'est vu, peu à peu et sans bruit, pris dans les filets de la bureaucratie allemande et du pouvoir seigneurial. Il a subi ce joug dégradant, avec une passivité désespérante, j'en conviens, mais il n'a jamais *ajouté foi* ni aux droits du seigneur, ni à la justice du tribunal, ni à l'équité de l'administration. Depuis bientôt deux siècles, toute son existence n'est qu'une opposition sourde, négative, à l'ordre actuel des choses; il endure l'oppression, il la souffre, mais il ne trempe en rien dans ce qui se fait en dehors des communes rurales.

L'idée du tzar exerce encore un prestige sur les paysans; ce n'est point le tzar Nicolas que le peuple vénère, c'est une idée abstraite, un mythe, c'est une Providence, c'est un vengeur, c'est un représentant de la justice dans l'imagination populaire.

Après le souverain, le clergé seul pourrait avoir une influence morale sur la Russie orthodoxe. Le haut clergé représente uniquement dans le gouvernement la vieille Russie; le clergé ne s'est jamais rasé la barbe; par cela même il est resté du côté populaire. Le peuple a confiance dans les paroles d'un moine. Cependant les moines et le haut clergé, tout voués qu'ils se disent aux intérêts d'outre-tombe, ne se préoccupent guère du peuple. Le «pope»

¹ H é g e l. Œuvres posthumes.

a perdu toute influence à force de cupidité, d'ivrognerie et de relations intimes avec la police. Ici encore, le peuple estime l'idée et non l'homme.

Quant aux sectaires, ceux-là détestent l'idée et l'homme, le tzar et le pape.

En dehors du tzar et du clergé, tous les autres éléments de la société et de l'administration restent complètement étrangers, radicalement hostiles au peuple. Le paysan est mis, littéralement, hors la loi; la justice se garde bien de le protéger, et toute sa participation à l'ordre existant se borne au double impôt qui l'écrase: l'impôt du sang, l'impôt de la sueur. Aussi, pauvre déshérité, comprend-il instinctivement qu'on le gouverne non pour lui mais contre lui, que le problème entier du gouvernement et des seigneurs ne consiste qu'à lui extorquer le plus de travail, et le plus d'argent possible. Comprenant cela, et doué d'un esprit délié, subtil, il les trompe tous et partout. Il n'en saurait être autrement, car s'il leur disait la vérité, cela serait déjà de sa part une sanction, une acceptation de leur pouvoir et s'il ne les volait pas (remarquez bien que l'on accuse le paysan de vol quand il cache une partie du produit de son travail), il reconnaîtrait fatalement la justice de leurs exigences, les droits des propriétaires, et l'équité des juges.

Il faut avoir observé le paysan russe devant un tribunal pour bien apprécier sa position; il faut avoir vu de ses propres yeux son œil morne et consterné, le profond silence de sa bouche, l'expression scrutatrice de son regard, pour comprendre que c'est là un prisonnier de guerre civile devant un conseil militaire, un voyageur devant une bande de brigands. On s'aperçoit tout d'abord, que la victime n'a pas la moindre confiance dans ces êtres hostiles, acharnés, implacables, qui le questionnent, le torturent et le dépouillent. Il sait que s'il a de l'argent, il sera acquitté; s'il est pauvre, il sera condamné sans répit.

Le peuple parle un russe un peu ancien; le greffier, le juge écrivent la langue moderne bureaucratique, dépravée et à peine compréhensible. Ils remplissent des in-folios de fautes grammaticales, et les débitent le plus vite possible au paysan; c'est son affaire à lui de comprendre ce grondement nasillard, sans accentuation, et d'aviser à son salut. Il le sait, aussi se tient-il sur ses gardes; il ne

dira jamais un seul mot de trop, rien ne transpire à travers son agitation, il reste là, l'air hébété, comme un nigaud, comme un muet.

Le paysan sort du tribunal aussi triste lorsqu'il est acquitté, qu'après sa condamnation. Il ne voit dans les deux cas que l'arbitraire ou le hasard.

C'est ainsi que cité comme témoin à charge, il est parvenu à mentir sous serment, à nier tout, à nier toujours, même lorsque les preuves sont irrécusables. Aux yeux du peuple russe, un homme condamné n'est pas pour cela flétri. Les déportés, les forçats se nomment dans la langue du peuple *les malheureux*.

Le peuple russe n'a vécu que de la vie communale; il ne comprend ses droits et ses devoirs que par rapport aux communes et à leurs membres. Hors d'elles, il ne reconnaît pas de devoirs et ne voit que de la violence. Le côté funeste de son caractère, c'est qu'il se soumet à ces violences, et non point qu'il les nie à sa manière, et qu'il cherche à s'abriter derrière la ruse. Il y a beaucoup plus de franchise à mentir devant un juge que l'on sait être agent d'un pouvoir inique, que de feindre le respect, pour le verdict d'un jury trié par un préfet, dont l'iniquité révoltante est claire comme le jour. Le peuple ne respecte ses institutions que lorsqu'il y retrouve ses propres notions du droit et de la justice.

Il est un fait incontestable pour tout homme qui a observé de près le peuple russe. Entre eux, les paysans se trompent rarement; ils manifestent les uns pour les autres une confiance presque illimitée, ils ne connaissent ni contrats, ni compromis par écrit.

Les questions d'arpentage sont nécessairement très compliquées, grâce à l'éternel partage des terres d'après le nombre d'ouvriers¹, et pourtant la campagne russe ne retentit jamais ni de plaintes ni de procès. Le seigneur, le gouvernement ne demandent qu'à intervenir; l'occasion, les motifs leur manquent. Les petits différends qui surgissent sont promptement terminés par les anciens ou par la commune; tout le monde se soumet franchement à leur décision. La même chose a lieu dans les communes.

¹ Et non d'après le nombre d'enfants.

mobiles des associations ouvrières (artèl). Il existe des associations de maçons, des charpentiers et autres, formées de plusieurs centaines d'individus appartenant à des communes différentes, qui se groupent pour un temps donné, pour une année par exemple, et forment ainsi l'artèl. L'année révolue, les ouvriers partagent le produit selon le travail de chacun et d'après la décision de tous les associés. La police n'a jamais la satisfaction d'intervenir dans leurs comptes. J'ajoute encore, que l'association répond presque toujours pour chaque ouvrier.

Les liens entre les paysans d'une même commune se resserrent davantage quand la population se compose non pas d'orthodoxes mais de sectaires. Le gouvernement exécute parfois une sauvage irruption dans quelque commune sectaire; il emprisonne, il déporte, le tout sans plan arrêté, sans suite, sans provocation, sans nécessité aucune, tout simplement pour répondre aux injonctions du clergé ou aux rapports de la police. C'est dans ces chasses aux sectaires qu'il faut voir réellement ce que c'est que le paysan russe, et quelle solidarité le lie à ses frères. Il faut le voir alors, dis-je, déjouant la police, sauvant ses coreligionnaires, cachant les livres et les vases sacrés, subissant les plus inhumaines tortures sans proférer une seule parole. Qu'on me trouve l'exemple d'une commune sectaire, dénoncée par un paysan, même par un orthodoxe?

Ce caractère du Russe rend les enquêtes policières extrêmement difficiles. Je l'en félicite de tout mon cœur. Le paysan russe n'a d'autre moralité que celle qui découle instinctivement, naturellement de son communisme; elle est profondément nationale; le peu qu'il connaît de l'Évangile le soutient; l'iniquité flagrante du gouvernement et du seigneur le lie encore plus à ses coutumes et à sa commune¹.

¹ Les paysans d'une commune qui appartient au prince Kozloffski, achetèrent leur affranchissement en payant une somme convenue au propriétaire. Le sol a été partagé entre les paysans en raison de la somme pour laquelle chacun a contribué au rachat de sa liberté. Cet arrangement semblait aussi juste que naturel. Cependant les paysans le trouvèrent si incommode et si peu conforme à leur habitude, qu'ils résolurent de répartir entre eux le montant de la somme de rachat, comme une simple dette de la commune et de procéder au partage du terrain d'après le système générale-

La commune a sauvé l'homme du peuple de la barbarie mongole et du tzarisme civilisateur, des seigneurs vernis à l'euro-péenne et de la bureaucratie allemande; l'organisme communal a résisté, quoique fortement atteint, aux empiétements du pouvoir; il s'est heureusement conservé jusqu'au développement du socialisme en Europe.

Pour la Russie c'est là un fait providentiel.

L'autocratie russe entre dans une nouvelle phase. Issue d'une révolution antinationale, elle a rempli sa mission; elle

ment adopté. C'est Haxthausen qui raconte ce fait dans ses *Etudes sur la vie populaire en Russie*. L'auteur lui-même a visité la commune en question.

— M. Tégoborsky, membre du conseil d'Etat en Russie, dans un ouvrage dédié à l'empereur Nicolas, publié récemment à Paris, dit que le système du partage des terres lui paraît être défavorable à la culture (toujours de l'agriculture pour l'agriculture), mais, il ajoute: «Ce sont des inconvénients auxquels il est très difficile de remédier, car ce système de partage se rattache à l'organisation de nos communes, à laquelle il *serait dangereux de toucher*: il repose sur l'idée fondamentale de l'unité de la commune et de l'égalité des droits qu'a chacun de ses membres à une part proportionnée du sol appartenant à la communauté. Par là, il consolide et fortifie l'esprit communal qui est un des éléments les plus conservateurs de l'organisation sociale. C'est en même temps un des meilleurs préservatifs contre l'invasion du prolétariat et des idées communistes». (C'est facile à concevoir qu'un peuple qui possède des pratiques de la communauté n'ait pas beaucoup à craindre les idées communistes.)

«Ce qui est remarquable c'est le bon sens et la pratique avec lesquels nos paysans modifient eux-mêmes, selon les circonstances locales, les inconvénients de ce système; c'est la facilité avec laquelle ils s'arrangent entre eux pour compenser les inégalités résultant de la qualité du sol, et la confiance avec laquelle chacun se soumet aux décisions des anciens de la commune.—On devrait croire que ces sortes de répartitions de terrains, souvent renouvelées, donnent lieu à des nombreuses contestations; et pourtant les intéressés ont rarement recours à l'intervention de l'autorité. Ce fait, *très surprenant en lui-même*, s'explique par une seule cause, savoir que ce système, quelque vicieux qu'il puisse être, s'est tellement identifié avec les mœurs et les idées, que les paysans en supportent sans mécontentement tous les inconvénients».

«Autant,— dit le même auteur,— l'idée de l'association est innée au paysan russe et se reproduit dans toutes les phases de la vie, autant l'esprit de corporation, l'esprit municipal, qui a formé le noyau de la bourgeoisie occidentale, est contraire à ses mœurs».

(*Etudes sur les forces productives de la Russie*, par M. Tégoborski, tome premier, page 142 et page 331.)

a réalisé un empire colossal, une armée nombreuse, une centralisation administrative. Dénuée de principes, de traditions, elle n'a plus rien à faire: elle s'est donné, il est vrai, une autre tâche, celle d'importer en Russie la civilisation occidentale, et elle y réussissait assez tant qu'elle faisait semblant de persister dans ce beau rôle de gouvernement civilisateur.

Ce rôle, elle l'a abdiqué aujourd'hui.

Le gouvernement qui avait rompu avec le peuple au nom de la civilisation, se hâta, un siècle après, de rompre avec la civilisation au nom de l'absolutisme.

Il le fit aussitôt qu'il entrevit à travers les tendances civilisatrices, le spectre tricolore du libéralisme: il essaya alors de revenir vers la nationalité, vers le peuple. C'était impossible; le peuple et le gouvernement n'avaient plus entre eux rien de commun; le premier s'était déshabitué de l'autre, tandis que ce dernier croyait voir surgir du fond des masses un spectre beaucoup plus terrible, le spectre rouge. Tout bien pesé, le libéralisme était encore moins dangereux qu'un autre Pougatcheff. La panique et le dégoût des idées libérales devinrent tels, que le gouvernement ne pouvait plus se réconcilier avec la civilisation.

Dès lors le tzarisme n'a pour but que le tzarisme; il gouverne pour gouverner; ce sont là des forces immenses qui s'entre-soutiennent pour se neutraliser réciproquement, et gagner ainsi un repos factice.

Faire de l'autocratie pour de l'autocratie, c'est impossible à la longue; c'est par trop absurde et trop stérile.

L'on s'en aperçoit, et l'on cherche de l'occupation en Europe. La diplomatie russe est la plus active; partout elle envoie des notes, des agents, des conseils, des menaces, des promesses, des espions. L'empereur se considère comme tuteur naturel des princes allemands; il se mêle aux moindres intrigues de leur petites cours; c'est lui qui règle les différends, morigène les uns, donne des grandes-duchesses aux autres. Cela ne suffit pas à son activité, il se fait le premier gendarme de la terre, le soutien de toutes les réactions, de toutes les barbaries; il se pose en représentant du principe monarchique en Europe, se donnant des airs aristocratiques, tout comme s'il était un Bourbon ou un Plantagenet, comme si ses courtisans étaient des Cavendish ou pour le moins des Montmorency.

Malheureusement, il n'y a rien de commun entre la monarchie féodale avec son principe prononcé, son passé, son idée sociale et religieuse, et le despotisme napoléonien de Pétersbourg, qui n'a pour lui qu'une triste nécessité historique, une utilité passagère, et aucun principe.

Et le Palais d'hiver devient, comme la cime d'une montagne à la fin de la saison, de plus en plus couvert de neige et de glace. La sève qu'on y a fait monter artificiellement, se retire de ces sommités sociales; il ne leur reste que la force matérielle et la dureté d'un rocher apte encore à résister quelque temps aux vagues révolutionnaires, qui viennent se briser à leur pied.

Nicolas, entouré de ses généraux, de ministres, d'officiers, de bureaucrates, brave cet isolement, mais il s'assombrit à vue d'œil, il devient triste, préoccupé. Il voit qu'il n'est point aimé, il s'aperçoit du morne silence qui l'entoure et qui donne libre accès aux mugissements lointains qui semblent s'approcher. Le tzar veut s'oublier lui-même; il a proclamé hautement que son but est l'accroissement du pouvoir impérial.

Ces professions de foi n'ont en elles rien de nouveau; il a travaillé vingt-cinq ans sans repos, sans relâche, pour ce seul et unique but; il n'a rien épargné, ni les larmes ni le sang.

Tout lui a réussi; il a détruit la nationalité polonaise; en Russie, il a éteint le libéralisme.

En vérité, qu'a-t-il donc de plus à désirer? pourquoi est-il sombre?

L'empereur sent bien que la Pologne n'est pas morte. A la place du libéralisme qu'il persécutait par une intolérance mesquine, car cette fleur exotique ne pouvait pousser sur le sol russe, n'ayant rien de commun avec le peuple, il voit une autre question s'élever comme un nuage gros de tempêtes.

Le peuple commence à frémir, à s'agiter sous le joug de la noblesse; les révoltes partielles éclatent en permanence; vous-même, Monsieur, en citez un exemple terrible.

Le parti du mouvement, du progrès, demande l'émancipation des paysans; il est prêt à sacrifier ses droits le premier. Le tzar flotte indécis, il perd la tête, il désire l'émancipation et l'empêche.

Il a compris que l'émancipation des paysans équivalait à l'émancipation de la terre; et que l'émancipation de la terre,

à son tour, inaugurerait une révolution sociale et consacrerait ainsi le communisme rural. Esquiver la question de l'affranchissement me semble impossible; réserver la solution pour le règne suivant, c'est plus facile; mais c'est lâche, et en fin de compte, ce n'est qu'une heure de plus perdue à un mauvais relais de poste sans chevaux...

Maintenant vous pouvez apprécier, Monsieur, quel bonheur c'est pour la Russie, que la commune rurale ne s'est pas dissoute, que la propriété individuelle n'a pas brisé la possession communiste; quel bonheur pour le peuple russe d'être resté en dehors de tout mouvement politique, en dehors même de la civilisation européenne, qui, nécessairement, lui aurait miné sa commune, et qui, aujourd'hui, elle-même arrive par le socialisme à sa propre négation.

L'Europe, je l'ai dit ailleurs, n'a pas résolu l'antinomie entre l'individu et l'Etat, mais elle en a posé le problème; la Russie, elle non plus, n'a pas trouvé la solution. C'est en présence de cette question que commence notre égalité.

L'Europe, à son premier pas dans la révolution sociale, rencontre ce peuple qui lui apporte une réalisation rudimentaire, demi-sauvage, mais enfin une réalisation quelconque du partage continu des terres parmi les ouvriers agricoles. Et notez, Monsieur, que ce grand exemple ne vient point de la Russie civilisée, mais bien du peuple lui-même, de sa vie intérieure. Nous autres Russes passés par la civilisation occidentale, nous ne sommes tout au plus qu'un moyen, qu'un levain, que des truchements entre le peuple russe et l'Europe révolutionnaire. L'homme de la Russie future, c'est le *moujik*, comme l'homme de la France régénérée sera l'*ouvrier*.

Mais s'il en est ainsi, le peuple russe n'aura-t-il pas droit à un peu plus d'indulgence de votre part, Monsieur?

Pauvre paysan! Si intelligent, si simple de mœurs, se contentant de si peu; on l'a choisi pour point de mire à toutes les iniquités; l'empereur le décime par les conscriptions; le seigneur lui vole son troisième jour; le *tchinovnik* lui soutire son dernier rouble; le paysan se tait, il souffre, mais il ne désespère pas; il garde sa commune. On en arrache un membre — la commune se referme et se resserre davantage; le sort de ce malheureux est digne de

pitié, et cependant il n'émeut pas; au lieu de le plaindre, on l'accuse.

Vous lui niez, Monsieur, le dernier refuge qui lui reste, où il se sent homme, où il aime et ne craint pas; vous dites: «Sa commune n'est pas une commune, sa famille n'est pas une famille, sa femme n'est pas sa femme; avant lui, elle appartient au seigneur; ses enfants ne sont pas ses enfants; qui en connaît le père?»

Et c'est ainsi que vous livrez ce pauvre peuple, non pas à l'appréciation de la science, mais au mépris des autres peuples, qui liront avec confiance et amour vos belles légendes.

Il est de mon devoir de dire quelques mots à ce sujet.

La famille, chez tous les Slaves, est fortement développée: c'est là peut-être le grain de conservatisme de cette race, la limite de leur négation.

La famille possédant en commun est le prototype de la commune.

La famille rurale n'aime pas à se diviser en plusieurs foyers; l'on voit souvent trois, quatre générations vivant sous le même toit, et dirigées patriarcalement par un grand-père ou un grand-oncle. La femme, généralement opprimée, ainsi qu'on le voit partout dans la classe agricole, commence en Russie à être respectée lorsqu'elle est veuve de l'ancien de la famille.

Il n'est point rare de voir toute la gestion des affaires confiée à l'autorité d'une grand-mère aux cheveux blancs. Est-ce bien là une preuve que la famille n'existe pas en Russie?

Passons aux seigneurs dans leurs rapports avec la famille serve.

Mais pour la clarté du récit, distinguons la norme des abus, les droits des crimes.

Le droit du seigneur n'a jamais existé chez les Slaves.

Le propriétaire ne peut légalement exiger ni les prémices d'un mariage, ni l'infidélité aux liens conjugaux. Si la loi était exécutée en Russie, il serait puni également pour le viol d'une femme serve, comme pour un attentat contre une femme libre; c'est-à-dire qu'il encourrait les travaux forcés ou l'exil en Sibérie, avec perte de tous ses droits, selon la gravité des circonstances. Telle est la loi; regardons les faits.

Je ne prétends point contester qu'avec la position sociale que le gouvernement a faite aux seigneurs, il ne leur soit très facile

de débaucher les filles et les femmes de leurs serfs. A force d'oppression, de punitions, le seigneur trouvera toujours des maris qui lui cèderont leurs femmes, des pères qui lui amèneront leurs filles, tout comme ce brave gentilhomme français, des *Mémoires de Peuchot*, qui implorait, en plein dix-huitième siècle, la grâce spéciale de placer sa fille dans le Parc-aux-Cerfs.

Il n'est pas étonnant non plus que le père et le mari les plus honnêtes ne puissent trouver justice contre le seigneur, grâce à la belle organisation judiciaire en Russie; tous les deux se verront alors dans la position de M. Tiercelin, auquel Louis XV fit voler, par M. Berryer, sa fille âgée de onze ans. Toutes ces sales infamies sont parfaitement possibles, je l'avoue; il suffit d'en appeler au souvenir de ceux qui connaissent les mœurs grossières et dépravées d'une partie de la noblesse russe; mais quant au paysan, celui-ci est bien loin d'être indifférent au dévergondage de ses maîtres.

Permettez-moi de vous en citer une preuve:

La moitié des seigneurs assassinés par leurs paysans (les documents statistiques en portent le chiffre de soixante à soixante-dix par an) tombent victimes de leurs exploits érotiques. Les procès sont rares; le paysan sait que le tribunal reste invariablement sourd à ses plaintes; mais il a une hache, il la manie d'une manière admirable, et il le sait.

Cela dit sur les paysans, je vous demanderai, Monsieur, de vouloir bien me suivre dans quelques réflexions au sujet de la Russie civilisée.

Vous n'avez pas été plus indulgent pour le mouvement intellectuel que pour le caractère populaire; d'un seul trait de plume vous en avez effacé tout le travail, un travail produit par des mains enchaînées.

Un des personnages de Shakespeare ne sachant comment humilier un adversaire méprisé, lui dit: «Je doute même si tu existes!» Vous êtes allé plus loin, Monsieur; vous ne doutez même de la non-existence de la littérature russe.

Je cite textuellement vos paroles:

«Nous ne nous amusons pas à regarder en haut, si quelques gens d'esprit de Pétersbourg, s'exerçant dans la langue russe, comme dans une langue savante, ont amusé l'Europe de la pâle

représentation d'une prétendue littérature russe. Sans mon respect pour Mickiewicz, pour les erreurs des saints, j'accuserais volontiers la facilité (disons même la clémence) avec laquelle il a bien voulu parler sérieusement de cette plaisanterie».

Je cherche en vain, Monsieur, la raison de cet accueil de dédain avec lequel vous recevez le premier cri de douleur d'un peuple qui se réveille en prison, élan que la main du geôlier s'efforce d'étouffer déjà à sa naissance.

Pourquoi n'avez-vous pas voulu prêter l'oreille aux accents déchirants de notre poésie si triste, de nos chants qui ne sont que des larmes sonores? Quel est le voile qui est venu vous dérober la vue de notre rire convulsif, de cette ironie perpétuelle qui cache notre cœur profondément ulcéré, et qui n'est au fond que la conscience fatale de notre impuissance?

Ah, que je voudrais pouvoir traduire dignement pour vous quelques pièces lyriques de Pouchkine, de Lermontoff, ou quelques chansons populaires de Koltzoff! Vous nous tendriez une main cordiale, Monsieur, vous seriez alors le premier à nous demander l'oubli de vos affirmations précédentes.

Après le communisme moujique, rien ne caractérise plus la Russie, rien ne présage autant son avenir, que son mouvement littéraire.

Entre le paysan et la littérature, se dresse le monstre de la Russie officielle, de la «Russie-mensonge», de la «Russie-choléra», ainsi que vous l'avez parfaitement nommée.

Cette Russie commence par l'empereur et continue de soldat à soldat, de greffier à greffier, jusqu'au plus petit adjoint d'un commissaire de police dans le district le plus éloigné de l'empire. C'est ainsi qu'elle se déroule et qu'elle gagne à chaque degré, comme dans les *Bolgi* de Dante, une nouvelle puissance de mal, une plus grande intensité de dépravation et de tyrannie. Pyramide vivante de crimes, d'abus, de concussions, de bâtons de police, d'administrateurs allemands sans cœur et toujours affamés, de juges ignorants et toujours ivres, d'aristocrates toujours laquais; le tout soudé par la complicité, par le partage du butin, et appuyé enfin sur six cent mille machines organiques à baïonnette.

Le paysan ne se souille jamais par le contact avec ce monde de cynisme gouvernemental; il l'endure, voilà sa seule complicité.

Le camp opposé à la Russie officielle se forme d'une poignée d'hommes résignés, qui protestent, qui la combattent, qui la dévoilent, qui la minent.

Luttes isolés de temps à autre ils se voient traînés aux casemates, torturés, déportés en Sibérie, mais les postes ne restent pas longtemps vacants; de nouveaux combattants s'avancent; c'est là notre tradition, c'est là notre majorat à nous.

Les conséquences terribles de la parole humaine en Russie, en augmentent nécessairement la force. La voix de l'homme libre est recueillie avec sympathie et vénération, car pour l'élever chez nous, il faut absolument avoir quelque chose à dire. On ne se décide pas trop légèrement à publier ses pensées, lorsque au bout de chaque feuille, l'on voit poindre le gendarme, la troïka, la kibitka, et en perspective Tobolsk ou Irkoutsk.

J'ai assez parlé dans ma présente brochure de la littérature russe; je n'ajouterai ici que quelques réflexions générales.

Tristesse, scepticisme, ironie, telles sont les trois cordes de la lyre russe.

Lorsque Pouchkine commence un de ses meilleurs poèmes par ces mots calmes et lugubres: «Il n'y a pas de justice sur la terre... mais encore il n'y en a pas là-haut! C'est clair comme une simple gamme musicale!»¹ Ne croiriez-vous pas, Monsieur, sentir votre cœur glacé, entrevoir derrière cette apparente tranquillité, une existence brisée, deviner un homme qui s'habitue déjà à souffrir?

Lermontoff, accablé du dégoût de la société au milieu de laquelle il vivait, adresse, à peine âgé de 30 ans, à ses contemporains les paroles suivantes:

«Je contemple avec douleur notre génération; son avenir est vide et sombre; elle vieillira dans l'inaction, elle s'affaîssera sous le poids du doute et d'une science stérile.

La vie nous fatigue comme un long voyage sans but.

Nous sommes comme ces fruits précoces qui s'égarèrent parfois,

¹ *Mozart et Salieri*. Ce poème est traduit en allemand, par M. Kodenstadtz

orphelins étrangers parmi les fleurs; ils ne charment ni l'œil, ni le goût; ils tombent au moment de mûrir...

Nous nous précipitons vers la tombe, sans bonheur, sans gloire, et nous jetons avant le trépas un regard d'amer dédain sur notre passé.

Nous passerons inaperçus sur cette terre, foule morne, silencieuse et bientôt oubliée.

Nous ne lèguerons rien à nos descendants, ni une idée féconde, ni aucune œuvre de génie, et ils insulteront nos cendres par un vers dédaigneux ou par le sarcasme qu'adresse un fils ruiné à un père dissipateur».

Je ne connais qu'un seul poète moderne qui ait fait vibrer avec autant de force les cordes sombres de l'âme humaine. Ce poète naquit aussi esclave, et mourut également avant le réveil de sa patrie. C'est l'apologiste de la mort, le célèbre Léopardi, lui qui se représentait le monde comme une ligue de malfaiteurs faisant une guerre acharnée à quelques fous vertueux.

La Russie n'a eu qu'un peintre généralement connu: Bruloff. Quel est donc le sujet où l'artiste a cherché l'inspiration, quel est, dis-je, le sujet de son tableau chef-d'œuvre, qui lui a valu quelque réputation en Italie?

Regardez cette étrange production.

Sur une immense toile vous voyez des groupes d'hommes stupéfaits, effrayés; ils s'efforcent de se sauver; ils périssent au milieu d'un tremblement de terre, d'une éruption volcanique, d'un véritable orage de cataclysme; ils succombent à une force sauvage, stupide, inique, contre laquelle toute résistance serait inutile. Telle est l'inspiration puisée dans l'atmosphère de Pétersbourg.

Le roman russe n'est que de l'anatomie pathologique; ce n'est qu'une constatation du mal qui nous ronge, une accusation continuelle de soi-même, accusation sans répit ni miséricorde. Ici l'on n'entend point la voix douce descendue des cieux, et qui annonce à Faust le pardon de la jeune fille coupable. Ici l'on ne cherche pas de consolation; le doute, la malédiction, seuls élèvent ici la parole. Et pourtant, si la Russie peut être sauvée, elle le sera par ce sentiment profond de notre situation, et par le peu de soin que nous mettons à le cacher devant le monde.

«Celui qui avoue franchement ses défauts, sent qu'il y a en lui quelque chose qui échappe et résiste à la chute; il comprend qu'il peut racheter son passé, et non seulement relever la tête, mais devenir, comme dans la tragédie de Byron, Sardanapale le héros, de Sardanapale l'efféminé».

Le peuple russe ne lit pas. Vous le savez bien, Monsieur, ce n'était pas non plus le peuple des campagnes qui lisait les Voltaire et les Diderot; c'étaient la noblesse et une partie du tiers état. La partie éclairée du tiers état appartient en Russie à la noblesse. Cette dernière se constitue de tout ce qui a cessé d'être peuple; elle a même un prolétariat nobiliaire, qui se fond en partie dans l'élément populaire, et un autre prolétariat affranchi qui remonte vers le haut et s'ennoblit. Cette fluctuation, ce va-et-vient continuel, imprime à la noblesse russe un caractère que vous ne trouverez pas dans les classes privilégiées du reste de l'Europe. En un mot, toute l'histoire russe, depuis Pierre I^{er} n'est que l'histoire de la noblesse et de l'influence que la civilisation européenne a exercée sur cette dernière. J'ajouterai ici que le nombre de la noblesse en Russie, égale au moins la moitié du chiffre des électeurs en France, après la loi du 31 mai.

Pendant le XVIII^e siècle, la littérature néo-russe poursuivait le procès de l'élaboration de cette langue riche, sonore et magnifique que nous écrivons aujourd'hui, langage souple, énergique, apte à exprimer les idées les plus abstraites de la métaphysique allemande, et la phrase légère, pétillante d'esprit, de la conversation française. Cette littérature, éclore sous l'inspiration du génie de Pierre I^{er}, présentait un caractère gouvernemental, il est vrai, mais gouvernemental alors signifiait réformateur, presque révolutionnaire.

Le trône impérial, jusqu'au moment de la grande Révolution de 89, se drapait majestueusement dans les plus beaux plis de la civilisation et de la philosophie européennes. Catherine II méritait qu'on lui représentât des villages en carton et des palais en planches fraîchement badigeonnées; personne ne connaissait mieux qu'elle l'art de la mise en scène. Au palais de l'Ermitage s'étaient à l'envi Voltaire, Montesquieu, Beccaria. Vous connaissez, Monsieur, le revers de la médaille.

Cependant, un accent inattendu, étrange, commençait à troubler le concert triomphal des apologies pindariques de la cour. Ce son, vibrant d'une ironie sarcastique, d'une tendance fortement prononcée vers la critique, vers le scepticisme, ce son, dis-je, était le seul susceptible de vitalité, de développement ultérieur. Le reste, temporaire et exotique, devait nécessairement périr.

Le véritable caractère de la pensée russe poétique ou spéculative, se développe dans toute sa force depuis l'avènement au trône de Nicolas. Le trait distinctif de ce mouvement, c'est une émancipation tragique de la conscience, une négation implacable, une ironie amère, un malheureux retour sur soi-même. Un rire fou l'accompagne parfois, mais ce rire n'a en lui rien de gai.

Jeté dans un milieu accablant, doué d'une grande sagacité, d'une logique fatale, le Russe s'affranchit brusquement de la religion et des mœurs de ses pères.

Le Russe émancipé est l'homme le plus indépendant de l'Europe. Qui est-ce qui pourrait l'arrêter? Serait ce le respect pour son passé?.. Mais l'histoire de la Russie nouvelle ne commence-t-elle pas par une négation absolue de la nationalité et de la tradition?

Serait-ce cet autre passé indéfini, la période de Pétersbourg peut-être? Ah, celui-là ne nous oblige à rien; «ce cinquième acte d'une tragédie sanguinaire jouée dans un lupanar»¹ nous émancipe, mais il ne nous impose aucune croyance.

D'un autre côté, votre passé à vous, occidentaux, nous sert d'instruction, et voilà tout; nous ne nous considérons nullement comme exécuteurs testamentaires de votre histoire.

Vos doutes, nous les acceptons; votre foi ne nous émeut pas. Vous êtes pour nous trop religieux. Vos haines, nous les partageons; votre attachement pour l'héritage de vos ancêtres, nous ne le comprenons pas; nous sommes trop opprimés, trop malheureux pour nous contenter d'une demi-liberté. Vous avez des ménagements à garder; des scrupules vous retiennent; nous autres, nous n'avons ni ménagements, ni scrupules, mais la force nous manque pour le moment...

¹ Ainsi que l'a dit admirablement un collaborateur du journal *Il Progresso*, dans un article sur la Russie, publié le 1^{er} août 1851.

C'est de là, Monsieur, que nous vient cette ironie, cette rage qui nous exaspère, qui nous mine, qui nous pousse en avant, qui nous conduit quelquefois en Sibérie, à la torture, en exil, à une mort précoce. L'on se dévoue sans aucun espoir; par dégoût, par ennui... Il y a vraiment quelque chose d'insensé dans notre vie, mais rien de banal, rien de stationnaire, rien de bourgeois.

Ne nous accusez pas d'immoralité parce que nous ne respectons pas ce que vous respectez. Depuis quand reproche-t-on aux enfants trouvés de ne pas vénérer leur parents? Nous sommes libres, car nous commençons par nous-mêmes. Le traditionnel en nous, c'est notre organisme, c'est notre nationalité; ils sont inhérents à tout notre être; c'est là notre sang, notre instinct, et nullement une autorité obligatoire. Nous sommes indépendants, car nous ne possédons rien; nous n'avons presque rien à aimer; il y a de l'amertume, de l'offense dans chacun de nos souvenirs. La civilisation, la science, on nous les a tendues au bout d'un knout.

Qu'avons-nous donc à démêler avec vos devoirs traditionnels, nous, les mineurs, les déshérités? Et comment pourrions-nous franchement accepter une morale fanée, une morale ni chrétienne ni humaine, existant seulement dans les exercices de rhétorique, et dans les réquisitoires des procureurs? Quelle vénération voudrait-on nous inspirer pour ce prétoire de votre justice barbare-romaine, pour ces voûtes lourdes, écrasantes, sans air, sans lumière, rebâties au moyen âge, et repâtrées par les affranchis du tiers état? Ce n'est peut-être pas là le guet-apens des tribunaux russes, mais qui pourrait nous prouver que c'est de la justice?

Nous voyons clairement que la distinction entre vos lois et les oukases gît principalement dans la légende du préambule. Les oukases commencent par une vérité accablante: «Le tzar l'ordonne»; vos lois portent en tête le mensonge offensant de la triple devise républicaine, l'invocation ironique du nom du Peuple français. Le Code-Nicolas est dirigé exclusivement contre les hommes et en faveur de l'autorité. Le Code-Napoléon ne nous paraît pas avoir d'autre caractère. Nous traînons assez de chaînes que la force nous a imposées pour les alourdir encore d'autres, dues à notre propre choix. Sous ce rapport nous nous trouvons parfaitement égaux à nos paysans. Nous obéissons à la force brutale; nous sommes

esclaves parce que nous n'avons pas le moyen de nous affranchir; toutefois du camp ennemi, nous n'accepterons rien.

La Russie ne sera jamais protestante.

La Russie ne sera jamais juste-milieu.

La Russie ne fera pas de révolution, dans le seul but de se défaire du tzar Nicolas et d'obtenir, pour prix de sa victoire, des représentants-tzars, des tribunaux-tzars, une police-tzare, des lois-tzars.

Nous demandons trop peut-être, et nous ne parviendrons à rien. C'est possible, mais nous ne désespérons pas; la Russie avant 1848 ne pouvait, ne devait entrer dans la phase révolutionnaire: elle n'avait qu'à faire son éducation, et elle l'a fait en ce moment. Le tzar lui-même s'en aperçoit; aussi assomme-t-il à coup de massue les universités, les idées, les sciences; il s'efforce d'isoler la Russie de l'Europe, de tuer la civilisation; il fait son métier.

Réussira-t-il?

Je l'ai dit ailleurs: il ne faut pas se fier aveuglément à l'avenir; chaque fœtus a droit au développement, mais chaque fœtus ne se développe pas pour cela. L'avenir de la Russie ne dépend pas d'elle seule; il est lié à celui de l'Europe entière. Qui pourrait prédire le sort du monde slave, lorsque la réaction et l'absolutisme auront vaincu la Révolution en Europe?

Il périra peut-être, qui le sait?

Mais alors l'Europe périra aussi...

Et l'histoire continuera en Amérique...

J'en étais là, Monsieur, lorsque j'ai reçu les deux derniers feuillets de votre légende. Mon premier mouvement à cette lecture, fut de jeter mon travail au feu. Pour un cœur aussi noble, aussi sincère que le vôtre, il ne fallait pas attendre la justice d'une réclamation du dehors, en faveur d'un peuple méconnu. Votre âme sympathique, aimante, a pris le dessus sur le rôle de juge inexorable, de vengeur d'un peuple martyr. Vous vous êtes contredit, mais de pareilles contradictions sont sublimes.

J'ai cependant pensé en relisant ma lettre, que vous pourriez y trouver quelques nouveaux aperçus sur la Russie, et sur le monde slave; je me suis décidé à vous l'envoyer. J'ai pleine confiance que vous me pardonnerez de bon cœur les endroits où j'ai pu me

laisser emporter par une fougue barbare; on n'a pas pour rien du sang cosaque dans les veines. Je tenais tant, Monsieur, à modifier vos opinions sur le peuple russe; il m'était si triste, si pénible de nous voir accablés par votre main; je n'ai pu étouffer toujours la douleur de mes émotions; j'ai laissé courir ma plume jusqu'au bout. Je vois maintenant que vous ne désespérez pas de nous, je vois que sous le cafetan grossier du paysan russe vous avez retrouvé l'homme, je le vois, et à mon tour je vous confesse que nous comprenons parfaitement l'impression que le nom seul de la Russie doit éveiller dans l'âme de tout homme libre. Nous la maudissons souvent nous-mêmes, cette triste patrie. Vous le savez, Monsieur, sans quoi vous n'auriez pas écrit ces remarquables paroles: «Tout ce que nous avons dit sur le néant moral de la Russie, est faible en comparaison de ce que les Russes en ont dit eux-mêmes».

Nous aussi, nous sommes revenus de nos oraisons funèbres sur la Russie, et avec vous nous disons: «Sous la tombe est une étincelle». Vous l'avez devinée par l'intuition de l'amour; nous autres, nous l'avons vue, nous l'avons sentie. Cette étincelle ne s'est pas éteinte dans le sang, ni dans les glaces de la Sibérie, ni dans les profondeurs des mines et des cachots. Ah, puisse-t-elle couvrir sous la cendre! La bise âpre, sauvage, qui souffle de l'Europe, serait de force à l'anéantir. La Russie se trouve serrée entre deux Sibéries; l'une blanche de neige, l'autre blanche d'opinion.

L'heure de notre action n'a pas sonné; la France se prévaut encore à juste titre de l'honneur du premier pas; elle aura même toutes les difficultés du choix, et cela jusqu'en 1852. L'Europe nous précédera sans faute dans la tombe ou dans la vie nouvelle, non seulement en vertu de son droit d'aînesse, mais à cause du rapport général de la révolution sociale au monde slave, ainsi que j'ai tâché de le démontrer. Le jour de notre action peut être éloigné; le jour de la conscience, de la pensée, de la parole s'est déjà levé. Nous avons assez vécu dans le silence et dans le sommeil; il est temps de raconter nos rêves et les fruits de nos méditations.

Et en effet, à qui la faute, s'il a fallu attendre jusqu'en 1847 pour «qu'un Allemand (Haxthausen) eût découvert, comme vous

le dites, la Russie populaire, que l'on ne connaissait pas plus que l'Amérique avant Colomb».

La faute en est à nous, je l'avoue, Monsieur, à nous, pauvres muets, à notre pusillanimité, à notre parole paralysée par la crainte, à notre imagination frappée par la terreur. Nous craignons même de confesser hors de nos frontières l'horreur que nous inspirent nos chaînes. Forçats nés et condamnés à traîner le boulet jusqu'à la tombe, nous nous offensons chaque fois que l'on parle de nous comme d'esclaves volontaires, comme de nègres gelés, et cependant nous nous gardons de protester publiquement.

Il faudrait se décider enfin à subir ces accusations, ou bien à leur mettre un terme, et à faire retentir la libre parole russe. Mieux vaut périr suspectés d'être hommes que de porter sur son front la marque éternelle du servage, et de plier sous le dur reproche d'être esclaves par goût.

Malheureusement, en Russie, la parole libre étonne; elle fait peur. J'ai essayé seulement de soulever un coin du voile épais qui nous dérobe aux regards de l'Europe; je n'ai parlé que de tendances théoriques, d'espérances lointaines, d'éléments organiques pour l'avenir; et pourtant ma brochure, sur le compte de laquelle vous avez bien voulu vous exprimer en termes si flatteurs, a produit en Russie une douloureuse impression. Des voix amies, que je respecte, l'ont condamnée. On l'a taxée d'aveu de culpabilité. Aveu!.. Et de quel crime? Du crime de notre malheur, de nos souffrances, de notre désir de briser cette odieuse position... Pauvres et chers amis! Qu'ils me pardonnent ce forfait; je le répète encore.

Ah, Monsieur, il est lourd, il est atroce, le joug d'un long esclavage, sans lutte et sans espoir à court terme! Il finit par user les âmes les plus généreuses, les plus nobles, les plus dévouées. Où est le héros qui ne tomberait à la longue de lassitude, de désespoir, préférant à tous ces rêves un peu de repos avant sa mort?

Non, je ne me tairai pas. Ma parole vengera ces existences infortunées, brisées sous la pression de l'absolutisme russe, de ce régime infernal qui frappe l'homme de prostration morale et d'atonie mortuaire.

Nous sommes forcés de parler, autrement l'on ne se douterait jamais de ce que ces hommes généreux enterrent de beau et de

sublime au fond de leur poitrine, de ce qu'ils vont ensevelir sous les neiges de l'exil où leur tombe même ne portera pas leur nom *criminel*, que leurs amis sauront garder au fond de leur cœur, mais qu'ils n'oseront jamais proférer à haute voix.

Comment! A peine avons-nous ouvert la bouche, à peine avons-nous épelé quelques mots de nos désirs et de nos espérances, que déjà l'on nous impose le silence, que déjà l'on voudrait fermer le cercueil sur le berceau de notre parole? C'est impossible.

Il y a pour la pensée un degré de maturité, où elle ne peut plus se laisser garrotter ni par les liens de la censure, ni par des considérations de prudence. La propagande devient alors passion; et suffit-il de chuchoter à l'oreille, là où l'on n'est pas sûr de briser la léthargie à coups de tocsin?

Depuis l'insurrection des strélitz jusqu'à la conjuration du 14 décembre, il n'y a pas eu en Russie de révolte politique sérieuse. La raison en est bien simple; il n'existait pas dans le peuple de tendances émancipatrices fortement prononcées; en plusieurs choses l'on se mettait d'accord avec le gouvernement, en beaucoup d'autres le gouvernement avait devancé la nation. Les paysans seuls, exclus des avantages du régime impérial, opprimés plus que jamais, essayèrent un soulèvement. La Russie, depuis l'Oural jusqu'à Penza, Simbirsk et Kazan, tomba, pour quelques mois, au pouvoir de Pougatcheff. L'armée impériale se vit repoussée, battue par les Cosaques, et le général Bibikoff envoyé de Pétersbourg pour prendre le commandement, écrivait, si je ne me trompe, de Nijni, les paroles suivantes: «Les affaires vont très mal; ce que je redoute le plus ce ne sont pas les hordes armées des insurgés, c'est l'esprit du peuple qui est mauvais, très mauvais».

Après des efforts inouïs, l'insurrection finit par être écrasée. Le peuple tomba dans un abattement sans bornes; il se tut et laissa faire.

La noblesse en attendant se développait pendant ce triste sommeil du peuple; la civilisation commençait à pénétrer plus avant dans les intelligences, et comme preuve vivante de cette maturité politique du développement moral, impliquant nécessairement l'action, parurent ces hommes admirables, ces

héros, ainsi que vous les nommez à juste titre, qui «seuls, dans la gueule même du dragon, tentèrent le coup hardi du 14 décembre».

Leur défaite, la terreur du règne actuel, firent rentrer au fond de l'âme toute idée expansive, refoulèrent toute tentative précoce. Des questions d'un autre genre surgirent; l'on ne voulait plus exposer sa vie pour l'espoir d'une constitution, l'on s'apercevait qu'une Charte conquise à Pétersbourg se briserait sous le parjure du souverain; le sort de la constitution polonaise servait d'exemple.

Pendant une dizaine d'années, l'on poursuivait un travail intellectuel sans énoncer une seule parole, et l'on est arrivé enfin à un tel malaise, à une telle inquiétude, «que l'on payait par sa vie entière le bonheur d'être libre un instant» et de pouvoir dire à haute voix une partie de sa pensée.

Les uns jetèrent leur fortune avec cette légèreté, cette insouciance, qui n'appartiennent qu'aux Polonais et à nous, et s'en allèrent demander ailleurs une distraction à leur affaissement; d'autres incapables de surmonter le dégoût du régime de Pétersbourg, s'enterrèrent au fond de leurs campagnes. La jeunesse donna tête baissée, qui dans le panslavisme, qui dans la philosophie allemande, qui dans l'histoire ou dans l'économie politique; en un mot, personne de ceux qui étaient appelés à la vie intellectuelle en Russie, n'a pu ni voulu rester tranquille et stationnaire.

L'affaire récente de Pétrachefski envoyé aux mines à perpétuité, et de ses amis déportés en 1849, qui, à deux pas du Palais d'hiver, formèrent plusieurs clubs révolutionnaires, ne prouve-t-elle pas suffisamment par l'audacieuse imprudence des victimes, par l'improbabilité évidente du succès, que le temps des méditations passe, que l'agitation déborde l'âme, que l'on aime mieux courir la chance d'une perte certaine, que de rester témoin muet, impassible, de l'ordre de Pétersbourg?

Une légende fort populaire en Russie raconte qu'un tzar, soupçonnant la fidélité de son épouse, ordonna de l'enfermer avec son fils dans un tonneau. Le monarque fit ensuite goudronner le tonneau et le fit jeter à la mer.

Durant de longues années le tonneau flottait sur les vagues.

Cependant, le tzarévitch grandissait et commençait, de sa tête et de ses pieds, à toucher les deux fonds du tonneau. Le manque d'espace le gênait chaque jour davantage. Un jour il dit à sa mère: «Souveraine ma mère, permets-moi de m'étendre de toute la longueur de mes membres».

«Tzarévitch, mon fils,—répondit la mère,—prends garde de faire ce que tu dis; le tonneau crèverait et tu périrais dans les ondes salées». Le tzarévitch se tut pour un moment; puis, après avoir bien réfléchi, il reprit encore: «Je m'étendrai, ma mère; mieux vaut s'étendre une fois librement et périr ensuite».

Je viens de vous raconter, Monsieur, notre histoire.

Malheur à la Russie, si elle ne trouve plus de ces hommes téméraires, qui commettront des imprudences au risque de payer d'une perte imminente le plaisir de s'étendre une fois librement.

Nous sommes loin de cette crainte...

Le nom de Michel Bakounine me vient involontairement à l'esprit. Bakounine a fourni à l'Europe un témoignage de la pratique révolutionnaire d'un Russe.

Je me suis senti profondément ému, Monsieur, des belles paroles que vous lui adressez; malheureusement ces paroles ne lui parviendront plus.

Le crime international a été consommé; la Saxe a livré la victime à l'Autriche, le Habsbourg l'a repassée à Nicolas. Bakounine, on me l'écrit de Pétersbourg, se trouve entre les mains de la Russie. Il est à Shlusselbourg¹, dans cette forteresse d'horrible mémoire où l'on tenait jadis enfermé comme une bête fauve l'enfant royal Jean, petit-fils du tzar Alexis, assassiné par Catherine II, cette femme qui, les mains teintes encore du sang de son époux, tua le prisonnier, et fit décapiter ensuite le malheureux officier, exécuteur fidèle de sa consigne.

Dans cette forteresse humide, baignée par les eaux glacées du Ladoga, point d'illusion, point d'espérance!

Qu'il s'endorme donc du dernier sommeil, qu'il meure, car il est impossible de le sauver. Martyr trahi par deux gouvernements traîtres, et dont chacun conserve dans ses mains sanglantes des lambeaux de sa chair...

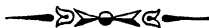
¹ Bakounine est détenu dans la forteresse de Pétersbourg.


Que son nom soit béni, vengé... et par qui?.

...Nous aussi, nous tomberons au milieu de notre route; mais alors, de votre voix austère, grave et sonore, vous rappellerez encore une fois à nos enfants qu'ils ont une dette à payer...

Je m'arrête au souvenir de ce martyr. C'est en son nom et au mien que je vous serre affectueusement la main.

Nice Maritime, 22 septembre 1851.





РУССКИЙ НАРОД И СОЦИАЛИЗМ

Письмо к И. Мишле

Перевод с французского

Милостивый государь,

Вы стоите слишком высоко в мнении всех мыслящих людей, каждое слово, вытекающее из вашего благородного пера, принимается европейскою демократиею с слишком полным и заслуженным доверием, чтобы в деле, касающемся самых глубоких моих убеждений, мне было возможно молчать и оставить без ответа характеристику русского народа, помещенную вами в вашей легенде о Костюшке¹.

Этот ответ необходим и по другой причине; пора показать Европе, что, говоря о России, говорят не об отсутствующем, не о безответном, не о глухонемом.

Мы, оставившие Россию только для того, чтобы свободное русское слово раздалось, наконец, в Европе,— мы тут налицо и считаем долгом подать свой голос, когда человек, вооруженный огромным и заслуженным авторитетом, утверждает, что «Россия не существует, что русские не люди, что они лишены нравственного смысла».

Если вы разумеете Россию официальную, царство-фасад, византийско-немецкое правительство, то вам и книги в руки. Мы соглашаемся вперед со всем, что вы нам скажете. Не нам тут играть роль заступника. У русского правительства так

¹ В фельетоне журнала «L'Événement», от 28 августа до 15 сентября* 1851. После этого легенда о Костюшке взошла в особо изданный том сочинений Мишле под заглавием «Демократических легенд».

много агентов в прессе, что в красноречивых апологиях его действий никогда не будет недостатка.

Но не об одном официальном обществе идет речь в вашем труде; вы затрагиваете вопрос более глубокий; вы говорите о самом народе.

Бедный русский народ! Некому возвысить голос в его защиту! Посудите сами, могу ли я, по совести, молчать.

Русский народ, милостивый государь, жив, здоров и даже не стар,— напротив того, очень молод. Умирают люди и в молодости, это бывает, но это не нормально.

Прошлое русского народа темно; его настоящее ужасно, но у него есть права на будущее. Он *не верит* в свое настоящее положение, он имеет дерзость тем более ожидать от времени, чем менее оно дало ему до сих пор.

Самый трудный для русского народа период приближается к концу. Его ожидает страшная борьба; к ней готовятся его враги.

Великий вопрос: *to be or not to be*¹*— скоро будет решен для России. Но грешно перед борьбою отчаиваться в успехе.

Русский вопрос принимает огромные, страшные размеры; он сильно озабочивает все партии; но мне кажется, что слишком много занимаются Россией императорскою, Россией официальной и слишком мало Россией народной, Россией безгласной.

Даже смотря на Россию только с правительственной точки зрения, не думаете ли вы, что не мешало бы познакомиться поближе с этим неудобным соседом, который дает чувствовать себя во всей Европе,— тут штыками, там шпионами? Русское правительство простирается до Средиземного моря своим покровительством Оттоманской Порте, до Рейна своим покровительством немецким своякам и дядям, до Атлантического океана своим покровительством *порядку* во Франции*.

Не мешало бы, говорю я, оценить по достоинству этого всемирного покровителя, исследовать, не имеет ли это странное государство другого призвания, кроме отврагительной роли, принятой петербургским правительством,— роли преграды, беспрестанно вырастающей на пути человечества.

¹ быть иль не быть (англ.).— *Ред.*

Европа приближается к страшному катаклизму. Средневековый мир рушится. Мир феодальный кончается. Политические и религиозные революции изнемогают под бременем своего бессилия; они совершили великие дела, но не исполнили своей задачи. Они разрушили веру в престол и в алтарь, но не осуществили свободу; они зажгли в сердцах желания, которых они не в силах исполнить. Парламентаризм, протестантизм — все это были лишь отсрочки, временное спасение, бессильные оплоты против смерти и возрождения. Их время минуло. С 1848 года стали понимать, что ни окостенелое римское право, ни хитрая казуистика, ни тощая деистическая философия, ни бесплодный религиозный рационализм не в силах отодвинуть совершение судеб общества.

Гроза приближается, этого отвергать невозможно. В этом соглашаются люди революции и люди реакции. У всех закружилась голова; тяжелый, жизненный вопрос лежит у всех на сердце и сдавливает дыхание. С возрастающим беспокойством все задают себе вопрос, достанет ли силы на возрождение старой Европе, этому дряхлому Протею, этому разрушающемуся организму? Со страхом ждут ответа, и это ожидание ужасно.

Действительно, вопрос страшный!

Сможет ли старая Европа обновить свою остывающую кровь и броситься стремглав в это необозримое будущее, куда увлекает ее необоримая сила, к которому она несется без оглядки, к которому путь идет, может быть, через развалины отцовского дома, через обломки минувших цивилизаций, через погранные богатства новейшего образования?

С обеих сторон верно поняли всю важность настоящей минуты. Европа погружена в глухой, душный мрак накануне решительной битвы. Это не жизнь, а тяжкое, тревожное томление. Ни законности, ни правды, ни даже личины свободы; везде неограниченное господство светской инквизиции; вместо законного порядка — осадное положение. Один нравственный двигатель управляет всем — страх, и его достаточно. Все вопросы отступают на второй план перед всепоглощающим интересом реакции. Правительства, по видимому самые враждебные, сливаются в единую, вселенскую полицию. Русский

император, не скрывая своей ненависти к французам, награждает парижского префекта полиции; король неаполитанский жалует орден президенту республики. Берлинский король, надев русский мундир, спешит в Варшаву обнимать своего врага, императора австрийского, в благодатном присутствии Николая*, в то время как он, отщепленец от единой спасающей церкви, предлагает свою помощь римскому владыке. Среди этих сатурналий, среди этого шабаша реакции, ничто не охраняет более личности от произвола. Даже те гарантии, которые существуют в неразвитых обществах, в Китае, в Персии, не уважаются более в столицах так называемого образованного мира.

Едва веришь глазам. Неужели это та самая Европа, которую мы когда-то знали и любили?

Право, если бы не было свободной и гордой Англии, «этого алмаза, оправленного в серебро морей»*, как называет ее Шекспир, если б Швейцария, как Петр, убоявшись кесаря, отреклась от своего начала*, если б Пизмонт, эта уцелевшая ветка Италии, это последнее убежище свободы, загнанной за Альпы и не перешедшей Апеннины, если б и они увлеклись примером соседей, если б и эти три страны заразились мертвящим духом, веющим из Парижа и Вены,— можно было бы подумать, что консерваторам уже удалось довести старый мир до конечного разложения, что во Франции и Германии уже наступили времена варварства.

Среди этого хаоса, среди этого предсмертного томления и мучительного возрождения, среди этого мира, распадающегося в прах вокруг колыбели, взоры невольно обращаются к востоку.

Там, как темная гора, вырезающаяся из-за тумана, виднеется враждебное, грозное царство; порою кажется, оно идет, как лавина, на Европу, что оно, как нетерпеливый наследник, готово ускорить ее медленную смерть.

Это царство, совершенно неизвестное двести лет тому назад, явилось вдруг, без всяких прав, без всякого приглашения, грубо и громко заговорило в совете европейских держав и потребовало себе доли в добыче, собранной без его содействия.

Никто не посмел восстать против его притязаний на вмешательство во все дела Европы.

Карл XII попытался, но его до тех пор непобедимый меч сломился; Фридрих II захотел воспротивиться посягательствам петербургского двора; Кёнигсберг и Берлин сделались добычею северного врага*. Наполеон проник с полумиллионом войска в самое сердце исполина и уехал один украдкою, в первых попавшихся пошевнях. Европа с удивлением смотрела на бегство Наполеона, на несущиеся за ним в погоню тучи казаков, на русские войска, идущие в Париж и подающие по дороге немцам милостыню — их национальной независимости. С тех пор Россия налегла, как вампир, на судьбу Европы и стережет ошибки царей и народов. Вчера она чуть не раздавила Австрию, помогая ей против Венгрии, завтра она провозгласит Бранденбург русскою губерниею, чтобы успокоить берлинского короля.

Вероятно ли, что накануне борьбы об этом бою ничего не знают? А между тем он уже стоит, грозный, в полном вооружении, готовый переступить границу по первому зову реакции. И при всем том едва знают его оружие, цвет его знамени и довольствуются его официальными речами и неопределенными разногласными рассказами о нем.

Иные говорят только о всемогуществе царя, о правительственном произволе, о рабском духе подданных; другие утверждают, напротив, что петербургский империализм не народен, что народ, раздавленный двойным деспотизмом правительства и помещиков, несет ярмо, но не мирится с ним, что он не уничтожен, а только несчастен, и в то же время говорят, что этот самый народ придает единство и силу колоссальному царству, которое давит его. Иные прибавляют, что русский народ — *презренный сброд* пьяниц и плутов; другие же уверяют, что Россия населена способною и богато одаренною порою людей.

Мне кажется, есть что-то трагическое в старческой рассеянности, с которою старый мир спутывает все сведения об своем противнике.

В этом сброде противуречащих мнений проглядывает столько бессмысленных повторений, такая печальная поверхностность, такая закоснелость в предрассудках, что мы поневоле обращаемся за сравнением к временам падения Рима.

Тогда, также накануне переворота, накануне победы варваров, провозглашали вечность Рима, бессильное безумие назареев и ничтожность движения, пачинавшегося в варварском мире.

Вам принадлежит великая заслуга: вы первый во Франции заговорили о русском народе, вы незначай коснулись самого сердца, самого источника жизни. Истина сейчас бы обнаружилась вашему взору, если б в минуту гнева вы не отдернули протянутой руки, если б вы не отвернулись от источника, потому что он показался мутным.

Я с глубоким прискорбием прочел ваши озлобленные слова Печальный, с тоскою в сердце, я, признаюсь, напрасно искал в них историка, философа и прежде всего любящего человека, которого мы все знаем и любим. Спешу оговориться; я вполне понял причину вашего негодования: в вас заговорила симпатия к несчастной Польше. Мы также глубоко испытываем это чувство к нашим братьям-полякам, и у нас это чувство — не только жалость, а также стыд и угрызение совести. Любовь к Польше! Мы все ее любим, но разве с этим чувством необходимо сопрягать ненависть к другому народу, столь же несчастному,— народу, который принужден был своими связанными руками помогать злодействам свирепого правительства? Будем великодушны, не забудем, что на наших глазах народ, вооруженный всеми трофеями недавней революции, согласился на восстановление варшавского порядка в Риме*; а сегодня... взгляните сами, что происходит вокруг вас... а ведь мы не говорим еще, чтобы французы *перестали быть людьми*.

Пора забыть эту несчастную борьбу между братьями. Между нами нет победителя. Польша и Россия подавлены общим врагом. Жертвы, мученики — и те отворачиваются от прошлого, равно печального для них и для нас. Ссылаюсь, как вы, на вашего друга, на великого поэта Мицкевича.

Не говорите о мнениях польского певца, что «это милосердие, святое заблуждение». Нет, это плоды долгой и добросовестной думы, глубокого понимания судеб славянского мира. Прощение врагов — прекрасный подвиг; но есть подвиг еще более прекрасный, еще больше человеческий: это понимание врагов, потому что понимание — разом прощение, оправдание, примирение!

Славянский мир стремится к единству; это стремление обнаружилось тотчас после наполеоновского периода. Мысль о славянской федерации уже зарождалась в революционных планах Пестеля и Муравьева. Многие поляки участвовали в тогдашнем русском заговоре.

Когда вспыхнула в Варшаве революция 1830 года, русский народ не обнаружил ни малейшей вражды против ослушников воли царской. Молодежь всем сердцем сочувствовала полякам. Я помню, с каким нетерпением ждали мы известия из Варшавы; мы плакали, как дети, при вести о поминках, справленных в столице Польши по нашим петербургским мученикам*. Сочувствие к полякам подвергало нас жестоким наказаниям; поневоле надобно было скрывать его в сердце и молчать.

Очень может быть, что во время войны 1830 года в Польше преобладало чувство исключительной национальности и весьма понятной вражды. Но с тех пор деятельность Мицкевича, исторические и филологические труды многих славян, более глубокое знание европейских народов, купленное тяжелою ценою изгнания, дали мыслям совсем другое направление. Поляки почувствовали, что борьба идет не между русским народом и ими, они поняли, что им впредь можно сражаться не иначе, как ЗА ИХ И НАШУ СВОБОДУ, как было написано на их революционном знамени.

Конарский, измученный и застреленный Николаем в Вильне, призывал к восстанию русских и поляков, без различия племени. Россия отблагодарила его одною из тех едва известных трагедий, которыми оканчивается у нас всякое героическое проявление воли под давлением немецких ботфортов.

Армейский офицер Короваев решился спасти Конарского. День его дежурства приближался; все было приготовлено для бегства, когда предательство одного из товарищей польского мученика разрушило его планы. Молодого человека арестовали, отправили в Сибирь, и с тех пор об нем не было никогда слухов.

Я провел пять лет в ссылке в отдаленных губерниях империи; много встречал я там ссыльных поляков. Почти в каждом уездном городе живет либо целое семейство, либо один из

несчастливых воинов независимости. Я охотно сослался бы на их свидетельство; конечно, они не могут пожаловаться на недостаток симпатии со стороны местных жителей. Разумеется, тут речь идет не о полиции и не о высшей военной иерархии. Они нигде не отличаются любовью к свободе, тем паче в России. Я мог бы сослаться также на польских студентов, посылаемых ежегодно в русские университеты для удаления от родных влияний; пусть они расскажут, как принимали их русские товарищи. Они расставались с нами со слезами на глазах.

Вы помните, что в 1847 году в Париже, когда польские эмигранты праздновали годовщину своей революции, на трибуне явился русский, чтобы просить о дружбе и о забвении прошлого. Это был наш несчастный друг Бакунин...* Впрочем, чтоб не ссылаться на соотечественников, выбираю между теми, которых считают нашими врагами, человека, которого вы сами назвали в вашей легенде о Костюшке. Обратитесь за сведениями об этом предмете к одному из старейшин польской демократии, к Бернацкому, одному из министров революционной Польши; я смело ссылаюсь на него,— долгое горе, конечно, могло бы ожесточить его против всего русского. Я убежден, что он подтвердит все сказанное мною.

Солидарность, связывающая Россию и Польшу между собою и со всем славянским миром, не может быть отвергнута; она очевидна. Еще более: вне России нет будущности для славянского мира; без России он не разовьется, он расплывается и будет поглощен германским элементом; он сделается австрийским и потеряет свою самостоятельность. Но не такова, по нашему мнению, его судьба, его назначение.

Следуя за постепенным развитием вашей мысли, я должен вам признаться, что мне невозможно согласиться с вашим взглядом, по которому вся Европа представляет одну личность, в которой каждая народность играет роль необходимого органа.

Мне кажется, что все германо-романские народности необходимы в европейском мире, потому что они существуют, но что трудно было бы доказать, что они существуют в нем вследствие какой-нибудь необходимости. Уже Аристотель отличал предсуществующую необходимость от необходимости,

вносимой в последствии фактов*. Природа покоряется необходимости совершившихся событий, но колебание между разнообразными возможностями очень велико. На том же основании славянский мир может предъявлять свои права на единство, тем более, что он состоит из единого племени.

Централизация противна славянскому духу; федерализация гораздо свойственнее его характеру. Только сгруппировавшись в союз свободных и самобытных народов, славянский мир вступит, наконец, в истинно историческое существование. На его прошлое можно смотреть только как на рост, на приготовление, на очищение. Исторические государственные формы, в которых жили славяне, не соответствовали внутренней национальной потребности их, потребности неопределенной, инстинктивной, если хотите, но тем самым заявляющей необыкновенную жизненность и много обещающей в будущем. Славяне до сих пор во всех фазах своей истории обнаруживали странное полу-внимание — даже удивительную симпатию. Так Россия перешла из язычества в христианство без потрясений, без мучений, единственно из покорности великому князю Владимиру, из подражания Киеву. Старых идолов без сожаления бросили в Волхов и покорились новому богу, как новому идолу.

Восемьсот лет спустя часть России точно так же покори-лась выписной из-за границы цивилизации.

Славянский мир похож на женщину, никогда не любившую и по этому самому, повидимому, не принимающую никакого участия во всем происходящем вокруг нее. Она везде ненужна, всем чужая. Но за будущее отвечать нельзя; она еще молода, и уже странное томление овладело ее сердцем и заставляет его биться скорее.

Что касается до богатства народного духа, то нам достаточно указать на поляков, единственный славянский народ, который бывал разом и силен и свободен.

Славянский мир, в сущности, не так разнороден, как кажется. Под внешним слоем рыцарской, либеральной и католической Польши, императорской, поращенной, византийской России, под демократическим правлением сербского воеводы, под бюрократическим ярмом, которым Австрия подавляет

Иллирию, Далмацию и Банат, под патриархальной властью Османлисов и под благословением черногорского владыки живет народ, физиологически и этнографически тождественный.

Большая часть этих славянских племен почти никогда не подвергалась порабощению вследствие завоевания. Зависимость, в которой так часто находились они, большею частию выражалась только в признании чужого владычества и во взносе дани. Таков, например, был характер монгольского владычества в России. Таким образом, славяне сквозь длинный ряд столетий сохранили свою национальность, свои нравы, свой язык.

По всему вышесказанному не имеем ли мы право считать Россию зерном кристаллизации, тем центром, к которому тяготеет стремящийся к единству славянский мир, и это тем более, что Россия покуда единственная часть великого племени, сложившаяся в сильное и независимое государство?

Ответ на этот вопрос был бы совершенно ясен, если бы петербургское правительство сколько-нибудь догадывалось бы о своем национальном призвании, если бы этот тупой и мертвящий деспотизм мог ужиться с какою-нибудь человеческою мыслию. Но при настоящем положении дел какой добросовестный человек решится предложить западным славянам соединение с империею, находящеюся постоянно в осажденном положении, — империею, где скипетр превратился в заколачивающую насмерть палку?

Императорский панславизм, восхваляемый от времени до времени людьми купленными или заблуждающимися, разумеется, не имеет ничего общего с союзом, основанным на началах свободы.

Здесь логика необходимо приводит нас к вопросу первостепенной важности.

Предположив, что славянский мир может надеяться в будущем на более полное развитие, нельзя не спросить, который из элементов, выразившихся в его зародышном состоянии, дает ему право на такую надежду? Если славяне считают, что их время пришло, то этот элемент должен соответствовать революционной идее в Европе.

Вы указали на этот элемент, вы коснулись его, но он ускользнул от вас, потому что благородное сострадание к Польше отвлекло ваше внимание.

Вы говорите, что «основание жизни русского народа есть *коммунизм*», вы утверждаете, что «его сила лежит в аграрном законе, в постоянном дележе земли».

Какое страшное *Мане-фекел** вылетело из ваших уст!.. Коммунизм в основании! Сила, основанная на разделе земель! И вы не испугались ваших собственных слов?

Не следовало ли тут остановиться, подумать, углубиться в вопрос, оставить его не прежде, чем убедившись, мечта это или истина?

Разве в XIX столетии есть какой-нибудь серьезный интерес, лежащий вне вопроса о коммунизме, вне вопроса о разделе земель?

Увлеченный вашим негодованием, вы продолжаете: «У них (у русских) недостает существенного признака человечности — нравственного чутья, чувства добра и зла. Истина и правда не имеют для них смысла; заговорите о них — они молчат, улыбаются и не знают, что значат эти слова». Кто же те русские, с которыми вы говорили? Какие понятия о правде и истине оказались для них недоступными? Этот вопрос не лишний. В наше глубоко революционное время слова *правда* и *истина* утратили свое абсолютное, тождественное для всех значение.

Истина и правда старой Европы в глазах Европы рождающейся — *неправда и ложь*.

Народы — произведения природы; история — прогрессивное продолжение животного развития. Прилагая наш нравственный масштаб к природе, мы далеко не уйдем. Ей дела нет ни до нашей хулы, ни до нашего одобрения. Для нее не существуют приговоры и Монтионовские премии*. Она не подпадает под этические категории, созданные нашим личным произволом. Мне кажется, что народ нельзя назвать ни дурным, ни хорошим. В народе всегда выражается истина. Жизнь народа не может быть ложью. Природа производит лишь то, что осуществимо при данных условиях: она увлекает вперед все существующее своим творческим брожением, своею неутомимой жаждой осуществления, этою жаждой, общей всему живущему.

Есть народы, жившие жизнью доисторической; другие — живущие жизнью внеисторической; но, раз вступивши в широкий поток единой и нераздельной истории, они принадлежат *человечеству*, и, с другой стороны, им принадлежит все прошлое человечества. В истории, т. е. в деятельной и прогрессивной части человечества, мало-помалу сглаживается аристократия лицевого угла, цвета кожи и других различий. То, что не очеловечилось, не может вступить в историю; поэтому нет народа, взошедшего в историю, которого можно было бы считать стадом животных, как нет народа, заслуживающего именоваться сонмом избранных.

Нет человека довольно смелого или довольно неблагодарного, чтобы отвергать огромное значение Франции в судьбах европейского мира; но позвольте мне откровенно признаться, что я не могу согласиться с вашим мнением, по которому участие Франции — условие *sine qua non*¹ дальнейшего хода истории.

Природа никогда не кладет весь свой капитал на одну карту. Рим, вечный город, имевший не меньше прав на всемирную гегемонию, пошатнулся, разрушился, исчез, и безжалостное человечество шагнуло вперед через его могилу.

С другой стороны, трудно было бы, не считая природу за осуществленное безумие, видеть лишь отверженное племя, лишь громадную ложь, лишь случайный сбор существ человеческих только по порокам — в народе, разраставшемся в течение десяти столетий, упорно хранившем свою национальность, сплотившемся в огромное государство, вмешивающемся в историю гораздо более, может быть, чем бы следовало.

И все это тем труднее принять, что занимающий нас народ, даже по словам его врагов, нисколько не находится в застое. Это вовсе не племя, дошедшее до общественных форм, приблизительно соответствующих его желаниям, и уснувшее в них, как китайцы, еще менее народ, переживший себя и угасающий в старческой немощи, как индусы. Напротив того, Россия государство совершенно новое — неконченное здание,

¹ неперемное (лат.).— *Ред.*

где все еще пахнет свежей известью, где все работает и вырабатывается, где ничто еще не достигло цели, где все изменяется,— часто к худшему, но все-таки изменяется. Одним словом, это народ, по вашему мнению, имеющий основным началом коммунизм, сильный разделом земель...

В чем, наконец, упрекаете вы русский народ? В чем состоит сущность вашего обвинения?

«Русский,— говорите вы,— лжет и крадет; постоянно крадет, постоянно лжет, и это совершенно невинно; это в его природе».

Я не останавливаюсь на чрезмерном обобщении вашего приговора, но обращаюсь к вам с простым вопросом: кого обманывает, кого обкрадывает русский человек? Кого, как не помещика, не чиновника, не управляющего, не полицейского, одним словом, заклятых врагов крестьянина, которых он считает за басурманов, за отступников, за полунемцев? Лишенный всякой возможности защиты, он хитрит с своими мучителями, он их обманывает и в этом совершенно прав. Хитрость, милостивый государь, по словам великого мыслителя¹,— ирония грубой власти.

Русский крестьянин, при своем отвращении от личной земельной собственности, так верно подмеченном вами, при своей беззаботной и ленивой природе, мало-помалу и незаметно запутался в сети немецкой бюрократии и помещичьей власти. Он подвергся этому унижающему злу с страдательною покорностью, но он не поверил ни правам помещика, ни правде судов, ни законности исполнительной власти. Вот уже почти двести лет, как все его существование стало глухою, отрицательною оппозициею против существующего порядка вещей. Он покоряется притеснению, он терпит, но не причастен ничему, что происходит вне сельской общины.

Имя царя еще возбуждает в народе суеверное сочувствие; не перед царем Николаем благоговеет народ, но перед отвлеченной идеею, перед мифом; в народном воображении царь представляется грозным мстителем, осуществлением правды, земным провидением.

¹ Гегель, в посмертных сочинениях.

После царя одно духовенство могло бы иметь влияние на православную Россию. Оно одно представляет в правительственных сферах старую Русь; духовенство не бреет бороды и тем самым осталось на стороне народа. Народ с доверием слушает монахов. Но монахи и высшее духовенство, исключительно занятые жизнью загробной, нимало не заботятся об народе. Попы же утратили всякое влияние вследствие жадности, пьянства и близких сношений с полицией. И здесь народ уважает идею, но не личности.

Что до раскольников, то они ненавидят и лицо и идею, и попа и царя.

Кроме царя и духовенства, все элементы правительства и общества совершенно чужды, существенно враждебны народу. Крестьянин находится, в буквальном смысле слова, вне закона. Суд ему не заступник, и все его участие в существующем порядке дел ограничивается двойным налогом, тяготеющим на нем и который он вносит трудом и кровью. Отверженный всеми, он понял инстинктивно, что все управление устроено не в его пользу, а ему в ущерб, и что задача правительства и помещиков состоит в том, как бы вымучить из него побольше труда, побольше рекрут, побольше денег. Понявши это и одаренный сметливым и гибким умом, он обманывает их везде и во всем. Иначе и быть не может: если б он говорил правду, он тем самым признавал бы над собою их власть; если б он их не обкрадывал (заметьте, что со стороны крестьянина считают покражею утайку части произведений собственного труда), он тем самым признавал бы законность их требований, права помещиков и справедливость судей.

Надобно видеть русского крестьянина перед судом, чтобы вполне понять его положение; надобно видеть его убитое лицо, его пугливый, испытующий взор, чтобы понять, что это военнопленный перед военным советом, путник перед шайкою разбойников. С первого взгляда заметно, что жертва не имеет ни малейшего доверия к этим враждебным, безжалостным, ненасытным грабителям, которые допрашивают, терзают и обирают его. Он знает, что если у него есть деньги, то он будет прав, если нет — виноват.

Русский народ говорит своим старым языком; судьи и подьячие пишут новым бюрократическим языком, уродливым и едва понятным,— они наполняют целые in-folio грамматическими необразностями и скороговоркой отчитывают крестьянину эту чепуху. Понимай как знаешь и выпутывайся как умеешь. Крестьянин видит, к чему это клонится, и держит себя осторожно. Он не скажет лишнего слова, он скрывает свою тревогу и стоит молча, прикидываясь дураком.

Крестьянин, оправданный судом, плетется домой такой же печальный, как после приговора. В обоих случаях решение кажется ему делом произвола или случайности.

Таким образом, когда его призывают в свидетели, он упорно отзывается неведением, даже против самой неопровержимой очевидности. Приговор суда не марает человека в глазах русского народа. Ссылыные, каторжные слынут у него *несчастными*.

Жизнь русского народа до сих пор ограничивалась общиною; только в отношении к общине и ее членам признает он за собою права и обязанности. Вне общины все ему кажется основанным на насилии. Роковая сторона его характера состоит в том, что он покоряется этому насилию, а не в том, что он отрицает его по-своему и старается оградить себя хитростию. Ложь перед судьбою, поставленным незаконною властью, гораздо откровеннее, чем лицемерное уважение к присяжным, подтасованным купленным префектом. Народ уважает только те установления, в которых отразились пришедшие ему понятия о законе и праве.

Есть факт, несомненный для всякого, кто близко познакомится с русским народом. Крестьяне редко обманывают друг друга; между ними господствует почти неограниченное доверие, они не знают контрактов и письменных условий.

Вопросы о размежевании полос по необходимости бывают очень сложны при беспрестанных разделах земель по числу тягол; между тем дело обходится без жалоб и процессов. Помещики и правительство жадно ищут случая для вмешательства; но этот случай не представляется. Мелкие несогласия повергаются на суд старикам или миру, и их решение бесприкословно принимается всеми. Точно так же в артелях. Артели состояются часто из нескольких сотен работников,

соединяющихся на определенное время, например — на год. По прошествии года работники делят между собою заработки по трудам каждого и по общему соглашению. Полиция никогда не имеет удовольствия вмешиваться в их счета. Почти всегда артель отвечает за каждого из артельщиков.

Еще теснее становится связь между крестьянами одной общины, когда они не православные, а раскольники. От времени до времени правительство устраивает дикий набег на какую-нибудь раскольничью деревню. Крестьян сажают в тюрьму, ссылают, все это без всякого плана, без последовательности, без всякого повода и бужды, единственно для того, чтобы удовлетворить требованиям духовенства и дать занятие полиции. При этих-то охотах по раскольникам обнаруживается вновь характер русских крестьян — солидарность, связывающая их между собою. Тогда-то надобно видеть, как они успевают обманывать полицию, спасать своих братьев, скрывать священные книги и сосуды, как они претерпевают, не проговариваясь, самые ужасные муки. Пусть укажут мне хоть один случай, в котором бы раскольничья община была выдана крестьянином, хотя бы и православным?

Это свойство русского характера делает полицейские следствия чрезвычайно затруднительными. Нельзя этому не порадоваться от души. У русского крестьянина нет нравственности, кроме вытекающей инстинктивно, естественно из его коммунизма; эта нравственность глубоко народная; немногое, что известно ему из евангелия, поддерживает ее; явная несправедливость помещиков привязывает его еще более к его правам и к общинному устройству ¹.

¹ Крестьянская община, принадлежавшая кн. Козловскому, откупилась на волю. Землю разделили между крестьянами сообразно суммам, внесенным каждым из них в складчину для выкупа. Это распоряжение, повидимому, было самое естественное и справедливое. Однакож крестьяне нашли его столь неудобным и не согласным с их обычаями, что они решились распределить между собою всю сумму выкупа, как бы долг, лежащий на общине, и разделить земли по принятому обыкновению. Этот факт приводится г. Гакстаузенем. Автор сам посещал упомянутую деревню.

Г-н Тенгоборский говорит в книге, недавно вышедшей в Париже и посвященной императору Николаю, что эта система раздела земель

Община спасла русский народ от монгольского варварства и от императорской цивилизации, от выкрашенных по-европейски помещиков и от немецкой бюрократии. Общинная организация, хоть и сильно потрясенная, устояла против вмешательств власти; она благополучно дожила *до развития социализма в Европе*.

Это обстоятельство бесконечно важно для России.

Русское самодержавие вступает в новый фазис. Выросшее из антинациональной революции*, оно исполнило свое назначение; оно осуществило громадную империю, грозное войско, правительственную централизацию. Лишенное действительных корней, лишенное преданий, оно обречено на бездействие; правда, оно возложило было на себя новую задачу — внести в Россию западную цивилизацию, и оно до некоторой степени успевало в этом, пока еще играло роль просвещенного правительства.

кажется ему неблагоприятною для земледелия (как будто ее цель — успехи земледелия!), но, впрочем, прибавляет: «Трудно устранить эти неудобства, потому что эта система делений связана с устройством наших общин, *до которого коснуться было бы опасно*: оно построено на ее основной мысли об единстве общины и о праве каждого члена на часть общинной владения, соразмерную его силам, поэтому оно поддерживает общинный дух, этот надежный оплот общественного порядка. Оно в то же время самая лучшая защита против распространения пролетариата и коммунистических идей». (Понятно, что для народа, обладающего на деле владением сообща, коммунистические идеи не представляют никакой опасности.) «В высшей степени замечателен здравый смысл, с которым крестьяне устраняют, где это нужно, неудобства своей системы; легкость, с которою они соглашаются между собою в вознаграждении неровностей, лежащих в достоинствах почвы, и доверие, с которым каждый покоряется определениям старшин общины.— Можно было бы подумать, что беспрестанные дележи подают повод к беспрестанным спорам, а между тем вмешательство властей становится нужным лишь в очень редких случаях. Этот факт, *весьма странный сам по себе*, объясняется только тем, что эта система при всех своих неудобствах так срослась с нравами и понятиями народа, что эти неудобства переносятся безропотно».

«Насколько,— говорит тот же автор,— идея общины природна русскому народу и осуществляется во всех проявлениях его жизни, настолько противен его нравам корпорационный муниципальный дух, воплотившийся в западном мещанстве» (Т е н г о б о р с к и й, «О производительных силах России», т. I)*.

Эта роль теперь оставлена им.

Правительство, распавшееся с народом во имя цивилизации, не замедлило отречься от образования во имя самодержавия.

Оно отреклось от цивилизации, как скоро сквозь ее стремления стал проглядывать трехцветный призрак либерализма; оно попыталось вернуться к национальности, к народу. Это было невозможно. Народ и правительство не имели ничего общего между собою; первый отвык от последнего, а правительству чудился в глубине масс новый призрак, еще более страшный призрак — *красного* петуха. Конечно, либерализм был менее опасен, чем новая пугачевщина, но страх и отвращение от либеральных идей стали так сильны, что правительство не могло более примириться с цивилизацией.

С тех пор единственной целью царизма остался царизм. Он властвует, чтоб властвовать. Громадные силы употребляются на взаимное уничтожение, на сохранение искусственного покоя.

Но самодержавие для самодержавия напоследок становится невозможным; это слишком нелепо, слишком бесплодно.

Оно почувствовало это и стало искать занятия в Европе. Деятельность русской дипломатии неутомима; повсюду сыплются ноты, советы, угрозы, обещания, снуют агенты и шпионы. Император считает себя естественным покровителем немецких принцев; он вмешивается во все мелкие интриги мелких германских дворов; он решает все споры; то побранит одного, то наградит другого великой княжной. Но этого недостаточно для его деятельности. Он принимает на себя обязанность первого жандарма вселенной*, он опора всех реакций, всех гонений. Он играет роль представителя монархического начала в Европе, позволяет себе аристократические замашки, словно он Бурбон или Плантагенет, словно его царедворцы — Глостеры или Монморанси.

К сожалению, нет ничего общего между феодальным монархизмом с его определенным началом, с его прошлым, с его социальной и религиозной идеею, и наполеоновским деспотизмом петербургского царя, имеющим за себя лишь печальную историческую необходимость, преходящую пользу, не опирающимся ни на каком нравственном начале.

И Зимний дворец, как вершина горы под конец осени, покрывается все более и более снегом и льдом. Жизненные соки, искусственно поднятые до этих правительственных вершин, мало-помалу застывают; остается одна материальная сила и твердость скалы, еще выдерживающей напор революционных волн.

Николай, окруженный генералами, министрами, бюрократами, старается забыть свое одиночество, но становится час от часу мрачнее, печальнее, тревожнее. Он видит, что его не любят; он замечает мертвое молчание, царствующее вокруг него, по явственно доходящему гулу далекой бури, которая как будто к нему приближается. Царь хочет забыться. Он громко провозгласил, что его цель — увеличение императорской власти.

Это признание — не новость: вот уже двадцать лет, как он без устали, без отдыха трудится для этой единственной цели; для нее он не пожалел ни слез, ни крови своих подданных.

Все ему удалось; он раздавил польскую народность. В России он подавил либерализм.

Чего, в самом деле, еще хочется ему? отчего он так мрачен?

Император чувствует, что Польша еще не умерла. На место либерализма, который он гнал с ожесточением совершенно напрасным, потому что этот экзотический цветок не может укорениться на русской почве, встает другой вопрос, грозный, как громовая туча.

Народ начинает роптать под игом помещиков; беспрестанно вспыхивают местные восстания; вы сами приводите тому страшный пример*.

Партия движения, прогресса требует освобождения крестьян; она готова принести в жертву свои права. Царь колеблется и мешает; он хочет освобождения и препятствует ему.

Он понял, что освобождение крестьян сопряжено с освобождением земли; что освобождение земли, в свою очередь, — начало социальной революции, провозглашение сельского коммунизма. Обойти вопрос об освобождении невозможно — отодвинуть его решение до следующего царствования, конечно, легче, но это малодушно, и, в сущности, это только несколько часов, потерянных на скверной почтовой станции без лошадей...

Из всего этого вы видите, какое счастье для России, что сельская община не погибла, что личная собственность не раздробила собственности общинной; какое это счастье для русского народа, что он остался вне всех политических движений, вне европейской цивилизации, которая, без сомнения, подкопала бы общину и которая ныне сама дошла в социализме до самоотрицания.

Европа,— я это сказал в другом месте *,— не разрешила антиномии между личностью и государством, но она поставила себе задачей это разрешение. Россия также не нашла этого решения. Перед этим вопросом начинается наше равенство.

Европа, на первом шагу к социальной революции, встречается с этим народом, который представляет ей осуществление, полудикое, неустроенное,— но все-таки осуществление постоянного дележа земель между земледельцами. И заметьте, что этот великий пример дает нам не образованная Россия, но сам народ, его жизненный процесс. Мы, русские, прошедшие через западную цивилизацию, мы не больше, как средство, как закваска, как посредники между русским народом и революционной Европой. Человек будущего в России — *мужик*, точно так же, как во Франции работник.

Но если так, не имеет ли русский народ некоторое право на снисхождение с вашей стороны, милостивый государь?

Бедный крестьянин! На него обрушиваются все возможные несправедливости. Император преследует его рекрутскими наборами, помещик крадет у него труд, чиновник — последний рубль. Крестьянин молчит, терпит, но не отчаивается, у него остается община. Вырвут ли из нее член, община сдвигается еще теснее; кажется, эта участь достойна сожаления; а между тем она никого не трогает. Вместо того, чтобы заступаться за крестьянина, его обвиняют.

Вы не оставляете ему даже последнего убежища, где он еще чувствует себя человеком, где он любит и не боится; вы говорите: «Его община — не община, его семейство — не семейство, его жена — не жена: прежде чем ему, она принадлежит помещику; его дети — не его дети; кто знает, кто их отец?»

Так вы подвергаете этот несчастный народ не научному разбору, но презрению других народов, которые с доверием внимают вашим легендам.

Я считаю долгом сказать несколько слов по этому поводу.

Семейный быт у всех славян чрезвычайно сильно развит: это, может быть, единственный консервативный элемент их характера, предел их отрицанья.

Сельская семья неохотно дробится; нередко три, четыре поколения проживают под одним кровом, вокруг патриархально властвующего деда. Женщина, обыкновенно угнетенная, как это бывает везде в земледельческом сословии, пользуется уважением и почетом, когда она вдова старшего в роде.

Нередко вся семья управляется седою бабушкой... Можно ли же сказать, что семья в России не существует?

Перейдем к отношениям помещика к крепостному семейству.

Но для большей ясности отличим норму от злоупотреблений, права от преступлений.

*Jus primae noctis*¹ никогда не существовало в России.

Помещик не может законно требовать нарушения супружеской верности. Если б закон исполнялся в России, изнасилование крепостной женщины наказывалось бы точно так же, как если бы она была вольная, т. е. каторжною работою или ссылкой в Сибирь с лишением всех прав. Таков закон, обратимся к фактам.

Я не думаю отвергать, что при власти, данной правительством помещикам, им очень легко насиловать дочерей и жен своих крепостных. Притеснениями и наказаниями помещик всегда добьется того, что найдутся отцы и мужья, которые будут предоставлять ему дочерей и жен, точно так же, как тот достойный французский дворянин в «Записках Пёшо», который в XVIII столетии просил, как об особенной милости, о помещении своей дочери в *Parc aux cerfs*^{2*}.

Не удивительно также, что честные отцы и мужья не ходят суда на помещика благодаря прекрасному судебному

¹ Право первой ночи (лат.).— *Ред.*

² Олений парк (франц.).— *Ред.*

устройству в России; они большею частью находятся в положении того господина Тьерселен, у которого Берье украл, по поручению Людовика XV, одиннадцатилетнюю дочь. Все эти грязные гадости возможны: стоит только вспомнить грубые и развращенные нравы части русского дворянства, чтобы в этом убедиться. Но что касается до крестьян, то они далеко не равнодушно переносят разврат своих господ.

Позвольте мне привести этому доказательство.

Половина из помещиков, убиваемых своими крепостными (по статистическим данным, их число простирается от шестидесяти до семидесяти в год), погибает вследствие своих эротических подвигов. Процессы по таким поводам редки; крестьянин знает, что суды не уважат его жалоб; но у него есть топор; он им владеет мастерски и знает это тоже.

Ограничиваюсь этими намеками о крестьянах и прошу вас выслушать еще несколько слов о России образованной.

Вы смотрите так же не снисходительно на умственное движение России, как и на народный характер; одним почерком пера вы вычеркиваете все труды, совершенные до сих пор нашими скованными руками.

Одно из лиц Шекспира, не зная, чем унижить презренного противника, говорит ему: «Я сомневаюсь даже в твоём существовании!» Вы пошли далее, для вас несомненно, что русская литература не существует.

Привожу ваши собственные слова:

«Мы не станем придавать важности опытам тех немногих умных людей, которые вздумали упражняться в русском языке и обманывать Европу бледным призраком будто бы русской литературы. Если б не мое глубокое уважение к Мицкевичу и к его заблуждениям святого, я бы, право, обвинил его за снисхождение (можно даже сказать за милость), с которою он говорит об этой шутке».

Я напрасно доискиваюсь, милостивый государь, причин этого презрения, с которым вы встречаете первый болезненный крик народа, проснувшегося в тюрьме, этот стон, сдавленный рукою тюремщика.

Отчего не захотели вы прислушаться к потрясающим звукам нашей грустной поэзии, к нашим напевам, в которых

слышатся рыдания? Что скрыло от вашего взора наш судорожный смех, эту беспрестанную иронию, под которой скрывается глубоко измученное сердце, которая, в сущности, — лишь роковое признание нашего бессилия?

О как я хотел бы достойным образом перевести вам несколько стихотворений Пушкина и Лермонтова, несколько песен Кольцова! Вы бы тогда нам тотчас протянули дружескую руку, вы бы первый попросили нас забыть сказанное вами!

После крестьянского коммунизма ничего так глубоко не характеризует Россию, ничто не предвещает ей столь великой будущности, как ее литературное движение.

Между крестьянином и литературою подымается чудовище официальной России — «Россия-ложь, Россия-холера», как вы ее назвали.

Эта Россия начинается с императора и идет от жандарма до жандарма, от чиновника до чиновника, до последнего полицейского в самом отдаленном закоулке империи. Каждая ступень этой лестницы приобретает, как в дантовских *bolgi*¹, новую силу зла, новую степень разврата и жестокости. Это живая пирамида из преступлений, злоупотреблений, подкупов, полицейских, негодяев, немецких бездушных администраторов, вечно голодных; невеж-судей, вечно пьяных; аристократов, вечно подлых: все это связано сообществом грабительства и добычи и опирается на шестьсот тысяч органических машин с штыками.

Крестьянин никогда не марается об этот мир правительственного цинизма; он терпит его существование — в этом его единственная вина.

Стан, враждебный России официальной, состоит из горсти людей, на все готовых, протестующих против нее, борющихся с нею, обличающих, подкапывающих ее. Этих одиноких бойцов от времени до времени запирают в казематы, терзают, ссылают в Сибирь, но их место не долго остается пустым; новые борцы выступают вперед; это наше предание, наш майорат.

Страшные последствия человеческой речи в России по необходимости придают ей особенную силу. С любовью и

¹ ямах ада (итал.).— *Ред.*

благоговением прислушиваются к вольному слову, потому что у нас его произносят только те, у которых есть что сказать. Не вдруг решаешься передавать свои мысли печати, когда в конце каждой страницы мерещится жандарм, тройка, кибитка и в перспективе Тобольск или Иркутск.

В последней моей брошюре¹ я достаточно говорил об русской литературе; ограничусь здесь некоторыми общими замечаниями.

Грусть, скептицизм, ирония — вот три главные струны русской лиры.

Когда Пушкин начинает одно из своих лучших творений этими страшными словами:

Все говорят — нет правды на земле...

Но правды нет — и выше!

Мне это ясно, как простая гамма*...—

не сжимается ли у вас сердце, не угадываете ли вы, сквозь это видимое спокойствие, разбитое существование человека, уже привыкшего к страданию?

Лермонтов, в своем глубоком отвращении к окружающему его обществу, обращается на тридцатом году к своим современникам со своим страшным

Печально я гляжу на наше поколение:

Его грядущее иль пусто, иль темно*.

Я знаю только одного современного поэта, с такою же мощью затрогивающего мрачные струны души человеческой. Это также поэт, родившийся в рабстве и умерший прежде возрождения отечества. Это певец смерти, Леопарди, которому мир казался громадным союзом преступников, безжалостно преследующих горсть праведных безумцев.

Россия имеет только одного живописца, приобретшего общую известность,— Брюллова. Что же изображает его лучшее произведение, доставившее ему славу в Италии?*

Взгляните на это странное произведение.

На огромном полотне теснятся в беспорядке испуганные группы; они напрасно ищут спасения. Они погибнут от землетрясения, вулканического извержения, среди целой бури

¹ «Du développement des idées révolutionnaires en Russie».

катаклизмов. Их уничтожает дикая, бессмысленная, беспощадная сила, против которой всякое сопротивление невозможно. Это вдохновения, навеянные петербургскою атмосферою.

Русский роман обращается исключительно в области патологической анатомии; в нем постоянное указание на грызущее нас зло, постоянное, безжалостное, самобытное. Здесь не услышите голоса с неба, возвещающего Фаусту прощение юной грешнице*, — здесь возвышают голос только сомнение и проклятие. А между тем, если для России есть спасение, она будет спасена именно этим глубоким сознанием нашего положения, правдивостию, с которою она обнаруживает это положение перед всеми.

Тот, кто смело признается в своих недостатках, чувствует, что в нем есть нечто сохранившееся среди отступлений и падений; он знает, что может искупить свое прошлое и не только поднять голову, но сделаться из «Сарданапала-гуляки — Сарданапалом-героем»*.

Русский народ не читает. Вы знаете, что также Вольтера и Данте читали не поселяне, а дворяне и часть среднего сословия. В России образованная часть среднего сословия примыкает к дворянству, которое состоит из всего того, что перестало быть народом. Существует даже дворянский пролетариат, сливающийся с народом, и пролетариат вольноотпущенный, поднимающийся к дворянству. Эта флуктуация, это беспрестанное обновление придает русскому дворянству характер, которого вы не найдете в привилегированных классах отсталой Европы. Одним словом, вся история России со времен Петра I есть только история дворянства и влияний просвещения на него. Прибавлю, что русское дворянство числом равняется избирателям во Франции по закону 31 мая*.

В продолжение XVIII века новорусская литература выработывала тот звучный, богатый язык, которым мы обладаем теперь, — язык гибкий и могучий, способный выражать и самые отвлеченные идеи германской метафизики и легкую, сверкающую игру французского остроумия. Эта литература, возникшая по гениальному мановению Петра I, имела, это правда, характер правительственный, но тогда знамя правительства был прогресс, почти революция.

До 1789 года императорский трон самодовольно драпировался в величественные складки просвещения и философии. Екатерина II заслуживала, чтобы ее обманывали картонными деревьями и дворцами из раскрашенных досок... Никто, как она, не умел ослеплять зрителей величественной обстановкой. В Эрмитаже только и слышно было, что о Вольтере, о Монтескье, о Беккарии. Вам известен, милостивый государь, оборот медали.

Однакож среди триумфального хора придворных песнопений уже звучала одна странная, неожиданная нота. Это был звук той скептической, грозно насмешливой струны, перед которым должны были скоро умолкнуть все прочие, искусственные напевы.

Настоящий характер русской мысли, поэтической и спекулятивной, развивается в полной силе по восшествии на престол Николая. Отличительная черта этого направления — трагическое освобождение совести, безжалостное отрицание, горькая ирония, мучительное углубление в самого себя. Иногда все это разражается безумным смехом, но в этом смехе нет ничего веселого.

Брошенный в гнетущую среду, вооруженный ясным взглядом и неподкупной логикой, русский быстро освобождается от веры и от нравов своих отцов.

Мыслящий русский — самый независимый человек в свете. Что может его остановить? Уважение к прошлому?.. Но что служит исходной точкой новой истории России, если не отрицание народности и предания?

Или, может быть, предание петербургского периода? Это предание не обязывает нас ни к чему; этот «пятый акт кровавой драмы, происходящий в публичном доме»¹, напротив, развязывает нас окончательно.

С другой стороны, прошлое западных народов служит нам научением, и только; мы нисколько не считаем себя душеприказчиками их исторических завещаний.

Мы разделяем ваши сомнения, — но ваша вера не согревает нас. Мы разделяем вашу ненависть, но не понимаем вашей

¹ По прекрасному выражению одного из сотрудников журнала «Il Progresso» в номере от 1 августа 1851 года, в статье о России.

привязанности к завещанному предками; мы слишком угнетены, слишком несчастны, чтобы довольствоваться полусвободой. Вас связывают скрупулы¹, вас удерживают задние мысли. У нас нет ни задних мыслей, ни скрупулов; у нас только недостает силы...

Вот откуда в нас эта ирония, эта тоска, которая нас точит, доводит нас до бешенства, толкает нас вперед, пока добьемся мы Сибири, истязания, ссылки, преждевременной смерти. Мы жертвуем собою без всякой надежды; от желчи; от скуки... В нашей жизни в самом деле есть что-то безумное — но нет ничего пошлого, ничего косного, ничего мещанского.

Не обвиняйте нас в безнравственности, потому что мы не уважаем того, что вы уважаете. Можно ли упрекать найденыша за то, что он не уважает своих родителей? Мы независимы, потому что начинаем жизнь сызнова. У нас нет ничего законного, кроме нашего организма, нашей народности; это наша сущность, наша плоть и кровь, но отнюдь не связывающий авторитет. Мы независимы, потому что ничего не имеем. Нам почти нечего любить. Все наши воспоминания исполнены горечи и злобы. Образование, науку подали нам на конце кнута.

Какое же нам дело до ваших заветных обязанностей, нам, младшим братьям, лишенным наследства? И можем ли мы по совести довольствоваться вашей изношенной нравственностью, не христианскою и не человеческою, существующею только в риторических упражнениях и в прокурорских докладах! Какое уважение может внушать нам ваша римско-варварская законность, это глухое, неуклюжее здание без света и воздуха, подновленное в средние века, подбеленное вольноотпущенным мещанством? Согласен, что дневной разбой в русских судах еще хуже, но из этого не следует, что у вас есть справедливость в законах и судах.

Различие между вашими законами и нашими указами заключается только в заглавной формуле. Указы начинаются подавляющей истиною: «Царь соизволил повелеть»; ваши законы начинаются возмутительною ложью — ироническим злоупотреблением имени французского народа и словами «свобода,

¹ сомнения, от scrupule (франц.).— *Ред.*

братство и равенство». Николаевский свод рассчитан против подданных и в пользу самодержавия. Наполеоновский свод имеет решительно тот же характер. На нас лежит слишком много цепей, чтобы мы добровольно надели на себя еще новых. В этом отношении мы стоим совершенно наряду с нашими крестьянами. Мы покоряемся грубой силе. Мы рабы, потому что не имеем возможности освободиться; но мы не принимаем ничего от наших врагов.

Россия никогда не будет протестантскою.

Россия никогда не будет *juste-milieu*¹.

Россия никогда не сделает революции с целью отделаться от царя Николая и заменить его царями-представителями, царями-судьями, царями-полицейскими.

Мы, может быть, требуем слишком много и ничего не достигнем. Может быть, так, но мы все-таки не отчаиваемся; прежде 1848 года России не должно, невозможно было вступать в революционное поприще, ей следовало доучиться, и теперь она доучилась. Сам царь это замечает и свирепствует против университетов, против идей, против науки*; он старается отрезать Россию от Европы, убить просвещение. Он делает свое дело.

Успеет ли он в нем?

Я уже сказал это прежде. Не следует слепо верить в будущее; каждый зародыш имеет право на развитие, но не каждый развивается. Будущее России зависит не от нее одной. Оно связано с будущим Европы. Кто может предсказать судьбу славянского мира в случае, если реакция и абсолютизм окончательно победят революцию в Европе?

Быть может, он погибнет?

Но в таком случае погибнет и Европа...

И история перенесется в Америку...

Написавши предыдущее, я получил последние два фельетона вашей легенды. Прочитавши их, первым моим движением было бросить в огонь написанное мною. Ваше теплое благо-

¹ золотой серединой (франц.).— *Ред.*

родное сердце не дождалось, чтобы кто-нибудь другой поднял голос в пользу непризнанного русского народа. Ваша любящая душа взяла верх над принятою вами ролей *неумолимого* судьи, мстителя за измученный польский народ. Вы впали в противоречие, но такие противоречия благородны.

Перечитывая мое письмо, я однако подумал, что вы можете найти в нем новые взгляды на Россию и на славянский мир; и я решился послать его вам. Я вполне надеюсь, что вы простите те места, где я увлекся своею скифскою горячностью. Кровь варваров недаром течет в моих жилах. Мне так хотелось изменить ваше мнение о русском народе; мне было так грустно, так тяжело видеть, что вы против нас, что не мог скрыть своей горести, своего волнения — и дал волю перу. Но теперь я вижу, что вы в нас не отчаиваетесь, что под грубым армяком русского крестьянина вы узнали человека, я это вижу и, в свою очередь, признаюсь вам, что вполне понимаю то впечатление, которое должно производить одно имя России на всякого свободного человека. Мы часто сами проклинаем наше несчастное отечество. Вы это знаете, вы сами говорите, что все, что вы сказали о нравственном ничтожестве России,— слабо в сравнении с тем, что говорят сами русские.

Но и для нас проходит время надгробных речей по России, и мы говорим с вами: «В этой мысли таится искра жизни». Вы угадали ее, эту искру, силою вашей любви; но мы, мы ее видим, мы ее чувствуем. Эту искру не потушат ни потоки крови, ни сибирские льды, ни духота рудников и тюрем. Пусть разгорается она под золою! Холодное, мертвящее дуновение, которым веет от Европы, может ее погасить.

Для нас час действия еще не настал; Франция еще по справедливости гордится своим передовым положением. Ей до 1852 года принадлежит трудное право. Европа, без сомнения, прежде нас достигнет гроба или новой жизни. День действия, может быть, еще далеко для нас; день сознания, мысли, слова уже пришел. Довольно жили мы во сне и молчании; пора нам рассказывать, что нам снилось, до чего мы додумались.

И в самом деле, кто виноват в том, что надобно было дожить до 1847 года, чтобы «немец (Гакстгаузен) *открыл*, как вы

выражаетесь, народную Россию, столь же неизвестную до него, как Америка до Колумба)?

Виноваты, конечно, мы — мы, бедные, немые, с нашим малодушием, с нашею боязливою речью, с нашим запуганным воображением. Мы даже за границу боимся признаваться в ненависти, с которою мы смотрим на наши оковы. Каторжники от рождения, обреченные влачить до смерти ядро, прикованное к нашим ногам, мы обижаемся, когда об нас говорят как о добровольных рабах, как о мерзлых неграх, а между тем мы не протестуем открыто.

Следует ли смиренно покориться этим нареканиям, или решиться остановить их, возвысив голос для свободной русской речи? Лучше погибнуть подозреваемыми в человеческом достоинстве, чем жить с позорным знаком рабства на лбу, чем слушать, как нас обвиняют в добровольном порабощении.

К несчастью, в России свободная речь удивляет, пугает. Я попытался приподнять только край тяжелой завесы, скрывающей нас от Европы, я указал только на теоретические стремления, на отдаленные надежды, на органические элементы будущего развития; а между тем моя книга, о которой вы выразились так лестно, произвела в России неблагоприятное впечатление. Дружеские голоса, уважаемые мною, порицают ее*. В ней видят обвинение на Россию! Обвинение!.. в чем же? В наших страданиях, в наших бедствиях, в нашем желании вырваться из этого ненавистного состояния... Бедные, дорогие друзья, простите мне это преступление; я снова впадаю в него.

Тяжко, ужасно ярмо долгого рабства, без борьбы, без близкой надежды! Оно напоследок подавляет самое благородное, самое сильное сердце. Где герой, которого наконец не сломила бы усталость, который не предпочел бы на старости лет покой вечной тревоге бесплодных усилий?

Нет, я не умолкну! Мое слово отомстит за эти несчастные существования, разбитые русским самовластьем, доводящим людей до нравственного уничтожения, до духовной смерти.

Мы обязаны говорить; без этого никто не узнает, сколько прекрасного и высокого эти страдальцы навсегда замыкают в груди своей, и оно гибнет с ними в снегах Сибири, где даже

на их могиле не начертится их *преступное* имя, которое их друзья будут хранить в сердце своем, не смея произносить его.

Едва мы открыли рот, едва пролепетали два-три слова о наших желаниях, о наших надеждах, и уже хотят его зажать, хотят заглушить в колыбели наше свободное слово! Это невозможно.

Для мысли настает время зрелости, в которое ее не могут более сковать ни цензурные меры, ни осторожность. Тут пропаганда делается страстью; можно ли довольствоваться шептанием на ухо, когда сон так глубок, что его едва ли рассеешь набатом?

От восстания стрельцов до заговора 14 декабря в России не было серьезного политического движения. Причина тому понятна: в народе не было ясно определившихся стремлений к независимости. Во многом он соглашался с правительством, во многом правительство опережало народ. Одни крестьяне, не причастные к выгодам императорским, более чем когда-нибудь угнетенные, попытались восстать. Россия, от Урала до Пензы и Казани, на три месяца подпала власти Пугачева. Императорское войско было отражено, разбито казаками, и генерал Бибииков, посланный из Петербурга, чтобы принять команду войска, писал, если я не ошибаюсь, из Нижнего: «Дела идут очень плохо; более всего надобно бояться не вооруженных полчищ бунтовщиков, а духа народного, который опасен, очень опасен» *.

После неслыханных усилий восстание наконец было подавлено. Народ впал в оцепенение, умолк и покорился...

Между тем дворянство развивалось, образование начинало оплодотворять умы, и, как живое доказательство этой политической зрелости нравственного развития, необходимо выражающейся в деятельности, явились эти дивные личности, эти герои, как вы справедливо называете их, которые «одни, в самой пасти дракона отважились на смелый удар 14 декабря».

Их поражение, террор нынешнего царствования подавили всякую мысль об успехе, всякую преждевременную попытку. Возникли другие вопросы; никто не хотел более рисковать жизнью в надежде на конституцию; было слишком ясно, что хартия, завоеванная в Петербурге, разбилась бы о вероломство царя: участь польской конституции была перед глазами *.

В продолжение десяти лет умственная деятельность не могла обнаружиться ни одним словом, и томительная тоска дошла до того, что «отдавали жизнь за счастье быть свободным одно мгновенье» и высказать вслух хоть часть своей мысли.

Иные отказались от своих богатств с тою ветреною беззаботностью, которая встречается лишь у нас да у поляков, и отправились на чужбину искать себе рассеяния; другие, не способные переносить духоту петербургского воздуха, закопали себя в деревнях. Молодежь вдалась кто в панславизм, кто в немецкую философию, кто в историю или в политическую экономию; одним словом, никто из тех русских, которые были призваны к умственной деятельности, не мог, не захотел покориться застою.

История Петрашевского, приговоренного к вечной каторге, и его друзей, сосланных в 1849 году за то, что они в двух шагах от Зимнего дворца образовали несколько политических обществ, не доказывает ли достаточно, по безумной неосторожности, по очевидной невозможности успеха, что время размышлений прошло, что волнения в душе не сдержишь, что верная гибель стала казаться легче, чем немая страдательная покорность петербургскому порядку?

Очень распространенная в России сказка гласит, что царь, подозревая жену в неверности, запер ее с сыном в бочку, потом велел засмолить бочку и бросить в море.

Много лет плавала бочка по морю.

Между тем царевич рос не по дням, а по часам и уже стал упираться ногами и головой в донья бочки. С каждым днем становилось ему теснее да теснее. Однажды сказал он матери:

— Государыня-матушка, позволь протянуться вволюшку.

— Светик мой царевич,— отвечала мать,— не протягивайся. Бочка лопнет, и ты утонешь в соленой воде.

Царевич смолк и, подумавши, сказал:

— Протянусь, матушка; лучше раз протянуться вволюшку да умереть.

В этой сказке, милостивый государь, вся наша история.

Горе России, если в ней переведутся смелые люди, рискующие всем, чтобы хоть раз протянуться вволюшку.

Но этого бояться нечего...

Невольно приходит мне при этих словах на мысль М. Бакунин. Бакунин дал Европе образчик вольного русского человека.

Я был глубоко тронут прекрасными словами, с которыми вы обращаетесь к нему. К несчастью, эти слова до него не дойдут.

Международное преступление совершилось, Саксония выдала свою жертву Австрии, Австрия — Николаю. Он в Шлигсбург^{*}, в этой крепости зловещей памяти, где некогда держался взаперти, как дикий зверь, Иван Антонович, влук царя Алексея, убитый Екатериною II, этою женщиною, которая, еще покрытая кровью мужа, приказала сперва заколоть узника, а потом казнить несчастного офицера, исполнившего это приказание^{*}.

В сыром каземате, у ледяных вод Ладожского озера, нет места ни для мечтаний, ни для надежды!

Пусть же он спокойно заснет последним сном, мученик, преданный двумя правительствами, у которых на пальцах осталась его кровь...

Слава имени его и мщение!.. Но где же мститель?.. И мы также погибнем на полпути, как он; но тогда вашим строгим и величавым голосом скажите еще раз нашим детям, что за ними остается долг...

Останавливаюсь на воспоминании об Бакунине и жму вам крепко руку, и за него и за себя.

Ницца, 22 сентября 1851.



MICHEL BAKOUNINE

Monsieur,

Vous avez désiré connaître quelques détails biographiques sur Bakounine. Je suis profondément sensible à l'honneur que vous me faites en vous adressant à moi et en me donnant l'occasion de parler de cet homme héroïque avec lequel j'ai été très lié.

Puissent ces notes, écrites à la hâte, vous servir à lui faire une couronne de martyr; il est digne, Monsieur, d'en avoir une, tressée par vos mains.

Vous avez aussi exprimé le désir d'avoir son portrait; avec le temps je parviendrai peut-être à faire venir celui qui a été fait en Allemagne en 1843 et que j'ai vu en Russie. Il est assez ressemblant. En attendant, pour vous donner une idée des traits de Bakounine, je vous recommande les vieux portraits de Spinoza, qu'on trouve dans quelques éditions allemandes de ses écrits; il y a beaucoup de ressemblance entre ces deux têtes.

Michel Bakounine est maintenant âgé de 37 à 38 ans.

Il est né d'une vieille famille aristocratique et dans une position également éloignée d'une grande richesse et d'une indigence gênante. C'est le milieu dans lequel il y a le plus de lumière et de mouvement en Russie. Pour vous donner, Monsieur, une idée de ce qui s'agite et fermente au fond de ces familles, si tranquilles à la surface, il me suffira d'énumérer le sort des oncles de Bakounine, des Mouravioff, auxquels il ressemblait beaucoup par sa haute taille un peu voûtée, par ses yeux bleu-clair, par son front large et carré, et même par sa bouche assez grande.

Une seule génération de la famille des Mouravioff donna trois individus magnifiques à l'insurrection du 14 décembre (deux étaient parmi les membres les plus influents; l'un fut pendu par Nicolas, l'autre périt en Sibérie), un bourreau aux Polonais, un procureur général au Saint-Synode et, enfin, une épouse à l'un des ministres de S. M.

On peut se figurer l'harmonie et l'unité qui règnent dans des familles composées d'éléments aussi hétérogènes.

Michel Mouravioff, le gouverneur militaire de Vilna, aimait à répéter: «Je n'appartiens pas aux Mouravioff que l'on pend, mais à ceux qui font pendre».

Bakounine a passé son enfance dans la maison paternelle, à Tver, et près de cette ville dans les possessions seigneuriales de son père. Celui-ci qui passait pour un homme d'esprit et même pour un vieux conspirateur du temps d'Alexandre, ne l'aimait pas trop et se débarrassa de lui, dès qu'il l'a pu. Il le plaça dans une école d'artillerie à Pétersbourg.

Les écoles militaires en Russie sont atroces, c'est là que l'on forme, sous les yeux mêmes de l'empereur, les officiers pour son armée. C'est là qu'on «brise l'âme» aux enfants et qu'on les dresse à l'obéissance passive. L'esprit vigoureux et le corps robuste de Bakounine passèrent heureusement à travers cette rude épreuve. Il finit ses études et fut admis au service, comme officier d'artillerie. Son père voulant l'éloigner, fit, par l'intermédiaire des généraux avec lesquels il était lié, passer son fils de Pétersbourg dans un parc cantonné dans le triste pays de la Russie Blanche.

Le jeune homme dépérissait dans cette existence ennuyeuse; il devint triste, mélancolique, au point que ses supérieurs commençaient à avoir des craintes sérieuses sur l'état de sa santé, et grâce à cela, on ne s'opposa pas, lorsqu'une année plus tard il donna sa démission. Libre du service, contre le désir de son père, sans liaisons, sans appui, sans argent, il vint à Moscou. C'était en 1836. Il était comme perdu dans cette ville qui lui était inconnue; il cherchait à donner des leçons de mathématiques, seule science qu'il connaissait un peu, et n'en trouvait pas. Heureusement, quelque temps après, on le présenta à une dame que toute la jeunesse littéraire d'alors aimait et estimait

beaucoup, à M^{me} C. Lévachoff (on peut bien nommer cette sainte femme; il y a plus de dix ans qu'elle n'existe plus). C'était une de ces existences pures, dévouées, pleines de sympathies élevées et de chaleur d'âme, qui font rayonner autour d'elles l'amour et l'amitié, qui réchauffent et consolent tout ce qui s'approche d'elles. Dans les salons de M^{me} Lévachoff on rencontrait les hommes les plus éminents de la Russie, Pouchkine, Michel Orloff (non le ministre de la police, mais son frère, le conspirateur), enfin, Tchaadaïeff, son ami le plus intime et qui lui a adressé ses célèbres lettres sur la Russie.

M^{me} Lévachoff devina par cette intuition sagace, particulière aux femmes douées d'un grand cœur, la forte trempe du caractère et les facultés extraordinaires de l'ex-artilleur. Elle l'introduisit dans le cercle de ses amis. C'est alors qu'il rencontra Stankévitch et Bélinnski, avec lesquels il se lia intimement.

Stankévitch¹ le poussa à l'étude de la philosophie. La rapidité avec laquelle Bakounine, qui ne connaissait alors que très peu la langue allemande, s'assimilait les idées de Kant et de Hegel et se rendait maître et de la méthode dialectique, et du contenu spéculatif de leurs écrits, a été étonnante. Deux années après son arrivée à Moscou, ses amis étaient tellement devancés par lui, qu'ils s'adressaient ordinairement à lui, lorsqu'ils trouvaient quelques difficultés. Bakounine avait un don magnifique pour développer les thèses les plus abstraites, avec une lucidité qui les mettait à la portée de chacun et sans rien perdre de leur profondeur idéaliste. C'est précisément le rôle que je prétends être celui qui est dévolu au génie slave par rapport à la philosophie; nous avons de grandes sympathies pour la spéculation allemande, mais nous aspirons encore plus vers la clarté française.

Bakounine pouvait parler des heures entières, disputer depuis le soir jusqu'au matin sans se fatiguer, sans perdre ni le fil dialectique de l'entretien, ni l'ardeur de la persuasion. Et il était toujours prêt à commenter, éclaircir, répéter, sans le moindre dogmatisme. Cet homme était né missionnaire, propagandiste, prêtre. L'indépendance, l'autonomie de la raison,

¹ J'ai parlé de ce jeune homme remarquable, mort en Italie, dans ma brochure: *Sur les idées révolutionnaires en Russie*, pages 130—31.

telle était sa bannière alors, et, pour émanciper la pensée, il faisait la guerre à la religion, la guerre à toutes les autorités. Et comme chez lui l'ardeur de la propagande s'alliait à un très grand courage personnel, on pouvait dès lors prévoir que, dans une époque telle que la nôtre, il deviendrait un révolutionnaire fougueux, ardent, héroïque. Toute son existence n'était qu'une œuvre de propagande. Moine de l'église militante de la révolution, il allait par le monde prêchant la négation du christianisme, l'approche du dernier jugement de ce monde féodal et bourgeois, prêchant le socialisme à tous et la réconciliation aux Russes et aux Polonais. Il n'avait pas d'autre vocation dans sa vie, ni d'autre intérêt; il était complètement indifférent aux conditions extérieures de son existence.

Quittant sa patrie, Bakounine ne s'est jamais soucié de ce qu'il abandonnait son héritage. Il n'a jamais pensé comment il ferait pour dîner le lendemain. Avait-il un peu d'argent — il le dépensait, sans compter, follement; il le donnait à d'autres. N'en avait-il pas? Cela n'abattait pas son courage, il en riait avec ses amis, il savait réduire sa vie à presque rien, il se refusait tout, et non seulement il ne s'en plaignait pas beaucoup, mais en effet il souffrait moins que les autres, il acceptait le manque d'argent, comme une maladie.

Il était jeune, beau, il aimait faire des prosélytes parmi les femmes, beaucoup étaient enthousiasmées de lui, et pourtant aucune femme n'a joué un grand rôle dans la vie de cet ascète révolutionnaire; son amour, sa passion étaient ailleurs.

J'ai fait la connaissance de Bakounine en 1839. Je revenais alors à Moscou d'un premier exil et commençais à travailler dans des écrits périodiques, dirigés par Bélinnski, ami intime de Bakounine. Nous passâmes ensemble une année. Bakounine me poussait de plus en plus dans l'étude de Hégel, je tâchais d'importer plus d'éléments révolutionnaires dans sa science austère.

L'automne de 1840 Bakounine quitta la Russie; il se rendit à Berlin pour terminer ses études. Seul de ses amis, j'allais le reconduire jusqu'à Cronstadt. A peine le bateau à vapeur fut-il sorti de la Néva, qu'un de ces ouragans baltiques, accompagnés de torrents d'une pluie froide, se déchaîna contre nous.

Force fut au capitaine de retourner. Ce retour fit une impression extrêmement pénible sur nous deux. Bakounine regardait tristement comment le rivage de Pétersbourg, qu'il pensait avoir quitté pour des années, s'approchait de nouveau avec ses quais parsemés de sinistres figures de soldats, de douaniers, d'officiers de police et de mouchards, grelottant sous leurs parapluies usés.

Était-ce un signe, un avis providentiel?.. Une circonstance semblable retint Cromwell, lorsqu'il voulait s'embarquer pour l'Amérique. Mais Cromwell quittait l'Old England et il était au fond enchanté d'avoir trouvé un prétexte pour y rester. Bakounine quittait la nouvelle cité des tzars. Ah! Monsieur, il faut voir l'enthousiasme sans bornes, la joie, les larmes aux yeux, chaque fois qu'un Russe passe la frontière de sa patrie et pense qu'il se trouve maintenant hors du pouvoir de son tzar!

Je montrai à Bakounine l'aspect lugubre de Pétersbourg et je lui citai ces vers magnifiques de Pouchkine, où il jette les mots comme des pierres, sans les lier entre eux, en parlant de Pétersbourg: «Cité splendide, cité pauvre, air de contrainte, aspect régulier, la voûte des cieux grisâtre et verte... Ennui, bise et granit». Bakounine ne voulut pas descendre sur le rivage, il préféra attendre dans la cabine du bateau l'heure du départ. Je le quittai et me rappelle encore sa haute et grande figure, enveloppée dans un manteau noir et battue par une pluie inexorable, comme il se tenait sur le devant du bateau et me saluait pour la dernière fois avec son chapeau, lorsque je m'enfonçais dans une rue de traverse...

Bakounine étonna d'abord par sa fougue, par ses talents et par la hardiesse des conséquences qu'il osait accepter, les professeurs de Berlin; mais bientôt il s'ennuya et rompit avec le quiétisme de la science allemande. Bakounine ne voyait d'autre moyen de résoudre l'antinomie entre la pensée et le fait, que la lutte, et il devint de plus en plus révolutionnaire. Il fut au nombre des jeunes littérateurs qui protestèrent dans les *Annales de Halle*, dirigées par Arnold Rüge, contre la manière stérile, aristocratique et inhumaine des professeurs allemands de comprendre la science, contre leur fuite dans les sphères de *l'absolu*, contre leur abstention sans cœur qui ne voulait par-

ticiper en rien aux peines et aux fatigues de l'homme contemporain.

Les articles de Bakounine, écrits avec beaucoup de verve et de hardiesse, étaient signés *Jules Elysard*. Au reste il écrivait très peu et travaillait difficilement quand il fallait recourir à la plume.

En 1843 Bakounine, poursuivi par les réactionnaires suisses, fut dénoncé par l'un d'eux, Blüntchli, et reçut aussitôt la sommation de rentrer en Russie. Blüntchli, journaliste et membre du gouvernement à Zurich, lors de l'affaire du communiste Weitling, compromit une quantité de personnes. Ayant entre ses mains les dossiers de Weitling et de ses amis, il fit une brochure, où il rendit public tout ce qu'il devait garder secret, comme magistrat. Il n'y avait aucune lettre adressée à Bakounine ou adressée par lui à Weitling, mais dans je ne sais quel billet Weitling parlait de Bakounine, socialiste russe. Cela a suffi à Blüntchli. Après cette dénonciation il était impossible de rentrer; Bakounine refusa par conséquent d'obtempérer à l'ordre impérial. Alors le tzar le fit juger par son Sénat; on le condamna à la perte de tous ses titres et à la déportation perpétuelle *dès qu'il rentrerait* «pour avoir désobéi aux ordres de S. M. et pour avoir tenu une conduite *inconvenante* à un officier russe». Bakounine remercia l'empereur par une lettre qu'il fit insérer dans les journaux de Paris, où il vint se fixer, de lui avoir retiré ses titres de noblesse.

Exilé une seconde fois après le départ de Bakounine, je n'ai trouvé les moyens et la possibilité de quitter la Russie qu'au commencement de l'année 1847, et c'est alors que je l'ai revu à Paris. Il menait une vie retirée, ne voyait que quelques amis russes et polonais; il fréquentait Proudhon et allait parfois chez M^{me} George Sand. Il était fatigué, plus triste qu'en Russie, mais il était bien loin du désespoir; le temps était lourd en 1847.

Expulsé de Paris après son discours à l'anniversaire de la révolution polonaise en 1847, il alla à Bruxelles. Le 24 février lui ouvrit les portes de la France, d'une grande carrière et de la prison éternelle. Bakounine rajeunit et se sentit pour la première fois dans la possibilité de développer toutes ses forces et toute son activité énergique.

Il quitta Paris au mois de mars 1848 pour porter ses conseils, sa parole aux Slaves autrichiens. Chemin faisant, il rencontra, dans la Forêt Noire, une commune de paysans en pleine insurrection, allant prendre le château. Bakounine se souvient de son état d'artilleur, leur enseigne les mouvements et les dispositions nécessaires pour prendre le château, leur donne des instructions et remonte dans la voiture pour continuer sa route.

Lorsque Bakounine vint à Prague, il y trouva le congrès slave déjà réuni. Présenté par un député de la Galicie, il fut invité à prendre part aux travaux de ce premier concile d'une nationalité qui se réveillait enfin, après des siècles de léthargie. On y parlait toutes les langues slaves, il ne manquait qu'une seule, la langue russe. Personne au monde ne pouvait mieux représenter l'idée révolutionnaire de la petite minorité de sa patrie que Bakounine, lui Russe, ami des Polonais, armé de tout ce que la science allemande pouvait donner, et socialiste, comme les hommes les plus avancés de la France. Bakounine, dès son apparition, acquit une influence immense et très populaire. Son extérieur noble et tout à fait slave, son énergie, son caractère ouvert, sa parole claire et profonde, rallièrent autour de lui les hommes effectivement révolutionnaires de la Bohême et les Slaves autrichiens.

Vous connaissez, Monsieur, l'histoire de la révolution de Prague. C'est l'histoire typique de toutes les révolutions, écloses à la suite du 24 février. Victoires faciles au commencement, les vainqueurs se sentant profondément indignés d'être vainqueurs, une foi aveugle aux concessions hypocrites du pouvoir, discussions oiseuses et formalités, perte de temps, prise d'armes inopportune et défaite complète.

Windichgraetz était enchanté des barricades à Prague, tout comme Marrast et Cavaignac l'ont été le 22 juin 1848 à Paris. Il bombarda la ville pendant six jours. Dès le commencement du combat Bakounine descendit dans la rue, mais à la fin il n'y avait rien à faire. Windichgraetz devait écraser par les canons et les masses. La population montrait des sympathies autrichiennes. Bakounine abandonna la ville, lorsque la défaite était consommée et alla attendre de meilleurs jours à Dessau.

Jamais dans aucun pays on n'a vu un spectacle plus ignoble, plus lâche, que celui que donnaient au peuple allemand leurs gouvernants en 1849. Louis-Napoléon, Pie IX sont des héros de probité, de franchise et de loyauté à côté de ces misérables Habsbourg et Hohenzollern avec leurs collègues de Saxe, Wurtemberg, Hesse, Bade, etc. Le spectacle de ces trahisons, de ces parjures, de petites cruautés à la fois sanguinaires et mesquines, *qui indignèrent Paskévitch en Hongrie*, rendit furieux les derniers hommes libres en Allemagne, qui n'avaient pas fléchi devant la réaction; on était plus qu'indigné: le cœur se remplissait d'un désir insurmontable de vengeance et de représailles. Les monstruosité commises par les Prussiens dans le duché de Bade, par exemple, étaient telles, que j'ai entendu de braves bourgeois allemands, qui, leur vie entière, n'ont jamais osé penser à contester les droits des rois et des grands, me dire, pâles et tremblants de rage: «Ah! si un jour nous pouvions étrangler de nos mains un officier prussien!» Le parti révolutionnaire, sous cette influence nerveuse et fébrile, avec l'exaltation du désespoir et de l'offense, tenta un suprême effort à Dresde.

Bakounine était là, triste, irrité; il n'en pouvait plus, comme le montrait une lettre qu'il adressa à un de ses amis de Köthen avant la révolution de Dresde. Dès que le mouvement se prononça à Dresde, il apparut sur les barricades, on l'y connaissait et on l'y aimait beaucoup.

Un gouvernement provisoire fut constitué. Il vint lui offrir ses services. Plus énergique que ses amis, sans être investi d'un commandement formel, il devint le chef militaire de la ville assiégée. C'est là qu'il manifesta non seulement un courage, mais aussi une présence d'esprit héroïques, imperturbables.

Lorsqu'il apprit que les soldats du roi n'étaient pas bien décidés à massacrer leurs frères, qu'ils avaient des scrupules, qu'ils ménageaient même les édifices, Bakounine proposa de mettre les chefs-d'œuvre de la galerie de Dresde sur les murs et sur les barricades. Cela aurait effectivement arrêté les assiégeants. «Et s'ils tirent?»—répliquèrent les membres de la municipalité. «Tant mieux, laissez-leur l'infamie de cette barbarie». La municipalité esthétique ne le voulut pas. C'est ainsi

qu'une série de mesures révolutionnaires et terroristes, proposées par Bakounine, fut rejetée.

Quand il n'y eut plus rien à faire, Bakounine proposa d'incendier les maisons des aristocrates et de faire sauter en l'air l'Hôtel de Ville avec tous les membres du gouvernement, y compris lui-même. En disant cela, il tenait en main un pistolet armé.

Vous connaissez le reste, Monsieur. Arrêté quelques jours après la prise de Dresde, Bakounine fut jugé par une cour militaire et condamné à mort avec ses deux braves collègues, Heubner et Reitchel. Lorsqu'on lut la sentence qui *ne pouvait pas* être exécutée, parce que la peine de mort, abolie par la diète de Francfort pour les délits politiques, n'avait pas encore été rétablie, on *trompa* les condamnés en leur proposant de se pourvoir en grâce. Bakounine refusa et dit que la seule chose qu'il craignait, c'était de retomber dans les mains du gouvernement russe, mais, puisqu'on se proposait de le guillotiner, qu'il n'avait rien contre cela, bien qu'il eût aimé mieux être fusillé! L'avocat lui représenta qu'un de ses collègues avait une femme et des enfants, et qu'il était fort probable qu'il consentirait à se pourvoir en grâce, mais qu'il renonçait, depuis qu'il connaissait le refus de Bakounine. «Dites-lui donc,— répliqua aussitôt Bakounine,— que je consens, que je signerai la pétition». On n'insista pas davantage et l'on fit semblant que la commutation de la peine avait été un acte spontané de la clémence royale¹.

C'est alors que le gouvernement autrichien demanda qu'on lui livre Bakounine. On l'envoya *les fers aux pieds*. On le fit juger, juger un homme condamné à mort et puis à la détention perpétuelle, pour des faits antérieurs à sa condamnation!

Lorsqu'on pressa à Dresde Bakounine de dire quelle avait été la cause de ce qu'il prit une part si active à la révolution allemande, il répondit: «Je continuais ici ce que j'ai fait toute ma vie; je servais ici la cause de la révolution slave». Il n'en fallait pas davantage pour commencer l'horrible torture qu'il a subie.

¹ J'ignorais ces faits lorsque j'écrivais ma brochure *Sur les idées révolutionnaires en Russie*.

Parmi les belles lois qui régissent l'Autriche, il y en a une qui permet au juge d'une cour martiale d'appliquer *la bastonnade* dans les cas où tous les juges ont la conviction que le prévenu ne dit pas toute la vérité. Ces ignobles barbares ont appliqué cette loi à Bakounine. Il faut vous dire qu'il ne cachait absolument rien de ce qui le concernait personnellement, mais il ne voulait pas parler d'autrui. Après chaque séance Bakounine subissait la schlague.

Il ne lui manquait encore que la schlague morale. La *Gazette d'Augsbourg*, organe volontaire du cabinet de Vienne, insérait des correspondances de Prague, dans lesquelles on disait que beaucoup de personnes étaient arrêtées par suite des révélations graves faites par Bakounine. Cela me rappelle l'histoire qu'Andryane raconte dans ses *Mémoires d'un prisonnier d'Etat*.

Salvotti, l'inquisiteur impérial de Milan, disait au comte Confalonieri: «Vous vous obstinez à ne rien dire, à jouer l'héroïsme, c'est bien; mais demain je ferai insérer dans les journaux que vous avez dénoncé vos amis, et vous n'aurez aucun moyen de donner un démenti». Ce noble Salvotti est maintenant membre du Conseil d'Etat à Vienne et s'occupe des affaires de l'Italie.

C'est avec répugnance que je toucherai maintenant une reminiscence douloureuse. Il y avait des Allemands, et malheureusement aussi des Polonais, qui répandirent le bruit infâme que Bakounine était un agent du gouvernement russe. Cette calomnie l'a poursuivi jusqu'à la prison, grâce à un folliculaire de la *Gazette Rhénane*. Ce dernier racontait que M^{me} G. Sand avait dit qu'elle tenait pour sûr de M. Ledru-Rollin, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, que Bakounine était un employé de l'ambassade russe. Un des amis de Bakounine s'adressa directement à M^{me} Sand, qui donna le démenti le plus complet et écrivit une lettre qu'on envoya immédiatement à la rédaction de journal de Marx. Mais ce n'est que lorsque les os du pauvre martyr craquèrent sous les instruments de torture, qu'on est revenu de cette infâme calomnie.

Je ne sais comment cela se fait, mais dès qu'on voit un Russe révolutionnaire, on le prend pour un agent du tzar; tantôt on ne

trouve pas comment concilier l'origine aristocratique avec les convictions d'un démocrate, tantôt on s'étonne de ce que les hommes riches sont des socialistes. Notre habitude de jeter l'argent, notre radicalisme franc choquent le monde bourgeois. J'ai entendu plus d'une fois l'observation suivante: «Comment faisait Bakounine pour avoir de l'argent? Sa famille ne lui envoyait rien, et pourtant il en avait quelquefois, on a au moins le droit de soupçonner que cet argent lui venait du gouvernement russe».

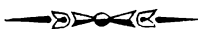
En terminant, je dois vous dire, Monsieur, que tous les détails sur Bakounine *depuis 1848*, je ne les connais que d'après les récits de quelques Allemands et d'après les journaux. La dernière lettre que j'ai vue de lui, était écrite au commencement de 1850 du Hradschin (forteresse de Prague). Depuis son départ pour Olmütz, rien n'a transpiré. Un chambellan du roi de Prusse s'est vanté à une table d'hôte, à Genève qu'il était *allé voir* Bakounine à Olmütz (non par sympathie, mais comme une rareté); il disait qu'il l'a trouvé enchaîné à un mur, dans une petite cellule obscure, qu'il était faible, souffrant et que sa voix était éteinte.

Bakounine a été transféré d'Olmütz dans une prison humide, en Hongrie, et de là, comme on nous écrit, à Schlüsselbourg. On dit qu'il y a été torturé.

Alexandre Herzen (Iskander)

P. S.— Etant à Kœnigstein, Bakounine a publié, en allemand, une petite brochure très énergique sur la Russie sous le titre: *Russische Zustände*.

<1851>



МИХАИЛ БАКУНИН

Милостивый государь,

Вы пожелали ознакомиться с некоторыми подробностями биографии Бакунина. Я глубоко тронут честью, какую вы мне оказываете, обращаясь ко мне и предоставляя мне возможность поговорить об этом герое, с которым я был очень близок.

Пусть эти наспех сделанные заметки помогут вам создать ему мученический венец! — он достоин, милостивый государь, венца, сплетенного вашими руками*.

Вы выразили также желание получить его портрет; со временем мне, быть может, удастся достать тот, который был сделан в Германии в 1843 году и который я видел в России. Он довольно похож. Пока же, чтобы дать вам хоть какое-нибудь представление о внешности Бакунина, рекомендую вам старые портреты Спинозы, которые можно найти в нескольких немецких изданиях его произведений; между обоими этими лицами большое сходство.

Михаилу Бакунину теперь лет 37—38.

Он родился в старинной аристократической семье и в состоянии, равно удаленном как от большого богатства, так и от стеснительной бедности. Это наиболее просвещенная и прогрессивная среда в России. Чтобы дать вам, милостивый государь, представление о том, что волнуется и бродит в недрах этих семей, столь безмятежных с виду, мне достаточно будет рассказать о судьбах дядей Бакунина, Муравьевых, на которых он сильно походил своей высокой сутуловатой фигурой, светлоглубыми глазами, широким и квадратным лбом и даже довольно большим ртом.

Одно только поколение из рода Муравьевых дало трех блестящих своих представителей восстанию 14 декабря (двое из них принадлежали к наиболее влиятельным его участникам; один был повешен Николаем, другой погиб в Сибири), палача — полякам, обер-прокурора — святейшему синоду и, наконец, супругу — одному из министров его величества*.

Можно себе представить, какая гармония и какое единство царят в семействах, составленных из столь разнородных элементов.

Михаил Муравьев, виленский генерал-губернатор, любил повторять: «Я не принадлежу к тем Муравьевым, которых вешают, а к тем, которые вешают».

Детство Бакунин провел в родительском доме в Твери и невдалеке от этого города, в поместье своего отца. Последний, слывший за человека весьма умного и даже старого заговорщика времен Александра *, не особенно любил сына и отделался от него при первой же возможности. Он определил Бакунина в артиллерийское училище в Петербурге.

Военные училища в России ужасны, именно там, на глазах у самого императора, выращивают офицеров для его армии. Именно там «сокрушают душу» детям и приучают их к беспрекословному повиновению. Мощный дух и могучее тело Бакунина счастливо прошли через это суровое испытание. Он закончил свое обучение и был зачислен на службу артиллерийским офицером. Желая удалить его, отец воспользовался содействием знакомых генералов и услав своего сына из Петербурга в артиллерийский парк, расположенный в унылой Белоруссии*.

Молодой человек погибал там от скуки; он до такой степени загрустил и впал в меланхолию, что у начальников его появились серьезные опасения насчет его здоровья, и поэтому никто не возражал, когда год спустя он подал в отставку. Освободившись от службы против воли своего отца, без связей, без поддержки, без денег, он приехал в Москву. Это было в 1836 году. Бакунин был словно затерян в незнакомом ему городе; он искал уроков по математике — единственной науке, с которой был немножко знаком, — но не находил их. К счастью, несколько времени спустя, его представили одной даме, которую вся литературная молодежь того времени любила и глубоко уважала, — г-же

Е. Левашовой (эту святую женщину можно смело назвать по имени; уже более десяти лет ее нет на свете). То было одно из тех чистых, самоотверженных, полных возвышенных стремлений и душевной теплоты существ, которые излучают вокруг себя любовь и дружбу, которые согревают и утешают все, что к ним приближается. В гостиных г-жи Левашовой можно было встретить самых выдающихся людей России — Пушкина, Михаила Орлова (не министра полиции*, а его брата, заговорщика), наконец, Чаадаева, ее самого задушевного друга, адресовавшего ей свои знаменитые письма о России*.

Г-жа Левашова разгадала своей прозорливой интуицией, свойственной женщинам, наделенным великим сердцем, непоколебимый характер и необыкновенные способности бывшего артиллериста. Она ввела его в круг своих друзей*. Тогда-то он и встретил Станкевича и Белинского и тесно сблизился с ними.

Станкевич¹ побудил его изучать философию. Быстрота, с которой Бакунин, тогда еще очень плохо знавший немецкий язык, усвоил идеи Канта и Гегеля и овладел как диалектическим методом, так и умозрительным содержанием их сочинений, — была поразительна*. Через два года после приезда в Москву он настолько опередил своих друзей, что они уже обыкновенно обращались к нему, когда встречались с какими-либо трудностями. Бакунин обладал великолепной способностью развивать самые абстрактные понятия с ясностью, делавшей их доступными каждому, причем они нисколько не теряли в своей идеалистической глубине. Именно эта роль предназначена, по моему мнению, славянскому гению в отношении философии; мы питаем глубокое сочувствие к немецкой умозрительности, но еще более влечет нас к себе французская ясность.

Бакунин мог говорить целыми часами, спорить без устали с вечера до утра, не теряя ни диалектической нити разговора, ни страстной силы убеждения. И он всегда готов был разъяснять, объяснять, повторять, без малейшего догматизма. Этот

¹ Я говорил об этом замечательном молодом человеке, умершем в Италии, в своей брошюре «О революционных идеях в России», страницы 130—131.

человек рожден был миссионером, пропагандистом, священнослужителем. Независимость, автономия разума — вот что было тогда его знаменем, и для освобождения мысли он вел войну с религией, войну со всеми авторитетами. А так как в нем пыл пропаганды сочетался с огромным личным мужеством, то можно было уже тогда предвидеть, что в такую эпоху, как наша, он станет революционером, пылким, страстным, героическим. Вся жизнь его была посвящена одной лишь пропаганде. Монах воинствующей церкви революции, он бродил по свету, проповедуя отрицание христианства, приближение страшного суда над этим феодальным и буржуазным миром, проповедуя социализм всем и примирение — русским и полякам. Он не имел ни другого призвания в жизни, ни других интересов; к внешним условиям существования он был совершенно равнодушен. Он напоминает нам прозелитов первых веков христианства или, еще больше, тех неутомимо деятельных людей эпохи возрождения наук, которые, как Кардан, Бруно, Пьер Раме, переходили из страны в страну, распространяя свои идеи, поучая, убеждая, борясь с предрассудками, рискуя жизнью ради свободы слова, — этих всюду гонимых и преследуемых людей, которые после долгих лишений самоотверженной жизни не знали, где преклонить голову, если смерть не приходила им на помощь, — смерть на костре или в мрачной тюрьме.

Покидая родню, Бакунин нисколько не был озабочен тем, что оставляет там свое наследственное имущество. Он никогда не задумывался над тем, удастся ли ему завтра пообедать. Когда у него случалось немного денег — он тратил их без счета, безрассудно; он раздавал их другим. Оставался он без денег — и это не лишало его бодрости, он смеялся над этим со своими друзьями, он умел сводить свои потребности чуть ли не к нулю, он отказывал себе во всем и не только почти не жаловался, но и в самом деле страдал менее, чем другие, — отсутствие денег он воспринимал как болезнь.

Он был молод, красив, он любил создавать себе прозелитов среди женщин, многие были в восторге от него, и однако ни одна женщина не сыграла большой роли в жизни этого революционного аскета; его любовь, его страсть были устремлены к иному.

Познакомился я с Бакуниным в 1839 году. Я возвратился тогда в Москву из первой ссылки и начинал работать в периодических изданиях, руководимых Белинским *, близким другом Бакунина. Мы провели вместе год. Бакунин все более и более побуждал меня к изучению Гегеля; я же пытался внести в его суровую науку побольше революционных элементов.

Осенью 1840 года Бакунин покинул Россию; он поехал в Берлин для завершения своего образования. Из всех друзей Бакунина один лишь я отправился проводить его до Кронштадта. Едва только пароход вышел из устья Невы, как на нас обрушилась одна из обычных балтийских бурь, сопровождаемых потоками холодного дождя. Капитан был вынужден повернуть обратно. Это возвращение произвело на нас обоих крайне удручающее впечатление. Бакунин с грустью смотрел на то, как петербургский берег, который он воображал себе уже покинутым на долгие годы, снова приближался со своими набережными, усеянными зловещими фигурами солдат, таможенных чиновников, полицейских офицеров и шпиков, дрожавших под своими потертыми зонтиками.

Являлось ли это предзнаменованием, голосом провидения?.. Подобное же обстоятельство задержало Кромвеля, когда он готовился отплыть в Америку *. Но Кромвель покидал свою Old England¹, и в глубине души он был в восторге, что нашел предлог, чтобы там остаться. Бакунин же покидал новый город царей. Ах, милостивый государь, нужно видеть безграничный восторг, упоение, слезы на глазах каждый раз, когда русский переезжает границу своей родины и думает, что находится теперь вне власти своего царя!

Я указал Бакунину на мрачный облик Петербурга и процитировал ему те великолепные стихи Пушкина, в которых он, говоря о Петербурге, бросает слова словно камни, не связывая их меж собой: «Город пышный, город бедный, дух неволи, стройный вид, свод небес зелено-бледный... Скука, холод и гранит»*. Бакунин не захотел сойти на берег, он предпочел дожидаться часа отъезда в каюте. Я расстался с ним, и до сих пор еще в моей памяти сохранилась его высокая и крупная фигура,

¹ Старую Англию (англ.).—Ред.

закутанная в черный плащ и яростно поливаемая неумолимым дождем; помню, как он стоял на передней палубе парохода и в последний раз приветствовал меня, махая мне шляпой, когда я устремился на поперечную улицу...

Бакунин вначале поразил берлинских профессоров своим воодушевлением, талантами и смелостью выводов, на которые решался; но вскоре он соскучился и порвал с квиетизмом немецкой науки. Бакунин не видел другого средства разрешить антиномию между мышлением и действительностью, кроме борьбы, и он все более и более становился революционером. Он принадлежал к числу тех молодых литераторов, которые протестовали в «Галльских летописях», руководимых Арнольдом Руге, против бесплодного, аристократического и бесчеловечного понимания науки немецкими профессорами, против их бегства в области *абсолюта*, против их бездушного воздержания, мешавшего им принимать какое-либо участие в горестях и трудах современного человечества

Статьи Бакунина, написанные с огромным увлечением и смелостью, были подписаны *Жюль Элизар* *. Впрочем, он писал очень мало и работал с трудом, когда ему приходилось братья за перо.

В 1843 году Бакунин, преследуемый швейцарскими реакционерами, был выдан одним из них, Блюнчли *, и тотчас же получил приказание возвратиться в Россию. Блюнчли, журналист и член цюрихского правительства, во время дела коммуниста Вейтлинга скомпрометировал множество людей. Имея в своих руках досье Вейтлинга и его друзей, он написал брошюру, в которой предал гласности то, что, как должностное лицо, должен был сохранять в тайне. Там не было ни одного письма к Бакунину или от него к Вейтлингу, но в какой-то записке Вейтлинг упоминал о русском социалисте Бакунине. Этого было достаточно для Блюнчли. После его доноса возвращение на родину стало невозможным; вследствие этого Бакунин отказался подчиниться императорскому приказу. Тогда царь подверг его суду своего сената; Бакунина приговорили к лишению всех прав состояния и к вечной ссылке, *как только он возвратится*, «за неповиновение приказу его величества и за поведение, *не достойное русского офицера*». Бакунин в письме, напечатанном несколь-

кими газетами в Париже, куда он переселился, выразил благодарность императору за лишение его дворянского достоинства*.

Вторично отправленный в ссылку после отъезда Бакунина, я только в начале 1847 года нашел средства и возможность покинуть Россию, и тогда-то я снова встретился с ним в Париже. Он жил уединенно, виделся только с несколькими русскими и польскими друзьями; он часто посещал Прудона и иногда бывал у г-жи Жорж Санд. Он выглядел более усталым, более грустным, чем в России, но был далек от отчаяния; трудно жилось в 1847 году.

Изгнанный из Парижа после речи, произнесенной им на праздновании годовщины польской революции в 1847 году*, он переехал в Брюссель. 24 февраля открыло для него двери Франции, широкого политического поприща и вечного заточения. Бакунин помолодел и в первый раз почувствовал возможность полностью проявить все свои силы и всю свою энергию.

Он покинул Париж в марте 1848 года, чтобы помочь своим советом, словом австрийским славянам. По пути, в Шварпвальде*, он встретил восставшую крестьянскую общину, готовую взять приступом замок. Бакунин вспоминает о том, что он артиллерист, обучает крестьян маршу и диспозициям, необходимым для захвата замка, дает им указания и снова садится в повозку, чтобы продолжать свой путь.

Когда Бакунин приехал в Прагу, он застал там уже славянский конгресс в полном сборе*. Представленный одним галицийским депутатом, он был приглашен принять участие в работе этого первого вселенского собора нации, которая, наконец, стала пробуждаться после многовекового летаргического сна. Там говорили на всех славянских языках, недоставало только одного — русского. Никто в мире не мог бы лучше представлять революционную идею небольшого меньшинства его родины, чем Бакунин,— русский, друг поляков, вооруженный всем, что могла только дать немецкая наука, и социалист, как наиболее передовые люди Франции. Бакунин с самого своего появления приобрел огромное влияние и популярность. Его благородная и чисто славянская наружность, энергия, открытый характер, ясность и глубина его слова сплотили вокруг

него всех истинных революционеров Богемии и австрийских славян.

Вам известна, милостивый государь, история пражской революции. Это типичная история всех революций, вспыхнувших после 24 февраля. Легкие победы вначале; победители, чувствующие, что они совершенно не достойны быть победителями; слепая вера в лицемерные уступки властей; пустые споры и формальности, трата времени, несвоевременное вооруженное восстание и полнейшее поражение.

Виндишгрец был в восторге от баррикад в Праге, совсем как Марраст и Каваньяк 22 июня 1848 года в Париже. В течение шестидней он бомбардировал город. Едва лишь началось сражение, Бакунин вышел на улицу, но под конец там уже нечего было делать. Виндишгрец не мог не подавить восстание пушками и численным превосходством. Население проявляло симпатию к австрийцам. Бакунин покинул город, когда поражение было уже несомненным, и отправился в Дессау — ожидать лучших дней.

Никогда и ни в одной стране нельзя было видеть зрелища более гнусного, более низкого, чем то, которое явили немецкому народу его правители в 1849 году. Людовик-Наполеон, Пий IX—герои честности, чистосердечия и прямоты рядом с этими презренными Габсбургами и Гогенцоллернами с их саксонскими, вюртембергскими, гессенскими, баденскими и прочими коллегами. Зрелище предательств, клятвопреступлений, мелких жестокостей, кровожадных и жалких одновременно, *которые возмутили Па кевича в Венгрии*, приводило в ярость последних свободных людей Германии, не склонившихся перед реакцией; все были более чем возмущены: сердца наполнялись непреодолимой жаждой мщения и возмездия. Чудовищные преступления, совершенные пруссаками в герцогстве Баденском, например, были таковы, что я слышал, как честные немецкие мещане, которые в течение всей своей жизни никогда не осмеливались даже и подумать о том, чтоб оспаривать права королей и вельмож, говорили мне, бледнея и дрожа от бешенства: «Ах, если б нам когда-нибудь удалось задушить собственными руками прусского офицера!» Революционная партия, под воздействием этого нерв-

ного и лихорадочного возбуждения, охваченная экзальтацией отчаяния и оскорбленных чувств, решилась на последнюю попытку в Дрездене.

Бакунин находился там, грустный, раздраженный; он выбился из сил, как это видно из письма, адресованного им одному из его кетенских друзей, перед дрезденской революцией. Едва лишь революция разразилась в Дрездене, он появился на баррикадах; его уже там знали и горячо любили.

Образовалось временное правительство. Бакунин предложил ему свои услуги. Обладая большей энергией, чем его друзья, не облеченный формальными полномочиями, он сделался военным вождем осаждаемого города. Он обнаружил при этом не только мужество, но и героическое, невозмутимое присутствие духа.

Узнав, что королевские солдаты еще не решились на избиение своих братьев, что в них не умолкла еще совесть, что они щадят даже здания, Бакунин предложил развесить лучшие произведения Дрезденской галереи на стенах и баррикадах. Это могло бы действительно остановить осаждающих. «А если они будут стрелять?»— возразили члены муниципалитета.— «Тем лучше, пусть на них падет позор этого варварства». Эстетичный муниципалитет не согласился. И таким же образом целый ряд революционных и террористических мер, предложенных Бакуниным, был отклонен.

Когда уже больше ничего не оставалось делать, Бакунин предложил поджечь дома аристократов и взорвать ратушу вместе со всеми членами правительства, не исключая и его самого. Говоря это, он держал в руке заряженный пистолет.

Остальное вам известно, милостивый государь. Арестованный через несколько дней после взятия Дрездена, Бакунин был подвергнут военному суду и приговорен к смертной казни вместе с двумя своими храбрыми сотоварищами, Гюбнером и Реккелем. По оглашении приговора, который *не мог быть* приведен в исполнение, ибо смертная казнь за политические преступления, уничтоженная франкфуртской диетой *, еще не была восстановлена, приговоренных *обманули*, предложив им обратиться с просьбой о помиловании. Бакунин отказался и заявил, что единственное, чего он боится,— это снова попасть в руки русского

правительства, но поскольку его собираются гильотинировать, он ничего против не имеет, хотя предпочел бы лучше быть расстрелянным! Адвокат сообщил ему, что у одного из его сотоварищей остаются жена и дети и что тот, возможно, согласился бы подать просьбу о помиловании, но не решается, узнав об отказе Бакунина. «Скажите же ему, — тотчас отвечал Бакунин, — что я согласен, что я подпишу петицию». Но на этом уже более не настаивали и сделали вид, что смягчение наказания явилось добровольным актом королевского милосердия¹.

И тогда австрийское правительство потребовало, чтобы ему выдали Бакунина. Он был отправлен в Австрию *с оковами на ногах*. Его подвергли суду — подвергли суду человека, приговоренного к смерти и вслед за тем к вечному заточению, — за поступки, совершенные до его осуждения!

Когда в Дрездене у Бакунина вымогали ответ — какова причина его столь деятельного участия в германской революции, он отвечал: «Я продолжал здесь делать то, что делал всю свою жизнь: я служил здесь славянской революции». И этого было достаточно для начала ужаснейшей пытки, которую он претерпел.

Среди милых законов, управляющих Австрией, есть один закон, который позволяет судье военного трибунала применять *битье палками* в случаях, когда все судьи убеждены в том, что подсудимый говорит не всю правду. И гнусные варвары применили этот закон к Бакунину. Должно сказать вам, что он не скрывал ничего касавшегося его лично, но не желал говорить о других. После каждого судебного заседания Бакунина подвергали экзекуции.

Ему не хватало лишь нравственной экзекуции. «Аугсбургская газета», орган, добровольно поддерживающий венский кабинет, поместила корреспонденции из Праги, в которых говорилось, что множество людей подверглось аресту вследствие важных разоблачений, сделанных Бакуниным. Это мне напоминает историю, которую Андриане рассказывает в своих «Записках государственного преступника».

¹ Я не знал этих фактов, когда писал свою брошюру «О революционных идеях в России».

Сальвотти, имперский инквизитор в Милане, сказал графу Конфалоньери: «Вы упорствуете в молчании, в игре в героизм, — прекрасно, но завтра же я прикажу напечатать в газетах, что вы донесли на своих друзей, — и вы не найдете никакого средства опровергнуть это». Благородный этот Сальвотти теперь член государственного совета в Вене и занимается итальянскими делами.

С отвращением коснусь я теперь одного мучительного воспоминания. Нашлись немцы и, к несчастью, также и поляки, которые распространили гнусный слух, будто Бакунин был агентом русского правительства *. Клевета эта преследовала его до самой тюрьмы, благодаря одному пасквилянту из «Рейнской газеты». Этот субъект рассказывал, что г-жа Ж. Санд передавала как несомненный факт, сообщенный ей Ледрю-Ролленом, когда он был министром внутренних дел, будто Бакунин состоял на службе у русского посольства. Один из друзей Бакунина обратился непосредственно к г-же Санд, которая полностью опровергла этот слух и написала письмо, немедленно отправленное в редакцию газеты Маркса. Но эта отвратительная клевета была отброшена лишь тогда, когда кости несчастного мученика затрещали под орудиями пытки.

Не знаю, как это получается, но всякий раз, когда видят русского революционера, его принимают за царского агента; одни не знают, как примирить аристократическое происхождение с убеждениями демократа, другие удивляются тому, что богатые люди могут быть социалистами. Наша привычка сорить деньгами, наш откровенный радикализм шокируют буржуазный мир. Я слышал неоднократно следующее замечание: «Где же доставал Бакунин деньги? Семья его ничего ему не присылала, и однако он бывал иногда при деньгах; по крайней мере мы имеем право подозревать, что эти деньги он получал от русского правительства».

В заключение должен сказать вам, милостивый государь, что все подробности биографии Бакунина, начиная с 1848 года, я знаю только по рассказам нескольких немцев и по газетам. Последнее виденное мною письмо от него было написано в начале 1850 года в Градчине (крепость в Праге). Со времени его отправления в Ольмюц ничто не могло просочиться. Один из

камергеров прусского короля хвалился как-то за табльдотом, в Женеве, что он *пошел посмотреть* на Бакунина в Ольмюце (не из сочувствия, а как на достопримечательность); он говорил, что нашел его прикованным к стене, в маленькой темной камере, что Бакунин был слаб, болен и что голос его казался угасшим.

Из Ольмюца Бакунин был перевезен в сырую тюрьму в Венгрии и оттуда, как нам пишут, в Шлиссельбург. Говорят, что там его подвергли пытке.

Александр Герцен (Искандер).

P. S. Находясь в Кенигштейне, Бакунин выпустил в свет на немецком языке маленькую, очень энергичную брошюру о России под названием «Russische Zustände».

<1851>



ПОВРЕЖДЕННЫЙ

ПОВЕСТЬ

I

...В одну очень тяжелую эпоху моей жизни, после бурь и утрат и перед еще ббльшими бурями и утратами, встретил я одно странное лицо, которого слова и суждения мне сделались больше понятны спустя некоторое время.

Человек этот попался мне на дороге, точно как эти мистические лица чернокнижников, пилигримов, пустынников являются в средневековых рассказах для того, чтобы приготовить героя к печальным событиям, к страшным ударам, вперед примиряя с судьбой, вооружая терпением, укрепляя думами.

Дело было на Корниче.

Я приплыл на лодке из Ниццы в небольшой городок; отсюда я собирался ехать сухим путем, но лошади единственного ветурина только что воротились, надобно было им дать отдохнуть, по его словам, «два маленьких часа», что значило по крайней мере четыре очень больших. Мне было некуда торопиться и совершенно все равно, днем позже или раньше приеду в Геную. Я заказал себе завтрак и пошел бродить по берегу.

Какое счастье, что есть на свете полоса земли, где природа так удивительно хороша и где можно еще жить до поры до времени свободному человеку!

Когда душа носит в себе великую печаль, когда человек не настолько сладил с собою, чтобы примириться с прошедшим, чтобы успокоиться на понимании,— ему нужна и даль, и горы, и море, и теплый, кроткий воздух; нужны для того, чтобы грусть не превращалась в ожесточение, в отчаяние, чтобы он не

зачерствел. Хороший край нужнее хороших людей. Люди готовы сострадать, но почти никогда не умеют; от их сострадания становится хуже, они бередают раны, они неловки. Сверх того, люди бесят или рассеивают; к чему еще беситься, к чему, с другой стороны, бежать от печали, это так же робко и слабо, как глупо бежать от наслаждений, когда они еще веселят.

Досадно, что я не пишу стихов. Речи об этом крае необходим ритм, так, как он необходим морю, которое мерными стопами вовеки нескончаемых гексаметров плещет в пышный карниз Италии. Стихами легко рассказывается именно то, чего не уловишь прозой... едва очерченная и замеченная форма, чуть слышный звук, не совсем пробужденное чувство, еще не мысль... в прозе просто совестно повторять этот лепет сердца и шепот фантазии.

День был удивительный, жар только что начинался, яркое утреннее солнце освещало маленький городок, померанцевую рощу и море. Пригорок был покрыт лесом маслин. Я лег под старой, тенистой оливой, недалеко от берега, и долго смотрел, как одна волна за другой шла длинной, выгнутой линией, подымалась, хмурилась, начинала закипать и разливалась, пропадая струями и пеной, в то время как следующая с тем же важным и стройным видом хмурилась и закипала, чтобы разлиться. Нам так чуждо все бескорыстное, так дешево все настоящее, что и в вечном колыпании природы человек невольно ждет чего-то — следующей волны, развязки... вот теперь, кажется, что-то да выйдет... кажется, что теперь, а волна опять разлилась и шумит, шурстя камнями, которые утягивает с собой в глубь, чтобы при первом ветре выбросить их снова на берег.

Волна моей жизни, думалось мне, тоже перегнулась и течет вспять, я чувствую, как она отступает, касается камней, дна и берега, как увлекает меня назад, не обращая внимания ни на ушибы, ни на усталь и нашептывая в утешение:

Погоди немного,
Отдохнешь и ты!*

...Наша жизнь вовсе не наша, все делается помимо нас.

Человек растет, растет, складывается и прежде, нежели замечает, идет уж под гору. Вдруг какой-нибудь удар будит

его, и он с удивлением видит, что жизнь не только сложилась, но и прошла. Он тут только замечает тяжесть в членах, седые волосы, усталость в сердце, вялость в чувствах. Помочь нечем. Узел, которым организм связан и затянут — личность — слабеет. Жгучие страсти выдыхаются в успокоивающие рассуждения, дикие порывы — в благоразумные отметки, сердце холодеет, привыкает ко всему, мало требует, мало дает, химическое сродство, где может, утягивает составные части в минеральный мир и заменяет их чем-то мертвым, каменным. Безличная мысль и безличная природа одолевают мало-помалу человеком и влекут его безостановочно на свои вечные, неотвратимые кладбища логики и стихийного бытия...

II

... Когда я пришел в гостиницу, на дворе уже было очень жарко, я сел на балконе. Перед глазами тянулась длинной ниткой обожженная солнцем дорога, она шла у самого моря, по узенькой нарезке, огибавшей гору. Мулы, звоня бубенчиками и украшенные красными кисточками, везли бочонки вина, осторожно переступая с ноги на ногу; медленное шествие их нарушилось дорожной каретой, почталъон хлопал бичом и кричал, мулы жались к скалистой стене, возчики бранились, карета, покрытая густыми слоями пыли, приближалась больше и больше и остановилась под балконом, на котором я сидел.

Почталъон соскочил с лошади и стал откладывать, толстый трактирщик в фуражке Национальной гвардии отворил дверцы и два раза приветствовал княжеским титулом сидевших в карете, прежде нежели слуга, спавший на козлах, пришел в себя и, потягиваясь, сошел на землю.

«Так спят на козлах и так аппетитно тянутся только русские слуги», — подумал я и пристально посмотрел на его лицо: русые усы, сделавшиеся светлобурыми от пыли, широкий нос, бакенбарды, пущенные прямо в усы на половине лица, и особый национальный характер всех его приемов убедили меня окончательно, что почтенный незнакомец был родом из какой-нибудь тамбовской, пензенской или симбирской передней. Как ни философствуй и ни клеветни на себя, но есть что-то шевелящееся

в сердце, когда вдруг неожиданно встречаешь в дальней дали своих соотечественников. Между тем из кареты выскочил человек лет тридцати, с сытым, здоровым и веселым видом, который дает беззаботность, славное пищеварение и не излишне развитые нервы. Он посадил на нос верховые очки, висевшие на шнурке, посмотрел направо, посмотрел налево и с детским простодушием закричал спутнику в карете:

— Чудо, какое место, ей-богу, прелесть, вот Италия так Италия, небо-то, небо синее, яхонт! Отсюда начинается Италия!

— Вы это шестой раз говорите с Авиньона,— заметил его товарищ усталым и нервным голосом, медленно выходя из кареты.

Это был худощавый, высокий человек, гораздо постарше первого; он почти весь был одного цвета, на нем был светло-зеленый пальто, фуражка из небеленого батиста, под цвет белокурым волосам, покрытым пылью, слабые глаза его оттенялись светлыми ресницами и, наконец, лицо, завялое и болезненное, было больше изжелта-зеленоватое, нежели бледное.

Печальная фигура посмотрела молча в ту сторону, в которую показывал его товарищ, не выражая ни удивления, ни удовольствия.

— Ведь это всё оливы, всё оливы,— продолжал молодой человек.

— Оливовая зелень прескучная и пресоднообразная,— возразил светлозеленый товарищ,— наши березовые рощи красивее.

«Ба,— подумал я,— да это старые знакомые, это Ноздрев и Мижухев, переложенные на новые нравы и едущие не в Заманиловку, а в Сан-Ремо»*.

Молодой человек покачал головой, как будто хотел сказать «Неисправим, хоть брось!»—и взглянул наверх. Лицо его показалось мне знакомо, но сколько я ни старался, я не мог припомнить, где я его видел. Русских вообще трудно узнавать в чужих краях, они в России ходят по-немецки, без бороды, а в Европе — по-русски, отращивая с невероятной скоростью бороду.

Мне не пришлось долго ломать головы. Молодой человек с тем добродушием и с той беззаботной сытостью в выражении, с которыми радовался оливам, бежал ко мне и кричал по-русски:

— Вот не думал, не гадал,— истинно говорят, гора с горой не сходится,— да вы меня, кажется, не узнаете? Старых знакомых забывать стали?

— Теперь-то очень узнаю, вы ужасно переменялись — и борода, и растолстели, и похорошели, такие стали — кровь с молоком.

— *In corpore sano mens sana*¹,— отвечал он, от души смеясь и показывая ряд зубов, которому бы позавидовал волк.— И вы переменялись, постарели — а что? Жизнь-то кладет свои нарезки? Впрочем, мы четыре года не видались; много воды утекло с тех пор.

— Не мало. Как вы сюда попали?

— Еду с больным...

Это был лекарь Московского университета, исправлявший некогда должность прозектора; лет пять перед тем я занимался анатомией и тогда познакомился с ним. Он был добрый, услужливый малый, необыкновенно прилежный, усердно занимавшийся наукою *à livre ouvert*², т. е. никогда не ломая себе головы ни над одним вопросом, который не был разрешен другими, но отлично знавший все разрешенные вопросы.

— А! Так этот зеленый товарищ ваш больной; куда же вы его дели?

— Это такой экземпляр, что и в Италии у вас не скоро сыщешь. Вот чудак-то. Машина была хороша, да немного повредилась (при этом он показав пальцем на лоб), я и чиню ее теперь. Он шел сюда, да черт меня дернул сказать, что я вас знаю, он перепугался; ипохондрия, доходящая до мании; иногда он целые дни молчит, а иногда говорит, говорит — такие вещи, ну, просто волос дыбом становится, все отвергает, все — оно уж эдак через край; я сам, знаете, не очень бабьим сказкам верю, однакож все же есть что-то. Впрочем, он претихий и предобрый. Ему ехать за границу вовсе не хотелось. Родные уговорили, знаете, с рук долой, ну, да и языка-то его побаивались — лакеи, дворники, все на откуп у полиции — люди там, оправдывайся. Ему хотелось в деревню, а имение у

¹ В здоровом теле здоровый дух (лат.).— *Ред.*

² Здесь: не мудрствуя лукаво (франц.).— *Ред.*

него с сестрой неделенное, та и перепугалась — коммунизм, говорит, будет мужикам проповедовать, тут и собирай недоимку. Наконец он согласился ехать, только непременно в южную Италию, Magna Graecia!¹ Отправляется в Калабрию и ваш покорный слуга с ним в качестве лейб-медика. Помилуйте, что за место, там, кроме бандитов да попов, человека не найдешь: я вот проездом в Марселе купил себе пистолет-револьвер, знаете, четыре ствола так повертываются.

— Знаю. Однакож должность ваша не из самых веселых — быть беспрестанно с сумасшедшим.

— Ведь он не в самом деле на стену лезет или кусается. Он меня даже любит по-своему, хотя и не даст слова сказать, чтобы не возразить. Я, впрочем, совершенно доволен; получаю тысячу серебром в год на всем готовом, даже сигарок не покупаю. Он очень деликатен, что до этого касается. Чего-нибудь стоит и то, что на свет посмотришь. Да, послушайте, надобно вам показать моего чудака.

— Бог с ним совсем. Кстати, вы не только других не знакомьте, но и сами будьте осторожны, со мной верноподданным дозволяется только грубить, а не то вас, пожалуй, после возвращения из Италии в такую Калабрию пошлют, где ни попов, ни разбойников нет. А, может быть, и *peggio* — такое зададут *arpeggio*².

— Ха, ха, ха — эх язык-то, язык, все тот же, все с ядом, все бы кусаться, вот, небось, этого не забыли — *arpeggio*. Не боимся мы, наше дело медицинское; ну, позовут к Леонтию Васильевичу*, что же? Я скажу откровенно: «Помилуйте, генерал, на дороге встретил человека, без живота лежит, я может дальше ехать, ну, я ему лауданума с мятой дал, это обязанность звания, долг человечества». Он ведь и поймет, что это вздор, ну, да умный человек, надоело же все в Сибирь да в Сибирь, скажет: «Ну, вперед будьте осторожны, я говорю для вашего собственного блага, это отеческий совет». Так и отпустит. Нынче у нас как-то меньше смотрят за этим, ей-богу;

¹ Великую Грецию (лат.).—*Ред.*

² *peggio* — хуже (итал.); повидимому, здесь игра слов: удары последуют один за другим, как в музыкальном аккорде арпеджио.—*Ред.*

III.

ПОВРЕЖДЕННЫЙ.

I.

..... Въ одну очень тяжелую эпоху моей жизни, послѣ бурь и утратъ и передъ еще большими бурями и утратами встрѣтилъ я одно странное лицо котораго слова и сужденія мнѣ сдѣлались больше понятны спустя въкоторое время.

Человѣкъ этотъ попался мнѣ на дорогѣ, точно какъ эти мистическія лица чернокнижниковъ, пилигримовъ, пустынниковъ являются въ средневѣковыхъ разсказахъ, для того чтобы приготовить героя къ печальнымъ событіямъ, къ страннымъ ударамъ, впередъ примиряя съ судьбой, вооружая терпѣніемъ, укрѣпляя думами.

Дѣло было на Корниче.

Я приплылъ на лодкѣ изъ Ниццы въ небольшой городокъ ; отсюда я собирался ѣхать сухимъ путемъ,

к

у Излера «Пресса» лежит так, как «Петербургские ведомости», просто на столе лежит.

— И притом еще отборные нумера, не так, как здесь,— сплошь да рядом.

— Смейтесь, смейтесь, много, небось, вы здесь выиграли февральской революцией?

— У... у... да вы преопасный человек, вы уж разрешили эдак о мятежах и злоумышленниках говорить, смотрите — до добра это не доведет.

— Я притащу моего пациента — ну что вам в самом деле, через час разъедетесь; он предобрейший человек и был бы преумный.

— Если б не сошел с ума.

— Это несчастье... вам, ей-богу, все равно, а ему рассеяние и нужно и полезно.

— Вы уже меня начинаете употреблять с фармацевтическими целями, — заметил я, но лекарь уже летел по коридору.

Я не подчинился бы его желанию и его русской распорядительности чужою волею, но меня, наконец, интересовал светлозеленый коммунист-помещик, и я остался его ждать.

Он взошел робко и застенчиво, кланялся мне как-то больше, нежели нужно, и нервно улыбался. Чрезвычайно подвижные мускулы лица придавали странное и неуловимое колебание его чертам, которые беспрерывно менялись и переходили из грустно-печального в насмешливое, а иногда даже в простоватое выражение. В его глазах, по большей части никуда не смотревших, была заметна привычка сосредоточенности и большая внутренняя работа, подтверждавшаяся морщинами на лбу, которые все были сдвинуты над бровями. Недаром и не в один год мозг выдавил через костяную оболочку свою такой лоб и с такими морщинами, недаром и мускулы лица сделались такими подвижными.

— Евгений Николаевич, — говорил ему лекарь, — позвольте вас познакомить; представьте, какой странный случай, вот где встретился — старый приятель, с которым вместе кошек и собак резали.

Евгений Николаевич улыбался и бормотал:

— Очень рад — случай — так неожиданно — вы извините.

— А помните,— продолжал лекарь,— как мы собачонке сторожа Сычова перерезали пневмогастрический нерв — закашляла голубушка.

Евгений Николаевич сделал гримасу, посмотрел в окно и, откашлянув раза два, спросил меня:

— Вы давно изволили оставить Россию?

— Пятый год.

— И ничего, привыкаете к здешней жизни?— спросил Евгений Николаевич и покраснел.

— Ничего.

— Да-с, но очень неприятная, скучная жизнь за границей.

— И в границах,— прибавил развязный лекарь.

Вдруг, чего я никак не ожидал, мой Евгений Николаевич покатился со смеху и наконец, после долгих усилий, успел настолько успокоиться, чтобы сказать прерывающимся голосом:

— Вот Филипп Данилович все со мной спорит, ха, ха, ха, — я говорю, что земной шар или неудавшаяся планета или больная, а он говорит, что это пустыки; как же после этого объяснить, что за границей и дома жить скучно, противно?

И он опять расхохотался до того, что жилы на лбу налились кровью. Лекарь лукаво подмигнул мне с таким видом превосходства, что мне стало его ужасно жаль.

— Отчего же не быть больным планетам?— спросил пресерьезно Евгений Николаевич,— если есть больные люди?

— Оттого,— отвечал лекарь за меня,— что планета не чувствует; где нет нервов, там нет и боли.

— А мы с вами что? Да для болезни нервов и не нужно, бывает же виноград болен и картофель? Я того и смотрю, что земной шар или лопнет или сорвется с орбиты и полетит. Как это будет странно: и Калабрия, и Николай Павлович с Зимним дворцом, и мы с вами, Филипп Данилович,— все полетит, и вашего пистолета не нужно будет.— Он снова расхохотался и в ту же минуту продолжал с страстной настойчивостью, обращаясь ко мне:

— Так жить нельзя, ведь это очевидно надобно, чтобы что-нибудь да сделалось; лучше планете сызнова начать; настоящее

развитие очень неудачно, есть какой-то фаут¹. При составе, что ли, или, когда месяц отделялся, что-то не сладилось, все идет с тех пор не так, как следует. Сначала болезни были острые; каков был жар внутренний во время геологических переворотов! Жизнь взяла верх, но болезнь оставила следы. Равновесие потеряно, планета мечется из стороны в сторону. Сначала ударились в количественную нелепость; ну, пошли ящерицы с дом величины, папоротники такие, что одним листом экзерциргауз покрыть можно, ну, разумеется, все это перемерло, как же таким нелепостям жить. Теперь в качественную сторону пошло — еще хуже — мозг, мозг, нервы, развивались, развивались, до того, что ум за разум зашел. История сгубит человека, вы что хотите говорите, а увидите — сгубит.

После этой выходки Евгений Николаевич замолчал. Подали завтрак, он очень мало ел, очень мало пил и во все время ничего не говорил, кроме «да» и «нет». Перед концом завтрака он спросил бордо, налил рюмку, отведал и поставил ее с отращением.

— Что,— спросил лекарь,— видно, скверное?

— Скверное,— отвечал пациент, и лекарь принялся стыдить трактирщика, бранить слугу, удивляться корыстолюбью людей, их эгоизму, упрекал в том, что трактирщики берут 35 процентов и все-таки обманывают.

Евгений Николаевич равнодушно заметил, что он не понимает, за что сердится лекарь, что он с своей стороны не видит, отчего трактирщику не брать 65 процентов — если он может, и что он очень умно делает, продавая скверное вино — пока его покупают.

Этим нравственным замечанием кончился наш завтрак.

III

Поврежденный с самого первого разговора удивил меня независимую отвагой своего больного ума. Он был явным образом «надломлен», и хотя лекарь уверял меня, что он во

¹ ошибка, промах (франц. faute).— *Ред.*

всю жизнь не имел ни большого несчастья, ни больших потрясений, я плохо верил в психологию моего доброго прозектора.

Мы поехали вместе в Геную и остановились в одном из дворцов, разжалованных в наш мещанский век в отели. Евгений Николаевич не показывал ни особенного интереса к моим беседам, ни особенного отвращения от них. С доктором он беспрестанно спорил.

Когда темные минуты ипохондрии подавляли его, он удалялся, запирался в комнате, редко выходил, был желто-бледен, дрожал, как в ознобе, а иногда, казалось, глаза его были заплаканы. Лекарь побаивался за его жизнь, брал глупые предосторожности, удалял бритвы и пистолеты, мучил больного разводящими и ослабляющими нервы лекарствами, сажал его в теплую ванну с ароматической травой. Тот слушался с желчной и озлобленной страдательностью, возражая на все и все исполняя, как избалованное дитя.

В светлые минуты он был тих, мало говорил, но вдруг речь его неслась, как из прорвавшейся плотины, перерываемая спазматическим смехом и нервным сжатием горла, и потом, скошенная середь дороги, она останавливалась, оставляя слушавшего в тоскливом раздумье. Его странные парадоксальные выходки казались ему легкими, как таблица умножения. Взгляд его действительно был верен и последователен тем произвольным началам, которые он брал за основу.

Он много знал, но авторитеты на него не имели ни малейшего влияния, это всего более оскорбляло хорошо учившегося лекаря, который ссылался как на окончательный суд на Кювье или на Гумбольдта.

— Да отчего мне, — возражал Евгений Николаевич, — так думать, как Гумбольдт? Он умный человек, много ездил, интересно знать, что он видел и что он думает, но меня-то это не обязывает думать, как он. Гумбольдт носит синий фрак — что же и мне носить синий фрак? Вот, небось, Моисею так вы не верите.

— Знаете ли, — говорил глубоко уязвленный доктор, обращая речь ко мне, — что Евгений Николаевич не видит разницы между религией и наукой, — что скажете?

— Разницы нет, — прибавил тот утвердительно, — разве то, что они одно и то же говорят на двух наречиях.

— Да еще то, что одна основана на чудесах, а другая на уме, одна требует веры, а другая знания.

— Ну, чудеса-то там и тут, все равно, только что религия идет от них, а наука к ним приходит. Религия так уж откровенно и говорит, что умом не поймешь, а есть, говорит, другой ум поумнее, тот, мол, сказывал вот так и так. А наука обманывает, воображая, что понимает *как...* а в сущности и та и другая доказывают одно, что человек неспособен знать всего, а так кое-что таки понимает; в этом сознаться не хочется, ну, по слабости человеческой, люди и верят, одни Моисею, другие Кювье; какая поверка тут? Один рассказывает, как бог создавал зверей и траву, а другой — как их создавала жизненная сила. Противуположность не между знанием и откровением в самом деле, а между сомнением и принятием на веру.

— Да на что же мне принимать на веру какие-нибудь патологические истины, когда я их умом вывожу из законов организма?

— Конечно, было бы не нужно, да ведь ни вы и ни кто другой не знает этих законов, ну, так оно и приходится верить да помнить.

В мире не было человека, менее способного ладить с нашим чудачком, как лекарь; он вовсе не был глуп, но принадлежал к числу тех светлых, практических умов, — умов подкожных, так сказать, которые дальше рассудочных категорий и общепринятых мнений не только не идут, но и не могут идти. Он удивлялся, как я мог иной раз артистически наслаждаться разговорами Евгения Николаевича и брать его сторону; я утешал его, говоря: «Свой своему поневоле брат».

— Однако некоторые законы организма нам известны, — возражал защитник наук.

— Какие же, например?

— Мало ли — я не знаю — да чтобы далеко не искать — вот вам общий закон: все родившееся должно умереть.

— Зачем же? — возразил Евгений Николаевич, — что за долг умирать? Да это и не закон, это так, факт; внутренней необходимости никакой нет в смерти; неужели вы думаете, что медицина не дойдет до того, чтобы продолжить жизнь до бесконечности?

При этом вопросе и я, грешный человек, взглянул на него почти так же, как доктор.

— Я много встречал людей,— заметил я в свою очередь,— верящих и не верящих в бессмертие души, но вы первый, который не верите в смертность тела.

— Как не верить, я не то говорю, я только не вижу никакой серьезной необходимости в смерти. Жить значит есть окружающее; если пища будет поддерживать химический процесс, он и продолжится. Если пища будет мешать костям каменеть, хрящу делаться костью, крови становиться гуще или жиже, нежели надобно, на что же умирать? Родившееся должно жить; оно умирает не потому, что родилось, а потому, что не ту пищу нужно. Следует ли теперь из того, что мы плохие повара, что смерть нельзя удалить на бесконечное время? Жизнь лучше не просит, как продолжаться.

— Со стороны послушать, точно будто и дело,— сказал Филипп Данилович.— А вот как нам быть с этим, если медицина дойдет до того, что людей будут лечить от смерти; а планета, которая, по-вашему, сильно хиреет, совсем зачахнет и умрет; странное будет положение — переезжать придется на Луну или прямо на Венеру.

Вопрос этот несколько смутил Евгения Николаевича, он задумался, походил по комнате и потом с видом человека, доискавшегося до важного разрешения, ответил:

— *Tout bien pris*¹, болезнь не так глубока, я, может, ошибался; во-первых, уж то хорошо, что болезнь специальная — один только род человеческий ею поражен. Да и род-то человеческий не весь болен. Это местная болезнь, эндемическая в одной Европе. Так, как холера идет с берегов Инда, чума с берегов Нила, желтая лихорадка с устьев Миссисипи, так болезнь исторического развития идет из Европы. Как только люди коснутся этой проклятой земли, так их мозг и поражается болезнью. С пелазгов, с греков начиная* и до нашего времени. Англия разнесла заразу по всему земному шару. Чего Австралия — совсем негодный материк, и тот не оставляют в покое. В Африке жить нельзя европейцу — так по окраине поселились: вот

¹ Приняв все во внимание (франц.).— *Ред.*

вам за холеру да за чуму; это уж не зуб за зуб, а челюсть за зуб.

— Вы так рассуждаете,— сказал я ему шутя и взяв его за обе руки,— что я несколько не удивлюсь, если после вашего возвращения Николай Павлович сделает вас министром народного просвещения.

— Не обвиняйте меня, пожалуйста, не обвиняйте,— возразил он с чувством,— и не шутите над моими мыслями. Я сам шутил над Руссо и знаю, как Вольтер ему писал, что учиться ходить на четвереньках поздно. Трудом тяжелым и мученическим дошел я до того, что понял, откуда все зло, — понял, и сам оробел; я никому не говорил, молчал, но когда страдания и плач людей становились громче и громче, зло очевиднее и очевиднее, тогда я перестал прятать истину. Мы погибшие люди, мы жертвы вековых отклонений и платим за грехи наших праотцев, где нас лечить! Будущие-то поколения, может, опомнятся.

— Итак, *à la fin des fins*¹, выздоровление человека начнется тогда, когда, вместо прогресса, люди пойдут вспять с целью зачислиться со временем в орангутанги,— сказал лекарь, закуривая свежую сигару.

— Приблизиться к животным не мешает после неудачных опытов сделаться ангелами. Все звери рассчитаны по среде, в которой жить должны, перестановки почти всегда губельны. Речная вода для нас приятнее и чище морской, а пустите в нее какого-нибудь морского моллюска — он умрет. Человек вовсе не так богато одарен природой, как воображает; болезненное развитие его нервов и мозга увлекает его в жизнь ему не свойственную, высшую, в ней он гибнет, чахнет, мучится. Где люди переломили эту болезнь, там они успокоились, там они довольны и были бы счастливы, если бы их оставляли в покое. Посмотрите на эти ряды поколений где-нибудь в Индии: природа им дала все с избытком, язва государственной и политической жизни прошла, болезненное преобладание ума над другими отправлениями организма утихло; всемирная история их забыла, и они жили так, как людям хорошо живется, так, как

¹ в конце концов (франц.).— *Ред.*

людям возможно жить до проклятой Ост-Индской компании, которая все перепортила*.

— Впрочем,— заметил лекарь,— толпа почти так и у нас живет.

— Это было бы важнейшее доказательство в мою пользу; то что вы называете толпой, это-то и есть человеческий род; но толпе не дают жить так, как она хочет,— вот беда-то в чем. Просвещение страшно дорого стоит; государство, религия, солдаты морят с голоду нижние слои; да чтобы окончательно их сгубить, развешивают перед их глазами свои богатства, они развивают в них неестественные вкусы, ненужные потребности и отнимают средства удовлетворения даже необходимых; какое печальное, раздирающее душу положение! Снизу кипит задавленное работой, изнуренное голодом население, сверху вянет и выбивается из сил другое население, задавленное мыслью, изнуренное стремлениями, на которые так же мало ответа, как мало хлеба на голод бедных. А между этими двумя болезнями, двумя страданиями, между лихорадкой от другой <трудной?> жизни и чахоткой от сумасшедших нерв, между ними лучший цвет цивилизации, ее балованные дети, единственные люди, кое-как наслаждающиеся, кто же они? — Наши помещики средней руки и здешние лавочники. Но природа себя в обиду не дает... она клеймит за измену не хуже всякого палача...— продолжал он, ходя по комнате, и вдруг остановился перед зеркалом:— Ну, посмотрите наэту рожу — ха, ха, ха, ведь это ужасно, сравните любого крестьянина нашего со мной, новая *varietas*¹, которую Blumenбах проглядел, «кавказско-городская»*, к ней принадлежат чиновники и лавочники, ученые, дворяне и все эти альбиносы и кретины, которые населяют образованный мир, — племя слабое, без мышц, в ревматизме, и притом глупое, злое, мелкое, безобразное, неуклюжее — точь-в-точь я, старик в тридцать пять лет, беспомощный, ненужный, который провел всю жизнь, как кресс-салат, выращенный зимой между двух войлоков — фу, какая гадость! Нет, нет, так продолжаться не может, это слишком нелепо, слишком гнило. К природе..., к природе на покой,— полно строить и перестраивать вавилонскую

¹ разновидность (лат.). — *Ред.*

башню общественного устройства; оставить ее, да и кончено, полно домогаться невозможных вещей. Это хорошо влюбленным девочкам мечтать о крыльях, von einer besseren Natur, von einem andern Sonnenlichte¹*. Пора домой на мягкое ложе, приготовленное природой, на свежий воздух, на дикую волю самоуправления, на могучую свободу безначалия.

— Так это уже просто врассыпную по лесам?— заметил Филипп Данилович.

— Люди всегда будут жить стадами,— отвечал докторально наш чужак.

— Евгений Николаевич,— прибавил я,— а ведь как люди-то надуют философию истории и учение о совершенствовании, когда они вылечатся от хронической болезни historia morbus² и начнут жить мирными стадами?

— Да, да,— с восторгом подхватил он,— Кондорсе-то с своей книжкой, ха, ха!*

И Евгений Николаевич, раскрасневшийся в лице, с жилами, налившимися кровью, на лбу, вдруг сморщился, сделал серьезный вид и упорно замолчал.

IV

— Вы там что ни толкуйте, Филипп Данилович, а в истории вашего больного есть какие-нибудь странные события,— сказал я раз доктору, гуляя с ним по мраморной террасе у моря.

— Ну, да как не быть чего-нибудь, кто же до тридцати пяти лет доживал без каких-нибудь неприятностей?

— Какие же однако были у него неприятности?

— Я важного ничего не знаю. Вы сами видите, какой организм, нервы почти наружи, всякая всячина его раздражает, крови нет, от природы слаб, пищеварение скверное, матери было за сорок лет, когда он родился, да еще по смерти отца форсепсом полуживого достали. А тут петербургский климат, богатство, английская болезнь, глупое холенье довоспитали. С родными он никогда особенно близок не бывал; оно и немудрено, он давно уже занимается болезнью земного шара и излечением рода

¹ о лучшей природе, об ином солнечном свете (нем.).— *Ред.*

² недуга истории (лат.).— *Ред.*

человеческого от истории, а те думают, как бы побольше денег слупить с крестьян. Разумеется, хозяйство шло у него через пень-колоду; сестра жила на его счет и теперь на его счет всю семью содержит, да это его и не заботит, благо конца нет деньгам. Сначала, говорят, он жил покойно, занимался науками, не выходил почти никогда из своей половины, пристрастился к музыке, читал всякую всячину, только на службу никак не хотел. Потом, говорили, какая-то девчонка обманула его и обобрала. Он все становился пасмурнее, тяжеле для окружающих, ипохондрия развивалась, они его и спровадили.

— Какая же это девчонка его обманула?

— У вас так уж в голове и вертятся Вертер и Шарлотта, письма, пистолеты — мечтатели и вы страшные; успокойтесь, история эта очень проста. Шарлотта была сестрина горничная. Он презастенчивый и отроду не подходил близко к женщине, не знаю уж, как там их бог свел, только, говорят, он ее любил, воображал, что чудо открыл, кантатрису¹, а она, как-то сговорившись с любовником, обокрала его — вот вам и весь роман. Я видел ее перед отъездом, так, неважная, а впрочем недурна; если б мы дольше остались в Петербурге, я, так и быть, приволокнулся бы за ней.

Больше я не мог ничего добиться от моего патолога, мне было досадно, что он так, играя, скользит по жизни, досадно, а может, и завидно...

Стройная, высокая генуэзка в черном платье и покрытая белым, длинным, прикрепленным к косе вуалем, шмыгнула мимо нас, незаметно улыбнулась, прищурила глаза и быстро прошла. «Ah, che bellezza, che bellezza!»² — закричал лекарь. Она обернулась и поблагодарила его тем грациозным, легким, чисто итальянским движением руки, которым они кланяются и, как будто этого было мало, кивнула своей прекрасной головкой. Лекарь бросился за ней.

Я оставил его и пошел в *Stabilimento della Concordia*³.

Это самое изящное, самое красивое кафе во всей Европе. Там, бродя между фонтанами, цветами, при гремящей музыке

¹ певицу (франц. *cantatrice*). — *Ред.*

² Ах, какая прелесть, какая прелесть! (итал.). — *Ред.*

³ кафе-ресторан «Конкордия» (итал.). — *Ред.*

и ослепительном освещении, переходя из мраморных зал в сад и из сада в залы, раскрытые *al fresco*¹, среди энергических вороных голов римских изгнанников, среди бесконечных савойских усов и генуэзских породистых красавиц, я продолжал думать о поврежденном.

Вспоминая его речи и рассказ лекаря, я пошел к одному из маленьких столиков в саду и спросил граниту². Увидя меня, человек, сидевший за ближним столом, поспешно встал, выпил наскоро свою рюмку росолио³ и собрался уйти. Это был слуга Евгения Николаевича, который так по-русски тянул на козлах.

— Для чего ж вы это идете? Я вам не мешаю, ни вы мне.

— Помилуйте-с,— отвечал Спиридон, снявши шляпу,— оно нашему брату не приходится то есть с господами.

— Ведь вы теперь не в Петербурге и не в Москве. Пожалуй-ста, наденьте вашу шляпу и останьтесь — или я уйду.

Он остался и надел шляпу, но садиться не хотел никак.

— Да вы ведь сидели же прежде меня, почем вы знаете, кто были ваши соседи, может, князя какие-нибудь,— спросил я.

— Это точно-с. Но ведь вы русские, а те что же — тальянцы-с.

«*Voilà mon homme*»⁴,— подумал я и потребовал у камерьера⁵ графинчик марсалы и две рюмки.

— Что это ваш Евгений-то Николаевич здоровьем эдак расстроен; жаль его, такой, кажется, хороший человек.

— Это-с, позвольте вам доложить, таких господ на редкость, самый душевный-с характер. Как же не жаль-с, очень даже жаль; мыслями все расстраиваются... такой нрав-с. Все изволят к сердцу брать и никакой отрады не имеют. Бывало, когда им на душе нехорошо делается, сядут за клавикорд — то есть так играли, что не уступят любому музыканту в александринском оркестре. Господа, прекрасно одетые, барыни настоящие

¹ настезь (итал.).— *Ред.*

² мороженого (итал. *granita*).— *Ред.*

³ наливки (итал. *rosolio*).— *Ред.*

⁴ Вот нужный мне человек (франц.).— *Ред.*

⁵ официанта (итал. *cameriere*).— *Ред.*

останавливались иной раз на улице. Бывало, в передней сидишь, сердце радуется, каково наш-то отличается. Иногда так жалобно играет, что даже истома возьмет,— отменно играли. Ну, впрочем, как оставили музыку, так больше стали сбиваться, по нашему замечанию.

— Да разве он совсем не играл дома последнее время?

— Больше двух годов-с. Раз Софья Николаевна, сестрица их, бымши в их комнате, отворили клавикорд и так взяли одну аккорду: «Вечерком красна девица». А Евгений Николаевич только глухо сказали: «Зачем это вы, сестрица, боже мой». Да так, как пласт и упали, потом сделались спазмы, слезы и смех-с — с полчаса продолжалось. Дохтур говорит— нервы у них так расстроены, не могут слышать музыки. Так с тех пор наш дом и замолк-с. А им все хуже; в лице много перемены, стареют... так жаль, что сказать нельзя, больше все молчат, а иногда слово одно скажут: «Ты устал, чай, Спиридон, поди-ка да ляг», таким трогательным голосом, и взгляд такой добрый у них делается, и видно, самим-то им плохо, наболело на сердце; вот те и богатства и всё,— иной раз, доложить вам откровенно, слеза прошибет.

— Мне Филипп Данилович говорил, что у Евгения Николаевича какая-то история была с горничной.

— Дело точно было-с. И она, эта самая Ульяна, доводится мне сродни, племянница, сестрина дочь. Наварила каши чего сама не стоит — а добрейшая душа была, ей-богу-с. Жаль, что барин тогда так к сердцу приняли и огорчились. Просто дуру следовало проучить и все тут; и она благодарить стала бы потом, ей всего было лет восемнадцать, какой ум в эти лета, к тому же баловство-с.

— Да в чем же дело-то?

— Извольте видеть, Ульяна эта у Софии Николаевны при комнате находилась, и барыня ее жаловали, умница такая была. Был у нас тоже-с человек, Федор, человек пьющий, но, впрочем, играл на скрышке отменно; только рука уж очень дрожала от горячих напитков, а чести был примерной. Вот Федор этот возьми и обучи песни петь Ульяну, голосом она брала-с и на музыку препонятливая. Так это шло, год, другой, и никто подумать не мог, что за катавасия выйдет. Барин наш слышали несколько

раз, как Ульяна поет, и говорят сестрице: «Ведь это клад, дайте ей, мол, вольную, а я ее певицей сделаю». Вот извольте заметить, какая душа, не хотели, чтобы, обучившись, крепостной осталась. Сестрица им в глаза смотрели: «Сейчас, мол, Енюша», и отпускную совершила. Учитель ходил из немцев, иной раз с нами вступал в разговор, шинель когда подаешь или что, приостановится, не гордый был, простой,— вот как вы теперь изволите, примером, со мной разговаривать.— «Ну, говорил он, а помещик ваш в музыке собаку съел, мне у него учиться приходится, и голос у фрейлен Юльхен очень прекрасен; да и глаза-то у нее недурны, философ-то ваш знает, где раки зимуют». Ну, так, бывало, посмеемся для балагурства, а то в самом-то деле он у нас вел себя, как красная девица, только к церкви не был прибежен и постов не соблюдал. Однако мы стали замечать уж и промеж себя, что Евгений Николаевич очень руководствуются Ульяной. Уж и сестрица-то перепугалась, что, мол, много воли заберет. Но только она никому вреда никогда не делала и смысла не имела о том; так, детский, пустой нрав, безосновательный — поет себе, бывало, день-деньской да конфет накупит, а грубого слова никто не слышал, со всеми преласковая была.

К тому случаю у Евгения Николаевича будь камердинером Архип. С детства при них состоял, только был года четыре помоложе, казачком так поступил с малолетства к Евгению Николаевичу на половину. И кто его знает, какой человек, не то что дурной, а безалаберный и нерегулярный. Пить пойдет, весь дом поит до положения риз и с себя все спустит — часы, жилетку, исподнее. Барин его жаловали очень, с детства, например, росли вместе, и что ему давали — невероятно, они же забывчивы. Евгений Николаевич ему верили, как самому себе. Вот этот самый Архип и сбил с толку Ульяну. Мудрено ли глупую девку с ума свести, а уж это до добра в доме никогда не доводит; на стороне разве мало есть, слава богу, этого снадобья довольно, Петербург не клином сошелся. Сначала все шло благополучно, вдруг только случись такая беда, что у нас в доме отродясь не бывало; у барина из шкатулки пропало две тысячи рублей. Евгений Николаевич, изволите видеть сами, какой человек, самый бессчетный, они бы, может, и не догадались,

по деньги-то следовало сестрице отдать, они их и приготовили с вечера, утром хватъ-похватъ, а денег нет. Поднялся в доме гвалт, Архип наш суетится, ищет, платъя швыряет, волосы на себе рвет — денег нет. Барин-то и ничего, словно не его дело, но Софья Николаевна расходилась, говорит — это дело Федьки-музыканта, он все пьян, откуда деньги берет. Так-с, женское рассуждение, видите,— на вино эдакий куш украл. Взял я смелость и говорю: «Вы меня простите, барыня, а только Федор человек слабый, точно, но вором не будет, я его с малолетства знаю». — «Ты, говорит, молчи, да за себя отвечай» — и Федора отправили при записке во Вторую адмиралтгойскую*. Жаль мне стало старика, так, мочи нет, сошел я в людскую да и говорю: «Ребята, если вор дома, следует его сыскать и выдать, а старого человека и невинного не приходится отдать на терзание, хоша на то и барская воля, но мы в очистку себя и его вора поймать должны». Все наши говорят в одно слово: «Как не сыскать вора, коли дома». Ну, думаю, постой, не уйдешь ты, голубчик, от нашего глаза, а сам пошел наверх и присматриваюсь часок, другой, так, как будто не мое дело. Вижу я-с эдак в Архипе перемену. Э, брат, это не мадель, суетится слишком Архип, ищет после обеда за диваном, извольте знать, у нас что называются турецким диваном, подушки по стене. «Что, мол, ты это, Архип, хлопочешь?» — «Да что, говорит, всё эти проклятые деньги, такая беда». — «Да как же, мол, деньгам попасть за диван?» А он мне в ответ: «Да вот, мол, подите, с полоумного спрашивайте отчет; все побросает, а потом ищи за ним, да еще, чего доброго, скажут, что кто-нибудь украл».

Посмотрел я ему в глаза, вижу — взгляд нехорош, ну, думаю, была не была — то есть Федора мне было смерть жаль, да и на дом похула нехороша,— я-таки, не говоря худого слова, хватъ его в грудь да и на пол, тут я его коленкой прижал да и говорю: «Ну, признавайся, мошенник, твое это дело, а других не марай и за себя не губи». Он так оторопел, что ни слова. На этот шум выходит барин. Я ему докладываю: «Батюшка, мол, Евгений Николаевич, извольте меня на поселение послать, как угодно, а деньгам вашим вор не кто иной, как Архип». — «Да ты, братец, пьян,— барин-то мне в ответ,— оставь его, как вором называть?» — «Нет-с, говорю, воля ваша, а я не пьян и до

квартирного надзирателя его не пусти. Что Федора, невинного человека, сестрица ваша отравила в часть, это бог рас судит. А вор ваших денег вот».

Барин эдак приостановился, подумал и таким тихим и грустным голосом сказал: «Архип, неужели в самом деле?» Не выдержал Архип, в три ручья залился, рванулся от меня и барину в ноги: «Винovat, говорит, кругом винovat и запираяться не намерен. Запутался я в одном нечистом деле, мне приходилось в острог идти или выкупиться, ну, лукавый подтолкнул меня. Готов я всякое наказание принять, а деньги ваши, Евгений Николаевич, еще целы». При этом он в азарте, расплаканный, вытащил из кармана ассигнации, завернутые в бумажку, и подал.

Барин все время не говорили ни слова, только, взявши деньги, они вздрогнули и вышли вон. А Архип так и взвыл: «Посажу себе пулю в лоб, не хочу больше горе мыкать, лучшего я не достоин; господи, что я наделал, ведь деньги-то были завернуты в Ульянино письмо — сгубил я себя и ее!»

«Спиридон», — позвал барин из кабинета, — я взшел. А Архип так и остался на коленях расплаканный, инда самому мне жаль его стало. Барин стояли близ дверей, прислонившись к стене, такой страшный, будто неживой, губы посинели; они два раза хотели что-то сказать — и не могли, голоса не было, — потом они так ручку приложили ко лбу — плохо-с им было. Собрались с силами, наконец, и говорят таким глухим голосом: «Спиридон, никто в доме не знает, что было. Так вот поди сюда, вот отпускная Архипа и еще отпускная, — тут они остановились, однако так и не сказали, — так ты им отдай да устрой, чтобы сейчас из дому переехали, только сейчас, не мешкая, возьми сколько надобно денег из тех. Да ты, Спиридон, сделай это все помягче, понимаешь; ну, да хорошо, ступай», — прибавил он, видя, что слова-то не выходят.

Ну, уж как бедная Ульяна плакала, у меня сердце надорвалось. И взять ничего не хотела своего: «У меня ничего, говорит, нет собственного. Хоть бы взглянуть еще раз на него, прощенья бы попросить, руку бы подаловать. Ведь как добр-то он был ко мне, как ласково смотрел — пусть бы, кажется, побил меня, все лучше бы было». — «Ну, я говорю, послушай,

Уля, о том надобно было думать прежде, а теперь убирай-ка свои пожитки». Пока я с ней хлопотал, привел полицейский Федора, и комиссар с ним, говорит: «Сколько мы его ни принимались сечь, не признается; видно, деньги не он украл». Я посмотрел — Федор в лице нехорош. Комиссар говорит барыне: «Следует допросить других, на кого есть подозрение». Она пошла к братцу, что-то по-французски потолковали, вдруг она выходит в зал и говорит комиссару: «Представьте, какой случай, брат мой нашел деньги, мне, право, совестно, что вас даром обеспокоили». — «Помилуйте, это наша обязанность», — говорит комиссар, а она ему красненькую да Федора приказала чаем напоить.

Я вечером взошел с докладом, барин сидел за столом, опершись на обе руки. Увидевши меня, он как с испуга, вскочил, поднял руку и сказал: «Не нужно». С тех пор и помину не было об этой истории. Тем дело, почитай, и кончилось. Ну, только Федор слег в постель да месяца через два и помер. Невинную душу загубила Софья Николаевна. Наше крепостное дело, не приведи бог!

— Я не понимаю в этой истории одного: как же Ульяна могла так сблизиться с Архипом — из ваших слов видно, что она Евгения Николаевича любила.

— Да еще как-с. Вот теперь третий год пошел, как она была из дома. Без слез ни разу не говорила о барине, и Архип ей совсем опостылел; он, впрочем, ушел в солдаты охотником, мы об нем не слышали после. Все ветренность-с и баловство. По нашему простому рассуждению, извольте видеть, Ульяна и не подумала, ей и в голову не приходило, что она барину в самом деле что-нибудь значит. Ведь все же он был барин, не могла же она его не бояться, быть его ровной, не могла, эдак, вольный дух иметь с ним, как с Архипом, они же по характеру всегда серьезные бывали. Извольте сами знать, молодость кипит, все бы смехи да дурачества. Ну, Архип мелким бесом, бывало, рассыпается — и пляшет, и на торбане играет, и кроновским пивом потчует, и мороженым угощает, — всякий под богом ходит, оно нехорошо потачку давать, но так, к слову, по человечеству рассудить, так оно и понятно. В самый день нашего отъезда, утром, из ресторации с Сучка, где мы обыкновенно чай

пивали, прибегают за мной половиной, говорит: «Барышня вас требует какая-то»; что, думаю, за пропасть, однако пошел. Смотрю — Ульяна сидит и опять заливается слезами. «Дяденька, говорит, уладьте как хотите, мне хоть бы взглянуть на Евгения Николаевича, и что у них за сердце за жесткое, что гnevаются так долго; меня, говорит, в театр в хористки взяли, ему ведь я обязана, что петь обучил. Хоть бы поблагодарить, слово одно сказать, камень точно на сердце. Да еще Василиса говорит, что и болезнь их все через меня — жизнь мне не мила». Не хотелось мне долго барина беспокоить, но вижу — она никакого интереса не имеет, а сильно кручинится; думаю, что же, головы не снимет. Вхожу в кабинет, Евгений Николаевич, как обыкновенно, сидят в задумчивости, вид ничего, добрый. Я, эдак, немного позамявшись, говорю: «Да вот еще, Евгений Николаевич, я осмелюсь доложить, так уж очень меня просила»; вдруг у них глаза так сверкнули, лицо переменялось. Я поскорее за чемодан. Она потом, бедняжка, в людской спряталась, чтобы в окно взглянуть, когда мы поедем; тут я Филиппу Даниловичу ее показывал...

— Я вам очень, очень благодарен,— сказал я Спиридону,— ну пойдете-ка в наше *Gracie di Malta*^{1*} да выпьемте последнюю рюмку марсалы за здоровье бедной Ульяны. Мне ее жаль, несмотря ни на что.

— Точно-с, не наше дело чужие грехи судить, и за ваше, сударь, здоровье с тем вместе,— прибавил Спиридон...

С. Елен, возле Ниццы. Зимой 1851.

¹ Мальтийский крест (итал.).— *Ред.*



◀ JE VOUS PRENDS POUR JUGES... ▶

Je vous prends pour juges.

J'ai refusé un duel.

Un duel avec le sieur Herwegh.

Pourquoi?

Je le dirai hautement. La trahison, l'hypocrisie, la lâcheté, l'exploitation sont des crimes. Les crimes doivent être punis ou expiés.

Le duel n'est ni une expiation, ni un châtement.

Le duel est une réparation.

Pour condamner et flétrir des crimes qui, par leur hauteur même, échappent à la procédure de nos ennemis officiels, je me suis adressé au seul tribunal que je reconnaisse, à un jury de coréligionnaires, attendant de sa justice contre l'infâme que je lui dénonçai, une sentence d'autant plus solennelle et plus terrible qu'elle aurait pour exécutrice la conscience de tous les hommes de bien.

Nos frères de la démocratie européenne, répondant spontanément à mon appel, unanimes dans leur réprobation, se sont déclarés prêts à flétrir publiquement un homme qui a forfait à l'honneur.

Les choses en étaient là.

Cependant quelques-uns de mes amis, exécuteurs fidèles des volontés dernières d'une sœur respectée, allaient confondre le misérable jusque dans son domicile.

Après l'avoir moralement contraint au silence, ils lui lisèrent la lettre que lui avait écrite sur son lit de douleur la femme dont il a creusé la tombe

Cette lettre qu'il avait renvoyée à son auteur, en l'accompagnant d'un commentaire odieux, qu'il disait n'avoir pas voulu lire et qu'il avait ouverte <et>lue, elle contenait sa suprême condamnation.

Le coupable, frappé de stupeur, en écoutant l'arrêt authentique qui le condamnait sans appel, n'a retrouvé quelque semblant de courage que pour fuir et invoquer à grands cris le secours de la police.

Ernst Haug, alors, transporté d'une juste indignation, a puni le lâche, en lui imprimant sur le visage le cachet de son mépris.

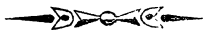
Le sieur Herwegh n'a protesté contre la flétrissure, dont il garde l'empreinte, qu'en m'envoyant un second cartel.

Cette protestation était facile à prévoir.

Quant à moi, loin qu'elle me fasse dévier de ma route, elle m'y maintient plus ferme que jamais.

Que le verdict soit donc prononcé et que pour la première fois justice soit faite, sans procureur ni gendarmes, au nom de la solidarité des peuples et de l'autonomie des individus.

<1852>



⟨БЕРУ ВАС В СУДЬИ...⟩

Беру вас в судьи.

Я отказался от дуэли.

От дуэли с неким Гервегом.

Почему?

Скажу об этом во всеуслышание. Предательство, лицемерие, подлость, эксплуатация — это преступления. Преступления должны быть либо наказаны, либо искуплены.

Дуэль — не искупление, не кара.

Дуэль — это удовлетворение.

Чтоб осудить и заклеймить преступления, кои, по самой своей тяжести, оказываются вне судебной процедуры наших официальных врагов, я обратился к единственному признаваемому мною суду — к суду единоверцев, ожидая от него правосудия против бесчестного человека, которого я пред ним изобличил, — приговора, тем более значительного и грозного, что исполнителем его должна явиться совесть всех порядочных людей.

Наши братья из европейской демократии, добровольно откликнувшиеся на мой призыв, единодушные в своем порицании, объявили, что готовы публично заклеймить человека, поступившего бесчестно.

Так обстояло с этим делом.

Между тем несколько моих друзей, верных исполнителей последней воли уважаемой ими сестры, отправились пристыдить негодяя в собственном его жилище.

Принудив его нравственными мерами к молчанию, они прочли ему вслух письмо, написанное ему на ложе болезни женщиной, могилу которой вырыл он.

Это было письмо, которое он отослал обратно автору в сопровождении гнусного комментария, утверждая, что не захотел прочесть письмо, которое он однако вскрыл <п> прочел; оно содержало в себе безвозвратное его осуждение.

Преступник, пораженный неожиданностью, прослушав подлинный приговор, осуждавший его без права обжалования, нашел в себе лишь настолько смелости, чтоб обратиться в бегство и громко призывать на помощь полицию.

Тогда Эрнест Гауг, охваченный справедливым негодованием, наказал подлеца, наложив на его лицо печать своего презрения.

Упомянутый Гервег выразил свой протест против этого клейма, след которого он хранит и сейчас, только тем, что послал мне второй вызов.

Этот протест легко было предвидеть.

Но меня этот протест не только не заставит отклониться от своего пути, а еще более утвердит на нем.

Да будет же произнесен приговор и да свершится в первый раз правосудие, без прокурора и жандармов, во имя солидарности народов и независимости личностей.



**AN DIE REDAKTION
DER «NEUEN ZÜRCHER ZEITUNG»**

Ich ersuche Sie nachstehende Erklärung in Ihrer nächsten Nummer zu veröffentlichen. Hochachtungsvoll

Lucern,
den 25. Juli 1852

A. Herzen

ERKLÄRUNG

Ich habe mich geweigert, mich mit Georg Herwegh zu schlagen — ich werde mich auch fernerhin weigern.

Die Gründe, weshalb ich G. Herwegh nicht für ehrenfähig halte, gehören nicht hierher. Ich habe sie einigen bekannten europäischen Demokraten mitgeteilt, deren Ausspruch bald erfolgen wird.

Ich würde über den Artikel, welchen G. Herwegh in Ihrem Blatte veröffentlicht hat, kein Wort verloren haben. Da er aber meine liebsten und vertrautesten Freunde als «elende Spadasins» bezeichnet, die mit «russischen Subsidien einen grand coup gegen ihn zu führen trachten», so bin ich — nicht ihm, sondern den Lesern Ihres Journals — eine Erklärung schuldig.

Ich erkläre also, auf Ehrenwort, daß *Niemand* von mir jemals «Gold bezogen» oder «Subsidien empfangen» hat, mit alleiniger Ausnahme meines Gesindes und des *Georg Herwegh selbst*, welcher noch heute ein Kapital von zehntausend Franken von mir in Händen hat, das ich ihm vor zwei Jahren *ohne Zinsen* lieh. Die jährliche Unterstützung, welche derselbe demnach *noch in diesem Augenblicke* durch mich erhält, kann jeder leicht nach dem landesüblichen Zinsfuße berechnen.

A. Herzen

Lucern, den 25 Juli 1852



В РЕДАКЦИЮ
«NEUE ZÜRCHER ZEITUNG»

Прошу Вас опубликовать в следующем номере Вашей газеты нижеследующее разъяснение. С совершеннейшим почтением

А. Герцен

Люцерн,
25 июля 1852 г.

РАЗЪЯСНЕНИЕ

Я отказался драться с Георгом Гервегом — буду отказываться и в дальнейшем.

Причины, по которым я считаю Г. Гервега недостойным, не относятся к делу. Я сообщил их нескольким известным европейским демократам, приговор которых скоро последует.

Я не стал бы тратить слов по поводу статьи, напечатанной Г. Гервегом в Вашей газете. Но поскольку он изображает моих лучших и душевных друзей как «жалких *sradassins*»¹, которые при помощи «русских субсидий стараются нанести ему *grand coup*»², то я обязан представить разъяснение — не ему, а читателям Вашей газеты.

Итак, я ручаюсь своим честным словом, что у меня *никто* никогда не «получал золота» или «субсидий», за исключением моего слуги и *самого* *Георга Гервега*, в руках у которого и сейчас еще находится капитал в 10 000 франков, одолженный ему

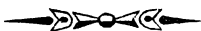
¹ наемных убийц (франц.).— *Ред.*

² решительный удар (франц.).— *Ред.*

мною два года тому назад *без процентов*. Размер годового пособия, которое он таким образом получает от меня *еще в данное время*, каждый легко может сам вычислить по местному процентному расчету.

А. Герцен

Люперя, 25 июля 1852 г.



ВАРИАНТЫ

DU DÉVELOPPEMENT DES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES
EN RUSSIE

〈О РАЗВИТИИ РЕВОЛЮЦИОННЫХ ИДЕЙ В РОССИИ〉

ВАРИАНТЫ ИЗДАНИЯ 1851 г.

Стр. 9—18 (137—147)

Introduction 〈Введение〉 — *отсутствует*.

Стр. 19 (148)

²⁽²⁾ *Вместо*: La Russie et l'Europe — 〈Россия и Европа〉 // Introduction — 〈Введение〉.

Стр. 23 (152)

¹¹⁻¹²⁽⁹⁾ *После*: ni repos ni joie 〈радость и отдых〉. // La tristesse respirait dans chaque mot de mes lettres. La vie ici est très pénible. 〈Каждое слово в моих письмах дышало грустью. Жизнь здесь очень тягостна〉.

Стр. 24 (153)

³⁽³⁾ *Вместо*: l'embryogénie 〈эмбрионального〉 // l'embryologie 〈эмбриологического〉

⁷⁻⁸⁽⁸⁻⁹⁾ *Слова*: La véritable histoire russe ne date que de 1812 — antérieurement il n'y avait que l'introduction. 〈Подлинную историю России открывает собой лишь 1812 год; все, что было до того, — только предисловие〉. — *отсутствуют*.

Стр. 26 (155)

²⁶⁽²⁷⁾ *Вместо*: classe des paysans 〈классу крестьян〉 // classe des citoyens et des paysans 〈классу горожан и крестьян〉

Стр. 27 (156)

¹⁶⁽²¹⁾ *Вместо*: indo-européennes — 〈индоевропейским〉 // européennes 〈европейским〉

¹⁶⁻¹⁷⁽²¹⁻²²⁾ *Вместо*: indo-asiatiques — 〈индоазиатским〉 // asiatiques 〈азиатским〉

Стр. 27—28 (157)

³⁶⁻¹⁽³⁻⁸⁾ *Вместо*: les Russes ∞ races slaves) — 〈русские ∞ славянские племена〉 // les Russes se virent placés dans une longue hostilité. Ce qui distingue le plus les Slavo-Russes, outre l'influence étrangère qui a différé selon les diverses races slaves 〈русские оказались вовлеченными в длительную вражду. Наиболее отличает русских славян, помимо иностранного влияния, менявшегося соответственно различным славянским племенам〉

Стр. 28 (157)

²⁵⁽³³⁾ *Вместо*: Croatie 〈Хорватию〉 // Pologne 〈Польшу〉

Стр. 29 (158)

¹⁶⁽²⁶⁾ *После:* au catholicisme — <в католичество> // La population chrétienne, demi-barbare, mais énergique et pleine de vie de la Péninsule, aurait été crétinisée par le catholicisme, comme l'ont été les Tchékhs de la Bohème et les Croates du Banat <Христианское население полуострова, полуварварское, но деятельное и полное жизни, было бы приведено католицизмом к слабоумию, как это случилось с чехами Богемии и хорватами Баната>.

Стр. 32 (162)

³¹⁽⁸⁾ *После:* la puissance cléricale <властью церкви> // Le clergé n'eut pas recours à la propagande pour répandre ses principes; l'église russe ne prêcha jamais rien, elle se bornait à prescrire des pratiques religieuses et laissait errer son troupeau sans se préoccuper de sa conscience. Moins que jamais, l'idée de prédication ne pouvait venir à l'esprit du clergé du XV^e siècle. Le peuple était encore quelque chose, même beaucoup à Novgorod, ou en Ukraine, mais il n'était rien dans la Russie centrale; Moscou devint le siège de la hiérarchie cléricale. Le peuple fut détrôné par le tzar, comme l'ont été les princes apanagés, une franchise disparut après l'autre; le clergé ne songea qu'à son influence sur le palais <Духовенство не прибегло к пропаганде для распространения своих догматов; русская церковь никогда ничего не проповедовала, она ограничивалась тем, что предписывала соблюдение религиозных обрядов и предоставляла своей пастве впадать в заблуждение, не заботясь о ее совести. Меньше чем когда-либо могла возникнуть мысль о проповедовании у духовенства XV века. Народ был еще чем-то, даже многим, в Новгороде или на Украине, но он был ничем в средней России; Москва стала центром духовной иерархии. Народ был низложен царем, как ранее удельные князья, вольности исчезли одна за другой; духовенство помышляло лишь об одном — пользоваться влиянием во дворце>.

Стр. 34 (163)

¹⁷⁻¹⁸ *После:* à son orfèvre d'origine étrangère <своему ювелиру, иностранцу по происхождению> // après avoir blâmé le caractère russe <побранив перед этим русский характер>

Стр. 34 (164)

²⁵⁽⁶⁻⁷⁾ *Вместо:* peuples baltiques <балтийские народы> // chevaliers teutoniques <тевтонские рыцари>

³⁸⁽²¹⁾ *Вместо:* tzar <царя> // héros <героя>

Стр. 35 (165)

³⁵ *Вместо:* pseudo-byzantin <псевдовизантийский> // byzantin <византийский>

Стр. 39 (169)

¹⁷⁽¹⁵⁾ *Слова:* de la destinée de la Russie <судьбы от России>—*отсутствуют.*

Стр. 40 (170)

²³⁻²⁵ *Вместо:* Pierre le Grand, ∞ révolutionnaire couronné. <Петр Великий, ∞— коронованным революционером>. // Pierre le Grand fut le premier individu émancipé en Russie <Петр Великий был первой свободной личностью в России>

Стр. 41 (171)

¹⁻⁴⁽¹⁻⁵⁾ *Текст:* «Je n'en sais rien, ∞ vous savez que Pierre <Не знаю, — ∞ известно, что Петр> — *отсутствует.*

Стр. 42 (172)

⁷⁻¹⁰ *Вместо:* d'un Ivan IV par exemple ∞ aurait été encore admissible <скажем, об Иване IV, ∞ еще возможно допустить> // d'un Ivan IV qui avait en lui quelque chose de Constantin Copronime, qui était

théologien, cette supposition aurait été admissible <об Иване IV, в котором было что-то от Константина Копронима, богослова, это предположение возможно допустить>

Стр. 43 (173)

²⁰⁽²⁶⁾ *Вместо:* sur la cruauté d'un terroriste <и жестокость террориста> // jusqu'à la cruauté <до жестокости>

Стр. 51 (181)

²⁸⁽³⁷⁾ *Слово:* nouveaux <новым> — *отсутствует.*

Стр. 54 (184)

⁵⁻¹³
⁽¹⁶⁻²⁴⁾ *Вместо:* elle inventa une peinture conventionnelle ∞ les peuplades chrétiennes de l'Asie Mineure <она изобрела условную живопись ∞ христианские племена Малой Азии> // elle inventa une peinture conventionnelle, par répugnance pour le beau (*ikonopies*). Elle abhorrait tout mouvement indépendant de l'intelligence, elle ne voulait qu'une foi soumise. Nous connaissons l'éducation que l'église orientale donnait aux Grecs et aux peuplades chrétiennes de l'Asie Mineure <она изобрела условную живопись из отвращения к прежнему красному (*иконопись*)>. Презирая всякую независимую живую мысль, она хотела лишь смиренной веры. Нам известно воспитание, которое давала восточная церковь грекам и христианским племенам Малой Азии>

Стр. 54 (185)

²⁷⁻³¹
⁽¹⁻⁵⁾ *Вместо:* Sans égard à cette pénurie, il est important de remarquer que la langue de la Bible, comme celle des Annales de Néstor et du poème mentionné est non seulement d'une grande beauté, mais qu'elle porte des traces évidentes d'un long usage et d'un développement antérieur de beaucoup de siècles. <Существенно отметить, что, несмотря на эту скудость, язык библии, как и язык Несторовой летописи, а также упомянутой поэмы, отличается не только большой красотой, но явно носит следы длительного обращения и многовекового предшествовавшего развития> // Gardons nous cependant d'accuser de cette pénurie l'intelligence du peuple russe. On ne peut reprocher aux Slaves le manque d'imagination, et, parmi eux, les Russes n'en sont pas les moins doués <Остережемся, однако, возложить вину за эту скудость на умственные способности русского народа. Нельзя упрекнуть славян в недостатке вообще, ражения, а русские, среди них, отнюдь не являются наименее им одаренными>.

Стр. 54—55 (185)

³²⁻⁴
⁽⁶⁻¹⁵⁾ *Текст:* Les traducteurs de la Bible Cyrille et Méthode ∞ Luther <Кирилл и Мефодий, переводчики библии ∞ Лютерву> — *отсутствует.*

Стр. 55 (185)

⁷⁻¹¹ *Текст:* Les peuples slaves ∞ par leurs chants <Славянские народы ∞ собственными песнями> — *отсутствует.*

¹⁸⁻²³
¹¹⁽²³⁾ *Слово:* russe <русский> — *отсутствует.*

¹³⁻²¹
⁽³⁰⁻³²⁾ *Вместо:* elle n'a rien de romantique, rien de ces aspirations malades et monacales, comme les chants allemands <в ней нет ничего романтического, ничего похожего на болезненные монашеские грезы, подобно немецким песням> // comme dans les chants allemands <как в немецких песнях>

³³⁻³⁶
⁽³⁶⁻³⁸⁾ *Подстрочное примечание отсутствует.*

Стр. 55 (186)

²⁶⁻²⁷
⁽²⁻³⁾ *Слова:* c'est l'amour profond, passionné, malheureux mais terrestre et réel <это глубокая любовь, страстная, несчастливая, но земная и реальная> — *отсутствуют.*

¹⁷⁻³⁸ Подстрочное примечание отсутствует.
(38-39)

Стр. 56 (186)

¹⁻³ *Вместо:* Tristesse ou orgie ∞ ou absorbé par la commune <В печали или в буйном веселье ∞ или был поглощен общиной> // Tristesse ou orgie, esclavage ou anarchie, autocratie sans bornes ou démocratie sans limite, comme l'a dit l'empereur Nicolas lui-même à M. de Custine, la vie du Russe se passe vagabonde ou absorbée par la commune <В печали или буйном веселье, в рабстве или анархии, неограниченном самодержавии или безграничной демократии, как сказал сам император Николай Кюстину, жизнь русского проходит в бродяжничестве или поглощена общиной>

Стр. 57 (187)

³⁷⁽³⁸⁾ Подстрочное примечание отсутствует.

Стр. 58 (188)

¹³⁻¹⁴ *Вместо:* il jetait un sujet pour s'emparer d'un autre avec une facilité de conception étonnante <оставлял один предмет, чтобы овладеть другим, с удивительной легкостью постигая его> // il réunissait à la facilité de la conception le manque d'initiative si commun aux Russes <легкость постижения у него сочеталась с недостатком инициативы, столь обычным для русских>

Стр. 60 (190)

⁹⁽¹⁸⁾ *Вместо:* des Zoritch <Зоричей> // des Zouboff et des Zoritch <Зубовых и Зоричей>

Стр. 64 (194)

²⁰⁽¹⁸⁾ *После:* ne pouvait <не могло> // encore <еще>

Стр. 68 (198)

²²⁽²¹⁾ *Вместо:* demoiselle bien-élevée <благовоспитанной барышни> // demoiselle sentimentale <чувствительной барышни>

³¹⁻³³ *Слова:* Une fois entraînés, ils vont aux dernières conséquences sans chercher d'accommodement <А увлекшись, они идут на все последствия и не ищут какого-либо соглашения> — *отсутствуют.*

Стр. 69 (199)

³⁸⁽³⁸⁾ *К словам:* qu'on venait à peine d'apprendre <только что усвоенные> — *подстрочное примечание:* M. N. Tourgueneff, par exemple, ne peut pas en revenir d'étonnement dans un ouvrage qu'il a publié vingt ans après <Н. Тургенев, например, не перестает удивляться этому в труде, который он опубликовал двадцать лет спустя>

Стр. 71 (201)

²⁷⁻²⁹ *Вместо:* Peu avant ∞ il devint nécessaire <Незадолго ∞ стал необходим> // Avant de passer au sombre règne qui commença dans le sang russe et qui continua dans le sang polonais, disons quelques mots du mouvement littéraire de cette époque.

Il y avait beaucoup d'hommes de talent parmi les hommes de lettres du temps de l'empereur Alexandre; mais nous ne parlerons que du poète russe qui représente le mieux son époque.

Dès que Pouchkine parut, il devint nécessaire <Прежде чем перейти к мрачному царствованию, которое началось на русской, а продолжалось на польской крови, скажем несколько слов о литературном движении этой эпохи.

Среди писателей времен императора Александра было много талантливых людей; но мы скажем лишь о русском поэте, который всего лучше представляет свою эпоху.

Как только появился Пушкин, он стал необходим

Стр. 76 (206)

¹³⁽²⁴⁾ *Вместо:* politique <политической> // poétique <поэтической>

- Стр. 78 (208)
³⁻⁷ Слова: Polejaeff ∞ en Sibérie... <Полежаев ∞ сибирской катор-
 (17-21) ги)... — *отсутствуют*.
- Стр. 80 (210)
¹⁷⁻¹⁹ *Вместо:* Les membres de la famille impériale ∞ illicite dans leur
 (17-18) position. <Члены императорской фамилии ∞ недопустимое для
 парских особ> // Les membres de la famille impériale ∞ illicite
 <Члены императорской фамилии ∞ недопустимое>
- Стр. 81 (210)
²⁽³⁸⁾ *После:* despotisme <деспотизма> // l'idéal de Frédéric II et de son
 père <идеал Фридриха II и его отца>
- Стр. 82 (212)
⁶⁽³⁻⁴⁾ *Слово:* opprimée <и угнетаемое> — *отсутствует*.
- ¹⁰⁻¹¹⁽⁸⁾ Слова: au regard superficiel <поверхностный> — *отсутствуют*.
- Стр. 84 (214)
³³⁻³⁴ *Слова:* Ce n'est pas sans une certaine frayeur que j'aborde cette partie
 (33) de ma revue <Не без некоторого страха приступаю я к этой
 части моего обозрения> — *находятся не в подстрочном примечании, а в тексте после слов:* après le 14 décembre? <после 14 декабря?>
- ³³⁽³³⁾ *Перед:* Ce n'est pas sans <Не без некоторого> // Les faits que je vais
 citer sont des souvenirs: je tomberai de l'histoire dans l'autobiographie. Il me faut passer avec le lecteur a côté des tombes qui me
 sont chères, il doit me pardonner si en ouvrant ces cercueils, les
 sentiments prennent en moi le dessus sur les idées <Факты, которые
 я собираюсь привести, — это воспоминания: после истории я обращаюсь к автобиографии. Мне придется пройти вместе с читателем
 мимо дорогих мне могил, пусть он простит мне, если чувства во
 мне возьмут верх над мыслями, когда я приоткрою эти могилы>
- Стр. 84 (214)
⁷⁽⁹⁾ *Вместо:* vil <подлым> // inhumain <недостойным человека>
- Стр. 84 (215)
³⁰⁽¹⁻²⁾ *После:* était un gage <была залогом> // de l'avenir <будущего>
- Стр. 85 (215)
⁶⁽⁸⁾ *После:* publiciste <публицист> // tourmenté lui-même des questions
 qui préoccupaient tout le monde sans aboutir à une solution <сам
 терзавшийся вопросами, которыми все занимались, но не могли
 разрешить>.
- ¹⁰⁻¹¹ *Слова:* et vint se fixer à Moscou <и приехал жить в Москву> —
 (13) *отсутствуют*.
- ³²⁽³³⁾ *Вместо:* suppression <устранением> // par l'assassinat <убийством>
- Стр. 87 (217)
⁵⁻⁶ *После:* augmentent la force de la parole <увеличивает силу речи>
 (9) // comme la beauté de la femme <как красоту женщины>
- ³¹⁻³⁸ *Слова, вынесенные Герценом в подстрочное примечание, находятся*
 (31-38) *внутри текста*.
- Стр. 90 (220)
¹⁽¹²⁾ *Слова:* qu'en apparence <лишь кажущимся> — *отсутствуют*.
- Стр. 91 (221)
³⁶⁻³⁷ *Подстрочное примечание отсутствует*.
- (36-37)
- Стр. 92 (223)
²⁹⁽⁹⁾ *Вместо:* grave <важный> // brave <славный>
- Стр. 93 (223)
⁵⁽²⁴⁾ *После:* jour <дня> // seulement <только>
- ⁶⁽²⁵⁾ *После:* Vénévitiouff <Веневитинов> // Il sortit de la foule le cœur
 rempli d'espérance <он ушел от толпы, полный надежды>

Стр. 93 (224)

³⁶⁽²¹⁻²²⁾ Слова: de réminiscence <воспоминаний> — *отсутствуют*.

³⁸⁽²³⁾ Вместо: au désespoir <с отчаяньем> // à la discorde <с раздорами>

Стр. 95 (225)

¹³⁽³⁰⁾ После: pensées <мысли> // qui deviennent de jour en jour plus communes <которые с каждым днем все больше превращаются в общее достояние>

Стр. 95 (226)

¹⁶⁻¹⁹⁽¹⁻⁴⁾ Текст: Lorsque Lermontoff ∞ a tenu sa parole <Когда Лермонтов ∞ сдержал слово> — *отсутствует*.

Стр. 95 (225)

³⁶⁻³⁸⁽³⁶⁻³⁸⁾ Подстрочное примечание *отсутствует*.

Стр. 96 (227)

²⁶⁻²⁷⁽⁹⁾ Вместо: resta <остался> // est mort <умер>

Стр. 97 (228)

³⁴⁻³⁸⁽¹⁸⁻²²⁾ Вместо: La douleur ∞ «Récits du Chasseur»? <Скорбь ∞ «Записки охотника»?> // Dans ces cas, la douleur se change en rage et en désolation, le rire en une ironie amère et haineuse. Nos essais de nouvelles provinciales ne sont pas vrais ou retombent forcément dans les «Récits du chasseur», par J. Tourgueneff, pénibles à suivre, ou dans «Anton Goremyka» <В этих случаях скорбь превращается в ярость и отчаяние, смех — в горькую и полную ненависти иронию. Наши опыты провинциальных рассказов или неправдоподобны, или же поневоле подражают «Запискам охотника» Тургенева, уровню которых так трудно достигнуть, или «Антону Горемыке»>

Стр. 98 (228)

³³⁻³⁵⁽³⁶⁻³⁸⁾ Подстрочное примечание *отсутствует*.

Стр. 98 (229)

¹⁹⁻²⁰⁽⁶⁻⁷⁾ После: L'empereur Nicolas se râmait de rire en assistant aux représentations du Réviseur!!! <Присутствуя на представлениях «Ревизора», император Николай умирал со смеху!!!> // Oh ironie, sainte ironie, disait Proudhon, viens que je t'adore! <О ирония, святая ирония, — говорил Прудон, — приди, я преклонюсь перед тобой!>

³⁶⁻³⁸⁽³⁶⁻³⁵⁾ Подстрочное примечание *отсутствует*.

Стр. 103 (233)

²⁶⁻²⁷⁽³¹⁾ Вместо: Est-ce enfin la Morée? <Бить может, наконец, Морья?> // Est-ce enfin le Péloronèse ou la Morée? <Бить может, наконец, это Пелопоннес или Морья?>

Стр. 104 (234)

⁵⁽¹⁰⁻¹¹⁾ Вместо: un collier d'esclavage allemand <ошейник немецкого рабства> // un collier allemand <немецкий ошейник>

³⁷⁽³⁸⁾ Подстрочное примечание *отсутствует*.

Стр. 107 (237)

⁸⁻⁹⁽¹⁶⁾ Слова: à qui que ce soit <кому бы то ни было> — *отсутствуют*.

Стр. 107 (238)

³⁶⁽⁶⁾ После: sang <кровью> // par sa pulpe nerveuse <своими нервами>

Стр. 108 (238)

⁵⁽¹³⁾ Слова: Nous l'avons dit <Как мы уже говорили> — *отсутствуют*.

¹⁰⁽¹⁸⁻¹⁹⁾ Вместо: réactionnaire <реакционным> // vil ou rampant <низким или подлым>

Стр. 109 (239)

¹⁹⁽³⁰⁻³¹⁾ Вместо: réveiller la consience <пробудить совесть> // donner l'éveil. Dans ces cas il faut agir comme Brutus. dans Schiller, qui, rencontrant

dans l'autre monde César, lui demande quelle route il prend, afin de suivre le chemin contraire, sans s'inquiéter où il mène. Les Slaves n'ont pas agi ainsi jusqu'à présent <обратить внимание. В этих случаях нужно поступать, как Брут у Шиллера, который, встретив в ином мире Цезаря, спрашивает его, какой дорогой он пойдет, чтобы самому следовать противоположной, не задумываясь, куда она ведет. Славяне до сего времени так не поступали>

Стр. 109 (240)

³⁵⁽⁹⁾ *После:* seront anéanties <исчезнут> // Sans le principe actif de l'individualité, on pourrait douter que le peuple conservât sa nationalité et les classes civilisées leurs lumières <Сомнительно, чтобы без активного личного начала народ сохранил свою национальность, а цивилизованные классы — свое просвещение>

Стр. 116 (247)

²⁸⁻²⁹ (10-11) *После:* le sort éternel épargné les Slavophiles <славянофилов ∞ судьба щадила> // Nous ne doutons pas qu'ils ne fassent leurs preuves à la première occasion, et cette occasion se présente tout naturellement dans la question de l'émancipation des paysans <Мы не сомневаемся, что они докажут это при первом же случае, и этим случаем естественно явится вопрос об освобождении крестьян>

Стр. 117 (248)

²⁸⁽¹²⁻¹³⁾ *После:* Qu'en est-il résulté? <Каково же было следствие этого?> // Gogol se plaça en auteur médiocre, en homme suspect. <Гоголь поставил себя в положение посредственного автора, человека сомнительного>.

Стр. 119 (249)

²³⁻²⁴ (25) *Вместо:* se sachant appuyés par l'entourage du tzar <чувствуя поддержку приближенных царя> // se sachant appuyés par une partie de l'entourage du tzar. Mais ils avaient des adversaires nombreux et ardents, toute la jeune noblesse <чувствуя поддержку части приближенных царя. Но у них были многочисленные и горячие противники, все молодое дворянство>

Стр. 120 (250)

²⁷⁽²⁹⁾ *Вместо:* vingtaine de millions <миллионов двадцать> // quinzaine de millions <миллионов пятнадцать>

Стр. 121 (252)

³⁶⁽⁴⁾ *Вместо:* dans cette doctrine <в этом учении> // dans cette doctrine sociale <в этом социальном учении>

Стр. 123 (254)

³⁵⁽³²⁾ *Вместо:* résolut <решило> // songea <вздумало>

Стр. 127 (259)

В изд. 1851 г. эта глава имеет продолжение, исключенное Герценом из изд. 1853—1858 гг.

Avant de terminer, il importe de faire voir un élément révolutionnaire naissant qui croît, et dont l'avenir est incontestable.

En tout temps, des Russes se sont fixés à l'étranger. La charte de la noblesse assurait ce droit, à toute cette classe du peuple, et aucun souverain, avant Nicolas, n'a songé à le contester. Les uns ont émigré pour des raisons politiques ou pour des rancunes personnelles. L'amiral Tchitchagoff qui avait commandé à Bérézina et le général comte Ostermann-Tolstoï, le vainqueur de Koulm, se sont expatriés. N. Tourgueneff, un des conjurés du 14 décembre est resté en France pour échapper à la peine qui avait été prononcée contre lui. D'autres ont cédé à des influences religieuses et ont embrassé le jésuitisme.

Mais ce n'était là que des faits individuels qui ne pouvaient former de noyau d'émigration, manquant d'idée générale et de but d'activité commune.

Depuis dix ans, nous voyons des Russes se fixer en France, non pas seulement pour être hors du pays ou pour se reposer, mais bien pour protester hautement contre le despotisme pétersbourgeois, pour travailler à l'oeuvre de l'affranchissement commun. Loin de devenir des étrangers, ils se faisaient des organes libres de la jeune Russie, ses interprètes.

Ce n'est point là un fait du hasard.

L'émigration est le premier indice d'une révolution qui se prépare.

Elle étonne en Russie, on n'y est pas habitué. Et pourtant, dans tous les pays, au début des réformes, lorsque la pensée était faible et la force matérielle illimitée, les hommes de forte conviction, de foi réelle, de dévouement véritable, se réfugiaient en pays étrangers, pour faire entendre de là leur voix. L'éloignement, le bannissement volontaire, prêtaient à leurs paroles une force et une autorité supérieure; ils prouvaient que leurs convictions étaient sérieuses.

Nous sommes persuadés que le temps est venu où la Russie doit faire connaître sa pensée. Cela est-il possible dans le pays même? Où est le sol en Russie où l'homme libre puisse agir, sans faire de tristes concessions? Le despotisme s'accroît, la pensée ne peut plus se mouvoir, enchaînée par la double censure. Il faut se taire ou feindre: il faut parler par insinuations par des demi-mots, parler à l'oreille, lorsque la trompette suffirait à peine pour réveiller les endormis.

Il est temps de nous justifier du reproche de la souffrance passive. Les Russes ont beaucoup supporté parce qu'ils étaient jeunes et que rien n'était mûr: ni chez eux, ni ailleurs. Ce temps passe. On ne peut forcer les hommes à se taire, que tant que le besoin de parler n'est pas puissant ou que l'idée est faible. Il est impossible de réprimer la pensée virile, la forte volonté. Si elles ne brisent pas l'obstacle, elles échappent à la poursuite. Comprimées d'un côté, elles surgissent d'un autre.

En ce moment donc l'émigration est l'acte d'opposition le plus significatif que le Russe puisse faire. Le gouvernement l'a bien compris ainsi. Il croyait à peine qu'on eut l'audace de rester, une fois rappelé, le courage de renoncer à sa patrie et à sa fortune. Le refus de M. Ivan Golovine de rentrer a tellement surpris l'empereur qu'il y répondit par la promulgation de l'oukasè incroyable sur les passeports. Cependant, M. Bakounine agissait de même en Suisse. Tous les deux abandonnaient en Russie des positions assurées, un avenir brillant.

Le gouvernement irrité les condamna, par l'intermédiaire de son sénat dirigeant, *aux travaux forcés*, peine exorbitante, absurde et inouïe, puisqu'elle s'appliquait à des contumaces pour avoir été *contumaces!*

C'est au tzarisme qu'était réservée cette belle invention de frapper ainsi les hommes parce qu'ils préféraient de vivre sous un tel degré de latitude et de longitude, plutôt que sous un tel autre.

Les émigrés ne restèrent pas inactifs.

Bakounine, penseur profond, propagandiste ardent, était un des socialistes les plus hardis, bien avant la révolution du 24 février. Officier de l'artillerie russe, il quitta le canon pour l'étude de la philosophie, et quelques années plus tard, il abandonna la philosophie abstraite pour la philosophie concrète, le socialisme. Bakounine ne pouvait se complaire dans le quietisme philosophique, dans lequel s'enterraient les professeurs de Berlin. Il fut au nombre des premiers qui protestèrent en Allemagne (dans le journal de Ruge) contre cette fuite dans les sphères absolues, contre cette abstention inhumaine et sans cœur qui ne voulait participer en rien aux peines et aux fatigues de l'homme contemporain, en se renfermant dans une soumission apathique à une nécessité fatale inventée par eux-mêmes. Bakounine ne voyait d'autre moyen de lever l'antinomie entre la pensée et le fait, que la lutte; il devint révolutionnaire.

En 1843, Bakounine, poursuivi par les réactionnaires suisses et dénoncé par eux au gouvernement russe, reçut la sommation de rentrer en Russie. Il refusa d'y obtempérer et passa à Paris. En 1847, dans un discours qu'il prononça à l'occasion de l'anniversaire de la révolution polonaise, il tendit une main amie aux Polonais. On l'expulsa pour ce fait de la France.

Après la révolution de février, le vieux monde chancela, l'Allemagne, les Slaves s'agitèrent. Bakounine se rendit à Prague et représenta l'idée républicaine au congrès slave. Son influence sur le peuple à Prague, au dire des Bohêmes eux-mêmes, ne peut être comparée qu'à l'influence de Hecker sur les Allemands.

La révolution allemande comprimée en Autriche, à Bade, en Prusse, fit un effort suprême en Saxe. Dresde osa lever la tête, lorsque Vienne et Berlin écrasés par les soldats se renfermaient dans un désespoir triste et morne. Bakounine fut à la tête de ce mouvement, il présida les réunions et dirigea la défense de la ville.

Après la prise de Dresde, il tomba dans les mains de ses ennemis. On le traduisit devant une Haute Cour de Saxe qui le condamna à la peine capitale. Le très-pieux roi de Saxe, par horreur du sang, commua cette peine en celle de la détention perpétuelle. Mais l'Autriche voulut aussi avoir sa part à l'exécution d'un martyr de la cause slave. La Saxe livra Bakounine; on le transporta, les fers aux pieds, à Gradschine, forteresse près de Prague, où l'on ouvrit une enquête.

Manie indigne d'un gouvernement d'aller glaner après les bourreaux d'un autre pays et achever les victimes.

De Gradschine on envoya Bakounine à Olmütz. On prétend qu'il va être livré à la Russie...

Qu'il aille donc dans les neiges de la Sibérie, presser la main de ces vieillards glorieux, exilés en 1826, qu'il aille, suivi de nos vœux, dans ce grand cimetière russe où reposent tant de martyrs de notre cause.

Bakounine, succombant à la fois avec la révolution allemande et allant en Sibérie pour l'Allemagne, la veille peut-être d'une guerre avec la Russie, servira de gage et de preuve de cette sympathie qui existe entre les peuples de l'Occident et la minorité révolutionnaire en Russie.

Les travaux littéraires de M. Ivan Golovine ont été également appréciés en France, en Allemagne, en Angleterre. Depuis la publication de «La Russie sous Nicolas I^{er}», en 1845, jusqu'à celle des «Mémoires d'un prêtre russe», en 1849, l'auteur n'a pas discontinué sa guerre contre le despotisme de Pétersbourg. Il dévoile ce que le gouvernement russe cherche soigneusement à cacher, il raconte en Europe ce qu'on tait en Russie. Il faut connaître quelle crainte le gouvernement russe a de l'opinion publique en Europe, devant laquelle il tremble comme le parvenu devant l'opinion d'un salon aristocratique, pour comprendre toute la portée des écrits de M. Golovine.

Expulsé de Paris, après le 13 juillet 1849, il poursuivit son activité en Suisse, en Angleterre, en Italie, vouant à la risée publique la camarilla de Pétersbourg qui bondit d'indignation, habituée qu'elle est aux saluts et prosternations. Il dénonce l'étroite politique, l'administration dépravée de la Russie, les hommes arriérés et médiocres qui meuvent cet immense levier commençant au palais d'Hiver et finissant à Kamtschatka, il montre avec pitié au gouvernement rétrograde de la république française son idéal du pouvoir fort, lui faisant honte de se mettre à la remorque de l'absolutisme moscovite.

Ce fut lui, un Russe émigré, qui présida à Paris le club de la *Fraternité des Peuples*, lui, qui appelé comme témoin, devant la Haute Cour de Bourges, trouva de nobles paroles pour la défense de la Pologne.

Notre ami Nicolas Sazonoff, expulsé de France en 1849, a été un des défenseurs les plus zélés de la démocratie dans la «Tribune des peuples» et dans la «Réforme»

...L'émigration russe n'est qu'un germe, mais un germe contient souvent un grand avenir. L'émigration russe croîtra, car son opportunité est évidente, car elle représente non la haine ou le désespoir, mais l'amour du peuple russe et la foi dans son avenir.

⟨Прежде чем закончить, важно указать на зарождающийся и зреющий революционный элемент, будущность которого бесспорна

Во все времена русские поселялись за границей. Жалованная грамота дворянству удостоверяла право, данное всему этому классу народа, и ни один из государей, до Николая, не думал это право оспаривать. Одни эмигрировали из политических соображений или личных счетов. Адмирал Чичагов, командовавший на Березине, и генерал граф Остерман-Толстой, победитель при Кульме, покинули родину. Н. Тургенев, один из участников заговора 14 декабря, остался во Франции, чтобы избежать наказания, к которому его приговорили. Другие поддались религиозным влияниям и стали последователями иезуитов.

Но это были лишь единичные случаи, которые не могли послужить к образованию ядра эмиграции за отсутствием общей идеи и цели для совместной деятельности.

Мы видим, как в течение десяти лет русские поселяются во Франции не только для того, чтобы жить вне родины или отдохнуть, но чтобы открыто протестовать против петербургского деспотизма, чтобы работать над делом всеобщего освобождения. Нисколько не превратившись в чужеземцев, они стали свободными посредниками молодой России, ее истолкователями.

Это факт, отнюдь, не случайный.

Эмиграция — первый признак готовящейся революции.

В России ей удивляются, к ней там не привыкли. И однако во всех странах, в начале реформ, когда мысль была слабой, а материальная сила неограниченной, люди твердых убеждений, питающие подлинную веру, по-настоящему преданные, находили себе убежище на чужбине, чтобы заставить оттуда услышать свой голос. Изгнание, добровольная ссылка сообщали их словам силу и необыкновенный вес, свидетельствуя о серьезности их убеждений.

Мы уверены, что пришла пора России выразить во всеуслышание свою мысль. Возможно ли это в самой России? Есть ли там почва, где мог бы действовать свободный человек без печальных компромиссов? Деспотизм усиливается, мысль, скованная двойной цензурой, не может более шевельнуться. Надобно молчать или притворяться: надобно говорить намеками, полусловами, шептать на ухо, когда и звука трубы было бы мало, чтобы пробудить спящих.

Пора нам отвести от себя упрек в том, что наше страдание пассивно. Русские многое вынесли, ибо были молоды, ибо ничто не созрело ни внутри страны, ни вне ее. Это время проходит. Нельзя принудить людей молчать, разве только у них самих нет властной потребности высказаться или их мысль немощна. Невозможно укротить возмужавшую мысль, сильную волю. Если они не уничтожают препятствие, то ускользают от преследований. Подавляемые с одной стороны, они возникают с другой.

Таким образом, в настоящее время эмиграция является наиболее значительным актом противодействия, какое только возможно для русского. Правительство хорошо это поняло. Оно с трудом верило, чтобы люди, будучи вызваны обратно, имели смелость послушаться, имели мужество отказаться от своей родины и своего достоинства. Отказ Ивана Голovina возвратиться так поразил императора, что в ответ он обнаружил невероятный указ о паспортах. Однако Бакунин поступил таким же образом в Швейцарии. Оба отказывались от обеспеченного положения в России, от блестящего будущего.

Раздраженное этим правительством приговорило их при посредстве правительствующего сената к *каторжным работам* — каре чрезмерной, нелепой и неслыханной, ибо она применялась к неявившимся на суд, за то, что они *не явились на суд!*

Именно царизму принадлежит эта блестящая выдумка — карать подобным образом людей за то, что они предпочитают жить под таким-то градусом широты и долготы, а не под другим.

Эмигранты не остались бездеятельными.

Бакунин, глубокий мыслитель, пылкий пропагандист, был одним из самых смелых социалистов задолго до революции 24 февраля. Русский артиллерийский офицер, он оставил пушку для изучения философии, а несколько лет спустя покинул абстрактную философию для философии конкретной — социализма. Бакунин не мог удовлетвориться философским квиетизмом, которым так сильно увлекались берлинские профессора. Он принадлежал к числу первых, кто протестовал в Германии (в журнале Руге) против этого бегства в сферы абсолюта, против этого бесчеловечного и бессердечного уклонения от всякого участия в горестях и тяготах современного человека, против этих людей, замкнувшихся в равнодушном подчинении роковой необходимости, ими же самими выдуманной. Бакунин не видел другого средства уничтожить противоречие между мыслью и делом, кроме борьбы; он стал революционером.

В 1843 году Бакунин, преследуемый швейцарскими реакционерами, донесшими на него русскому правительству, получил приказ вернуться в Россию. Он отказался его выполнить и переехал в Париж. В 1847 году, в речи, произнесенной им по поводу годовщины польской революции, он протянул полякам руку дружбы. За это его изгнали из Франции.

После февральской революции старый мир пошатнулся, Германия, славяне пришли в волнение. Бакунин отправился в Прагу представителем республиканской идеи на славянском конгрессе. Его влияние на народ в Праге, по словам самих чехов, можно сравнить лишь с влиянием Геккера на немцев.

Немецкая революция, подавленная в Австрии, Бадене, Пруссии, сделала последнее усилие в Саксонии. Дрезден отважился поднять голову, тогда как Вена и Берлин, усмирные солдатами, затаились в угрюмом отчаянии. Бакунин был во главе этого движения, он председательствовал на собраниях и руководил обороной города.

После захвата Дрездена он попал в руки своих врагов. Его судил верховный суд Саксонии, приговоривший его к смертной казни. Благочестивейший король Саксонии, боявшийся крови, заменил эту кару пожизненным заключением. Но Австрия также хотела своей доли участия в наказании мученика славянского дела. Саксония выдала ей Бакунина; закованного в ножные кандалы, его перевезли в Градчину, крепость неподалеку от Праги, где началось следствие.

Недостойная правительства мания — подбирать крохи после палачей чужой страны и приканчивать жертвы.

Из Градчины Бакунина переслали в Ольмюп. Предполагают, что он будет выдан России...

Пусть же идет он в снега Сибири позать руку овечьим славой старикам, сосланным в 1826 году, пусть идет, сопровождаемый нашим добрым словом на это великое русское кладбище, где покоится прах стольких мучеников нашего дела.

Бакунин, который терпит поражение вместе с немецкой революцией и отправляется в Сибирь ради Германии, быть может, накануне ее войны с Россией, послужит залогом и свидетельством той симпатии, которая существует между народами Запада и революционным меньшинством в России.

Литературные труды Ивана Головина были равно оценены во Франции, Германии и Англии. Со времени опубликования «*La Russie sous Ni-*

«colas Ier» в 1845 году и до «Mémoires d'un prêtre russe» в 1849 году, автор не прекращал войны с петербургским деспотизмом. Он выводит на чистую воду все, что русское правительство тщательно старается скрыть, он рассказывает в Европе то, о чем в России молчат. Надобно знать, насколько страшится русское правительство общественного мнения Европы, перед которым оно трепещет, как трепещет выскочка перед мнением аристократического салона, чтобы понять всю значительность сочинений Головина.

Изгнанный из Парижа после 13 июля 1849 года, он продолжал свою деятельность в Швейцарии, в Англии, в Италии, отдавая публике на посмешище петербургскую камарилью, которая была вне себя от негодования, будучи приучена к поклонению и раболепству. Он обличает узкую политику, развращенную администрацию России, отсталых и ограниченных людей, приводящих в движение этот исполинский рычаг от Зимнего дворца до Камчатки; с презрительной жалостью он показывает реакционному правительству французской республики его идеал сильной власти, стыдя последнее за то, что оно идет на буксире у московского абсолютизма.

Это он, русский эмигрант, был председателем клуба *Братство народов*, это он, вызванный свидетелем в верховный суд Буржа, нашел благородные слова в защиту Польши.

Наш друг Николай Сазонов, высланный из Франции в 1849 году, был одним из самых ревностных защитников демократии в «*Tribune des peuples*» и в «*Réforme*».

...Русская эмиграция — только зародыш, но зародыш часто таит великое будущее. Русская эмиграция усилится, ибо ее своевременность очевидна, ибо она представляет не ненависть или отчаяние, а любовь русского народа и его веру в свое будущее.»

ВАРИАНТЫ ИЗДАНИЯ 1853 г.

Стр. 9 (137)

1

Перед: Introduction <Введение> — *предисловие Герцена:* Mes amis de la Centralisation Démocratique Polonoise veulent bien faire une seconde édition de mon ouvrage «Sur le développement des idées révolutionnaires en Russie».

J'attache une importance toute particulière à ce fait. Cette édition sera un nouveau témoignage public de l'alliance fraternelle de la Pologne révolutionnaire avec les révolutionnaires russes. <Мои друзья из Польской демократической централизации хотят выпустить второе издание моей работы «О развитии революционных идей в России».

Я придаю особенное значение этому факту. Издание явится новым публичным свидетельством братского союза революционной Польши и русских революционеров».



ПРОИЗВЕДЕНИЯ 1851—1852 ГОДОВ

LE PEUPLE RUSSE ET LE SOCIALISME 〈РУССКИЙ НАРОД И СОЦИАЛИЗМ〉

ВАРИАНТЫ ГАЗЕТЫ «L'AVÈNEMENT DU PEUPLE»

№ 63 от 19 ноября 1851 г.

- Стр. 271 (307)
Вместо: Le peuple russe et le socialisme 〈Русский народ и социализм〉 // Le peuple russe 〈Русский народ〉
- Стр. 271—272 (307—308)
Текст до абзаца: Le passé du peuple russe... 〈Прошлое русского народа...〉 — отсутствует.
- Стр. 272 (308)
³⁴ После: son ennemi s'y prépare 〈к ней готовятся его враги〉 // de-
(16-17) puis un siècle 〈в течение века〉
- Стр. 272—273 (308)
³⁵⁻² Абзац: La grande ∞ résultat 〈Великий ∞ в успехе〉 — отсут-
(18-19) ствует.
- Стр. 273—275 (308—310)
¹³⁻¹² Текст: et à l'Atlantique ∞ l'Orient 〈до Атлантического ∞ к во-
(30-28) стоку〉 — отсутствует.
- Стр. 276—281 (312—316)
³⁰⁻⁸ Текст: C'est à vous ∞ venons de dire 〈Вам ∞ по всему вышеска-
(4-12) занному〉 — отсутствует.
- Стр. 281 (316)
¹²⁽¹⁶⁾ Вместо: un Etat fort et indépendant 〈сильное и независимое государство〉 // fort, indépendant et armé de deux glaives, l'un dirigé contre l'Allemagne, l'autre menaçant la Turqui 〈государство сильное, независимое и вооруженное двумя мечами, одним, направленным против Германии, другим, угрожающим Турции〉
- Стр. 281—285 (316—320)
²⁵⁻⁵ Текст: Ici, la logique ∞ le tzar et le pope 〈Здесь логика ∞ и попа
(30-11) и царя〉 — отсутствует.
- Стр. 286 (321)
¹⁷⁻²² Текст: Il y a beaucoup plus de franchise à mentir ∞ du droit et de
(22-26) la justice 〈Ложь перед судьей ∞ о законе и праве〉 — отсутствует.
- Стр. 286—289 (321—324)
²⁸⁻³⁸ Текст: Les questions ∞ des Montmorency 〈Вопросы ∞ Монмо-
(31-32) раянси〉 — отсутствует.

Стр. 290 (324)

¹⁽³³⁾ Слово: Malheureusement <К сожалению> — *отсутствует*.

Стр. 290—291 (325—326)

¹²⁻²⁵ Текст: Nicolas, entouré ∞ sa vie intérieure <Николай, окружен-
(7-17) ный ∞ его жизненный процесс>—*отсутствует*.

Стр. 291—300 (326—334)

³¹⁻² Текст: Mais s'il en est ainsi ∞ du camp ennemi, nous n'accepterons
(22-7) rien <Но если так ∞ мы не принимаем ничего от наших врагов> —
отсутствует.

Стр. 300—302 (334—336)

²⁶⁻¹⁶ Текст: J'en étais là ∞ Malheureusement <Написавши предыдущее ∞
(31-16) К несчастью> — *отсутствует*.

Стр. 302—303 (336—337)

²⁸⁻⁹ Текст: Ah, Monsieur, il est lourd ∞ C'est impossible <Тяжко ∞ Это
(28-6) невозможно> — *отсутствует*.

Стр. 305 (339)

³¹ Перед: point d'illusion, point d'espérance <нет места ни для мечта-
(15-16) ний, ни для надежды> // Bakounine a déjà subi la torture. L'on sait
qu'il ne parlera pas; l'on ne veut même rien savoir; cependant on
l'a torturé... Ici <Бакунин уже подвергся пытке. Они знают, что
он не будет говорить; они не хотят даже ничего знать, однако
его пытали... Здесь>

³³⁻³⁵ Текст: Martyr ∞ de sa chair <мученик ∞ его кровь> — *отсут-*
(17-19)*ствует*.

ПОВРЕЖДЕННЫЙ

ВАРИАНТЫ ИЗДАНИЯ 1854 г.

Стр. 364

¹¹ Вместо: едва очерченная и замеченная форма // едва очерченную
и замеченную форму

Стр. 365

³⁷ Вместо: в сердце // на сердце

Стр. 372

¹¹ Вместо: заплаканы // заплаканными

Стр. 374

¹³ Вместо: повара // химики

Стр. 376

¹⁸ Вместо: другой // дурной

Стр. 377

¹ Вместо: оставить // сломать

¹⁶ Слова: ха! ха!— *отсутствуют*.

Стр. 379

⁸ Вместо: пошел // подошел

Стр. 383

²⁶ Вместо: Так // Да



КОММЕНТАРИИ

КОММЕНТАРИИ



Седьмой том сочинений А. И. Герцена содержит произведения 1850—1852 годов.

Помещенные в томе статьи появились впервые на иностранных языках и были обращены в первую очередь к западноевропейскому читателю, давая ему глубокую и правдивую информацию о России, русском народе, освободительном движении и культуре.

Такие работы, как «*Du développement des idées révolutionnaires en Russie*» («О развитии революционных идей в России») и «*Le peuple russe et le socialisme*» («Русский народ и социализм»), содержат проникательное и оригинальное исследование русской истории, жизни и культуры, положившее, в частности, начало истории русского революционного движения и общественной мысли.

В томе помещены также статья «*Michel Bakounine*» («Михаил Бакунин») и два открытых письма Герцена, относящихся к пережитой им в эти годы семейной драме.

Из художественных произведений Герцена в том входит повесть «Поврежденный».

В отличие от собрания сочинений под ред. М. К. Лемке в настоящий том не включена статья «Петрашевский»: ее автором является В. А. Энгельсон, что доказывается письмами последнего, копии которых хранятся в рукописном отделе Института русской литературы (Пушкинский дом) (см. В. Р. Лейкина-Свирская. «Революционная практика петрашевцев», «Исторические записки», № 47, стр. 187).

Из произведений 1851 г. остается неизвестной та «неудавшаяся и неоконченная статейка», о которой Герцен упомянул в письме к московским друзьям от 19 июня 1851 г. (ср. в настоящем томе комментарий к «*Dédicace*») («Посвящению»).

В комментариях к тому приняты условные сокращения:

ЦГАЛИ — Центральный государственный архив литературы и искусства. Москва.

Л (в сопровождении римской цифры, обозначающей номер тома) — А. И. Герцен. Полное собрание сочинений и писем под редакцией М. К. Лемке. П., 1919—1925, тт. I—XXII.

ЛН — сборники «Литературное наследство».



DU DÉVELOPPEMENT DES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES EN RUSSIE

〈О РАЗВИТИИ РЕВОЛЮЦИОННЫХ ИДЕЙ В РОССИИ〉¹

Печатается по изданию: «Du développement des idées révolutionnaires en Russie par Alexandre Herzen». Troisième édition. Londres, 1858.

Написано в 1850 г. Имея в виду именно эту работу, Герцен в письме к Джузеппе Маццини от 13 сентября 1850 г. из Ниццы писал: «...у меня есть большая статья о России, но я ее уже обещал для журнала Колачека...»

Впервые опубликовано в 1851 г. по-немецки под названием «Von der Entwicklung der revolutionären Ideen in Russland. Aus dem russischen Manuscripte» в журнале «Deutsche Monatsschrift für Politik, Wissenschaft, Kunst und Leben. Herausgegeben von Adolph Kolatschek», Bremen, 1851, Januar (erste Hälfte), S. 16—28, Januar (zweite Hälfte), S. 81—92, Februar (erste Hälfte), S. 183—193, Februar (zweite Hälfte), S. 271—284, März (erste Hälfte), S. 358—380, März (zweite Hälfte), S. 430—447, Mai (erste Hälfte), S. 221—225. В каждом выпуске, за исключением второго мартовского, в конце герценовского текста подпись: «Islander». Первая публикация сопровождается следующим примечанием: «Dieser und die folgenden Artikel desselben Gegenstandes sollten zu der fünfundzwanzigjährigen Jubelfeier Zar Nicolaus I erscheinen; zufällige Hindernisse haben dasselbe verzögert»².

О переводном характере немецкой публикации говорит подзаголовок: «Aus dem russischen Manuscripte»; о том, что этот перевод не был авторизованным, свидетельствует письмо Герцена к друзьям от 19 июня 1851 г. из Парижа: «Я напечатал в Ницце небольшую брошюрку о России. Это исправленное издание статей, бывших в журнале Колачека о России, испорченных редакцией и переводчиком». Упомянутая Герценом публикация явилась вторым, французским, изданием работы Герцена: «Du développement des idées révolutionnaires en Russie par A. Iscander. Paris, 1851».

¹ В составлении данного комментария участвовали: текстологическое введение — С. А. Андреев-Кривич; общая характеристика — В. Е. Иллерицкий; идейные связи и источники (о Белинском, Н. Тургеневе, Бакуине, Кениге и Мельгунове) — Ю. Г. Оксман; о Герцене и Мишле — Л. Я. Гинзбург; о Герцене и Линтоне — Ю. В. Ковалев; реальный комментарий — С. А. Андреев-Кривич и Э. С. Виленская.

² Эта и следующие статьи на ту же тему должны были появиться к двадцатипятилетию юбилею царствования Николая I; случайные обстоятельства задержали их появление (нем.). — *Ред.*

Напечатано в Ницце, на что есть указание на обороте титульного листа (Nice, Imprimerie Canis Frères).

В 1853 г. книга Герцена в дополненном и отредактированном виде была вновь издана по-французски: «Du développement des idées révolutionnaires en Russie par Alexandre Herzen. Londres, 1853». На обороте титульного листа—пометка: «Seconde édition revue par l'auteur, publiée par la Centralisation de la Société Démocratique Polonaise»¹.

В 1854 г. издано в переводе на немецкий с некоторыми изменениями в тексте, сделанными по цензурным соображениям, и под измененным заглавием: «Rußlands sociale Zustände von Alexander Herzen. Verfasser des „Vom andern Ufer“ und der „Briefe aus Italien und Frankreich“. Aus dem Russischen. Hamburg, 1854».

Для французского издания, помеченного 1858 г., были использованы экземпляры издания 1853 г.; обложка, титульный лист и страница с кратким предисловием были заменены новой обложкой и новым титульным листом, предисловие — снято

В русском переводе впервые издано в 1861 г., без участия Герцена, в Москве, нелегально, литографским способом, под названием: «Историческое развитие революционных идей в России А. Герцена. Издание первое в переводе. Посвящается студентам Московского университета», М., 1861. Это издание было выпущено московским студенческим кружком П. Г. Заичневского и П. Э. Аргиропуло.

В текст издания 1858 г., по которому работа воспроизводится в настоящем томе, и в перевод внесены следующие исправления:

Стр. 23, строка 26—27: l'Europe chaque jour davantage <Европа с каждым днем все больше> — *вставлено по тексту цитируемого произведения («La Russie»)* и по французскому изданию 1851 г.

Стр. 24, строка 23: du XVI^e siècle <XVI века> *вместо: du XVII^e siècle* <XVII века> — *по контексту.*

Книге «О развитии революционных идей в России» принадлежит особое место в литературном наследстве Герцена. В ней с наибольшей полнотой раскрывается его историческая концепция в том виде, в каком она сложилась к началу 50-х годов. Это сочинение Герцена, целостно и равносторонне охватывая как историю России от древнейших времен до середины XIX века, так и историю развития русского освободительного движения и передовой мысли, занимает исключительно важное место среди произведений русских революционеров-демократов, касающихся тех же вопросов. Подробный анализ развития русской литературы, данный в книге Герцена, ставит ее рядом с «Очерками гоголевского периода русской литературы» Н. Г. Чернышевского.

Понимание Герценом ряда важных проблем русского исторического процесса, при всех отличиях, находится в глубоком внутреннем родстве с исторической концепцией Белинского, а также с высказанными позднее взглядами Чернышевского и Добролюбова. Используя свое положение революционного эмигранта, Герцен имел возможность открыто выступить с такими суждениями о русской действительности в ее прошлом и настоящем, которые не могли быть выражены в России ни Белинским, ни даже впоследствии Чернышевским, Добролюбовым, их соратниками и единомышленниками. Всем этим и определяется большое значение книги Герцена как для изучения его исторической концепции, так и для раскрытия системы исторических взглядов идеологов русской революционной демократии.

¹ Второе издание, пересмотренное автором, опубликованное Польской демократической централизацией (франц.).— *Ред.*

Герцен не сводил историю России к истории самодержавно-крепостнического государства, он выдвигал на первый план историю народа, судьбы которого всегда находились в центре его внимания. Говоря о трудностях, преодоленных русским народом в процессе его исторического развития, Герцен показал, что в борьбе с ними закалялись и крепили его силы, складывались такие черты русского национального характера, как свободолюбие, патриотизм, энергия в труде и высокая духовная одаренность.

Освещая основные этапы исторического развития русского народа, Герцен в разрешении некоторых вопросов сумел выдвинуть новые и оригинальные положения, имевшие несомненное научное значение. Так, он указывал на выдающееся историческое значение древнерусского государства — Киевской Руси; он справедливо гордился ее высокой культурой и проницательно отметил, что русский народ в своем государственном и культурном развитии до монголо-татарского нашествия не уступал западноевропейским народам. Оценивая героическую борьбу русского народа с иноземными завоевателями, Герцен указал на прогрессивное значение преодоления удельной раздробленности и складывания в процессе этой борьбы единого русского государства. В отличие от Карамзина, а также позднейших буржуазных историков (Кавелина, Соловьева), идеализировавших развитие государственности в России и замалчивавших социальные противоречия, Герцен пытался раскрыть сложный и противоречивый характер социально-политического развития России после образования централизованного государства. Он показал различие интересов угнетенных народных масс и закрепощавших их бояр и помещиков, которым активно содействовала великокняжеская власть, с течением времени превращавшаяся в самодержавную и все более враждебную народным массам. Герцен отметил крестьянские движения XVII—XVIII веков, выразившие народный протест против закрепощения.

Значительное внимание уделил Герцен характеристике преобразований в России, связанных с деятельностью Петра I. Оценивая эти преобразования, Герцен по сути дела выступал как против огульного отрицания их значения славянофилами, так и против идеализации западниками-космополитами. Герцен пытался раскрыть исторические предпосылки преобразований Петра I, он указывал на их необходимость и прогрессивное значение, но вместе с тем подчеркивал дальнейшее ухудшение положения народных масс в результате укрепления самодержавно-крепостнического строя на протяжении XVIII века. Герцен подверг резкой критике политику правящих кругов после Петра I, показал противоположность между Россией самодержавно-помещичьей и Россией пародной, крестьянской.

Герцен отмечал, что одновременно с нарастанием стихийного возмущения крестьянских масс крепостническим гнетом в России начали зарождаться освободительные идеи в среде дворянской интеллигенции, передовые представители которой постепенно переходили от критики пороков дворянского общества к отрицанию самодержавно-крепостнического строя.

Исходным историческим рубежом в развитии освободительного движения в нашей стране Герцен считал Отечественную войну 1812 г. и порожденный ею подъем национального самосознания.

В оценке истории революционного движения и передовой общественной мысли в России с особой силой выявились новаторство и самостоятельность исторических взглядов Герцена, заложившего основы научного изучения этих важнейших проблем русской истории. В своей книге Герцен дал развернутую характеристику декабристскому движению, он раскрыл его исторические корни, оценил деятельность и программные

требования тайных декабристских организаций, показал историческое значение героического выступления 14 декабря 1825 г., а также отметил главную причину поражения декабристов, заключавшуюся в отсутствии у них связи с народом. Вместе с тем Герцен, оставаясь на позициях дворянской революционности, попросту считал, что основной движущей силой революционного движения является передовая дворянская интеллигенция. Важнейшую задачу развивающегося освободительного движения в России Герцен видел в установлении прочных связей с народными массами. Соединение стихийных стремлений народа к освобождению от крепостнического гнета с революционными идеями, выработанными деятелями освободительного движения, Герцен считал решающим условием уничтожения самодержавно-крепостнического строя в России. Развитие общественной мысли в России после выступления декабристов Герцен рассматривал с точки зрения борьбы за решение этой важнейшей задачи.

Герцен раскрыл сложный процесс роста общественной мысли в России, освоение лучшими ее представителями исторического и идейного опыта человечества в интересах разрешения коренных национальных задач. Он показал, как прогрессивная политическая и философская мысль в России и в особенности передовая русская литература все более полно отражали назревающий протест народных масс против крепостничества и самодержавия.

Герценовская характеристика истории русской литературы находится в органической связи с историко-литературной концепцией Белинского.

Герцен был одним из внимательнейших читателей статей и рецензий Белинского. Многие из них, известные Герцену еще в рукописях, являлись на свет в результате живого обмена мнений обоих друзей по поводу тех или иных литературно-политических, исторических и философских проблем, отражали воздействие таких работ Герцена, как «Москва и Петербург», «Дилетантизм в науке», «Письма об изучении природы». В свою очередь взгляды Белинского, в частности на процесс развития русской литературы и на ее роль в подъеме политической активности демократической интеллигенции, оказали прямое воздействие и на литературно-эстетические и историко-литературные воззрения Герцена. Нельзя забывать и того, что в 1847 г. Герцен слышал из уст великого критика его литературно-политическое завещание — «Письмо к Гоголю».

Некоторые высказывания Герцена в комментируемом сочинении перекликаются с этим письмом. Когда Герцен в гл. V говорит о том, что в России «нет славы, нет репутации, которые устояли бы при мертвящем и принижающем соприкосновении с правительством», и ссылается на некоторые стихотворения Пушкина и «Выбранные места из переписки с друзьями» Гоголя, то он, в сущности, воспроизводит одно из положений письма Белинского к Гоголю: «И вот почему у нас в особенности награждается общим вниманием всякое так называемое либеральное направление... и почему так скоро падает популярность великих поэтов, искренно или неискренно отдающих себя в услужение православию, самодержавию и народности. Разительный пример — Пушкин, которому стоило написать только два-три верно подданных стихотворения и надеть камер-юнкерскую ливрею, чтобы вдруг лишиться народной любви» (ЛН, т. 56, стр. 578).

Опираясь в своей характеристике развития русской литературы на общую концепцию, намеченную в свое время Белинским, Герцен, однако, впервые смог открыто и отчетливо установить связь русской литературы с революционным движением. Он, в частности, по-новому осмыслил и осветил политическую роль творчества Пушкина и впервые в нашей историографии

неразрывно связал автора «Евгения Онегина» и «Истории Пугачева», с одной стороны, с декабристами, а с другой — с передовой литературой и общественной мыслью 30-х и 40-х годов, с Лермонтовым, Гоголем и Белинским.

Герцен со всей силой подчеркнул значение передовой русской литературы как могучего средства распространения освободительных идей в России. Постоянно углублявшееся в русской литературе изображение действительности и отражение стремлений угнетенного народа определяли, по мнению Герцена, рост ее реализма, ее творческого своеобразие.

Герцен дал классические по идейной точности и эстетическому чутью характеристики деятельности и творчества ряда виднейших писателей — Пушкина, Лермонтова, Гоголя, показав их связь с русским освободительным движением, подробно обрисовав в завершающей главе общественно-политическую борьбу в России в 40-х годах.

В то же время в книге отразились и слабые стороны воззрений Герцена. Идеалистическое понимание истории не позволило ему раскрыть глубочайшие экономические и социальные основы русского исторического процесса, подлинную картину классовой борьбы. С этим, например, связана слишком высокая оценка им внешних влияний — варяжского, византийского, монголо-татарского — в историческом развитии России. Древнерусское государство Герцен, в отличие от Чернышевского и Добролюбова, рассматривал как бесклассовое. Герцен несколько переоценивал значение политических факторов в русской истории, роль личности, в частности, Петра I и других государственных деятелей.

Система исторических взглядов Герцена, с ее сильными и слабыми сторонами, отразившаяся в книге «О развитии революционных идей в России», — при всей ее оригинальности — в значительной мере опиралась на итоги предшествующего развития исторической мысли в России, прежде всего, на суждения прогрессивных деятелей по вопросам русской истории. Так, например, высказывания Герцена о своеобразии «удельного периода» в истории России, заключающемся в отсутствии феодальных отношений, его оценка татарского ига, борьбы русского народа за национальную независимость, его понимание прогрессивности создания единого русского государства, оценка Герценом преобразований Петра I, политики Екатерины II и Отечественной войны 1812 г. находились, несомненно, в тесной связи с суждениями по этим вопросам Пушкина, декабристов, Белинского. В трактовке вопроса о происхождении крепостного права в России значительное влияние на Герцена оказала, кроме того, книга Н. Тургенева «Россия и русские».

Взгляды Герцена на историю России и перспективы ее развития, нашедшие выражение в книге «О развитии революционных идей в России», основывались на деятельном и глубоком изучении им отечественной истории. Но на исторической концепции Герцена отразилась и его теория «русского социализма». Эта утопическая теория получила свое первоначальное историческое обоснование в 1849 г. в статье «La Russie» («Россия» — см. т. VI наст. изд.), отрывок из которой, раскрывающий народнические взгляды Герцена, дан им в виде приложения к книге. Крайне переоценив значение сельской общины в русской истории, Герцен неправомерно преувеличивал и своеобразие русского исторического процесса сравнительно с западноевропейским, особенно до реформ начала XVIII в.

Однако следует учитывать, что при всей ошибочности суждений Герцена о роли общины в русском историческом процессе, доказательство прочности общинных отношений в России было связано у него со стремлением сохранить общину от посягательств помещиков и царского правительства, обосновать право крестьян на обладание землей, т. е. преследовало цель защиты интересов крестьянства, что подчеркивает демократическую основу этих народнических взглядов Герцена.

В некоторых суждениях и оценках, содержащихся в книге, проявились колебания во взглядах Герцена. Так, доверяя демагогической славянофильской критике западноевропейского буржуазного общества, он ошибочно пытался сблизить их воззрения с идеями социализма, вступая в противоречие с собственной оценкой их реакционной идеологии.

В своей книге, появившейся на французском и немецком языках, Герцен обращался прежде всего к западноевропейскому читателю, ибо на проникновение сколько-нибудь значительного числа экземпляров в Россию в то время рассчитывать не приходилось.

Герцен стремился опровергнуть легенды о положительной роли самодержавия, имевшие известное хождение в реакционных кругах Западной Европы, и дать верное представление о русском народе и русском освободительном движении, значение которого в то время за рубежом грубо недооценивалось.

Пolemически направляя свою работу против книг, односторонне освещавших историю русского народа и русскую культуру (против известного сочинения Кюстина, например), Герцен вместе с тем критически подошел и к той концепции русского освободительного движения, которая содержалась в трехтомной монографии декабриста Н. Тургенева «La Russie et les russes», вышедшей в свет в Париже и в Брюсселе в 1847 г. Автор этого труда не мог не импонировать Герцену своим авторитетом ученого-экономиста, правоведа и историка, своим положением политического эмигранта, своим опытом государственного человека и члена тайных обществ 10—20-х годов. Однако богатство содержавшегося в этой работе фактического материала не скрадывало отрыва автора от круга идей и интересов русской демократической общественности 40-х годов. Все основные вопросы ликвидации крепостничества и абсолютизма трактовались Тургеньевым с позиций буржуазно-дворянского реформизма, враждебных режиму николаевской реакции, но в то же время совершенно исключавших революционные методы борьбы с самодержавно-помещичьим государством. С этих же позиций Тургеньев задним числом ревизовал, обеднял и схематизировал не только свое собственное революционное прошлое, но и всю историю тайных организаций декабристов. Герцен не мог быть удовлетворен той общей концепцией революционного движения 20-х годов, которую он нашел в книгах Тургенева. Однако не располагая еще достаточным материалом для критики свидетельств Тургенева о деятелях 14 декабря, Герцен решительно выступил против той оценки ближайших политических перспектив, которая содержалась в последнем томе книги Тургенева, посвященном обоснованию широкой программы первоочередных социально-политических реформ, подлежащих осуществлению, по мысли автора, силами государственного аппарата самодержавия и имевших целью скорейшее установление буржуазных отношений в экономике помещичьего и крестьянского землевладения. Для Герцена — революционера, демократа и социалиста — либерально-дворянская платформа Н. И. Тургенева была неприемлема.

«Труд г. Тургенева, — писал Герцен в конце 1849 г., — представляет для нас большой интерес как верное изображение суждений, надежд и взглядов времен императора Александра, как автобиография писателя, который в свое время многое видел, но не знал России, развившейся после 1825 года» («Россия», т. VI наст. изд., стр. 477). Решительно утверждая, что Н. И. Тургеньев не может «верно понять положение вещей в России» и дать передовой общественности необходимые сведения о «русском народе», Герцен и начинает писать свою работу «О развитии революционных идей в России». Эта работа призвана была, в частности, дополнить, обновить и выправить данный в книге Тургенева общий очерк истории русской общественной мысли и анализ ее социально-политических корней.

Так, характеризую в главе IV (стр. 199) аграрную программу Пестеля и сопоставляя ее с аналогичными рассуждениями Сен-Симона, Фурье и Оуэна, Герцен опирался на данные Н. И. Тургенева, который в своей книге впервые познакомил русскую и мировую общественность с планами Пестеля экспроприровать и «обобществить земельную собственность» (ни в «Донесении Следственной комиссии», ни в других материалах о декабристах, опубликованных в первой половине XIX в., сведений об этом не содержалось). Однако, опираясь на некоторые факты политической биографии Пестеля, рассказанные в книге Тургенева, Герцен резко разошелся с последним в самом осмыслении этих фактов. Н. И. Тургенев, подчеркивая несостоятельность, как планов Пестеля, так и аналогичных взглядов его западноевропейских современников, замечал: «Эти теории, усвоенные столькими людьми с пылкой фантазией, доказывают, без сомнения, прекрасные намерения, даже энтузиазм, но почти не обещают никаких осязательных результатов. Гениальность, или нечто похожее на нее, у Фурье, рвение Оуэна, утопии многих других, могут вербовать прозелитов и возбуждать восторг некоторых приверженцев (...). Но мечты этих людей останутся мечтами» («Россия и русские», т. I, М., 1915, стр. 129—130). Возражая Тургеневу, Герцен утверждал, что «Пестель не был ни мечтателем, ни утопистом: совсем напротив, он весь принадлежал действительности, он знал дух своей нации» и т. д.

В книге Герцена заметна известная переключка с вышедшей в 1849 г. анонимно в Лейпциге брошюрой М. А. Бакунина «Russische Zustände». Герцен ставил эту брошюру очень высоко (см. комментарий к статье «Россия» в т. VI наст. изд.). Особенно близки были ему народнические идеи книги Бакунина. В комментируемом сочинении Герцен воспользовался данной Бакуниным характеристикой русского сектантства, а также крестьянского патриотического движения в эпоху Отечественной войны 1812 г.

Но в отличие от Бакунина Герцен не придает сектантству безусловного революционного значения, допуская, в частности, возможность и того, что оно, к радости паризма, враждебно столкнется с революционным движением, возглавляемым передовыми людьми.

В то время как Бакунин утверждал, что в 1812 г. «вольные отряды» крестьян «громко заявляли: „Мы завоевали себе волю в бою“» (М. А. Бакунин. Собр. соч. и писем, т. III, М., 1935, стр. 407), Герцен говорит о всенародном патриотическом характере движения.

Самостоятельно и критически подошел Герцен и к тому единственному историко-литературному справочнику в области русской литературы, который имелся тогда в его распоряжении, к книге немецкого буржуазного либерала Кенига, написанной при ближайшем участии Н. А. Мельгунова, московского литератора умеренно-либерального лагеря, колебавшегося в своих симпатиях между западниками и славянофилами.

Книга эта — «Literarische Bilder aus Rußland». Stuttgart und Tübingen (1837), содержавшая общий обзор истории русской литературы от «Слова о полку Игореве» до последних произведений Пушкина и его современников, — предоставила Герцену лишь самый небольшой и не очень точный фактический материал для некоторых разделов его работы (таковы: общая характеристика русской литературы XVIII в., страницы о Новикове, о Карамзине, полемика по вопросу о «Евгении Онегине»), но дала не один повод для самого резкого отталкивания, для полемиического освещения тех или иных неправильно поставленных и ошибочно интерпретированных в книге Кенига-Мельгунова проблем (например, политическая характеристика Пушкина, страницы о Гоголе, о Полевом, о Сенковском и пр.).

Так, возражая в гл. IV против попыток видеть в «Евгении Онегине» изображение или переложение на русские нравы байроновского «Дон-

Жуана», Герцен полемизировал здесь со следующей характеристикой «Евгения Онегина», которая дана была в книге Кенига: «По форме сочинение напоминает, кажется, Дон-Жуана байроновского; несмотря на это, оно доставило поэту славу поэта оригинального и популярного. Интрига, при всей занимательности, очень слаба и дает возможность поэту допускать, подобно Байрону, разные отступления, которые, впрочем, полны поэзии, юмора и ума» («Очерки русской литературы». Перевод сочинения Кенига «Liberarische Bilder aus Rußland», СПб., 1862, стр. 106).

В Западной Европе книга Герцена вызвала оживленные отклики. В ряде газет и журналов появились статьи и отзывы. Герцен получил письма от ряда видных публицистов, ученых и общественных деятелей, дававших высокую оценку его произведению. Она положила начало пересмотру ложных и тенденциозных представлений о России и русском революционном движении.

Вскоре после выхода в свет книги Герцена она стала известной К. Марксу и Ф. Энгельсу. Рассматривая вопрос о «внутренних движениях в России», о возможности дворянско-буржуазной революции в Петербурге», Энгельс в письме к И. Вейдемейеру от 12 апреля 1853 г. в этой связи упоминает работу Герцена. Однако черты демократического панславизма в воззрениях Герцена, его ошибочные положения о роли русского сельского общинного строя, личное сближение Герцена в те годы и его заявления о солидарности с П. Прудоном, М. Бакуниным и И. Головиным — все это восстанавливало Энгельса против Герцена; ряд положений книги Герцена был неприемлем для основоположников научного коммунизма. В упомянутом письме к Вейдемейеру Энгельс с оттенком иронии писал: «Г-н Герцен весьма облегчил себе задачу («О развитии революционных идей в России»), гарантировав себя от неудач тем, что по-гегелевски сконструировал демократически-социальную коммунистически-прудонистскую русскую республику под главенством триумвирата Бакунин — Герцен — Головин» (К. Маркс и Ф. Энгельс. Сочинения, т. XXV, стр. 184).

Во Франции в деле популяризации книги «О развитии революционных идей в России» большую роль сыграл Ж. Мишле. При первом знакомстве с Мишле (см. комментарий в настоящем томе к статье «Русский народ и социализм»), как утверждает биограф Мишле Г. Моно, Герцен вручил французскому историку свою брошюру «О развитии революционных идей в России» (см. об этом вступительную заметку Г. Моно к его публикации «Jules Michelet et Alexandre Herzen d'après leur correspondance intime (1851—1869)», «La Revue», 1907, № 10, pp. 145—164; № 11, pp. 307—321). Брошюра Герцена вышла в свет в первой половине июня. 21 июня 1851 г. Герцен из Парижа писал жене: «Вчера был у меня Мишле, — он весьма доволен брошюрой». В письме к ней же от 24 июня 1851 г. Герцен сообщает: «Вчера у меня сидел часа три Мишле; успех моей брошюры в серьезном кругу велик...»

«О развитии революционных идей в России» произвело на Мишле сильнейшее впечатление. Он говорит об этом в первом же дошедшем до нас письме к Герцену (октябрь 1851 г.): «Я был счастлив по крайней мере отчасти выразить в моих польских и русских легендах мое глубокое уважение к вашему таланту и характеру. Надеюсь при случае поговорить о вашей книге более обстоятельно и *по душе*». И в письме от 3 ноября: «Не могу вам сказать, как я люблю вашу новую книгу и как восхищаюсь ею».

Из переписки Герцена с Мишле в 1851 г. видно, что Мишле усиленно хлопотал о распространении брошюры Герцена, вел по этому поводу переговоры с парижским издателем брошюры Франком, посылал брошюру в редакции передовых газет, рекомендуя им ее рецензировать и помещать из нее выдержки (см. в публикации Моно письма к Герцену от 3, 7, 17 и 20 ноября).

В конце 1851 г. была опубликована первая из «Легенд демократии» Мишле — «Польша и Россия. Легенда о Костюшко» («Pologne et Russie. Légende de Kostiusco»), вызвавшая сначала резкое возражение Герцена своей недооценкой русского революционного движения (ср. комментарий к статье «Русский народ и социализм»). Но в последней (пятнадцатой) главе Мишле говорит о России: «Под гробовой доской таится искра». К этой фразе Мишле сделал подстрочное примечание: «Искра! Не в той ли она восхитительной брошюре, которая только что появилась? Автор, русский, но в чьих жилах течет в то же время благороднейшая рейнская кровь, пишет на нашем языке с героической мощью, раскрывающей его псевдоним и обнаруживающей великого патриота. Я с изумлением читал и десять раз перечитывал эту книгу. Мне чудились в ней древние герои Севера, начертавшие беспощадным мечом приговор нашему жалкому миру... Увы! Не только Россия осуждена, осуждена Франция и Европа. Мы бежим из России,— говорит он,— но все — Россия; Европа — это тюрьма». Но пока в Европе есть такие люди, ничто еще не потеряно» («Pologne et Russie. Légende de Kostiusco», Paris, 1852, p. 130).

Это примечание, очевидно, Мишле и имел в виду, когда писал Герцену, что отчасти выразил свое уважение к его «таланту и характеру». В архиве Мишле сохранились заметки, отражающие источники, использованные им в процессе работы над «Польшей и Россией»; среди этих материалов есть и выписки из Герцена (см. об. этом L. Zaleski: «Michelet, Mickiewicz et la Pologne», «Revue de Littérature comparée», 1928, p. 480). На последних двух главах «Легенды» сказались знакомство Мишле с книгой Герцена. Это обстоятельство и парижские беседы с Герценом заставили Мишле в некоторых существеннейших пунктах пересмотреть свои прежние воззрения (см. комментарий к статье «Русский народ и социализм») на русский народ и русскую интеллигенцию (к работе над «Легендой о Костюшко» Мишле приступил еще в апреле 1851 г., но журнальная публикация «Легенды» появилась в августе—сентябре). Особенно явственно воздействие брошюры Герцена сказалось на характеристике «Философического письма» Чаадаева, напечатанного в «Телескопе»; Мишле здесь местами прямо воспроизводит герценовский текст.

Сразу же после «Польши и России» Мишле написал следующую из своих «Легенд» — «Les martyrs de la Russie» («Русские мученики»), которая вместе с двумя другими «Легендами» была издана в 1854 г. в одном томе под общим заглавием «Légendes démocratiques du Nord».

В первой главе «Русских мучеников» Мишле, говоря о трагической смерти Грибоедова, Пушкина, Лермонтова, делает сноску: «Смотри „Революционные идеи в России“, Искандер, 1851, у Франка, улица Ришелье. Я предлагал уже вниманию читателей эту героическую книгу большого русского патриота» (стр. 148).

Седьмая глава «Русских мучеников» посвящена декабристам. И на ней явно сказались общение Мишле с Герценом и чтение книги «О развитии революционных идей в России». Особенно показательная в этом отношении характеристика Пестеля.

В Англии книга Герцена приобрела широкую популярность в значительной мере благодаря усилиям Уильяма Линтона, выдающегося чартистского поэта и общественного деятеля, одного из английских друзей и переводчиков Герцена.

Первое знакомство Герцена с Линтоном произошло в 1850 г. в Париже (см. W. L i n t o n. «European republicans»), куда Линтон приехал, чтобы предложить Герцену сотрудничество в Лондонском «Лидере» («The Leader») (подробнее об отношениях Герцена и Линтона см. в комментариях к статье «Старый мир и Россия», т. XII наст. изд.). Именно тогда Линтон, видимо, впервые познакомился с книгой Герцена. Возможно, Герцен показывал Линтону рукопись или гранки, а может быть.

просто рассказывал о своей работе. Она произвела на Линтона большое впечатление и послужила толчком к написанию чрезвычайно интересной статьи о декабристах («Пестель и русские республиканцы»), которая была опубликована в 1851 г. в № 5 журнала «The English Republic», а затем перепечатана в № 27 журнала «The Friend of the People» за тот же год (см. Ю. В. К о в а л е в. Статья о декабристах в чартистском журнале, «Вопросы истории», 1954, № 12). В этой статье, в частности, обращает на себя внимание близкое к герценовской характеристике определение роли Пестеля.

Позднее Линтон неоднократно цитировал эту работу Герцена и писал, что именно по ней следует судить о великом русском революционном демократе.

Мысль перевести книгу «О развитии революционных идей в России» на английский язык возникла у Линтона еще в 1852 г., когда Герцен переехал в Лондон. Он сообщил о своем намерении Герцену. Судя по письмам, Герцен был крайне заинтересован, чтобы Линтон осуществил свое намерение, и запрашивал его неоднократно, попрежнему ли тот склонен взяться за перевод. Когда была достигнута полная договоренность, Герцен с удовлетворением писал М. К. Рейхель 9 ноября 1853 г., что брошюру переводит «сам Linton».

Сравнительно недавно стали известны хранящиеся в одной из библиотек Ниццы письма Герцена к Линтону (см. публикацию в *ЛН*, т. 63), связанные с работой над переводом «О развитии революционных идей в России». Герцен постоянно следил за ходом работы и снабжал Линтона необходимыми разъяснениями и комментариями (о Пугачеве, Петрашевском и т. д.).

А. Колачек, напечатавший в свое время перевод работы Герцена в журнале «Deutsche Monatsschrift...» (см. выше), позднее выступил с неприятным отзывом о Герцене по поводу второго, французского, издания книги «О развитии революционных идей в России». Герцен упоминает об этом в «Былом и думах», глава «Немцы в эмиграции» (см. также комментарий к этой главе в т. XI наст. изд.).

В России первыми прочитали книгу немногие представители правящих кругов, высшей придворной знати, имевшие возможность получать без каких-либо цензурных ограничений зарубежные издания. С их слов судили о книге и московские друзья Герцена, полагавшие, что книга эта способна вызвать лишь новые правительственные преследования против прогрессивного лагеря, принести последнему только вред. В. П. Боткин дошел до того, что назвал эту книгу «доносиком» (см. «Былое», 1922, № 18, стр. 14). Таким настроениям поддался даже Т. Н. Грановский, охарактеризовав в 1851 г. в полном несправедливых упреков письме Герцену книгу последнего как «собственное признание обвиняемых» («Звенья», VI, стр. 357). Примерно так же оценивал книгу в 1853 г. и М. С. Щепкин (см. очерк Герцена «М. С. Щепкин», 1863). Однако в письме, отправленном Герцену в августе 1853 г., Грановский признал ошибочность первоначальной своей оценки, сложившейся «под влиянием толков и сплетней о книге» (*ЛН*, т. 62, стр. 100).

П. Я. Чаадаев благодарил Герцена за упоминание его имени в книге «О развитии революционных идей в России» («Полярная звезда» 1859 г., книжка пятая, стр. 221). Гоголь болезненно переживал критику Герценом его идейного отступничества, как о том свидетельствуют воспоминания современников. Внимание Гоголя к книжке Герцена было привлечено М. С. Скуридиным, пославшим автору «Мертвых душ» выписку всех касавшихся его мест в книге «О развитии революционных идей в России» (см. Н. В. Г о г о л ь. Материалы и исследования, т. I, изд. АН СССР, стр. 133—138 и 145—148). Специальным постановлением Комитета иностранной цензуры в октябре 1851 г. французское издание

книги Герцена подлежало «безусловному» запрещению в России (см. там же, стр. 149).

Глубокий интерес возбудила книга Герцена в среде молодой революционно настроенной интеллигенции, которой она внушала веру в силу русского освободительного движения. Большое значение придавал этой книге Н. А. Добролюбов (см. «Материалы для биографии Н. А. Добролюбова, собранные в 1861—1862 гг.», т. I, М., 1890, стр. 319), отзыв о ней содержится и в письме А. А. Чумикова (см. *ЛН*, т. 62, стр. 720). Об интересе революционной молодежи к книге свидетельствует и вышеупомянутое литографированное издание ее.

Стр. 137. *«Dich stört nicht im Innern...»* — Цитата из стихотворения Гёте «Den Vereinigten Staaten».

... *Я уезжал из России в середине студеной снежной зимы...* — Герцен уехал из России в конце января 1847 г.

Стр. 139. ... *медаль за взятие Варны...* — Медаль за взятие турецкой крепости Варна русскими войсками в 1828 г.

Стр. 141. ... *так хорошо написал Мицкевич.* — В поэме «Дзяды», часть III, гл. «Дорога в Россию». Отзыв об этом описании см. также в дневниковой записи Герцена от 22 января 1843 г. (см. т. II наст. изд., стр. 263).

Стр. 142. ... *с величием сенаторов...* — Герцен имеет в виду сенаторов ганзейских городов, в которых верховным органом власти был сенат.

... *В казино, в клубах только и разговоров, что о монополиях, предоставленных городу в 1600 году, о вольностях, дарованных в 1450 году, о последних нововведениях 1701 года...* — Перечисление различных дат используется здесь Герценом в целях иронической характеристики: чванливые представители буржуазно-мещанских верхов Риги постоянно ссылались на исторические права и дарованные городу привилегии. Вместе с тем, эти даты приблизительно совпадают с хронологией конкретных исторических событий, связанных с переломными периодами истории Риги (1454 г. — присяга магистру Ливонского ордена, 1621 г. — установление шведского господства, 1710 г. — присоединение Риги к России), когда, действительно, были подтверждены привилегии и права рижского патрициата.

Стр. 144. *Германо-латинские народы создали две истории, соотвечали два мира во времени и в пространстве.* — Первый «мир» — античный, второй — христианский, включая средневековье и новое время. Мысль о существовании «двух миров», двух цивилизаций неоднократно повторяется у Герцена (ср. «Письма об изучении природы», письмо пятое — т. III наст. изд., стр. 220; «С того берега» — т. VI наст. изд., стр. 14).

Стр. 145. ... *славянский народ ∞ в продолжение одной битвы — войны таборитов.* — Подразумевается национальное движение чешского народа (1419—1439), боровшегося против немецкого засилья, гнета феодалов и католической церкви.

... *когда Франция еще оспаривала у русских царей право на титул императора...* — В 1766 г. французский двор в своих обращениях к Екатерине II перестал ее титуловать «императорским» величием. Это являлось выражением натянутых отношений между Россией и Францией и само по себе послужило предметом острого спора, едва не ставшего поводом к разрыву дипломатических отношений в 1767 г.

... *эта антисалическая фраза.* — В соответствии с определениями Салической правды (первоначально — свод правовых установлений племени салических франков) в некоторых европейских государствах женщины были отстранены от престолонаследия.

... в факте русского господства, которое простирается до Рейна, доходит до Босфора...— Герцен имеет в виду усилившееся влияние николаевской России после поражения революции 1848 г. в Европе на дела Германии, Австрии, а также на Турцию и ее Балканские владения.

Стр. 146 ... исполнитель верховных судеб...— Приведенные слова даются в переводе самого Герцена, который в другом случае, в книге «С того берега», именно так перевел французское выражение «exécuteur des hautes œuvres». В данном случае Герцен использует двойное значение этого выражения («исполнитель верховных судеб» и «палач»), подчеркивая тем самым свое понимание исторической роли Николая I.

Стр. 148. *Гамбург, Гофман и Кампе, 1849.*— Имеется в виду первое, немецкое, издание книги «С того берега»: Vom anderen Ufer. Aus dem Russischen Manuscript. Hamburg, Hofmann und Campe, 1850. Эта книга фактически вышла в свет в конце 1849 г., чем и объясняется указание Герцена (см. т. VI наст. изд.).

... письмо о России.— Герцен имеет в виду свое письмо-статью «Россия» (см. т. VI наст. изд.). Приводимый далее отрывок из этого произведения дается Герценом с изменениями, которые носят главным образом стилистический характер; в ряде же случаев они содержат более резкие формулировки мыслей Герцена.

Уж не заколотся ли нам, подражая Катону, из-за того, что наш Рим гибнет...— Катон Младший, узнав о знаменовавшей конец республики победе Цезаря при Тапсе в эпоху гражданской войны, заколотся мечом.

... римский мыслитель ∞ написал книгу «De moribus germanorum».— Имеется в виду сочинение Корнелия Тацита «Germania sive de situ, moribus et populis Germaniae liber».

Стр. 149. ... повторяла вопль берлинского «Krakehler'a»: «Русские идут, русские идут!»— Герцен имеет в виду выступление юмористического иллюстрированного журнала «Berliner Krakehler», который открыл свой 9-й номер от 22 июля 1848 г. огромным аншлагом: «Русские идут!» («Die Russen kommen!»), повторенным на одной и той же странице четырнадцать раз шрифтами разных размеров.

... пришли, благодаря Габсбургскому дому, и быть может, они скоро продвигнутся еще далее, благодаря дому Гогенцоллернов.— Имеется в виду организованное Николаем I в помощь Австрийской империи Габсбургов подавление венгерского восстания весной 1849 г. и вмешательство русского императора в австро-пруссские отношения в 1850 г., помешавшие политическому объединению Германии во главе с Пруссией, где господствовала династия Гогенцоллернов. Оба эти акта чрезвычайно усилили влияние русского царизма на европейские дела.

... свирепого живодера Праги.— Предместье Варшавы — Прага — была разгромлена русскими войсками в 1794 г. во время подавления польского восстания, руководимого Костюшко.

Стр. 151. *Разве Австрия и Пруссия не оказали тут помощи? Разве Франция ∞ благосклонность петербургского двора...*— Во время польского восстания 1830—1831 гг. Австрия и Пруссия заняли позицию невмешательства и заключили с Николаем I конвенцию, по которой решение польского вопроса предоставлялось самому Николаю I. Правительство Франции, пошедшее вначале на переговоры с дипломатическими представителями повстанцев, выразив им свое сочувствие и организовав сбор средств в кассу польского комитета, не решилось на активные действия и отказалось после 25 января 1831 г., как и Англия, от посредничества между Польшей и Николаем I.

Стр. 152. ... я переведу несколько слов из моего прощального письма к друзьям.— Вслед за этими словами Герцен приводит отрывок из не напечатанного еще в то время обращения к русским друзьям —

«Прощайте!», которое предназначалось для русского издания «С того берега» и было полностью опубликовано только в первом русском издании 1355 года (см. т. VI наст. изд.).

Стр. 154. ... значение *Несторовой версии* ∞ как в XII столетии рассматривали *нашествие варягов*.— Начальная летопись «Повесть временных лет», составленная Нестором в XII в., содержит легендарный рассказ о «призвании» варягов, якобы прекративших междоусобия на Руси и положивших начало русской государственности.

... *обособленного класса*.— Герцен употребляет слово «класс» (classe) не в современном научном его значении, подразумеваемая под классом сословие, общественную группу и т. п. Так, например, в «Былом и думах» Герцен определяет чиновничество то как класс, то как сословие (в гл. XV второй части).

Стр. 158. *Когда Магомет II вошел победителем в Константинополь*.— 29 мая 1453 г. турецкие войска штурмом взяли столицу Византийской империи — Константинополь.

Г-н Фальмерайер рассказывает в своих «Восточных фрагментах» ∞ своего православного освободителя.— Имеется в виду сочинение: *Fragmente aus dem Orient*. Von Dr. Jakob Ph. Fallmerayer. Stuttgart und Tübingen, 1845. Рассказ, на который ссылается Герцен, находится в I томе, стр. 93.

Было уже время, когда латиняне господствовали над Восточной империей.— Имеется в виду флорентийская уния 1439 г., на основании которой в Византии была признана папская власть и римский символ веры при сохранении обрядов греческой церкви. Уния была принята греками в надежде на помощь со стороны католической церкви в борьбе против турок, захвативших почти всю Византийскую империю.

... *Высокая Порта успела пережить султана-реформатора и потерю отложившейся Мореи*.— Говоря об освобождении Мореи, Герцен имеет в виду создание независимого греческого государства. Морея, или Пелопоннес,— область, издавна входившая в состав греческих территорий. В 1460 г. она была завоевана турками, под властью которых находилась вплоть до 20-х годов XIX века (за исключением периода 1687—1715 гг., когда ею владели венецианцы). В 1821 г. в Морею поднялось восстание, явившееся частью общегреческого. Греческое восстание привело к войне против Турции, в которой приняли участие европейские государства. По окончании русско-турецкой войны 1828—1829 гг., завершившейся Адрианопольским миром, Греция получила самостоятельность. Под *султаном-реформатором*, видимо, подразумевается правивший в 1808—1839 гг. Махмуд II, известный своими реформами.

Стр. 161. ... *последний император Византии пал, сраженный под стенами Константинополя*.— Константин Палеолог, последний византийский император, пал в бою при взятии турками Константинополя в 1453 г.

... *двуглавый орел, изгнанный из Константинополя, появился на знамени московских царей*.— С конца XV века на печатях Ивана III, считавшего себя наследником византийских императоров, появляется византийский герб — двуглавый орел, ставший впоследствии государственным гербом России.

Стр. 163. ... *живой сойти в могилу, подобно Карлу V*.— Карл V сложил с себя корону Германской империи, а от испанского престола отрекся в пользу сына Филиппа II, после чего удалился в монастырь, где вскоре умер.

... *внес поправки в свой судебник в духе старинных вольностей*.— Имеется в виду изданный при Иване Грозном в 1550 г. «Судебник», заменивший «Судебник» 1497 г., изданный при Иване III, и также направленный на завершение политической централизации и ликвидации системы феодального суда.

«Я не русский, я немец», — сказал он однажды своему ювелиру, иностранцу по происхождению. — Анекдот о разговоре Ивана IV с ювелиром англичанином приводился в книге Д. Флетчера «О государстве Русском», изложение которой имелось также в примечаниях Н. М. Карамзина к «Истории государства Российского».

Ст р. 164. *После смерти Димитрия создали второго претендента на престол, потом третьего... Один из них стоял в нескольких верстах от Москвы укрепленным лагерем... — Имеется в виду Лжедимитрий II («Тушинский вор»), стоявший лагерем неподалеку от Москвы, в селе Тушино, и, видимо, польский корольевич Владислав.*

Ст р. 165. *... рассказы, написанные Кошихиным... — Речь идет о сочинении Г. К. Котошихина «О России в царствование царя Алексея Михайловича», обнаруженном русскими учеными в шведских архивах в 30-х годах XIX века. Впервые опубликовано в Петербурге в 1840 г. Археографической комиссией.*

Ст р. 166—167. *К началу XVII столетия относится закон царя Годунова «Вскоре тот же государь издал другой закон... — Право свободного перехода крестьян в «Юрьев день» было уничтожено еще в 1580—1590 гг. указами о «заповедных годах». Под «другим законом» подразумевается, видимо, указ 25 апреля 1597 г., на основании которого добровольные холопы, служившие без крепостей более полугода, закрепощались пожизненно. Указами Годунова 1601—1603 гг., напротив, право перехода крестьян частично восстанавливалось, а закрепощение холопов в некоторых случаях отменялось.*

Ст р. 169. *Петр I, как выразился один молодой историк, был первой русской личностью, дерзнувшей поставить себя в независимое положение. — Вероятно, Герцен имеет в виду К. Д. Кавелина. В статье «Взгляд на юридический быт древней России», на которую Герцен ссылается ниже (см. стр. 244), Кавелин, характеризуя деятельность Петра I, пишет: «Вся частная жизнь Петра, вся его государственная деятельность есть первая фаза осуществления начала личности в русской истории» («Современник», 1847, т. 1, стр. 45).*

Ст р. 170—171. *... он простодушно спросил за ужином графа Ягужинского, не является ли тот его отцом. — Этот недостоверный рассказ о Петре I и Ягужинском содержится также в дневнике Герцена, в записи от 3 апреля 1844 г., в разделе «Разные анекдоты о Петре I» (т. II наст. изд., стр. 348).*

... Петр, попав на Пруте в безнадежное положение, предложил в письме сенату избрать ему в наследники достойнейшего... — Герцен имеет в виду письмо, которое, как предполагается, написано Петром I 10 июля 1711 г. во время Прутского похода. В письме имеются следующие строки: «...если я погибну и вы верные известия получите о моей смерти, то выберите между собой достойнейшего мне в наследники». (Это письмо приведено в книге Шгелина «Анекдоты о Петре Великом», неоднократно переиздававшейся в XVIII веке в России в переводе с немецкого).

Он заменил патриарха синодом, назначаемым правительством, и определил туда обер-прокурором кавалерийского офицера. — Патриаршество было отменено Петром I в 1721 г. Надзор за деятельностью синода был поручен обер-прокурору. Первым обер-прокурором был И. В. Болтин, до этого полковник Каргопольского драгунского полка.

Ст р. 172. *Русская церковь имела свою собственную юрисдикцию, опирающуюся на греческий Номоканон. — Номоканоном назывался сборник церковных и относящихся к управлению церковью правил. Номоканоны первоначально возникли в Византии, а затем на их основе в России была составлена Кормчая книга.*

... он велел сделать себе ко дню коронации полусолдатское, полусвященническое одеяние « совершить богослужение в Казанском соборе...

— По свидетельству Ф. Головкина, находившегося при дворе Павла I, последний после коронации хотел в качестве главы церкви служить обедню, но отказался от этой мысли после разъяснения синода, указавшего, что церковный канон запрещает служить священнику, женатому во второй раз. Все же Павел во время причастия одевал поверх мундира короткий далматик, оставаясь при этом в ботфортах и с треуголкой на голове (Ф. Головкин. Двор и царствование Павла I). Очевидно, Герцен имел в виду этот факт, так как во время коронации Павел был в обычной коронационной одежде.

Стр. 175. *Под предлогом воспитания солдатских детей, оно, прикрыв их к военному сословию...*— Имеется в виду практиковавшееся с 1721 г. и закрепленное указом 1758 г. зачисление детей нижних воинских чинов со дня рождения в военную службу. С 1805 до 1856 г. они назывались кантонистами.

Стр. 176. ... *имен всех этих Романовых Брауншвейг-Вольфенбюттельских или Гольштейн-Готторпских, скользящих ∞ или в крови...*— Род Романовых в мужской линии пресекался на Петре II (внуке Петра I), умершем в 1730 г. Женой царевича Алексея, казенного Петром I, являлась принцесса Софья-Шарлотта Брауншвейг-Вольфенбюттельская. Иван Антонович — сын Анны Леопольдовны (внучка царя Ивана V — брата Петра I), принцессе мекленбург-шверинской, от ее брака с Антоном-Ульрихом Брауншвейг-Люнебургским — в октябре 1740 г. был провозглашен императором, а в ноябре 1741 г. свергнут с престола при совершенном Елизаветой Петровной перевороте. После низвержения содержался в заключении, в 1764 г. был убит охранявшей его стражей при предпринятой Мировичем попытке освободить его и провозгласить императором. Петр III, вступивший на престол в декабре 1761 г., сын Анны Петровны, дочери Петра I, от ее брака с герцогом гольштейн-готторпским Карлом-Фридрихом, был свергнут с престола своей женой Екатериной при перевороте 28 июня 1762 г. 29 июня Петр III подписал отречение, через несколько дней он был убит.

Стр. 177. ... *маршал Миних, сославший Бирона и в свою очередь изгнанный, встретился с ним у волжской переправы ∞ разливом реки.*— По всей вероятности, Герцен почерпнул этот, противоречащий известным фактам, исторический анекдот из иностранной литературы, посвященной описанию тайн петербургского двора и дворцовых переворотов XVIII в. в России. В частности, он мог узнать об этом из книги Хельбига «Русские фавориты» (Russische Günstlinge von G. Ad. W. v. Helbig, Tübingen, 1809).

Стр. 178. *Попытки князя Долгорукова во времена Петра II ни к чему не привели.*— Один из воспитателей малолетнего Петра II, князь А. Г. Долгорукий, намеревался добиться таких изменений в законах престолонаследия и управления государством, которые обеспечили бы права старой знати, ограниченные и подорванные реформами Петра I.

Стр. 181. *Она предоставила избирательные права также буржуазии и крестьянам...*— Екатерина II предоставила право выборов для горожан — в сословные суды, а для крестьян (кроме помещичьих) — в нижнюю сельскую расправу.

Стр. 182. ... *народ, убит за алтарем архиепископа, влчил по улицам его труп в полном архиерейском облачении.*— Во время «чумного бунта» в Москве в 1771 г. был убит московский архиепископ Амвросий, однако не за алтарем, а за воротами Донского монастыря.

... *войне ∞ которая длится двадцать пять лет в неприступных горах.*— Имеется в виду борьба горских народов на Кавказе против русских войск (1830—1850 гг.). В то время, когда Герцен писал настоящую работу, война еще продолжалась.

Стр. 184. *Единственный епископ, прославившийся в древности ∞ проповеди.*— Имеется в виду протопоп Аввакум, подвергшийся преследо-

ваниям со стороны патриарха Никона. Аналогичный отзыв Герцена о протопопе Аввакуме содержится в статье «Россия» (см. т. VI наст. изд., стр. 212).

... поэма XII века (Поход Игоря)...— Имеется в виду «Слово о полку Игореве».

Стр. 186. ... великолепное исследование 2-жи Тальви о славянских песнях в ее труде, напечатанном в 1846 году в Нью-Йорке.— Тальви — псевдоним поэтессы, лингвиста, историка литературы и фольклориста Терезы Робинсон, урожд. Якоб, которая до 1816 г. жила в России, где отец ее был профессором Петербургского университета. Вероятно, Герцен имеет в виду ее работы о славянских песнях, позднее собранные в книге «Historical view of the Slavic languages», изданной в 1850 г. в Нью-Йорке и в 1852 г. переизданной в Германии под заголовком: «Übersichtliches Handbuch der slavischen Sprache und Literatur, nebst Skizze ihrer Volksprosie», Leipzig, 1852. Известен, кроме того, перевод Тальви народных сербских песен: «Volkslieder der Serben», Halle, 1825—1826, высоко оцененный Гёте (Сообщено П. Г. Богатыревым).

Стр. 188. Одновременно он писал метеорологическое исследование об электричестве и другое — о пришествии варягов на Русь, в ответ историографу Мюллеру...— Имеются в виду «Слово о явлениях воздушных, от электрической силы происходящих» и возражения М. В. Ломоносова Г. Ф. Миллеру по поводу диссертации последнего «Происхождение имени и народа российского». Ломоносов в своих возражениях Миллеру выступил с опровержением антинаучных взглядов на возникновение русского государства и положил тем самым начало борьбе с норманизмом в исторической науке.

Державин не боится Екатерины, он шутит с нею, называет ее «Фелицей» и «киргиз-кайсацкою царицей».— «Фелицей» Екатерина именуется в «Оде к премудрой киргиз-кайсацкой царевне Фелице, писанной некоторым мурзою, издавна проживающим в Москве, а живущим по делам своим в Санкт-Петербурге», а также в ряде других произведений Г. Р. Державина.

Стр. 189. ... комедия, едкая сатира на провинциальных дворянчиков.— «Бригадир» Д. И. Фонвизина.

... издавал первый русский журнал.— Н. И. Новиков издавал не первый русский журнал, а один из первых русских сатирических журналов — «Трутень» (1769—1770).

Стр. 192. ... написавший в предисловии к своему труду, что история прошлого есть поучение будущему? — В предисловии к «Истории государства Российского» Н. М. Карамзин писал: «История в некотором смысле есть священная книга народов: главная, необходимая; зеркало их бытия и деятельности; скрижаль откровений и правил; завет предков к потомству; дополнение, изъяснение настоящего и пример будущего».

«Народы дикие любят свободу и независимость, народы цивилизованные — порядок и спокойствие» ... — Этот взгляд неоднократно высказывался Н. М. Карамзиным в «Истории государства Российского». Так, например, в гл. III первого тома («О физическом и нравственном характере славян древних») он пишет: «Сей народ, подобно всем иным, в начале гражданского бытия своего не знал выгод правления благоустроенного, не терпел ни властелинов, ни рабов в земле своей, и думал, что свобода — дикая, неограниченная, есть главное добро человека».

... Петр I, был и до времени ∞ и революционером-террористом? — Ср. запись в дневнике Герцена от 3 апреля 1844 г., где Петр I был охарактеризован как «Марат, Робеспьер и Фуке Тенвиль вместе» (см. т. II наст. изд., стр. 348).

Стр. 194. Александр ∞ разыгрывал роль конституционного короля Польши.— Александр I на Венском конгрессе в 1815 г. заявил о «даровании»

Польше конституции, рассчитывая вызвать этим волнения в польских областях, принадлежавших Австрии и Пруссии, с целью воссоединения Польши под своим владычеством.

Стр. 195. *Историк-абсолютист Карамзин и Сперанский* работали по его приказу над проектом конституции.— М. М. Сперанский подготовил по поручению Александра I проект государственных преобразований — «Введение к уложению государственных законов», представленный им в 1809 г. Этот проект, так же как некоторые реформы, проведенные по инициативе Сперанского, вызвал резкое недовольство дворянства, выражением чего явилась «Записка о древней и новой России» Н. М. Карамзина, написанная им в 1811 г. в противовес проекту Сперанского.

Вначале общество приняло название «Союза благоденствия».— «Союз благоденствия» был создан после «Союза спасения».

... нечто вроде абсолютистского Грютли, Тугендбунда...— Грютли — швейцарская буржуазно-реформистская организация, основанная в 1838 г. и названная в честь луга в Грютли, где, согласно преданию в 1307 г. был заключен союз между тремя кантонами, положивший начало швейцарской республике. Тугендбунд — политическое общество, возникшее в Пруссии в 1808 г. в период французской оккупации, для тайной подготовки отпора Наполеону.

Стр. 197. *Так, в 1838 году коренным образом было изменено управление всеми сельскими общинами* — создано для 17 000 000 человек новую форму управления...—Герцен имеет в виду законы 1838—1841 гг., так называемые реформы графа П. Д. Киселева, реорганизовавшие управление государственными крестьянами и несколько видоизменившие, но еще более усилившие подчинение крестьянской общины органам чиновничьего управления.

... опасаясь кадастра...— Имеется в виду опись и оценка земель, установление крестьянских наделов и повинностей, предусмотренные реформой П. Д. Киселева.

Стр. 197—198. *В некоторых уездах Казанской, Вятской и Тамбовской губерний* — новый порядок был сохранен.— См. комментарий к стр. 212.

Стр. 201. ... *mane, fares, tacet деспотизма*...— По библейскому преданию, — слова, начертанные огненной рукой на стене во время Валтасарова пира и предвещавшие гибель Валтасару и его державе — Вавилону.

... *царствования, которое началось на русской, а продолжалось на польской крови*...— Имеется в виду расправа с декабристами, ознаменовавшая вступление на престол Николая I, и разгром польского восстания 1830—1831 гг.

Стр. 202. ... *ни его клиентом, ни его паразитом*... — Эти слова даются в буквальном переводе с французского. Слово «клиент» Герцен употребляет в том его смысле, который оно имело в древнем Риме — человек, зависимый от патрона, покровительствуемый им.

Стр. 204. *Молодой путешественник в «Гаргантасе» гр. Соллогуба*... — Иван Васильевич, персонаж повести В. А. Соллогуба.

... *подобно тем ахенским собакам у Гейне, которые, как милости, просят у прохожих пинка, чтобы разогнать скуку*.— Имеется в виду поэма Г. Гейне «Германия», гл. III.

Стр. 206. ... *«сей омут, — как говорит Пушкин, — где мы с вами кулаемся, дорогой читатель»*.— Неточная цитата из «Евгения Онегина» (гл. VI, строфа XVI).

Стр. 207. ... *Пушкин возвратился из ссылки, Мицкевич отправлялся в ссылку*.— Пушкин познакомился с Адамом Мицкевичем в сентябре 1826 г. по приезду в Москву из Михайловского, где находился в ссылке. Мицкевич, будучи выслан из пределов Польши, жил в России в 1824—1829 гг.

Курс, прочитанный Мицкевичем в Collège de France...— Курс истории славянских литератур А. Мицкевич читал в «Collège de France» в 1840—1844 гг. (см. отзыв Герцена о лекциях Мицкевича в «Дневнике», записи от 12 и 17 февраля 1844 г.— т. II наст. изд., стр. 333—335).

Как-то великий князь-наследник поздравил Пушкина ∞ *по этому случаю*— С производством в камер-юнкеры поздравил Пушкина не наследник, а великий князь Михаил Павлович; ответ Пушкина приведен Герценом неточно (ср. в дневнике Пушкина запись от 7 января 1834 г.).

Стр. 208. «*Là, sotto giorni brevi e nebulosi...*» — Герцен несколько неточно цитирует два стиха канцоны Петрарки из цикла «Сонеты и канцоны на жизнь мадонны Лауры», пропуская среднюю строку «*Nemica naturalmente di rase*». Эти же два стиха использует Пушкин в качестве эпиграфа к шестой главе «Евгения Онегина».

Пушкин убит на дуэли ∞ *Баратынский умер после двенадцатилетней ссылки.*— Герцен допускает здесь ряд фактических неточностей.

«Горе народам, которые побивают камнями своих пророков!»— *говорит писание.*— Видимо, имеется в виду евангельское сказание о гонениях, которым подверглись посланные в Иерусалим «пророки, и мудрые, и книжники» (Евангелие от Матфея, гл. 23; от Луки, гл. 13).

Стр. 212. *Что знаем мы о поджигателях из Симбирска* ∞ *когда власти прибегли к пушкам?*— Имеются в виду: события в Симбирской губернии, которая, как и ряд других губерний, была, по словам отчета III отделения, охвачена в 1839 г. «пожарами и волнением народным»; массовый протест, которым начиная с 1841 г. государственные крестьяне, в частности в Казанской и Вятской губерниях, ответили на реформы П. Д. Киселева, на усиление бюрократически-полицейской опеки; некоторые крестьянские восстания, в частности 1843 г., когда крестьяне «под предводительством бессрочно-отпускных и уволенных в отставку нижних чинов с оружием в руках встретили посланные для усмирения их воинские команды и только усиленными отрядами приведены в повиновение». («Крестьянское движение 1827—1869», Соцэкгиз, 1931, в. 1, стр. 32, 53, 57).

Стр. 213. ... *сочинения Кюстина о России...*— Книга Кюстина — *La Russie en 1839. Par le marquis de Custine. T. 1—4, Paris, 1843.* О ней запрещалось упоминать в печати; книгопродавцам было предложено отослать за границу выписанные экземпляры. Но нелегальными путями книга Кюстина широко распространилась в России. О впечатлении, произведенном на Герцена книгой Кюстина, см. в Дневнике за 1843 г. (т. II наст. изд., стр. 311—313, 315, 340), а также в статье Герцена «Россия» (т. VI наст. изд., стр. 195—198).

Стр. 215. *Небольшая кучка ренегатов, вроде сиамских близнецов Греча и Булгарина* ∞ *набирал в типографии Греча революционные прокламации.*— Агитационные произведения декабристов (революционные воззвания, оды, сатиры, массовые песни, памфлеты) распространялись только в рукописных копиях и к печати никогда не предназначались. Ни одной печатной прокламации не вышло из рядов тайного общества ни в пору междоусарствия, ни в самый день 14 декабря. В типографии же Н. И. Греча, как ныне установлено, нелегально печатались не революционные воззвания, а масонские уставные документы и листовки (Ю. Г. Оксман. Из истории агитационно-пропагандистской литературы двадцатых годов XIX века; см. книгу «Очерки из истории движения декабристов», М., 1954, стр. 463). Возможно, что к печатанию этих материалов имел отношение «фактор и распорядитель типографии Греча» Е. Фридрих, убитый и ограбленный в Петербурге в 1821 г. В пору следствия над декабристами широкое распространение получили слухи о том, что Фридрих был убит вовсе не с целью грабежа, а по заданиям членов тайного

общества (об этом см. в книге: В. Г. Б а з а н о в. «Вольное общество любителей российской словесности», Петрозаводск, 1949 г., стр. 74 и 273; в статье М. К. А з а д о в с к о г о «Затерянные и утраченные произведения декабристов» — *ЛН*, т. 59, стр. 758). Политическая беспринципность Булгарина и Греча, как литературных дельцов, связанных в свое время с писателями-декабристами, а после их гибели с органами тайной полиции, объясняет появление именно их имен в легенде, передаваемой Герценом. Эти же сведения повторяются в брошюре П. В. Долгорукова «*La verité sur la Russie*», Paris, 1860, р. 224, и в «Записной книжке И. Н. Павлова» («Русский архив», 1896, кн. IV, стр. 892). *Сиамские близнецы* — Ханг и Энг Бункес (родившиеся в 1811 г. в Маклонге, в Сиаме). Они появились на свет сросшимися посредством соединительной ткани толстой в руку. Выражение это стало затем нарицательным.

Ст р. 217. ... *двумя цензурами, которые он учредил за пределами своих владений, в Яссах и Бухаресте ∞ вторую цензуру в Петербурге...* — О введении русской цензуры в Яссах и Бухаресте официальных данных не обнаружено. Возможно, что Герцен имеет в виду оккупационный режим, введенный в Молдавии и Валахии русскими властями на основе Балта-Лиманской конвенции 1849 г. с Турцией; эта конвенция предусматривала совместную борьбу против всяких проявлений революционного движения. В Петербурге 27 февраля 1848 г. была организована правительственная комиссия под председательством Меншикова, преобразованная 2 апреля в комитет под председательством Бутурлина для высшего надзора за журналистикой и наблюдающими за ней учреждениями. Затем был создан комитет под председательством Блудова для рассмотрения заключений комитета 2 апреля.

Ст р. 218. *В 1832 году, под предлогом, что это тайное общество, арестовали дюжину студентов...* — Очевидно, имеется в виду так называемый «сунгуровский заговор» 1831 г., — дело, по которому была осуждена группа студентов Московского университета, обвинявшихся в недонесении правительству о намерении Н. П. Сунгурова создать тайное революционное общество.

Ст р. 220. *Сенковский основал свой журнал...* — В 1834 г. О. И. Сенковский основал ежемесячный журнал «Библиотека для чтения», издателем которого был А. Ф. Смирдин.

... *за приветствие, обращенное им к Николаю после прекращения холеры, и за два политических стихотворения.* — Приветствие Николаю, напечатанное Пушкиным, — стихотворение «Герой» («Да, слава в прихотах вольна»), поводом для которого явилось прибытие царя в Москву во время холерной эпидемии 1830 г. *Два политических стихотворения* — «Бородинская годовщина» и «Клеветникам России».

... *своей раболопной брошюрой.* — «Выбранные места из переписки с друзьями».

Ст р. 222. ... *«лишь пробел в человеческом сознании, лишь поучительный пример для Европы».* — В «Философическом письме» Чаадаев писал: «Мы жили, мы живем, как великий урок для отдаленных потомств, которые воспользуются им непременно, но в настоящем времени, что бы ни говорили, мы составляем пробел в порядке разума» («Телескоп», 1836, т. 34, № 15, стр. 295).

Ст р. 223. *Важный немец Вигель ∞ ополчился на врагов русского православия.* — Имеется в виду послание Ф. Ф. Вигеля, занимавшего в то время должность управляющего департаментом духовных дел иностранных исповеданий, митрополиту Серафиму, написанное по поводу публикации «Философического письма» Чаадаева. Это послание носило характер политического доноса.

Ст р. 224. ... *«Отмиценье, государь, отмиценье!»* — Цитата из трагедии французского драматурга Ротру «Венцеслав». Была использована

качестве эпиграфа в некоторых списках стихотворения М. Ю. Лермонтова «Смерть поэта».

Стр. 225. *«И то, что ты сказал перед кончиной...»* — Цитата из стихотворения М. Ю. Лермонтова «Памяти А. И. Одоевского».

Стихотворения Лермонтова превосходно переведены на немецкий ∞ его романа «Герой нашего времени», сделанный Шопеном. — Сочинения М. Ю. Лермонтова в немецком переводе вышли в свет в 1852 г.: Michail Lermontoff's Poetischer Nachlass, zum Erstenmal in den Versmassen der Urschrift aus dem Russischen übersetzt, mit Hinzuziehung der bisher unveröffentlichten Gedichte, mit Einleitung und mit einem biographisch-kritischen Schlussworte versehen von Friedrich Bodenstedt, 1852. Французский перевод Шопена был опубликован в 1853 г.: Choix de nouvelles russes de Lermontoff, Pouchkine, von Wiesen, etc., traduites de russe par M. J. N. Chopin, Paris, 1853.

Стр. 226. ... *уродливые произведения, сфабрикованные в первой половине царствования Екатерины II.* — Имеются в виду сентиментально-любовные романы и псевдонародные песни, созданные Н. П. Николаевым, И. И. Дмитриевым, Ю. А. Нелединским-Мелепцким и другими.

Стр. 228. ... *«трагический» только в смысле Лаокоона.* — Имеется в виду известная античная скульптурная группа (I в. до н. э.), изображающая смерть жреца Лаокоона и его двух сыновей, обреченных велением богов на неизбежную гибель.

«Тарас Бульба» ∞ переведены на французский язык Виардо. Есть немецкий перевод «Мертвых душ». — Известно два издания сочинений Гоголя в переводе Л. Виардо: Nicolas Gogol. Nouvelles russes, traduction française publiée par Louis Viardot: Tarass Boulba; Les mémoires d'un fou; La Calèche; Un ménage d'autrefois; Le roi des gnomes. Paris, 1845. Второе издание вышло в свет в 1853 г. Немецкий перевод «Мертвых душ»: Die todtten Seelen. Ein satyrisch-komisches Zeitgemälde. Aus dem Russischen überst. Von Ph. Löbenstein. Leipzig, 1846.

Стр. 229 ... *разъяснит в предуведомлении ∞ что «за его улыбкой кроются горячие слезы»* — Близкие по смыслу высказывания содержатся у Гоголя в «Мертвых душах» (часть I, гл. 7), в «Театральном разезде после представления новой комедии» и в «Развязке „Ревизора“».

Стр. 230. ... *как в трагедии Байрона, статъ из Сарданапала-неженки — Сарданапалом-героюм.* — Сардапал, герой одноименной трагедии Байрона — изнеженный ассирийский царь, который, в виду опасности, грозившей родине, а также под влиянием любви к рабыне Мирре, превращается неожиданно для всех в храброго воина и совершает ряд героических поступков.

Стр. 233. ... *законы об оскорблении величества, столь успешно переняты недавно императором Николаем и его юрисконсультом Губе...* — Речь идет о статьях, заключенных в XV томе «Свода законов» («Свод законов Российской империи, повелением государя императора Николая Павловича составленный. Т. XV. Законы уголовные»). Этот том был издан в 1842 г. в переработанном виде. Пересмотром его занимался комитет, членом которого был Р. М. Губе, игравший важную роль в кодификационной работе при Николае I. В переизданном в результате работы комитета XV томе «Свода законов» в статье 232 предусматривается преступление, заключающееся в «поношении» «Императорского величества и Императорского Дома злыми и вредительными словами».

Стр. 236. *После книги Фейербаха и пропаганды, которую вела газета Арнольда Руге...* — Герцен имеет в виду распространение материалистических взглядов. Книга Л. Фейербаха «Сущность христианства» вышла в Лейпциге в 1841 г. Под газетой Руге подразумевается либо «Немецкий ежегодник» (в котором сотрудничал К. Маркс), выходивший с июля 1841 г. по январь 1843 г. в Лейпциге, либо, скорее всего, —

«Немецко-французский ежегодник», издававшийся Руге совместно с К. Марксом в Париже в 1844 г. В его единственном выпущенном номере (сдвоенном) было опубликовано несколько статей К. Маркса и Ф. Энгельса.

Стр. 240. ... человек не может сделать шагу, не задев своих воспоминаний, своих фужеросо... — Подразумевается власть традиции, сложившихся ранее представлений, пережитков. О содержании, вкладываемом в этот термин (от испанского *fuero*, в данном случае — обычай, обычное право), Герцен подробно говорит в одной из частей цикла «Капризы и раздумье» — «По разным поводам» (см. т. II наст. изд., стр. 73 и след.)

Стр. 242. ... ни этот новый Самсон, потрясающий из недр своей тюрьмы европейское здание... — В период тюремного заключения, в 1849 г., помимо статей, напечатанных в газете «La Voix du Peuple», Прудон написал работы «Исповедь революционера» (*Les confessions d'un révolutionnaire*) и «Всеобщая идея революции в XIX веке» (*Idée générale de la révolution au 19 siècle*). *Sainte-Pélagie* — название одной из парижских тюрем.

Стр. 244. Одну ∞ «Юридическое развитие России», опубликовала «Современник», в Петербурге — Имеется в виду статья К. Кавелина «Взгляд на юридический быт древней России», опубликованная в «Современнике», 1847 г., № 2.

Другую — пространный ответ славянофила — напечатал «Москвитянин» — Статья Ю. Самарина «О мнениях „Современника“ исторических и литературных» была опубликована в «Москвитянине», 1847 г., Ч. II, за подписью «М.... З.... К....»

Стр. 245. ... спорить об *opus operans* и *opus operatum*... — Имеется в виду схоластический религиозный спор эпохи средневековья об активном или пассивном действии церковного причастия.

Стр. 246. ... в «Феноменологии» («*Herr und Knecht*»). — В «Феноменологии духа» Гегеля, глава «Самостоятельность самосознания и его несамостоятельность; господство и рабство», раздел III — «*Herr und Knecht*».

Стр. 248. ... спустился, подобно рудокопу ∞ нашедшему под землей еще не початую жилу». — Герцен цитирует отрывок из указанной выше статьи Ю. Самарина (см. «Москвитянин», 1847, ч. II, стр. 193).

Стр. 249. Указ от 2-го апреля 1842 года ∞ отмены крепостного права. — Указ 2 апреля 1842 г. об «обязанных крестьянах» представлял собой бессильную попытку правительства Николая I найти такое «решение» крестьянского вопроса, которое не затрагивало бы политических и экономических привилегий дворянства. Немногие случаи соглашений между помещиками и крестьянами, явившиеся результатом этого указа, вели к обезземелению крестьян в обмен на некоторые льготы в области их личной свободы.

Правительство позволило дворянству в двух или трех главных губернских городах назначать комитеты, чтобы обсудить способы освобождения крестьян. — Обращаясь к депутации от смоленских дворян, Николай I в 1847 г. призывал их провести келейное обсуждение этого вопроса. Разрешение проводить секретные совещания по обсуждению проектов освобождения крестьян с участием высшей губернской администрации было дано также тульскому, витебскому и динабургскому дворянству.

Стр. 250. ... 4 августа 1792 года, когда великодушное меньшинство увлекло за собой французское дворянство. — Подразумевается выступление руководителей Бретонского клуба — герцога д'Эгийона и виконта де-Ноая — на заседании Национального собрания 4 августа 1789 г. От имени аристократического меньшинства они внесли предложение отказаться от ряда феодальных привилегий, уступив восставшему крестья-

яеству. Сознвая невозможность для правительства удержать силой старый порядок, депутаты приняли это предложение. Буржуазные историки всячески поддерживали версию, по которой французское дворянство якобы добровольно и с энтузиазмом отрелось в «ночь чудес» от своих прав.

... *Перовский, погубивший указ от 2 апреля своими разъяснениями...*

— Имеется в виду циркуляр Л. А. Перовского, опубликованный в официальных ведомостях и разосланный всем губернаторам, в котором подчеркивалось, что по смыслу указа 2 апреля 1842 г. земля при заключении договоров остается собственностью помещиков. Циркуляр имел целью предупредить возможное недовольство дворянства и толкование указа крестьянами как освобождения.

Стр. 253. ...*коммунизм — это русское самодержавие наоборот.* — Говоря так, Герцен имеет в виду тенденции регламентирования и уравнительности, присущие утопическим представлениям о коммунизме.

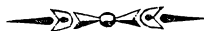
Стр. 256. *Род Гольштейн-Готторпов...* — Подразумевается царствовавшая в России, сильно онемеченная, династия Романовых (см. комментарий к стр. 176).

Стр. 257. ...*этот народ, который, уступив численному превосходству, прошел через Европу, скорее как победитель, а не побежденный...*

— В Германии и Франции широким сочувствием были встречены польские эмигранты и польские войска, отнесенные после поражения восстания 1830—1831 гг. за пределы Польши превосходящими силами николаевской армии.

Стр. 259. *О сельской общине в России.* — Ранее напечатано Герценом как часть статьи «Россия» (см. т. VI наст. изд.).

Стр. 260. *В своем очень интересном, но неистово реакционном труде...* — Речь идет о труде Августа Гакстгаузена — *Studien über die innern Zustände, das Volksleben und insbesondere die ländlichen Einrichtungen Rußlands.* Von August Freiherrn von Haxthausen. B de. I—III, Hannover—Berlin, 1847—1852.



ПРОИЗВЕДЕНИЯ 1851—1852 ГОДОВ

DÉDICACE (ПОСВЯЩЕНИЕ)

Впервые опубликовано в *ЛН*, т. 61, стр. 24—26. Печатается по автографу *ЦГАЛИ* («пражская коллекция»).

Еще в 1849 г. Герцен предполагал издать сборник избранных своих произведений (ср. «Вместо предисловия», т. VI наст. изд.). «Посвящение» Огареву является свидетельством того, что и в 1851 г. Герцен не оставлял этого намерения. Чрезвычайно трудно, однако, определить, какие именно произведения Герцен предполагал включить в такой сборник в 1851 г. Как будто речь идет о произведениях автобиографического содержания, но отрывки и наброски 30-х годов не носили законченного характера; текста же «Записок одного молодого человека» в распоряжении Герцена тогда, повидимому, не было (см. т. I наст. изд.).

«Посвящение» отражает пессимистические настроения Герцена тех лет. В письме к Мальвиге Мейзенбург от 27 августа 1853 г. Герцен вспоминал: «Года два тому назад я писал посвящение Огареву, и в этом посвящении я ему говорил: „Я больше ничего не жду для себя, ничто меня не удивит, ничто не порадует меня глубоко...“ Эти строчки были написаны с большою искренностью».

В письме к друзьям из Парижа от 19 июня 1851 г. Герцен указывает: «Я писал в одной неудавшейся и неоконченной статейке: „Я равно не желаю ни жить очень долго, ни умереть завтра. Пускай себе придет конец так же случайно и бессмысленно, как начало <...>“». Эта «неоконченная статейка» до сих пор остается неизвестной. Но в комментируемом «Посвящении» также приводятся эти слова.

Впоследствии некоторые строки «Посвящения» были использованы в «Былом и думах». В конце IV главы «Былого и дум» — «Ник и Воробьевы горы» — содержатся известные строки, обращенные к Огареву: «Так-то, Огарев, рука в руку входили мы с тобою в жизнь! Шли мы безбоязненно и гордо, не скупясь отвечали всякому призыву <...>» Под этим обращением сноски: «Писано в 1853 году» (подразумевается дата создания данных страниц «Былого и дум»). «Посвящение» начинается почти теми же словами: «Вместе входили мы в жизнь. Шли мы безбоязненно, с высоко поднятой головой, с сердцем, полным огня, не скупясь расходо­вали мы себя; мы отвечали всякому призыву <...>». Пять-шесть других строк из текста «Посвящения», начиная со слов: «<...> для себя я больше ничего не жду <...>» до слов: «Конец придет так же случайно <...> как начало» — вошли почти в неизменном виде в другой раздел «Былого и дум» — в «Западные арабески. Тетрадь первая. 1. Сон», к которому сделана сноска: «Писано в конце 1853 года».

LE PEUPLE RUSSE ET LE SOCIALISME 〈РУССКИЙ НАРОД И СОЦИАЛИЗМ〉

Впервые опубликовано в сильно сокращенном виде на французском языке в парижской газете «L'Avènement du Peuple», № 63, от 19 ноября 1851 г., под заглавием «Le peuple russe. Lettre à M. J. Michelet, professeur au Collège de France» и за подписью: *Alexandre Herzen*. Публикации предшествовала следующая заметка Камилла Беррю: «Чтение „Легенд демократии“, которые г. Мишле публикует в „L'Avènement“, вызвало со стороны одного из самых замечательных писателей-патриотов России ответ, трогательное красноречие которого заставит забыть все сердца. Спешим предложить несколько отрывков из него друзьям свободы во всех странах».

Первое отдельное издание вышло в Ницце в конце того же 1851 г. Оно, по словам самого Герцена, имело хождение только в Пьемонте и Швейцарии, так как почти весь тираж был захвачен таможей в Марселе. На титульном листе книги было обозначено: *Paris, 1852* и имя издателя-книгопродавца: *A. Franck*. Это издание нам неизвестно.

Второе, также французское, издание брошюры было выпущено на Джерси Э. Свентославским в 1855 г. с предисловием Герцена: «Le peuple russe et le socialisme. Lettre à Monsieur J. Michelet, professeur au Collège de France, par A. Herzen. Seconde édition (Jersey), 1855». В том же году «Русский народ и социализм» был дважды напечатан по-английски в переводе В. Линтона — сначала в его журнале «The English Republic», а затем отдельным изданием, под заглавием «The Russian people and their socialism. A letter to M. J. Michelet». Небольшие фактические уточнения были внесены переводчиком (в английский текст) по личному указанию Герцена (см. письмо Герцена к В. Линтону от 24 января 1855 г.).

Первое и единственное прижизненное русское издание было выпущено в свет в 1858 г. (уже без предисловия Герцена): «Русский народ и социализм. Письмо к И. Мишле Искандера. Перевод с французского. Лондон, Трюбнер, 1858». Оно открывалось следующей вступительной заметкой издателя Трюбнера, первый абзац которой совпадал с предисловием Герцена к изданию 1855 г.:

О Т И З Д А Т Е Л Я

Письмо это, напечатанное в первый раз в Ницце в 1851, было только известно в Пьемонте и в Швейцарии. В Марселе французская полиция захватила почти все издание и по странной рассеянности забыла отослать его назад, несмотря на требования.

Э. Свентославский издал его вторым тиснением в Жерсее в 1854 г. Желая последовательно издавать все сочинения г. Герцена, писанные на других языках, в русском переводе, я издаю это письмо вслед за письмами к В. Линтону («Старый мир и Россия»).

Перевод, по моей просьбе, был пересмотрен автором.

20 марта 1858

Н. Т р ю б н е р

Как устанавливается этим предисловием, а также несколькими упоминаниями в переписке Герцена, «Русский народ и социализм» был написан на французском языке. Кем был выполнен авторизованный русский перевод, содержащий много небольших и главным образом стилистических разночтений, — установить не удалось.

Наиболее значительные отклонения от французского текста сводятся к следующему. В отличие от русского перевода, во французском тексте отмечается, что у русского правительства много агентов в *парижской* прессе (стр. 308, строка 1)¹. Король неаполитанский, во французском тексте: «жалует орден президенту республики *своей рукой тюремщика*» (стр. 310, строка 3). Наполеон назван *царем* Наполеоном (стр. 311, строка 4). Вместо: «народ, вооруженный всеми трофеями недавней революции» во французском тексте: «народ, вооруженный *всеобщим голосованием и гражданскими штыками*» (стр. 312, строки 22—23). Конарский характеризуется, как *героический эмиссар* (стр. 313, строка 25). Коровяев назван *молодым энтузиастом, пылким, преданным* (там же, строка 30). Вместо: «отправили в Сибирь» во французском тексте: «*законанный в цепи, он отправился искупать в сибирских рудниках пробуждение долга, более высокого, чем предписание тюремной охраны*» (там же, строки 33—34). Вместо. «Глостеры или Монморанси» во французском тексте: «*Кавендиши или, по крайней мере, Монморанси*» (стр. 324, строка 32). Вместо: «как во Франции работник», во французском тексте «как в *возрожденной Франции им будет работник*» (стр. 326, строка 22). После слов «бедный крестьянин!» во французском тексте: «*Такой умный, с таким простым образом жизни, так удовлетворяющий немногим*» (там же, строка 25) Характеризуя славянскую семью, Герцен во французском тексте отмечает: «*Семья с общим владением — это прототип общины*» (стр. 327, строка 7). Цитата из «Думы» Лермонтова во французском тексте гораздо более обширна (стр. 330) Вместо: «Данте» во французском подлиннике: «*Дидро*» (стр. 331, строка 19). Вместо: «равняется избирателям» во французском тексте: «равняется, по *меньшей мере, половине избирателей*» (там же, строки 29—30). Придворные песнопения названы во французском тексте *пиндарическими* (стр. 332, строка 8). Следующий далее до конца абзаца текст имеет во французском подлиннике следующий вид: «Этот звук, дрожавший от саркастической иронии, с сильно выраженной тенденцией к критике, к скептицизму, этот звук, повторяю, был единственным способным к жизни, к дальнейшему развитию. Остальное, временное и экзотическое, должно было неизбежно погибнуть» (там же, строки 9—12). В абзаце: «Мы разделяем ваши сомнения...» во французском тексте указано: «*вы для нас слишком религиозны*» (там же, строка 34). После: «царями-полицейскими» — во французском тексте: «*царями-законами*» (стр. 334, строка 13). Абзац: «Но и для нас проходит время надгробных речей...» завершается во французском тексте фразой: «*Россия зажата между двумя Сибирями: одна бела снегом, другая — мнениями*» (стр. 335). Фраза: «Европа, без сомнения, прежде нас достигнет гроба или новой жизни» заканчивается во французском тексте словами: «*не только следствие своего права первородства, но и по причине общей связи социальной революции в славянском мире, как я пытался это доказать*» (там же, строка 32). После: «последним сном» во французском тексте: «*ибо спасти его невозможно*» (стр. 339, строка 17).

«Русский народ и социализм» печатается по тексту издания 1855 г. как последнего прижизненного издания оригинального французского текста. Русский перевод, авторизованный Герценом, печатается по изданию 1858 г.

В текст издания 1855 г. внесены следующие исправления:

Стр. 279, строка 27: mission <миссия> вместо: maison <дом> (контекст и изд. 1858 г.).

Стр. 289, строка 32: différends <споры> вместо: différents <разные> (контекст и изд. 1858 г.).

¹ Выдержки из французского текста приводятся в русском переводе; страницы и строки указаны по русскому тексту.— *Ред.*

В текст издания 1858 г. внесены следующие исправления:

Стр. 310, строка 15: называется ее *вместо:* называет его

Стр. 314, строки 35—37: что они существуют, но что трудно было бы доказать, что они существуют в нем вследствие какой-нибудь необходимости *вместо:* что они существуют в нем вследствие какой-нибудь необходимости (*контекст и изд. 1855 г.*).

Стр. 323, строка 37: Насколько *вместо:* Настолько (*контекст и изд. 1855 г.*).

Стр. 326, строка 14: представляет ей *вместо:* представляет ему

Стр. 328, строка 14: знает *вместо:* знаете

Стр. 334, строка 11: отделаться *вместо:* отделяться (*контекст*).

Стр. 335, строка 33—34: сознания, мысли *вместо:* сознания мысли (*контекст и изд. 1855 г.*).

Стр. 337, строка 37: хартия *вместо:* партия (*контекст и изд. 1855 г.*).

«Русский народ и социализм» — одно из программных произведений Герцена, примыкающее к работам «Россия», «Письмо русского к Маццини», «О развитии революционных идей в России».

В статье «Русский народ и социализм» Герцен стремится прежде всего дать демократическому общественному мнению Запада правильные представления о России и русской культуре, подчеркивая, что передовая Россия враждебна царизму, что русский народ ждет великое будущее.

Герцен рассматривает взаимоотношения России и Польши и утверждает единство интересов революционеров обеих стран. Он говорит о судьбах славянских народов, о свободной славянской федерации, видя в России «зерно кристаллизации» славянского мира и противопоставляя идею такой федерации пропаганде «императорского панславизма».

Герцен развивает здесь также свои воззрения на русскую сельскую общину, уже нашедшие себе место в статьях 1849 г. (см. т. VI наст. изд.). В частности, он дает ту формулу, на типичность которой для народничества указал Ленин: «Человек будущего в России — мужик, думали представители крестьянского социализма, народники в самом широком значении этого слова» (В. И. Ленин. Сочинения, т. 1, стр. 280). Герцен утверждает также, что русский «сельский коммунизм» имеет точки соприкосновения с «революционной Европой».

Герцен дает в статье характеристику русской литературы в связи с историческим развитием России. Эта характеристика кратко воспроизводит историко-литературную концепцию, развернутую в книге «О развитии революционных идей в России».

Статья «Русский народ и социализм» Герцен придавал большое значение. В октябре 1851 г. он писал М. К. Рейхель о своем «Письме», тогда еще не напечатанном: «Скажу вам вперед, что это — одна из самых удачных вещей...» В 1854 г. значительный фрагмент статьи «Русский народ и социализм» Герцен ввел (с вариантами) в свое «Письмо к Ш. Рибероллю, издателю журнала «L'Номме». Позднее Герцен ссылаясь на это свое произведение (см. «Письма к будущему другу», письмо пятое, 1866, и посвящение Э. Кинэ статье «Мазурка», 1869).

Начиная с 1851 г. и до конца своих дней Герцен не прерывал дружеского общения с Мишле, которого он высоко ценил как историка и общественного деятеля. Герцену были близки демократизм Мишле, антифеодалная и антиклерикальная направленность его исторических исследований, его сочувствие крестьянству (о Мишле см. также в комментарии к рецензии Герцена на «Возрождение» Мишле в т. XII наст. изд.). Мишле вызывал симпатии Герцена и вследствие тех гонений, которым французский историк подвергся при Луи Филиппе и Наполеоне III.

17 июня 1851 г. в Париже польский эмигрант А. Бернадский познакомил Герцена с Мишле, после чего между ними завязалась переписка. Эту переписку впервые опубликовал биограф Мишле Габриель Моно. (Уже после смерти Герцена Моно стал мужем его младшей дочери Ольги Александровны)¹.

В марте 1851 г., в обстановке все усиливавшейся во Франции реакции, Мишле задумал написать серию биографий героев международной революции. Этот замысел был осуществлен лишь частично; свои биографические очерки Мишле назвал «Легендами демократии». В апреле 1851 г. Мишле приступил к работе над первой из своих «Северных Легенд демократии» — «Польша и Россия. Легенда о Костюшко». Она печаталась в августе — сентябре 1851 г. в отделе фельетонов газеты «L'Avènement du Peuple», идейным руководителем которой был Виктор Гюго. Называя в примечании на стр. 307 эту газету «L'Événement», Герцен допускает неточность, которая объясняется тем, что эта газета первоначально действительно называлась «L'Événement». Под новым названием «L'Avènement du Peuple» она вышла на другой день после того, как была приостановлена на месяц за помещенную в ней статью сына В. Гюго против смертной казни (Шарля Гюго судили за эту статью, и Герцен присутствовал 11 июня 1851 г. на этом процессе).

Очерки Мишле были проникнуты горячим сочувствием к Польше и ее освободительной борьбе. Сведения же о русском крестьянском движении и передовой России были у Мишле крайне поверхностными. Приступая к своей работе, он ознакомился с книгами Гакстгаузена, Кюстина, еще с некоторыми отзывами иностранцев о России и вынес из них предвзятые и искаженные представления о русском народе. Характер этих представлений раскрывают многочисленные цитаты, которые Герцен, полемизируя с Мишле, приводит из «Легенды о Костюшко».

С горечью, с чувством глубокой обиды Герцен воспринял «Польшу и Россию» Мишле. Но в то же время Герцен понимал, что суждения Мишле о России обусловлены его демократическими и революционными симпатиями к Польше. В своей статье, обращенной к Мишле, Герцен ставил целью переубедить его. Ответ Герцена, разумеется, был адресован не только Мишле, но и вообще западноевропейской демократии, многие представители которой разделяли по отношению к России заблуждения французского историка.

Однако в предпоследней главе «Легенды о Костюшко» Мишле с уважением отзывается об образованном обществе России и говорит о разнообразней талантливости русского народа, которая «поражает и очаровывает» («Pologne et Russie. Légende de Kostiusco», Paris, 1852, p. 115). В последней главе Мишле с горячим сочувствием говорит о русском освободительном движении, называя имена декабристов, Чаадаева, Бакунина (см. комментарий к статье «Михаил Бакунин»).

Такое изменение оценок — Герцен в статье говорит в этой связи о «благородных противоречиях» Мишле — в значительной мере объясняется тем, что на последних главах «Легенды о Костюшко» удалось уже сказаться воздействие брошюры Герцена «О развитии революционных идей в России». Поэтому, после ознакомления с новыми «легендами»

¹ Переписку Герцена и Мишле см. в «La Revue» — «Jules Michelet et Alexandre Herzen d'après leur correspondance intime (1851—1869)». Communiquées et commentées par G. Monod. 1907, № 10, pp. 145—164, № 11, pp. 307—321. Письма Мишле к Герцену в переводе на русский язык частично воспроизвел М. Гершензон («Былое», 1907, кн. 4, стр. 82—89; см. также М. Гершензон. Образы прошлого, М., 1912, стр. 228—246).

Мишле, «первым <...> движением» Герцена было, по его словам, «бросить в огонь написанное».

Мишле уже осенью 1851 г. писал Герцену:

«Пожалуйста, не судите эти легенды по *крайне неточной* публикации, появившейся в газете. Я собираюсь перепечатать их отдельной книгой и не премину доставить их вам очищенными от типографских и от некоторых моих собственных ошибок. Я вычеркну, в частности, мой несправедливо резкий отзыв о русской литературе. Я упрещаю себя за сказанное о славных патриотах, чья великая заслуга в том, что они своей головой приподняли страшный ледяной колпак, они сделали отверстие, чтобы погребенный народ мог немного вздохнуть.

Я слышал, что вы собираетесь напечатать замечания по поводу моих легенд; если это так, то, каковы бы они ни были, я буду вам благодарен за высокую честь и приложу все старания, чтобы ваши критические высказывания получили как можно большее распространение».

Этими «критическими высказываниями» и была статья «Русский народ и социализм». В письме от 3 ноября Мишле так откликнулся на ее получение: «Каждое ваше слово, милостивый государь, — *дело*. Я был тронут им до слез. Нет, вы не погибнете. Мы спасаемся вместе. Франция воскреснет в 52 году, и мир еще будет жить. Вы, очевидно, в известном смысле, — авангард человечества. Избави меня бог спорить с теми, кто занимает этот почетный пост! Еще до получения ваших замечаний я исправил сказанное мною о русской литературе». И в следующем письме от 7 ноября: «Я сразу же поблагодарил вас за это произведение, исполненное силы и жизни; я придам моей благодарности гласность в конце переиздания моей „Легенды о русских мучениках“. По некоторым пунктам я выражу вам мои сомнения».

7 ноября Герцен, отвечая на письмо Мишле от 3 ноября, писал: «Ваше письмо было для меня благотворно; оно глубоко меня тронуло. Позвольте пожать вашу руку с благодарностью, почтением, дружбой».

После «Легенды о Костюшко» Мишле в том же 1851 г. написал следующую из своих «Северных Легенд демократии» — «Русские мученики». В этой связи в письмах Мишле к Герцену за октябрь—ноябрь упоминаются имена Рылеева, Пестеля, Бакунина.

В 1855 г., печатая в первой книжке «Полярной звезды» рецензию на «Возрождение» Мишле, Герцен в примечании сообщил: «В 1851 году Мишле издал свою легенду о Костюшке. Я счел долгом показать знаменитому историка, что он ошибочно смотрит на Россию, и написал длинное письмо («La Russie et le Socialisme, lettre à M. J. Michelet». 1851, Nice, 2-e Ed., 1855, Jersey). Французское правительство не только запретило первое издание, но украло его на марсельской таможне. Мишле с величайшим беспристрастием принял мои замечания, требовал серьезных объяснений, согласился с ними и все это с той искренностью и простотой, которая только принадлежит людям, страстно любящим истину».

Цитаты из «Легенды о Костюшко», приводимые Герценом по ходу полемики с Мишле, в большинстве случаев, хотя они и взяты в кавычки, не являются буквальным воспроизведением текста. Герцен частично цитирует текстуально, частично пересказывает, иногда соединяет разные высказывания Мишле в одной фразе. При этом мысли Мишле переданы точно, сохранены основные формулировки. Некоторые из ошибочных и несправедливых суждений о России, в частности о русской литературе, с которыми полемизирует Герцен, Мишле в отдельном издании «Польша и Россия» исключил.

Стр. 307. ...от 28 августа до 15 сентября... — Эти даты уточнены по фактическому выходу в свет фельетона Мишле в газете «L'Avènement du Peuple». В тексте французской брошюры Герценом была ошибочно

указана дата: 17 сентября, вместо 15, а в русской брошюре — обе даты: 18 августа, вместо 28, и 17 сентября, вместо 15.

Стр. 308. ...*to be or not to be*...— Из монолога Гамлета в одноименной трагедии Шекспира (акт III, сцена 1).

...покровительством немецким своякам и дядям ∞ порядку во Франции.— Герцен имеет в виду, во-первых, родственные связи Романовых, женившихся на немецких принцессах, во-вторых, то обстоятельство, что после подавления июньского восстания Николай I передал через русского посла свои поздравления Кавеньяку.

Стр. 310. *Берлинский король, надев русский мундир, спешит в Варшаву обнимать своего врага, императора австрийского, в благодатном присутствии Николая*...— Между Австрией и Пруссией в этот период шла упорная борьба за преобладающую роль в Германском союзе. Николай I поддерживал притязания Австрии; он рассчитывал на ее преданность, после того как помог ей задушить национальную венгерскую революцию. В мае 1850 г. в Варшаву, где находился тогда Николай I, прибыли австрийский император Франц-Иосиф и брат прусского короля Фридриха-Вильгельма. Николай во время этой встречи добивался соглашения между противниками за счет уступок со стороны Пруссии.

...«этого алмаза, оправленного в серебро морей»...— Цитата из «Ричарда II» Шекспира (акт II, сцена 1).

...если б Швейцария, как Петр, убоявшись кесаря, отреклась от своего начала...— Евангельское предание гласит, что апостол Петр трижды отрекся от Христа в ночь, когда Христос был схвачен по приказанию первосвященников.

Стр. 311. ...*Кёнигсберг и Берлин сделали добычею северного врага*.— Речь идет о поражениях, нанесенных Фридриху II русскими войсками во время Семилетней войны (1756—1763).

Стр. 312. ...*на наших глазах народ, вооруженный всеми трофеями недавней революции, согласился на восстановление варшавского порядка в Риме*...— В 1849 г. войска французской буржуазной республики заняли Рим и силой своих штыков низвергли Римскую республику, провозглашенную в 1848 г., восстановив светскую власть папы.

Стр. 313. ...*при вести о поминках, справленных в столице Польши по нашим петербургским мученикам*.— В январе 1831 г. варшавские повстанцы отслужили панихиду по пяти повешенным декабристам.

Стр. 314. *Это был наш несчастный друг Бакунин*...— См. комментарий к стр. 357.

Стр. 315. *Аристотель отличал предсуществующую необходимость от необходимости, вносимой в последствии фактов*.— Понятия причинности, цели, необходимости Аристотель исследует во второй книге своей «Физики». Проблеме необходимости посвящен § 9. Взгляд Аристотеля на эти вопросы Герцен охарактеризовал в третьем из «Писем об изучении природы» (см. т. III наст. изд., стр. 182—183).

Стр. 317. ...*Мане — фекел*...— См. комментарий к стр. 201.

...*Монтионовские премии*.— В 1780-х годах барон Монтион учредил во Франции ряд денежных премий, в том числе премию за «добродетельный поступок». Премии эти, отмененные во время французской революции XVIII в., были восстановлены Монтионом после реставрации Бурбонов. Он прибавил к ним премию за сочинение, способствующее улучшению нравов.

Стр. 322—323. *Крестьянская община, принадлежавшая кн. Козловскому* ∞ «*Производительных силах России*», т. I).— В этом подстрочном примечании Герцен цитирует книгу Людвиг Тегоборского — экономиста и царского сановника (с 1848 г. член государственного совета) — L. d e T e g o b o r s k i. *Études sur les forces productives de la Russie*. V. I.

Paris, 1852. На стр. 332 Тегоборский, ссылаясь на Гакстгаузена, рассказывает эпизод с крестьянской общиной, откупившейся от князя Козловского. Этот случай Гакстгаузен приводит в своей книге «*Studien über die innern Zustände, das Volksleben und insbesondere die ländlichen Einrichtungen Rußlands*», Bd. I, Hannover, 1847, S. 104—105.

Выросшее из антинациональной революции... — Герцен имеет в виду деятельность Петра I.

Стр. 324. *Он принимает на себя обязанность первого жандарма вселенной...* — 14 марта 1848 г. Николай I опубликовал манифест, в котором провозгласил себя защитником монархического «порядка» всей Европы и бросил вызов международному освободительному движению. Николай поддерживал Турцию в ее борьбе с национальным освободительным движением в Дунайских княжествах; он помогал Австрии в подавлении национальных революций угнетенных ею народов и, наконец, в 1849 г. осуществил интервенцию в восставшую Венгрию.

Стр. 325. *...вы сами приводите тому страшный пример.* — В «Польше и России» Мишле упомянул о крестьянском восстании в Поволжье.

Стр. 326. *Европа, — я это сказал в другом месте...* — В статье 1849 г. «Россия» (см. т. VI наст. изд.).

Стр. 327. *Parc aux cerfs.* — Название района Версаля, где находился дом, который тайно посещал Людовик XV и где содержались молодые девушки, жертвы его разврата.

Стр. 330. *«Все говорят, — нет правды на земле...»* — Герцен неточно цитирует первые три строки «Модарта и Сальери» Пушкина (монолог Сальери).

Лермонтов ∞ обращается на тридцатом году к своим современникам ∞ иль пусто или темно. — Цитируемая Герценом «Дума» написана в 1838 г., когда Лермонтову было 24 года.

Что же изображает его лучшее произведение ∞ славу в Италии? — Картина Брюллова «Последний день Помпеи».

Стр. 331. *... голоса с неба, возвещающего Фаусту прощение юной грешнице...* — В последней сцене первой части «Фауста» Гёте раздается голос свыше, возвещающий, что Маргарита спасена.

... сделаться из «Сарданапала-гуляки — Сарданапалом-героем». — См. комментарий к стр. 230.

... русское дворянство числом равняется избирателям во Франции по закону 31 мая: — Направленный против рабочих закон от 31 мая 1850 г. лишал избирательных прав всех, кто прожил в данном округе менее трех лет.

Стр. 334. *...царь ∞ свирепствует против университетов, против идей, против науки...* — С 1848 г. в России началось «мрачное семилетие», характерное безудержным разгулом мракобесия. Уже в 1848 г. был учрежден секретный комитет по делам печати (бутурлинский комитет), который должен был пресекать любые попытки критиковать существующий порядок. Наряду с этим были приняты меры, парализовавшие деятельность университетов.

Стр. 336. *...моя книга, о которой вы выразились так лестно, произвела в России неблагоприятное впечатление. Дружеские голоса, уважаемые мною, порицают ее.* — Об этом см. в комментарии к книге «О развитии революционных идей в России» (стр. 421).

Стр. 337... *«Дела идут очень плохо ∞ очень опасен».* — Герцен, по видимому, имеет в виду письмо Бибикова к З. Г. Чернышеву из Казани от 24 января 1774 г. Бибиков писал: «... Не неприятель опасен, какое бы множество его ни было, но народное колебание, дух бунта и смятение». Письмо это в 1834 г. Пушкин поместил в своей книге «История Пугачева», часть II (приложения). В письме к Фонвизину от 29 января (по-

мещено там же) Биби́ков заявляет: «Ведь не Пугачев важен, да важно — вообще негодование».

...*участь польской конституции была перед глазами.*— После польского восстания 1830—1831 гг. была упразднена конституция, которую дал Польше Александр I.

Ст р. 339. *Он в Шлиссельбурге...*— В 1851 г. Бакунин находился не в Шлиссельбурге, а в Петропавловской крепости.

...*казнить несчастного офицера, исполнившего это приказание.*— Казнен был поручик Минович, пытавшийся освободить Ивана Антоновича и сделать его орудием очередного дворцового переворота.

МISHEL BAKOUNINE

<МИХАИЛ БАКУНИН>

Впервые опубликовано Г. Моно, повидимому, по автографу, в парижском журнале «Revue Bleue», № 16 от 17 октября 1908 г. При этом в публикации Моно были сделаны две купюры: изъято начало (обращение и первые три абзаца), придававшее статье вид письма, и строки: «Он напоминает ∞ как в мрачной тюрьме» (стр. 354). В русском переводе, сделанном с автографа и напечатанном годом ранее («Былое», 1907, июль), статья представлена в полном виде. М. К. Лемке, напечатавший французский текст по «Revue Bleue», но получивший в свое распоряжение также автограф начала статьи, восстановил по нему (в приложении) первые абзацы. При жизни Герцена не печаталось. Местонахождение автографа в настоящее время неизвестно. В ЦГАЛИ хранится рукописная копия начала XX века, служившая наборным оригиналом при публикации в «Revue Bleue». Разночтений с текстом «Revue Bleue» в ней нет. Статья печатается по тексту журнала «Revue Bleue». Первые четыре абзаца воспроизводятся по ЛVI, стр. 694. Вторая купюра, таким образом, остается невыполненной и во французском тексте настоящего издания; в русском же тексте изъятые Г. Моно строки («Он напоминает ∞ в мрачной тюрьме») приводятся по «Былому».

7 ноября 1851 г., посылая Мишле, по его просьбе, рукопись статьи о Бакунине для напечатания в парижской прессе, Герцен писал: «Здесь критикуют мой французский слог. Сознаюсь в своем неведении. Один из моих польских друзей, г. Хоецкий, был так добр, что исправил мою рукопись; тем не менее в ней есть ошибки; остается только просить вас о снисхождении. Когда я пишу по-русски, я совершенно свободен, я чувствую себя в своей стихии, даю себе волю, не думая о расположении слов».

Шарль-Эдмон Хоецкий (литературный псевдоним его, под которым он получил некоторую известность в парижской журналистике, — Шарль-Эдмон) оказывал Герцену помощь также в редактировании других французских сочинений и переводов.

Статья «Михаил Бакунин» принадлежит к числу тех произведений Герцена первой половины 1850-х годов, в которых он ставил себе задачу ознакомить передовых людей Запада с русским революционным движением, с русской культурой. Герцен первоначально рассчитывал, что статья будет использована Мишле в его «Легендах демократии». Эта точка зрения Герцена на посланную им Мишле заметку о Бакунине и другие материалы особенно отчетливо выражена в письме от 21 ноября 1851 г., которое Э. Гауг написал Мишле по поручению Герцена (см. «La Revue», 1907, № 10).

Заключительные строки герценовского «Письма» к Мишле «Русский народ и социализм» (об отношениях Герцена с Мишле в начале 1850-х годов см. в комментарии к этому произведению) были посвящены Бакунину, которого в мае 1851 г. австрийское правительство выдало царским властям. Статья «Русский народ и социализм» датирована 22 сентября 1851 г., а 7 ноября 1851 г. Герцен послал Мишле статью «Михаил Бакунин». В письме к Мишле от того же числа Герцен писал: «... Нам, русским, не остается ничего другого, как служить примером, подобно Пестелю, Муравьеву, Бакунину. Вот биографические сведения о нашем несчастном друге».

В период работы над «Легендами демократии» Мишле особенно заинтересовался судьбой Бакунина. В XV главе «Польши и России» он назвал Бакунина «славным мучеником, погребенным ныне, со скованными ногами, в русской тюрьме».

В письмах к Герцену за октябрь 1851 г. Мишле несколько раз возвращался к Бакунину в связи с распространившимися тогда слухами о смерти последнего. «Меня связывает с вами, — писал Мишле в начале октября, — и общность убеждений, и общность друзей, память Бакунина и всех великих патриотов, русских и польских, нашего времени <...> Верна ли новость о смерти Бакунина?» В письме от 21 октября Мишле просил Герцена прислать биографические сведения о Бакунине, которые он собирался использовать в отдельном издании своих «Легенд демократии». На эту просьбу Мишле Герцен и ответил статьей «Михаил Бакунин».

11 ноября 1851 г. Герцен сообщает М. К. Рейхель: «А я уже с тех пор еще статейку махнул о Бакунине. Мишле ее пришлет и печатает. Да, хотел бы он портрет <Бакунина>, помните, что у Боткина был, — как бы, где бы?». 15 ноября 1851 г. Герцен писал Мишле: «Милостивый государь, прошу вас располагать моей небольшой заметкой о Бакунине по вашему усмотрению. Ее целью было облегчить вашу работу о нем; вы нашли ее приемлемой, — это все, чего я желал <...> Печатаемая заметка, следовало бы указать, что она недостаточна; я здесь совершенно лишен возможности навести точные справки (после взятия Праги он жил не в Кеттене, как сказано у меня, а в Дессау!). В немецких газетах появляются известия о смерти Бакунина «от *водянки*». Так ли это? Бедный Бакунин! Посылаю вам, милостивый государь, небольшой эскиз, который *моя жена* набросала по памяти, он довольно похож». Мишле откликнулся на присланную ему статью о Бакунине еще раньше, 11 ноября: «Только что с радостью получил вашу прекрасную заметку, полную душевной теплоты и благородства, как все, что вы пишете <...> Я извлеку большую пользу из этого прекрасного письма для тех немногих слов, которые я говорю о Бакунине в конце моих „Мучеников“, экземпляр коих вы скоро получите. Но необходимо, чтобы оно, кроме того, было напечатано *целиком* в газетах с добавлением нескольких слов в начале и в конце».

В письме от 20 ноября Мишле возвращается к вопросу о возможности напечатать статью «Михаил Бакунин» в одной из передовых французских газет. Об этом же Мишле писал Герцену осенью 1852 г.: «Я на днях напечатал ваши заметки о нашем Бакунине, которые изложу по-своему, а также заметки о Петрашевском. Если опубликование этих сведений ныне *неудобно*, то, пожалуйста, *безотлагательно* известите меня, и я приостановлю все; если же долго не будете отвечать, я приму ваше молчание за полномочие». 9 ноября 1853 г. Герцен отвечает Мишле: «Располагайте как вам угодно заметкой о Бакунине <...> Где же это будет напечатано? Напишите мне, сделайте милость». Однако статья о Бакунине так и не была напечатана. 23 января 1855 г. Мишле сообщает Герцену: «Хотел поместить статью о нашем Бакунине в журнале, но мне сделали жалкое

возражение: „Редакция хочет, чтобы журнал мог распространяться в России. Надо подождать“.

Для того чтобы понять то освещение, которое получила личность Бакунина как в данной статье, так и в последующих выступлениях Герцена, следует иметь в виду, что он не знал о поведении Бакунина в крепости. Впоследствии, в письме к Герцену из Иркутска от 8 декабря 1860 г., Бакунин рассказал об «Исповеди», с которой он в 1851 г. обратился к Николаю I, но рассказал, о многом умалчивая (см. «Письма М. А. Бакунина к А. И. Герцену и Н. П. Огареву», СПб., 1906, стр. 184—185). В этой «Исповеди» недостойного революционера покаяние перед царем (покаяние, впрочем, несомненно притворное) сочеталось с фантастической надеждой увидеть последнего в роли вождя и защитника славянских народов от притеснителей «немцев», т. е. прежде всего от австрийской монархии, верным союзником которой Николай был на деле. Следует все же отметить, что в «Исповеди» Бакунин никого не предал; он отказался сообщить царю имена русских и польских революционеров.

В статье, задуманной как апология Бакунина, томившегося в царской тюрьме, Герцен счел возможным лишь в самой осторожной форме коснуться своих идейных расхождений с Бакуниным в конце 30-х — начале 40-х годов. Бакунин в этот период, безоговорочно принимая философию Гегеля, делал из нее реакционные выводы: он проповедовал примирение с действительностью. Эти острые расхождения отразились во фразе Герцена: «... Я старался внести больше революционного элемента в его строгую научность».

К биографии Бакунина Герцен возвращался несколько раз. Очерком деятельности Бакунина заканчивалось «Послесловие» к книге «О развитии революционных идей в России» в редакции 1851 г. Краткую биографию Бакунина Герцен впоследствии снова набросал в заметке 1862 г. «М. А. Бакунин», помещенной в «Жолоколе» после появления Бакунина в Лондоне, и в «Былом и думах», отчасти в гл. XXV и подробнее в главе «М. Бакунин и польское дело». Многое в этих позднейших биографических сведениях о Бакунине совпадает с данными статьи «Михаил Бакунин».

В статье «Михаил Бакунин» Герцен допустил некоторые фактические неточности. В приведенном выше письме к Мишле от 15 ноября 1851 г. Герцен сам указал на то, что был лишен возможности навести точные справки.

Стр. 351. ...он достоин ∞ венца, сплетенного вашими руками. — Герцен имеет в виду неосуществившееся намерение Мишле включить Бакунина в число героев своих «Легенд демократии» (см. выше).

Стр. 352. Одно только поколение из рода Муравьевых ∞ супругу — одному из министров его величества. — Муравьевы, о которых идет речь, приходились троюродными и двоюродными братьями матери М. Бакунина, Варваре Александровне Бакуниной, рожденной Муравевой. Повешен Николаем — Сергей Муравьев-Апостол; погиб в Сибири — Никита Муравьев; третий декабрист — вероятно, Матвей Муравьев-Апостол, так как Артамон Муравьев также умер в Сибири, в 1846 г.; обер-прокурор синода — писатель Андрей Муравьев, которого Николай I назначил «состоять в синоде за обер-прокурорским столом»; палач поляков — его брат Михаил, впоследствии прозванный «Вешателем»; супруга министра — Екатерина Захаровна (сестра декабриста Артамона Муравьева), жена министра финансов графа Канкрин.

... слышший за ∞ старого заговорщика времен Александра... — Существуют указания на то, что отец Михаила Бакунина А. М. Бакунин принимал деятельное участие в составлении устава Союза благоденствия,

идейно примыкая при этом к самому правому его крылу (см. об этом в книге: Д. К р о н о т о в. Жизнь гр. М. Н. Муравьева, СПб., 1874, стр. 207—211).

Желая удалить его, отец воспользовался содействием знакомых генералов ∞ унылой Белоруссии.— Утверждение Герцена, что А. М. Бакунин не любил своего старшего сына и содействовал его удалению в глухую провинцию, не подтверждается материалами семейного архива Бакуниных (см. А. А. К о р н и л о в. Молодые годы Михаила Бакунина, М., 1915 и «Годы странствий Михаила Бакунина», Л.— М., 1925). Бакунин был отчислен из Артиллерийского училища до окончания офицерских классов и переведен в армию за смелый ответ на грубое замечание начальника училища Сухозанета.

Ст р. 353. *...не министра полиции...*— После смерти Бенкендорфа, в 1844 г., шефом жандармов был назначен Алексей Федорович Орлов, брат декабриста.

...адресовавшего ей свои знаменитые письма о России.— «Философические письма» Чаадаева адресованы не Е. Г. Левашовой, а Е. Д. Пановой.

Она ввела его в круг своих друзей.— Со Станкевичем и его друзьями Бакунин познакомился не через Е. Г. Левашову в 1836 г., а через семейство Бееров, родственников Бакуниных, еще в 1835 г. (см. А. А. К о р н и л о в. Молодые годы Михаила Бакунина, стр. 90, 129).

Станкевич побудил его изучать философию. Быстрота, с которой Бакунин ∞ усвоил идеи Канта и Гегеля ∞ была поразительна.— В гл. XXV «Былого и дум» Герцен писал: «Станкевич понял его таланты и посадил его за философию. Бакунин но Канту и Фихте выучился по-немецки и потом принялся за Гегеля <...>». В «Былом и думках» Герцен, таким образом, точнее приурочил знакомство Бакунина с Гегелем к более позднему периоду (это относится и к другим участникам кружка Станкевича). Из письма Станкевича к Я. М. Неверову явствует, что сам он только в 1835 г., одновременно с Бакуниным, приступил к изучению Канта («Переписка Н. В. Станкевича», М., 1914, стр. 337—338).

Ст р. 355. *...начинала работать в периодических изданиях, руководимых Белинским...*— Герцен имеет в виду «Отечественные записки», где он начал печататься с 1840 г. («Записки одного молодого человека»).

Подобное же обстоятельство задержало Кромвеля ∞ в Америку.— В 1637 г. Кромвель, тогда еще безвестный, спасаясь от религиозных преследований, собирался уехать в Америку, но был удержан королевским указом, запретившим эмиграцию.

«Город пышный ∞ и гранит».— Цитата из стихотворения Пушкина «Город пышный, город бедный».

Ст р. 356. *Статьи Бакунина ∞ были подписаны Жюль Элизар.*— Об этой статье Бакунина («Реакция в Германии») Герцен с горячим одобрением упоминает в своем «Дневнике» в записях от 7 и 28 января 1843 г. (см. т. II наст. изд., стр. 256—257, 265).

В 1843 году Бакунин, преследуемый швейцарскими реакционерами ∞ Блончли...— О докладе возглавленной Блончли комиссии по расследованию деятельности Вейтлинга и его единомышленников Герцен упоминает в своем «Дневнике», в записи от 4 ноября 1843 г. (см. т. II наст. изд., стр. 313—314 и комментарий). Бакунин фигурирует в докладе в связи с упоминаниями о нем в письмах, найденных у Вейтлинга.

Ст р. 356—357. *...возращение на родину стало невозможным ∞ выразил благодарность императору за лишение его дворянского достоинства.*— В 1843 г. III отделение (через министерство внутренних дел) пыталось вынудить А. М. Бакунина, чтобы он вызвал сына из-за границы. Когда это не помогло, правительство через русского поверенного в делах в Швейцарии потребовало немедленного возвращения Бакунина в Россию.

В том же году не выполнивший этот приказ Бакунин был предан суду сената, который постановил «лишить его чина и дворянского достоинства и сослать, в случае явки в Россию, в Сибирь в каторжную работу, а принадлежащее ему имение, буде таковое окажется, взять в секвестр». Упомянув о бакунинской «благодарности императору за лишение его дворянства», Герцен имел в виду письмо Бакунина в редакцию газеты («La Réforme»). Напечатанное в январе 1845 г., после того как в «Gazette des Tribunaux» был помещен направленный против него указ русского правительства, Бакунин писал: «...с моей стороны было бы неучтиво, милостивый государь, жаловаться теперь на указ, который, говорят, освобождает меня от дворянского звания и присуждает к ссылке в Сибирь; тем более, что из этих двух наказаний на первое я смотрю, как на настоящее благодеяние, а на второе, как на лишний повод поздравить себя с тем, что я нахожусь во Франции» (А. К о р н и л о в. Годы странствий Михаила Бакунина, стр. 296).

Изгнанный из Парижа после речи, произнесенной им на праздновании годовщины польской революции в 1847 году... — 29 ноября 1847 г. на празднестве в честь годовщины польского восстания 1830 г. Бакунин произнес речь, в которой призывал русских и поляков объединиться в общей вражде к деспотизму Николая I. За эту речь, по настоянию русского посольства, Бакунин был выслан из Франции.

По пути, в Шварцвальде... — Прежде чем попасть в Прагу, Бакунин провел около двух месяцев в охваченной революцией Германии.

...он застал там уже славянский конгресс в полном сборе. — Славянский съезд в Праге открылся 1 июня 1848 г. 12 июня работа его была прервана вспыхнувшим в Праге восстанием. Съезд был созван с целью политического самоопределения австрийских славян. В съезде наряду с элементами буржуазно-демократическими участвовали представители либерально-буржуазных кругов, шедших на соглашение с австрийской монархией.

Стр. 359. *...франкфуртской диетой...* — Созванный в 1848 г. во Франкфурте общегерманский парламент.

Стр. 361. *Нашились немцы и, к несчастью, также и поляки* — агентом русского правительства. — Эпизод этот гораздо подробнее изложен в «Былом и думах» (см. комментарий к главе «Немцы в эмиграции»). Слухи о том, что Бакунин — агент царского правительства, шли из кругов, связанных с русским посольством в Париже, а с другой стороны, очевидно, из среды польской аристократической эмиграции. Газета Маркса сочла нужным сигнализировать об этом (в июле 1848 г.). Бакунин и Миллер-Стрюбинг написали по этому поводу Жорж Санд. Она прислала опровержение, которое Маркс немедленно напечатал. Еще раньше Маркс по собственной инициативе перепечатал протест Бакунина, помещенный в газете «Allgemeine Oder-Zeitung».

·ПОВРЕЖДЕННЫЙ

Впервые опубликовано в сборнике: Прерванные рассказы Искандера, Лондон, 1854. Печатается по тексту второго, исправленного автором, издания сборника (Лондон, 1857).

При жизни Герцена появилось в переводе на немецкий язык: *Unterbrochene Erzählungen von Alexander Herzen. Aus dem russischen übersetzt von Malwida von Meysenbug, Hamburg, 1858.*

В повести «Поврежденный» отразились настроения Герцена в период после поражения революции 1848 г. Мучительные раздумья и разочарования Герцена усугубились в связи с личной драмой, пережитой им в конце 40-х — начале 50-х годов.

Однако безнадежно пессимистический взгляд на будущее человечества и общественный прогресс, который свойственен главному действующему лицу повести, «поврежденному», не следует отождествлять с отношением к действительности самого Герцена. Герцен искал выхода из своего пессимизма, деятельности на благо родины; между тем взгляд «поврежденного» безысходен, его пессимизм бездейтелен. Евгений Николаевич — один из образов «лишних людей» в творчестве Герцена (ср. разработку той же темы в повести «Долг прежде всего», над продолжением которой Герцен работал осенью того же 1851 г., — см. т. VI наст. изд.).

Впоследствии Герцен высказал явное несогласие с философией безнадежности, носителем которой является «поврежденный». В цикле «Концы и начала» (1862—1863) Герцен рассказывает о своей новой встрече с «поврежденным». Евгений Николаевич остался прежним скептиком и пессимистом. Выслушав еще раз его рассуждения, Герцен спрашивает: «...и все-то это для того, чтоб дойти до голландского покоя, и за эту похлобку из чечевицы проститься с лучшими мечтами, с святейшими стремлениями?»

Большой интерес представляет рассказ крепостного слуги Спиридона, которым заканчивается повесть Герцена. По художественной силе этот эпизод — одна из самых ярких картин крепостного быта в творчестве Герцена.

Стр. 364. *«Погоди немного...»* — Не совсем точная цитата из стихотворения Лермонтова «Из Гёте» («Горные вершины...»). У Лермонтова:

Подожди немного,
Отдохнешь и ты.

Стр. 366. *...это Ноздрев и Мижухев, переложившие на новые нравы и едущие не в Заманиловку, а в Сан-Ремо.* — В «Мертвых душах» описывается совместная поездка Ноздрева и его зятя Мижухева. В Маниловку («Заманиловку») однако едут не они, а Чичиков.

Стр. 368. *А, может быть, и peggio — такое зададут arpeggio.* — К этому месту в немецком переводе «Поврежденного» сделана сноска: «Намек на русские стихи» («Unterbrochene Erzählungen von Alexander Herzen», Hamburg, 1858, S. 148).

...ну, позовут к Леонтию Васильевичу... — Имеется в виду Л. В. Дубельт.

Стр. 374. *С пелазгов, с греков начиная...* — Пелазги, или пеласги, — народ, живший в древнейшие времена на территории Греции.

Стр. 376. *...до проклятой Ост-Индской компании, которая все перепортила.* — Начало образованию в Европе Ост-Индских компаний было положено в конце XVI — начале XVII века. Они являлись орудием колонизаторской политики в Индии, Индонезии и на Дальнем Востоке.

... новая vrietas, которую Blumenbach проглядел, «кавказско-городская»... — Blumenbach предложил разделение населения земного шара на пять рас; среди них была раса кавказская, или белая.

Стр. 377. *...von einer besseren Natur, von einem andern Sonnenlichte.* — Имеются в виду следующие строки из стихотворения Шиллера «Das Mädchen aus der Fremde»:

In einem andern Sonnenlichte,
In einer glücklichern Natur

... *Кондорсе-то с своей книжкой, ха-ха!*.. — Речь идет о книге Ж. А. Кондорсе «Эскиз исторической картины прогресса человеческого разума».

Стр. 382. ... *Федора отправили при записке во Вторую адмиралтейскую*. — То есть для наказания розгами. В числе полицейских частей в тогдашнем Петербурге существовала Адмиралтейская часть, разделившаяся на два участка.

Стр. 385. ... *Croce di Malta*... — Гостиница в Генуе.

«JE VOUS PRENDS POUR JUGES...»

«БЕРУ ВАС В СУДЬИ...»

Печатается по тексту *LVII*, стр. 65—66, где опубликовано впервые под условным названием «Un appel aux frères de la démocratie» («Призыв к братьям-демократам»). В текстологическом примечании М. К. Лемке писал: «Сверено с печатным листком, на котором Герценом сделано несколько корректурных поправок и хранящимся в АСГ¹. Ни даты, ни места не указано, но ясно, что время написания относится к июлю 1852 г. Листок был разослан друзьям, но опубликования не получил». Местонахождение этого листка, так же как и автограф, в настоящее время неизвестно.

Настоящее обращение написано было не ранее 7 июля 1852 г., когда Герцену был направлен от имени Гервега вторичный вызов на дуэль, и не позднее 22 июля, так как 22-м датировано письмо Герцена к Энгельсону, к которому был приложен комментируемый документ. Это явствует из ответного письма Энгельсона от 24 июля, в котором он сообщает, что посылает ряду представителей международной эмиграции копии герценовского «апелля к демократам» (*LVII*, 78).

Историю своего отказа от дуэли с Гервегом Герцен рассказал в последних главах V части «Былого и дум» (см. также комментарий в т. X наст. изд.).

В то время, когда разыгралась семейная драма Герцена, в буржуазно-дворянском обществе дуэль признавалась едва ли не единственным способом разрешения подобного рода конфликтов; власть этого феодального пережитка была чрезвычайно сильна даже в среде демократической интеллигенции.

Отрицательное отношение к дуэли было обосновано Герценом еще в дневниковой записи от 22 сентября 1843 г. и в статье «Несколько замечаний об историческом развитии чести» (см. т. II наст. изд.). Справедливо подчеркивая принципиальный характер своего отказа от дуэли, Герцен вместе с тем ошибочно придавал своему личному конфликту с Гервегом большое идейное значение. Поэтому он и пытался организовать над Гервегом суд европейской демократии.

AN DIE REDAKTION DER «NEUEN ZÜRCHER ZEITUNG»

«В РЕДАКЦИЮ «NEUE ZÜRCHER ZEITUNG»»

Впервые опубликовано в газете «Neue Zürcher Zeitung», № 209, от 27 июля 1852 г. Автограф неизвестен. Печатается по тексту этой газеты.

¹ Так М. К. Лемке обозначал архив семьи Герцена. — *Ред.*

Заявление это связано с одним из эпизодов семейной драмы Герцена, о которой он рассказал в V части «Былого и дум». Об упомянутых в заявлении фактах речь идет в главах «Былого и дум»: «1852», «Смерть» и в «Прибавлении», озаглавленном «Гауг» (см. также комментарий к этим главам «Былого и дум» в т. X наст. изд.); в «Прибавлении» Герцен рассказывает и о полемике на страницах «Neue Zürcher Zeitung».

Заявление Герцена явилось возражением на напечатанное в «Neue Zürcher Zeitung» от 18 июля письмо Гервега (см. LXIV, 112—115).

6 августа 1851 г. «Neue Zürcher Zeitung» напечатала пространный ответ Гервега (см. LVII, 112—119).



УКАЗАТЕЛЬ ИМЕН

- Аввакум (ок. 1621—1682), протопоп, выдающийся проповедник и писатель — 54, 184, 426, 427
- Австрийский император — см. Франц Иосиф
- Адлерберг Владимир Федорович, граф (1790—1884), с 1841 по 1856 г. главноуправляющий почтовым департаментом — 11, 139
- Александр I (1777—1825), император с 1801 г. — 21, 52, 61, 63—66, 76, 93, 131, 150, 183, 191—196, 206, 224, 262, 341, 352, 398, 419, 427, 428, 442, 444
- Алексей Михайлович (1629—1676), царь с 1645 г. — 14, 40, 62, 67, 97, 98, 142, 170, 192, 197, 227, 229, 305, 339
- Алексей Петрович (1690—1718), сын Петра I от первого брака — 41, 171, 426
- Амвросий (Андрей Степанович Зертис-Каменский) (1708—1771), московский архиепископ — 51, 182, 426
- Ангальт-Цербстская принцесса — см. Екатерина II
- Андриане (Andryane) Александре Филиппе (1797—1863), итальянский карбонарий, масон—349, 360 — «Записки государственного преступника» («Mémoires d'un prisonnier d'état») — 349, 360
- Анна Брауншвейгская — см. Анна Леопольдовна
- Анна Иоанновна (1693—1740), императрица с 1730 г. — 42, 47, 48, 172, 177, 178
- Анна Леопольдовна (1718—1746), «правительница» России в 1740—1741 гг. — 47, 178, 426
- Ансильон (Ancillon) Шарль (1659—1715), французский литератор и историк — 60, 190
- «Антон Горемыка», повесть Д. В. Григоровича (см.)
- Аракчеев Алексей Андреевич, граф (1769—1834)—61, 192
- Аристотель (384—322 до п. э.)—279, 314, 440
- Аугсбургская газета — см. «Всобщая газета»
- Ахилл, герой поэмы Гомера «Илиада» — 55, 185
- Бабёф Гракх (настоящее имя Франсуа Ноэль) (1760—1797), французский революционер-утопист—69, 199
- Байрон (Byron) Джордж Ноэл Гордон (1788—1824) — 72, 73, 95, 99, 202, 203, 225, 230, 419, 431 — «Дон Жуан» — 73, 203, 418, 419 — «Манфред»; Манфред — 73, 204 — «Сарданапал» — 99, 230, 431; Сарданапал — 99, 230, 297, 331, 431, 441
- Бакунин Александр Михайлович (конец 1760 гг.—1854), отец М. А. Бакунина—341, 352, 444, 445
- Бакунин Михаил Александрович (1814—1876)—7, 105, 106, 135, 236, 279, 305, 314, 339, 340—362, 402—405, 408, 412, 418, 419, 438—440, 442, 446
- «Russische Zustände» — 350, 362, 418
- Баратынский Евгений Абрамович (1800—1844)—78, 208, 429
- Беккариа Чезаре (1738—1794), итальянский просветитель, юрист и публицист — 67, 197, 297, 332

- Белинский Виссарион Григорьевич (1811—1848) — 78, 89, 104—109, 208, 219, 234—239, 342, 343, 353, 355, 411, 412, 415, 416, 445
- Белинский Григорий Пикифорович (1784—1835), отец В. Г. Белинского — 105, 235
- Бенедиктов Владимир Григорьевич (1807—1873), поэт — 91, 221
- Бенкендорф Александр Христофорович (1783—1844)—81, 92, 211, 223
- Берлинский король — см. Фридрих Вильгельм IV
- Бернацкий (Biernacki) Алоизий Проспер (1778—1854), польский общественный и политический деятель, участвовавший в восстании 1830 г., позднее эмигрант — 279, 314, 438
- Беррье (Berger) Никола Рене (1703—1762), придворный Людовика XV — 293, 328
- Бестужев-Марлинский Александр Александрович (1797—1837), писатель, декабрист — 65, 78, 195, 208
- Бестужев-Рюмин Алексей Петрович (1693—1766), государственный деятель, в 1740 г. член кабинета, с 1744 по 1758 г. канцлер — 47, 177
- Бибиков Александр Ильич (1729—1774), генерал-аншеф, в 1773—1774 гг. командующий войсками, направленными для подавления восстания Пугачева — 303, 337, 441, 442
- «Библиотека для чтения», журнал, издававшийся в Петербурге с 1834 по 1865 г.; до 1847 г. редактором его был О. И. Сенковский — 87, 99, 217, 230, 430
- Бирон Эрнст Иоганн, герцог (1690—1772), фаворит императрицы Анны Иоанновны, глава немецкой реакционной клики, захватившей в 30-х гг. XVIII в. власть. В ноябре 1740 г. был свергнут Минихом — 47, 48, 177, 178, 426
- Блуменбах Иоганн Фридрих (1752—1840), немецкий естествоиспытатель — 376, 447
- Блюнчли Иоганн Каспар (1808—1881), швейцарский юрист, реакционный политический деятель — 345, 356, 445
- Боденштедт Фридрих (1819—1892), немецкий писатель, переводчик Пушкина, Лермонтова, Тургенева — 95, 225, 295, 431
- Болтин Иван (ум. после 1731), первый обер-прокурор синода — 41, 171, 425
- Борис Годунов (1551—1605), царь с 1598 г. — 33, 34, 37, 38, 73, 163, 164, 166, 167, 425
- «Борис Годунов», трагедия А. С. Пушкина (см.)
- Брауншвейг-Вольфенбюттель, династия брауншвейгских герцогов, из которой по мужской линии происходил русский император Иван VI Антонович — 6, 176, 426
- Бруно Джордано (1548—1600) — 354
- Брюллов Карл Павлович (1799—1852) — 296, 330, 441 — «Последний день Помпеи» — 296, 330, 441
- Булгарин Фаддей Венедиктович (1789—1859), реакционный писатель и журналист, агент III отделения — 85, 89, 215, 219, 429, 430
- Бурбоны, королевская династия во Франции, свергнутая французской революцией конца XVIII в., восстановленная после 1814 г., — 64, 194, 289, 324
- Вейтлинг Вильгельм (1808—1871), деятель немецкого рабочего движения, теоретик утопического «уравнительного» коммунизма — 345, 356, 445
- Великая княгиня Ольга — см. Ольга Николаевна
- Веневитинов Дмитрий Владимирович (1805—1827), поэт — 75, 77, 93, 206, 208, 223, 399
- Вертер, герой романа «Страдания молодого Вертера» Гёте (см.)
- «Взгляд на юридический быт древней России», статья Кавелина К. Д. (см.)
- Виардо Луи (1800—1883), французский литератор и художественный критик, переводчик сочинений Пушкина, Гоголя, Тургенева — 98, 228, 431
- Вигель Филипп Филиппович (1786—1856), управляющий департамен-

- том духовных дел иностранных исповеданий — 92, 223, 430
- Вильгельм I (1797—1888), прусский принц, с 1861 г. прусский король, с 1871 г. германский император — 22, 151
- Виндишгрец Альфред, князь (1787—1862), австрийский фельдмаршал, стоявший во главе войск, подавивших в 1848 г. пражское и венское восстания, — 109, 239, 346, 358
- Владимир Святославич (ум. 1015), великий князь киевский — 103, 117, 233, 247, 280, 315
- Владислав (1595—1648), сын польского короля Сигизмунда, бывший претендентом на русский престол в период польской интервенции начала XVII в., с 1632 г. польский король под именем Владислава IV — 35, 164, 165, 425
- Волконский Сергей Григорьевич, князь (1788—1865), декабрист — 65, 195
- Вольтер (Аруэ) Франсуа Мари (1694—1778) — 52, 182, 183, 297, 331, 332, 375
- «Восточные фрагменты», соч. Фальмерайера (см.)
- «Всеобщая газета» (Аугсбургская газета) («Allgemeine Zeitung») — ежедневная газета, выходившая с 1798 г.; в 1810—1882 гг. издавалась в Аугсбурге — 83, 213, 349, 360
- Вюртемберг Карл Фридрих Александр (1823—1891), вюртембергский наследный принц, женатый на дочери Николая I, с 1864 г. король Карл — 17, 145
- Габсбурги, династия, правившая Австрийской империей — 20, 126, 149, 256, 305, 347, 358, 423
- Гайнау (Haunau) Юлиус (1786—1853), австрийский фельдмаршал, палач венгерской революции 1848—1849 гг. — 109, 239
- Гакстаузен (Haxthausen) Август, барон (1792—1866), немецкий реакционный литератор, автор работ об аграрных отношениях в Пруссии и в России — 129, 131, 132, 260—263, 288, 301, 322, 335, 433, 438, 441
- «Исследования внутренних отношений, народной жизни и в особенности сельских учреждений России» («Studien über die innern Zustände, das Volksleben und insbesondere die ländlichen Einrichtungen Rußlands») — 129, 260, 433
- «Галльские летописи» («Halleschen Jahrbücher für Kunst und Wissenschaft»), журнал, выходивший в 1838—1841 гг. под редакцией Арнольда Руге — 344, 356
- Гамлет, действ. лицо в одноименной трагедии Шекспира (см.)
- Гауг (Haug) Эрнест, австрийский офицер, участник венской революции 1848 г., впоследствии эмигрировавший в Лондон — 387, 389, 442
- Гегель (Hegel) Георг Вильгельм Фридрих (1770—1831) — 105, 106, 115, 122, 236, 246, 253, 284, 319, 342, 343, 353, 355, 432, 445, 447
- «Логика» («Wissenschaft der Logik») — 106, 236
- «Феноменология духа» («Phänomenologie des Geistes») — 106, 115, 236, 246, 432
- «Философия религии» («Philosophie der Religion») — 106, 116, 237, 246
- Гейбнер (Heibner) Отто (1812—1893), лидер умеренных саксонских демократов в 1848 г. — 348, 359
- Гейне Генрих (1797—1856) — 74, 204, 429
- «Германия. Зимняя сказка» («Deutschland. Ein Wintermärchen») — 74, 204, 429
- Геккер (Hecker) Фридрих Карл (1811—1881), немецкий буржуазный демократ, один из руководителей восстания в Бадене в 1848 г. — 402, 405
- Генрих VIII (1491—1547), английский король с 1509 г. — 42, 172
- Гервег (Herwegh), Георг (1817—1875), немецкий поэт — 386, 388, 390, 391, 448, 449
- Герцен Александр Иванович (1812—1870)
- «Былое и думы» — 421, 424, 434, 445, 446, 448, 449

- «Вместо предисловия или объяснения к сборнику» — 434
- «Дилетантизм в науке» — 415
- «Дневник» — 425, 427—429, 445, 449
- «Долг прежде всего» — 447
- «Записки одного молодого человека» — 434, 445
- «Капризы и раздумье» — 432
- «Кюицы и начала» — 447
- «Мазурка» — 437
- «Москва и Петербург» — 415
- «М. С. Щепкин» — 423
- «Несколько замечаний об историческом развитии чести» — 448
- «Письма из Франции и Италии» — 413
- «Письма к будущему другу»; письмо пятое — 437
- «Письма об изучении природы» — 415; письмо третье — 440; письмо пятое — 422
- «Письмо к Ш. Риберолю, издателю журнала «L'Homme» — 437
- «Письмо русского к Маццини» — 437
- «Прерванные рассказы Искандера» — 446, 447
- Рецензия на «Возрождение» Мишле — 439
- «Россия» («La Russie») — 416—418, 423, 427, 429, 433, 437, 441
- «Старый мир и Россия» — 422, 437
- «С того берега» («Vom anderen Ufer») — 19, 148, 413, 422, 423
- Герцен Наталья Александровна (1817—1852), жена А. И. Герцена — 386, 388, 419, 443
- Гёте (Goethe) Иоганн Вольфганг (1749—1832) — 9, 73, 137, 203, 422, 447
- «K Соединенным Штатам» («Den Vereinigten Staaten») — 9, 137, 422
- «Страдания молодого Вертера» («Die Leiden des jungen Werthers»); Вертер — 378, Шарлотта — 378
- «Фауст» — 441; Фауст — 73, 204, 296, 331, 441; Маргарита — 296, 331, 441
- Гетман Запорожья — см. Сагайдачный П. К.
- Гильотинированный король — см. Людовик XVI
- Глостеры, титул младших принцев английского королевского дома — 289, 324, 436
- Гмелин Иоганн Георг (1709—1755), немецкий натуралист, живший в России с 1727 по 1747 г.; в 1733—1743 гг. совершил путешествие по Сибири, результатом которого явился четырехтомный труд «Флора Сибири» — 20, 149
- Гогенцоллерны, династия прусских королей — 20, 126, 149, 256, 423, 431
- Гоголь Николай Васильевич (1809—1852) — 87, 90, 96—99, 117, 220, 227—230, 248, 347, 358, 401, 415, 416, 418, 421
- «Вечера на хуторе близ Диканьки» — 97, 228
- «Выбранные места из переписки с друзьями» — 90, 220, 415, 430
- «Мертвые души» — 87, 98, 99, 217, 228, 229, 421, 431,
- Ноздрев — 366, 447; Мижухев — 366, 447
- «Ревизор» — 98, 299, 400
- «Старосветские помещики» — 98, 228, 431; Афанасий Иванович — 228
- «Тарас Бульба» — 98, 228, 431
- Головин Иван Гаврилович (1816—1890), русский эмигрант-публицист — 402—406, 419
- «La Russie sous Nicolas I-er» — 403, 405
- «Mémoires d'un prêtre russe» — 403, 405
- Головинский Василий Андреевич (1829—после 1874), петрашевец — 124, 254
- Гольштейн-Готторп, династия Гольштейн-готторпских герцогов, из которой по мужской линии происходил Петр III — 46, 126, 176, 256, 426, 433
- Гонсовский Александр Корвин (ум. 1645), польский воевода, активный участник польской интервенции начала XVII в. против Московского государства — 38, 167
- «Город пышный, город бедный», стихотворение Пушкина (см.)
- «Гофман и Кампе» («Hoffmann und Campe»), немецкая издательская

- фирма, образовалась в 1810 г. в Гамбурге—19, 148, 423
- Греч Николай Иванович (1787—1867), реакционный журналист и писатель—85, 89, 215, 219, 429, 430
- Грибоедов Александр Сергеевич (1795—1829)—74, 77, 93, 204, 208, 224, 420
- «Горе от ума» — 74, 204; Чацкий — 74, 204
- Григорович Дмитрий Васильевич (1822—1899)
- «Антон Горемыка»—97, 228, 400
- Григорьев Николай Петрович (1822—1886), гвардейский офицер, петрашевец — 124, 254
- Губе Ромуальд Михайлович (1803—1890), историк-юрист, чиновник, в 1840 г. был назначен членом комитета для ревизии проекта уложения о наказаниях — 103, 233, 431
- Гумбольдт Александр (1769—1859), немецкий естествоиспытатель и географ-путешественник — 372
- Гутенберг Иоганн (ок. 1400—1468), создатель европейского книгопечатания — 124, 254
- Данте Алигьери (1265—1321)—294, 329, 436
- Дантес Жорж Шарль, барон Геккерен (1812—1895), убийца Пушкина — 77, 207
- Державин Гаврила Романович (1743—1816)—58, 86, 188, 216, 427
- «Ода к премудрой киргиз-кайсацкой царевне Фелице»—58, 188, 189, 427
- Дидро (Diderot) Дени (1713—1784)—52, 182, 297, 331, 436
- Диккенс Чарлз (1812—1870)—87, 218
- Дмитриев Иван Иванович (1760—1837), поэт — 61, 86, 191, 216, 431
- Долгорукий Алексей Григорьевич, князь (ум. 1734), один из воспитателей Петра II — 48, 178, 426
- «Дон Жуан», роман в стихах Байрона (см.)
- Достоевский Федор Михайлович (1821—1881)—122, 124, 252, 254
- «Бедные люди»—122, 252
- Дубельт Леонтий Васильевич (1792—1862), жандармский генерал, управляющий III отделением
- и начальник штаба корпуса жандармов — 368, 447
- «Дух законов», соч. Монтескье (см.)
- Екатерина I (1684—1727), жена Петра I, после его смерти с 1725 г. императрица — 11, 41, 42, 139, 171, 172
- Екатерина II (1729—1796), императрица с 1762 г.—20, 38, 42, 50—52, 54, 57—60, 66, 67, 95, 97, 117, 149, 168, 172, 181, 182, 184, 188—190, 196, 197, 226, 227, 247, 297, 305, 332, 339, 416, 422, 426, 427, 431
- Елизавета Петровна (1709—1761), императрица с 1741 г.—42, 47, 48, 50, 97, 172, 177, 178, 181, 227, 426
- Ермак Тимофеевич (ум. 1584)—56, 186
- Жолкевский Станислав (1547—1620), польский гетман, участник польско-литовской интервенции начала XVII века против Московского государства—38, 167
- Жорж Санд (псевдоним Авроры Дюдеван) (1804—1876)—87, 218, 345, 349, 357, 361, 446
- «Лелия»; Тренмор — 73, 204
- Жуковский Василий Андреевич (1783—1852) — 61, 191
- Жюль Элизар, псевдоним М. А. Бакунина (см.)
- «Записки государственного преступника», соч. А. Ф. Андриане (см.)
- «Записки охотника», соч. И. С. Тургенева (см.)
- «Записки Пёшо» — см. Пёше Жак
- Зорич Семен Гаврилович (1745—1799), генерал-лейтенант, фаворит Екатерины II — 60, 190, 398
- Зубов Платон Александрович (1767—1822), фаворит Екатерины II — 398
- Иван I Данилович Калита (ум. 1340), великий князь московский с 1328 г. — 31, 160
- Иван III Васильевич (1440—1505), великий князь московский с 1462 г.—32, 33, 161, 162, 424

- Иван IV Васильевич Грозный (1530—1584), великий князь всея Руси с 1533 г., царь с 1547 г.—32—34, 42, 46, 56, 61, 161—163, 172, 186, 191, 396, 424, 425
- Иван VI Антонович (1740—1764), российский император в 1740—1741 гг., сын Анны Леопольдовны и герцога Антона Брауншвейг-Люнебургского — 305, 339, 426, 442
- Иван Царевич, герой русских сказок — 55, 185
- Излер Иван Иванович (1811—1877), швейцарец, владелец кондитерской в Петербурге — 369
- Илья Муромец, герой русских былин — 55, 185
- Иосиф II (1741—1790), император так наз. «Священной Римской империи германской нации»—51, 181
- Кавелин Константин Дмитриевич (1818—1885), буржуазно-либеральный публицист, историк и юрист—39, 169, 414, 425, 432 — «Взгляд на юридический быт древней России» — 114, 244, 425, 432
- Кавеньяк (Каваньяк, Cavaignac) Луи Эжен (1802—1857), французский генерал, реакционер, палач восстания парижского пролетариата в июне 1848 г., — 346, 358, 440
- Канкрин Екатерина Захаровна (1796—1879), сестра декабриста Артамона Захаровича Муравьева, жена министра финансов графа Канкрин — 341, 352, 444
- Кант Иммануил (1724—1804)—342, 353, 447
- Карамзин Николай Михайлович (1766—1826) — 60—62, 65, 86, 190—192, 195, 216, 414, 418, 425, 427, 428, 430 — «История Государства Российского» — 61, 191, 425, 427
- Кардано (Кардан) Джероламо (1501—1576), итальянский ученый, занимался математикой, философией, медициной и астрологией—354
- Карл XII (1682—1718), шведский король с 1697 г., в битве под
- Полтавой потерпевший поражение от Петра I — 275, 311
- Карл Моор, действующее лицо в драме «Разбойники» Шиллера (см.)
- Карл V (1500—1558), император так наз. «Священной Римской империи» с 1519 по 1555 г.—33, 163, 424
- Катон Младший, Марк Порций, Утический (95—46 до н. э.), вождь республиканской партии—19, 148, 423
- Кашкин Николай Сергеевич (1829—1914), чиновник министерства иностранных дел, петрашевец — 124, 254
- Кирилл (827—869) и Мефодий (ум. 885), братья, славянские просветители, создатели одной из первых славянских азбук (кириллицы) 54, 185, 397
- Киселев Павел Дмитриевич, граф (1788—1872), министр государственных имуществ, провел реформу управления государственными крестьянами—82, 120, 212, 250, 423, 429
- Клейнмихель Петр Андреевич, граф (1793—1869), царский сановник — 92, 223
- Клеопатра (69—30 до н. э.), царица эллинистического Египта—46, 177
- Козловский Петр Борисович, князь (1783—1840), помещик дипломат — 287, 322, 440, 441
- Коллар Ян (1793—1852), чешский поэт — 111, 242
- Колумб Христофор (1451—1506)—302, 336
- Кольрейф Юлий Павлович (1813—1844), участник сунгуровского тайного общества — 88, 218
- Кольцов Алексей Васильевич (1809—1842)—78, 93, 95, 96, 105, 208, 224, 226, 227, 236, 294, 329
- Кольцов Василий Петрович, отец А. В. Кольцова — 96, 226, 227
- Комнины (Комнены), династия византийских императоров—32, 162
- Конарский Шимон (1808—1839), польский революционер, участник восстания 1830—1831 гг.—278, 313, 436
- Кондорсе (Condorcet) Жан Антуан де (1743—1794), французский про-

- светитель, ученый, социолог, деятель французской революции конца XVIII в.—377, 449
- «Эскиз исторической картины прогресса человеческого разума» («Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain») — 377, 449
- Констан Бенжамен (1767—1830), французский писатель и политический деятель — 69, 199
- Константин V Копроним (719—775), византийский император с 741 г.—42, 172, 396
- Константин XI Палеолог (1403—1453), последний византийский император — 32, 161, 424
- Конфалоньери Федерико, граф (1776—1846), борец за освобождение Италии, участник итальянской революции 1821 г.—349, 361
- Короваев — см. Кузьмин-Короваев
- Костюшко Тадеуш (1746—1817), польский национальный герой, руководитель освободительного восстания 1794 г. — 272, 307, 423
- Котошихин (Кошихин) Григорий Карпович (ок. 1630—1667), подьячий Посольского приказа, вступивший в тайные сношения со шведами и бежавший в Швецию, — 36, 98, 103, 165, 229, 233, 425
- «О России в царствование Алексея Михайловича» — 36, 98, 103, 165, 229, 233, 425
- Кошихин — см. Котошихин Г. К.
- Критские, братья: Василий (1810—1831), Михаил (1809—1836) и Петр (1806—после 1855), основатели политического кружка — 88, 218
- Кромвель Оливер (1599—1658)—344, 355, 445
- Крылов Иван Андреевич (1769—1844)—61, 191
- Кузьмин-Короваев Аглай, офицер, пытавшийся организовать побег польского революционера Конарского.—278, 313, 436
- Кукольник Нестор Васильевич (1809—1868), реакционный писатель — 91, 221
- Курье (Courcier) Поль Луи (1772—1825), французский писатель—69, 199
- Кювье (Cuvier) Жорж (1769—1832), французский естествоиспытатель, — 372, 373
- Кюстин (Custine) Адольф (1790—1857), французский литератор, путешествовавший по России,—79, 83, 132, 209, 213, 263, 397, 398, 417, 429, 438
- «Россия в 1839 г.» («La Russie en 1839») — 83, 213, 429
- Лазарь (библ.) — 117, 247
- Лаокоон, античная скульптурная группа (I в. до н. э.) — 97, 228, 431
- Левашова Екатерина Гавриловна (ум. 1839), близкий друг П. Я. Чаадаева — 342, 353, 445
- Левек (Lévesque) Пьер Шарль (1737—1812), французский историк, по рекомендации Дидро вызванный Екатериной II в Петербург и написавший «Историю России» — 20, 149
- Ледрю Роллен (Ledru-Rollin) Александр Огюст (1808—1874)—349, 361
- Ленский, герой романа «Евгений Онегин» Пушкина А. С. (см.)
- Леопарди Джакомо (1798—1837), итальянский поэт — 296, 330
- Лермонтов Михаил Юрьевич (1814—1841)—74, 77, 93—96, 99, 204, 208, 224—227, 230, 294, 295, 329, 330, 399, 416, 420, 431, 436, 441, 447
- «Герой нашего времени» — 95, 225, 431; Печорин («Герой нашего времени») — 74, 214
- «Горные вершины» — 364, 447
- «Дума» — 295, 330, 436, 441
- «Памяти А. И. Одоевского» — 94, 225, 432
- «Смерть поэта» — 94, 224, 431
- Лжедмитрий I (ум. 1606)—33—35, 38, 46, 163, 164, 167, 176, 425
- Лжедмитрий II, прозванный Тушинским вором (ум. 1610)—35, 164, 425
- «Логика», соч. Гегеля (см.)
- Ломоносов Михаил Васильевич (1711—1765) — 58, 96, 188, 227, 427
- «Слово о явлениях воздушных, от электрической силы происходящих» — 58, 188, 427

- Лопухин Иван Владимирович, князь (1756—1816), масон, член новиковского кружка — 60, 190
- Луи Филипп (1773—1850), французский король с 1830 по 1848 г. — 127, 257, 437
- Людовик Наполеон Бонапарт (1808—1873), с 1848 г. — президент французской республики, впоследствии (с 1852 г.) — император Наполеон III — 347, 358, 437
- Людовик XV (1710—1774), французский король — 293, 328, 441
- Людовик XVI (1754—1793), французский король с 1774 по 1792 г., в 1793 г. гильотинирован по приговору Конвента — 110, 240
- Лютер Мартин (1483—1546) — 55, 185, 397
- Магомет II — см. Мухаммед эль-Фатих
- Мазепа Иван Степанович (1644—1709), гетман Украины с 1687 г., перешедший на сторону шведов во время их вторжения в Россию (1708 г.) — 97, 227
- Мальтус Томас Роберт (1766—1834), английский священник, реакционный экономист — 128, 259
- Манфред, герой одноименной драмы Байрона (см.)
- Маркс Карл (1818—1883) — 349, 361, 419, 432, 446
- Марраст Арман (1801—1852), французский буржуазный политический деятель, один из руководителей контрреволюции, подавившей в 1848 г. июньское восстание парижского пролетариата — 346, 358
- Махмуд II (1785—1839), турецкий султан с 1808 г. — 29, 158, 424
- Меншиков Александр Данилович, князь (1673—1729), государственный деятель, ближайший сподвижник Петра I — 11, 41, 139, 171
- «Мертвые души» — см. Гоголь Н.В.
- Меттерних Клемент, князь (1773—1859) — 64, 194
- Миллер Герард Фридрих (1705—1783), историк и археограф, немец по происхождению, член Петербургской Академии наук, оставивший труды по истории России; придерживался теории норманизма — 20, 58, 149, 188, 427
- Минин Козьма (Кузьма Минич Захарьев-Сухорук) (ум. 1616) — 35, 165
- Миних Бурхард Кристоф (1683—1767), русский фельдмаршал, по происхождению немец, сослан в Пелым Елизаветой Петровной в 1742 г. — 47, 49, 177, 179, 426
- Мирович Василий Яковлевич (1740—1764), офицер, казненный за попытку освободить заключенного Ивана VI Антоновича, — 305, 339, 426, 442
- Михаил Павлович (1798—1848), великий князь, четвертый сын Павла I — 77, 207, 429
- Михаил Федорович (1596—1645), первый царь из династии Романовых, избранный на царство в 1613 г. — 35, 165
- Мицкевич Адам (1798—1855) — 12, 76, 111, 141, 206, 207, 242, 277, 278, 294, 312, 313, 328, 422, 428
- «Дзяды» — 12, 141, 422
- Мишле (Michelet) Жюль (1798—1874), французский историк — 271—339, 340, 344, 346, 348, 350, 351, 355, 358, 359, 361, 412, 419, 420, 435, 437—439, 441—444
- «Северные легенды демократии» («Légendes démocratiques du Nord») — 279, 300, 307, 314, 334, 421, 422, 440, 441, 443—446
- Моисей (библ.) — 372, 373
- Молодой Романов — см. Михаил Федорович
- Момбелли Николай Александрович (1823—1902), гвардейский офицер, петрашевец — 124, 254
- Монморанси, старинный дворянский французский род — 289, 324, 407, 436
- Монография о Пугачеве — см. Пушкин А. С., «История Пугачева»
- Мономах Владимир Всеволодович (1053—1125), великий князь киевский с 1113 г. — 61, 192
- Монталамбер (Montalempert) Шарль Форб де Трион (1810—1870), французский писатель и политический деятель, глава католической партии — 115, 246

- Монтескье (Montesquieu) Шарль Луи (1689—1755)—52, 67, 182, 197, 297, 332
— «Дух законов» («De l'esprit des lois»)—59, 190
- Мордвинов Николай Семенович, граф (1754—1845), адмирал, государственный деятель и экономист — 65, 195
- «Москвитянин», журнал славянофильского направления, издавался в Москве в 1841—1856 гг. М. П. Погодиным — 108, 111, 114, 117, 238, 241, 244, 248, 432
- «Московский вестник», историко-философский и литературный журнал, выходивший с 1827 по 1830 г. под редакцией М. П. Погодина — 87, 217
- «Московский телеграф», научно-литературный журнал, издававшийся Н. А. Полевым с 1825 по 1834 г. — 85, 87, 88, 91, 215, 217—219, 221
- «Моцарт и Сальери» — см. Пушкин А. С.
- Муравьев Андрей Николаевич (1806—1874), писатель, разработавший по преимуществу религиозные темы, обер-прокурор синода — 341, 352, 446
- Муравьев-Апостол Матвей Иванович (1793—1886), декабрист — 341, 352, 444
- Муравьев-Апостол Сергей Иванович (1796—1826)—65, 76, 195, 206, 341, 352, 443, 444
- Муравьев Михаил Николаевич (1796—1866), государственный деятель, ярый крепостник, в период польского восстания 1830—1831 гг. жестоко расправлялся с повстанцами в Витебской, Минской и Виленской губерниях. Впоследствии за жестокое подавление польского восстания 1863 г. получил прозвище «вешатель»—341, 352, 444
- Муравьев Никита Михайлович (1796—1843), декабрист — 277, 313, 341, 352, 444
- Муравьевы — 340, 341, 351, 352, 444
- Мухаммед II эль-Фатих (Магомет II) (1430—1481), завоеватель Константинополя — 29, 158, 424
- Мюллер — см. Миллер.
- Надеждин Николай Иванович (1804—1856), критик, журналист, издатель «Телескопа» — 91, 221
- Наполеон I Бонапарт (1769—1821)—21, 43, 127, 151, 173, 257, 275, 311, 428, 436
- Нарышкин Михаил Михайлович (1795—1863), декабрист—65, 195
- Наследный принц вюртембергский— см. Вюртемберг К. Ф. А.
- Наталья Кирилловна (1651—1694), урожденная Нарышкина, мать Петра I — 41, 171
- Начальник тайной канцелярии Бестужев — см. Бестужев-Рюмин А. П.
- Нестор (2 полов. XI в. — нач. XII в.), древнерусский писатель, монах Киево-Печерского монастыря—25, 54, 154, 185, 397, 424
- Никодим (библ.)—110, 241
- Николай I (1796—1855), император с 1825 г.—14, 17, 18, 28, 52, 62, 65—67, 70, 71, 76, 77, 79, 80, 83, 87, 88, 90, 92, 98, 103, 124, 127, 143, 145, 146, 157, 183, 192, 195—197, 200, 201, 206, 207, 209, 210, 213, 217, 218, 220, 223, 229, 233, 254, 257, 274, 284, 288—290, 298, 300, 305, 310, 313, 319, 322, 324, 325, 332, 334, 339, 341, 345, 352, 356, 357, 370, 375, 397, 398, 400, 401, 408, 412, 423, 428, 430—432, 440, 441, 444, 446
- Никон (1605—1681), до монашества Никита Минов, московский патриарх в 1652—1666 гг., инициатор церковных реформ, послуживших причиной раскола—14, 142, 427
- Новиков Николай Иванович (1744—1818), просветитель, общественный деятель, писатель и журналист — 59, 60, 189, 190, 418, 427
- Оберман, герой одноименного романа Этьена Сенанкура (см.)
- Оболенский Евгений Петрович (1796—1865), князь, декабрист — 65, 195
- Овидий Публий Назон (43 до н. э.—17 н. э.), древнеримский поэт, сосланный императором Августом на берега Черного моря — 76, 206


- Огарев Николай Платонович (1813—1877)—267, 269, 436
- Один из сотоварищей Бакунина — см. Реккель
- Одоевский Александр Иванович, князь (1802—1839), поэт-декабрист — 65, 94, 195, 225
- Ольга Николаевна (1822—1892), вторая дочь Николая I, замужем за наследным принцем Бюртембергским, впоследствии королем Карлом I—17, 145
- Онегин, герой романа «Евгений Онегин» Пушкина А. С. (см.)
- Орлов Алексей Григорьевич, граф (1737—1807), один из организаторов дворцового переворота, приведшего к власти Екатерину II, осуществивший убийство Петра III—50, 181
- Орлов Алексей Федорович (1786—1861), участник подавления восстания декабристов, с 1844 г. шеф жандармов — 342, 353, 445
- Орлов Михаил Федорович (1788—1842), декабрист — 65, 195, 342, 353
- Остерман Андрей Иванович (Генрих Иоганн) (1686—1747), русский государственный деятель, выходец из Вестфалии—49, 179
- Остерман-Толстой Александр Иванович, граф (1770—1857), генерал, участник Отечественной войны 1812 г. — 401, 403
- «Отечественные записки», журнал, издававшийся в Петербурге в 1839—1884 гг. В период 1840—1846 гг. идейным руководителем журнала был Белинский — 87, 104, 107, 217, 235, 237, 355, 445
- Оуэн Роберт (1771—1858)—69, 199, 418
- Павел I (1754—1801), император с 1796 г.—21, 42, 60, 67, 149, 172, 190, 197, 425, 426
- Павлов Михаил Григорьевич (1793—1840), профессор Московского университета — 105, 236
- Палеологи, последняя императорская династия в Византии, правившая в 1261—1453 гг. — 32, 115, 162, 245
- Палеолог Софья (ум. 1503), племянница последнего византийского императора Константина XI, же-
- на великого московского князя Ивана III — 32, 161
- Паллас Петр Симон (1741—1811), путешественник и натуралист, в 1767 г. приехавший в Россию для работы в Петербургской Академии наук, исследователь Сибири и Урала — 20, 149
- Панин Никита Иванович, граф (1718—1783), дипломат, государственный деятель, автор проекта государственной реформы, имевшей целью ограничить власть Екатерины II и усилить роль дворянской аристократии — 66, 196
- Паскевич Иван Федорович, князь (1782—1856), генерал-фельдмаршал, подавивший в 1831 г. польское восстание; командовал русской армией, отправленной в 1849 г. для подавления революции в Венгрии — 29, 158, 347, 358
- Перовский Лев Алексеевич, граф (1792—1856), государственный деятель, с 1841 по 1852 г. министр внутренних дел — 120, 250, 433
- Пестель Павел Иванович (1793—1826)—65, 69, 70, 76, 94, 195, 199, 200, 2(6, 224, 277, 313, 418, 420, 421, 439, 443
- «Петербургские ведомости» — см. «Санкт-Петербургские ведомости»
- Петрарка Франческо (1304—1374), итальянский поэт — 429
- «Сонеты и канцоны на жизнь мадонны Лауры»—77, 208, 429
- Петрашевский Михаил Васильевич (1821—1866)—123, 253, 304, 338, 421, 443
- Петр Апостол (библ.) — 274, 310, 440
- Петр I (1672—1725), царь с 1682 г., император с 1721 г.—10, 11, 17, 20, 24, 25, 33, 35, 38—47, 49, 51, 53, 57, 58, 62, 63, 66—68, 71, 75, 79, 97, 98, 101—104, 110, 113, 117, 132, 139, 145, 149, 153, 154, 163, 165, 168, 169, 177, 179, 181, 183, 187, 188, 192, 193, 196—198, 201, 205, 2(9, 227, 229, 231, 232, 234, 241, 243, 248, 263, 297, 331, 396, 414, 416, 425—427, 441
- Петр II Алексеевич (1715—1730), внук Петра I, император с 1727 г., —48, 178, 426

- Петр III Федорович (1728—1762), император с 1761 г., низложенный и убитый сторонниками жены его Екатерины II, — 50, 181, 305, 339, 426
- Пёше (Peuchet) Жак (1758—1830), французский публицист и литератор — 293, 327
- «Записки Пёше» — «Mémoires tirés des archives de la police de Paris» — 293, 327
- Пий IX (1792—1878), папа римский с 1846 г., ярый реакционер, противник объединения и национального освобождения Италии — 347, 358
- Плантагенеты, королевская династия в Англии, правившая в 1154—1399 гг., — 289, 324
- Платон (1737—1812), митрополит московский — 63, 193
- Пожарский Дмитрий Михайлович, князь (1678 — ок. 1641) — 35, 165
- Покойная царица — см. Наталья Кирилловна
- Полевой Николай Алексеевич (1796—1846), издатель прогрессивного журнала «Московский телеграф», историк, писатель; в последний период деятельности перешел на реакционные позиции — 85, 86, 88—90, 99, 107, 215, 216, 218—220, 230, 237, 418
- Полежаев Александр Иванович (1804—1838), поэт — 78, 88, 208, 218, 398
- Потемкин Григорий Александрович (1739—1791), князь Таврический, государственный деятель и дипломат, фаворит Екатерины II — 60, 190
- «Пресса» («La Presse»), парижская газета, основанная Эмилем Жирарденом; выходила с 1836 по 1866 г. — 369
- Прокопович Феофан (1681—1736), писатель, проповедник, церковный и общественный деятель, активный сторонник преобразований Петра I — 41, 171
- Прометей (миф.) — 75, 205
- Протей (миф.) — 274, 309
- Прудон (Proudhon) Пьер Жозеф (1809—1865) — 111, 122, 242, 253, 345, 357, 400, 419, 432
- Прусский принц — см. Вильгельм I
- Пугачев Емельян Иванович (ок. 1742—1775) — 38, 45, 51, 56, 57, 73, 97, 126, 168, 175, 182, 187, 203, 228, 303, 337, 421, 442
- Пушкин Александр Сергеевич (1799—1837) — 68, 71—73, 75—77, 84, 85, 87, 90, 93—95, 198, 201—203, 205—208, 214, 215, 220, 224, 225, 294, 295, 329, 330, 342, 344, 353, 355, 398, 415, 416, 418, 420, 428—430, 433, 441, 445
- «Борис Годунов» — 73, 203
- «Бородинская годовщина» — 90, 220, 415, 430
- «Герой» — 90, 220, 415, 430
- «Город пышный, город бедный» — 344, 355, 445
- «Евгений Онегин» — 73, 93, 203, 224, 415, 418, 420, 428, 429, 431; Ленский — 75, 76, 205, 206; Онегин — 74, 76, 204—206
- «История Пугачева» — 73, 203, 415, 431
- «Клеветникам России» — 90, 220, 415, 430
- «Моцарт и Сальери» — 295, 330, 441
- Пушкина Наталья Николаевна (1812—1863), жена А. С. Пушкина — 76, 207
- Разин Степан Тимофеевич (ум. 1671) — 56, 186
- Раме (Rame) Пьер (1515—1572), французский филолог и философ, один из предшественников Декарта, погиб в Варфоломеевскую ночь — 354
- Расин (Racine) Жан Батист (1639—1699), французский драматург — 73, 203
- «Ревизор», комедия Гоголя Н. В. (см.)
- «Рейнская газета» («Rheinische Zeitung für Politik, Handel und Gewerbe»), газета выходила с 1842 по 1843 г., некоторое время редактировалась К. Марксом — 349, 361
- Реккель Август (1814—1886), немецкий революционер, участник дрезденского восстания 1849 г. — 348, 359, 360
- Робеспьер Максимилиен Мари Исидор (1758—1794) — 42, 172, 427
- Робинсон Тереза Альбертина Луиза (псевдоним: M-me Talvi) (1797—1870), немецкая писательница и историк литературы — 55, 186, 427

- Романовы, династия русских царей (1613—1917) — 35, 36, 46, 52, 61, 165, 166, 176, 182, 192, 426, 433, 440
- Российская императрица — см. Екатерина II
- Ротру Жан (1609—1650), французский драматург — 430
- «Вендеслав» — 94, 224, 430
- Руге Арнольд (1802—1880), немецкий публицист, левый гегельянец — 106, 236, 344, 356, 402, 404, 431
- Руссо (Rousseau) Жан Жак (1712—1778) — 375
- «Эмиль, или О воспитании» («Émile ou de l'Éducation») — 59, 190
- Рылеев Кондратий Федорович (1795—1826) — 65, 68, 76, 77, 94, 195, 198, 206, 208, 224, 439
- Рюрик (ум. 879), согласно летописной легенде, варяжский князь, пришедший в 862 г. в Новгород и ставший первым русским князем, — 25, 26, 154, 155
- Сагайдачный (Конашевич) Петр Кононович (ум. 1622), украинский гетман, участвовал в походах польских интервентов на Москву в 1613 и 1618 гг. — 38, 167
- Сазонов Николай Иванович (1815—1862), публицист, эмигрант — 403, 406
- Сальвотти Антонио (1789—1866), с 1822 г. советник трибунала в Милане, с 1846 г. вице-президент апелляционного суда в Инсбруке — 349, 361
- Самарин Юрий Федорович (1819—1876), общественный деятель, публицист славянофильского направления — 114, 115, 244, 245, 246, 248, 432
- «Омнениях „Современника“ исторических и литературных» — 114, 117, 244, 248, 432
- Самсон (библ.) — 111, 242, 432
- «Санкт-Петербургские ведомости», официальная газета, издававшаяся с 1728 г., — 369
- Сарданапал, герой одноименной трагедии Байрона (см.)
- Святослав Игоревич (ум. 972), киевский князь, выдающийся полководец — 28, 157
- «Северная пчела», газета, издававшаяся в Петербурге с 1825 по 1864 г. и субсидировавшаяся III отделением; до 1859 г. издателями ее были Булгарин и Греч — 89, 90, 220
- Сенанкур (Senancourt) Этьенн Пивер (1770—1846), французский писатель
- «Оберман»; Оберман — 73, 204
- Сенковский Осип Иванович (1800—1858), историк, востоковед, журналист — 89, 90, 104, 219—221, 234, 418, 430
- Сен-Реаль (Saint-Réal) Цезарь Ришар (1639—1692), французский историк и литератор — 60, 190
- Сен-Симон (Saint-Simon) Анри Клод (1760—1825) — 69, 111, 199, 242, 418
- Сигизмунд III. (1566—1632), король польский с 1587 г., один из вдохновителей польской интервенции против России — 35. 165
- «Сионский вестник», ежемесячный журнал мистического направления, издававшийся в Петербурге А. Ф. Лабзиным, в 1806 и в 1817—1818 гг., — 122, 252
- «Слово о полку Игореве» — 54, 184, 397, 418, 427, 434
- «Современник», журнал, основанный Пушкиным в 1836 г., с 1847 г. издавался Н. А. Некрасовым и И. И. Панаевым при ближайшем участии Белинского — 87, 114, 217, 244, 432
- Соллогуб Владимир Александрович (1814—1882), писатель — 74, 204, 428
- «Тарантас» — 74, 204, 428; Иван Васильевич — 74, 204, 428
- Сперанский Михаил Михайлович (1772—1839), государственный деятель, автор проекта государственных преобразований 1809 г. — 165, 195, 428, 430
- Спешнев Николай Александрович (1821—1882), петрашевец — 124, 254
- Спиноза Барух (Бенедикт) (1632—1677) — 340, 351
- Станкевич Николай Владимирович (1813—1840), руководитель московского философско-литературного кружка 30-х гг. XIX в. — 105, 106, 235, 236, 342, 353, 445
- «Старосветские помещики», повесть Н. В. Гоголя (см.)

- Суворов Александр Васильевич (1730—1800) — 20, 58, 149, 189
 «Сын Отечества», журнал, выходящий в Петербурге с 1812 по 1852 г.,—88, 219
- Сын (Петра I)—см. Алексей Петрович
- Тальви — псевдоним Т. Робинсон (см.)
 «Тарангас», повесть В. А. Соллогуба (см.)
 «Тарас Бульба», повесть Н. В. Гоголя (см.)
- Тацит Корнелий (ок. 54—ок. 117), римский историк — 19, 148, 423
 — «Germania sive de situ, moribus et populis Germaniae liber» («De moribus germanorum») — 19, 148, 423
- Тегоборский Людвиг Валерьянович (1793—1857), царский чиновник, экономист и статистик — 288, 322, 323, 440
 — «О производительных силах России» («Etudes sur les forces productives de la Russie») — 288, 323, 440
- «Телескоп», прогрессивный журнал, издававшийся в Москве в 1831—1836 гг. Н. И. Надеждиным, — 87, 91, 217, 221, 420, 432
- Тимофеев Алексей Васильевич (1812—1883), поэт — 91, 221
- Тренмор, герой романа «Лелия» Жорж Санд (см.)
- Трубецкой Сергей Петрович, князь (1790—1860), декабрист — 65, 195
- «Трутень», сатирический журнал, издававшийся Н. И. Новиковым в 1769—1770 гг., — 59, 189, 427
- Тургенев Иван Сергеевич (1818—1883)—97, 228, 400
 — «Записки охотника» — 97, 228, 400
- Тургенев Николай Иванович (1789—1871), декабрист, автор работ по экономическим вопросам — 398, 401, 403, 412, 416—418
 — «Россия и русские» — 416—418
- Тьерселен — 293, 328
- Фальмерайер (Fallmerayer) Якоб Филипп (1790—1861), немецкий историк и путешественник — 29, 158, 424
- «Восточные фрагменты» («Fragmente aus dem Orient») — 29, 158, 424
- Фауст, герой одноименной драматической поэмы Гёте (см.)
- Фейербах (Feuerbach) Людвиг (1804—1872)—106, 122, 236, 253, 431
- «Сущность христианства» («Das Wesen des Christenthums») — 106, 236, 431
- Феноменология — см. Гегель, «Феноменология духа»
- Феофан — см. Прокопович Феофан
- «Философия религии», соч. Гегеля (см.)
- Флориан Жан Пьер Кларис (1755—1794), французский писатель — 60, 190
- Фонвизин Денис Иванович (1745—1792)—58, 61, 189, 191, 427, 433, 441
 — «Бригадир» — 58, 189, 427
- Фонвизин Михаил Александрович (1788—1854), декабрист—65, 195
- Франц Иосиф (1830—1916), австрийский император с 1848 г.— 125, 255, 310, 440
- Фридрих II (1712—1786), прусский король с 1740 г. — 51, 181, 275, 311, 440
- Фридрих Вильгельм III (1770—1840), прусский король с 1797 г. — 13, 141
- Фридрих Вильгельм IV (1795—1861), прусский король с 1840 г. сын Фридриха Вильгельма III — 13 141, 274, 275, 310, 311, 442
- Фурье Шарль (1772—1837)—69, 111, 199, 242, 418
- Хомяков¹ Алексей Степанович (1804—1860), общественный деятель, писатель, теоретик славянофильства — 111, 241
- Цезарь Гай Юлий (100—44 до н. э.) — 20, 149, 423
- Чаадаев Петр Яковлевич (1794—1856) — 91, 92, 99, 221—223, 230, 342, 353, 420, 421, 430, 438, 445
 — «Философические письма» — 342, 353, 445; первое письмо — 91, 92, 420, 430

- Чацкий, действ. лицо в комедии «Горе от ума» А. С. Грибоедова
- Чернышев Захар Григорьевич, граф (1796—1862), декабрист — 65, 195, 441
- Четыре женщины — см. Екатерина I, Анна Иоанновна, Елизавета Петровна, Екатерина II
- Чингис-хан Темучин (ок. 1155—1227), монгольский завоеватель — 10, 138
- Чичагов Павел Васильевич (1765—1849), адмирал, участник Отечественной войны 1912 г. — 401, 403
- Чужеземный наемный убийца — см. Дантес
- Шарлотта, героиня романа «Страдания молодого Вертера», Гёте (см.)
- Шафарик Павел Йосеф (1795—1861), словацкий историк и лингвист — 111, 242
- Шекспир Вильям (1564—1616) 274, 293, 310, 328, 440; — «Гамлет» — 273, 308, 440; Гамлет — 73, 204, 440 — «Ричард II» — 274, 310, 440
- Шиллер Иоганн Фридрих (1759—1805) — 400 — «Брут и Цезарь»; Брут — 400; Цезарь — 400 — «Дева с чужбины» («Das Mädchen aus der Fremde») — 377, 447 — «Разбойники» («Die Räuber»); Карл Моор — 73, 204
- Шлёцер (Schlözer) Август Людвиг (1735—1809), немецкий историк, написавший ряд работ о России, — 20, 149
- Шопен (Chopin) Жан Мари (1795—1870), французский литератор и переводчик с русского языка; занимался литературой и историей славянских народов — 95, 225, 431, 433
- Шуйские, князья, старинный боярский род; в 1606—1610 гг. Василий Шуйский был царем — 35, 165
- Эверс Иоганн Филипп Густав (1781—1830), историк, немец по происхождению, с 1803 г. живший в России, создатель историко-юридической школы русской историографии — 20, 149
- «Эмиль», соч. Ж. Ж. Руссо (см.)
- «Энциклопедия, или Толковый словарь наук, искусств и ремесел» («Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers»), Французская энциклопедия, издававшаяся Дидро и Д'Аламбером, — 59, 190
- Юпитер (миф.) — 75, 205
- Юшневский Алексей Петрович (1786—1844), декабрист — 65, 195
- «Юридическое развитие России» — см. Кавелин К. Д.
- Ягужинский Павел Иванович (1683—1736), государственный деятель эпохи Петра I — 40, 41, 170, 171, 425
- «L'Avènement du Peuple» («L'Événement»), французская прогрессивная газета, выходившая с 1848 по 1851 г., — 271, 272, 307, 407, 435, 438, 439
- «Berliner Krakehler» («Krakehler»), берлинский иллюстрированный юмористический журнал — 20, 149, 423
- «Journal des Débats», консервативная газета орлеанистского направления, выходила в Париже с 1814 по 1864 г. — 83, 213
- Kodenstads, искаженное во франц. изд. написание фамилии Bodenstedt (Боденштедт) (см.)
- «Krakehler», см. «Berliner Krakehler»
- «Mémoires d'un prêtre russe», соч. Головина И. Г. (см.)
- «Neue Zürcher Zeitung», швейцарская газета — 390, 391, 448, 449
- «Il Progresso», итальянская газета прогрессивного направления — 298, 332
- «La Réforme», парижская газета, — орган мелкобуржуазных демократов, издававшаяся в Париже с 1843 по 1851 г., — 403, 406, 446
- «La Russie sous Nicolas I-er», соч. Головина И. Г. (см.)
- «Russische Zustände», вышедшая анонимно в 1849 г. брошюра М. А. Бакунина (см.)
- «La Tribune des Peuples», парижская газета, в 1848 г. редактировалась А. Мицкевичем — 403, 406



СПИСОК ИЛЛЮСТРАЦИЙ

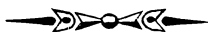
А. И. Герцен. С фотографии начала 1850-х годов. Институт русской литературы (Пушкинский Дом) Академии наук СССР.	4
«Du développement des idées révolutionnaires en Russie». Титульный лист издания «О развитии революционных идей в России» 1853 г.	80
«Историческое развитие революционных идей в России». Титульный лист первого русского перевода «О развитии революционных идей в России» (нелегальное литографированное издание, Москва, 1861)	224
«Поврежденный». Страница первопечатного текста («Прерванные рассказы», Лондон, 1854)	368



СОДЕРЖАНИЕ

	Текст	Вари- анты	Коммен- тарии
DU DÉVELOPPEMENT DES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES EN RUSSIE	5	395	
Introduction	9		
I. La Russie et l'Europe	19		
II. La Russie avant Pierre Ier	24		
III. Pierre Ier	40		
IV. 1812—1825	63		
V. La littérature et l'opinion publique après le 14 Décembre 1825	79		
VI. Panslavisme moscovite et européisme russe	101		
Epilogue	119		
Annexe. Sur la commune rurale en Russie	128		
О РАЗВИТИИ РЕВОЛЮЦИОННЫХ ИДЕЙ В РОССИИ (перевод)	133	395	412
Введение	137		
I. Россия и Европа	148		
II. Россия до Петра I	153		
III. Петр I	170		
IV. 1812—1825	193		
V. Литература и общественное мнение после 14 декабря 1825 года	209		
VI. Московский панславизм и русский европеизм	231		
Эпилог	249		
Прибавление. О сельской общине в Рос- сии	259		
ПРОИЗВЕДЕНИЯ 1851—1852 ГОДОВ			
Dédicace	267		434
Посвящение (перевод)	269		
Le peuple Russe et le socialisme	271	407	
Русский народ и социализм (авторизованный перевод)	307	407	435
Michel Bakounine	340		
Михаил Бакунин (перевод)	351		442
Поврежденный	363	408	446
〈Je vous prends pour juges...〉	386		
〈Беру вас в судьи...〉 (перевод)	388		448

	Текст	Вари- анты	Коммен- тарии
Аn die Redaktion der «Neuen Zürcher Zeitung»	390		
В редакцию «Neue Zürcher Zeitung» (пере- вод)	391		448
Варианты		393—408	
Комментарии		409—449	
Указатель имен		450	
Список иллюстраций		464	



О П Е Ч А Т К И И И С П Р А В Л Е Н И Я

Страница	Строка	Напечатано	Следует читать
35	12—13	corps francs-russes	corps-francs russes
50	28	choez	chez
57	5	l'orthodoxes	l'orthodoxie
65	20	a question	la question
87	32	a monomanie	la monomanie
93	31	epoqué	époque
104	34	talant	talent
109	21	ausi	aussi
125	24	lequelle	laquelle
126	18	en sera	ne sera
145	28	<i>русского</i>	русского
175	6	человеком	бородатым человеком
359	32	Губнером	Гейбнером



В томе VI наст. изд. на стр. 155 (193) и в томе VII на стр. 20 (149) следует исправить ошибку французского издания статьи «La Russie» («Россия») и восстановить текст по немецкому изданию книги «Vom anderen Ufer», Hamburg, 1850; вместо: Schlosser (Шлоссер) — следует читать: Schlözer (Шлётцер). Соответственно в «Указателе имен» в т. VI на стр. 545 строки 16—17 снизу в левом столбце исправляются следующим образом:

Шлётцер (Schlözer) Август Людвиг (1735—1809), нем. историк, написавший ряд работ о России.

РЕДАКЦИОННАЯ КОЛЛЕГИЯ:

В. П. ВОЛГИН (главный редактор), И. И. АНИСИМОВ, Д. Д. БЛАГОЙ,
Б. П. КОЗЬМИН (зам. главного редактора), С. А. МАКАШИН,
В. А. ПУТИНЦЕВ, З. В. СМИРНОВА, Е. В. ТАРЛЕ, Д. И. ЧЕС-
НОВЫХ, А. В. ШАПИРО, Я. Е. ЭЛЬСБЕРГ

Тексты подготовили: «О развитии революционных идей в России» (франц. текст), «Поврежденный» — С. А. Андреев-Кривич; «Посвящение», «Русский народ и социализм», «Михаил Бакунин», «В редакцию „Neue Zürcher Zeitung“», «Веру вас в судьи...» — Л. Р. Ланский.

«О развитии революционных идей в России» перевела С. И. Рошаль (в редактировании принимала участие Г. И. Месяцева); «О сельской общине в России», «Михаил Бакунин», «В редакцию „Neue Zürcher Zeitung“» и «Веру вас в судьи...» — Л. Р. Ланский (редакция О. Н. Михеевой и М. Н. Черневич).

Комментарии составили: к работе «О развитии революционных идей в России» — С. А. Андреев-Кривич, Э. С. Виленская, Л. Я. Гинзбург, В. Е. Иллерицкий, Ю. В. Ковалев, Ю. Г. Оксман; к «Посвящению» — Ю. А. Красовский; к «Поврежденному» — С. А. Андреев-Кривич, к остальным текстам — Л. Я. Гинзбург. Подстрочные переводы иноязычных текстов редактировали Е. А. Гунст (франц.), Н. Г. Елина (итал.), О. Н. Михеева (нем.). Лингвистическая редакция иноязычных текстов — З. Н. Липовецкой. Указатель имен составила А. В. Ванклова.

Редактор тома — Я. Е. ЭЛЬСБЕРГ

Редакторы издательства

А. И. Горчагин и М. Б. Покровская

Переплет и титул художника А. П. Радищева

Технический редактор Е. В. Зеленкова

Корректор В. К. Гарди

РИСО АН СССР № 5-100В. Сдано в набор 24/VIII 1955 г.
Подп. в печать 12/VI 1956 г. Формат бум. 60×92¹/₁₆.
Печ. л. 29,25+4 вкл. Уч.-изд. лист. 25,6+ вкл. 0,3(25,9)
Тираж 25 000. Т-05085. Изд. № 1264. Тип. зак. 1717.

Цена ~~15 р.~~ 4-00

Издательство Академии наук СССР
Москва, Б-64, Подсосенский пер., 21

2-я типография Издательства Академии наук СССР
Москва Г-99, Шубинский пер., д. 10

